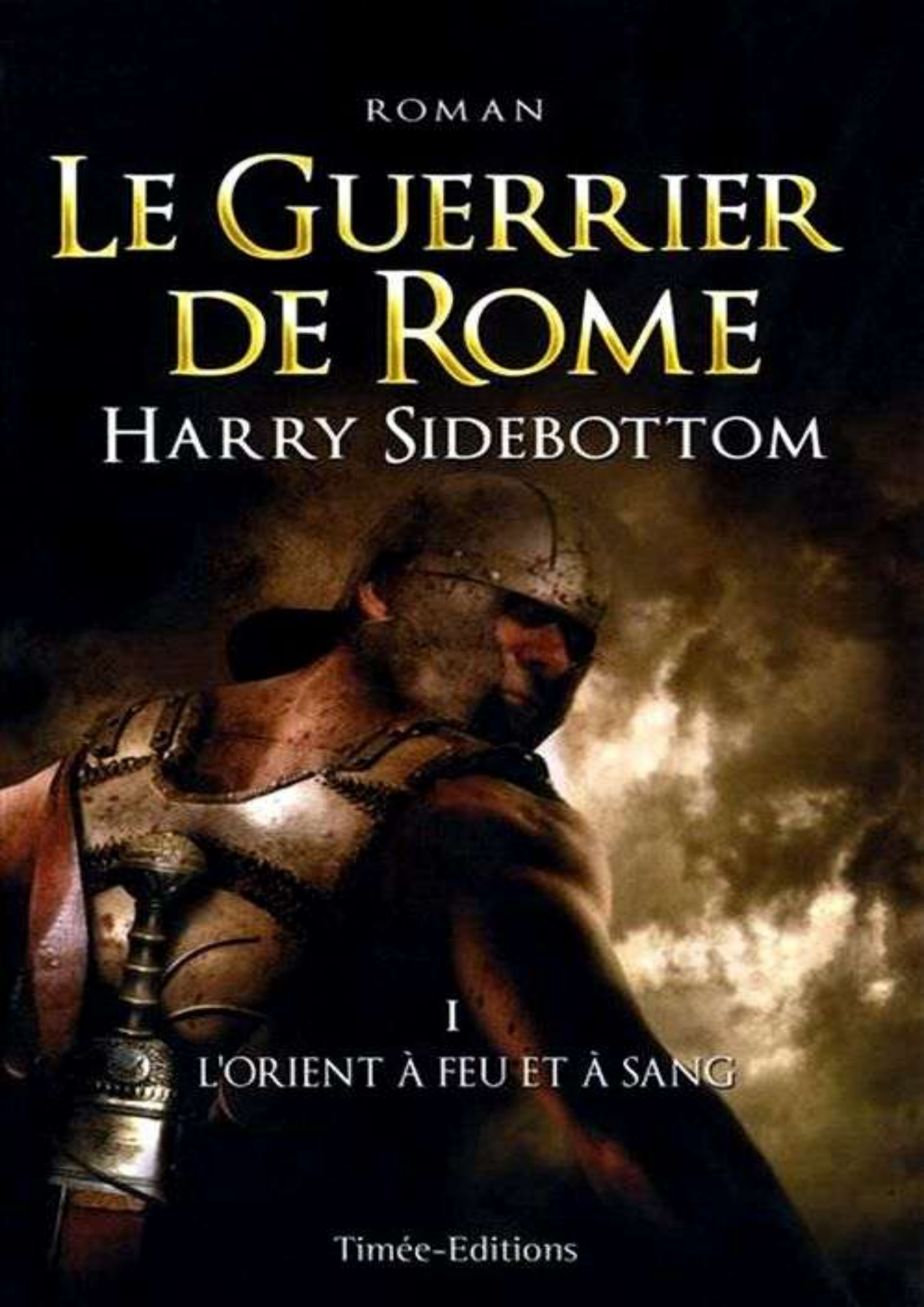
ROMAN

LE GUERRIER DE ROME

HARRY SIDEBOTTOM



I

L'ORIENT À FEU ET À SANG

Timée-Editions

Harry Sidebottom

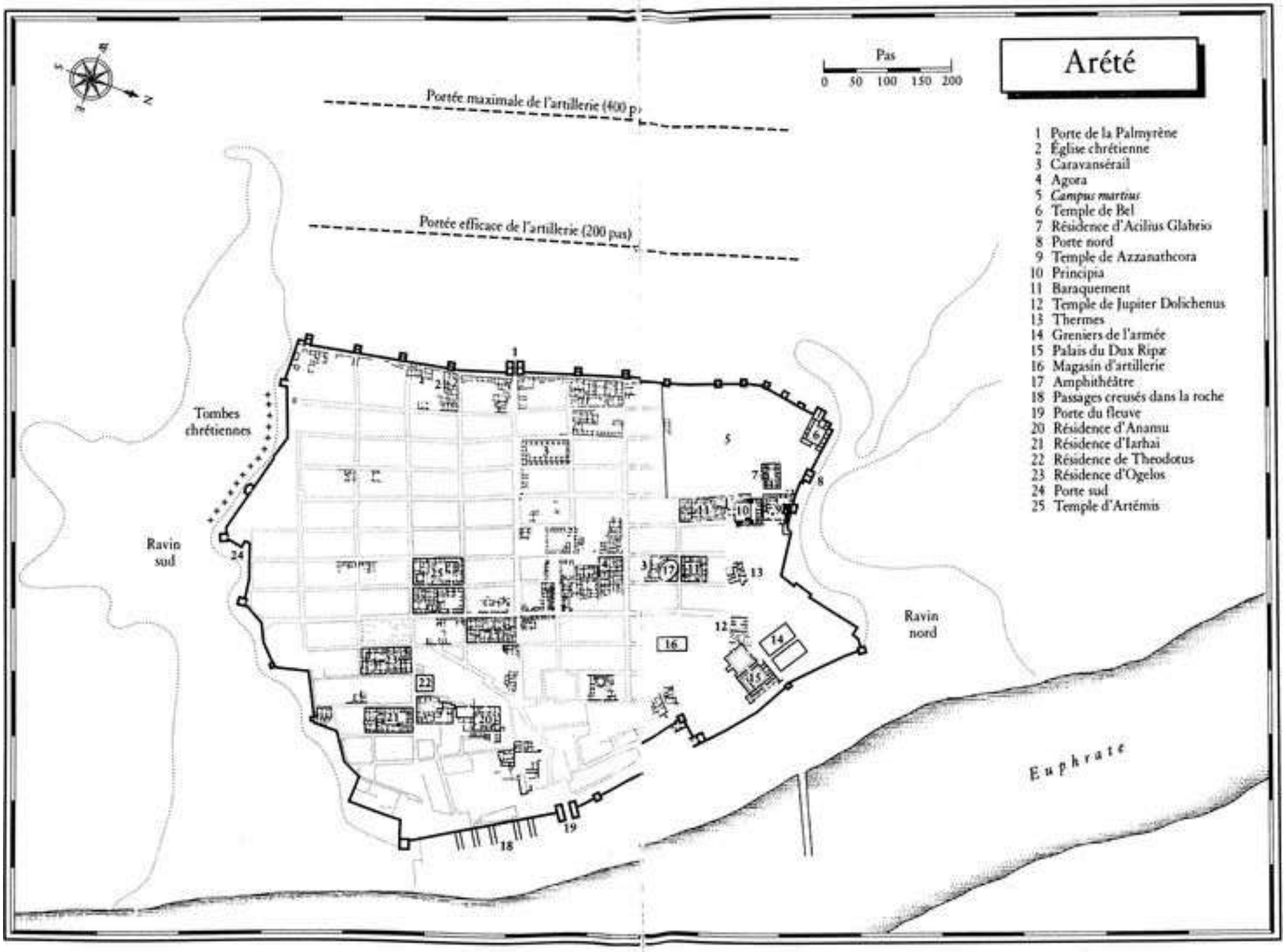
LE GUERRIER DE ROME

L'ORIENT À FEU ET À SANG

roman

Timée-Éditions

À Frances, Lisa, Tom et Jack Sidebottom


Aréte
Pas
0 50 100 150 200
Portée maximale de l'artillerie (400 pas)
Portée efficace de l'artillerie (200 pas)
1 Porte de la Palmyrène
2 Église chrétienne
3 Caravansérail
4 Agora
5 Campus martius
6 Temple de Bel
7 Résidence d'Acilius Glabrio
8 Porte nord
9 Temple de Azzanathcora
10 Principia
11 Baraquement
12 Temple de Jupiter Dolichenus
13 Thermes
14 Greniers de l'armée
15 Palais du Dux Ripæ
16 Magasin d'artillerie
17 Amphithéâtre
18 Passages creusés dans la roche
19 Porte du fleuve
20 Résidence d'Ananu
21 Résidence d'Iarhai
22 Résidence de Theodotus
23 Résidence d'Ogelos
24 Porte sud
25 Temple d'Artémis
Tombes chrétiennes
Ravin sud
Ravin nord
Euphrate

PROLOGUE

(Été de l'an 238)

La guerre est un enfer. La guerre civile est pire et celle-ci ne dérogeait pas à la règle. Rien ne se déroulait comme prévu. L'invasion de l'Italie était au point mort.

Les troupes avaient souffert pour traverser les Alpes avant que le soleil de printemps ne fît fondre les neiges dans les cols. Elles s'étaient attendues à être accueillies en libératrices. On leur avait dit qu'il leur suffirait de poser le pied en Italie pour que la population accourût, brandissant des rameaux d'oliviers, poussant ses enfants devant elle, implorant la pitié et se prosternant à leurs pieds.

Il n'en avait pas été ainsi : lorsque les soldats descendirent des montagnes, un paysage désolé les attendait. Les habitants avaient fui, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient pu, jusqu'aux portes de leurs maisons et de leurs temples. Les plaines, habituellement grouillantes, étaient désertes. Dans la ville d'Emona[1], il n'y avait pas âme qui vive ; seulement une meute de loups.

Cela faisait maintenant plus d'un mois que l'armée cantonnait devant les murs de la ville d'Aquilée[2] en Italie du Nord. Les légions et les auxiliaires souffraient de faim, de soif et d'épuisement. La chaîne d'approvisionnement, mise en place à la hâte, était désormais rompue. On ne pouvait rien se procurer localement. Tout ce que les citoyens n'avaient pu emporter intra-muros avait été consommé par les soldats à leur arrivée. Aucun abri non plus, car on avait démantelé tous les bâtiments de la périphérie pour fabriquer les engins de siège. La rivière était contaminée par les cadavres des deux camps.

Le siège de la ville piétinait : on ne parvenait pas à ouvrir une brèche dans les murs, les engins de siège manquaient, les

[1] Actuelle Ljubljana, en Slovénie.

[2] Aujourd'hui, petite ville côtière de l'Adriatique, mais l'un des ports majeurs d'Italie du Nord à l'époque romaine.

assiégés se défendaient trop âprement. Toute tentative de franchir les murs à l'aide d'échelles et de tours mobiles se soldait par un échec sanglant.

Pourtant, le courage du grand homme ne souffrait aucun doute. Chaque jour, l'Empereur Maximin le Thrace[3] faisait le tour de la ville à cheval, à portée des flèches ennemies, encourageant ses hommes de la voix. Lorsqu'il passait dans les rangs, il promettait à ses soldats qu'ils pourraient jouir à leur guise de la ville et de tous ses habitants. Certes, son courage était indiscutable, mais il n'en allait pas de même de son bon sens. Chaque revers ajoutait à sa férocité. Tel un animal blessé, ou, comme on le disait souvent, tel le paysan barbare qu'il ne cesserait jamais d'être, il s'en prenait à ses troupes. Les officiers commandant les assauts voués à l'échec étaient exécutés avec force raffinements. S'ils étaient nobles, on leur réservait des trésors d'inventivité.

Ballista était encore plus affamé, assoiffé et sale que la plupart de ses compagnons d'infortune. C'était un grand jeune homme, de seize printemps seulement et de plus de six pieds de haut, mais dont la croissance n'était pas encore terminée. Ses longs cheveux blonds et raides lui arrivaient au milieu du dos. Personne ne souffrait autant que lui du manque de nourriture. Le peu qui subsistait de sa nature sensible l'empêchait d'aller se laver au bord de la rivière et, depuis la veille, une odeur de brûlé, la puanteur des chairs calcinées se mêlaient aux autres remugles qui émanaient de lui.

En dépit de sa jeunesse et de son statut d'otage diplomatique pour sa tribu, il avait semblé juste à tout le monde qu'un homme de son extraction, né d'Odin, dirigeât l'une des unités de soldats irréguliers germains. Les Romains avaient calculé la hauteur des murs, puis fourni les échelles idoines et les quelque cinq cents Barbares « sacrifiables », Ballista en tête, furent envoyés au combat. Les hommes s'étaient avancés au pas de course, courbés en avant sous la pluie de projectiles. Leurs

[3] La guerre civile dont il est question plus haut est celle qui oppose Maximin le Thrace au sénat romain.

grands corps que nulle armure ne protégeait faisaient d'eux des cibles faciles et les flèches atteignaient leur but dans un bruit écœurant, maintes fois répété. Ils tombaient comme des mouches. Les survivants avaient continué à avancer avec bravoure pour se retrouver au pied des murs lisses. Nombre d'entre eux étaient morts alors qu'ils écartaient leurs boucliers pour poser les échelles.

Ballista comptait parmi les premiers à grimper ; d'une seule main, son bouclier élevé au-dessus de lui, le glaive encore dans son fourreau. Une pierre heurta le bouclier, le faisant presque tomber de l'échelle. Le bruit était indescriptible. Un long poteau apparut au-dessus des murs et s'abaissa à l'aplomb de l'échelle voisine. À son extrémité pendait une grosse amphore. Lentement, le poteau tourna et l'amphore se renversa, déversant le mélange enflammé de résine, d'huile, de soufre et de goudron sur les hommes gravissant l'échelle. Ils hurlaient, leurs vêtements brûlaient en s'incrustant dans leurs chairs rôties, et l'un après l'autre, ils churent. Le liquide ardent éclaboussa ceux qui se trouvaient au pied de l'échelle, lesquels se mirent à battre les flammes de leurs mains et à se rouler par terre, mais rien n'y faisait : ils ne parvenaient pas à les éteindre.

Lorsque Ballista leva les yeux, une autre amphore se balançait au-dessus de sa tête et le poteau auquel elle était accrochée commença à tourner. Sans hésiter, il sauta de l'échelle et atterrit lourdement. L'espace d'un instant, pensant s'être cassé ou foulé la cheville, il se vit brûler vif, puis l'instinct de survie l'emporta sur la douleur et, hurlant à ses hommes de le suivre, il battit en retraite.

Depuis quelque temps déjà, Ballista pensait qu'un complot était inévitable. Aussi impressionné qu'il fût par la discipline romaine, il lui semblait évident qu'aucune troupe de combattants ne pourrait supporter ce siège plus longtemps. Et après le désastre de l'assaut, il ne fut pas surpris d'être approché.

Alors qu'il attendait d'entrer en scène, il réalisa combien il avait peur. Il ne souhaitait pas jouer les héros, mais il n'avait

pas le choix. S'il ne faisait rien, Maximin le Thrace le ferait exécuter ou les conspirateurs l'assassineraient.

Ces derniers ne s'étaient pas trompés : il n'y avait que très peu de gardes autour de la tente impériale. Nombre d'entre eux s'étaient endormis, succombant à la torpeur de ce début d'après-midi, une heure à laquelle les assiégeants faisaient une pause et où l'Empereur et son fils se reposaient.

Au signe de tête de l'un des conspirateurs, Ballista s'avança vers l'énorme tente violette devant laquelle flottait l'étendard. Il prit brusquement conscience de la beauté de cette journée du début juin en Italie ; une journée idéale : chaude et traversée par une brise légère. Une abeille bourdonnait autour de lui ; haut dans le ciel, les hirondelles décrivaient leurs arabesques.

De sa lance abaissée, un garde prétorien lui interdit le passage.

— Que fais-tu là, Barbare ?

— Je dois parler à l'empereur, dit Ballista.

Son latin n'était pas mauvais, mais il le parlait avec un accent prononcé.

— Tout le monde veut parler à l'empereur ! Maintenant, tire-toi, mon gars.

— J'ai su que l'on conspirait contre lui, dit Ballista à voix basse. Certains des officiers, les nobles, veulent l'assassiner.

L'indécision se lit sur le visage du garde. Le danger qu'il y avait à ne pas informer un empereur soupçonneux et vindicatif d'un complot contre lui finit par l'emporter sur la peur de réveiller un homme de plus en plus irritable et violent, pour qui les événements ne prenaient pas la tournure voulue.

— Attends ici.

Le garde enjoignit un de ses collègues de surveiller le Barbare et disparut à l'intérieur de la tente. Il réapparut peu après et demanda à l'autre prétorien de désarmer et de fouiller le jeune homme. Une fois débarrassé de son glaive et de sa dague, on le fit entrer dans la tente. D'abord dans l'antichambre, puis dans le Saint des Saints.

Au début, Ballista n'y voyait pas grand-chose. À l'intérieur, la pénombre à peine teintée d'une lueur violette et diffuse contrastait violemment avec la lumière vive du dehors. Ses yeux

s'accoutumant à l'obscurité, il finit par distinguer sur l'autel portatif les braises rougeoyantes du feu sacré qui, c'était l'usage, accompagnaient toujours l'empereur régnant. Puis il put voir un grand lit de camp d'où émergeait l'énorme et pâle visage de l'empereur Caius Julius Verus Maximinus, connu sous le nom de Maximin le Thrace. Autour de son cou scintillait le célèbre torque d'or que l'empereur Septime Sévère lui avait donné pour récompenser son courage alors qu'il n'était que simple soldat.

À l'autre bout de la tente, une voix impérieuse retentit :

— *Proskynesis*, prosterne-toi !

Alors que le garde prétorien le faisait s'agenouiller sans ménagement, Ballista vit sortir des ténèbres l'agréable visage du fils de Maximin le Thrace. Avec réticence, il se prosterna et, l'empereur Maximin lui présentant sa main, baisa le lourd anneau d'or serti d'une pierre précieuse en forme d'aigle.

Vêtu d'une simple tunique blanche, Maximin le Thrace était assis au bord du lit de camp. Son fils se tenait debout à ses côtés, arborant, comme à son habitude, un plastron finement ouvragé et un glaive d'apparat en argent dont le pommeau figurait un aigle. Ballista restait à genoux.

— Par tous les dieux, qu'est-ce qu'il pue ! dit le fils de l'empereur en portant à son nez un foulard parfumé.

Son père leva la main pour le faire taire.

— Tu as eu vent d'une conspiration contre moi. *(Les grands yeux gris de Maximin le Thrace scrutaient le visage de Ballista.)* Qui sont les traîtres ?

— Les officiers, la plupart des tribuns et quelques centurions de la *Legio II Parthica*[4]*, Dominus.*

— Des noms, donne-moi des noms.

Ballista semblait réticent.

— Ne fais pas attendre mon père, donne-lui des noms, s'exclama le fils de l'empereur.

— Ce sont des hommes puissants. Ils possèdent de nombreux appuis et beaucoup d'influence. S'ils apprennent que je les ai dénoncés, ils me feront du mal.

---

[4] L'une des trois légions créées par Septime Sévère vers 198, au cours de la guerre contre les Parthes en Mésopotamie.

L'empereur partit d'un affreux rire grinçant.

— Si ce que tu dis est vrai, ils ne seront pas en mesure de causer du tort, ni à toi, ni à quiconque. Et si tu mens, ce qu'ils pourraient te faire sera le cadet de tes soucis.

Ballista énuméra lentement une suite de noms : « Flavius Vopiscus, Julius Capitolinus, Aelius Lampridius… » Il y en avait douze en tout. Qu'ils fussent ou non ceux des conspirateurs n'avait plus guère d'importance à ce stade.

— Comment sais-tu que ces hommes veulent me tuer ? Quelles preuves as-tu ?

— Ils ont exigé que je me joigne à eux. *(Ballista parlait haut et fort, espérant ainsi détourner l'attention du tumulte régnant au dehors.)* Je leur ai demandé des instructions écrites. Je les ai sur moi.

— Quel est ce vacarme ? hurla Maximin, le visage parcouru de tics marquant une irritation désormais habituelle. Garde ! Fais-les taire !

Il tendit son énorme main pour prendre les documents que lui présentait Ballista.

— Comme vous pouvez le voir… dit-il.

— Silence ! ordonna l'empereur.

Loin de s'apaiser, le bruit au dehors s'amplifiait. Maximin le Thrace, le visage maintenant déformé par la colère, se tourna vers son fils :

— Sors et dis-leur de la boucler une bonne fois pour toutes.

L'empereur reprit sa lecture, mais une soudaine clameur le fit lever les yeux. Sur son pâle visage, Ballista pouvait voir s'éveiller les soupçons. D'un bond, il se leva, se saisit de l'autel portatif où brûlait le feu sacré et entreprit d'en asséner un coup sur la tête de l'empereur. Mais Maximin attrapa son poignet, le serrant incroyablement fort. De son autre main, il le frappa au visage. Sous l'impact, la tête du jeune homme partit violemment en arrière et le colosse lui décocha un coup de poing dans le ventre. Ballista s'écroula. D'une main, l'empereur le releva et approcha son visage comme taillé dans le roc de celui de Ballista. Son haleine exhalait l'ail.

— Tu mourras lentement, espèce de petit morveux !

D’une chiquenaude, Maximin le Thrace l’envoya dinguer. Le jeune homme atterrit sur des chaises dans un grand fracas, renversant une table.

Tandis que l’empereur ramassait son glaive et se dirigeait vers la sortie, Ballista tentait désespérément de reprendre son souffle et de se relever. Il cherchait vainement une arme ; à défaut, il se saisit d’un stylet posé sur une écritoire et, titubant, se rua vers l’empereur.

Depuis l’antichambre, la scène au-dehors, brillamment éclairée, semblait encadrée telle une peinture sur un temple ou un portique. Au loin, le gros de la garde prétorienne s’enfuyait à toutes jambes. Mais quelques-uns de ses membres s’étaient joints aux légionnaires de *Legio II* et arrachaient les portraits impériaux des étendards. Plus près, les corps s’entrechoquaient dans un grand tumulte. Juste devant le seuil, le dos puissant de Maximin le Thrace occupait le premier plan du tableau. Glaive en main, il scrutait la scène.

Quand la tête du fils de l’empereur s’éleva au bout d’une pique au-dessus de la foule, les clameurs cessèrent. Même souillé de terre et de sang, son visage était toujours aussi beau.

Maximin poussa un hurlement inhumain. Sans laisser le temps au colosse de bouger, Ballista, encore étourdi, se jeta sur lui et, tel le combattant du cirque assénant l’estocade à un taureau, planta le stylet dans son cou. D’un seul coup, l’empereur se retourna et l’envoya bouler à travers l’antichambre. Puis il arracha le stylet sanguinolent et le lança à la tête de Ballista. Le glaive levé, il s’avançait.

Le jeune homme se releva péniblement, empoigna une chaise en guise de bouclier et recula.

— Sale petit traître ! Tu m’as juré fidélité, tu as prêté le serment militaire, le *sacramentum !*

Le sang ruisselait sur le cou de l’empereur, mais cela ne semblait pas pouvoir l’arrêter : de deux coups de glaive, il brisa la chaise en mille morceaux. Ballista se tortillait, tentant d’esquiver les coups, mais une douleur insoutenable l’envahit lorsque le glaive érafla ses côtes. Jeté à terre, pressant ses bras contre sa blessure, il rampait sur le dos pour échapper à

l'empereur. Maximin se tenait debout au-dessus de lui, prêt à lui asséner le coup de grâce.

La lance s'enfonça dans son dos sans cuirasse et il tituba vers l'avant. Une autre lance le percuta au même endroit. L'empereur vacilla, avant de s'écrouler sur Ballista. L'énorme masse écrasait le jeune homme qui sentit sur sa joue une haleine chaude et fétide. Les doigts du colosse déchu remontaient vers son visage, cherchant à lui arracher les yeux.

Sans qu'il sût comment, le stylet se retrouva dans la main droite de Ballista. Avec l'énergie du désespoir, il l'enfonça dans la gorge de l'empereur. Les doigts se raidirent et le sang jaillit, piquant les yeux de Ballista.

— Je te reverrai !

Un rictus hideux déformait le visage du colosse lorsqu'il proféra son ultime menace. Le sang gargouillait et moussait dans sa bouche tordue.

Ballista observa les hommes qui emmenaient le cadavre au dehors. La foule se jeta dessus comme une meute de chiens déchiquetant du gros gibier. On trancha la tête avant de la mettre au bout d'une pique, comme on l'avait fait pour le fils de l'empereur. L'énorme corps fut laissé sur place, à la merci de quiconque voulait le piétiner et le profaner ; pour que corbeaux et chiens le missent en pièces.

Bien plus tard, la tête de Maximin le Thrace et celle de son fils furent envoyées à Rome pour y être exposées publiquement. On jeta leurs dépouilles dans la rivière afin de les priver de sépultures et empêcher ainsi que leurs âmes reposassent en paix.

NAVIGATIO

(Automne de l’an 255)

I

À peine le vaisseau de guerre se fut-il éloigné de la jetée du port de Brundisium[5] que les espions se retrouvèrent. Ils s'assirent sur le pont, passant inaperçus au milieu des hommes du *Dux Ripæ*. De leur position à la proue du navire, ils contemplaient l'objet de leur attention, toute professionnelle, qui se tenait à une centaine de pieds, à l'autre bout de la coque étroite de la galère.

— Foutu Barbare ! On est là tous les trois à surveiller un seul foutu Barbare ! C'est ridicule.

Le *frumentarius* parlait doucement, ses lèvres bougeant à peine. Son accent le désignait comme natif des bas-fonds de Subura, dans la populeuse vallée séparant deux des sept collines de la Rome éternelle. Il avait beau être de basse extraction, c'était un *frumentarius* comme ses deux collègues et, en tant que tel, il comptait parmi les hommes les plus craints de l'Empire romain. Leur titre de *frumentarii* supposait qu'ils avaient quelque chose à voir avec la distribution du grain ou des rations de l'armée. Mais plus personne ne se berçait de telles illusions. Cela équivalait à appeler la tumultueuse mer Noire « la mer hospitalière », ou les puissances du châtiment « les bienveillantes ». Les *frumentarii* étaient connus et haïs de tous – du plus patricien des consuls de Rome, jusqu'au plus humble esclave d'une lointaine province comme les Bretagnes – pour ce qu'ils étaient vraiment : la police secrète de l'empereur, ses espions, ses assassins, ses manieurs de couteaux. Du moins, ainsi les connaissait-on collectivement. C'était une unité spéciale de l'armée, dont les membres étaient transférés d'autres unités, et dont le camp de base était établit sur le Cælius[6]. Individuellement, il était rare qu'on les connaisse. Si

[5] Brindisi.

[6] L'une des plus grandes des sept collines au sud-est de Rome.

quelqu'un reconnaissait un *frumentarius,* c'était uniquement parce que ce dernier le voulait et que dès lors, les jours du malheureux étaient comptés.

— Je ne sais pas, dit l'un des deux autres. C'est peut-être une bonne idée, après tout. Nul ne peut se fier aux Barbares ; ils ont la duplicité dans le sang et sont souvent rusés comme pas deux.

Sa voix évoquait les montagnes et les plaines baignées de soleil du grand Ouest, les provinces reculées d'Espagne ou même de Lusitanie, là où l'Atlantique se brisait contre les côtes.

— Connerie ! dit le troisième. D'accord qu'on ne peut pas che fier à eux. Ils mentent comme ils rechpirent. Mais ceux du Nord, comme che chalopard, chont bêtes comme leurs pieds. Les types du nord chont grands, féroches et idiots tandis que ceux de l'Est sont petits, roués et peureux comme tout.

Le chuintement qui émaillait ses phrases prouvait que sa langue maternelle n'était pas le latin, mais le punique d'Afrique du Nord ; la langue parlée par Hannibal, le grand ennemi de Rome, presque cinq siècles plus tôt.

Tous les hommes sur le pont ainsi que l'équipage en-dessous se turent, tandis que Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius,* Chevalier de Rome et *Dux Ripæ,* commandeur des rives, élevait les bras au ciel pour se livrer au rituel marquant le début d'un voyage en mer. Non loin des côtes, encore protégées par le port de Brundisium avant de se fondre dans celles de l'Adriatique, les eaux étaient calmes. Avec ses rames levées en position de repos, la galère ressemblait à un énorme insecte posé à la surface de l'eau. En bon latin, même si l'on décelait çà et là l'accent des forêts et des marécages du nord, Ballista commença à entonner la traditionnelle litanie :

— Ô Jupiter, roi des dieux, étends les mains au-dessus de ce navire et de tous ceux qu'il transporte. Ô Neptune, roi des mers, étends les mains au-dessus de ce navire et de tous ceux qu'il transporte. Et toi, *Tyché,* esprit de ce vaisseau, étends les mains sur nous tous.

Il prit un grand cratère en or finement ouvragé des mains d'un assistant et, lentement, cérémonieusement, le vida, versant dans la mer trois libations de vin.

Quelqu'un éternua. Ballista se figea. C'était incontestable, indéniable, quelqu'un avait éternué. Plus personne ne bougeait, ni ne parlait. Nul n'ignorait que le pire des présages, l'indication la plus claire du déplaisir des dieux était que quelqu'un éternuât pendant le rituel de départ.

Ballista maintint sa pose. La cérémonie aurait pourtant dû prendre fin. Une vague d'anxiété et de tension se propageait sur le navire. Puis, d'un puissant geste du poignet, Ballista jeta le cratère dans les airs. Il y eut un soupir collectif lorsqu'il éclaboussa la surface de l'eau. Il scintilla encore un instant, avant de s'enfoncer et de disparaître à jamais.

— Voilà bien un foutu Barbare ! dit le *frumentarius* de Subura. Il ne peut pas s'empêcher de faire de grands gestes idiots ! Cela ne conjurera pas le mauvais présage. Rien au monde ne le pourrait.

— Avec ce cratère, on aurait pu acheter un bon bout de terrain, là-bas, au pays, nota le Nord-Africain.

— Il l'a probablement volé, répondit l'Espagnol, revenant à leur sujet de conversation. D'accord, les Barbares du Nord sont peut-être bien stupides, mais pour ce qui est de la trahison, ils n'ont rien à envier à ceux de l'Est.

La trahison était la raison d'être des *frumentarii*. Le vieux dicton de l'empereur Domitien, selon lequel nul ne croyait à un complot contre l'empereur jusqu'à ce qu'il se fasse assassiner, était tout à fait erroné en ce qui les concernait. Leurs pensées étaient imprégnées de trahison, de complot et de contre-complot. Leur goût du secret et leur efficacité impitoyable alliés à leur caractère obsessif leur valaient la haine de tous.

Ayant obtenu de Ballista la permission d'appareiller, le capitaine du navire de guerre demanda le silence et les trois *frumentarii* plongèrent dans leurs pensées. Ils avaient tous trois bien des raisons de méditer ainsi : lequel d'entre eux s'était vu confier la tâche de surveiller les deux autres ? Y avait-il un *quatrième frumentarius* parmi les hommes du *Dux Ripæ,* une taupe insoupçonnable qu'ils n'avaient pu repérer ?

Demetrius était assis aux pieds de Ballista, qu'il appelait *« kyrios »,* maître en grec, sa langue maternelle. Une fois

encore, il remercia sa bonne étoile d'avoir guidé ses pas. Il aurait été difficile d'imaginer meilleur *kyrios*. « Un esclave ne doit pas attendre la main de son maître », disait le vieil adage. En quatre ans, depuis que la femme du *kyrios* avait acheté Demetrius pour servir de secrétaire particulier à son époux (un cadeau de mariage parmi de nombreux autres), Ballista n'avait jamais levé la main sur lui. Ses précédents propriétaires n'avaient eu, quant à eux, aucun scrupule à se servir de leurs poings ou à lui infliger de bien pires traitements.

Le *kyrios* s'était montré magnifique à l'instant, tandis qu'il rendait grâce aux dieux et jetait dans les flots le lourd cratère d'or. Cela avait été un geste digne du héros du jeune Grec, Alexandre le Grand lui-même. Un geste spontané de générosité, de piété et de mépris des richesses matérielles. Il avait renoncé à sa richesse personnelle au profit des dieux, pour le bien de tous, afin de conjurer le présage de l'éternuement.

Demetrius pensait que Ballista tenait beaucoup d'Alexandre le Grand : le visage rasé de près, les cheveux dorés tirés en arrière se dressant telle la crinière du lion et retombant en boucles de chaque côté de son front haut ; les épaules larges, les membres droits et élancés. Bien sûr, Ballista était plus grand ; la petite taille d'Alexandre était notoire. Et puis, il y avait les yeux. Ceux d'Alexandre, qu'il avait vairons, étaient déconcertants. Rien à voir avec le regard de Ballista, d'un bleu sombre et profond.

Il lui vint à l'esprit que Ballista devait avoir trente-deux ans, l'âge auquel Alexandre était mort, et il serra le poing, le pouce entre l'index et le majeur afin de conjurer le mauvais œil.

Perplexe, il regardait autour de lui tandis que le navire appareillait. Les officiers hurlaient des ordres, le fifre distillait ses notes aiguës, des marins tiraient sur de complexes entrelacs de cordes et, d'en-bas, s'élevaient les grognements des rameurs, le bruit des avirons heurtant l'eau et celui de l'étrave fendant les flots à mesure que le navire prenait de la vitesse. Rien dans les écrits des grands historiens de la Grèce immortelle – Hérodote, Thucydide et Xénophon – n'avait préparé le jeune esclave studieux au tumulte assourdissant régnant dans une galère.

Demetrios leva les yeux vers son *kyrios*. Les mains de Ballista étaient immobiles, semblant crispées sur l'extrémité des accoudoirs d'ivoire de sa curule pliante, la chaise qui, en Rome antique, symbolisait le pouvoir et les hautes fonctions. Son visage était impassible ; il regardait loin devant lui, tel le sujet d'un tableau. Demetrius se demanda l'espace d'un instant si son maître était bon marin. Avait-il le mal de mer ? Lui était-il arrivé d'entreprendre un voyage en mer plus long que celui qu'il fallait faire pour rejoindre la Sicile depuis la pointe de la botte ? Il chassa vite de son esprit ces réflexions sur la faiblesse humaine. Il savait bien ce qui tourmentait son *kyrios*. Rien de moins qu'Aphrodite, la déesse de l'amour, et Éros, son espiègle fils : sa femme lui manquait, voilà tout.

Le mariage de Ballista avec la *kyria,* Julia, n'avait pas commencé comme un mariage d'amour. C'était un mariage de raison, un mariage arrangé comme tous ceux de l'élite. Une famille de sénateurs en haut de l'échelle sociale, mais manquant d'argent et d'influence, avait accordé la main de leur fille à un officier en pleine ascension. D'origine barbare, certes, mais citoyen romain et membre de l'ordre équestre, un rang immédiatement inférieur à celui de sénateur. Il s'était distingué lors des campagnes du Danube, sur les îles du lointain océan et en Afrique du Nord où il avait gagné la couronne murale pour avoir, le premier, franchi l'enceinte d'une ville ennemie. Plus important encore : il avait été éduqué à la cour impériale et avait été le favori de l'empereur d'alors, Trebonien Galle. Bien que Barbare, il était fils de roi et était venu à Rome en tant qu'otage diplomatique.

Avec ce mariage, la famille de Julia acquit sa présente influence et, avec de la chance, acquerrait sa future richesse. Ballista, quant à lui, gagna en respectabilité. De ces prémices si conventionnelles, Demetrius avait vu naître un amour grandissant. Les flèches d'Éros s'étaient enfoncées si profondément que le *kyrios* n'avait eu aucun contact charnel avec les servantes, même lorsque sa femme était en couches et qu'elle restait confinée avant la naissance de leur fils, chose qui suscitait force remarques parmi la domesticité, spécialement à

cause de ses origines barbares avec tout ce qu'elles impliquaient de luxure et de manque de retenue.

Demetrius s'efforcerait de fournir à son *kyrios* la compagnie dont il avait si grand besoin ; il serait à ses côtés pendant toute sa mission – la seule pensée de cette mission lui tournait les sangs. Quelle distance allaient-ils devoir parcourir ainsi en direction du Levant ? Quelles horreurs les attendaient aux confins du monde connu ? Le jeune esclave remercia Zeus, son dieu grec, d'être placé sous la protection d'un soldat de Rome tel que Ballista.

« Quelle farce ! » pensait Ballista. Une fichue farce. Quelqu'un avait éternué, et alors ? Ce n'était pas étonnant que parmi les trois cents hommes sur le navire, l'un d'entre eux fût affligé d'un rhume. Si les dieux avaient voulu envoyer un présage, ils auraient pu être plus clairs.

Ballista doutait fortement que ces philosophes grecs dont il avait entendu parler eussent raison lorsqu'ils affirmaient que tous les dieux des différentes races humaines étaient en fait les mêmes et qu'on les avait juste affublés de noms différents. Jupiter, le roi des dieux romains, lui semblait très différent d'Odin, le roi des dieux de son enfance et de sa jeunesse parmi les Angles, son peuple. Bien sûr, il y avait des similitudes : ils aimaient tous deux se déguiser ; ils ne dédaignaient pas baiser une jeune mortelle de temps à autre, et l'un comme l'autre devenaient méchants si vous vous avisiez de les contrarier. Pourtant, les différences étaient frappantes : Jupiter aimait se taper de jeunes garçons mortels, ce qui n'était pas du tout le genre de la maison pour Odin. Jupiter semblait aussi bien moins malveillant qu'Odin. Les Romains croyaient que, pour peu qu'on l'approchât de la bonne façon, avec les offrandes appropriées, Jupiter vous viendrait peut-être en aide, une éventualité tout à fait improbable pour ce qui était d'Odin. Même si vous comptiez parmi ses descendants – si vous étiez né d'Odin, comme Ballista – la meilleure chose que vous puissiez espérer du « Père-de-Tout » était qu'il vous laissât tranquille jusqu'à votre dernier combat. Alors, si vous combattiez comme un héros, il daignerait peut-être envoyer ses Valkyries, les

vierges guerrières à son service, pour vous emmener au Walhalla. Tout cela ne manquait pas de laisser Ballista perplexe : dans ces conditions, pourquoi avait-il donné en offrande le cratère d'or ? Il soupira profondément et décida de penser à autre chose. La théologie n'était pas son fort.

La mission qu'on lui avait confiée occupait maintenant ses pensées. Une mission relativement simple et même *très* simple, si on l'évaluait à l'aune de la bureaucratie impériale romaine. Il avait été désigné comme le nouveau *Dux Ripæ,* le commandeur de toutes les forces romaines sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et sur toutes les terres environnantes. Un titre plus prestigieux sur le papyrus qu'en réalité. Trois ans auparavant, les Perses Sassanides, ce nouvel empire belliqueux d'Orient, avaient attaqué les territoires romains de l'Est. Brûlant de ferveur religieuse, les hordes de leurs cavaliers déferlèrent depuis les berges des rivières à travers la Mésopotamie et jusqu'en Syrie. Avant de s'en retourner, chargés de trésors pillés, poussant leurs prisonniers devant eux ; ils avaient abreuvé leurs chevaux non loin de la Méditerranée. Il ne restait donc plus guère de forces romaines à commander pour le nouveau *Dux Ripæ*.

Le détail des instructions de Ballista, de son *mandata,* ne pouvait que révéler la faiblesse du pouvoir romain à l'Est. Il avait pour ordre de rallier la ville d'Arété, dans la province de Cœlé Syrie, « la Syrie creuse », aux confins orientaux de l'empire. Là, il devait fortifier la ville en vue du siège des Sassanides, dont on pensait qu'il aurait lieu l'année suivante. Il n'avait sous son commandement que deux unités de l'armée régulière romaine : un détachement, *vexillatio,* d'environ un millier de légionnaires d'infanterie lourde issus de la quatrième légion, la *Legio Scythica,* et une cohorte auxiliaire d'archers montés et d'archers à pied, d'environ un millier d'hommes elle aussi. Il avait pour instructions de lever autant d'impôts qu'il lui serait possible localement dans la ville d'Arété et de demander des troupes aux royaumes satellites d'Émèse[7] et de Palmyre sans, bien sûr, porter préjudice à leurs propres défenses. Il

[7] La ville d'Homs, au centre de la Syrie.

devait tenir la ville d'Arété jusqu'à ce que la relève arrivât sous la forme d'une armée de campagne impériale commandée par l'empereur Valérien en personne. Pour faciliter l'arrivée de cette armée de campagne, on lui ordonnait de plus de veiller à la défense du principal port de Syrie, Séleucie de Piérie, ainsi que de la capitale provinciale d'Antioche. En l'absence du gouverneur de Cœlé Syrie, le *Dux Ripæ* aurait tous les pouvoirs d'un gouverneur. À son retour cependant, il devrait se placer sous ses ordres.

Ballista ne put retenir un sourire ironique devant l'absurdité des instructions qu'on lui avait données ; une absurdité typique des missions militaires organisées par des politiciens. Une énorme confusion pouvait naître du flou qui régnait en matière de commandement – que l'on confiait tantôt à lui, tantôt au gouverneur de Cœlé Syrie. Et comment pouvait-il, avec les forces totalement inadéquates qu'on lui avait allouées et les quelques paysans locaux qu'il enrôlerait, défendre au moins deux autres villes tout en étant assiégé à Arété par l'immense armée perse ?

Il avait été honoré d'être convoqué devant les empereurs Valérien et Gallien. Le père comme le fils s'étaient montrés très bienveillants à son égard. Il les admirait tous deux. Valérien avait signé le *mandata* de Ballista et l'avait lui-même investi dans ses fonctions de *Dux Ripæ*. Mais on ne pouvait nier que sa mission était mal conçue et que les ressources qu'on lui allouait étaient totalement insuffisantes : trop peu de temps, trop peu d'hommes pour un territoire bien trop vaste. Une âme sensible l'aurait qualifiée de condamnation à mort.

Pendant les trois semaines de fébriles préparatifs avant de quitter l'Italie, Ballista s'était livré à quelques recherches sur la lointaine ville d'Arété. Elle était située sur la rive gauche de l'Euphrate, à quelque cinquante milles[8] du confluent avec le Chaboras[9]. On disait que ses murs étaient solides et que sur trois côtés, des falaises à pic la rendaient imprenable. À l'exception de deux ou trois tours de guet insignifiantes, c'était

[8] L'ancien mille romain valait 1 482 mètres.

[9] L'actuelle rivière Khabur.

l'avant-poste le plus reculé de l'Empire romain ; et le premier endroit qu'une armée de Perses sassanides remontant l'Euphrate rencontrerait.

Ce qu'il avait pu apprendre sur l'histoire de la ville ne lui inspirait pas vraiment confiance. Fondée par l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, elle avait d'abord été conquise par les Parthes, puis par les Romains et enfin, deux ans seulement auparavant, par les Sassanides qui avaient renversé les Parthes. Dès que le gros de l'armée perse eut regagné ses quartiers dans les terres du Sud-Est, la population locale, avec l'aide de quelques unités romaines, s'était soulevée et avait massacré la garnison que les Sassanides avaient laissée derrière eux. En dépit de sa solide enceinte et des falaises, il était clair que la ville était vulnérable par endroits. Ballista se chargerait de découvrir lesquels lorsqu'il serait sur place, en Syrie. Le commandant de la cohorte auxiliaire stationnée à Arété avait pour instructions de le rejoindre au port de Séleucie de Piérie.

Rien n'était jamais tout à fait conforme aux apparences avec les Romains, et Ballista ne manquait pas de se poser des questions : comment l'empereur savait-il que les Sassanides attaqueraient le printemps prochain ? Et qu'ils remonteraient l'Euphrate plutôt que d'emprunter l'un ou l'autre des itinéraires possibles au nord ? Si l'on pouvait se fier aux services de renseignements militaires, pourquoi n'avait-on eu vent qu'une armée de campagne impériale était mobilisée ? Une autre question le concernant directement le taraudait : pourquoi l'avait-on choisi, lui, pour être *Dux Ripæ* ? Il avait certes une certaine réputation comme commandant de siège – cinq ans auparavant, il avait défendu avec succès la ville de Novae, au nord, contre les Goths, aux côtés de Trebonien Galle ; avant cela, il avait conquis plusieurs villages, que ce soit dans le grand Ouest ou dans les montagnes de l'Atlas – mais il n'était jamais allé à l'Est. Pourquoi les empereurs n'avaient-ils pas mandaté l'un ou l'autre de leurs ingénieurs de siège expérimentés ? Bonitus tout comme Celsus connaissaient bien l'Orient.

Si seulement on l'avait autorisé à emmener Julia ! Comme elle était issue d'une vieille famille sénatoriale, le labyrinthe de

la politique à la cour impériale romaine, si impénétrable pour Ballista, n'avait pas de secret pour elle. Elle aurait pu voir clair dans ce système mouvant de protection et d'intrigue et dissiper le brouillard qui entourait son mari.

À la pensée de Julia, son cœur se serra ; il se languissait terriblement d'elle – sa longue chevelure d'ébène, ses yeux d'un noir de jais, le gonflement de ses seins, la rondeur de ses hanches. Ballista se sentait seul. Le corps de sa femme lui manquait et sa compagnie encore plus, sans parler du doux babil de leur tout jeune fils.

Ballista avait demandé que son épouse et son fils l'accompagnassent. Valérien avait refusé, invoquant les dangers de la mission. Mais tout le monde savait qu'il y avait une autre raison à ce refus : les empereurs avaient besoin d'otages pour s'assurer la bonne conduite de leur commandement militaire. Trop de généraux s'étaient révoltés par le passé.

Ballista savait que, même entouré de sa nombreuse suite, il se sentirait seul. Cette suite était composée de quinze hommes : quatre scribes, six messagers, deux hérauts, deux aruspices, pour lire les présages, et Mamurra, son *prœfectus fabrum* ou ingénieur en chef. Conformément à la loi romaine, il les avait sélectionnés sur les listes officielles de membres certifiés de ces professions, mais il n'en connaissait aucun, pas même Mamurra. Il était dans l'ordre des choses que certains de ces hommes fussent des *frumentarii*.

En plus de sa suite officielle, une partie de sa domesticité l'accompagnait : Calgacus son valet, Maximus, son garde du corps et Demetrius, son secrétaire. Qu'il eût nommé *accensus*, chef de son état-major, le jeune Grec maintenant assis à ses pieds, ne manquerait pas de susciter du ressentiment parmi sa suite officielle, mais il avait besoin de quelqu'un en qui il pouvait avoir confiance. Pour les Romains, tous ces gens faisaient partie de sa *familia,* mais pour Ballista, ils semblaient un bien piètre substitut de sa vraie famille.

Quelque chose d'inhabituel dans les mouvements du navire attira l'attention de Ballista. Les odeurs familières – celle du pin émanant de la résine dont on enduisait la coque, celle de la graisse de mouton dans le suif utilisé pour étancher les dames

de nage en cuir des avirons, celle de la sueur humaine, vieille ou fraîchement exsudée – lui rappelèrent sa jeunesse sur les flots agités de la mer du Nord. Cette trirème[10], *trireme Concordia,* avec ses cent quatre-vingts rameurs répartis sur trois niveaux, ses deux mâts, ses deux énormes avirons de gouverne, ses vingt matelots et ses quelque soixante-dix fantassins de marine, était somme toute un vaisseau bien plus sophistiqué que n'importe laquelle des grandes chaloupes de sa jeunesse. Un cheval de course comparé à un animal de trait. Pourtant, tel le cheval de course, il ne servait qu'un seul dessein : la vitesse et la manœuvrabilité sur mer calme. Si la mer devenait houleuse, Ballista savait qu'il aurait été plus en sécurité sur l'une des primitives longues chaloupes des Angles.

Le vent avait tourné au sud et se renforçait. Déjà, la mer se gonflait d'un mauvais et violent ressac qui venait heurter le flanc de la trirème. Les rameurs peinaient à lever leurs avirons et le vaisseau commençait à être affecté par un inconfortable tangage. Au sud, à l'horizon, des nuages d'orage noirs se formaient. Ballista s'aperçut que le capitaine et le timonier étaient engagés depuis quelque temps déjà dans une intense conversation. Tandis qu'il se tournait vers eux, ils prirent une décision. Ils échangèrent quelques mots encore, hochèrent tous deux la tête, puis le capitaine se dirigea vers Ballista.

— Le temps est en train de changer, *Dominus*.

— Que recommandes-tu ?

— Nous devions faire route à l'est jusqu'au cap d'Acrocéraunie[11], puis longer les côtes vers le sud jusqu'à Corcyra[12]. Le bon vouloir des dieux aidant, nous sommes maintenant environ à mi-chemin entre l'Italie et la Grèce. Comme nous ne pouvons pas espérer nous mettre à l'abri lorsque la tempête arrivera, il faut nous en éloigner au plus vite.

— Fais ce que bon te semblera.

— Bien, *Dominus*. Puis-je vous demander d'ordonner à vos hommes qu'ils s'éloignent des mâts ?

---

[10] Galère de combat romaine.

[11] Presqu'île située à l'ouest du golfe de Vlora en Albanie.

[12] Corfou.

Tandis que Demetrius traversait le pont à la hâte pour transmettre l'ordre, le capitaine s'entretint brièvement une nouvelle fois avec le timonier avant d'émettre une volée d'instructions. Les matelots et les hommes d'infanterie de marine, après avoir rassemblé le personnel de la suite le long du bastingage, abaissèrent avec dextérité la grand-voile d'environ quatre ou cinq pieds. Ballista approuvait. Le navire aurait besoin de prendre suffisamment le vent pour faciliter les manœuvres, mais trop de voilure le rendrait incontrôlable.

La trirème tanguait maintenant violemment et le capitaine donna l'ordre de virer de bord pour faire cap au nord. Le timonier s'adressa au chef de nage et à l'officier de proue puis, à son signal, tous trois hélèrent les rameurs ; le fifre sembla couiner et le timonier tira sur le gouvernail. Gîtant dangereusement, la galère pivota et prit son nouveau cap. Sur une nouvelle volée d'ordres, on fixa la grand-voile, désormais étroitement carguée et ne laissant plus apparaître qu'une petite surface de toile, et les avirons des deux niveaux inférieurs furent tirés à bord.

Les mouvements du navire se limitaient maintenant à un roulis beaucoup plus maîtrisable. Le charpentier apparut en haut de l'échelle et fit son rapport au capitaine.

— Trois avirons cassés à tribord. Pas mal d'eau est entrée lorsque le bois sec côté tribord a été immergé, mais les pompes fonctionnent et les planches devraient gonfler et empêcher que l'on fasse eau.

— Prépare suffisamment d'avirons de rechange. On risque d'être un peu secoués.

Le charpentier esquissa un salut avant de disparaître sur le pont inférieur.

À la dernière heure du jour, la tempête se déchaîna. Le ciel devint aussi sombre que l'Hadès, bleu-noir, teinté d'une surnaturelle lueur jaune. Le vent hurlait, l'air était saturé d'embruns et le navire roulait violemment, sa poupe sortant parfois entièrement de l'eau. Ballista vit deux de ses hommes glisser sur le pont. L'un fut retenu par le bras d'un matelot, l'autre s'écrasa contre le bastingage. Par-dessus la fureur des éléments, il entendit un homme hurler de douleur. Deux

dangers principaux les guettaient : une vague pouvait se briser juste au-dessus du navire, les pompes ne pouvant plus expulser l'afflux d'eau, le navire s'en imprégnerait, deviendrait impossible à manœuvrer et, tôt ou tard, présenterait son flanc à la tempête avant de chavirer. Ou alors, la force du roulis serait telle que la poupe s'élèverait dans les airs tandis que la proue s'abîmerait profondément sous les flots et le navire se retournerait. Cette dernière éventualité aurait le mérite de sceller leur sort plus rapidement.

Ballista aurait voulu se lever, planter ses pieds fermement au sol et accompagner les mouvements du navire. Mais, comme pendant la bataille, il se devait de donner l'exemple et de rester assis sur sa curule. Il comprenait maintenant pourquoi on l'avait si solidement boulonnée au pont. Il baissa les yeux et s'aperçut que le jeune Demetrius étreignait ses jambes, adoptant la posture classique d'un suppliant. Il serra l'épaule du garçon.

Le capitaine se traîna vers l'arrière du navire. Agrippant l'étambot, il hurla les paroles rituelles : « Alexandre vit et règne ! » Comme pour le démentir, un éclair dentelé éclaira les flots à bâbord et un coup de tonnerre assourdissant retentit. Il rejoignit Ballista tant bien que mal, courant et glissant sur le pont qui se dérobait sous lui. Toute sa déférence envolée, il empoigna la curule et le bras de Ballista.

— Il faut que je laisse juste assez d'espace pour barrer. Le vrai danger, c'est qu'un des avirons de gouverne se casse. À moins, bien sûr, que la tempête empire. En tout cas, nous devrions nous en remettre à nos dieux.

Ballista pensa à Rán – la sinistre déesse de la mer de la mythologie nordique – et à son filet qui lui servait à repêcher les noyés, puis il décida que les choses allaient bien assez mal comme ça.

— Y a-t-il des îles au nord où nous pourrions nous abriter du vent ? cria-t-il.

— Si la tempête nous pousse assez loin au nord, et si nous n'avons pas rejoint Neptune avant, il y a bien les îles de

Diomède[13]. Mais… vu les circonstances… nous ferions mieux de ne pas y aller.

Demetrius se mit à hurler. Ses yeux sombres luisaient de terreur, ses paroles étaient à peine compréhensibles.

— … Des bêtises. Un Grec… emporté au large… îles inconnues de tous, pleines de satyres, des queues de chevaux sortant de leurs culs, des bites énormes… leur jeta une esclave… la violèrent encore et encore… leur seul moyen de s'échapper… jura qu'il disait vrai.

— Qui sait ce qui est vrai, cria le capitaine qui s'en fut vers l'avant.

À l'aube, trois jours après avoir essuyé la tempête et avec deux jours de retard, la trirème impériale *Concordia* passa le promontoire et entra dans le petit port semi-circulaire de Kassiopi[14] sur l'île de Corcyra. La mer reflétait le bleu parfait du ciel méditerranéen. Les restes de la brise nocturne venant du large leur caressaient le visage.

— Votre voyage n'a pas bien commencé, *Dominus,* dit le capitaine.

— Les choses auraient été bien pires sans votre sens de la navigation, à toi et ton équipage, répondit Ballista.

D'un hochement de tête, le capitaine prit note du compliment. C'était peut-être un Barbare, mais ce *Dux* avait de bonnes manières. Et ce n'était pas un lâche non plus. Il s'était comporté de façon exemplaire pendant la tempête. Par moments, il avait même semblé s'amuser, souriant comme un dément.

— Le navire a beaucoup souffert. Je crains qu'il nous faille au moins quatre jours avant de pouvoir reprendre la mer.

— On n'y peut rien, dit Ballista. Lorsqu'on l'aura réparé, combien de temps nous faudra-t-il pour rejoindre la Syrie ?

— Caboter le long de la côte Ouest de la Grèce, traverser la mer Égée en passant par Délos, prendre la haute mer de Rhodes à Chypre, puis encore la haute mer de Chypre jusqu'en Syrie…

---

[13] Les îles Tremiti, dans l'Adriatique.

[14] Au nord-ouest de l'île de Corfou.

(Le capitaine fronça les sourcils.) À cette époque de l'année… *(Son visage s'éclaira.)* Si le temps est beau, si nous ne souffrons aucune avarie et que les hommes restent en bonne santé et si nous ne mouillons jamais plus d'une journée dans un endroit, je vous emmènerai en Syrie en tout juste vingt jours, vous y serez à la mi-octobre.

— C'est souvent qu'un voyage en mer se passe aussi bien ? demanda Ballista.

— J'ai franchi le cap Tainaron[15] plus de cinquante fois et, jusqu'à maintenant, ça n'est jamais arrivé…

Ballista éclata de rire ; il se tourna vers Mamurra :

— *Prœfectus,* rassemble les hommes ; qu'ils prennent leurs quartiers dans le relais de poste du *cursus publicus*[16]. C'est en haut de cette colline, quelque part sur la gauche. Il te faudra le *diploma,* le sauf-conduit. Emmène mon valet avec toi.

— Bien, *Dominus*.

— Demetrius, viens avec moi.

Sans qu'on le lui ordonne, son garde du corps Maximus, emboîta aussi le pas de Ballista. Ils ne dirent rien, mais échangèrent un sourire contrit. Il fallait avant tout rendre visite aux blessés.

Par bonheur, personne n'avait été tué ou n'était passé par-dessus bord. Les huit blessés étaient allongés sur le pont à l'avant du navire : cinq rameurs, deux matelots et un membre de la suite de Ballista, un messager. Tous souffraient de fractures diverses. On avait déjà envoyé chercher un médecin.

La visite de Ballista était une visite de courtoisie. Quelques mots échangés avec chacun des blessés, quelques piécettes, et elle prit fin. C'était nécessaire, il devait se rendre en Syrie avec cet équipage.

Ballista s'étira et bailla. Depuis que la tempête avait éclaté cette nuit-là, on n'avait guère pu dormir. Il regarda autour de lui, plissant les yeux dans le radieux soleil matinal. Les cimes

---

[15] Cap Ténare, aussi nommé cap Matapan ; le point le plus méridional de la Grèce continentale.

[16] Service de poste impérial.

des montagnes ocre et pelées de l'Épire se découpaient distinctement dans le ciel, à deux ou trois milles, par-delà le détroit[17]. Il passa sa main sur sa barbe de quatre jours et dans ses cheveux raides de sel, dressés sur sa tête. Il savait que son apparence évoquait toutes les statues de Barbare du Nord jamais sculptées – même si la plupart d'entre elles représentaient ledit Barbare ou bien enchaîné, ou bien mourant. Mais il lui restait une tâche à accomplir avant de pouvoir se raser et prendre un bain. « Cela doit être le temple de Zeus qu'on voit là-haut. »

Les prêtres de Zeus attendaient sur les marches du temple. Ils avaient vu entrer dans le port la trirème endommagée et n'auraient guère pu se montrer plus accueillants. Ballista produisit quelques pièces et les prêtres, l'encens et le mouton sacrificiel. Il fallait remercier les dieux d'avoir exaucé la prière que Ballista leur avait faite publiquement au plus fort de la tempête et d'avoir permis que tous regagnassent la terre sains et saufs. L'un des prêtres inspecta le foie du mouton et le déclara de bon augure. Les dieux se repaîtraient de la fumée dégagée par les os et la graisse et les prêtres dégusteraient par la suite de plus substantielles grillades. Que Ballista renonçât généreusement à sa part était vu d'un bon œil, à la fois par les dieux et par les hommes.

Au sortir du temple, il advint l'un de ces petits désagréments inhérents au voyage : ils se retrouvèrent seuls tous les trois et aucun d'entre eux ne savait où exactement se trouvait le relais de poste.

— Je n'ai pas envie de passer la matinée à arpenter ces collines, dit Ballista. Maximus, pourrais-tu retourner au *Concordia* et t'enquérir du chemin à prendre ?

Une fois que le garde du corps se fut éloigné, Ballista se tourna vers Demetrius.

— J'ai pensé qu'il valait mieux attendre que nous soyons seuls. Qu'est-ce que c'est que ces histoires que tu nous chantais pendant la tempête, ces mythes et ces îles pleines de violeurs ?

— Je… je ne m'en souviens pas, *Kyrios*.

---

[17] Il s'agit du détroit de Corfou.

Ses yeux noirs évitaient le regard de son maître. Ballista restait silencieux quand soudain, le garçon se mit à parler précipitamment, un torrent de mots sortant de ses lèvres.

— J'avais peur, je disais n'importe quoi, juste parce que j'étais effrayé – le bruit, les vagues. Je pensais que nous allions mourir.

Ballista le regardait fixement.

— Le capitaine était en train de parler des îles de Diomède lorsque tu as commencé. Qu'est-ce qu'il disait ?

— Je ne sais pas, *Kyrios*.

— Demetrius, autant que je sache, tu es mon esclave, ma propriété. N'est-ce pas l'un des anciens écrivains que tu aimes tant qui disait qu'un esclave était « un outil doué de parole » ? Dis-moi ce dont vous parliez, le capitaine et toi.

— Il allait vous conter le mythe de l'île de Diomède. Je voulais l'en empêcher, alors je l'ai interrompu et j'ai raconté l'histoire de l'île aux Satyres. Pausanias en parle dans sa *Description de la Grèce*. Je voulais dire que, aussi fascinantes qu'elles soient – même des hommes éduqués comme Pausanias s'y sont laissé prendre – il n'y a probablement pas une once de vérité dans toutes ces histoires.

Embarrassé, le garçon se tut.

— Et donc, quel est ce mythe sur les îles de Diomède ?

Les joues de Demetrius s'embrasèrent.

— Des bêtises, rien de plus…

— Raconte-moi, ordonna Ballista.

— On dit qu'après la guerre de Troie, le héros grec Diomède ne rentra pas chez lui, mais s'installa sur deux îles lointaines de l'Adriatique. Un sanctuaire lui y est dédié. Tout autour de ce sanctuaire se tiennent de grands oiseaux au gros bec acéré. La légende veut que lorsqu'un Grec accoste sur ces îles, les oiseaux demeurent calmes, mais si un Barbare se risque à y poser le pied, les oiseaux s'envolent et piquent sur lui pour le tuer. On raconte que ce sont les compagnons de Diomède qui furent métamorphosés en oiseaux.

— Et tu voulais me ménager ? Ne pas heurter ma sensibilité ? (*Ballista renversa la tête en arrière et éclata de rire.)* À l'évidence, on ne t'a pas mis au courant. Sache que nous autres,

les Barbares de ma tribu, ne sommes pas vraiment sensibles – ou alors, c'est qu'on est saouls comme des grives !

II

Depuis qu'ils avaient quitté Kassiopi, les dieux s'étaient montrés cléments. La violence imprévisible de Notus, le vent du sud, avait laissé place à Borée, le vent du nord, d'humeur paisible et bienveillante. Laissant derrière lui, sur la gauche, les montagnes escarpées d'Épire, l'Acarnanie et le Péloponnèse, le *Concordia* avait continué à longer, le plus souvent à la voile, la côte Ouest de la Grèce. La trirème avait passé le cap Tainaron, puis franchi le passage entre Cythère et le cap Malea[18], avant d'atteindre la mer Égée et de se diriger à la rame vers le nord-ouest, pointant son rostre menaçant vers les Cyclades : Mêlos[19], Sérifos, Syros.

Après sept jours de mer, il ne leur restait plus qu'à contourner l'île de Rhénée et ils seraient à Délos dans deux ou trois heures.

Minuscule rocher presque pelé au centre du cercle des Cyclades, Délos s'était de tout temps distinguée des autres îles. Au commencement, elle se déplaçait, errant sur les flots. Lorsque Léto, séduite par Zeus et pourchassée par son épouse Héra, avait été bannie de tous les endroits sur terre, Délos l'accueillit. Là, elle enfanta Apollon et sa sœur Artémis. En récompense, Délos resta en place pour toujours. Les malades et les femmes sur le point d'accoucher étaient transportés sur l'île voisine de Rhénée car nul ne devait voir le jour ni mourir sur Délos. Pendant des siècles, l'île et ses sanctuaires avaient prospéré sous la protection des dieux. Durant l'âge d'or de la Grèce, elle avait été choisie comme quartier général de la ligue créée par les Athéniens[20] afin de porter le combat pour la liberté aux Perses.

---

[18] L'extrémité sud-est du Péloponnèse.
[19] Milo.
[20] La ligue Attique.

L'avènement de Rome, ce nuage à l'ouest, avait tout changé. Les Romains avaient fait de Délos un port franc ; non par sollicitude, mais pour s'y livrer à un sordide commerce. Leur richesse et leur cupidité avaient transformé l'île, faisant d'elle le plus grand marché aux esclaves au monde. On raconte qu'à l'apogée de cet infâme négoce, plus de dix mille misérables, hommes, femmes et enfants, étaient vendus chaque jour sur l'île de Délos. Pourtant, les Romains n'avaient pas réussi à la protéger. Par deux fois en vingt ans, l'île sacrée avait été mise à sac. L'ironie du sort voulut que ceux qui s'étaient enrichis grâce à l'esclavage fussent réduits à l'esclavage par les pirates qui les enlevèrent. Aujourd'hui, ses sanctuaires et son emplacement privilégié, faisant d'elle une étape de choix entre l'Europe et l'Asie mineure, continuaient à attirer marins, marchands et pèlerins, mais l'île n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Ballista continuait à contempler Délos. À droite, il apercevait les contours arrondis du mont Cynthe, avec en son sommet le sanctuaire de Zeus et d'Athéna et plus bas, une accumulation d'autres sanctuaires dédiés à d'autres dieux, égyptiens, syriens ainsi que grecs. En-dessous, la vieille ville, un amoncellement de murs blanchis à la chaux et de toits de tuiles rouges scintillant au soleil, semblait dévaler vers la mer.

La colossale statue d'Apollon attira le regard de Ballista. Sa tête aux long cheveux nattés, sculptée il y a des siècles, était tournée de l'autre côté. C'était vers la gauche, vers le lac sacré, qu'elle donnait à voir son sourire figé dans la pierre. Et là, à côté du lac sacré, il y avait ce que Demetrius redoutait tant depuis le moment où il avait appris la destination du *Concordia*.

Il ne l'avait vue qu'une seule fois, il y avait cinq ans de cela, mais il n'oublierait jamais l'*agora* des Italiens. On l'avait dévêtu et baigné – car il fallait montrer la marchandise sous son meilleur jour – puis mené sur l'estrade pour le vendre à l'encan. La menace d'une correction ou pire résonnant encore à ses oreilles, il s'était montré le plus docile des esclaves. Il sentait l'odeur de la foule sous l'implacable soleil méditerranéen. Le commissaire-priseur avait débité son boniment : « Bien éduqué… ferait un bon secrétaire ou comptable. » Des bribes de commentaires salaces émis par des brutes flottaient jusqu'à ses

oreilles : « Je dirais plutôt un trou du cul bien éduqué », « Et qui a beaucoup servi si Turpilius l'a possédé ». Après des enchères rondement menées, le marché fut conclu. À ce souvenir, Demetrius rougit jusqu'aux oreilles et ses yeux se remplirent de larmes de rage encore jamais versées.

Demetrius s'efforçait de ne jamais penser à l'agora des Italiens. C'était pour lui l'épisode le plus noir des trois sombres années qui avaient succédé à sa vie d'antan, baignée par une douce lumière de printemps. Il n'en parlait jamais, mais laissait croire qu'il était né esclave.

Le quartier du théâtre dans la vieille ville de Délos était un dédale de ruelles étroites et tortueuses surplombées par les murs penchés de maisons délabrées. La lumière du soleil peinait à y pénétrer, lorsqu'elle y parvenait. Maintenant que le soleil se couchait au-dessus de l'île de Rhénée, l'obscurité était presque totale. Les *frumentarii* n'avaient pas songé à apporter une torche ou à louer les services d'un porteur de torche.

— Merde ! s'exclama l'Espagnol.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que je viens juste de marcher sur un gros tas de merde !

Les compères remarquèrent alors à quel point la ruelle puait.

— Voilà une indication pour guider le marin à bon port.

Sculpté à hauteur d'œil, on distinguait un grand phallus, au gland orné d'un visage souriant. Les espions empruntèrent la direction indiquée, l'Espagnol s'arrêtant de temps à autre pour racler sa sandale.

Après avoir parcouru une petite distance, ils arrivèrent devant une porte flanquée de deux phallus sculptés. La grosse brute faisant office de portier les fit entrer et une vieille mégère d'une laideur inimaginable les escorta jusqu'à un banc devant une table. Elle leur demanda de payer d'avance, puis leur apporta leur boisson : deux volumes de vin pour cinq d'eau. Les seuls autres clients étaient deux vieux du coin, en grande conversation.

— Parfait. Le comble de la foutue perfection, dit l'espion originaire de Subura.

L'odeur qui régnait à l'intérieur était peut-être pire que celle du dehors. Les vapeurs de vin éventé et la vieille sueur s'alliaient à l'odeur dominante d'humidité et de pourriture, de pisse et de merde.

— Comment se fait-il que vous autres soyez des scribes bien payés et respectés au service du Dux, alors qu'un Romain de souche, un fils de Romulus comme moi, doit jouer le rôle d'un simple messager ?

— Est-ce notre faute si tu écris si mal ? rétorqua l'Espagnol.

— Va chier, Sertorius. *(Le surnom dont il l'avait affublé se référait au célèbre rebelle romain qui avait vécu en Espagne.)* Rome n'est rien de plus qu'une belle-mère pour toi et l'Hannibal de pacotille qui t'accompagne.

— Chest vrai que cha doit être merveilleux d'être né dans la foche d'aisance de Romulus, dit le Nord-Africain.

Ils cessèrent de se chamailler lorsqu'une vieille prostituée s'approcha pour servir le vin coupé d'eau. Elle était outrageusement maquillée, portait une tunique très courte et un bracelet d'où pendait une série d'amulettes : un phallus, la massue d'Héraclès, une hache, un marteau et l'effigie tricéphale de Hécate[21].

— Si elle a besoin de tout ça pour se protéger du mauvais œil et de la jalousie, imaginez un peu à quoi doivent ressembler les autres !

Ils burent.

— Une autre trirème impériale a mouillé dans le port, dit l'Espagnol. Elle amène à Rome un procureur de l'empire de la province de Lycie. Le *Dux* avait peut-être prévu de le rencontrer ?

— Sauf qu'il n'est pas encore venu le voir, répondit celui qui était si fier d'être né dans la ville de Rome.

— C'est d'autant plus louche.

— Conneries ! Notre barbare de *Dux* est venu ici parce qu'il a su qu'il y avait un arrivage d'esclaves perses à vendre et qu'il voulait se payer une autre paire de fesses ; un Perse avec un joli

[21] Déesse grecque des enfers.

cul rond comme une pêche pour remplacer le petit Grec qui doit être éreinté.

— J'ai parlé à Demetrius, l'*accenchus*. Il pense que tout chela est l'affirmation d'une politique. Apparemment, il y a très longtemps, les Grecs se sont servis de ce misérable îlot comme d'un quartier général pour mener leur guerre de religion contre les Perses. Et que faisons-nous d'autre que défendre la civilisation contre une nouvelle bande de Perses ? On dirait que notre Barbare de *Dux* se veut le porte-étendard de la civilisation.

Les deux autres, pourtant dubitatifs, hochèrent la tête.

La porte s'ouvrit et trois autres clients entrèrent. Comme tout membre de la suite se devait de le faire, les trois *frumentarii* se levèrent pour saluer Mamurra, le *prœfectus fabrum*. Ils s'adressèrent aussi au garde du corps Maximus et au valet Calgacus. Les nouveaux arrivants leur retournèrent leur salut et allèrent s'asseoir à une autre table. Les *frumentarii* échangèrent un regard de connivence, se réjouissant de leur perspicacité : ils avaient choisi la bonne taverne.

Les deux frères propriétaires de la taverne regardaient leurs derniers clients avec une certaine appréhension. Le vieil esclave vilain comme tout, à la tête difforme, répondant au nom de Calgacus ne devrait pas causer de problème, mais on ne savait jamais. Mamurra, le *prœfectus*, comme tous les soldats, pourrait bien en poser. Il portait une tenue militaire – une tunique blanche brodée de svastikas, un pantalon sombre et des bottes – et, autour de sa taille, un *cingulum,* un ceinturon militaire élaboré, auquel était fixé un baudrier tout aussi orné qui passait par-dessus son épaule droite. Le *cingulum* comportait un feston extravagant rentré dessous pour former un arc de cercle à droite de la boucle du ceinturon. Il pendait et se terminait par les habituels ornements métalliques tintinnabulants. Les deux ceintures signalaient la durée de ses états de service et son statut. Elles étaient recouvertes de décorations pour bravoure, d'amulettes et de souvenirs de diverses unités et campagnes. Sur sa hanche gauche reposait une *spatha,* une longue épée, et sur la droite un *pugio,* une dague militaire. Au bon vieux temps, il se serait contenté de la

dague, mais l'époque troublée changeait les habitudes. Ses cheveux coupés très courts, tout comme sa barbe, grisonnaient sur sa grosse tête carrée, comme un bloc de marbre. Une bouche en forme de ratière et des yeux graves ne cillant pour ainsi dire jamais suggéraient comme le reste qu'il était loin d'être étranger à la violence.

Le troisième homme, qui répondait au nom de Maximus, semblait bien pire. Il revêtait une tenue similaire à celle de l'officier, mais ce n'était pas un soldat. Il portait un *gladius* – une courte épée espagnole – à l'ancienne mode, une dague ouvragée et un grand nombre d'ornements dorés bon marché. Ses cheveux noirs étaient plus longs que ceux de l'autre homme et il avait une barbe courte, mais fournie. La cicatrice à l'endroit où le bout de son nez avait été tailladé formait une tache blanche bien visible sur le hâle foncé de son visage, évoquant une tête d'oiseau. Les taverniers pensèrent qu'elle ressemblait au cul d'un chat, mais se gardèrent bien de le lui dire. Toute son apparence trahissait le temps qu'il avait passé dans l'arène et son actuel emploi d'homme de main. Mais c'étaient ses yeux qui leur inspiraient le plus de crainte : bleu pâle, écarquillés et légèrement dans le vague ; le regard d'un homme pouvant en un tournemain recourir à l'extrême violence.

— C'est ma tournée.

Mamurra leva sa tête en forme de parpaing pour attirer l'attention d'un des propriétaires. Le tavernier hocha la tête et fit signe à une fille d'apporter des boissons aux trois hommes.

— Par Jupiter, ce tavernier est vraiment laid à faire peur, dit Calgacus avec un accent du nord à couper au couteau.

— Vous voyez, mon cher *Prœfectus,* dit Maximus à Mamurra, notre Calgacus est une sorte d'expert en beauté. Cela lui vient de sa jeunesse. Vous trouverez peut-être cela difficile à croire mais, lorsqu'il était jeune, sa beauté irradiait tel le soleil. Tous le désiraient : hommes ou garçons, même les femmes et les jeunes filles. Lorsqu'il fut réduit en esclavage, les rois, les princes et les satrapes lui faisaient des ponts d'or pour s'attirer ses faveurs. On raconte qu'à Athènes, il causa une émeute car, comme chacun sait, les Athéniens sont des pédérastes assidus.

Ce n'était pas tant difficile à croire que totalement invraisemblable. Mamurra détailla le visage de Calgacus : sa barbe clairsemée laissant entrevoir un menton fuyant, sa fine bouche amère, son front plissé, ses cheveux dégarnis coupés court et, son trait le plus frappant, son énorme crâne oblong s'élevant au-dessus de ses oreilles. Mamurra avait mis quelque temps à comprendre que Maximus plaisantait. « Par les couilles de Neptune, cela ne va pas être une sinécure », pensa-t-il. Ce n'était pas un homme sensible à ce genre d'ironie frivole et malicieuse.

Une fille à la petite poitrine et à la croupe osseuse se présenta avec le vin. Alors qu'elle posait le grand cratère dans lequel on mélangeait le vin et l'eau, Maximus lui caressa les jambes avant de passer sa main sous sa courte tunique et de lui peloter les fesses. La fille minauda. Tous deux faisaient ce qu'ils pensaient qu'on attendait d'eux.

En temps normal, Mamurra, le *Prœfectus fabrum,* ne se serait pas abaissé à boire avec deux esclaves barbares, encore moins à payer sa tournée. Mais tout le monde danse lorsque Dionysos l'exige. Dans l'*imperium,* le pouvoir s'acquerrait par proximité avec un pouvoir plus grand. Le *Dux Ripæ* détenait un pouvoir car il était directement mandaté par les empereurs. Ces deux esclaves détenaient un pouvoir car ils étaient proches du *Dux Ripæ*. Ils accompagnaient Ballista depuis des années. Cela faisait quatorze ans que le *Dux Ripæ* avait acheté Maximus. Quant à Calgacus, il était venu à Rome avec lui. Si la propre mission de Mamurra devait être un succès, il était vital qu'il en apprenne le plus possible sur le *Dux*. Et de toute façon, étant donné son parcours, il aurait été hypocrite de se montrer sourcilleux quant aux convenances. Mamurra n'était même pas le nom qu'on lui avait donné à sa naissance.

Il observa ses deux compagnons. Calgacus buvait lentement, avec régularité et détermination. Telle une vis d'Archimède pompant la cale d'un navire, il faisait descendre le niveau de sa coupe. Maximus, lui aussi, ingurgitait sa part, mais à petites gorgées ou à grandes goulées selon ce que permettaient les grands mouvements de ses mains illustrant son bavardage incessant. Mamurra attendait son heure.

— Étrange que le jeune Grec Demetrius ait refusé d'aller boire avec nous. Tu penses qu'il est vexé que Ballista ait acheté ce joli garçon perse aujourd'hui ? Une petite tapette soucieuse de l'irruption d'une autre petite tapette dans la maison ? Nul n'est aussi peu considéré que la favorite d'hier !

Mamurra vit se figer les traits d'ordinaire animés de Maximus et son visage se renfrogner.

— Le *dominus* n'a pas ce genre de penchants. Dans sa tribu, on tue les gens qui les ont, comme d'ailleurs… dans l'armée romaine.

Maximus se tourna et regarda Mamurra droit dans les yeux.

Le *Prœfectus fabrum* soutint le regard du garde du corps l'espace d'un instant, puis détourna les yeux.

— Tu dois avoir raison.

Mamurra remarqua que le tavernier jetait un coup d'œil furtif à l'homme, assez hideux pour être son frère, chargé de garder la porte. Il décida d'adopter une autre approche. Sa coupe était décorée d'une vigoureuse scène d'orgie. C'était une mauvaise copie de ces vases peints, anciens, que les riches se plaisaient désormais à collectionner, comme antiquités et pour alimenter les conversations. Comme toute la décoration de la pièce, y compris les deux fausses colonnes doriques, ridiculement grandes, qui flanquaient la porte s'ouvrant sur les escaliers, les coupes étaient destinées à donner aux clients pauvres de la taverne l'illusion d'un mode de vie élitaire. Mamurra savait différencier la pâle copie de l'original car il était souvent allé dans les maisons des riches, parfois même comme invité légitime.

— Je tirerais bien un petit coup, dit-il. Si vous voulez une fille, ne vous gênez pas.

— Comme c'est gentil à vous, mon cher *Prœfectus* ! Nous sommes restés en mer pendant longtemps et comme vous le savez, homme éduqué que vous êtes, il n'est pas question d'avoir des rapports sexuels lorsque l'on se trouve sur un navire. Les marins disent qu'il en résulterait les pires des infortunes. Je me demande si cela inclut les rapports qu'on a avec soi-même. Si oui, c'est un miracle que nous soyons arrivés à bon port, avec

Calgacus ici présent qui s'astiquait sans arrêt, tel Priape dans le quartier des femmes.

Maximus parcourut la pièce du regard.

— Là ! Regardez ! Une vision ! La beauté personnifiée !

— Quoi, la grosse là-bas ? demanda Calgacus en suivant la direction de son regard.

— De la chaleur en hiver, de l'ombre en été.

Maximus eut un sourire radieux et s'en fut faire affaire.

« Voyons maintenant si nous pouvons tirer quelque chose de ce vieux bougre de Calédonien[22] », pensa Mamurra.

— Comment arrives-tu à le supporter ? demanda-t-il.

— C'est sa manière d'être.

— J'ai remarqué qu'il lui arrive même parfois de parler comme ça au *Dux*. Comment peut-il se gausser ainsi impunément ?

Il y eut une longue pause pendant laquelle Calgacus fit baisser sensiblement le niveau de vin dans sa coupe.

— Parce qu'il lui a sauvé la vie, finit-il par dire.

— Quand Maximus lui a-t-il sauvé la vie ?

Un autre long silence s'ensuivit.

— Non, c'est le *dominus* qui a sauvé la vie de Maximus. Cela crée des liens.

Commençant à désespérer, Mamurra remplit la coupe de Calgacus.

— Pourquoi le *Dux* tire-t-il son nom d'un engin de siège[23] ?

— Peut-être a-t-il hérité de ce nom parce qu'il s'est toujours intéressé aux engins de siège.

« Tout ça est une foutue perte de temps », pensa Mamurra.

— C'est certainement un bon maître, n'est-ce pas ?

Le vieil esclave but, ruminant sa réponse.

— Peut-être bien que oui.

— En tout cas, il semble facile à servir. Il n'a pas d'exigence particulière.

On ne pouvait taxer Mamurra de manque de persévérance.

— Les œufs coque, dit Calgacus.

---

[22] Écossais.

[23] La baliste est une machine de guerre de l'Antiquité.

— Pardon ?

— Les œufs à la coque. Il est très pointilleux quand il s'agit des œufs à la coque. Il faut qu'ils soient cuits juste comme il faut.

Ballista était assis sur les marches de pierre menant à la mer depuis la jetée. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté Brundisium, il se sentait heureux. Il venait d'écrire une lettre à Julia ainsi qu'une courte note qu'elle devait lire à leur fils. Il avait envoyé un Calgacus encore passablement éméché par les excès de la veille sur l'autre trirème impériale afin de demander au procureur de bien vouloir la remettre. Même s'ils avaient déjà quitté Rome pour se rendre dans la villa en Sicile, ce qui était peu probable, elle leur parviendrait bientôt.

Le soleil d'automne réchauffait son visage et scintillait sur la mer bleu vif.

Il ramassa son exemplaire de *Comment défendre une ville assiégée* d'Aeneas Tacticus[24] et déroula le papyrus pour retrouver l'endroit où il s'était arrêté. « Annoncer une récompense en argent pour quiconque dénoncera un complot contre la ville… La récompense offerte devra être portée à la connaissance du public dans l'*agora* ou un autel ou sanctuaire. » Ballista connaissait ce passage. Lorsque Aeneas avait écrit ce traité, la Méditerranée était une mosaïque de cités-États en guerre, abritant chacune nombre de révolutionnaires potentiels. On ne devait jamais exclure la possibilité d'une trahison, mais les temps avaient changé. Les problèmes étaient plus simples désormais ; à moins d'une guerre civile, c'était l'*imperium romanum* contre le reste du monde. Le principal danger que Ballista aurait à affronter à Arété serait le classique armement de siège perse : machines d'artillerie, béliers, rampes et galeries de sape. Tout à fait le genre d'ingénierie de siège que le grand gaillard du Nord comprenait.

Son garde du corps approchait, escortant le long de la jetée l'esclave perse nouvellement acquis. Ballista remercia Maximus et le congédia. Le visage du garde du corps était d'une pâleur

[24] Auteur de traités militaires ayant vécu au VI^e^ siècle avant notre ère.

maladive malgré sa peau burinée ; la sueur qui y perlait ne devait rien au soleil, non plus que ses paupières plissées. Maximus hocha brièvement la tête et s'en alla. Comme par magie, Demetrius apparut, stylet et tablette à écrire en main.

Ballista observait le jeune Perse. Il était grand, presque aussi grand que lui, avec des cheveux et une barbe noirs et bouclés. Le regard sombre semblait soupçonneux ; tout en lui respirait l'hostilité.

— Assieds-toi, dit Ballista en grec. Bagoas est ton nom d'esclave ?

Le garçon acquiesça.

— Un peu de respect ! Oui, *Kyrios* ! aboya Demetrius.

— Oui, *Kyrios,* dit le Perse en grec avec un accent prononcé.

— Quel était ton nom avant d'être réduit en esclavage ?

Le garçon marqua une pause avant de répondre.

— Hormizd.

Ballista se doutait qu'il mentait.

— Veux-tu encore être appelé Hormizd ?

La question le prit au dépourvu.

— Euh… non… *Kyrios*.

— Pourquoi ?

— Cela déshonorerait ma famille.

— Comment es-tu devenu esclave ?

Il y eut une autre pause pendant laquelle le Perse réfléchit à la réponse qu'il allait donner.

— J'ai été capturé par… des bandits… arabes, *Kyrios*.

« Encore une réponse pas vraiment franche du collier », pensa Ballista en suivant des yeux le vol d'une mouette au loin vers le nord.

Le garçon semblait se détendre un peu.

— Je vais te dire pourquoi je t'ai acheté.

Aussitôt, le jeune se raidit. Il craignait le pire et semblait prêt à s'enfuir ou même à se battre.

— Je veux que tu m'apprennes le perse. Je veux apprendre à la fois la langue et les coutumes des Perses.

— La plupart des membres de la haute société perse parlent un peu le grec, *Kyrios,* dit le garçon, soulagé.

Ballista l'ignora.

— Si tu remplis bien ton office, tu seras bien traité. Si tu essaies de t'enfuir, je te tuerai.

Le jeune homme parut inquiet.

— Comment les Perses de la maison sassanide ont-ils renversé les Parthes ? Pourquoi lancent-ils si souvent leurs cavaliers sur l'*imperium romanum* ? Comment se fait-il qu'ils aient si souvent vaincu les Romains ?

La réponse fusa aussitôt.

— C'était la volonté du dieu Mazda.

Si le premier stratagème visant à abattre les murs échoue, il faut en essayer un autre. Ballista continua :

— Raconte-moi l'histoire de la lignée des Sassanides. Je veux connaître les ancêtres du roi Shapur et le récit de leurs hauts faits.

— Il existe tant d'histoires sur les origines de la dynastie sassanide !

— Conte-moi celles auxquelles tu crois.

Il se méfiait, mais Ballista espérait que l'orgueil l'amènerait à parler. Le garçon réfléchit, rassemblant ses pensées.

— Il y a bien longtemps, à l'époque où le seigneur Sassan parcourait les terres, il arriva au palais du roi Papak. Papak était devin et il pouvait voir que les descendants de Sassan étaient destinés par Mazda à mener les Perses à la gloire. Il n'avait pas de fille ou de parentes à offrir à Sassan, et il lui fit donc présent de son épouse. La gloire impérissable des Perses sassanides lui importait plus que sa propre honte. Le fils que Sassan eut de cette union était Ardashir, le Roi des Rois, qui, il y a trente ans, renversa les Parthes. Le fils d'Ardashir est Shapur, le Roi des Rois, roi des Aryens et des non-Aryens, celui qui, par la volonté de Mazda, châtie les Romains.

Le jeune homme défiait Ballista du regard.

— Et Shapur veut reconquérir toutes les terres jadis gouvernées par les Perses, avant qu'Alexandre le Grand ne conquière leur empire ? Donc il prendrait aux Romains l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et la Grèce ?

— Oui… ou plutôt non.

— Oui ou non ?

— Oui dans le sens où ce sont des terres ancestrales qui doivent être reconquises, et non dans le sens où ce n'est pas là tout ce qu'il prendra aux Romains.

Les yeux du jeune homme brillaient de ferveur.

— Alors quelles autres terres ferait-il siennes ?

Ballista s'attendait au pire.

— Shapur, le Roi des Rois, dans sa parfaite humilité, accepte de n'être que l'instrument du dieu Mazda. Il comprend que le destin de sa lignée est d'apporter les feux sacrés de Mazda au monde entier, de faire que tous les peuples adorent Mazda, de rendre Aryen le monde entier !

Ainsi, voilà ce qu'il en était. Le bonheur éphémère de Ballista venait de s'évaporer. Les Perses n'avaient que faire de subtilités temporelles telles qu'une juste cause. Il n'y avait aucun espoir de compromis ou de trêve. Et, apparemment, aucun espoir de fin non plus. L'espace d'un instant, Ballista vit le monde avec les yeux du jeune Perse : les armées des justes, aux soldats aussi nombreux que les étoiles dans le ciel, déferlant à l'ouest pour purifier le monde. Et il n'y avait guère que Ballista et la ville reculée d'Arété pour se dresser en travers de leur chemin.

III

Les effets de la boisson avaient mis du temps à disparaître. Aussitôt après que Ballista lui eut donné son congé, Maximus avait acheté au marché principal du pain, du fromage, des olives, de l'eau et un petit rayon de miel avant de se mettre en quête d'un endroit calme où s'asseoir. Il avait trouvé un jardin désert et choisi une place d'où il pouvait voir chacune des deux entrées. Après s'être assuré qu'il n'y avait pas de serpents dans les fourrés, car il en avait une sainte horreur, il s'installa pour lire l'unique livre qu'il possédât, *Le Satyricon* de Pétrone. Maximus s'était essayé à lire d'autres livres depuis que Ballista lui avait appris à lire le latin en Afrique, quelques années auparavant, mais aucun ne lui « parlait » comme celui-là. Il montrait les Romains tels qu'ils étaient vraiment : débauchés, ivrognes, avides, fourbes et violents – des hommes qui lui ressemblaient beaucoup, en somme.

Le jour suivant, Maximus se sentait renaître. Juste après l'aube, le capitaine avait annoncé que, puisqu'il pouvait voir le sommet du mont surmontant l'île de Tenos, la journée était propice au voyage. Ballista avait accompli les rituels appropriés et le *Concordia* avait largué ses amarres. Maximus se tenait maintenant debout sur les *epotides,* les oreillettes[25] de proue en grec, juste derrière le rostre du navire, et jouissait d'une vue imprenable sur l'azur de la mer. L'ironie voulait qu'il se trouvât là, lui, un simple esclave, profitant du soleil et des embruns à la meilleure place du navire pendant que derrière lui, sur les ponts inférieurs, cent quatre-vingts hommes libres, en principe soldats de Rome, étaient assis sur de mauvais bancs dans une pénombre où l'air ne circulait pas et souquaient dur pour faire avancer le vaisseau. « Laissons ces pauvres bougres se foutre des échardes dans le cul », pensa-t-il.

[25] Pièces de bois faisant saillie de chaque côté de la proue.

Sa condition d'esclave ne pesait pas trop à Maximus. D'autres s'en affligeaient – à commencer par le jeune Demetrius, qui avait semblé abattu depuis que l'on avait annoncé que le navire ferait étape à Délos. Cela avait peut-être à voir avec les circonstances qui avaient fait d'eux des esclaves. Certains étaient nés esclaves. D'autres étaient abandonnés, encore tout bébés, sur des tas de fumier et emportés par des marchands d'esclaves. Certains étaient si pauvres qu'ils se vendaient eux-mêmes. D'autres étaient réduits en esclavage pour expier leurs crimes ; d'autres encore étaient capturés par des pirates ou des bandits. Hors de l'empire, nombreux étaient ceux qui avaient été asservis par les puissantes armées de Rome – mais ils étaient plus rares, maintenant que les armées romaines avaient pris l'habitude de la défaite. Et puis il y avait tous ceux qui, comme Maximus, avaient hérité de la condition.

À l'époque où il était homme libre, il répondait au nom de Muirtagh. Dans le dernier souvenir qu'il eût de sa liberté, il riait en compagnie d'autres guerriers. Ils avaient attaché un paysan à un arbre, au cas où il aurait caché un pot d'or quelque part, et se passaient de main en main une outre de bière. Dans le premier souvenir de son esclavage, il était allongé au fond d'une charrette, les mains liées, serrées derrière le dos. À chaque cahot secouant la mauvaise carriole, la douleur à sa tête empirait. Entre les deux épisodes, rien, le trou noir. C'était comme si quelqu'un avait pris son rouleau de papyrus du *Satyricon* et en avait arraché plusieurs feuilles avant de les recoller dans le désordre, ou mieux, comme si l'on avait déchiré des pages d'un de ces nouveaux livres reliés. L'histoire passait du coq-à-l'âne.

Un autre guerrier dont on avait épargné la vie pour le vendre comme esclave se trouvait avec lui dans la charrette. Il se nommait Cormac. Apparemment, ils étaient allés voler du bétail dans une tribu voisine et quelques-uns de ses guerriers les avaient rattrapés. Dans la bataille qui s'ensuivit, Muirtagh avait reçu en pleine tête une pierre lancée par une fronde et s'était effondré. On les avait ensuite emmenés vers la côte pour les vendre aux marchands d'esclaves romains.

Cormac n'avait pas été vendu. Une blessure superficielle à sa jambe s'était infectée et il en était mort. On avait vendu Muirtagh. Son premier propriétaire avait pensé que Maximus serait un nom adéquat pour un gladiateur potentiel et on ne l'appela donc plus Muirtagh. Maximus fut envoyé en Gaule et vendu à un laniste, un instructeur de gladiateurs itinérants. Il avait tout d'abord combattu avec le *cœstus* des pugilistes, le redoutable ceste hérissé de pointes. Mais il y eut un incident : Maximus se fâcha avec un rétiaire, un gladiateur armé d'un filet et d'un trident, pour une histoire d'argent. Pour compenser les pertes liées au rétiaire désormais estropié, on avait vendu Maximus à une autre troupe de gladiateurs où il avait combattu avec le bouclier oblong et la courte épée des mirmillons.

Lorsque Ballista le vit pour la première fois, Maximus combattait dans le grand amphithéâtre de pierre d'Arelate[26]. L'Angle avait payé bien plus que le prix en vigueur, mais il avait de bonnes raisons. À cette époque, il faisait route vers le grand Ouest et avait besoin de deux choses : quelqu'un qui veillerait sur ses arrières et quelqu'un qui lui enseignerait le celte.

Maximus, à la différence d'autres esclaves, n'était pas obsédé par l'idée de reconquérir sa liberté. Les Romains recouraient à la manumission avec une libéralité peu commune – mais uniquement parce que l'affranchissement de nombreux esclaves était la carotte faisant pendant au bâton de la crucifixion, les empêchant de commettre un acte désespéré, de s'enfuir en masse ou de se soulever. Au niveau individuel, c'était un moyen pour l'élite romaine de montrer sa magnanimité. De plus, affranchir beaucoup d'esclaves permettait d'alimenter la demande pour de nouveaux esclaves. Pour Maximus, la liberté était restreinte par tout un réseau d'expectatives et d'obligations. Il ne se souciait guère d'avoir un toit au-dessus de sa tête et se fichait que ce toit lui appartînt ou non. Il voulait avoir le ventre plein, de boisson comme de nourriture ; il voulait un cortège de filles consentantes, même si parfois la réticence avait son charme, et il aimait à se battre. La violence lui seyait et il se savait taillé pour elle. S'il était resté au pays et avait réussi à

[26] Arles.

rester en vie, il aurait accédé à ces choses au sein de la suite d'un roitelet hibernien[27]. Ici, au service de Ballista, il en disposait à sa guise, avec du vin en plus de la bière et un plus large choix de femmes. Et puis, il n'était pas question de liberté avant d'avoir payé sa dette envers Ballista. Il se repassait souvent la scène dans son esprit : les clous de ses godillots glissant sur le sol de marbre (jamais plus il n'en porterait), son épée lui échappant dans sa chute (toujours garnir le pommeau d'une dragonne de cuir), le visage féroce à la peau foncée, le bras tenant le glaive s'élevant pour le coup de grâce, et enfin, le coup d'épée de Ballista qui avait sectionné ce bras.

Lorsqu'il était jeune, alors même qu'il n'avait jamais voyagé, son caquetage incessant lui avait valu le nom de Muirtagh de la Longue Route. Aujourd'hui, ce nom était conforme à la réalité ; seul Ballista l'appelait ainsi et encore, seulement à l'occasion.

Il était bien assez heureux là où il se trouvait. Bien sûr, il aimerait revenir au pays un beau jour, mais seulement une fois et pas pour longtemps – juste le temps qu'il faudrait pour tuer les hommes qui l'avaient capturé, violer leurs femmes et brûler leurs maisons.

Le voyage du *Concordia* suivait son cours de la plus fluide des manières, tel l'eau s'échappant d'une clepsydre là-bas, à la cour impériale. Un chaud soleil d'octobre et une douce brise les avaient accompagnés pendant les deux jours qu'ils avaient mis à rallier Cnide[28] depuis Délos. Ils avaient d'abord mis le cap à l'est, sur l'île d'Ikaria[29], puis au sud-est, le long de l'archipel des Sporades, avant de filer entre les puritains de l'île de Cos et les décadents des côtes d'Asie Mineure et d'arriver enfin à Cnide sur la péninsule. Ils s'y étaient arrêté une journée, le temps de faire de l'eau et d'aller voir les cuisses tachées de sperme de l'Aphrodite de Cnide[30].

---

[27] Irlandais.
[28] Ville grecque d'Asie Mineure, située au nord de l'île de Rhodes, sur la côte sud-ouest de la Turquie.
[29] À l'ouest de Samos.
[30] Célèbre statue où Aphrodite était représentée entièrement nue.

Le matin où ils appareillèrent, une brume de mer était apparue. Le capitaine expliqua que le brouillard n'était pas rare dans les eaux du sud de la mer Égée – même s'il n'était pas habituellement aussi épais – et que pendant au moins six mois de l'année, le temps y était brumeux. Avec une visibilité réduite à moins de deux milles, le *Concordia* fit route le long de la côte sud de Cnide jusqu'au cap Onougnathos avant de filer au sud-est vers la côte nord de l'île de Symi. Un navire marchand à l'ancre leur indiquait la proximité de Symi. Le *Concordia* le dépassa, s'apprêtant à mettre le cap sur Rhodes.

— Deux voiles. Droit devant. Des pirates. Des Goths !

Il y eut du remue-ménage sur le pont du *Concordia* avant que le capitaine, dans un rugissement, demandât le silence. Le brouhaha s'apaisa et il ordonna à tout le monde de s'asseoir. Ballista l'accompagna jusqu'à la proue.

Ils étaient là, émergeant de la brume à deux milles devant eux. La forme des vaisseaux ne laissait aucun doute : les deux extrémités recourbées si caractéristiques, l'avant comme l'arrière semblant dessiner une proue. Un mât central, un aviron de gouverne à tribord et, pendus à chaque bord, de nombreux boucliers. Les deux vaisseaux goths mesuraient chacun environ les deux tiers de la longueur du *Concordia,* mais avec leurs rameurs disposés sur un seul niveau, ils étaient beaucoup plus bas sur l'eau.

— À en juger par leur longueur, il doit bien y avoir cinquante de ces bâtards dans chacun d'eux, dit le capitaine. Mais tout cela n'a aucun secret pour vous, j'imagine.

Ballista ignora l'allusion narquoise à ses origines barbares. Il en savait beaucoup en effet sur ces pirates. C'était des Borani, un peuple germanique appartenant à cette vaste confédération connue sous le nom de Goths. Tous les pirates goths dans ces eaux étaient des Borani. Ces dernières années, un nombre croissant d'entre eux avaient quitté les innombrables ports et criques de la mer Noire, passé le Bosphore avant de se mettre à piller les côtes et les îles de la mer Égée. Ces deux navires avaient pris une position stratégique sur une route maritime très empruntée entre les îlots Diabetai et l'île de Symi.

— Permission de dégager le pont, *Dominus ?*

— Permission accordée, mais nul besoin de relayer chaque ordre. Tu es le capitaine de ce navire. Mon garde du corps et moi-même allons renforcer ton infanterie de marine ; nous nous mettrons à la disposition de ton *optio,* ton second.

— Merci, *Dominus*. *(Le capitaine se détourna puis fit volte-face.)* Pourriez-vous ordonner au plus grand nombre possible de vos hommes de s'entasser dans votre cabine sous le pont et aux autres de s'abriter sous l'auvent de poupe ?

Demetrius avait surgi de nulle part. Tandis qu'il donnait les instructions, Ballista remarqua que le garçon était terrifié.

— Demetrius, peux-tu t'assurer que les hommes restent calmes ?

Le jeune homme sembla se ressaisir, ragaillardi par la confiance qu'on plaçait en lui.

— Équipage du pont principal, amenez la grand-voile, dégagez le mât de son étambrai et arrimez le tout solidement. Équipage du pont avant, faites la même chose avec le beaupré, hurla le capitaine.

Sur un navire de guerre, on aurait débarqué les mâts pour le combat, mais le capitaine ne pouvait se permettre de les jeter par-dessus bord dès qu'un navire pirate était en vue.

Lorsque Ballista eut atteint la poupe, Maximus apparut, leur équipement de combat en main, se frayant un passage dans le flot des hommes gagnant les ponts inférieurs. Ballista passa son baudrier par-dessus sa tête, détacha son ceinturon et les posa tous deux sur sa curule. Il s'agenouilla et leva les bras pour permettre à Maximus de l'aider à enfiler sa cotte de mailles. Il la sentait peser sur ses épaules lorsqu'il se releva. Il serra son *cingulum*, faisant blouser la cotte de mailles pour soulager ses épaules de son poids, renfila son baudrier et attacha l'épaisse bande d'étoffe sur le cou de la cotte de mailles. Puis il enfila son casque de guerre, ses doigts gourds peinant à en attacher les lacets sous son menton. Ballista se montrait toujours maladroit avant la bataille, mais il savait que sa peur s'envolerait lorsque le combat commencerait. Il ramassa son bouclier, un cercle de planches solidement jointes de trois pieds de diamètre recouvert de cuir et d'une plaque de métal renflée, et vit que Maximus avait presque fini d'enfiler sa propre cotte de mailles,

se tortillant comme « un saumon remontant le courant », comme aurait dit l'Hibernien lui-même.

— Fantassins de marine, armez-vous. Dégagez les haches et les piques d'abordage.

Les ordres fusaient de la bouche du capitaine.

— Servants des scorpions[31], retirez les bâches, vérifiez les ressorts et les rondelles. Un tir d'essai.

Ballista et Maximus étaient maintenant tous deux armés.

— Une autre étape sur la longue route de Muirtagh, dit Ballista.

— Que les dieux étendent leurs mains sur nous, répondit Maximus.

À ces mots, les deux hommes sourirent et se donnèrent une bourrade amicale. Comme toujours, Maximus prit place à la droite de Ballista, lequel, sans en avoir pleinement conscience, sacrifia au rituel silencieux qui précédait chacune de ses batailles : main droite sur la dague sur sa hanche droite, la tirer d'un ou deux pouces hors de sa gaine, puis la remettre en place ; main gauche sur le fourreau de son épée, dégager la lame d'un ou deux pouces, puis la remettre en place ; pour finir, toucher de la main droite l'amulette en pierre attachée au fourreau.

— Et merde, c'est reparti. Au moins, cette fois-ci je n'y suis pour rien.

Il fut interrompu par une grande vibration suivie d'un glissement et ponctuée par un choc sourd tandis que le premier scorpion procédait à son tir d'essai. Le trait s'envola loin vers la gauche. Il fut suivi par trois autres, deux à droite, un à gauche. L'équipe de servants du scorpion de tribord arrière s'activait fiévreusement, ajustant la tension des ressorts, les cordes torsadées et bridées qui conféraient à l'engin un couple de torsion considérable.

D'autres ordres jaillirent.

— Avirons de rechange à tous les niveaux. Répandez du sable sur le pont. Silence complet. Attendez les ordres. Seuls les officiers doivent parler.

---

[31] Catapultes à flèches.

Telles les ailes d'un grand oiseau, les trois rangées d'avirons amenèrent le *Concordia* vers sa proie. L'écart n'était plus maintenant que d'un demi-mille.

— Pourquoi restent-ils là ? Pourquoi ne s'enfuient-ils pas, ces bâtards ? murmura Maximus.

— Peut-être pensent-ils que s'ils parviennent à éviter notre rostre, leurs cent hommes lancés à l'abordage pourront avoir le dessus sur nos soixante-dix fantassins de marine, malgré la hauteur supérieure du *Concordia*.

— Alors ils sont fous et méritent tout ce qui va leur arriver.

— Engins de l'avant, ouvrez le feu à 450 pieds !

L'eau chuintait contre la coque et l'écart s'amenuisait rapidement. Le scorpion de tribord émit une autre série de sons, vibration, glissement, choc sourd, et le trait fut propulsé à une vitesse prodigieuse. L'espace d'un instant, on crut qu'il allait percuter de plein fouet le navire ennemi, mais il passa juste au-dessus de la tête des guerriers goths. Déjà, l'équipe de servants remontait le bras du scorpion pour décocher le prochain projectile. Le premier n'était pas passé loin et eut l'effet d'un coup de pied dans une fourmilière. Le cri de guerre germain, le *barritus,* retentit, un rugissement qui allait s'amplifiant. Un des Barbares agitait frénétiquement un bouclier rouge au-dessus de sa tête.

— Merde, oh merde ! hurla quelqu'un à la proue.

Deux autres navires goths émergeaient de derrière les monticules rocheux des îlots Diabetai.

— On sait maintenant pourquoi ils ne se sont pas enfuis, chuchota Maximus.

— Parés à virer à gauche toute !

Guère plus de trois cents pieds séparaient le *Concordia* des deux premiers vaisseaux goths.

— À mon signal, souquez ferme côté bâbord ; pales dans l'eau côté tribord ; timonier, à gauche toute !

On n'entendait plus que l'étrave fendant les eaux.

— Maintenant !

Le *Concordia* gîta fortement à gauche. Les orifices des avirons du niveau inférieur se trouvaient maintenant à fleur d'eau, ou même sous l'eau. Les milliers de tenons et de

mortaises de bois grincèrent horriblement, comme pour protester. Le mât principal glissa malgré les cordages qui l'arrimaient. Mais le navire tourna comme une anguille. Il filait, présentant son flanc à la proue des navires goths qui n'étaient plus qu'à une soixantaine de pieds. Puis il redressa le cap et s'éloigna rapidement. La trirème venait de tourner à cent quatre-vingt degrés dans un mouchoir de poche, soit à peine trois fois sa longueur.

Il y eut un sifflement et quelque chose heurta le pont à quelques pieds de Ballista.

— Des flèches ! Levez les boucliers !

Maudissant son imprudence, Ballista s'accroupit derrière les lourdes planches de tilleul de son bouclier. On entendit les chocs sourds et les tintements des flèches heurtant le bois ou le métal. Quelque part, un homme hurla : une flèche avait fait mouche. Puis, par deux fois en un laps de temps très court, les bruits caractéristiques des scorpions retentirent tandis que les servants ripostaient aux archers goths. Ballista jeta un coup d'œil rapide par-dessus son bouclier avant de s'accroupir à nouveau. Une autre volée de flèches arrivait. Cette fois-ci, plusieurs hommes hurlèrent. Le capitaine se tenait debout à côté de Ballista. Le calme de l'homme lui faisait honte.

— Nous pouvons les distancer sans problème. Mais nous pourrions bien…

La pointe de la flèche émergea de sa gorge tel un appendice saugrenu. Il y avait étonnamment peu de sang. Le capitaine sembla la regarder avec horreur, puis tomba en avant. La tige de la flèche qui transperçait son cou se brisa dans les chairs, ouvrant la blessure, et le sang se mit à jaillir.

En maintenant son bouclier levé vers la poupe, avec Maximus à ses côtés s'efforçant de le protéger, Ballista se dirigea vers le timonier. Il se déplaçait courbé en deux, comme s'il marchait sous une pluie battante. Le timonier, bien que protégé par la poupe recourbée du navire ainsi que par les boucliers de deux fantassins, semblait complètement affolé. Ses yeux étaient fixés sur le cadavre du capitaine. Si rien n'était fait, le moral des troupes du *Concordia* se dégonflerait comme une

outre percée. Des douzaines d'archers tiraient sur le navire qui n'avait que deux scorpions pour riposter.

— Je prends les commandes, dit Ballista au timonier. Tu n'es pas blessé ?

— Non, *Dominus*.

L'homme paraissait sceptique. Ballista voyait bien qu'il doutait qu'un Barbare tel que lui eût jamais commandé une trirème. Et il avait raison d'en douter.

Élevant la voix au-dessus des bruits du navire et du combat balistique inégal, Ballista s'écria :

— Je prends les commandes de ce navire ! *Optio*, viens ici ! Maître de nage, es-tu blessé ? Et toi, officier de proue, l'es-tu ?

Les deux officiers levèrent leur bras tendu et donnèrent d'une voix forte l'habituelle réponse militaire :

— Nous sommes à vos ordres et nous nous tenons prêts.

— Mais où est donc passé l'*optio ?*

— Il est blessé, *Dominus*, répondit quelqu'un.

— Bon. Fantassins de marine, vous obéissez à mes ordres. Timonier, tu commandes la nage. Éloigne-nous tout de suite de cette pluie de flèches. Mais pas trop ; je sais que nous pouvons les distancer, mais ils ne le savent probablement pas. Ces Barbares du Nord ne peuvent imaginer de quoi est capable une trirème au combat, j'en sais quelque chose ! dit Ballista avec un petit rire. Essaie de nous maintenir à une distance comprise entre trois cents et quatre cent cinquante pieds, tout juste hors de portée de leurs flèches. Fais-leur miroiter que nous sommes à leur merci. S'ils ne se regroupent pas, nous pourrons les avoir un par un.

Ballista se souvint alors du navire marchand mouillant au large de Symi.

— J'ai un plan ! dit-il avec un sourire déterminé.

Lorsque le navire marchand fut de nouveau en vue, la poupe en cou de cygne du *Concordia* ressemblait à une pelote à épingles, mais seuls quelques hommes avaient été touchés et les espoirs de Ballista semblaient se réaliser. Le plus grand des vaisseaux goths distançait maintenant de sept ou huit longueurs celui qui l'accompagnait auparavant. Ballista estimait qu'il devait renfermer une bonne centaine de guerriers, lesquels

ramaient énergiquement, comme galvanisés par la présence de « Bouclier Rouge », leur chef, de toute évidence. Les deux premiers navires goths possédaient une avance confortable sur ceux qui s'étaient dissimulés derrière les îlots Diabetai. Ces derniers étaient maintenant distancés, se trouvant à un demi-mille au moins du deuxième navire. Ballista demanda au timonier d'amener le *Concordia* à droite du navire marchand, presque bord à bord avec lui. Le temps était presque venu de mettre son plan à exécution.

Alors que le rostre s'approchait de la proue du navire marchand immobile, Ballista émit une volée d'ordres.

— Parés à virer à gauche toute ! À mon commandement, avirons de bâbord, pales dans l'eau ; rameurs de tribord, souquez ferme ; timonier, à gauche toute !

Le plat-bord du gros navire ventru défilait à gauche du *Concordia*.

« Père-de-Tout, faites que je réussisse », pensa Ballista. Il n'avait aucune peine à imaginer ce qui se passerait s'il donnait son ordre trop tôt – les avirons de bâbord du *Concordia* se briseraient sur la poupe du navire marchand – ou trop tard – son plan échouerait avant même d'avoir commencé.

— Virez maintenant !

Une nouvelle fois, le long navire de guerre s'inclina, les embrasures des avirons de bâbord à fleur d'eau. Une nouvelle fois, les milliers de pièces de bois assemblées grincèrent et le grand mât tendit les cordages qui l'arrimaient. Deux visages barbus interloqués regardaient filer le *Concordia* depuis le bastingage de poupe du navire marchand. Quelques secondes plus tard, Ballista cria au timonier de redresser le cap et aux rameurs de gauche de reprendre la nage. Le *Concordia* rebroussait maintenant chemin à toute vitesse, doublant à nouveau le navire marchand, mais dans l'autre sens cette fois-ci.

Comme Ballista l'avait espéré, lorsqu'ils émergèrent de l'ombre du navire marchand, le vaisseau goth était devant eux, pourchassant aveuglément le sillage de la trirème en suivant le cap qu'elle avait pris précédemment et offrant son flanc au rostre du *Concordia*.

— Timonier, cap sur les avirons ennemis ! Rameurs, vitesse d'éperonnage !

Une habile poussée sur les avirons de gouverne dirigea le navire de guerre en plein sur la grande chaloupe barbare.

— Rameurs de bâbord, parés à rentrer les avirons !

Les secondes s'égrenaient. « À quel moment, à quel fichu moment », se demandait Ballista inquiet. *Maintenant !*

— Rentrez les avirons !

Les longues rames furent mises à l'abri à bord juste au bon moment. Le timonier poussa les avirons de gouverne à fond vers la droite et le rostre de fer heurta la coque du vaisseau goth à angle oblique. Il y eut un terrible fracas de fer pénétrant dans le bois lorsque le rostre racla le flanc du navire ennemi sur toute sa longueur. Les Goths, pris par surprise, n'eurent pas eu le temps de récupérer leurs avirons qui se brisèrent comme du petit bois. Alors que le *Concordia* les dépassait, les fantassins de marine postés sur le pont supérieur lancèrent leurs javelots, sans qu'on leur en eût donné l'ordre, sur le vaisseau ennemi en contrebas. Des cris de douleur et d'angoisse s'élevèrent.

« Foutre, j'aurais dû dire aux fantassins de faire ça », pensa Ballista tandis que la poupe de la trirème s'éloignait de l'ennemi. Mais son stratagème avait fonctionné. Ils n'avaient pas laissé aux Goths le temps de réagir et désormais, avec la moitié de leurs avirons hors d'usage, ces derniers étaient totalement immobilisés.

— Cap sur le deuxième navire, qu'on éperonne sa proue ! cria Ballista à l'adresse du timonier.

L'équipage du second navire goth était aussi déconcerté que celui du premier. Ils essayaient maintenant de virer de bord. La panique croissante se lisait dans les coups d'avirons manqués et la lente réaction de la grande chaloupe.

— Vitesse d'éperonnage ! aboya le timonier.

Le *Concordia* s'élança sur les flots.

— Éperonnage imminent ! Préparez-vous !

Dans un formidable fracas de bois brisé, le rostre s'enfonça dans le flanc du navire ennemi. L'impact projeta Ballista sur le pont. Maximus le releva. Il avait le souffle coupé. Plié en deux, il

s'efforçait de reprendre sa respiration. Il entendit le timonier hurler : « En arrière ! En arrière ! En arrière toute ! »

Le *Concordia* semblait solidement accroché, son rostre profondément enfoncé dans la coque éventrée de l'autre navire dont l'équipage ne tarda pas à réagir. Déjà, des grappins traînant derrière eux d'épais cordages tombaient en cloche sur la proue de la trirème.

— En arrière ! Poussez, bande d'incapables ! Poussez !

Les cris du timonier semblaient désespérés.

— Fantassins, prenez les lances d'abordage pour le repousser !

Se redressant, Ballista, souffrant sang et eau, se mit à courir vers la proue. S'ils ne parvenaient pas à se dégager, ils seraient à la merci des deux autres navires goths. S'emparant d'une lance d'abordage, il s'approcha du bastingage. Un visage barbu apparut de l'autre côté. Venant de sa droite, le bouclier de Maximus s'écrasa sur la figure du Goth, l'envoyant bouler, en sang, sur le pont de son navire. Plantant la lance dans la coque de la chaloupe barbare accrochée de plus en plus solidement au *Concordia,* Ballista poussa de toutes ses forces. Un fantassin de marine le rejoignit, Maximus les protégeant tous deux de son bouclier.

Pendant ce qui lui sembla être une éternité, rien ne bougea. Du coin de l'œil, Ballista vit un autre fantassin sauter sur le bastingage. Il y prit pied tant bien que mal et abattit par trois fois sa hache sur l'un des cordages arrimant désormais le *Concordia* au navire goth, avant qu'une flèche ne se fichât dans sa cuisse. Il hurla et tomba par-dessus bord. Ballista reprenait difficilement son souffle lorsqu'un un second fantassin se hissa sur le bastingage ; d'un puissant coup de hache, il sectionna le cordage et sauta à couvert sur le pont.

— Un, deux, trois, POUSSEZ !

Ballista réalisa que c'était lui qui criait, s'efforçant d'articuler les mots malgré la douleur à sa poitrine, de les faire entendre par-dessus le terrible tumulte de la bataille.

— POUSSEZ !

Enfin, dans un grand bruit de déchirement, le *Concordia* commença à bouger. Lentement tout d'abord, puis, se mettant

en branle, il finit par reculer et se dégager. Les deux scorpions de l'avant émirent leurs séries de bruits caractéristiques, vibration, glissement, choc sourd. Les servants avaient eu la présence d'esprit d'ajouter aux problèmes de l'équipage ennemi. Un trait d'artillerie de trois pieds de long traversa la cotte de mailles d'un Goth et le cloua au mât.

Il était peu probable que le vaisseau barbare coulât par le fond. Les navires de guerre en bois avaient tendance à s'imprégner d'eau et à s'immobiliser à la surface avant de finir par se briser en plusieurs morceaux. Les Goths qui s'agitaient dans l'eau ou qui restaient accrochés à l'épave pouvait être abandonnés à leur funeste sort ou, si l'on en avait le temps plus tard, servir de cible pour l'entraînement au tir. Leur rôle dans la bataille venait de prendre fin de toute façon.

Ballista avait besoin de savoir ce qu'il advenait des autres navires goths. Bien caché derrière son bouclier, il vit que les deux vaisseaux qui n'avaient pas pris part au combat rebroussaient déjà chemin. Ils se trouvaient toujours à presque un demi-mille et l'équipage du *Concordia* était fatigué. Inutile donc de leur donner la chasse. Ballista courut jusqu'à la proue pour regarder derrière eux. Le premier navire goth qu'ils avaient éperonné essayait tant bien que mal de s'éloigner de la scène de la bataille, l'équipage étant parvenu à redistribuer les avirons restants.

— Timonier, amène-nous à environ quatre cent cinquante pieds de ce navire. Nous les sommerons de se rendre. Mais tenons-nous prêts à les combattre.

Tandis qu'on mettait son ordre à exécution, Ballista, en compagnie de Maximus se tenant comme toujours à sa droite, parcourut le pont, parlant aux fantassins de marine et aux matelots, prodiguant ici des éloges, là sa commisération aux blessés.

L'*optio* qui avait été blessé au début de la bataille fit son rapport. Il n'y avait que trois morts, parmi lesquels le capitaine, mais dix blessés, tous des fantassins de marine, sauf un. Il semblait embarrassé, tripotant nerveusement le bandage qui ceignait son bras. C'est alors que Ballista prononça les mots qu'il avait tant attendus :

— Le capitaine étant mort, tu prendras le commandement de ce navire, en tant que triérarche suppléant, jusqu'à ton retour à Ravenne.

Tandis que le *Concordia* prenait position, Ballista pensa que le fait qu'un capitaine de trirème eût un grade équivalent à celui de centurion, alors même que le triérarche commandait presque trois cents recrues et le centurion tout juste quatre-vingts, en disait long sur l'importance respective de la marine et de l'armée selon les Romains.

— Rendez-vous ! cria Ballista en germain.

— Va te faire foutre !

L'accent du Borani était prononcé, mais on ne pouvait se méprendre sur le sens des mots.

— Je suis Dernhelm, fils d'Isangrim, chef des guerres des Angles. Je donne ma parole de descendant d'Odin que vos vies seront épargnées et que vous n'irez pas dans l'arène.

— Va en enfer ! Mercenaire ! Serf ! Esclave !

— Pense à tes hommes.

— Ils m'ont juré fidélité. Mieux vaut mourir debout maintenant que de vivre longtemps à genoux, comme tu le fais !

Pendant deux heures, les scorpions du *Concordia* bombardèrent le navire goth. La trirème se trouvant hors de portée de leurs flèches, les Goths ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre. Deux heures durant, les traits propulsés avec une force prodigieuse transpercèrent les flancs du vaisseau et déchirèrent le cuir et le métal des inutiles protections des guerriers pour s'enfoncer dans leurs chairs. Certains atteignaient deux hommes à la fois, les épinglant grotesquement ensemble.

Lorsque toute velléité de résistance eut définitivement disparue, Ballista donna l'ordre d'éperonner le navire en son milieu.

— Il y en a tant ! C'étaient des hommes courageux. Dommage qu'ils aient tous dû mourir, dit Ballista tandis que la trirème se dégageait de l'épave.

— Oui, approuva Maximus. Ils auraient rapporté un bon prix.

Ballista sourit à son garde de corps.

— Tu as vraiment une pierre à la place du cœur !

IV

C'était vraiment frustrant. Sur la gauche, à un demi-mille, Demetrius voyait défiler Chypre, l'île d'Aphrodite, déesse de l'amour. Toute sa jeune vie, il avait voulu visiter son sanctuaire, mais désormais, le temps manquait. C'était devenu une denrée rare depuis la bataille contre les Goths qui semblait avoir dynamisé Ballista. Combattre les Barbares du Nord l'avait affecté d'une étrange manière, le rendant impatient d'en découdre avec ceux de l'est. Il avait tourné comme un lion en cage pendant les quatre jours où ils avaient mouillé à Symi pour réparer la trirème (il avait fallu tendre les *hypozomata*[32] – ce que cela pouvait bien être, il l'ignorait complètement). Pendant ce temps, on avait vendu à des marchands d'esclaves la douzaine de guerriers goths repêchés et capturés lors de la bataille. Aucune promesse ne leur avait été faite et leur avenir s'annonçait sombre. Le *Kyrios* avait arpenté le pont pendant la traversée d'une journée jusqu'à Rhodes. Son impatience était contagieuse et, lorsque Chypre fut en vue après trois jours de mer, Maximus, Mamurra et Priscus, le triérarche suppléant, faisaient eux aussi les cent pas.

Pendant le trajet de Rhodes à Chypre, la première incursion du *Concordia* en haute mer depuis le début de leur périple, même le studieux Demetrius avait pu se rendre compte qu'on était terriblement à l'étroit sur une trirème. Les rameurs n'avaient nulle part où se dégourdir ou se laver. Il leur fallait dormir sur leur banc de nage. On ne pouvait manger chaud. L'habitude qui voulait qu'une trirème, dans la mesure du possible, accostât deux fois par jour – une fois à midi pour que l'équipage déjeune et une autre fois à la tombée du jour pour dîner et dormir – était tout à fait compréhensible.

---

[32] du grec « hypo- » au-dessous et « zoma » ceinture ; armature de cordages dont on entourait les flancs d'un navire.

Pour des raisons à la fois utilitaires et liées à la nécessité d'observer le protocole, on s'était astreint à une étape de deux jours à la Nouvelle Paphos[33], où siégeait le gouverneur romain de l'île de Chypre. Il avait la préséance sur Ballista et on ne pouvait donc pas l'ignorer. Le proconsul les reçut dans une grande demeure, bien située vers l'extrémité du promontoire afin que l'on puisse y jouir de la brise marine. Une visite non dénuée d'une certaine solennité, qui avait monopolisé le plus clair de la première journée.

Le second jour, chaque voyageur avait vaqué à ses propres occupations, qu'elles fussent dictées par ses obligations ou ses centres d'intérêt. Demetrius avait parcouru le demi-mille qui les séparait de l'agora afin d'acheter des provisions ; le *kyrios,* accompagné de Calgacus, était retourné chez le proconsul pour de nouvelles conversations sur ce qu'il advenait dans la Ville éternelle. Priscus et Mamurra avaient bichonné le *Concordia*. De nouvelles préoccupations au sujet de quelque chose appelé *paraxeiresia* s'étaient associées aux soucis que l'on continuait à se faire concernant les *hypozomata*. Maximus s'en était allé au bordel et était revenu soûl.

Le lendemain à l'aube, on tira les échelles d'embarquement et largua les amarres du *Concordia*. Les rameurs le sortirent du port, puis un léger vent du nord gonfla sa voile. Le navire se trouvait maintenant au sud-est de l'île.

Demetrius se pencha au bastingage de bâbord arrière. Ils s'éloignaient de l'un des lieux les plus sacrés du monde grec. Là, à l'aube des temps, Cronos avait castré Ouranos et jeté à la mer les organes génitaux tranchés. Aphrodite était née de l'écume qui s'y était formée. Quelque part à la gauche de Demetrius se trouvait le rocher marquant l'endroit où elle avait émergé du coquillage et où, nue, elle avait pris pied sur la terre ferme.

À environ un mille à l'intérieur des terres, Demetrius distinguait tout juste les murs de son sanctuaire, qui avait été la première demeure d'Aphrodite. Il était si ancien que l'objet de culte était non pas une statue sculptée par la main de l'homme, mais une pierre noire conique. C'était là qu'Aphrodite s'était

[33] Sur la côte ouest de l'île.

réfugiée après avoir été convaincue d'adultère. Là, protégée de la colère de son mari et des railleries des autres dieux, les Grâces l'avaient baignée, ointe et vêtue.

Ballista dit quelque chose qui ramena les pensées de Demetrius à bord du navire. « Ainsi, le grand historien grec Hérodote avait tort. » Comment le *kyrios* pouvait-il prêter foi à ces balivernes ? Zoroastre, le fondateur de cette religion perse, était souvent considéré comme un sage, mais les pseudo-enseignements qu'il entendait maintenant n'étaient que superstition et charlatanisme.

Ballista continuait :

— Il avait certes raison de dire que l'éducation d'un garçon perse ne consistait qu'à apprendre à monter à cheval, à tirer à l'arc et à ne pas mentir, mais il s'est mépris sur le sens de cette dernière partie. Apprendre à ne pas mentir ne veut pas dire qu'un Perse ne prend jamais de libertés avec la vérité, n'altère jamais la réalité, ne serait-ce qu'un petit peu. En fait, c'est un précepte religieux qui veut que l'on doive se détourner du « mensonge », c'est-à-dire du mal et des ténèbres.

Bagoa acquiesçait frénétiquement ; Demetrius, quant à lui, serrait les dents.

— Et le « mensonge », c'est le démon Ahriman, engagé dans un combat perpétuel avec le dieu Mazda, qui est lumière, et que l'on représente par vos feux de *bahram* sacrés. Et dans le combat final, Mazda l'emportera, alors le sort de l'humanité sera heureux… Mais qu'est-ce que tout cela donne dans cette vie ?

— Nous devons tous combattre Ahriman de toutes nos forces.

— Et cela inclut le roi Shapur ?

— Shapur plus que tout autre. Le Roi des Rois sait que c'est la volonté de Mazda que, tout comme le vertueux Mazda combat le démon Ahriman, le vertueux Shapur doive combattre dans ce monde tous les souverains corrompus et incroyants.

Une lueur de conviction et de défi éclaira le regard de Bagoa.

— Donc les guerriers sont bien vus par Mazda ? demanda Maximus, qui jusqu'à maintenant était resté assis les yeux

fermés, donnant l'impression d'être complètement assommé par sa gueule de bois.

— Sachez que les Aryens forment un corps. Les prêtres en sont la tête, les guerriers en sont les mains, les fermiers, le ventre, et les artisans, les pieds. Lorsque les incroyants menacent les feux de *bahram*, le guerrier qui ne combat pas et s'enfuit est *margazan*. Celui qui combat et qui meurt est béni.

— *Margazan ?*

— Quelqu'un qui commet un péché puni de mort.

— Béni ?

— Quelqu'un qui va directement dans le premier des paradis.

Cela se passa cinq nuits plus tard, la toute dernière de leur voyage, au milieu de la nuit, peut-être au troisième quart. Ballista était étendu sur le dos, immobile. Son cœur battait à tout rompre et il suait abondamment. Il y eut encore une fois ce bruit à la porte. Sachant déjà ce qu'il verrait, il se força à regarder. La petite lampe à huile en terre était en train de s'éteindre, mais elle diffusait encore assez de lumière pour éclairer la petite cabine.

L'homme était immense, de taille comme de carrure. Il portait un *caracallus*[34] miteux rouge foncé dont le bout de la capuche relevée touchait le plafond. Il se tenait au pied du lit sans dire un mot. Son visage était pâle, même dans l'ombre de la capuche. Ses yeux gris brillaient de malfaisance et de mépris.

— Parle, dit Ballista, bien qu'il sût ce qu'il allait entendre.

En latin, avec l'accent du Danube, l'homme dit :

— Je te reverrai à Aquilée.

Rassemblant son courage comme il l'avait fait de nombreuses fois auparavant, Ballista répondit.

— À bientôt, donc.

L'homme fit volte-face et s'en alla et, longtemps, très longtemps après, Ballista s'endormit.

Le tangage ainsi que les odeurs mêlées de bois, de suif et de résine l'éveillèrent : il se trouvait en sécurité dans sa petite cabine douillette à bord du *Concordia*, sur le point d'entamer sa

[34] Manteau celtique à capuche.

dernière journée en haute mer avant d'atteindre la destination finale de la trirème, le port de Séleucie de Piérie. Il sentait, sans en avoir pleinement conscience, que le vent venait de l'ouest, battant le flanc du *Concordia* tandis qu'il filait vers le nord, le long des côtes syriennes. Émergeant peu à peu de son sommeil, il se demanda si Priscus maintenait le navire suffisamment au large, assez pour lui permettre de doubler le promontoire du Mont Cassios.

Soudain, toute sensation de bien-être l'abandonna. Les vagues appréhensions qu'il nourrissait dans un coin de son cerveau fusionnèrent en une vision horrible. « Foutre ! Et moi qui croyais en avoir fini avec lui. » Sous lui, le drap était humide, moite de sueur. Il se mit à prier : « Ô Père-de-Tout, Ô Borgne, Ô Faiseur de mal, Ô Terrible, Ô Encapuchonné, Ô Exauceur de vœux, Ô Secoueur de lance, Ô Vagabond. » Il doutait que cela servît à grand-chose.

Il se leva peu après. Encore nu, il ouvrit la porte, enjamba Calgacus endormi, monta sur le pont et pissa par-dessus le bastingage. L'air du petit matin était frais sur sa peau. Lorsqu'il revint à la cabine, Calgacus avait disposé sur une table son petit déjeuner et Maximus était en train d'en manger la majeure partie.

Il était inutile de poser la question, mais il s'y sentait obligé.

— Calgacus ?

Le Calédonien se retourna.

— As-tu vu ou entendu quelque chose cette nuit ?

Le vieil homme au visage disgracieux secoua la tête.

— Et toi, Maximus ?

Le garde du corps, la bouche pleine de pain et de fromage, secoua lui aussi la tête. Il fit passer la nourriture avec une lampée du vin coupé d'eau de Ballista, puis dit :

— Tu as vraiment mauvaise mine. C'est quand même pas encore le grand type qui est revenu, si ?

Ballista fit signe que oui.

— Vous ne mentionnez cela à personne, vous deux. À personne, c'est bien compris ? Les hommes sont bien assez nerveux comme ça depuis qu'un abruti a éternué quand nous avons pris la mer. Imaginez ce que ce serait s'ils venaient à

apprendre que leur commandant, leur Barbare de commandant, est accompagné de son propre démon maléfique ?

Les deux autres acquiescèrent solennellement.

— Les hommes sont peut-être nerveux parce qu'ils savent où nous allons, suggéra Maximus en souriant. Tu sais bien, la très forte probabilité que nous, nous mourions tous.

— Je me sens rouillé, dit Ballista. Maximus, sors l'équipement. Nous devons nous entraîner.

— Les épées d'entraînement en bois ?

— Non, celles d'acier.

Tout était prêt. C'était la cinquième heure du jour, tout juste une heure avant midi. Bien que l'on fût à la fin octobre, il faisait chaud. Ballista avait choisi la fin de la matinée pour le combat d'entraînement pour plusieurs raisons. Cela lui permettait de faire preuve de courtoisie envers le triérarche en lui demandant la permission de s'entraîner sur le pont de son navire de guerre. L'heure tardive donnerait le temps à l'équipage de prendre le petit déjeuner et d'accomplir les tâches essentielles. Et surtout, cela inspirerait un sentiment d'anticipation grandissant, peut-être engagerait-on même quelques paris.

Ballista noua son casque et regarda autour de lui. Tous les fantassins de marine, les matelots et les membres de sa suite, ainsi que les rameurs qui en avaient obtenu la permission, étaient assis le long du bastingage. C'était un public averti : tous étaient militaires, même si seuls les fantassins avaient reçu un entraînement au maniement des armes blanches. Là où il y avait des soldats, il y avait des gladiateurs, et là où il y avait des gladiateurs, il y avait des aficionados du combat à l'épée.

Ballista s'avança vers le périmètre qu'on avait aménagé. La lumière semblait beaucoup plus vive à cet endroit, l'espace plus dégagé et le pont, qui jusqu'à maintenant ne penchait ou ne bougeait presque pas, gîtait et remuait de manière inquiétante. Le soleil dardait d'implacables rayons et il plissa les yeux tandis qu'il regardait les visages impatients des spectateurs faisant cercle autour de lui. Un murmure grave parcourut l'assistance.

Ballista se livra à son rituel habituel, touchant tour à tour sa dague, le fourreau de son sabre et l'amulette en pierre qui y était attachée. Il se demanda pourquoi il combattait. Était-ce dans

l'intention d'impressionner ses hommes ? Ou pour effacer tout souvenir de l'homme, mort depuis presque vingt ans, qui lui avait rendu visite la nuit dernière ?

Maximus entra dans l'arène improvisée. L'Hibernien était doté du même équipement que Ballista – casque, cotte de mailles, bouclier – mais les deux hommes portaient une épée différente. La préférence de Maximus allait au *gladius,* l'épée courte, une arme d'estoc, qui, bien qu'elle n'eût plus cours dans les légions depuis longtemps, était encore utilisée par nombre de gladiateurs, parmi lesquels le mirmillon. Ballista se servait de la *spatha,* plus longue, qui était plutôt une arme de taille.

Après quelques passes d'arme élaborées – des moulinets dans un sens puis dans l'autre, quelques huit décrits au-dessus de sa tête et ainsi de suite – Maximus s'accroupit dans la position classique du combattant plus petit maniant une arme d'estoc. Ballista s'aperçut qu'il faisait tourner dans sa main le pommeau de sa *spatha* et s'empressa d'enfiler la dragonne de cuir. Il se mit en garde : debout bien droit, pieds écartés, poids du corps également distribué, de profil, bouclier tenu loin du corps, regardant par-dessus son épaule gauche, l'épée levée au-dessus de l'épaule droite.

Maximus courut vers lui. Connaissant l'impétuosité de l'Hibernien, Ballista s'y attendait à moitié. Leurs boucliers se heurtèrent. Se laissant repousser, Ballista posa le pied arrière vers la droite et amena son pied gauche d'appui derrière son pied droit pour effectuer une volte complète, attirant à lui l'adversaire emporté par son élan – une feinte thessalienne parfaitement exécutée. Tandis que Maximus le dépassait, Ballista abattit son épée, paume vers le bas et, retenant son coup, piqua l'épaule de l'Hibernien. Il fut récompensé par un cliquetis sonore quand la pointe de sa *spatha* toucha la cotte de mailles. Beaucoup moins plaisant fut le coup de *gladius*, résonnant à ses oreilles et irradiant dans son corps, que Maximus lui porta au dos un instant après.

Les deux hommes tournaient en rond, s'affrontant maintenant avec plus de circonspection. Maximus, alternant fentes et feintes, très mobile sur ses pieds, était à l'origine de la plupart des attaques.

La seule autre personne connaissant l'existence de la haute silhouette était Julia. Elle avait été élevée selon les préceptes d'Épicure et, pour elle, rêves et apparitions n'étaient que vues de l'esprit. Ils survenaient avec la fatigue, physique ou nerveuse. Ballista ne s'était pas senti bien depuis la bataille contre les Borani. Les mots de leur chef avaient, dans une certaine mesure, fait mouche. Une moitié de vie passée dans *l'imperium romanum* l'avait changé, l'avait amené à faire des choses qu'il aurait mieux aimé ne pas faire, au premier rang desquelles, l'assassinat du grand type. Peut-être Julia avait-elle raison : ce n'était pas un démon, mais le produit de sa culpabilité. Pourtant…

Ballista rejeta brusquement la tête en arrière, esquivant de justesse le *gladius* de Maximus. Il s'en était fallu de peu. « Foutre, pensa-t-il, concentre-toi, espèce d'idiot. Regarde la lame. Regarde la lame. » Il combattait mieux lorsqu'il s'appuyait sur un heureux mélange d'entraînement, d'expérience et d'instinct, laissant la mémoire dans ses muscles appréhender les choses au fur et à mesure qu'elles advenaient. Mais son esprit devait se focaliser sur les deux ou trois prochains coups de son adversaire – et non sur la mort violente d'un homme survenue il y a dix-sept ans.

Ballista s'efforça de reprendre l'initiative. Il reporta le poids de son corps sur le pied gauche et avança le droit comme pour porter un coup à la tête, puis, juste au moment où Maximus levait son bouclier pour parer, changea l'angle d'attaque pour frapper aux jambes. L'Hibernien avait de bons réflexes et son bouclier s'abaissa juste à temps.

Maximus chargea, poussant son bouclier vers le visage de Ballista. Cédant du terrain, ce dernier mit le genou droit à terre et abattit sa *spatha* à hauteur de cheville sous le bouclier de son adversaire. Une nouvelle fois, les réflexes de Maximus le tirèrent d'affaire.

Ballista tenta d'asséner un coup de taille visant le côté de la tête. Cette fois-ci, Maximus s'avança vivement, passa sous la garde et abattit son *gladius* sur son poignet. Ballista ne parvint pas à écarter son bras assez vite. Maximus avait tourné son épée, mais le coup du plat de la lame le fit grimacer.

Ballista sentait la colère monter en lui. Son bras l'élançait. Il n'allait pas se laisser battre par cet arrogant bâtard d'Hibernien devant ses propres hommes, foutre non ! La frayeur de la nuit précédente mêlée à la douleur dans son bras le rendirent ivre de rage. Il se sentit perdre la maîtrise de lui-même. Il porta une série de coups féroces à la tête de Maximus, à ses jambes, à toutes les parties du corps qu'il pensait pouvoir toucher. Encore et encore sa lame frôlait son adversaire, mais à chaque fois, Maximus réussissait à parer ou à esquiver. Enfin il vit l'ouverture et, du revers, s'apprêta à asséner un vicieux coup de taille à la tête de Maximus. L'Hibernien était à sa merci ; la *spatha* ne pouvait pas manquer sa cible. Les notes aiguës du fifre du maître de nage, couvrant les halètements et les piétinements des combattants, le sortirent de l'état second dans lequel il se trouvait et, à la dernière seconde, il retint son geste.

— Port en vue par tribord avant. Séleucie de Piérie, cria l'officier de proue.

Ballista et Maximus s'écartèrent l'un de l'autre et abaissèrent leurs épées. Les acclamations firent sursauter Ballista. Il mit un moment à se rendre compte que les hommes n'applaudissaient pas l'apparition de la destination finale du *Concordia,* mais le combat que Maximus et lui-même venaient de livrer. Il leva la main en guise de salut et rejoignit son garde du corps.

— Merci.

— De rien, ça a été un plaisir d'essayer de rester en vie, répondit Maximus. Tu aurais massacré une horde d'hommes moins entraînés.

— Dans ma colère, je me suis mis maintes fois à la merci d'un coup fatal porté par un bon bretteur, il aurait suffit qu'il veuille me voir mort. Merci.

— Oh, je savais bien que tu n'essayais pas vraiment de me tuer. Me remplacer coûterait bien trop cher.

— C'était bien là mon premier souci.

Cela avait été une bêtise de rester dans sa cotte de mailles. Tandis que chacun de ses hommes prenait place sur le pont, semblant rafraîchis et portant des habits propres, Ballista se maudit intérieurement de n'avoir pas demandé au triérarche

combien de temps il faudrait au *Concordia* pour mouiller au port. Il réclama du vin coupé d'eau. L'assaut l'avait fatigué et lui avait donné chaud. Il transpirait abondamment sous le soleil syrien.

Mais il y eut un contretemps. Un gros navire marchand ventru avait complètement raté sa manœuvre pour virer par vent devant et avait heurté un navire de guerre impérial. Leurs beauprés s'étaient emberlificotés et les deux navires bloquaient l'embouchure du canal menant au port.

Debout à la proue, Ballista vérifiait la position du *Concordia*. Au sud, par-dessus le flanc tribord, la butte verte du Mont Cassios. Au sud-est, par tribord arrière, s'étendait la luxuriante plaine alluviale de l'Oronte. Droit devant, la ville de Séleucie, sur les contreforts du mont Piérie, qui s'élevait en arc vers la gauche avant de se dissoudre dans une série de lacets.

Le navire de guerre, une petite liburne[35], réussit à se dégager, vira et fila au nord-ouest vers la baie d'Issos, non sans que ses matelots eussent adressé une intéressante variété de gestes obscènes à ceux du navire marchand, lesquels, probablement penauds, se saisirent de leurs avirons et entreprirent de ramer face au vent jusqu'à ce que leur navire eût la place de manœuvrer pour descendre ou remonter la côte.

Séleucie, la principale ville maritime de Syrie, avait deux ports. L'un, une misérable crique offerte aux vents dominants, était généralement considéré comme peu sûr, seulement digne des pêcheurs côtiers locaux. L'autre, beaucoup plus monumental, différait en tout point : c'était un immense bassin artificiel de forme polygonale, protégé des vents d'ouest par un long canal coudé.

Ballista était assez conscient de son *mandata* impérial pour se soucier de la sécurité de Séleucie, même s'il ignorait comment il allait pouvoir mettre l'ordre à exécution lorsqu'il serait à Arété, à plusieurs centaines de milles. Il observait les approches de la ville. Comme le canal était juste assez large pour laisser passer deux navires de guerre naviguant de front, il

---

35 Navire léger tirant son nom de la province dalmate de Liburnie, les Romains en ayant emprunté la forme aux bateaux pirates de cette région.

aurait été assez aisé d'en interdire l'accès à l'aide d'une chaîne ou d'un barrage quelconque. Mais il n'y avait rien de tout cela.

Le port lui-même n'était guère plus encourageant. Il était grand et plusieurs navires marchands y étaient amarrés, mais il se dégageait de l'ensemble une impression de négligé. Une jetée s'était effondrée et une grande quantité de détritus flottait un peu partout. Le fait que seuls trois navires de guerre fussent à l'eau était encore plus préoccupant pour Ballista. Les rostres de six autres navires pointaient à l'extérieur de leurs hangars. C'était le port d'attache de la flotte syrienne, mais il n'y avait là que neuf navires de guerre en tout et pour tout. Ballista observa l'état des hangars et douta qu'aucune des galères qu'ils abritaient fût prête à combattre.

Le *Concordia*, ignorant un garçon effronté à bord d'un canot qui disparut presque sous son éperon, décrivit un cercle serré dans le port, s'arrêta puis, à l'issue d'une manœuvre impeccable, recula dans le principal dock militaire. Juché au sommet d'une des échelles de débarquement, Ballista considérait l'imposant comité d'accueil : soixante soldats, deux ou trois officiers et, devant, un porte-étendard. Pour sûr, ils avaient eu largement le temps de se préparer, à la fois dans le long terme puisque le Concordia avait plusieurs jours de retard, et à court terme puisqu'il avait dû négocier le long canal.

— L'officier chargé de vous accueillir se nomme Gaius Scribonis Mucianus. C'est le tribun commandant la cohorte auxiliaire.

Demetrius chuchota le reste à l'oreille de Ballista. Certaines grandes maisons romaines disposaient d'un esclave spécial pour de telles occasions, mais au sein de la petite *familia* de Ballista, son secrétaire devait aussi assumer les fonctions de *nomenclator*[36].

Le nouveau *Dux Ripæ* entreprit de débarquer, conscient de tous les yeux posés sur lui – ceux des membres de sa suite, de l'équipage, des soldats en contrebas. Étrange comme il est malaisé de marcher normalement quand on se sait observé.

[36] Esclave spécialisé chargé de rappeler à son maître les noms et qualités des personnes qu'il rencontre.

Lorsque, arrivé au bas de l'échelle, il posa pied à terre, Ballista trébucha. Le quai sembla se dérober sous ses pas, avant de remonter brusquement vers lui. Agenouillé, il devait invoquer toute sa présence d'esprit. La situation était embarrassante. Pire, elle pouvait être interprétée comme un mauvais présage. Bien sûr, ce n'était là que ses jambes qui lui faisaient défaut après trois jours passés en mer ; cela arrivait tout le temps. C'était arrivé à Alexandre, à Jules César. Ils avaient retourné la situation à leur avantage par quelque trait d'esprit. Il aurait tant voulu, tandis qu'il se remettait debout, s'efforçant d'épousseter ses genoux comme si de rien n'était, se souvenir de ce qu'ils avaient dit.

— Je viens de porter un grand coup à l'Asie !

Bras écartés, il se tourna, souriant, vers la trirème. L'équipage et les hommes de sa suite se mirent à rire. Il se retourna, contemplant les troupes auxiliaires. Un grand rire se propageait dans les rangs. Le regard sombre de l'officier y coupa court.

— Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius,* Chevalier de Rome, *Dux Ripæ*, Commandeur des rives.

À la voix tonnante du héraut succéda un silence anormal. Après un moment d'hésitation, l'officier des auxiliaires s'avança.

— Titus Flavius Turpio, *Pilus Prior,* premier centurion, de la Cohors XX Palmyrenorum Milliaria Equitata. Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

L'homme se mit au garde-à-vous.

Le silence se prolongeait. Le visage brûlant de Ballista pâlit tandis que la colère montait en lui :

— Où est votre officier de commandement ? Pourquoi le tribun de la cohorte ne s'est-il pas présenté comme on le lui avait ordonné ?

Dans sa fureur, le nom du tribun lui avait échappé.

— Je l'ignore, *Dominus*.

Le centurion semblait contrarié – contrarié et quelque peu fuyant.

Pour Ballista, tout cela n'augurait rien de bon et sa mission en Asie semblait bien mal s'annoncer. Et ce n'était pas à cause de son faux pas au bas de l'échelle, foutre non. C'était cette

rebuffade qui rendait les choses ainsi. Ce salaud de tribun avait désobéi aux ordres. Quelle était la raison de cette inconvenance délibérée ? Était-ce parce qu'il n'était que chevalier, et non sénateur ? Ou bien à cause – c'était bien plus probable – de ses origines barbares ? Une telle désobéissance flagrante ne pouvait que saper l'autorité du nouveau *Dux* parmi les troupes. Mais Ballista savait que plus il s'en offusquerait, plus la situation empirerait. Il s'efforça d'adopter un ton civil en s'adressant au centurion.

— Allons inspecter vos hommes.

— Puis-je vous présenter le décurion[37] de cette turme[38] de la cohorte ?

Le centurion fit signe à un homme plus jeune qui s'avança.

— Titus Coeccius Malchiana. Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Tandis que les trois hommes parcouraient le large quai, Turpio, le centurion, quelque peu inquiet, noyait Ballista sous un flot de paroles :

— Comme vous le savez certainement, la Cohors XX Palmyrenorum Milliaria Equitata est une double unité d'archers, de plus d'un millier d'hommes. C'est une unité mixte, de neuf cent soixante hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Ce qui la rend unique dans l'armée est son organisation. Notre cohorte ne comporte que six centuries d'infanterie et cinq turmes de cavalerie, mais tous les effectifs sont doublés ; nous avons donc cent soixante hommes dans chaque centurie au lieu de quatre-vingts, et soixante cavaliers dans chaque turme au lieu de trente. Nous avons aussi vingt hommes montés à dos de chameau ; surtout pour les messages, ce genre de choses, bien qu'ils nous servent aussi à effrayer les chevaux non dressés – c'est fou comme les chevaux détestent l'odeur du chameau, ha, ha, ha !

Le mélange de fierté manifeste et de nervosité extrême rendait Ballista perplexe. Le torrent de paroles du centurion se tarit lorsqu'ils arrivèrent devant les rangs des soldats.

---

[37] Commandant.

[38] Unité de cavalerie.

Il y avait bien soixante hommes dans la turme dirigée par Coeccius. Les cavaliers étaient à pied, aucun cheval n'était visible. Ils étaient rassemblés en deux rangées de trente hommes. Leurs casques de cavalerie ainsi que leurs armures, descendant jusqu'à la taille et faites de plaques de métal assemblées, avaient été briquées. Les épées reposaient dans les fourreaux sur la hanche gauche. Les carquois, qui servaient aussi d'étuis pour les arcs, dépassaient au-dessus de l'épaule gauche. Chaque main droite empoignait une lance et sur chaque avant-bras gauche était attaché un petit écu rond où figurait une divinité guerrière. Au-dessus des têtes, l'étendard de la turme, un *signum* vert rectangulaire, flottait dans la brise d'ouest.

Ballista prenait son temps. Il passa dans les rangs, observant les hommes attentivement. La troupe avait en effet fière allure. Mais ils avaient eu tout le temps de se préparer. La parade était une chose, le combat une autre. Il croyait pouvoir déceler une insolence maussade et muette sur les visages des hommes – mais son faux pas ainsi que l'absence délibérée de Scribonius Mucianus avait probablement exacerbé sa susceptibilité.

— Très bien, Centurion. Les hommes ont-ils déjeuné ?

C'était la huitième heure du jour, presque le milieu de l'après-midi.

— Non ? Alors qu'ils rompent les rangs et regagnent leurs quartiers. La journée est trop avancée pour penser à gagner Antioche aujourd'hui. Nous nous mettrons en marche demain. Si nous partons à l'aube, cela nous laissera amplement le temps d'arriver avant la nuit, n'est-ce pas ?

Une fois qu'on l'eut assuré que son appréciation était correcte, Ballista annonça qu'il allait se rendre sur l'acropole de la ville afin de remercier les dieux d'avoir permis que le navire parvînt à destination par un sacrifice.

Évaluer les défenses de Séleucie de Piérie sous couvert d'honorer les dieux était paradoxalement déprimant. Par nature, la ville était bien protégée, avec des ravins sur trois côtés et la mer toute proche sur le quatrième. La main de l'homme l'avait aussi fortifiée. Ses murs de belle maçonnerie de pierres de taille étaient garnis à intervalles réguliers de hautes tours semi-circulaires bien placées. La grande porte du marché sur la

route d'Antioche était une forteresse à elle seule. Des escaliers sinueux taillés dans le roc constituaient l'unique accès à l'acropole. La ville était éminemment défendable. Et pourtant, trois ans auparavant, elle avait été prise par les Sassanides.

Les thermes attenants à la nouvelle forteresse impériale d'Antioche étaient somptueusement décorés. Turpio pensait qu'il était révélateur de l'état actuel de l'*imperium romanum* qu'ils fussent en parfait état de marche alors même que la forteresse était inachevée. Il attendait dans le couloir menant à l'*apodyterium,* le vestiaire. Sous ses pieds s'étendait la mosaïque typique de tous les thermes de l'empire, représentant un serviteur noir tenant un vase d'eau dans chaque main et coiffé d'une couronne de laurier.

Marcus Clodius Ballista, le nouveau *Dux Ripæ*, pouvait bien se réjouir de ses trois noms, la marque du citoyen romain, c'était un parfait Barbare. Pendant leur trajet à cheval jusqu'à Antioche, il n'avait cessé de regarder autour de lui, les yeux ronds, comme un péquenaud. Turpio avait franchi avec lui la porte du pont pour le mener à travers les rues à colonnades de la ville, jusqu'à l'île sur l'Oronte où la nouvelle forteresse était construite. C'était bien la part de l'actuel empire que d'envoyer un favori de la cour – Barbare qui plus est – plutôt qu'un Romain qui se serait élevé dans la hiérarchie militaire à la force du poignet.

Turpio contempla à nouveau la mosaïque. Un énorme pénis sortait de sous la tunique du serviteur. L'artiste l'avait représenté en détail, au point de figurer le gland en violet. Turpio rit, conformément à ce qu'avait été l'intention du mosaïste. Les thermes pouvaient être des endroits dangereux et tout le monde savait que le rire faisait fuir les démons.

Ils sortirent enfin de l'*apodyterium*. Comme Turpio, ils étaient nus, à l'exception des sabots de bois qui protégeraient leurs pieds de la chaleur des sols. Tous, sauf Ballista, portaient des flacons d'huile, des strigiles[39] et des serviettes.

---

[39] Racloirs en fer que les Romains utilisaient, en l'absence de savon, pour nettoyer la peau après s'être oints d'huile ou de cendre.

— Que je sois pendu par les couilles si ce n'est pas là quelqu'un de ta famille, Calgacus ! dit celui dont le nez ressemblait au cul d'un chat, en montrant la mosaïque. Regardez-moi la taille de cet outil !

Le jeune Grec rougit. Ballista et Calgacus ignorèrent le commentaire. Turpio, peu accoutumé à ces manières de la part d'un esclave, suivit leur exemple. Ballista en tête, ils se dirigèrent vers le *caldarium*, la pièce où se trouvaient les bains chauds, suivant la direction que semblait indiquer sur la mosaïque le membre saillant du serviteur.

— N'est-ce pas vrai, cher Calgacus, que pendant des années, on te connaissait à Rome sous le nom de Buticosus, « le gros fourreur » ?

Le garde du corps se divertissait.

Turpio remarqua que l'esclave nommé Calgacus avait réellement un gros pénis. Rien d'étonnant, puisque les Barbares étaient connus pour ça. Leurs grosses bites étaient révélatrices de leur manque de contrôle sur eux-mêmes en matière de sexe, comme dans d'autres domaines. Un petit pénis avait toujours été la marque de l'homme civilisé.

— On raconte que seule la mort prématurée de l'empereur délicieusement pervers Élagabal[40] a empêché les *frumentarii* d'enlever Calgacus dans les thermes afin qu'il pût utiliser son arme redoutable sur sa majesté impériale.

Que ce nouveau *Dux* laissât l'un de ses esclaves s'exprimer ainsi en compagnie d'hommes libres, de citoyens romains, dépassait l'entendement. C'était un signe de faiblesse, de stupidité, digne de sa nature de Barbare. Ce qui somme toute était bien, très bien même. Ballista serait ainsi moins à même de découvrir quoi que ce fût.

Il faisait froid et l'air était chargé de brume. Le temps s'était couvert pendant la semaine passée à Antioche. Ballista remonta sur ses oreilles sa cape cirée. L'aube ne pointait pas encore et il n'y avait pas un souffle de vent. Il était assis sur son nouveau

[40] Surnom d'un empereur qui régna de 218 à 222.

cheval gris au bord de la route menant à Beroea[41]. Il avait assez chaud jusqu'à maintenant et on l'avait bien nourri : Calgacus s'était débrouillé pour lui trouver une bonne bouillie d'avoine, avec du miel et de la crème. Il leva les yeux sur l'extérieur de la porte monumentale : en brique, avec deux énormes tours carrées en encorbellement. Il y avait certainement un double portail de l'autre côté, confinant les assaillants potentiels dans une petite zone où ils se feraient massacrer, ainsi que des meurtrières d'artillerie réparties sur la façade ornementale en briques.

Le sentiment de bien-être relatif qu'éprouvait Ballista s'évanouit peu à peu, tandis qu'il examinait les traces de combustion autour des meurtrières. Les sept jours qu'il avait passés à acheter les provisions et à organiser une caravane lui avaient permis de confirmer son impression initiale : le site d'Antioche était plutôt bien protégé. À l'est, la ville s'étendait sur les pentes du Mont Silpius jusqu'à une citadelle et les méandres de l'Oronte entouraient les trois autres côtés, telles des douves. Aux confins nord, il y avait une grande île au milieu d'un bras mort du fleuve. Les murs semblaient en bon état. La citadelle et la forteresse sur l'île mises à part, la ville abritait plusieurs grands édifices (amphithéâtre, théâtre, hippodrome) qui pouvaient servir de bastions improvisés. Les larges rues principales constituaient de bons axes pour la communication et la répartition des renforts. L'Oronte ainsi que deux petits ruisseaux descendant de la montagne fournissaient d'abondantes provisions en eau. Et, malgré tout cela, la ville était tombée aux mains des Perses.

C'était une histoire de trahison typiquement grecque. Un membre de l'aristocratie d'Antioche, un certain Mariadès, avait été arrêté pour détournement de fonds aux dépens d'une des équipes d'auriges. Échappant à une condamnation certaine, il était devenu hors-la-loi. Après une brève mais fructueuse carrière comme bandit, il avait traversé l'Euphrate et s'était enfui. Lorsque Shapur avait envahi la Syrie trois ans auparavant, Mariadès lui avait servi de guide. L'armée perse

[41] Alep, au nord-ouest de la Syrie.

étant cantonnée à quelque distance d'Antioche, les riches avaient quitté la ville. Les pauvres quant à eux, peut-être parce qu'ils étaient plus disposés au changement, peut-être parce qu'ils n'avaient aucun moyen de s'enfuir, restèrent sur place. Des amis de Mariadès ouvrirent les portes de la ville. Si des promesses avaient été faites aux traîtres, elles ne furent pas tenues. Antioche fut pillée et, pour une bonne part, incendiée. Et Mariadès retourna en Perse avec Shapur.

Pour un homme chargé de la défendre, un ingénieur de siège, Antioche – tout comme Séleucie – était des plus déprimantes. Deux simples enseignements pouvaient être tirés. D'abord, les Perses sassanides excellaient dans l'art de prendre des places fortes. Ensuite, les habitants de ces villes fortifiées les défendaient mal. Ballista se demandait combien d'entre eux allaient suivre l'exemple de Mariadès, combien décideraient de rejoindre les Perses, ou tout au moins de ne pas se battre contre eux, et ce qu'il était advenu de Mariadès. Plus il découvrait de choses sur la Syrie, plus sa mission semblait compromise.

Le moment présent, Turpio en tête, occupait maintenant ses pensées. Combien de temps fallait-il donc au centurion pour mettre cette turme de cavalerie en ordre de marche ? Coeccius, le décurion, et lui allaient et venaient à cheval devant la colonne, entrant et sortant du faisceau des torches, hurlant des ordres.

Aux yeux de Ballista, l'allure des hommes de la troupe, pris individuellement, était tout à fait conforme avec ce que l'on attendait d'eux – chevaux bien soignés, casques et armures en bon état, armement complet et à portée de main. Ils avaient l'air de rudes gaillards. Ils montaient bien à cheval. Pourtant, quelque chose n'allait pas. Ils ne formaient pas une unité soudée. Ils se gênaient les uns les autres. Ils semblaient maussades. Il n'y avait rien de cet entrain propre à un groupe de soldats heureux d'être ensemble.

Turpio apparut enfin. Il était tête nue, son casque attaché à sa selle, ses cheveux et sa barbe coupés court humides de brume.

— La colonne est prête à se mettre en marche.

Ballista avait toujours l'impression que Turpio le mettait au défi de mettre en doute ce qu'il disait, tout en redoutant qu'il le fît. Il n'avait pas appelé Ballista *Dominus*.

— Très bien. Maximus, déploie mon étendard et allons inspecter les hommes.

Le garde du corps retira le *draco* blanc de sa housse. En l'absence de brise, la manche à air en forme de dragon pendait au bout de sa hampe lorsqu'il l'éleva.

D'une pression des cuisses, Ballista fit avancer son cheval gris qui partit au pas. Ils doublèrent d'abord l'arrière-garde, trente cavaliers commandés par Coeccius, puis la suite et le train des équipages que dirigeait Mamurra et enfin, l'avant-garde, constituée des trente cavaliers restant, qui serait placée sous le commandement de Turpio. Mis à part les problèmes habituels que l'on rencontrerait peut-être avec les civils employés au train des équipages, toute la troupe semblait prête à jouer son rôle.

— Bien. Je chevaucherai ici avec toi, Centurion. Envoie deux éclaireurs en reconnaissance.

— C'est inutile. Il n'y a pas de forces ennemies à des centaines de milles à la ronde.

Ballista savait qu'il devait affirmer son autorité.

— Qu'ils se tiennent à environ un demi-mille devant la colonne.

— Nous sommes juste à l'extérieur de la porte principale de la capitale provinciale. Il n'y pas un Perse de ce côté-ci de l'Euphrate. Quant aux bandits, jamais ils ne se risqueraient à attaquer une troupe aussi nombreuse.

— Il faut nous habituer à être sur le pied de guerre. Donne l'ordre.

Turpio s'exécuta et deux cavaliers disparurent au petit trot dans le brouillard. Ballista ordonna alors à la colonne de se mettre en marche. Leur long périple jusqu'aux royaumes satellites d'Émèse et de Palmyre, puis jusqu'à la ville d'Arété, cet avant-poste isolé aux confins de l'*imperium romanum,* pouvait commencer.

— Il y a seulement trois ans, les Perses occupaient cette région en nombre, dit-il.

— Oui, *Dominus*.

Malgré l'attitude plus déférente du centurion, Ballista décida d'avancer à pas comptés.

— Depuis combien de temps as-tu rejoint la Cohors XX ?

— Deux ans.

— Que penses-tu de la troupe ?

— Ce sont de bons soldats.

— Scribonius Mucianus commandait-il déjà la cohorte lorsque tu es arrivé ?

— Oui.

De nouveau, à la mention du nom du tribun absent, Turpio fut sur ses gardes, son attitude semblable à celle d'un animal traqué.

— Comment le trouves-tu ?

— C'est mon officier de commandement. Il ne m'appartient pas de discuter de lui avec vous. Non plus qu'il ne m'appartiendrait de discuter de vous avec le gouverneur de Syrie.

Ballista ignora la menace à peine voilée.

— As-tu combattu les Sassanides ?

— J'étais à Barbalissos[42].

Ballista encouragea Turpio à raconter la terrible défaite de l'armée romaine de Syrie, la défaite qui entraîna le sac d'Antioche, de Séleucie et de tant d'autres villes, ainsi que la misère qui s'abattit sur le pays pendant l'époque troublée qui s'ensuivit, tout juste trois ans auparavant. L'attaque conjuguée de hordes d'archers sassanides à cheval avaient enfermé les Romains dans un cruel dilemme : s'ils ouvraient les rangs pour disperser les archers, ils étaient exterminés par la cavalerie lourde, les *clibanarii,* des cavaliers en armure montés sur des chevaux caparaçonnés. Si au contraire ils serraient les rangs pour repousser les *clibanarii,* ils devenaient une cible facile pour les archers. Après des heures passées sous un soleil de plomb, tourmentés par la crainte de voir tomber la ville de Barbalissos qu'ils voyaient toute proche, tourmentés aussi par une soif qu'exacerbaient les eaux scintillantes de l'Euphrate,

[42] L'actuelle Balis.

elles aussi visibles non loin, les soldats romains finirent par céder à la panique. Ce fut la débandade et l'inévitable massacre.

Même si Ballista n'apprit rien qu'il ne sût déjà sur cette bataille, il eut la nette impression que Turpio était un officier compétent – pourquoi alors cette turme de la Cohors XX lui semblait-elle si misérablement empruntée ?

— Quels étaient les effectifs perses ?

Turpio réfléchit longuement.

— Difficile à dire. Il y avait tellement de poussière, de confusion ! Probablement moins d'hommes qu'on ne le croit généralement. Les archers à cheval se déplaçaient sans arrêt, ce qui les faisait apparaître plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité. Dix à quinze mille hommes en tout, selon moi.

— Et la proportion d'archers montés par rapport aux *clibanarii ?*

Turpio se tourna vers Ballista.

— Encore une fois, difficile de l'estimer avec précision. Beaucoup plus de cavalerie légère que de lourde. Quelque part entre un pour cinq et un pour dix. De nombreux *clibanarii* ont des arcs, ce qui complique les choses.

— La cavalerie était la seule force engagée ?

— Non. La cavalerie est constituée de nobles, les troupes d'élite des Sassanides, mais ils ont aussi une infanterie – les frondeurs et archers à pied mercenaires sont les plus efficaces ; le reste est constitué par des lanciers recrutés parmi les paysans.

Le brouillard se levait. Ballista voyait maintenant clairement le visage de Turpio. Il semblait moins sur la défensive.

— Et leurs techniques de siège ?

— Les mêmes que les nôtres : galeries de sape, béliers, tours, machines de jet. On dit qu'ils ont appris à notre contact ; peut-être lorsque le vieux roi Ardashir prit la ville de Hatra[43], il y a une quinzaine d'années.

Ils progressaient sur l'un des versants du mont Silpius. Sur les arbres qui bordaient la route, des feuilles mortes noires étaient restées accrochées. Les rubans de brouillard enroulés autour des troncs remontaient vers les branches. Tandis qu'ils

[43] Actuelle Hadr, en Irak.

approchaient de la crête, Ballista remarqua qu'une des feuilles bougeait. Le soleil commençait à percer et il se rendit compte que ce n'était pas une feuille qu'il avait vue mais un oiseau – un corbeau. Il regarda plus attentivement. L'arbre était plein de corbeaux. Tous les arbres étaient pleins de corbeaux.

Ballista savait que cette fois-ci, aucune phrase ni aucun geste ne pourrait conjurer le présage. Un éternuement pouvait s'expliquer, de même qu'un faux pas. Mais les corbeaux étaient les oiseaux d'Odin. Sur les épaules du Père-de-Tout se tenaient Huginn, la Pensée, et Muninn, la Mémoire. Il les avait envoyés sur terre pour observer le monde des hommes. Sur le bouclier de Ballista, descendant d'Odin, figurait un corbeau, un autre ornait le dessus de son casque. Les yeux du Père-de-Tout étaient posés sur lui. Après le combat, le champ de bataille grouillait de corbeaux. Les arbres grouillaient de corbeaux.

Ballista continua à avancer. Les bribes d'un poème qu'il croyait avoir oublié depuis longtemps lui revinrent en mémoire :

Le sombre corbeau aura son mot à dire
Et contera à l'aigle comment il se comporta lors du festin
Lorsque, rivalisant avec le loup, il dépouilla les os
des cadavres.

V

À gauche de la route, certains signes montraient à Ballista qu'ils n'étaient plus qu'à quelques milles d'Émèse. La forme des champs avait brusquement changé. Les larges prairies ondoyantes, souvent sans limites bien définies, de la vallée de l'Oronte, firent place à un strict quadrillage de champs rectangulaires plus petits, clairement délimités par des fossés et des bornes en pierre. Ce schéma géométrique, la *centuriation,* était le fait des arpenteurs romains, les *agrimensores*, et avait été imposé à l'origine dans les colonies où Rome installait ses vétérans sur les terres confisquées à l'ennemi. Plus tard, comme ici à Émèse, ce système fut adopté par les sujets de Rome, que cela fût pour des raisons pratiques ou pour montrer leur attachement à Rome, leur aspiration à devenir Romain. La *centuriation* était devenue si répandue à l'intérieur de l'empire au cours des ans qu'elle semblait à tous relever de l'ordre naturel des choses. Mais pour ceux qui étaient nés et avaient été élevés hors de l'*imperium romanum,* Ballista compris, elle demeurait fondamentalement étrange, lourdement grevée de connotations de conquête et d'identité perdue.

Ballista arrêta son cheval sur le bord de la route et fit signe à la colonne de continuer à avancer, criant à l'adresse de Turpio qu'il les rattraperait un peu plus tard. La troupe le dépassait au pas. Ces neuf jours de route semblaient avoir rodé l'unité. Les hommes donnaient l'impression d'être plus disciplinés et beaucoup plus enjoués. Même le train d'équipage, constitué de trente chevaux de somme, guidés par des civils, et des quinze membres de la suite de Ballista, n'était plus l'affreux convoi hétéroclite qu'il avait été au départ d'Antioche.

Cela avait été une marche facile : jamais plus de vingt milles par jour, cantonnement chez l'habitant dans une ville ou un village presque à chaque étape, une seule nuit passée à la belle étoile. Une marche facile, mais qui avait fait du bien à la troupe.

Ballista observait les hommes qui le dépassaient. Jusqu'à quel point étaient-ils attachés à l'empire ? La cohorte était une unité de l'armée régulière romaine, mais ses hommes avaient été recrutés à Palmyre, à la fois un royaume satellite et une partie de la province romaine de Cœlé Syrie. L'araméen était leur première langue ; la seconde, pour ceux qui en possédaient une, était le grec. Leur connaissance du latin se limitait aux ordres et à quelques obscénités. Leurs casques, armures, boucliers et épées faisaient partie de l'équipement standard de l'armée romaine, mais leurs carquois faisant aussi office d'étuis pour leurs arcs étaient de conception orientale et personnalisés à l'extrême. Les ornements orientaux attachés à la selle et à la bride de leurs chevaux se balançaient et tintinnabulaient ; et leurs ceintures personnelles ainsi que leurs pantalons bouffants à rayures de couleurs vives trahissaient leurs origines orientales.

Comment tout cela affecterait-il sa mission en Syrie ? On lui avait toujours dit que les Syriens manquaient de courage au combat, et la chute des villes biens fortifiées de Séleucie et d'Antioche semblait le confirmer. Pourtant, s'entendre dire pendant des générations qu'ils étaient des lâches pouvait bien avoir eu l'effet inverse. Le cliché modelait peut-être la réalité plus qu'il ne la reflétait. Et qu'en était-il des royaumes-satellites d'Émèse et de Palmyre ? Leurs rois se sentiraient-ils assez romains pour céder à Ballista les troupes qu'on lui avait ordonné de réquisitionner ?

La perspective de la difficile tâche de solliciter des troupes redonna à ses pensées un cours désormais familier : pourquoi ne lui avait-on pas confié des troupes romaines pour qu'il les mène vers l'est ? N'importe qui pouvait voir que les deux unités d'Arété étaient totalement inadéquates. Pourquoi l'avait-on choisi, lui qui n'avait aucune expérience de l'Orient, pour défendre ces avant-postes ?

Des préoccupations humaines aux surnaturelles, le pas était aisé à franchir pour qui avait été élevé dans les forêts et les fens de nord de la Germanie. Pourquoi le fantôme du grand type l'avait-il visité à nouveau ? Ce n'était pas arrivé depuis deux ou trois ans. Qu'importe, il avait affronté ce salaud à de nombreuses reprises, une fois lorsque Maximin était encore

vivant, et bien souvent depuis qu'il l'avait tué. Le présage des corbeaux était très différent ; et bien pire. Aucun mortel ne pouvait l'emporter sur l'Encapuchonné, le Borgne, Odin le Père-de-Tout.

Pour chasser ces mauvaises pensées, Ballista talonna son hongre gris et le mit en position pour sauter par-dessus le fossé à gauche de la route. Le cheval le franchit facilement. Dans un cri qui allait s'amplifiant, et qui n'était pas sans rappeler le *barritus* de sa tribu, Ballista poussa sa monture dans un galop effréné à travers champs.

« Émèse est tout à fait mon genre de ville », pensa Maximus. « Une fois acquittées les obligations religieuses, on peut labourer le champ. » Il ne recherchait pas n'importe quel champ, il le lui fallait jeune et exotique, avec un peu de chance, la fille d'un des nobles du coin. Dans tous les cas, une vierge, totalement inconnue de lui.

Dans cette région, la coutume voulait que toutes les filles se rendissent au temple avant leur mariage. Là, la plupart d'entre elles, le front ceint d'une ficelle tressée, s'asseyaient dans l'enclos sacré. Chacune devait attendre qu'un des hommes flânant le long des allées balisées jetât sur ses genoux une pièce d'argent. Alors elle se rendait dehors avec lui, qui fût-il, riche ou pauvre, beau ou laid, et le laissait prendre sa virginité.

Bien sûr, cela devait être dur pour certaines des filles (les plus disgracieuses devaient probablement rester là par tous les temps pendant des années), mais dans l'ensemble, l'idée semblait excellente à Maximus. La question du « dehors » le rendait quelque peu perplexe : n'étaient-ils pas déjà dehors ? Fallait-t-il prendre une chambre à proximité ? Ou voulait-on dire contre un mur, dans une ruelle sombre ? Depuis sa mésaventure à Massilia, ce genre de chose ne lui seyait guère.

Cependant, cet aspect n'était pas ce qui frappait le plus son imagination. Bien qu'elles ne pussent se soustraire aux exigences de leurs dieux, les filles de la noblesse ne devaient pas se mélanger aux filles de porchers (même s'il ne s'agissait pas en fait de porchers, puisqu'il semblait que ces gens ne mangeassent pas de porc). Elles étaient peut-être obligées d'avoir des

rapports sexuels avec de parfaits inconnus, il n'en restait pas moins que certaines barrières sociales devaient être maintenues. Entourées de leurs serviteurs, les filles de riches étaient conduites au temple dans des carrosses fermés et c'était là, à l'intérieur, qu'elles attendaient. Maximus se délectait de cette pensée.

Il avait même hâte d'assister aux cérémonies religieuses. On disait qu'ils avaient le sens du spectacle, ces Syriens – ou ces Phéniciens ou Assyriens, il ne savait au juste. À la vérité, il était bien malaisé de dire ce qu'étaient les habitants de la ville d'Émèse. De toute façon, quelle que fût leur origine, ils étaient connus pour les cérémonies élaborées qu'ils donnaient en l'honneur de leur divinité solaire, Élagabal.

Elles eurent lieu juste avant l'aube. L'assistance était disposée en demi-cercle, par ordre de préséance, autour d'un autel, chaque personne tenant à la main une torche allumée. Ils se mirent à psalmodier et Sampsigeramus, le roi d'Émèse et prêtre d'Élagabal, s'avança. Un orchestre de flûtes et de fifres fit entendre ses notes aiguës et Sampsigeramus commença à danser autour de l'autel. Il portait une longue tunique descendant jusqu'au sol, un pantalon et des mules, le tout de couleur violette et orné de pierres précieuses, une haute tiare et une multitude de colliers et de bracelets. D'autres danseurs se joignirent à lui, tournoyant et virevoltant, s'accroupissant et sautant. La musique atteignit son paroxysme et ils s'immobilisèrent brusquement, chacun prenant la pose. L'assistance applaudit, la suite de Ballista poliment, le reste du public à tout rompre.

Des meuglements annonçaient l'étape suivante. Un grand nombre de bœufs et de moutons furent conduits au milieu du demi-cercle. Le prêtre-roi d'allure délicate délégua la mise à mort des deux premiers animaux, mais en inspecta lui-même les entrailles, soulevant dans ses mains jointes les circonvolutions fumantes. Les augures étaient bons ; Élagabal était content.

La cérémonie prit fin alors que les premiers rayons de soleil apparaissaient au-dessus du temple. « Splendide, cela manquait peut-être un peu de singes, de serpents, mais c'était splendide et

maintenant que c'est fini… » Les pensées de Maximus furent interrompues par Ballista enjoignant son entourage de le suivre dans le temple. À l'intérieur trônait un grand aigle d'or tenant en son bec un serpent entortillé. Mais c'était Élagabal lui-même qui dominait la scène : un cône de pierre, sombre et massif. À la lumière des chandelles, les inscriptions énigmatiques sur sa surface noire polie semblaient bouger.

Le minuscule prêtre-roi Sampsigeramus parla à Ballista qui se retourna vers ses hommes.

— Le dieu souhaite m'honorer d'une audience privée. Demetrius et Calgacus, attendez-moi dehors. Mamurra, Turpio, Maximus, vous avez quartier libre.

Les portes du temple se refermèrent derrière lui.

Maximus se demandait par où commencer. Vraisemblablement, le complexe religieux dans son entier comptait comme enclos sacré. Où donc étaient les filles ?

Avec Mamurra à sa suite, il commença à chercher dans la rue à l'extérieur de l'entrée principale. Il y avait bien quelques carrosses, mais des personnes des deux sexes y montaient et s'en allaient. Ils n'abritaient donc pas de vierges languissantes. Il étendit sa quête aux rues adjacentes. Sans plus de succès. Puis, avec Mamurra toujours à sa remorque, il quadrilla la pinède, avant d'explorer la cour derrière le temple.

Il revint au temple à grands pas et interpella le jeune Grec :

— Demetrius ! Espèce de petite pute, tu t'es fichu de moi ! Il n'y a pas un foutu carrosse en vue, pas une putain de ficelle autour de la tête de qui que ce soit. Il n'y a probablement pas une seule foutue vierge dans toute la ville, et encore moins ici !

Le jeune Grec semblait inquiet.

— Tu m'avais pourtant dit qu'il y avait des vierges ici ! Comme tu m'avais dit qu'il y en avait qui nous attendaient dans les temples à Paphos et aux alentours d'Antioche, seulement on n'y est pas allé.

— Non, non, non, pas du tout, bégaya Demetrius. Je t'ai juste lu un célèbre passage d'Hérodote sur la prostitution sacrée dans l'ancienne Babylone, et je t'ai dit que l'on racontait que la même

chose se produisait jadis dans la vieille ville de Paphos, dans le bois sacré de Daphné près d'Antioche, et ici.

Le visage du secrétaire était l'image même de l'innocence.

— Et que certains disent que cette coutume a peut-être encore cours.

Maximus lança un regard noir à Demetrius, puis à Calgacus.

— Si jamais j'apprends que…

Il s'interrompit et se tourna à nouveau vers le jeune Grec :

— Bon, tant pis. Tiens, ça va peut-être t'empêcher de te plaindre à tout bout de champ de n'être pas allé voir ce vieux sanctuaire d'Aphrodite : il y a une putain de grosse pierre noire ici qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de Chypre.

Puis s'adressant à Mamurra, il dit :

— Bon, on ne va pas y passer la journée. Un bon chasseur de biches sait où tendre ses filets. Venez, cher *prœfectus,* allons voir derrière les paravents, je les débusquerai. Dommage qu'il nous faille payer plein tarif.

Il s'éloigna, content d'avoir pu lancer cette pique à Demetrius. Ces précieux sanctuaires grecs étaient en tous points semblables à ceux d'une bande de Syriens ou autres, allez savoir au juste d'où venaient les habitants d'Émèse.

Une nouvelle aube, un nouveau départ. Ballista se tenait à côté de son cheval : un hongre gris de quatre ans dont la robe, à part quelques pommelures sur l'arrière-train, était blanche. Ses attaches étaient plus fines que celles des précédentes montures de Ballista, mais il semblait robuste. Il faisait preuve d'un bon mélange de fougue et de docilité ; ce qui lui manquait en vitesse, il le compensait en endurance. Et il avait le pied extrêmement sûr. Ballista en était très content ; il l'appellerait Cheval Pâle.

L'homme et son cheval tressaillirent lorsque que les portes s'ouvrirent à la volée et que la lumière orange des torches inonda la cour du palais. Derrière eux, on entendit un juron étouffé et un raclement de sabots sur le dallage.

Sampsigeramus apparut, s'avançant de son petit pas pressé et maniéré. Il s'arrêta en haut des marches. Ballista tendit ses reines à Maximus et monta l'escalier pour le rejoindre.

— Au revoir, Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius,* Chevalier de Rome, *Dux Ripæ,* Commandeur des rives. Merci d'avoir honoré ma demeure de votre présence.

« Odieuse petite tante, je parie que ton cul est aussi large qu'une citerne », pensa Ballista.

— Au revoir, Marcus Julius Sampsigeramus, prêtre d'Elagabal, roi d'Émèse. Tout l'honneur est pour moi, dit-il à voix haute.

Il se pencha en avant et, affectant l'ingénuité, ajouta :

— Je n'oublierai pas le message que le dieu m'a transmis, mais n'en parlerai à personne.

— Élagabal, *Sol Invictus,* le Soleil Invaincu, ne se trompe jamais.

Ballista, accompagnant sa volte-face d'un mouvement théâtral de sa cape, dévala les marches deux à deux et sauta sur son cheval. Il tourna bride, salua sèchement et sortit de la cour.

Pas de troupes. Le roi d'Émèse ne fournirait aucune troupe pour combattre les Perses. Un refus sans ambiguïté, suivi de vagues allusions à la possibilité que des troupes soient rendues disponibles à d'autres fins. Tandis qu'il s'éloignait au petit trot vers la porte en compagnie de sa suite, il pensait aux raisons qui avaient conduit Émèse à devenir un foyer de révolte. Pendant des siècles elle n'avait pas troublé l'histoire, c'était à se demander si elle avait vraiment existé. Aujourd'hui, en l'espace d'une génération à peine, elle avait produit une série de prétendants au titre impérial. Il y avait eu tout d'abord ce jeune pervers connu de tous sous le nom de son dieu, Élagabal (on l'avait supprimé, enfoncé dans un égout, à Rome, l'année ou Ballista était né). Puis, quelques années auparavant, Iotapianus (qui fut décapité) et, seulement l'année passée, Uranius Antoninus que l'on avait emmené enchaîné à la cour impériale.

Cela pouvait être l'argent. La demande sans cesse croissante des Romains pour les produits de luxe avait grandement développé le commerce en provenance de l'est. Émèse était située sur la meilleure route commerciale : l'Inde jusqu'au golfe Persique, les rives de l'Euphrate jusqu'à Arété, à travers le désert via Palmyre jusqu'à Émèse et de là vers l'ouest. Cela pouvait être le hasard. Une femme de la famille des prêtres-rois

avait épousé un sénateur nommé Septime Sévère, lequel était plus tard devenu empereur, contre toute attente. Les fils de cette femme avaient hérité du trône. Une fois qu'une ville a produit deux ou trois empereurs, elle s'attend à en produire d'autres. Cela pouvait être les déficiences des Romains. Lorsque Rome n'avait plus été capable de la protéger des Perses, la riche et confiante ville d'Émèse, aimée de dieu, avait dû pourvoir elle-même à son salut.

Les prétendants étaient tous issus de différentes branches de la même famille de prêtres-rois. On comprenait bien pourquoi les empereurs avaient choisi d'élever ce Sampsigeramus à la dignité de roi d'Émèse : si quelqu'un dans cette famille étendue de prêtres turbulents ne devait causer aucun problème, c'était bien ce petit homme insignifiant à la démarche efféminée. Pourtant, il semblait maintenant être fidèle à sa lignée : en cette époque troublée, Émèse ne pouvait consacrer aucune troupe à la défense d'Arété, une ville lointaine et dont le sort était probablement déjà scellé, mais les vaillants hommes d'Émèse seraient toujours prêts à répondre à l'appel d'Élagabal et à combattre pour une juste cause avec un bon espoir de succès. Il y avait eu, dans le message du dieu à Ballista, de vagues allusions, mais à peine voilées, à une révolution – « Le monde ordonné deviendra désordonné… Un reptile à la peau sombre… se déchaîne contre les Romains… une chèvre marchant de côté… » – probablement liée à une traîtrise, même si le caractère abstrus du langage prophétique était sujet à interprétation.

Le reptile était vraisemblablement le roi des Perses. Quant à la chèvre, désignait-elle Ballista lui-même ? Ils auraient pu trouver un animal plus impressionnant, un lion ou un sanglier, par exemple. Peu importait. Il écrirait aux empereurs et leur ferait part de ses soupçons. Malgré les insinuations de Sampsigeramus, Ballista doutait qu'ils pensassent qu'il était déjà impliqué.

Le Père-de-Tout seul savait le genre de chaos qu'ils allaient trouver à la porte de la Palmyrène. La veille, Ballista avait donné son accord pour qu'une caravane appartenant à un marchand d'Arété les accompagnât dans leur voyage. Turpio l'y avait

exhorté. Le marchand, Iarhai, était l'un des hommes les plus influents d'Arété. Il aurait été déraisonnable de l'offenser (ce bâtard de Turpio avait-il reçu un pot-de-vin ?). La décision éviterait certes un affront, mais elle causerait presque certainement la confusion ainsi que du retard, avec tous ces chameaux, chevaux et civils éparpillés sur la route.

Le ciel avait pris une délicate teinte rose. L'aurore éclairait par en-dessous les quelques nuages. Mamurra se tenait au milieu de la route et attendait.

— Comment vont les choses, *Prœfectus ?*

— Bien, *Dominus*. Nous sommes prêts à prendre la route.

Mamurra avait l'air de vouloir ajouter quelque chose. Ballista attendit, mais rien ne se passa.

— Qu'y a-t-il, *Prœfectus ?*

— C'est la caravane, *Dominus*. *(Mamurra semblait troublé.)* Ce ne sont pas des marchands, mais des soldats.

— De quelle unité ?

— Ils ne font pas partie d'une unité. Ce sont des mercenaires – de l'armée privée de cet homme, Iarhai. *(Mamurra paraissait décontenancé.)* Turpio… il a dit qu'il vous expliquerait.

Singulièrement, Turpio semblait un peu moins sur la défensive que d'habitude. On discernait même l'esquisse d'un sourire sur son visage.

— C'est tout à fait légal, dit-il. Tous les gouverneurs de Syrie l'ont autorisé. Les hommes influents d'Arété ont conquis leur position en protégeant les caravanes dans leurs traversées des déserts. Ils engagent des mercenaires.

Il était peu probable que le centurion se permît de mentir ouvertement.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, ou de quelque chose de semblable, dit Ballista.

— C'est ainsi que les choses se passent à Palmyre aussi. Cela fait partie de ce qui rend ces deux villes si différentes. *(Turpio souriait.)* Je suis sûr qu'Iarhai vous expliquera mieux que moi ce qu'il en est. Il vous attend en tête de la colonne. J'ai convaincu Mamurra qu'il valait mieux que les hommes d'Iarhai ouvrent la voie. Ils connaissent bien les routes du désert.

Turpio et Mamurra montèrent en selle et encadrèrent Ballista. Il partit au petit trot, suivi de près par son garde du corps et son secrétaire. Le *draco* blanc flottait au-dessus de leurs têtes. Ballista fulminait.

À leur passage, les hommes de la Cohors XX criaient à leur adresse le genre de bons vœux que l'on forme habituellement au début d'un voyage. Ballista était trop furieux pour répondre autrement que par un sourire forcé et un signe de la main.

Les mercenaires se tenaient cois. Ballista les observait du coin de l'œil. Ils étaient nombreux, alignés en colonnes par deux, probablement une bonne centaine en tout. Leur commandement n'avait pas tenté de leur imposer une quelconque uniformité. Leurs vêtements délavés par le soleil étaient de couleurs différentes. Certains portaient un casque, pointu à l'orientale ou romain, d'autres allaient tête nue. Cependant, une certaine cohésion, liée à des nécessités d'ordre fonctionnel, les unissait. Ils portaient tous une tenue orientale adaptée au désert : des bottes basses, d'amples pantalons et tuniques, de grandes capes. Tous avaient un long sabre soutenu par un baudrier et, attachés à leur selle, un étui pour leur arc, un carquois et une lance. Ils semblaient disciplinés. Ils semblaient coriaces. « Formidable, vraiment épatant, grommela Ballista pour lui-même. Nous voilà avec des mercenaires dont nous ne savons rien, supérieurs en nombre, et au moins aussi bien équipés et organisés que nous. »

Un homme attendait en tête de colonne. Il n'y avait rien d'ostentatoire dans sa tenue ou sa monture, mais on voyait bien que c'était lui qui commandait.

— Vous êtes Iarhai ?

— Oui.

Il s'exprimait d'une voix calme, une voix habituée à être entendue d'un bout à l'autre d'une caravane.

— On m'a dit que vous étiez un marchand.

— On vous a mal informé. Je suis un *synodiarque*, j'escorte les caravanes.

Le visage de l'homme semblait confirmer ses paroles : marqué de rides profondes, à la peau épaisse burinée par le

sable. Sa pommette droite et son nez avait été cassés. La partie gauche de son front était ornée d'une cicatrice blanche.

— Alors où est la caravane que vos cent hommes sont censés protéger ?

Ballista regarda autour de lui, autant pour surveiller les mercenaires que pour souligner ses paroles.

— Je n'ai pas entrepris ce voyage pour aider les marchands, mais pour tenir la promesse que j'ai faite au dieu du soleil.

— Vous avez vu Sampsigeramus ?

— Je suis venu consulter le dieu. Sampsigeramus est la raison pour laquelle j'avais besoin des cent hommes.

Ballista n'avait aucune confiance en Iarhai. Mais quelque chose dans sa manière d'être lui plaisait. De plus, sa défiance à l'égard du prêtre-roi maniéré lui semblait être une bonne chose.

Le visage d'Iarhai se fendit d'un sourire qui n'était pas vraiment apte à rassurer.

— Vous autres, Occidentaux, avez souvent du mal à croire que l'empire autorise les nobles d'Arété et de Palmyre à commander des troupes. Mais laissez-moi vous le prouver.

Il fit un geste et l'un des cavaliers s'avança, tenant un porte-documents en cuir. Ballista mit un moment à se rendre compte que c'était une belle jeune fille, habillée en homme et montant à califourchon. Elle avait les yeux très sombres. Ses cheveux noirs dépassaient de son bonnet. Elle semblait hésiter en lui tendant les documents.

« Ils ne sont pas sûrs qu'un Barbare du Nord sache lire », pensa Ballista. Il fit abstraction de son agacement (et le Père-de-Tout savait qu'il en avait l'habitude). Il serait peut-être utile qu'ils le croient illettré.

— Mon secrétaire va nous dire ce qu'il en est.

Tandis qu'elle se penchait pour donner l'étui à Demetrius, sa poitrine tendit sa tunique. Ses seins étaient plus gros que ceux de Julia. Elle était plus ronde, un peu plus petite. La vigueur qui se dégageait d'elle était sans doute due aux longues heures passées à cheval.

— Ce sont des lettres remerciant Iarhai d'avoir protégé les caravanes. Elles émanent de plusieurs gouverneurs de Syrie et,

pour certaines, d'empereurs – Philippe, Dèce et autres. Iarhai y est parfois désigné par le titre de *strategos,* général.

— Toutes mes excuses, *strategos*. Comme vous le dites, nous autres, Occidentaux, ne nous attendons pas à ce qu'il puisse en être ainsi.

Ballista lui tendit sa main droite. Iarhai la serra.

— Mais je vous en prie, *Dominus*.

Ce n'était pas seulement à cause de la fille que Ballista avait décidé de chevaucher en tête en compagnie d'Iarhai ; l'embarras de Turpio en sa présence y était pour beaucoup.

Le *draco* blanc de Ballista et le drapeau plutôt élaboré d'Iarhai, un demi-cercle orné de banderoles figurant un scorpion rouge sur fond blanc, flottaient au-dessus de la tête de la colonne. Le *signum* vert en surmontait le milieu, au-dessus des derniers des quatre-vingts mercenaires et des premiers des soixante cavaliers de la Cohors XX. Iarhai avait envoyé dix de ses hommes au-devant d'eux pour former l'avant-garde et dix autres encore pour veiller sur les flancs de la caravane.

— Parlez-moi du temps qu'il fait à Arété, dit Ballista.

— Oh ! Il y fait un temps exquis ! Au printemps, il y souffle une légère brise et chaque petite dépression dans le désert se remplit de fleurs. L'un de vos généraux a dit que la région jouissait d'un climat sain – nonobstant la dysenterie, la malaria, la typhoïde, le choléra et la peste.

Le jeune fille, Bathshiba, sourit.

— Mon père vous taquine, *Dominus*. Il sait bien que ce qui vous importe est d'en apprendre plus sur l'époque des campagnes militaires.

Son regard était d'un noir de jais, plein d'assurance et d'espièglerie.

— Et ma fille ne sait pas tenir sa place. Depuis que sa mère est morte, je lui ai trop lâché la bride. Elle a oublié comment tisser et maintenant, elle monte à cheval comme une amazone.

Ballista vit qu'elle ne se contentait pas de s'habiller en homme, elle était aussi armée comme les cavaliers de son père.

— Vous voulez savoir quand viendront les Perses.

C'était une affirmation. Les yeux de Ballista étaient encore fixés sur elle lorsqu'Iarhai reprit.

— La saison des pluies commence à la mi-novembre. Peut-être aurons-nous la chance de rallier Arété avant qu'il ne se mette à pleuvoir. Les pluies transforment le désert en une mer de boue. Une petite troupe comme la nôtre peut passer, non sans difficultés. Mais il serait beaucoup plus difficile à une grande armée de se déplacer. Si l'armée en question était cantonnée devant une ville, il serait impossible de la ravitailler.

— Pendant combien de temps encore Arété sera-t-elle en sûreté ?

Ballista ne voyait pas l'intérêt de refuser d'admettre ce dont tout le monde était déjà persuadé.

— Les pluies cessent en janvier habituellement. S'il pleut encore en février, cela veut dire que les récoltes seront bonnes.

Iarhai se tourna sur sa selle.

— Les Sassanides viendront en avril, lorsqu'il y aura de l'herbe pour leurs chevaux et plus de pluie pour pourrir la corde de leurs arcs.

« Et ensuite, il nous faudra tenir jusqu'en novembre », pensa Ballista.

Le caractère improbable de l'emplacement de Palmyre frappait l'imagination de Mamurra. C'était bien le dernier endroit où l'on s'attendait à trouver une ville ! Comme si quelqu'un avait décidé d'en construire une dans les lagons et marécages des Sept Mers[44] au bord de l'Adriatique.

Il avait fallu six jours pour rallier Palmyre depuis Émèse ; six jours d'un trajet monotone et ardu. Il y avait bien une route romaine, en bon état qui plus est, mais le voyage avait été difficile. Deux jours d'ascension jusqu'à la crête de ce massif montagneux sans nom, quatre jours pour en redescendre. Au cours des cinq premiers jours, ils ne rencontrèrent qu'un hameau et une petite oasis. Cela mis à part, rien ; un amoncellement sans fin de rochers fauves renvoyant l'écho de

[44] La métaphore se réfère aux sept embouchures du Pô.

leur passage. L'après-midi du sixième jour, Palmyre surgit brusquement devant leurs yeux.

Ils se trouvaient dans la Vallée des tombes. Les immenses sépultures rectangulaires bordant les versants escarpés de la vallée écrasaient de leur démesure hommes, chevaux et chameaux. Mamurra trouvait cela troublant. Il y avait, certes, une nécropole à l'extérieur de chaque ville, mais rien de semblable à ces imposants monuments funéraires ressemblant à des forteresses.

En tant que *Prœfectus Fabrum,* il avait dû s'occuper du train d'équipage, empêcher qu'il ne fût pris dans le flot, apparemment inépuisable, des véhicules et bêtes de somme se dirigeant vers la ville. La plus grande partie de cette circulation était locale, des ânes et des chameaux en provenance des villages du nord-ouest, charriant des outres d'huile d'olive, du suif et des pommes de pin, avec çà et là quelques négociants venus de plus loin à l'ouest, apportant de la laine italienne, des statues de bronze et du poisson salé. Un bon bout de temps s'était écoulé avant qu'il ne fût libre de contempler Palmyre.

Des bâtiments s'alignaient sur une distance d'au moins deux milles en direction du nord-est, rangée après rangée de colonnades bien ordonnées. Des jardins s'étendaient sur une distance similaire vers le sud-est jusqu'au pied des murs. La ville était immense et à l'évidence très prospère.

L'enceinte était constituée de bas murs de briques crues d'environ six pieds de large et ne comportait pas de tours. Les portes étaient réduites à leur plus simple expression : de simples portails de bois. Vers l'ouest, sur les hauteurs, les murailles ne formaient pas un vrai rempart ; c'étaient plutôt des tronçons de murs espacés, destinés à renforcer les barrières naturelles. Le lit d'un oued traversait la ville et les jardins signalaient la présence d'eau mais l'aqueduc qui partait de la nécropole serait assez facile à couper. Lentement, avec sa pondération coutumière, Mamurra parvint à la conclusion que les défenses de la ville n'étaient pas bonnes. Il avait été jadis *speculator,* éclaireur de l'armée, et chacune des identités qu'il avait revêtues laissait son empreinte. Mamurra était d'autant plus fier de cette perspicacité qu'il ne pouvait en faire état.

Il y avait une belle pagaille devant la porte, mais ils finirent par pénétrer dans la ville. Hommes et bêtes gagnèrent leurs quartiers et Mamurra s'en fut trouver Ballista. Le *Dux* attendait en compagnie de Maximus et Demetrius.

— Il se nomme Odénath, expliquait le jeune Grec à Ballista. En latin ou en grec, on lui donne le titre de roi de Palmyre. Dans leur dialecte dérivé de l'araméen, c'est le seigneur de Tadmor. On raconte qu'il a levé une armée d'au moins trente mille cavaliers pour combattre les Perses, il y a trois ans, à l'époque des événements.

Iarhai, accompagné de la jeune dévergondée qu'il avait pour fille, s'approchait à cheval. Mamurra et les autres montèrent en selle. Ballista demanda à Iarhai de les guider jusqu'au palais d'Odénath et ils se mirent en marche, progressant lentement à travers les rues à colonnades très fréquentées et jalonnées de boutiques qui étaient autant d'explosions de couleurs. L'odeur qui s'en échappait était puissante, mais pas du tout désagréable : des senteurs d'épices exotiques mêlés aux familières odeurs de cheval et d'humanité grouillante. Ils débouchèrent sur une belle place, passèrent devant une *agora* et un théâtre avant d'arriver au palais, où le chambellan courtois qui les attendait les fit entrer.

Mamurra n'avait aucun rôle à jouer dans la réception du nouveau *Dux Ripæ* par Odénath, Roi de Palmyre, à part peut-être faire un pas en avant lorsqu'on le présentait et reprendre aussitôt sa place. Il avait donc tout loisir d'observer les gens qui y participaient. Odénath y alla de son bref discours officiel de bienvenue : la réputation martiale de Ballista qui avait franchi montagnes et océans… la confiance en un avenir radieux que sa présence faisait naître, etc., etc. La réponse de Ballista, après une introduction tout aussi futile, se terminait par une requête polie, mais sans ambiguïté : il lui fallait des troupes. Odénath s'étendit alors longuement sur les troubles qui agitaient l'Orient depuis l'invasion perse – des brigands partout, les Arabes, les bédouins s'éveillant à une cupidité forcenée ; bref, il était terriblement navré, mais tous ses hommes étaient affectés au maintien de la paix dans le désert et ils parvenaient tout juste à mener à bien leur mission.

Mamurra avait bien du mal à dénombrer toutes les choses qu'il détestait chez Odénath, Seigneur de Tadmor, et sa cour. Pour commencer, il y avait ses cheveux et sa barbe soigneusement frisés et parfumés. Ensuite, la manière raffinée dont il tenait sa coupe de vin, en se servant seulement de son pouce et de deux doigts, les rubans et cordons brodés qui ornaient ses vêtements, les coussins doux et moelleux, richement décorés eux aussi et empestant le parfum, sur lesquels il s'asseyait. Et sa cour, bien que ce fût difficile à concevoir, était encore pire. Le ministre en chef, Verodes, et les deux généraux – affublés de noms barbares ridiculement semblables, Zabda et Zabbai – étaient attifés comme des copies conformes de leur seigneur. Il y avait un fils minaudant, dont on aurait dit qu'il vendait son cul au coin de la rue, et, comme si tout cela ne suffisait pas, effrontément assis avec tout ce beau monde, non seulement un eunuque (probablement une sorte de secrétaire, à moins qu'il ne fût employé à des divertissements coupables) mais une femme (une salope sournoise nommée Zénobie – la nouvelle épouse d'Odénath).

— Cela doit être parce que c'est au beau milieu de nulle part, dit Mamurra à voix basse à l'adresse de Ballista.

— Quoi donc ?

— Cet endroit. *(Mamurra eut un geste circulaire)*. Palmyre est riche comme Crésus. Ses défenses ne valent pas tripette et elle est tenue par une bande de tapettes qui ont autant de couilles que leurs eunuques ou leurs femmes. C'est donc sa situation dans ce coin perdu qui lui procure sa sécurité. Et d'après moi, c'est une bonne chose qu'ils aient trop peur de nous donner des troupes.

Ballista marqua une pause avant de parler.

— Je pense que c'est exactement la conclusion à laquelle je serais arrivé si je ne m'étais pas entretenu aussi longtemps avec Iarhai. Maintenant, je ne suis plus si sûr.

Mamurra resta silencieux.

— La Cohors XX a été formée ici à l'origine et la plupart de ses recrues viennent d'ici. Ils me paraissent assez coriaces. Et puis il y a les mercenaires d'Iarhai. Certains sont recrutés parmi les nomades du désert, mais la plupart d'entre eux sont

originaires de Palmyre ou d'Arété. Par tradition, ces deux villes fournissent des mercenaires et pas seulement aux Romains.

On amena les chevaux. Tandis qu'ils montaient en selle, Ballista reprit :

— On s'attend toi et moi à ce que les guerriers ressemblent à des guerriers ; des légionnaires endurcis ou des Barbares du Nord chevelus. Mais les apparences sont peut-être trompeuses. Il n'est pas sûr que tous les Orientaux soient des lâches.

— Vous avez raison, j'en suis sûr, dit Mamurra.

Il n'en était pas sûr, mais il n'était pas prêt à écarter totalement cette hypothèse. Comme à son habitude, il y réfléchirait.

Les pensées de Ballista l'avaient transporté très loin avant que les paroles de Mamurra le ramenassent à la réalité. Très loin et dans de multiples directions, mais pour en revenir toujours au refus du roi de Palmyre, et du roi d'Émèse avant lui, de lui fournir des troupes. Ce n'était pas que ces Syriens eussent peur de combattre ; ils avaient combattu trois ans auparavant. C'était plutôt qu'ils ne voulaient pas combattre. Pour quelles raisons ? La richesse de Palmyre et d'Émèse dépendait des échanges entre Rome et son voisin à l'est. Les deux villes étaient comme suspendues au point d'équilibre entre Rome et la Perse. Ne pas satisfaire la requête de Ballista équivalait à ne pas satisfaire celle des empereurs romains. Avaient-elles décidé de pencher vers la Perse ? Et puis il y avait l'assurance avec laquelle les deux rois avaient refusé d'accéder à sa demande, comme s'ils n'encourraient aucunes représailles de la part des empereurs romains, pas même un léger ressentiment. Les empereurs leur avaient-ils dit, à l'insu de tous, qu'ils pouvaient refuser de l'aider ? Tout le monde s'attendait-il à ce qu'il échouât ?

Les trois *frumentarii* se retrouvaient dans le genre d'environnement qu'ils affectionnaient : une taverne dans une ruelle. Un endroit sombre et miteux où ils se sentaient en sécurité. Pour quiconque regardant à l'intérieur, ils ressemblaient à deux scribes et un messager prenant quelques

coupes ; seulement quelques coupes, car leur *dominus* avait ordonné pour le lendemain un autre départ aux aurores. Demain, ils entameraient la dernière partie du long périple qui devait les mener à Arété.

Le *frumentarus* natif de Subura posa trois pièces de monnaie sur la table.

— Qu'en pensez-vous ?

Sur les trois *antoniniani*[45], trois profils d'hommes assez semblables coiffés d'une couronne à fleurons regardaient fixement à droite de l'observateur.

— Je pense que la hausse des prix est lamentable. Mais, en partant du principe qu'une fille prend à peu près l'équivalent de la solde quotidienne d'un soldat, tu devrais pouvoir t'en payer une jolie avec ça.

Les *frumentarii* éclatèrent de rire.

— Mais non Sertorius, espèce de sinistre abruti. Je voulais que vous regardiez les portraits sur ces pièces et que vous pensiez aux endroits où nous avons été.

Le Romain ramassa l'une des trois pièces.

— Mariadès, un rebelle originaire d'Antioche.

Puis, les deux pièces restantes.

— Iotapianus et Uranius Antoninus, deux autres rebelles, venant d'Émèse ceux-là. Et où sommes-nous allés ? À Antioche puis à Émèse. Notre barbare de *Dux* nous emmène en excursion sur les sites des récentes révolutions. Il veut voir si les braises de la révolte couvent toujours sous les cendres.

Ils burent en silence pendant un moment.

— Alors c'est peut-être dans l'autre direction qu'il faudrait aller voir. D'Arété à Palmyre, de Palmyre à Émèse, c'est la porchion ouest de la route de la choie, dit le Nord-Africain.

— Et alors, Hannibal ?

Le Romain était toujours aussi brusque.

— Le produit des taxes sur la route de la choie pourrait financher n'importe quelle révolte.

— Je ne suis toujours pas convaincu qu'il y ait une route de la soie, dit l'Espagnol.

---

[45] Pièce de monnaie en usage dans l'Empire romain.

— Ah, ne commence pas avec ça, Sertorius. Tu as vraiment des théories ridicules parfois. Il ne manquerait plus que tu prétendes que ce Barbare n'est pas en train de mijoter quelque chose. Nous savons tous qu'il prépare un mauvais coup, une trahison, sinon l'empereur ne nous aurait pas confié cette mission.

Derrière le rideau, à l'abri des regards, un quatrième *frumentarius* regardait et écoutait. Ce qu'il entendait le remplissait d'aise. Ses trois collègues se montraient exemplaires – la parfaite démonstration des dangers qu'il y avait à faire travailler des *frumentarii* en équipe : la rivalité, l'atmosphère étouffante, semblable à celle régnant dans une serre, qui favorisaient le développement de théories du complot toujours plus absurdes. On pouvait croire, à leur décharge, que chacun jouait double jeu. Si l'un d'entre eux pensait à un complot assez plausible pour qu'il en fît part aux empereurs, il ne serait pas assez stupide pour partager avec les autres l'honneur de l'avoir découvert, encore moins l'avancement et les avantages matériels qui en découleraient. De toute façon, ils étaient parfaits pour une autre raison : le *Dux Ripæ* se doutait certainement qu'il y avait *des frumentarii* dans son entourage et s'il cherchait bien, il trouverait ces trois-là bien avant qu'il ne le trouve lui.

PRAEPARATIO

(Hiver 255-256)

VI

La distance à vol d'oiseau de Palmyre à Arété faisait l'objet de discussions. Turpio considérait qu'elle n'était que de cent vingt milles ; Iarhai pensait qu'elle avoisinait plutôt les cent cinquante milles. Cela n'avait que peu d'importance. Tous deux étaient d'accord pour dire qu'elle était bien plus longue par la route – et quelle route ! En comparaison, le trajet précédent d'Émèse à Palmyre ressemblait à une promenade à cheval dans un de ces jardins ornementaux et récréatifs que les Perses nommaient *paradis*. Les trois premiers jours furent supportables ; une route romaine en direction du nord-est et un village pour s'y arrêter chaque nuit. Le quatrième jour, ils bifurquèrent plein est et durent suivre une piste caravanière. Ils mirent trois jours à descendre des montagnes. Puis ils se retrouvèrent dans le désert.

Malgré les années qu'il avait passées en Afrique du Nord, Ballista, à l'instar de beaucoup de gens du Nord, imaginait le désert comme une vaste étendue de dunes de sable doré, un peu comme les plages de son enfance, en plus grand, et sans la mer. Le désert en cet endroit ne ressemblait en rien à cela. Il y avait du sable, mais l'élément dominant était la pierre ; une multitude de pierres pointues, dures, semblant guetter les animaux pour les estropier. Et sous les pierres, des scorpions et des serpents épiant les hommes pour les blesser.

La caravane se traînait de point d'eau en point d'eau. Elle ne parcourait probablement pas plus de dix milles par jour en moyenne. Chaque jour était en tout point semblable au précédent : en selle avant l'aube, puis la chaleur torride sous laquelle hommes et bêtes peinaient et suaient. À chaque mille ou presque, il fallait s'arrêter pour soigner une bête qui boitait ou récupérer la charge qu'elle avait perdue. Seuls le bruit des sabots des animaux, le craquement du cuir et les quelques jurons machinaux des hommes venaient rompre le silence.

Cette répétition, apparemment sans fin, de journées identiques évoquait dans l'esprit de Demetrius le châtiment de Sisyphe, condamné à pousser chaque jour dans le Tartare, sur une pente abrupte, un énorme rocher qui toujours retombait avant d'atteindre le sommet. Ballista pensait à Skoll, le loup qui pourchasse la queue du soleil. Maximus avait très peur des serpents.

Le sixième jour, une chaîne de hautes collines apparut au loin. Ils étaient presque arrivés : Arété était juste derrière. Ballista partit au petit galop devant la colonne. Maximus, Demetrius et un nouveau porte-étendard, un Palmyréen qui, lorsqu'il s'était engagé dans l'armée, avait pris le nom ridiculement romain de Romulus, talonnèrent leurs chevaux et le suivirent. Le *draco* qu'il portait claquait et sifflait dans le vent.

Ballista était assis sur son cheval gris au sommet de la colline et contemplait la ville d'Arété. Elle était située à environ un mille et à trois cents pieds en contrebas. De son observatoire, il pouvait voir l'intérieur de la ville et distinguer ses principales caractéristiques. Sa première évaluation était assez encourageante.

Au loin, à l'est, en bas de ce qui semblait être une falaise escarpée, coulait l'Euphrate qui avait la réputation d'être l'un des plus grands fleuves, l'une des *limes imperii,* les limites de l'empire. Cette réputation n'était pas usurpée : il était énorme, aussi grand que le Rhin ou le Danube et comme eux, il ne coulait pas dans une seule direction. Il comportait plusieurs îles, dont une assez grande très proche de la ville. Pourtant, il était si large qu'il n'y avait aucune chance que l'ennemi parvînt à le traverser sans rassembler un très grand nombre de bateaux ou sans construire un pont. Ce qui, dans les deux cas, prendrait du temps, ne pourrait pas se faire à l'insu des assiégés et pourrait être contrecarré.

Au nord et au sud, la ville était bordée de ravins. L'ingénieur qui sommeillait en Ballista imaginait les pluies d'hiver érodant la roche friable au cours des millénaires. Le ravin au sud était le plus petit. Il se creusait tout près des murs, son versant le plus éloigné remontant au niveau de la plaine à quelque neuf cents

pieds de la ville. L'écart entre le pied des murs et le bord du ravin nord était un peu plus grand, mais ne dépassait pas une vingtaine de pieds. Ce ravin se scindait en deux, un premier éperon rocheux s'élevant devant l'extrémité de la muraille ouest de la ville, l'autre se fondant dans les collines au nord-ouest. Les deux ravins étaient larges d'au moins six cents pieds en n'importe quel endroit, ce qui les mettait tout juste à portée des machines de jet.

Le côté ouest semblait le plus propice à une attaque. Depuis le pied des collines, une plaine tapissée de roches beiges s'étendait jusqu'aux murailles de la ville. À part quelques gros rochers çà et là, elle ne comportait aucun élément de relief.

Ballista étudiait la scène d'un œil professionnel. À cette distance, les murs, hauts et en bon état, lui semblaient bons. Il distinguait cinq tours rectangulaires en encorbellement surmontant la muraille au sud et à l'est, trois au nord, et pas moins de quatorze à l'ouest. Les murs en face de la plaine et de l'Euphrate comportaient des portes fortifiées, chacune flanquée de deux tours. Un groupe d'hommes poussant des ânes devant eux s'approchait de la porte principale, probablement des paysans venus des villages du nord-ouest apportant des vivres. S'en servant comme d'un repère, Ballista estima à presque trois mille pieds la longueur du mur faisant face à la plaine. Ce qui voulait dire une distance de presque deux cents pieds entre chaque tour en encorbellement. Bien que celles de l'extrémité nord fussent plus rapprochées, ce qui faussait la moyenne, une observation attentive montrait que les tours n'étaient jamais espacées de plus de trois cents pieds. Une très bonne chose. Les tours permettaient aux assiégés d'envoyer des projectiles à la fois sur les côtés, le long de la muraille, et devant elle. La plupart des espaces entre les tours correspondaient à la portée d'un javelot et tous étaient inférieurs à la portée d'une flèche. Un assiégeant s'approchant des murs aurait donc à essuyer des tirs venant de trois directions. Il semblait que les bâtisseurs de l'enceinte d'Arété eussent concentré leurs ressources (construire des tours prenait du temps et coûtait de l'argent) au bon endroit.

Le seul problème apparent était la nécropole. Une suite de tombeaux monumentaux – d'après ses calculs approximatifs, au moins cinq cents, peut-être plus – s'étendait depuis le mur ouest sur un demi-mille, à mi-distance des collines. Et ils ressemblaient en tout point à ceux de Palmyre : de hautes tours carrées en pierre. Chacun de ces tombeaux permettait à l'assaillant de se mettre à couvert. Chacun était une potentielle plate-forme d'artillerie. Pris ensemble, ils constituaient une formidable source de matériaux, immédiatement disponibles, pour construire des ouvrages de siège. Ils allaient lui rendre la vie dure à plus d'un titre.

Ballista reporta son attention à l'intérieur des murs. Derrière la porte s'ouvrant sur le désert, la rue principale d'Arété dessinait une ligne droite ; d'autres rues la croisaient, à intervalles réguliers, exactement à angle droit. L'ensemble d'îlots rectangulaires bien nets couvrait presque toute la ville, se désagrégeant seulement dans le coin sud-est pour être remplacé par des ruelles tortueuses. Dans le coin nord-ouest, Ballista apercevait une zone dégagée, probablement le *campus martius,* (le Champ de Mars), le terrain d'exercices de l'armée dont Turpio lui avait parlé.

Ballista scruta à nouveau la ville, répertoriant cette fois-ci ce qui ne s'y trouvait pas : pas de théâtre, pas de cirque, pas *d'agora* apparente et surtout, pas de citadelle.

Son évaluation était mitigée. La zone découverte ainsi que le plan hippodamien[46] créant des îlots réguliers faciliteraient le rassemblement et le déplacement des troupes défensives. Mais si l'ennemi parvenait à ouvrir une brèche dans les murs, en l'absence d'une deuxième ligne de défense ou de bâtiments permettant d'en improviser une, la régularité de la trame urbaine jouerait alors en sa faveur. Tellement d'hommes allaient mourir à Arété au printemps prochain…

— Le *kyrios* réfléchit !

Le chuchotement furieux de Demetrius tira Ballista de ses pensées. Il se tourna sur sa selle. Maximus et Romulus,

[46] Du nom de l'architecte grec Hippodamos de Milet.

impassibles, semblaient fixer un point au-dessus de sa tête. Demetrius avait mis son cheval en travers du chemin.

— Laisse-la passer, Demetrius.

Bathshiba sourit au jeune Grec, qui semblait ne plus savoir s'il devait la foudroyer du regard. Elle talonna son cheval et l'amena à côté de celui de Ballista.

— Alors, vous demandez-vous si cela en vaut la peine ?

— Dans un sens, oui. Probablement pas dans celui que vous croyez.

— Est-ce que cela vaut la peine qu'un célèbre général romain et un guerrier du Nord tel que vous accomplisse un aussi long voyage pour défendre un patelin infesté de mouches comme celui-ci ? Voilà le sens que je prêtais à la question. Et un patelin infesté de mouches rempli de Syriens luxurieux, décadents et efféminés qui plus est.

— Les gens de mon peuple – lorsqu'ils ne sont pas trop occupés à se peindre en bleu, à se soûler ou à s'entretuer, bien sûr – racontent cette histoire : un soir, un étranger se présenta à Asgard, la demeure des dieux, et offrit de construire un mur tout autour en échange de la main de Freyja, la belle déesse.

— Je ne suis pas certaine que mon père ou votre épouse apprécieraient la manière que vous avez de me faire des compliments.

Ballista rit.

— Je suis sûr qu'ils ne l'apprécieraient pas, en effet. Et je suis sûr aussi que vous n'êtes pas venue uniquement pour le plaisir de ma compagnie.

— Non. Mon père sollicite votre permission d'envoyer un messager afin de prévenir nos concitoyens de notre arrivée. Son messager peut aussi aviser les édiles afin qu'ils viennent vous accueillir aux portes de la ville.

Ballista réfléchit un instant.

— Bien sûr, votre père peut envoyer un messager à vos concitoyens. Mais j'enverrai un membre de ma suite pour aviser les autorités. Remerciez votre père de son offre.

« Cela fait toujours une complication politique en moins », pensa Ballista.

— Et l'étranger a-t-il obtenu la main de la déesse ? dit Bathshiba en tournant bride.

— Non, les dieux se sont ris de lui. Les histoires du Nord ont rarement une fin heureuse.

Anamu attendait le nouveau *Dux Ripæ* aux portes d'Arété.

La colonne de poussière s'éloignait des collines et se dirigeait vers la ville. Au moins ce nouveau seigneur barbare avait-il eu la bienséance, ou avait été assez bien avisé, d'envoyer un messager. En fait, tout avait été préparé depuis quelques jours déjà et, ce matin-là, les éclaireurs qu'Anamu avait postés sur la crête des collines avaient rapporté que le nouveau *Dux Ripæ* était en vue. Les hommes d'Ogelos aussi étaient là.

Anamu regarda Ogelos de l'autre côté de la route. Comme c'était souvent le cas, l'ostensible simplicité de sa tenue irritait Anamu : la tunique unie descendant à mi-mollets, le cordon blanc en guise de ceinture, le bonnet pointu blanc quelconque, les pieds nus… Cette image du simple prêtre détaché du monde matériel semblait battue en brèche par la ridicule barbe à deux pointes d'Ogelos, soigneusement taillée et bichonnée (mais grisonnante, remarqua Anamu avec satisfaction). Ogelos tenait une branche de palmier dans une main, une cruche, un bol et deux couteaux dans l'autre. Il était debout à côté d'un haut vase d'eau bénite et d'un autel portatif au-dessus duquel un voile de chaleur ondulait. Le feu avait été allumé à temps : il ne dégageait plus de fumée. Ogelos était organisé. Anamu ne l'avait jamais sous-estimé.

Derrière Ogelos se tenait un acolyte dont la magnifique tenue écarlate et blanche contrastait délibérément avec celle du prêtre. Il tenait dans ses mains un encensoir et un hochet. Derrière le garçon, deux prêtres costauds, vêtus comme Ogelos, attendaient avec le taureau sacrificiel.

Les autres prêtres se tenaient en retrait vers les portes. Tous les groupes religieux d'Arété étaient représentés : les prêtres de Zeus Megistos, Zeus Kyrios, Zeus Theos, Atargatis, Azzanathcona et Aphlad, de Bel et Adonis, et de nombreux autres encore. Même les prêtres des groupes qui niaient l'existence des autres dieux étaient là – le responsable de la synagogue et le chef des chrétiens.

Les légionnaires de la *vexillatio* de la Legio IIII Scythica, basée à Arété, étaient alignés sur une distance de trois cents pieds le long de la dernière portion de route avant les portes de la ville. Ils étaient autant là pour marquer leur respect envers le nouveau *Dux* que pour contenir le *démos,* les classes inférieures – non que l'on s'attendît à un quelconque débordement. Leur commandant, Marcus Acilius Glabrio, le seul homme à cheval, se tenait au milieu de la route, devant les portes, assis sur un très bel alezan. Il respirait la condescendance.

La plupart des membres du conseil, revêtus de toges brodées, arborant bracelets, améthystes et émeraudes et tenant à la main leurs précieuses cannes au pommeau d'argent, recouvertes de plaques d'or merveilleusement ouvragées, attendaient du même côté de la route qu'Anamu. La séparation des pouvoirs religieux et politique n'avait pour ainsi dire pas cours à Arété. La plupart des prêtres étaient aussi conseillers, et chaque homme était chef religieux dans sa maison. Les vraies divisions étaient celles qui opposaient les trois principales personnalités de la ville.

« À l'époque de nos pères, il devait y avoir trente protecteurs de caravanes à Arété », pensait Anamu. Deux ans auparavant seulement, il y en avait une douzaine. Mais il avait fallu faire preuve d'habileté pour éviter l'exil, pour rester en vie lorsque la ville ouvrit pour la première fois ses portes aux Perses, avant de se soulever et de massacrer leur garnison. Aujourd'hui, il n'en restait plus que trois. Ogelos, en sa qualité de prêtre d'Artémis, avait survécu et prospéré, dissimulant ses traîtrises sous le couvert d'une fausse piété. Iarhai s'en était allé trouver les Romains, était revenu et avait organisé le massacre. Il avait toujours été comme un taureau devant une barrière ; des revirements soudains, la fervente certitude d'avoir raison. Anamu n'avait jamais eu d'idées bien arrêtées quant à l'arrivée des Perses ou leur fin violente. Il se considérait comme un tamaris ployant doucement sous la brise ; peut-être même comme l'un de ces bosquets de tamaris de ce côté-ci de l'Euphrate, avec un sanglier tapi derrière. Anamu se délectait de la métaphore ; la poésie était très chère à son cœur.

La colonne de poussière avait grossi, sa tête était maintenant au milieu de la plaine. Tout était prêt. En tant qu'archonte de l'année, principal magistrat, il incombait à Anamu de s'en assurer. De l'orge, du foin, des cochons de lait, des porcs, des dattes, des moutons, de l'huile, de la sauce de poisson, du poisson salé – tout avait été livré au palais du *Dux Ripæ*. Il cochait dans son esprit toutes les victuailles de la liste virtuelle ; tout devait être payé par le *Dux*. Profit et poésie faisaient bon ménage chez Anamu.

Un peu plus loin sur la route, la fanfare se mit à jouer. Les tambours et instruments à cordes imprimaient un rythme rapide et haché tandis que retentissaient les sifflets. Une chorale d'enfants se joignit à elle afin de proclamer l'*adventus,* l'arrivée du nouveau *Dux*.

Un porte-étendard ouvrait la marche, tenant une bannière en forme de dragon que le vent faisait se tordre et siffler comme s'il était vivant. À une ou deux longueurs derrière, venait le nouveau *Dux*. Il avait belle allure, une allure barbare certes, mais une belle allure.

« Iarhai, espèce de sale bâtard ! » Anamu ne savait au juste s'il avait parlé tout haut. La musique aurait couvert ses paroles de toute façon. « Salopard de faux-jeton ! » Anamu s'était attendu à voir Iarhai. Il savait depuis quelque temps déjà que Iarhai voyageait avec le *Dux* (et il présumait qu'Ogelos le savait aussi). Mais il ne pensait pas voir ses hommes en tête de la colonne. Ce n'était pas tant que Iarhai voyageât avec le Dux, il semblait plutôt l'escorter, le protéger. « Sombre salaud ! Espèce de… » Anamu s'arrêta en même temps que la fanfare et la chorale.

Le *Dux Ripæ* tira sur les rênes de son cheval. Il leva la main droite, paume vers l'avant, le geste rituel exprimant à la fois un salut bienveillant et l'affirmation d'un pouvoir. Les habitants d'Arété le saluèrent en retour et commencèrent à l'acclamer.

— Que les dieux te gardent ! Que les dieux te gardent ! Que les dieux te gardent !

« Espèce d'enculeur de chameaux ! » Extérieurement, Anamu agitait son rameau de palmier et scandait avec le reste

de la populace. Intérieurement, il fulminait. « Sale maquereau ! Comment as-tu pu prostituer ton unique fille ? »

Bathshiba et Iarhai s'étaient avancés à cheval. Ils s'arrêtèrent juste derrière le *Dux*. Le regard d'Iarhai croisa celui d'Anamu et son visage cabossé s'éclaira d'un petit sourire.

Anamu n'avait pas survécu aux événements récents en laissant libre cours à ses émotions. Lorsque les acclamations prirent fin, il avait retrouvé la pleine possession de ses moyens. Il regardait Ogelos tremper la palme dans le haut vase, asperger l'eau bénite, jeter quelques poignées d'encens sur l'autel, verser une libation et, de son couteau, trancher la gorge du taureau. Lequel s'agita et mourut sous des auspices raisonnablement heureux.

Le sophiste Callinicus de Petra s'avança pour donner son discours officiel de bienvenue. Ogelos disait toujours qu'il préférait que les vérités simples fussent simplement énoncées et Iarhai ne cachait pas que l'art oratoire l'ennuyait, mais Anamu s'était réjoui à l'avance de ce discours. Le goût de la rhétorique étant l'une des choses qui caractérisait l'homme cultivé.

— Sous de riants auspices vous vîntes, vaillant plénipotentiaire des empereurs, étincelant tel le rayon dardé par l'astre du jour…

L'introduction, fondée sur la joie comme le voulait la tradition, avait été assez solide. Qu'en serait-il du corps du discours, axé sur les actions du sujet, sa ville ou son pays natal et sa famille ?

— Tel le brave timonier, vous affronterez le danger, pour soustraire le navire aux vagues démontées…

Bonne idée que d'en venir directement aux vertus théoriques. L'orateur avait sagement évité de mentionner les origines du *Dux* ; et ils ne savaient encore rien de ses actions. Il continua dans la même veine, le courage et la justice, la tempérance et la sagesse, et finalement l'épilogue :

— Nous sommes venus vous accueillir, en masse et le cœur rempli de joie… Vous êtes notre sauveur, notre forteresse, notre bonne étoile… une aube radieuse abolit maintenant les ténèbres.

Callinicus termina sur un geste théâtral de sophiste, respirant bruyamment et essuyant la sueur de son front pour montrer toute la difficulté de la composition extemporanée.

« Pas mal », pensa Anamu. Même si les productions de Callinacus semblaient toujours avoir été préparées de longue date. Il serait intéressant de voir comment le Barbare allait tourner sa réponse. La tradition voulait que l'on dise à quel point l'on avait désiré voir le gymnase, les théâtres, les temples et ports de la ville visitée. Cela semblait une tâche ardue, même si le *Dux* n'avait pas été un Barbare, pour quelqu'un qui n'avait presque certainement jamais entendu parler de la ville avant de recevoir ses ordres, une ville qui, de plus, ne pouvait s'enorgueillir de son gymnase, ni de ses théâtres et encore moins de ses ports puisqu'elle était située en plein milieu du désert.

Le *Dux* commença.

— Par le passé, j'étais peiné et affligé. Je ne pouvais poser les yeux sur la plus belle des cités sous le soleil. Aujourd'hui, je la vois et ma peine se dissipe et mon affliction s'évanouit. Je vois tout ce que j'ai si ardemment désiré, et ce n'est pas un rêve, mais la réalité palpable de ces murs, de ces temples, de ces colonnades ; de cette ville qui tout entière est un havre de grâce dans le désert.

Impressionnante, la manière dont il était passé directement à ce qui aurait normalement dû être la deuxième partie. Et la ville vue comme un havre dans le désert, voilà qui était une bonne idée ! Maintenant, il se lançait dans un long *encomium*[47] du puissant Euphrate – fleuve et dieu, gardien qui jamais ne dormait, flot intarissable, pourvoyeur de vivres et de richesses. Après la nature venait la culture : les habitants d'Arété étaient hospitaliers, respectueux des lois, vivaient en harmonie et traitaient les étrangers comme leurs concitoyens. Le tout de la plus belle eau – malgré l'ironie involontaire du dernier passage.

Le *Dux* en vint aux accomplissements et aux actions et, dans son bref épilogue, reprit la métaphore de la ville comme un port dans le désert.

---

[47] Éloge.

Anamu sentit se dissiper son appréhension. Ce Barbare méritait qu'on s'y attarde. Il parlait bien le grec. Il comprenait l'éloquence et l'art oratoire. Anamu saurait se charger de lui.

La cérémonie civile de l'*adventus* s'était bien déroulée. Maintenant, Ballista lançait des ordres d'une seule volée : il fallait qu'on vît dès le départ que c'était lui qui commandait. Il irait tout d'abord honorer d'un sacrifice la *Tyché*[48] de la ville et remercier les autres dieux d'avoir permis que la colonne arrivât sans encombre, puis il se rendrait dans sa résidence officielle, le « palais ». Dans deux heures, il prendrait la parole devant le conseil.

Ses premiers contacts avec les autorités civiles aux portes de la ville avaient été assez cordiaux, mais on ne pouvait certainement pas en dire autant de sa rencontre avec les militaires.

Un officier, son cheval en travers de la route, avait bloqué le passage de Ballista.

— Marcus Acilius Glabrio, *Tribunus Laticlavius,* commandant de la *vexillatio* de Legio IIII Scythica à Arété.

Son accent et ses manières auraient signalé qu'il était issu d'une vieille famille sénatoriale romaine si son titre de *Laticlavius* ne l'avait déjà fait.

Il n'était pas descendu de cheval pour accueillir le nouveau *Dux*. Un seul regard sur l'arrogant jeune homme juché sur son cheval richement harnaché avait suffit à Ballista pour le prendre immédiatement en grippe.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Ballista n'avait jamais entendu quelqu'un énoncer la formule militaire consacrée avec aussi peu de respect.

— J'inspecterai vos hommes demain, à la deuxième heure du jour, sur le Champ de Mars, dit Ballista.

— À vos ordres.

Glabrio n'avait pas ajouté *Dominus*. Cela semblait être devenu une habitude parmi les officiers des provinces de l'Est.

---

[48] Divinité tutélaire d'une ville ou d'un État.

— Ensuite, nous étudierons les comptes de votre unité au quartier général.

— J'en aviserai l'*exactor* et le *librarius*.

Le ton de Glabrio semblait indiquer qu'il laissait à son secrétaire et à son comptable le soin de s'occuper de ces choses bassement terrestres. Son attitude n'annonçait rien de bon, mais au moins n'avait-il pas encore ouvertement désobéi aux ordres – à la différence du commandant de la Cohors XX. Encore une fois, comme à Séleucie, il n'y avait pas trace de Gaius Scribonius Mucianus. Aucune chance désormais que Ballista oubliât le nom du tribun. Qu'est-ce que ce bâtard de Scribonius pouvait bien foutre ? Cette deuxième rebuffade délibérée était encore pire que la première. Qu'il ne se soit pas rendu à Antioche pour accueillir son nouveau *Dux,* en dépit des ordres qu'on lui avait donnés, était une chose, mais qu'il ne se donnât même pas la peine de venir aux portes de la ville dépassait vraiment les bornes. Cela ne pouvait être qu'une tentative préméditée de saper l'autorité de Ballista, de faire échouer sa mission avant même qu'elle eût commencé.

Ballista regarda autour de lui et aperçut Turpio qui semblait désirer ardemment être ailleurs.

Le foudroyant du regard, il lui dit :

— *Pilus Prior,* fais en sorte que la Cohors XX se trouve sur le Champ de Mars à la troisième heure demain. Les comptes de l'unité seront contrôlés à la sixième heure.

Turpio prit sèchement acte de l'ordre. Quelle qu'eût été la relation de camaraderie que le long périple avait fait naître entre les deux soldats professionnels, elle s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé. Le visage de Turpio était fermé et respirait l'hostilité.

— Dis à ton tribun qu'il ferait mieux d'être là s'il attache une quelconque importance à son avenir.

Ballista était certain que Turpio en savait plus sur l'absence de Scribonius qu'il ne voulait bien le dire. Conscient qu'il ne découvrirait rien en présence de nombreuses troupes et de la moitié de la population de la ville, il fit volte-face et s'en alla.

Après avoir accompli le sacrifice rituel et s'être baigné dans son nouveau palais, Ballista se rendit à pied au temple

d'Artémis. Là, sur le seuil de ce qui passait pour être un *bouleutérion,* le bâtiment où se réunissait le conseil de la cité, il attendit debout. Il n'appréhendait pas du tout le discours qu'il aurait maintenant à y faire. À la différence du précédent, celui-ci serait tout empreint de dures réalités.

L'enclos sacré d'Artémis occupait l'îlot dans son entier. Le conseil se réunissait dans un bâtiment plutôt petit dans le coin sud-est. Le fait que le *bouleutérion* fût à l'écart de l'agora, que les conseillers pussent être libres de s'isoler pour se réunir, loin des gens ordinaires, en disait long sur l'équilibre politique entre riches et pauvres dans cette ville.

— *Dominus*, auriez-vous l'obligeance de me suivre ? dit l'archonte.

Demetrius souffla son nom à l'oreille de Ballista. Anamu avait bien étrange allure. Ce n'était pas intentionnel. Il portait une toge de cérémonie ornée d'une fine rayure violette et sa barbe ainsi que ses cheveux dégarnis étaient coupés de manière conventionnelle. C'était sa tête qui était déconcertante : son visage était bien trop long et ses yeux bien trop écartés, leurs coins externes tournés vers le bas semblant reproduire les commissures de ses lèvres.

Anamu les mena dans une pièce en forme de U où une quarantaine d'hommes, les conseillers d'Arété, étaient assis. « Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius, Dux Ripæ,* soyez le bienvenu. » Anamu s'assit sur le premier gradin, à l'endroit où son nom était inscrit. Seuls Iarhai et Ogelos, le prêtre d'Artémis, y avaient pris place. De nombreux noms parmi ceux qui y étaient gravés avaient été rayés. À l'évidence, la politique était une activité dangereuse dans cette ville. Ces trois survivants étaient les hommes qui comptaient vraiment. Pourtant, il aurait été imprudent d'ignorer les autres conseillers. Ballista voyait que la plupart des prêtres qui l'avaient accueilli aux portes de la ville siégeaient comme conseillers, y compris le prêtre chrétien hirsute.

Le calme régnait. Des particules de poussière flottaient dans la lumière du soleil. Ballista commença à parler.

— Conseillers, vous devez vous préparer à de très grands sacrifices. Les Sassanides arrivent. Au printemps prochain, ils

remonteront l'Euphrate. Ils seront conduits par Shapur, le Roi des Rois en personne. Comme les habitants d'Arété ont massacré sa garnison l'année dernière, il ne reculera devant rien pour prendre la ville. S'il y parvient, les vivants envieront les morts. *(Ballista marqua une pause.)* Les empereurs Valérien et Gallien m'ont donné les pleins pouvoirs pour organiser la défense de la ville. Nous pouvons tenir jusqu'à ce que le grand Valérien nous vienne en aide à la tête d'une armée de campagne impériale. Mais cela sera difficile. Je vais avoir besoin de votre soutien inconditionnel. Soyez sûrs que si nous ne nous unissons pas maintenant, nous mourrons tous séparés, crucifiés chacun sur sa propre croix.

Cela avait été une longue, très longue journée. Ballista avait peine à croire qu'il avait vu Arété pour la première fois ce matin même. Il était assis de côté sur le muret de la terrasse. L'Euphrate coulait deux cent cinquante pieds en contrebas. De ce côté-ci du fleuve, il y avait des bosquets de tamarins et quelques palmiers dattiers ; de l'autre côté, des champs cultivés s'étendaient presque à perte de vue. Un couple de pluviers se pourchassaient au-dessus de l'eau. Julia aurait aimé être ici. Bathshiba aussi.

— Oui, merci, je vais boire un peu.

Maximus versa le vin coupé d'eau et reposa la cruche avec précaution. Il s'assit sur le muret, un genou replié sous lui, en face de Ballista. Aucun d'eux n'éprouvait le besoin de préserver les distances lorsqu'ils se trouvaient seuls.

— Ça ne va pas, ton *palais*.

Maximus avait mis l'accent sur le mot. Il sourit.

— C'est un piège à rat.

Il but une gorgée de vin.

— La première cour n'est pas trop mal, avec son grand portail. La seconde n'a aucun dispositif de sécurité. Il y a un portail au nord pour les écuries, un autre au sud pour les cuisines, et des portes qui permettent d'accéder dans la première cour et ici.

Il montra de la main les appartements privés du Dux.

— Les portes ne sont pas le vrai problème. Les murs sont bas, faciles à escalader. Il y a un espace ouvert au sud, mais au nord, les bâtiments sont presque collés au nôtre. En au moins trois endroits, on pourrait sauter d'un toit à l'autre.

Il but une autre gorgée et prit une olive.

— Demetrius ! *(Ballista fit signe au jeune Grec, qui était resté poliment assis à l'autre bout de la terrasse, de s'approcher.)* Sers-toi à boire et assieds-toi.

Le garçon s'assit en tailleur par terre.

— Il faudrait apporter quelques meubles ici.

Tandis que son maître parlait, Demetrius sortit une tablette à écrire en bois et commença à consigner ses remarques sur la cire avec son stylet.

— Alors, comment les choses se présentent-elles ? demanda Ballista.

Demetrius prit un morceau de papyrus et étudia ce qu'il y avait écrit de son écriture nette et serrée.

— Dans l'ensemble, bien, *Kyrios*. En fait, nous avons trop de vivres et bien trop de vin. Nous manquons de papyrus, mais cela mis à part, nous n'avons aucun souci à nous faire tant sur la qualité que sur la quantité. Le problème, c'est ce que cela nous coûte. Je me renseignerai à l'agora avant que nous ne payions un seul denier à l'archonte Anamu.

— Voilà bien les Orientaux, dit Maximus. Ils savent qu'un Barbare du Nord illettré mange comme quatre et boit comme un trou, alors ils le grugent.

Demetrius prit un air peiné. Les trois hommes burent et mangèrent en silence.

Ballista regardait un bateau entreprendre la traversée depuis la berge opposée. Avec un courant aussi fort, il avait dû la commencer loin en amont pour compenser. Les deux rameurs souquaient ferme et profitèrent de l'abri qu'offrait l'une des îles pour se reposer. Ils repartirent. L'angle pris par le bateau semblait devoir les mener à la jetée principale située au pied des marches abruptes menant à la *Porta Aquaria,* la porte du fleuve.

Une toux étranglée se fit entendre ; c'était tout ce que Calgacus parvenait à faire pour signaler l'arrivée d'un visiteur.

Mamurra considéra que le valet l'invitait à entrer et passa sous le portique.

Ballista descendit du muret.

— *Prœfectus*.

— *Dominus*.

Ils se serrèrent la main.

— Fais-moi ton rapport, s'il te plaît.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts. *(Mamurra était au garde-à-vous.)* J'ai choisi vingt hommes de la Cohors XX pour constituer votre garde privée. Dix *equites singulares* pour la garde de nuit, dix autres pour la garde de jour. Deux sont postés à la porte principale, un à la porte des écuries, un autre à la porte des cuisines et un autre encore à celle de vos appartements. Les cinq hommes restants seront dans la salle de garde qui donne dans la première cour. Lorsqu'ils ne sont pas de garde, les hommes resteront dans leurs quartiers et les chevaux à l'écurie.

— Très bien, *Prœfectus*.

Mamurra se détendit un peu.

— Tous les membres de votre suite sont installés dans les quartiers des domestiques, dans la zone sud. Ils ont été nourris. Le voyage a été long et je leur ai donné congé pour la nuit, à l'exception d'un messager. J'espère que j'ai bien fait.

Mamurra déclina l'offre de Ballista de boire une coupe avec eux et s'en alla. Ballista demanda à Calgacus de faire venir Bagoas ; il chanterait quelques chansons de son pays pour occuper la soirée.

Un instant dans le désert de l'anéantissement
Un instant, savourer le puits de la vie
— Les étoiles s'estompent dans le ciel et la caravane
S'en va vers l'aube du néant – Hâte-toi !

Les mots du jeune Perse résonnaient dans la lueur du crépuscule baignant le vaste Euphrate. Même Demetrius et Calgacus, qui n'y comprenaient goutte, étaient sous le charme. Chacun était lié à son destin, comme un chien à une charrette. Tous étaient bien loin de chez eux.

À l'autre bout de la ville éclairée par la lune, un homme était assis dans une chambre aux volets soigneusement fermés. De temps à autre, il levait les yeux pour vérifier qu'il était bien seul.

Si savoir lire était une aptitude rare que les classes dominantes et une infime minorité d'esclaves spécialisés étaient les seules à posséder, la faculté de lire tout bas l'était encore plus. D'accord, il suivait les lignes de son doigt et formait les mots avec sa bouche, marmonnant de temps en temps, mais il était fier de lui. De toute façon, ces marmonnements accidentels ne s'entendaient presque pas – compte tenu de ce qu'il était en train de lire, cela valait mieux.

Il savait qu'il ne devrait pas s'enorgueillir de ce talent, mais au moins, il ne s'en vantait jamais. Les circonstances l'interdisaient : l'amour-propre pouvait compromettre sa mission.

Il versa les morceaux de cire dans un petit bol de métal qu'il posa sur les braises, puis ouvrit le codex en bois ; il n'y avait pas de cire sur la tablette à écrire : les mots étaient gravés directement sur le bois. Il les relut pour la troisième fois.

Le Barbare du Nord envoyé par les empereurs est arrivé. Il n'amène pas de troupes. Il dit que Valérien arrivera l'année prochaine avec une armée, mais ne dit pas quand. Les gens ne le croient pas. Il ne s'attend pas être attaqué avant le printemps prochain. Les pluies sont en retard, cette année. Lorsqu'elles auront pris fin, s'il était possible de rassembler l'armée plus tôt et de l'amener ici, elle arriverait peut-être avant que les défenses soient prêtes. N'était-ce pas en février que le Roi des Rois écrasa les agresseurs romains à Misikhè[49] *– que la ville soit connue à jamais sous le nom de Peroz-Shapur – et tua le belliqueux empereur Gordien III ? Quoi qu'il en soit, je m'emploierai à percer leurs secrets, à semer le doute dans leurs esprits et à pointer le doigt sur les faiblesses de leurs murs.*

[49] Actuelle Al-Anbar, près de Falloujah en Irak.

À l'aide d'un vieux stylet, il remua la cire qui avait fondu. Il prit le bol avec des pincettes et la versa dans chacune des parties évidées du codex, avant de reposer le bol et de lisser la surface des tablettes.

Il savait qu'ils seraient nombreux à le traiter de traître, y compris nombre de ses proches, de ceux qu'il aimait. Seuls quelques-uns comprendraient. Mais il ne cherchait pas à s'attirer l'estime passagère de ses contemporains. Il voulait que son œuvre durât à jamais.

La cire avait séché. Il prit un autre stylet et s'appliqua à écrire la plus innocente des lettres sur la surface lisse et blanche.

Mon cher frère,

J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé, comme je le suis moi-même. Les pluies sont en retard cet automne…

VII

Demetrius s'éveilla et, de son lit, prit son matériel d'écriture. Il tenait à ne rien oublier, mais il lui importait aussi de décrire les choses avec exactitude. Il regarda la clepsydre. C'était le *conticinium,* ce moment de calme et d'immobilité, lorsque les coqs ont cessé de chanter, mais que les hommes dorment encore. Il écrivit « *le quatrième tour de garde* », puis, pour être précis « *la onzième heure de la nuit* ». L'heure avait son importance dans ce genre de choses. Ensuite « *vautours… agora… statue* ». Ces aide-mémoire maintenant fixés dans la cire, il se détendit un peu et s'allongea à nouveau.

Il commença à retracer les événements depuis le début. Il s'était rendu à pied à l'agora. Mais quelle agora ? Une foule de gens étaient là, vêtus de diverses manières – des tuniques et capes grecques, des toges romaines, les hauts bonnets pointus des Scythes, les pantalons bouffants des Perses, les turbans des Indiens. Mais tout cela n'indiquait pas le lieu : aujourd'hui, les étrangers étaient nombreux à se rendre dans les grandes villes de l'*imperium*. Ce qui l'avait le plus frappé, c'était que personne ne semblait prêter attention aux vautours volant au-dessus d'eux.

Demetrius n'était pas loin de sombrer à nouveau dans le sommeil, mais il s'efforça de suivre le cours de ses pensées. Les Perses exposaient leurs morts aux charognards – corneilles, corbeaux, vautours. Cela voulait-il dire qu'ils vénéraient les vautours (l'instrument de la volonté de leur dieu) ou qu'ils les avaient en horreur ?

Les vautours avaient tournoyé au-dessus de la statue érigée au milieu de l'agora. Une statue en or qui scintillait au soleil. Elle était grande, peut-être avait-elle été sculptée plus grand que nature, mais elle représentait un homme de grande taille. Nu, dans la posture du Doryphore, le porte-lance. Les muscles de son bras gauche était contractés par le poids du bouclier qu'il

tenait loin de son corps ; ceux de son bras droit, tenant une lance à hauteur de flanc, plus relâchés. Le poids de son corps reposait surtout sur la jambe droite, la gauche étant légèrement avancée, le genou plié. Nichés sous la crête iliaque, la partie saillante marquant la jonction entre bassin et cuisses, le pénis et les testicules étaient suffisamment petits et marqués pour évoquer dans l'esprit d'un Grec la retenue admirable propre à l'homme civilisé. Par certains côtés, elle divergeait du canon fixé par le grand sculpteur Polyclète. Le sujet était plus musclé, plus fermement campé sur ses jambes.

Demetrius écrivit : « *Statue en or au milieu de l'agora, représentation de Ballista dans la posture du porte-lance, pas totalement conforme au canon de Polyclète.* »

Il demeura immobile un instant, tournant et retournant le rêve dans son esprit, pesant les bons et mauvais présages. Mais il valait mieux ne pas préjuger des choses : il arrivait souvent que les interprétations des oniromanciens[50] contredisent toutes les attentes. Dès qu'il le pourrait, mais pas aujourd'hui, il irait en trouver un à l'agora d'Arété.

— Bonjour, *Dux Ripæ*, dit Acilius Glabrio.

Dans la bouche du jeune patricien, le titre ressemblait à une distinction en usage chez l'une des tribus d'Hyperboréens[51] les plus reculées.

— Bonjour, *Tribunus Laticlavius*. Je crains que nous ne soyons un peu en avance.

Ballista et sa suite étaient partis tôt. Ils avaient lentement traversé la ville à pied, mais étaient délibérément arrivés au champ d'exercice avant l'heure fixée.

— Si vos hommes ne sont pas prêts…

Le jeune tribun ne semblait pas pris de court, il souriait au contraire.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

---

[50] Spécialistes de la divination par les songes.

[51] Dans la mythologie grecque, peuple des confins septentrionaux du monde habité.

D’un geste de propriétaire, il indiqua à Ballista et sa suite la tribune de revue des troupes.

Ils parcoururent en silence les quelque deux cents pas qui les en séparaient. Ballista prit place devant, au centre, comme de juste, Acilius Glabrius et Mamurra respectivement à sa droite et à sa gauche ; Maximus se tenait debout derrière l’épaule gauche de Ballista et Demetrius derrière son épaule droite. Ballista avait aussi amené l’haruspice en chef, les deux hérauts, trois scribes et quatre messagers ainsi que cinq de ses *equites singulares* (ses gardes du corps à cheval), et Romulus portant comme toujours le *draco* blanc qui flottait dans la brise légère.

Quatre soldats s’étaient mis à la disposition d’Acilius Glabrio. Tandis qu’on envoyait l’un d’entre eux donner l’ordre aux hommes de commencer la parade, Ballista observait le tribun du coin de l’œil.

Le jeune patricien portait les cheveux longs. Coiffés en arrière pour dégager son front, ils rebiquaient en boucles savantes derrière ses oreilles et sur sa nuque. Sa barbe était coupée court, à l’exception d’un toupet assez long à son extrémité. Ballista admirait beaucoup Gallien, le plus jeune des empereurs, mais non ceux qui en copiaient presque servilement la coiffure et la forme de la barbe.

Une assourdissante sonnerie de buccin retentit et les deux cohortes formant le détachement d’Arété de la Legio IIII Scythica se dirigèrent au pas cadencé vers le champ d’exercice. Chacune y pénétra séparément par la droite, en une longue colonne formée de quatre rangées de cent vingt hommes. Les soldats s’arrêtèrent, se tournèrent vers la tribune dans un beau mouvement d’ensemble, saluèrent et crièrent d’une seule voix : « Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts. »

La première impression de Ballista était celle d’une discrète confiance en leur aptitude à combattre. Un rapide calcul indiquait que le détachement était au complet : neuf cent soixante hommes. Autant qu’il pût en juger, tous les légionnaires étaient équipés de pied en cap : casque en métal ou autre protection pour la tête, cotte de mailles, bouclier ovale, lourds javelots et épées d’entraînement en bois. Tous les

boucliers étaient protégés par des housses en cuir ; aucune crête n'ornait les casques, et aucun chefaillon n'avait tenté d'imposer une quelconque uniformité aux hommes – le style des casques différait légèrement, certains préférant même porter une cagoule de mailles. C'était une unité parée au combat et non à la parade dans un palais impérial.

Dès que le nouveau *Dux Ripæ* les eut saluées en retour, les deux cohortes se mirent en ordre moins serré. La plus proche de la tribune se retourna, et au signal, les deux cohortes se croisèrent, puis pivotant chacune autour d'un centurion, se réalignèrent en deux colonnes qui ne faisaient plus face à la tribune, mais s'en éloignaient. Le tout fut brillamment exécuté.

Acilius Glabrio se pencha en avant, s'appuya sur la balustrade de bois, et cria :

— Êtes-vous prêts à combattre ?

À peine eut-il fini qu'un millier de voix rugirent en réponse :

— Prêts !

Par trois fois, l'appel et la réponse retentirent puis, devançant presque le signal, les centuries de la cohorte de gauche adoptèrent la formation *testudo* ; six tortues compactes de quatre-vingts hommes ; leurs boucliers couvrant l'avant, les flancs et l'arrière, et serrés comme des tuiles sur le dessus, s'assemblèrent juste à temps dans un choc sourd au moment où le premier rang de la cohorte de droite courait et lançait une volée de javelots mouchetés. Ils étaient encore dans les airs lorsque le deuxième rang, dépassant le premier, lança une autre volée. L'opération se répéta encore et encore. Un bruit de tonnerre assourdissant retentit lorsque l'une après l'autre, les volées de javelots heurtèrent les lourds boucliers garnis de cuir. Le buccin sonna et l'on échangea les rôles. Ce fut une autre démonstration impeccable.

Il y eut une pause, les deux cohortes se faisant face. Puis le *barritus* commença à se faire entendre. Le cri, sourd tout d'abord – les légionnaires tenant leurs boucliers devant leurs bouches pour en accentuer la réverbération – s'amplifia jusqu'à devenir un assourdissant hurlement d'outre-tombe. Le *barritus,* ce cri de guerre des Germains que les Romains avaient adopté, donnait toujours la chair de poule à Ballista, faisait battre son

cœur plus vite, ne manquant jamais d'évoquer en lui tout ce qu'il avait abandonné.

Le cri retentissait encore que les deux cohortes se lancèrent à l'assaut l'une de l'autre. Les armes avaient beau être en bois, sans pointe ni bord de métal, elles pouvaient blesser, estropier et même tuer pour peu qu'elles fussent maniées avec adresse et détermination.

On donna le signal et les combattants se séparèrent. Les infirmiers militaires emportèrent la douzaine d'hommes souffrant de côtes fêlées, de membres fracturés et de blessures à la tête. Puis les cohortes formèrent une phalange serrée de seize rangées d'hommes tournés vers la tribune. L'un des hérauts de Ballista s'approcha de la balustrade et hurla à l'attention des légionnaires qui ne soufflaient mot :

— Silence ! Silence dans les rangs pour Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius, Dux Ripæ*.

Les hommes demeuraient silencieux.

Ballista et les légionnaires s'entre-regardaient. Les légionnaires bombaient le torse. Ils s'étaient bien comportés et ils le savaient. Mais Ballista décelait aussi en eux une certaine curiosité. Il les avait vus en action alors qu'eux ne savaient rien de lui, à part ce qu'ils avaient pu apprendre par la rumeur publique. Il y avait fort à parier qu'ils partageassent les même préjugés que Acilios Glabrio à l'encontre des Barbares du Nord.

— *Milites,* soldats… *(Ballista avait pensé un instant les appeler commilitiones, frères d'armes, mais il détestait les officiers recherchant à tout prix la popularité : « frère d'armes » était un titre qui devait se gagner des deux côtés.) Milites,* beaucoup de choses jouent en votre défaveur. Beaucoup de choses pourraient excuser des manœuvres mal exécutées. C'est toujours difficile pour une *vexillatio* détachée de sa légion mère, loin de l'exemple et de la rivalité du reste des cohortes, loin des yeux d'un commandant de légion chevronné.

Un silence encore plus épais régnait dans les rangs des légionnaires, à supposer que cela fût possible. À la décharge d'Acilius Glabrio, son calme tout patricien ne l'avait pas abandonné.

— Dans votre cas, aucune de ces excuses n'est nécessaire. Vous avez fait ce que l'on attendait de vous d'une manière exemplaire. Le cri de guerre en particulier était remarquable. Nombreux sont ceux qui ignorent l'importance du *barritus*, spécialement en face de troupes peu aguerries. Combien de paysans perses inexpérimentés, poussés vers la bataille par le fouet de leur maître, résisteraient à votre barritus ? Bravo ! Je suis impressionné. Créée par le grand guerrier romain Marc Antoine, la Legio IIII Scythica a combattu aux quatre coins de l'*imperium romanum*. Du Nord glacé à l'Est brûlant, elle a vaincu les ennemis de Rome ; les Parthes, les Arméniens, les Thraces, les Daces, les Sarmates et d'innombrables hordes de Scythes sont tombés sous les coups de ses épées. La longue et noble histoire de la Legio IIII Scythica est en sécurité entre vos mains. Nous renverrons chez eux ces serpents perses que sont les Sassanides.

Ballista conclut :

— À l'exception des détachements essentiels, qui seront constitués par votre commandant, vous avez tous quartier libre pour la journée. Amusez-vous bien, vous l'avez mérité !

Les légionnaires poussèrent des acclamations enthousiastes, se mirent adroitement en rang par quatre pour former une longue colonne et passèrent devant la tribune en saluant avant de sortir du Champ de Mars.

C'était presque la troisième heure. Ballista avait ordonné que le tribun Gaius Scribonius Mucianus menât la Cohors XX sur le terrain d'exercice. Il avait appréhendé ce moment : que ferait-il si l'on désobéissait à ses ordres ? Affichant un air détaché, il observa le *campus martius*. Derrière lui, un mur de six pieds de haut, plus fait pour dissuader des intrus que des assiégeants, le séparait de la ville civile. À la gauche de Ballista, il était borné par la muraille ouest de la ville. Ces murs formaient deux limites bien nettes. Les deux autres l'étaient beaucoup moins. À sa droite, le *campus martius* était délimité par de grands baraquements, les *principia,* ainsi que par un temple dédié à la divinité locale Azzanathcona, mais qui servait désormais de quartier général de la Cohors XX, alors que dans le coin le plus

éloigné, la résidence d'Acilius Glabrio, une grande maison privée réquisitionnée, se dressait à l'intérieur même du terrain d'exercice. Ce n'était certes pas la faute du jeune patricien, mais Ballista y trouvait une autre raison de ne pas l'apprécier.

En face de lui, le Champ de Mars n'était pas clairement délimité. On apercevait au fond les murs nord d'Aréte et, devant, le grand temple dédié à Bel, autre dieu local. La fumée du feu éternel dans la cour montait vers le ciel. À droite du temple, se dressait la première tour du mur nord, celle avec la poterne. Étrangement, ce mur était le seul à comporter des arcades.

C'était maintenant la troisième heure. Pour la troisième fois, Gaius Scribonius Mucianus, *Tribunus Cohortis,* commandant en chef de la Cohors XX, lui faisait faux bond. Ce manque de respect flagrant avait-il pour but de saper l'autorité de Ballista ?

Quel que fût le problème avec le tribun, Turpio, lui, avait reçu un ordre direct. Si l'unité auxiliaire n'était pas sur le terrain d'exercice dans les instants qui suivraient, le premier centurion y serait plus tard – au beau milieu, attaché à un poteau et flagellé jusqu'au sang.

La fureur croissante de Ballista s'apaisa lorsqu'un soldat à cheval apparut de derrière les baraquements et transmit la requête du premier centurion pour que la Cohors XX fût autorisée à commencer ses manœuvres.

Les fantassins de la Cohors XX défilèrent sur le *campus martius* en rang par cinq. Ils auraient dû être neuf cent soixante mais, aux yeux avisés des divers observateurs militaires de la tribune, ils étaient bien loin d'atteindre ce nombre. La colonne exécuta bien piètrement une série de manœuvres simples : les centuries se heurtaient les unes aux autres, les hommes se bousculaient.

L'ordre fut donné au premier rang de tirer. Ballista compta plusieurs secondes entre la première flèche et la dernière. Lorsqu'on en vint au cinquième rang, toute velléité de tirer par volées avait disparu. Après l'ordre de cesser le tir, les flèches continuèrent à s'abattre pendant encore quelques instants. Qu'un archer ayant sorti une flèche de son carquois, l'ayant fixée à son arc avant de le bander, préférât désobéir à un ordre

plutôt que se donner la peine de la remettre en place montrait bien à quel point la discipline s'était relâchée. Les manœuvres de l'unité pour se remettre en ligne à l'autre bout du champ d'exercice furent encore plus brouillonnes que précédemment, à supposer que cela fût possible.

— Mais où donc sont passés les autres ? Et comment se fait-il que parmi ceux qui sont là, la moitié n'ait pas son équipement ? murmura Maximus à l'oreille de Ballista.

Ballista n'en pensait pas moins. La seule chose pouvant, à ses yeux, racheter en partie une aussi piètre prestation était que l'adresse au tir individuel ne semblait pas trop mauvaise. La plupart des flèches était regroupées autour des mannequins de bois alignés le long du mur ouest.

Un buccin sonna la charge et, après quelques instants, deux groupes de cavaliers – vraisemblablement deux turmes de la Cohors XX – pénétrèrent au galop sur le Champ de Mars. Il devait y avoir environ soixante hommes dans chaque groupe. Le plus proche semblait être la turme de Cocceius, qui avait accompagné Ballista depuis Séleucie, mais il régnait un tel désordre dans les rangs des deux groupes qu'on ne pouvait être sûr de rien. Ils s'approchèrent des cibles fixes et, dès qu'ils furent à portée, commencèrent à décocher leurs flèches. À soixante pas, chaque cavalier tourna bride vers la droite et tenta de tirer à la mode parthe, par-dessus l'arrière-train du cheval pendant qu'il s'éloignait au galop. Comme les deux turmes ne formaient pas de colonnes organisées, mais galopaient en une masse confuse, la manœuvre était hasardeuse : les cavaliers couraient le risque de se tirer dessus et les chevaux celui de se rentrer dedans. Malgré tout, l'exercice se déroula sans incident majeur. Un cheval se cabra, refusant de tourner, et continua à galoper droit devant. Son cavalier se jeta à terre avant d'atteindre la zone des cibles copieusement arrosée de flèches. Un autre, ayant fait volte-face et se retrouvant sur le chemin d'un de ses congénères, planta ses sabots dans le sol et refusa. Son cavalier fut propulsé par-dessus l'encolure et s'étala sur le sable.

Pendant ce temps-là, les trois autres turmes avaient pénétré dans le calme sur le *campus martius* et s'étaient alignées en

colonne par quatre à droite de la tribune. Mais elles comptaient à peine la moitié de l'effectif, seulement une trentaine de cavaliers chacune. Ballista voyait bien ce qu'essayait de faire Turpio : dissimuler le fait que l'unité souffrait d'un sous-effectif massif et qu'elle était terriblement mal entraînée. Le centurion devait avoir pris des hommes dans trois des cinq turmes afin d'en constituer deux dont les effectifs étaient au complet, en espérant que leurs pitreries fissent oublier les absents dans les trois autres.

Une fois que les deux chevaux eurent été rattrapés et que leurs cavaliers furent remontés en selle, les deux turmes complètes se mirent en formation devant leurs compagnons d'armes. L'ordre fut donné aux deux groupes d'exécuter le cercle cantabrique, un simple exercice de monte en formation dans lequel une unité de cavalerie galope en cercle vers la droite, afin de toujours présenter à l'ennemi le côté protégé par les boucliers, chaque cavalier décochant une flèche au moment où il se trouve le plus près d'une cible ennemie. Toutes les unités de cavalerie de l'empire pratiquaient l'exercice, mais à la connaissance de Ballista, aucune armée romaine n'avait appliqué cette tactique au combat.

Au début, tout se déroula pour le mieux. Le Champ de Mars était entièrement investi par deux cercles de cavaliers tournoyant dans la même direction. Les chevaux allaient au petit galop. Les murs répercutaient le bruit des sabots martelant le sol, la vibration des cordes des arcs, le sifflement des flèches traversant les airs et le choc sourd qu'elles faisaient en atteignant leurs cibles. Des nuages de poussière se formaient. Les flèches tombaient en pluie de plus en plus dense. Puis, ce fut le désastre. La seule vraie difficulté du cercle cantabrique était de maintenir une direction constante ; il ne fallait pas que les cavaliers tournassent trop tôt ou sortissent de la trajectoire circulaire. C'est ce qui arriva. L'un des cavaliers s'écarta du premier cercle. Les efforts désespérés d'un cavalier du second cercle pour l'éviter ne réussirent qu'à troubler sa monture. La collision fut terrible. Hommes et bêtes chutèrent lourdement dans un enchevêtrement de membres et de corps. Un moment plus tard, l'un des chevaux se hissa péniblement sur ses pattes

et s'en alla au galop. Puis un cavalier se redressa et s'assit par terre. Mais l'autre restait immobile et son cheval se débattait en poussant d'horribles hennissements tandis qu'il essayait de se remettre debout en dépit de sa patte cassée.

Un long moment s'écoula avant que les infirmiers militaires n'emportassent le cavalier inconscient. Ballista remarqua qu'ils utilisaient une porte au lieu d'une civière, ce qui témoignait à la fois de leur manque total de préparation, et d'une certaine ingéniosité. Le maréchal-ferrant de l'unité mit lui aussi longtemps à arriver ; il lui fallait achever le cheval blessé. Tandis que trois hommes s'asseyaient sur l'animal condamné, le maréchal ferrant tira sa tête vers l'arrière. Dans un geste d'affection qui faisait peine à voir, il lui caressa le museau, puis, de son couteau qui scintillait au soleil, lui trancha la gorge. Le premier jet de sang atterrit à plusieurs pas, puis vint le sang artériel. Il s'épanchait rapidement, inexorablement, sur le sable. Les efforts du cheval mourant pour respirer par sa trachée sectionnée ajoutèrent une mousse rose à la mare rouge vif.

La cohorte avait fini par s'aligner devant la tribune, au prix de manœuvres maladroites. De nombreux hommes avaient l'air abattu. Ils ne regardaient pas leur nouveau *Dux,* mais le sol ou le dos du soldat devant eux. Cependant, Ballista remarqua avec agacement que certains le toisaient avec insolence, même la manière qu'ils avaient de se tenir semblait un défi.

« Que vais-je pouvoir leur dire ? pensa Ballista. Père-de-Tout, aidez-moi à trouver les mots ! »

— Silence ! Silence dans les rangs pour Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius, Dux Ripæ*.

Les murmures continuaient.

— Silence dans les rangs ! hurla Turpio.

Cette fois-ci, ils s'atténuèrent.

— *Milites,* dit Ballista, il me semble que les manœuvres militaires ont leurs propres règles. Ajoutez-en trop, et l'exercice devient une pantomime compliquée ; de la même manière, retirez-en trop et il ne restera plus rien pour montrer les capacités des unités. *(Il marqua une pause, et les murmures cessèrent.)* Vous n'avez effectué que très peu de manœuvres. L'infanterie ne s'est pas essayée au combat d'escarmouches, ni à

la contremarche. La cavalerie n'a pas tenté de manœuvres compliquées : ni le *xynema* ni le *touloutegon*.

Les murmures reprirent.

— Pourtant, vous n'êtes pas à blâmer trop sévèrement. Vos effectifs réduits ainsi que votre équipement incomplet montrent que vous êtes négligés par vos officiers, tout comme votre éventail limité de manœuvres et votre incapacité à les effectuer correctement. Mais vous ne devez qu'à vous-mêmes votre adresse au tir.

Les hommes se turent. Ils étaient plus nombreux à regarder Ballista et ce n'étaient plus seulement ceux qui le toisaient avec défi.

— Dès ce soir, vous aurez un nouveau commandant. Dans deux jours, vous recommencerez l'entraînement. Au printemps, Cohors XX Palmyrenorum Milliaria Equitata sera au sommet de son art, comme il sied à une noble unité fondée sous le règne de Marc Aurèle, une unité qui a combattu sous les ordres de Lucius Verus, de Septime Sévère, de Caracalla, Valérien et Gallien.

Ballista conclut par les même mots que précédemment :

— À l'exception des détachements essentiels, qui seront constitués par le premier centurion Titus Flavius Turpio, vous avez tous quartier libre pour la journée.

Une nouvelle fois, les troupes se répandirent en acclamations et, en ordre pas plus serré qu'avant, sortirent du Champ de Mars.

Le messager se tenait debout à côté de la tête de son chameau et attendait. Le *telones*, le douanier, avait disparu à l'intérieur de l'office, au rez-de-chaussée de la tour sud de la porte de la Palmyrène. Il leva les yeux vers le mur nord de la cour, entre les deux énormes battants de bois de la porte. Le sommet du mur était enduit de plâtre et orné d'une scène d'offertoire. Baissant le regard, il aperçut un marchand sortir de l'office, monter sur un âne et s'en aller en poussant devant lui un autre âne. Le messager reprit sa contemplation du mur. À hauteur de tête et jusqu'en bas, les briques dont il était fait n'étaient plus enduites, mais recouvertes de graffitis, la plupart gravés ou peints en grec ou en araméen, quelques-uns en latin.

Certains ne comportaient que deux mots : le nom d'un homme et celui de son père. Dans la plupart des cas, ces deux noms étaient précédés de la formule « Merci à toi, *Tyché* d'Arété. » Sans avoir besoin de regarder, le messager savait que le mur sud était en tout point semblable.

— Ah, c'est encore toi. Les affaires marchent, on dirait.

— Non, les affaires vont mal, répondit le messager.

— Où vas-tu ?

— En aval du fleuve. À Charax. En Perse.

— Les hommes d'affaires ont besoin que leurs lettres parviennent à destination, quoi qu'en dise la politique. Qu'as-tu à déclarer ?

Le douanier commença à ouvrir le panier le plus proche de lui sur le chameau.

— Rien. Il n'y a rien là-dedans, à part mes vêtements de rechange et ma literie.

— Il n'y a pas longtemps, un philosophe est passé par ici, dit le douanier en fouillant machinalement dans le panier. Il avait vraiment la tête de l'emploi : tout nu sous une cape de bure, une grosse barbe broussailleuse, les cheveux qui lui arrivaient au cul. Et sale avec ça ! Foutrement sale ! Mais ce n'était pas un cynique ayant fait vœu de pauvreté. Il était accompagné d'un joli garçon en guise de serviteur, d'un scribe pour écrire en abrégé et d'un calligraphe pour recopier au propre ses morceaux de sagesse.

Le messager regardait de l'autre côté de la route le *boukolos,* le contrôleur de troupeaux, occupé à compter les chèvres qu'un nomade voulait vendre en ville. Il se demandait quand viendraient les pluies.

— Alors je dis au philosophe : « Qu'apportes-tu en ville ? » et il me répond : « La tempérance, la justice, la discipline… » et deux ou trois autres choses de ce genre.

Le douanier contourna le chameau et commença à ouvrir l'autre panier.

— Il n'y a rien là-dedans, à part les trois codex scellés que je dois livrer.

— Alors je lui dis comme ça : « Je me fiche des noms que tu as donnés à ces putains, il va falloir payer la taxe ! » Et l'autre qui me répond : « On ne peut pas taxer la vertu. »

Le douanier se mit à rire. Le messager sourit poliment.

Le *telones* referma le panier contenant les tablettes à écrire et le messager déposa quelques pièces dans sa main.

— Il y en a vraiment qui ne comprennent rien à la plaisanterie. Ce bougre d'âne était là au milieu de la route, exactement à l'endroit où tu es maintenant, avec son joli garçon, son scribe et son calligraphe. Et pas une fille en vue ! Quel bougre de con !

Le messager monta en selle, claqua son fouet et le chameau se leva.

— Bon voyage.

Et c'est ainsi que la lettre du traître quitta Arété.

De gros nuages noirs s'amoncelaient au nord-ouest. De temps à autre, on percevait un grondement de tonnerre à peine audible.

Ballista souffrait de maux de tête lancinants. Ils disparaîtraient sans doute lorsque l'orage atteindrait Arété.

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis les manœuvres sur le *campus martius*. La journée s'était annoncée longue, elle avait été interminable. Comme on le lui avait ordonné, Acilus Glabrio, accompagné de son comptable et de son secrétaire, s'était présenté aux *principia* à la quatrième heure. L'exactor et le *librarius* avaient exposé dans le moindre détail tous les documents pertinents au nouveau *Dux Ripæ*, à son *prœfectus fabrum* et à son *accensus*. Ballista, Mamurra et Demetrius s'y étaient plongés tout entiers. Pendant ce temps, Acilius était resté assis sur sa chaise, à contempler son baudrier richement ouvragé. Tout, absolument tout ce qui concernait la *vexillatio* de la Legio IIII Scythica était en ordre. L'effectif était quasiment au complet ; très peu d'hommes manquaient à l'appel ou se trouvaient à l'hôpital ou en prison. La solde et l'approvisionnement étaient à jour. Non seulement les hommes étaient équipés de pied en cap, mais le détachement disposait d'une réserve conséquente d'épées, de boucliers et d'armures.

Après presque deux heures, Ballista s'était tourné vers Acilius Glabrio, qui avait depuis entrepris la lecture d'un recueil de poésies, *L'Art d'aimer* d'Ovide, et l'avait félicité pour la bonne gestion de son unité. Cela semblait aller de soi pour le jeune patricien. Il paraissait même décontenancé de se trouver dans la situation d'être complimenté par quelqu'un comme Ballista.

La sixième heure était, bien sûr, le moment du déjeuner. Pourtant, c'était l'heure à laquelle Turpio devait présenter les comptes de la Cohors XX à Ballista. Et la faim n'améliorait jamais l'humeur de ce dernier.

Lorsque le premier centurion était arrivé, suivi de l'*exactor* et du *librarius* de l'unité, mais sans son officier de commandement, Ballista avait difficilement réprimé un accès de colère. Il ne s'enquit même pas de Gaius Scribonius Mucianus, mais ordonna qu'on lui remît tous les documents qu'ils avaient apportés avec eux. Puis il annonça qu'il se rendait à côté, au quartier général. Les clercs militaires s'éparpillèrent comme des poulets lorsque le petit groupe, mené par Ballista, fit irruption dans le temple d'Azzanathcona converti en quartier général. Dans le bureau des archives, Ballista avait ordonné qu'on lui apportât les deux registres généraux précédant celui en sa possession, ainsi que les livres de caisse faisant état de l'argent des soldats déposé « avec l'enseigne[52] » à la banque de l'unité. Décidant de mettre la faim de son côté, Ballista ordonna que Turpio, son comptable et son secrétaire vinssent le trouver au palais à la dixième heure, l'heure du dîner (et si d'aventure son *tribunus* réapparaissait, qu'il l'amenât avec lui, en état d'arrestation). Il insista sur le fait que cela donnerait le temps à son équipe et à lui-même d'étudier les documents dans le détail, et même de les passer au crible.

Au palais, Calgacus leur avait servi un déjeuner tardif : rôti de perdrix froid, le pain local, rond et non levé, des figues, des noix et des prunes de Damas séchées. Le tout étalé à un bout de la grande table de la salle à manger, l'autre extrémité étant occupée par les comptes de la Cohors XX.

---

[52] L'usage voulait qu'un tiers de la solde des soldats fût déposé à côté de l'enseigne de la légion.

Après avoir mangé, ils s'étaient mis au travail. Mamurra avait examiné le registre général pour la période en cours, lisant à haute voix le nom de chaque soldat et les annotations indiquant son affectation. Un trait signifiait que le soldat se trouvait avec l'unité et qu'il était disponible ; la mention *ad frum (entum),* qu'il était parti chercher des provisions de blé ; *ad hord (eum)* qu'il se procurait de l'orge pour les chevaux ; *ad leones* qu'il chassait le lion, et ainsi de suite. Enfin, il y avait les noms des malheureux en face desquels seule la lettre grecque *thêta* était écrite : l'abréviation romaine pour « mort ». D'autres annotations indiquaient le lieu où étaient cantonnés les détachements de la cohorte – Appadana, Becchufrayn, Barbalissus, Birtha, Castellum Arabum, Chafer Avira et Magdala.

Quand ils eurent terminé leur labeur, ils notèrent une anomalie : sur le document, l'effectif de l'unité était au complet – mais il y avait bien trop peu de traits et bien trop de soldats partis chasser le lion ou cantonnés dans des lieux aux noms étranges. Et seulement deux thêtas.

La prochaine étape consistait à comparer les informations contenues dans le registre général aux liste de dépôts « à côté de l'enseigne » afin de voir qui avait des économies, ou n'en avait pas, pour chaque type d'affectation.

La neuvième heure approchait et ils avaient fait environ les deux tiers de ce travail. Encore une fois, une tendance semblait se dégager : presque tous ceux dont le nom était suivi d'un trait possédaient des économies. Mais quasiment aucun des hommes en détachement n'en avait.

Le tonnerre était plus proche maintenant. La foudre éclairait de l'intérieur la ligne de nuages noirs. Le reste du ciel diffusait une lueur jaune. Les maux de tête de Ballista ne s'étaient pas apaisés. Il avait demandé qu'on lui apporte à manger et donné l'ordre que, dès leur arrivée, le comptable et le secrétaire fussent conduits dans une pièce attenante à la première cour. Calgacus devait faire en sorte que Turpio entendît que l'on leur proposait à manger et à boire. Turpio quant à lui devait attendre dans le vestibule principal donnant sur la seconde cour. On ne devait rien lui proposer, pas même une chaise. Maximus était chargé

de l'avoir à l'œil – ou de se comporter de manière à ce que Turpio crût qu'on le surveillait.

Calgacus toussa.

— Ils sont là.

— Bien, laissons-le mariner un peu.

Ballista fit les cent pas sur la terrasse pendant un moment. De l'autre côté de l'Euphrate, un homme sur un âne se dirigeait vers le fleuve. Ballista se demandait s'il y arriverait avant la pluie. Il se tourna vers Mamurra et Demetrius. « Faites-le entrer. Finissons-en. »

— Premier centurion.

— *Dominus*.

Turpio semblait au bout du rouleau. Ses épaules étaient voûtées et il regardait par en dessous. Il avait des cernes bleu-noir sous les yeux.

Ballista appuya le bout de ses doigts sur la table. Il contempla les documents pendant un instant puis leva brusquement les yeux sur Turpio.

— Depuis combien de temps Gaius Scribonius Murcianus et toi détournez-vous les fonds de l'armée ?

Turpio ne se démonta pas.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, *Dominus*.

— C'est la plus vieille combine du monde.

Ballista tentait de réprimer la fureur qui montait en lui.

— Le premier centurion et le commandant de l'unité se mettent d'accord.

Turpio détourna les yeux. Ballista continua impitoyablement :

— Lorsqu'un homme meurt ou est transféré, on ne le raye pas des cadres. Lorsque de nouvelles recrues sont nécessaires, on inscrit de faux noms. Les recrues imaginaires et les morts sont envoyés « en détachement ». Leur solde continue à être payée et elle est conservée par le commandant et le premier centurion.

Ballista marqua une pause.

— Tu voudrais me faire croire que quatre-vingt-cinq hommes de cette unité sont partis à la chasse aux lions. Plusieurs des lieux où d'importants détachements de cette unité

sont censés être cantonnés selon toi – Castellum Arabum, Chafer Avira, Magdala – ne figurent même pas sur les cartes officielles de la région.

À la mention du premier nom, Turpio leva les yeux puis les baissa à nouveau.

— Cela a bien fonctionné pendant un temps. Maintenant, c'est fini. Gaius Scribonius Murcianus et toi avez été habiles, mais pas assez. Vous avez omis de créer des comptes pour les soldats imaginaires.

Ballista se pencha en avant, tout près de Turpio.

— Tout est fini. Scribonius s'est enfui et il te fait porter le chapeau. Si tu ne parles pas, la meilleure chose qui puisse t'arriver, c'est d'être dégradé publiquement. Si tu me dis tout, cela pourrait peut-être s'arranger. C'était l'idée de Scribonius ?

Turpio se raidit.

— C'est mon officier de commandement. Je ne dirai rien qui puisse l'incriminer.

— Ta loyauté est tout à ton honneur. Mais il ne la mérite pas, il s'est enfui comme un lâche.

Ballista marqua une nouvelle pause. Ses maux de tête lui donnaient la nausée.

— Tu vas tout me dire. D'une manière ou d'une autre.

Cette dernière précision n'avaient nul besoin d'être soulignée.

— Si tu me racontes tout, tu auras une chance de te racheter, de retrouver ton amour-propre et le respect de tes hommes. Je vais te laisser y réfléchir.

Ballista se retourna et, suivi de toutes les personnes présentes à l'exception de Turpio et de Maximus, sortit sur la terrasse. Il alla s'appuyer sur la balustrade. Sa tête lui semblait sur le point d'éclater. L'homme sur son âne n'était nulle part en vue.

Les premières grosses gouttes de pluie tombèrent. Lorsqu'ils revinrent sous le portique, l'air était déjà saturé d'eau. Turpio n'avait pas eu besoin de réfléchir longtemps.

— C'est l'année dernière, après les combats pour chasser les Perses d'Aréte, que Gaius Scribonius Mucianus m'a expliqué ce que nous allions faire, dit Turpio à peine Ballista fut-il entré. La

cohorte avait essuyé des pertes. Il a dit que c'était le moment de mettre le plan à exécution.

Il s'arrêta un instant pour rassembler ses pensées.

— C'est bien ce que vous avez pensé. La plupart des hommes marqués en détachement n'existent pas. Magdala et Chafer Avira n'existent pas ou n'existent plus. Becchufrayn est à des milles en aval de l'Euphrate, entre les mains des Sassanides. Cela fait des années qu'un soldat romain n'y a mis les pieds. Castellum Arabum est bien réelle. Son existence est peut-être trop récente pour qu'elle figure sur les cartes officielles.

— Quel pourcentage prenais-tu ?

— Dix, répondit Turpio promptement. J'ai tout mis en dépôt chez quelqu'un en ville. Je n'ai rien dépensé. Je peux tout rembourser.

Le tonnerre éclata au-dessus d'eux, puis le silence se fit.

Ballista reprit enfin la parole.

— Quel genre de chantage exerçait-il sur toi pour te contraindre à être de mèche avec lui ?

Turpio ne dit rien.

— Était-ce des dettes ? Une femme ? Un garçon ?

— Quelle importance ?

Un éclair illumina la pièce. Le visage de Turpio semblait plus pâle que jamais.

— Cela en a, si cela peut se reproduire.

— Cela ne peut pas se reproduire, dit Turpio.

— Je devrais te faire décapiter au milieu du *campus martius*.

Ballista laissa la menace planer un long moment.

— Au lieu de cela, je te nomme commandant suppléant de la cohorte.

Turpio parut interloqué.

— Il va falloir que tu prouves que tu es un bon officier. Il est trop tard désormais pour obtenir de nouvelles recrues, mais au printemps prochain, je veux que cette cohorte soit prête au combat. Je veux que tu entraînes les hommes jusqu'à épuisement. Oh, et puis tu peux rembourser l'argent à Demetrius. Il servira à acheter des équipements de rechange.

Turpio commença à remercier Ballista qui coupa court à ses effusions.

— Cette conversation ne sortira pas d'ici. Contente-toi de ne pas trahir ma confiance.

Dehors, la pluie martelait le toit plat. Les maux de tête de Ballista avaient presque disparu.

VIII

Il avait plu toute la nuit, puis toute la journée. Demetrius commençait à se demander si cela cesserait un jour. Les gouttières sur la terrasse, qu'il n'avait pas remarquées jusqu'alors, évacuaient des trombes d'eau sur le versant de la falaise. À la fin de l'après-midi, il y avait déjà, dans le lit du ravin nord, un torrent capable de charrier de petits rochers. Au-delà, les eaux de l'Euphrate, chargées de boue, avaient pris une couleur marron.

Le Déluge primordial devait avoir commencé ainsi. Zeus, indigné par les crimes de l'humanité, décida de provoquer un déluge afin de mettre un terme aux tueries, aux sacrifices humains et au cannibalisme. Un homme, Deucalion, prévenu par son père immortel le titan Prométhée, avait construit une arche. Neuf jours après, guidée par une colombe, l'arche avait déposé Deucalion et sa femme Pyrrha sur le Mont-Parnasse – ou, selon d'autres sources, sur les monts Etna, Athos ou Othrys. D'autres avaient pu gagner les hauteurs, avertis par les cris des grues ou les hurlements des loups. Parfois, Demetrius se demandait si Zeus avait eu raison de leur permettre de s'échapper.

Dès que l'invitation à dîner de Iarhai leur était parvenue, Demetrius sut qu'elle ne pouvait que leur attirer des ennuis. Ballista avait tout de suite accepté, même s'il savait bien que d'un point de vue politique, ce n'était guère heureux : son acceptation ne servirait qu'à s'aliéner un peu plus Ogelos et Anamu. Bathshiba était la cause d'un tel aveuglement, Demetrius en avait la certitude.

Il faisait presque nuit lorsque le groupe de dix personnes se mit en route. Les invités, Ballista et Mamurra, étaient accompagnés de Demetrius, Bagoas, Maximus et de cinq soldats choisis parmi les *equites singulares*. Les torches s'éteignirent

aussitôt sous la pluie torrentielle et quelques instants plus tard, Demetrius sut qu'il était perdu. Il envia à Ballista et à Maximus leur capacité à toujours retrouver leur chemin.

Ils frappèrent à la porte et un portier les fit entrer. Demetrius et Bagoas suivirent Ballista et Mamurra tandis qu'on les menait dans les profondeurs de la maison.

La salle à manger mariait l'Orient et l'Occident. Par terre, une mosaïque typiquement grecque ou romaine dépeignait les reliefs d'un repas : arrêtes de poisson et os d'animaux, coquilles de noix, noyaux d'olives, cerises non consommées. Des tapis persans pendaient aux murs. Des lampes de métal ouvragé diffusaient une lumière tamisée et des cassolettes remplies de cannelle, de baumes et de myrrhe réchauffaient et parfumaient la pièce.

Il n'y avait qu'un triclinium, en forme de sigma final, un demi-cercle où sept personnes pouvaient s'étendre, et une table au milieu. Quatre hommes se tenaient debout, buvant du *conditum,* du vin chaud épicé. Parmi eux, l'hôte et Acilius Glabrio. Demetrius ne connaissait pas les deux autres.

— Soyez les bienvenus chez moi, Ballista et Mamurra.

Iarhai leur tendait la main.

— Merci de nous avoir invités.

Ballista se tourna vers Acilius Glabrio.

— *Tribunius Laticlavius*.

— *Dux*.

Aucun d'eux ne sourit.

Iarhai proposa à boire aux nouveaux arrivants qui acceptèrent, et leur présenta les deux autres hommes. Demetrius les consigna dans sa mémoire comme des *umbrae,* des ombres, des clients de l'hôte.

— Ma fille nous demande de ne pas l'attendre. Elle nous rejoindra plus tard.

Ballista et Acilius Glabrio semblèrent se réjouir. Demetrius accusa le coup.

— Dites-moi, Dux, comment trouvez-vous le temps qu'il fait chez nous ? demanda Iarhai, souriant.

— Magnifique. Je suis surpris que les sénateurs *eupatrides*[53] de Rome n'aient pas abandonné la baie de Naples pour construire ici leurs villas de plaisance scandaleusement fastueuses.

Au moment où les mots sortaient de sa bouche, Ballista les regretta. Acilius Glabrio ne verrait pas d'un bon œil qu'un barbare se moquât ainsi des classes patriciennes. Il se tourna vers le tribun, un sourire qu'il espérait innocent aux lèvres, mais son regard ne rencontra qu'un visage hermétique et renfrogné. Leur antipathie mutuelle semblait croître à chaque nouvelle rencontre. L'aversion d'Acilius Glabrio à son égard irait-elle jusqu'à désobéir aux ordres ? En viendrait-il à déserter ou à trahir, comme Scribonius Mucianus ?

— Quelques amandes salées ? demanda Iarhai en s'interposant entre les deux hommes. Un idiot m'a dit un jour que si l'on mangeait assez d'amandes avant de boire, on ne s'enivrait jamais.

Mamurra se joignit à la conversation :

— Moi, j'ai entendu dire que si l'on portait sur soi une certaine gemme, on ne devenait jamais soûl non plus. Une améthyste peut-être ?

Le moment de gêne était passé.

— Passons à table.

Iarhai prit la place la plus haute, à gauche, et indiqua aux autres où ils devaient s'étendre : Ballista à côté de lui, puis une place libre réservée à Bathshiba ; venaient ensuite Acilius Glabrio et Mamurra. Les deux « ombres » occupant les places les moins honorifiques.

On apporta les premiers plats. Selon les critères des riches de l'*imperium,* et il n'y avait aucun doute que l'hôte en fît partie, la nourriture était assez sobre : des anchois salés recouverts de tranches d'œufs durs, des escargots cuits au vin blanc avec de l'ail et du persil, et une salade de laitue et de roquette – bien équilibrée, puisque l'on considérait que la roquette était propre à exciter la lubricité et que l'on prêtait à la laitue des vertus anaphrodisiaques.

---

[53] « bien-nés ». Nom des familles nobles d'Athènes.

Les dîneurs mangèrent. Demetrius remarqua que Iarhai et Ballista buvaient beaucoup, à la différence des autres convives.

Arrivez tard, lorsque les lampes sont allumées
Et pleine de grâce faites votre entrée :
Car le retard souligne le charme.

Tandis qu'il récitait le fragment de poésie latine, Acilius se leva avec aisance.

Bahshiba se tenait debout sur le seuil, éclairée par derrière. Même Demetrius dut admettre qu'elle était ravissante. Elle portait une robe légère de soie blanche qui épousait et soulignait la rondeur de ses seins et de ses hanches. Demetrius savait que Ballista la trouverait irrésistible. Les autres convives se mirent debout ; aucun n'avait la grâce qu'avait montrée Acilius Glabrio.

Bathshiba adressa un sourire éclatant au jeune patricien, ses dents très blanches tranchant sur sa peau olivâtre. Tandis qu'elle se dirigeait vers le triclinium, ses seins se balancèrent doucement, lourds mais fermes, à l'évidence libres sous sa robe. Elle prit gracieusement la main qu'Acilius Glabrio lui tendait pour l'aider à prendre place, et eut un léger sourire à l'attention de Ballista à ses côtés.

Les plats principaux étaient eux aussi d'une simplicité apte à heurter les nantis : sanglier, boulettes d'agneau, chou assaisonné d'huile, courge à la sauce au poivre, le tout accompagné du pain plat local. Deux musiciens, l'un tenant une lyre, l'autre une flûte, commencèrent à jouer doucement. Leurs visages semblaient vaguement familiers à Demetrius.

L'arrivée de Bathshiba avait interrompu la conversation. Son décolleté généreux et sa peau satinée affriandaient Ballista et Acilius Glabrio ; pourtant Ballista semblait bien en peine de trouver quelque chose à dire. Il reprit bientôt la conversation qu'il avait engagée avec Iarhai sur l'endurance comparée du cheval et du chameau. Acilius Glabrio, au contraire, s'amusait énormément. Attentif, enjoué et drôle, il était clair qu'il se considérait comme le compagnon de table idéal d'une jeune

fille. Bien que l'on parlât en grec, il ne pouvait résister à une saillie poétique en latin de temps à autres :

Le vin rend l'âme apte à s'enflammer,
la dispose à la passion,
Les soucis disparaissent, noyés dans la boisson.
Alors viennent les rires, alors le pauvre s'enhardit :
Son front se déride, ses peines se dissipent,
son chagrin s'évanouit.
Et la franchise aujourd'hui si rare, en nos cœurs s'épanouit
Tandis que le dieu en dissipe l'artifice.
Souvent, l'esprit des hommes en ce moment propice
Par une jeune femme est captivé
Car Vénus dans le vin, c'est le feu dans le feu !

Le dessert était empreint de la même sobriété, presque extravagante, que les autres services du repas : fruits secs, prunes de Damas, figues et dates locales, pistaches et amandes, un fromage fumé, des poires pochées et des pommes fraîches. On remplaça le vin par un vin sucré et foncé de Lesbos.

Demetrius n'aimait pas la tournure que prenait les choses. Ballista et Iarhai buvaient encore plus vite qu'avant. Le regard de son *kyrios* brillait d'une étrange lueur et il y avait dans son maintien quelque chose d'obstiné. Il était clair que l'aisance d'Acilius Glabrio en présence de Bathshiba l'agaçait. Le jeune patricien semblait pouvoir à tout moment faire ressortir le pire chez Ballista. En toute honnêteté, la fréquence croissante des récitations de poèmes latins du tribun commençait aussi à énerver Demetrius. Après chaque déclamation, le jeune patricien se rasseyait, le sourire aux lèvres, comme pour savourer un trait d'esprit que lui seul pouvait comprendre. Il évitait soigneusement de citer le nom du poète et son auditoire ne le lui demandait pas, par politesse ou par réticence à montrer son ignorance. Comme la plupart des Grecs éduqués, Demetrius prétendait en public ne rien entendre à la littérature latine alors même qu'il en avait, en privé, une assez bonne connaissance. Il connaissait les poèmes que le patricien se complaisait à réciter, mais ne parvenait pas à les identifier pour le moment.

L'accord final, un peu théâtral, de la lyre le fit reporter son attention sur les musiciens. Enfin, il les reconnut. Ce n'était pas du tout des esclaves musiciens, mais deux des mercenaires de Iarhai. Il les avait entendus jouer, lors des bivouacs. Avec une appréhension croissante, le jeune Grec parcourut la pièce des yeux. Les quatre esclaves de Iarhai étaient des hommes mûrs, à l'air capable. Et ce n'était pas non plus des esclaves, mais des mercenaires eux aussi. Il se demanda si les deux « ombres » qui se détendaient à table n'étaient pas deux officiers des troupes de Iarhai. « Par tous les dieux, il pourrait tous nous faire tuer en un instant. » Une scène de Plutarque lui revint à l'esprit : Marc Antoine et Octave sont en train de dîner sur le vaisseau amiral de Sextus Pompée, et le pirate Ménas chuchote à l'oreille de l'amiral : « Dois-je couper les amarres et faire de toi le maître du monde ? »

— Demetrius !

Ballista agitait impatiemment sa coupe vide et le jeune Grec fut brusquement ramené à la réalité. Iarhai et Ballista buvaient et devisaient joyeusement ensemble. Pourquoi le protecteur de caravanes aurait-il voulu tuer Ballista ? Sextus Pompée n'avait-il pas décliné l'offre ? « Ménas, que n'as-tu pas agi au lieu d'en parler au préalable. »

… nulle parcelle de votre temps ne perdez
Jouissez tant que vous le pouvez, pendant
le printemps de la vie.
Comme l'eau, s'écoulent les années, jamais
ne reviendra le flot qui fuit.
L'heure une fois passée est passée sans retour.

Acilius Glabrio s'étendit à nouveau, un petit sourire aux lèvres ; sa main caressa furtivement le bras de Bathshiba.

Ovide. Demetrius s'en souvenait, maintenant. Et le fragment était tiré de *L'Art d'aimer*. Quelle fripouille prétentieuse ! Acilius Glabrius le lisait pas plus tard qu'hier. C'était donc ça, son érudition ! Pas de quoi se répandre en petits sourires satisfaits. Demetrius se remémorait la suite du passage :

Un temps viendra où, toi qui aujourd'hui
repousses ton amant,
Vieille et délaissée tu grelotteras dans ton lit solitaire ;
Les galants dans leurs querelles nocturnes
ne briseront plus ta porte
Et le matin tu n'en trouveras plus le seuil jonché de roses.
Si tôt hélas, la chair se ride et s'affaisse,
le teint radieux n'est plus
Ces cheveux blancs qui, tu le jures, datent de ton enfance,
Te couvriront bientôt toute la tête.

Les passages qu'Acilius Glabrio avait récités semblaient n'avoir été qu'une série de railleries aux dépens des autres convives, dont il pensait sans doute qu'ils étaient bien trop ignares pour s'en apercevoir.

Et ce passage sur l'arrivée tardive, quelle en était la suite déjà ?

Fussiez-vous laide, vous paraîtrez belle
à des yeux troublés par le vin.
Douces lumières et ombres jetteront
leur voile sur vos imperfections.

Pour le moment, Demetrius ne pouvait rien dire à personne. En fait, le résultat serait sûrement catastrophique s'il se risquait à confier ce qu'il avait découvert à un Ballista passablement éméché. Au moins avait-il percé à jour le petit secret de ce patricien romain présomptueux.

Au signal de Iarhai, on apporta les couronnes de roses et les bols de parfum qui annonçaient que le repas était terminé et qu'il était maintenant temps de se livrer à de sérieuses libations. Demetrius posa une couronne sur la tête de Ballista et plaça son bol de parfum à portée de sa main droite. Après s'être oint, Ballista fit signe au jeune Grec de s'approcher. Il se saisit d'une couronne supplémentaire, que Iarhai avait fournie à cet effet, et la posa sur la tête de Demetrius. Puis, il oignit le garçon.

— Longue vie, Demetrius.

— Longue vie, *Kyrios*.

— Trinquons ! dit Acilius Glabrio qui ne tenait pas son esclave en assez haute estime pour l'oindre ou le coiffer d'une couronne de roses. Trinquons en l'honneur de notre hôte, le *synodiarque,* le protecteur de caravanes, le *strategos,* le général. Le guerrier dont l'épée jamais ne se repose. L'homme qui a pataugé jusqu'aux chevilles dans le sang perse pour libérer cette ville. À Iarhai !

Avant que les convives ne pussent porter leur coupe à leurs lèvres, Iarhai se tourna vers le jeune Romain et le foudroya du regard. La colère, tout juste réprimée, tordait le visage cabossé du *synodiarque*. Sous la pommette droite cassée, un muscle palpitait.

— Non ! Personne ne trinquera à cela dans ma maison. *(Iarhai regarda Ballista.)* Oui, j'ai aidé à mettre un terme à l'occupation de cette ville par les Sassanides. *(Il eut un rictus de dégoût.)* Vous êtes peut-être trop jeune pour comprendre, mais celui-là ne comprendra probablement jamais.

D'un mouvement de tête, il indiqua Acilius Glabrio. Ses yeux étaient toujours posés sur le *Dux* mais il semblait s'être retiré en lui-même.

— De nombreux soldats de la garnison perse avaient leur famille avec eux. Oui, j'ai pataugé jusqu'aux chevilles dans le sang – le sang de femmes, d'enfants, de nourrissons. Nos braves concitoyens ont pris les armes et les ont massacrés, violés, torturés, puis assassinés – pas un n'en réchappa. Ils se vantaient de « nettoyer » la ville, de la purger de ses « reptiles ».

Iarhai sembla revenir à lui. Il regarda Bathshiba, puis Ballista.

— Toute ma vie, j'ai tué. C'est ce que fait un *synodiarque*. On protège les caravanes. On parle aux bédouins. On ment, on triche, on soudoie, on transige. Et lorsque tout échoue, on tue. Je fais des rêves, de mauvais rêves. *(Un muscle palpita sur son visage.)* Des rêves que je ne souhaiterais à personne, pas même Anamu ou Ogelos… Croyez-vous en l'au-delà ? En un châtiment dans l'au-delà ? *(Son regard se perdit à nouveau dans le vague.)* Il m'arrive de rêver que je suis mort. Je me tiens dans le bosquet de peupliers noirs, au bord du fleuve Océan. Je paye le passeur. Je traverse l'haïssable rivière. Rhadamanthe me juge.

Je dois rejoindre la plaine du Tartare. Et elles m'y attendent, « les Bienveillantes », les puissances du châtiment, et derrière elles, les autres : tous ceux que j'ai tués, leurs blessures suintant encore le sang. Nul besoin de se hâter. Nous avons l'éternité devant nous.

Iarhai poussa un profond soupir puis eut un sourire d'autodérision.

— Mais peut-être n'ai-je pas le monopole des démons intérieurs…

Les accents patriciens d'Acilius Glabrio rompirent le silence :

— Nous voilà à discuter de l'immortalité de l'âme. Un vrai symposium, un véritable dialogue socratique ! Non pas que j'aie jamais pensé un seul instant que les conversations d'après-dîner dans cette honorable maison ressemblassent à celles du dîner de Trimalcion[54] dans le *Satyricon* de Pétrone. *(Tout dans sa manière d'être suggérait le contraire.)* Vous savez, tous ces épouvantables affranchis, prétentieux et ignares, dégoisant sur les loups-garous et autres absurdités du même genre.

Ballista se tourna pesamment vers lui. Son visage était rouge, ses yeux brillaient d'un éclat anormal.

— Le nom de mon père est Isangrim. Cela veut dire « masque gris ». Lorsque retentit l'appel d'Odin, Isangrim dépose sa lance et offre son épée au Père-de-Tout. Il danse et hurle devant le mur de boucliers. Il porte le manteau en peau de loup.

Un silence de stupéfaction s'installa. Demetrius pouvait entendre l'huile grésiller dans l'une des lampes.

— Dieux des enfers, êtes-vous en train de dire que votre père est un loup-garou ? s'exclama Acilius Glabrio.

Avant que Ballista ne pût répondre, Bathshiba récitait en grec :

Affamés tels les loups déchirant et engloutissant la chair crue
Les cœurs emplis d'une immortelle frénésie guerrière –
Sur la montagne déchiquetant un cerf aux grand bois

---

[54] Personnage fictif du Satyricon, archétype du riche parvenu, adepte des discours creux.

Ils se repaissent de leur proie, les babines rouges,
dégoulinantes de sang…
Mais la furie inébranlable
Grandit dans leurs poitrines.

Personne, dans tout l'*imperium,* ne pouvait manquer de reconnaître la poésie d'Homère. Bathshiba sourit :

— Vous voyez, le père du *Dux Ripæ* ne pourrait être en meilleure compagnie lorsqu'il se prépare à combattre comme un loup. Il est avec Achille et ses Myrmidons.

Elle lança un regard à son père et celui-ci, la comprenant à demi-mot, indiqua gentiment aux invités qu'il était temps de partir.

Les pluies défiaient l'entendement des gens de la région. Tout le monde savait que les premières pluies d'hiver duraient toujours trois jours. Cette année, elles en durèrent cinq. Le sixième jour, en milieu de matinée, le vent du nord-est soufflant en bourrasques avait chassé les gros nuages noirs. Le ciel bleu délavé fit sortir les habitants d'Arété dans les rues boueuses et un bon nombre d'entre eux se retrouvèrent aux portes du palais. Tous disaient qu'il leur fallait à tout prix voir le *Dux*. Ils apportaient leurs rapports, leurs doléances, leurs demandes d'aide, leurs requêtes en justice. Une partie du versant du ravin nord, à l'autre bout de la porte à poterne, s'était éboulée. Une rangée de trois maisons près de l'agora s'était effondrée. Deux hommes, qui avaient été assez inconscients pour tenter de traverser l'Euphrate à la rame, avaient disparu, on craignait qu'ils ne se fussent noyés. Un soldat de la Cohors XX était accusé d'avoir violé la fille de son propriétaire. Une femme avait donné naissance à un singe.

Ballista s'employa à satisfaire la foule de plaignants, du moins ordonna-t-il l'arrestation du soldat, puis, à midi, non sans avoir envoyé un messager au préalable, se rendit à la tour nord-ouest, non loin du temple de Bel, pour y rencontrer Acilius Glabrio et commencer une tournée d'inspection des murs et de l'artillerie d'Arété. Il était accompagné de Mamurra, Demetrius, Maximus, du porte-étendard Romulus, du plus chevronné des

haruspices, de deux scribes, deux messagers et deux architectes locaux. Cinq hommes à cheval parmi les *equites singulares* avaient été envoyés pour dégager un périmètre à l'extérieur des murs.

Ballista ne se réjouissait pas de cette rencontre. Si seulement il s'était tu lors du dîner donné par Iarhai ! Qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à raconter que son père, Isangrim, était un guerrier voué à Odin, un guerrier à qui il arrivait parfois d'être habité par la folie guerrière des loups ? Bien sûr, il était soûl. Peut-être avait-il été affecté par la confession de Iarhai. Et l'attitude hautaine d'Acilius Glabrio l'avait sans aucun doute irrité. Mais ce n'étaient que des excuses.

Cela aurait pu être pire. Ce n'était pas un secret comme les visites du fantôme de Maximin le Thrace. Si ce secret-là lui échappait, les gens penseraient qu'il fallait l'éviter car il était hanté par un puissant démon ou bien qu'il était complètement fou. De plus, persister à reconnaître le meurtre d'un empereur, même si l'empereur en question était haï de tous, n'était pas bien vu par les empereurs régnants. Cela pourrait éprouver la tolérance des gouvernants, même celle d'empereurs aussi cléments et bien disposés que ne l'étaient Valérien et Gallien.

Ballista monta les escaliers et déboucha sur la plateforme de combat au sommet de la tour.

— *Dux Ripæ*.

Un petit sourire en coin, à peine réprimé, se peignit sur le visage d'Acilius Glabrio, mais Ballista s'intéressait à tout autre chose. Là, au milieu de la plate-forme battue par les vents, débarrassée des bâches qui la protégeait, se dressait une énorme machine de jet, une baliste. La fascination que ces armes exerçait sur lui depuis toujours lui avait valu son nom.

Ballista savait qu'Arété disposait de trente-cinq pièces d'artillerie. Il y en avait une au sommet de chacune de ses vingt-sept tours. La porte de la Palmyrène et la *Porta Aquaria* en possédaient quatre chacune : deux sur le toit et deux autres tirant à travers les meurtrières du premier étage. Vingt-cinq de ces machines de jet propulsaient des traits de deux pieds et demi de long. Des armes antipersonnel, donc. Les dix autres tiraient des pierres. Elles étaient conçues à l'origine pour

détruire les engins de siège ennemis, mais pouvaient aussi être employées contre les hommes de troupe. Toutes les machines étaient manœuvrées par des légionnaires de Legio IIII.

Le *Dux* avait choisi de commencer sa tournée d'inspection ici, car cette tour abritait l'une des plus grosses balistes. Un cadre rectangulaire de bois dur, renforcé par des coins en fer, de quelques dix pieds de large, comportant aux deux extrémités deux ressorts de torsion faits de tendons torsadés, aussi grands qu'un homme de très haute taille. Les deux branches de l'arc étaient insérées dans ces ressorts. Derrière, la crosse dépassait d'une vingtaine de pieds de la structure. Elle comportait une coulisse à queue d'aronde à l'arrière de laquelle s'accrochait la corde de l'arc. Deux puissants treuils tiraient la coulisse vers l'arrière et tendaient la corde de l'arc, pliant les deux branches de l'arc. Le projectile était placé dans la coulisse qu'un cliquet maintenait en place et qu'un joint de cardan permettait de bouger facilement de droite à gauche et de haut en bas. Le soldat visait et une détente libérait la formidable force de torsion accumulée dans les ressorts.

Ballista caressait des yeux le bois sombre et poli, l'éclat terne du métal. Toutes les balistes fonctionnaient sur le même principe, mais celle-ci était un spécimen particulièrement réussi. Fruit aussi beau que meurtrier de la conception d'engins de guerre, cette arme énorme pouvait tirer un boulet de pierre soigneusement arrondi, pesant pas moins de vingt livres. Arété disposait de trois autres engins lourds semblables ; deux sur le toit de la porte de la Palmyrène et un sur la quatrième tour, au nord. Ses six autres engins lanceurs de pierres tiraient des projectiles de six livres. Tous sauf un étaient placés sur la muraille ouest, qui faisait face à la plaine – car c'était en plaine que les engins de siège ennemis devraient s'approcher.

Acilius Glabrio présenta le *Dux* aux balistaires – un artilleur confirmé, le chef de pièce, et ses aides : quatre hommes chargés des treuils et deux servants. Ils semblèrent ravis lorsque Ballista leur demanda d'effectuer un tir de démonstration. Il montra un rocher à quelques cinq cents pas, à peu près la portée maximale de l'engin. Il dut se retenir de ne pas diriger les opérations tandis que les hommes armaient l'engin.

La pièce d'artillerie émit la succession de bruits caractéristiques : vibration, glissement, choc sourd. La pierre brilla d'un éclat blanchâtre pendant les huit ou neuf secondes où elle traversait les airs. Un jet de boue signala l'endroit où elle atterrit : environ cinquante pas trop court et au moins vingt-cinq pas à droite de la cible.

— Quelle fréquence de tir pouvez-vous maintenir ?

L'artilleur n'essaya pas de répondre à la question de Ballista, mais regarda Acilius Glabrio d'un air désemparé. Ce dernier, pour une fois, semblait embarrassé.

— Je ne peux pas le dire. Le précédent *Dux Ripæ* n'encourageait pas les tirs d'entraînement ; en fait, il les interdisait formellement. Il disait que c'était un gâchis de précieuses munitions, un danger pour les passants et que cela pourrait endommager les tombes dans la plaine. Mes hommes n'ont jamais eu l'autorisation de tirer.

— Combien de chefs de pièces avons-nous ?

— Deux dans chaque centurie, tout juste vingt-quatre en tout, répondit Acilius Glabrio stoïquement.

Ballista sourit.

— Tout cela va changer.

Le petit groupe, auquel s'était greffé Acilius Glabrio, se dirigea vers le sud pour la tournée d'inspection. Ils s'arrêtèrent pour examiner les murs, les deux architectes en tête. Construite directement sur le substrat rocheux, la muraille crénelée était haute d'environ trente-cinq pieds. Elle était épaisse, avec des chemins de ronde d'environ cinq pas de large. Les tours s'élevaient à quelque dix pieds au-dessus d'elle, et formaient une avancée à la fois devant et derrière. Elles étaient aussi crénelées sur les côtés afin de défendre le chemin de ronde au cas où l'ennemi parviendrait à escalader les murs.

Les architectes locaux étaient unanimes à assurer leur auditoire que les murs étaient en bon état ; il n'y en avait probablement pas de meilleurs dans tout l'empire, aucun mur ne pouvait procurer meilleur abri.

Ballista les remercia. Une centurie de la Cohors XX entrant sur le terrain d'exercices attira son regard. Turpio prenait ses ordres au sérieux. Il reporta son attention sur la muraille.

— Les murs sont bons, mais ils ne suffisent pas. Il nous faut creuser un fossé devant la muraille ouest pour tenir à distance les béliers ou les tours de siège.

Il jeta un coup d'œil sur Demetrius qui prenait déjà des notes.

— Les déblais du fossé pourront servir à former le glacis, le talus dont nous avons besoin pour protéger les murs des béliers et de l'artillerie.

Ballista réfléchit à la manière dont il allait formuler la suite.

— S'il y a un glacis, il faut qu'il y ait un contre-glacis de l'autre côté du mur. Autrement, le poids du talus à l'extérieur fera s'effondrer le mur.

Il regarda les architectes qui approuvèrent tous deux de la tête. L'un deux regarda par-dessus le mur, s'efforçant de se figurer le fossé et le glacis.

— Le fossé devra être extrêmement profond pour fournir assez de déblais pour un seul talus, sans parler de deux, dit-il. Et je ne vois pas en quel autre endroit nous pourrions trouver la terre nécessaire pour les mettre en place.

— Ne t'inquiète pas pour ça. *(Ballista eut un sourire énigmatique.)* J'ai mon idée.

Le lendemain, en milieu d'après-midi, Ballista terminait son inspection par une longue visite du magasin d'artillerie, un grand complexe, dans le périmètre dégagé au sud du palais, où de nouveaux engins étaient construits et les anciens réparés, où l'on entreposait les pièces détachées et où l'on fabriquait les projectiles – tailler les pierres jusqu'à ce qu'elles eussent le bon poids et une forme presque parfaitement circulaire, forger les pointes meurtrières des traits et les fixer sur leurs hampes de bois.

Alors seulement, Demetrius trouva le temps de se livrer à sa coupable et secrète passion : l'oniromancie, la divination par les rêves. Il sortit en cachette dans la rue en empruntant la porte de service. Le plan en damier de la ville et la lumière du jour auraient dû lui faciliter les choses, mais le jeune Grec trouva le moyen de se perdre en chemin avant de distinguer l'agora, distante de quatre pâtés de maisons seulement.

Elle était étonnamment petite pour une ville de cette taille, et Demetrius trouva facilement ce qu'il cherchait : un oniromancien. Il était assis dans le coin le plus éloigné, à côté de l'entrée de la ruelle où les prostituées faisaient le pied de grue. Malgré le vent froid, il ne portait qu'une cape en lambeaux et un pagne. Ses yeux laiteux étaient tournés vers le haut et regardaient dans le vague. Sur son cou émacié, les veines saillaient, palpitant sous la peau presque translucide. Tout à fait le physique du rôle, en somme.

Au bruit des pas de Demetrius, les yeux blancs inquiétants se tournèrent dans sa direction.

— Tu as fait un rêve qui pourrait révéler l'avenir, dit le vieil homme en Grec dans un croassement rauque.

L'oniromancien lui demanda trois *antoniniani* pour en dévoiler le sens, et finit par transiger à un.

— D'abord, j'ai besoin de te connaître. Quel est ton nom, celui de ton père, ta ville natale ?

— Dio, fils de Pasicrates de Prusa, mentit Demetrius.

Il utilisait toujours le même nom, ce qui lui permettait de mentir avec aisance.

Le vieillard pencha la tête sur le côté comme s'il s'apprêtait à faire un commentaire, mais sembla se raviser. Au lieu de cela, il égrena d'une voix criarde une série de questions supplémentaires :

— Esclave ou homme libre ? Profession ? Situation financière ? État de santé ? Âge ?

— Je suis un esclave, un secrétaire. J'ai quelques économies. Ma santé est bonne. J'ai dix-neuf ans, répondit Demetrius honnêtement.

— Quand as-tu fait ce rêve ?

— Il y a six nuits, répondit Demetrius en comptant la nuit dernière comme tout le monde le faisait.

— À quelle heure de la nuit ?

— La onzième heure d'obscurité. Les effets du vin bu la veille s'étaient dissipés depuis longtemps. C'était bien après minuit, lorsque la porte d'ivoire par laquelle les dieux nous envoient les faux rêves se ferme et que la porte de corne par laquelle passent les vrais rêves s'ouvre.

L'aveugle hocha la tête.

— Maintenant, raconte-moi ton rêve. Tu dois me dire la vérité. Ne rien ajouter, ne rien omettre. Sinon, la prophétie sera fausse. Cela ne sera pas ma faute, mais la tienne.

Demetrius acquiesça à son tour. Lorsqu'il eut fini de raconter son rêve, l'oniromancien leva la main pour demander le silence. Elle tremblait légèrement et était constellée de taches de vieillesse. Le temps s'écoulait, l'agora se vidait rapidement.

Soudain, le vieil homme commença à parler.

— Il n'y a pas de vautours mâles ; ce sont tous des femelles. Elles sont fécondées par le souffle du vent d'est. Comme les vautours n'éprouvent pas la frénésie du désir sexuel, elles sont calmes et loyales. En rêve, elles signifient la vérité, la certitude de la prophétie. C'est un rêve envoyé par les dieux.

Il marqua une pause avant de demander :

— Ton *kyrios* habite-t-il l'agora ?

S'entendant répondre par la négative, le vieil homme poussa un soupir.

— Dommage. Une agora pleine de monde aurait été un bon présage, mais dans ces conditions…

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas bon. C'est un symbole de confusion et de tumulte à cause de tous ces gens qui s'y pressent. Il y a des Grecs, des Romains, des Barbares. Tous causeront et éprouveront la confusion et le tumulte.

— Et au centre, il y a la statue.

Il grimaça légèrement, comme si quelque chose le faisait souffrir.

— Est-ce que la statue bougeait ?

Demetrius murmura qu'il ne le croyait pas. La main osseuse du vieillard agrippa brusquement le bras du jeune homme, le serrant fortement.

— Réfléchis ! Réfléchis bien. C'est de la plus haute importance.

— Non. Non, je suis certain qu'elle ne bougeait pas.

Un filet de salive s'échappait des lèvres de l'oniromancien.

— La statue était en or. Si ton *kyrios* avait été pauvre, cela aurait indiqué de futures richesses, mais il ne l'est pas. C'est un

homme riche et puissant. La statue en or veut dire qu'il sera entouré de traîtrises et de complots car tout dans l'or aiguillonne les conspirateurs.

Sans prévenir, le vieil homme se leva. Il était étonnamment grand. De sa voix rauque, il déclara péremptoirement que la séance était terminée. Il était désolé que la prophétie n'eût pas été meilleure. Il se dirigea vers l'allée en traînant les pieds.

— Attends ! cria Demetrius. Attends. N'y a-t-il pas autre chose ? Quelque chose que tu ne me dis pas ?

Le vieil homme se retourna au coin de l'allée.

— La statue était-elle plus grande que nature ?

— Je n'en suis pas sûr. Je… je ne le pense pas.

Le vieil homme eut un rire sinistre.

— Il faut espérer que tu aies raison, mon garçon. Car si elle était plus grande que nature, cela veut dire la mort pour ton cher *kyrios* Ballista.

Une fois encore, les événements se chargeaient de rappeler à Maximus qu'il ne serait jamais officier, en dépit de ses dispositions naturelles pour le combat. L'ennui en était la cause, le simple, l'assommant, le fichu ennui inhérent à la fonction. Les deux derniers jours avaient été assez pénibles comme ça. Regarder les tirs d'artillerie n'avait pas été trop fastidieux, un peu répétitif peut-être. C'était sans aucun doute plus amusant lorsque quelqu'un se trouvait à l'autre bout. Mais les regarder fabriquer les projectiles s'était avéré proprement insupportable. Quant aux murs, si vous avez vu un gros mur, vous les avez tous vus. Et pourtant, tout cela n'était rien comparé à ce qui s'était passé le matin même.

Comme tout bon commandant romain que quelque chose tracassait mais qui se devait de le faire, Ballista avait convoqué son *consilium,* son conseil. Il n'était composé que de Mamurra, Acilius Glabrio et Turpio, et n'avait comme public que Demetrius et Maximus. Conformément à l'antique vertu romaine, ils s'étaient réunis très tôt le matin, à la première heure du jour. Et depuis lors, ils avaient parlé de la taille de la population d'Aréte. En long, en large et en travers. Au dernier recensement, quarante mille hommes, femmes et enfants

habitaient à Arété, et parmi eux, dix mille esclaves. Mais ces chiffres étaient-ils fiables ? Le recensement avait eu lieu avant que les Sassanides prissent la ville et depuis, beaucoup d'habitants avaient certainement péri ou s'étaient enfuis. Certains étaient probablement revenus et, avec l'invasion prévue pour le printemps prochain, beaucoup accourraient des villages. Peut-être que cela s'équilibrait.

Maximus était déjà prêt à se jeter dans l'Euphrate, lorsque Ballista annonça qu'ils allaient devoir considérer que les chiffres étaient justes et s'en servir de base de calcul.

— Maintenant, la vraie question : comment allons-nous nourrir tout le monde de mars à novembre, lorsque nous serons assiégés ? Commençons par les réserves en nourriture à notre disposition.

Ballista se tourna vers Acilius Glabrio.

— Legio IIII a emmagasiné assez de grain et d'huile pour permettre à ses mille hommes de tenir douze mois.

Le jeune aristocrate se garda bien de paraître satisfait. Ce n'était pas la peine.

— Les choses sont loin de se présenter aussi bien pour la Cohors XX et son petit millier d'hommes, dit Turpio avec un sourire ironique. Nous avons pour trois mois de provisions sèches et pour seulement deux mois de provisions liquides.

Ballista se tourna vers Demetrius qui avait les yeux dans le vague et l'esprit ailleurs.

— Demetrius, donne-nous les chiffres pour les réserves municipales et celles des trois protecteurs de caravanes.

— Désolé, *Kyrios*. *(Dans sa confusion, le jeune homme s'était mis à parler en grec, avant de se reprendre et de continuer en latin.)* Pardon, *Dominus*. *(Il consulta ses notes.)* Les protecteurs de caravanes disent tous la même chose : ils ont assez de vivres pour leur entourage, y compris leurs mercenaires, pour tenir douze mois. Incidemment, ils disent tous trois avoir environ trois cents mercenaires à leur solde. Il y a assez de grain, d'huile et de vin dans les réserves municipales pour permettre à toute la population de tenir deux mois.

— Il faut bien sûr nous assurer que toutes nos troupes sont approvisionnées. Et bien qu'en dernier ressort, il incombe aux

civils de s'occuper de leurs propres provisions, je pense que nous devrions leur fournir une demi-ration pendant toute la durée du siège, dit Ballista.

Devançant l'objection d'Acilius Glabrio, il continua :

— Aucune loi ne nous oblige à les nourrir, mais nous aurons besoin de combattants volontaires et nous enrôlerons les autres pour former des équipes de travail. Des hommes affamés et désespérés sont susceptibles de trahir et d'ouvrir les portes. Et puis, bien sûr, il y a des raisons purement humanitaires.

— Ne pourrions-nous pas faire acheminer des provisions par bateau ? demanda Mamurra.

— Bonne idée. Oui, nous devrions essayer cela. Mais il nous faut nous en remettre à d'autres et espérer que les Perses ne disposent pas de bateaux ni n'assiègent les villages en amont qui nous feraient parvenir les vivres. Il vaudrait mieux que notre destin soit entre nos propres mains.

Tout le monde acquiesça.

— Quoi qu'il en soit, nous pourrons penser à tout cela pendant que nous inspectons les entrepôts.

Au moins, ils n'étaient pas trop loin ; à côté du palais, au nord-est de la ville. « Une fois que l'on a vu un grenier de l'armée romaine, on les a tous vus », pensa Maximus. Élevé à la ferme, l'Hibernien était cependant assez admiratif devant la fonctionnalité de ces grands bâtiments tout en longueur. Les Romains les avaient conçus en tenant compte du risque d'incendie et de la nécessité d'une bonne ventilation. Mais il n'avait jamais compris pourquoi ils construisaient toujours leurs greniers par paires.

Un *contubernium*[55] de dix légionnaires, sous l'œil d'un centurion, déchargeait une charrette sur l'aire de chargement attenante. Au moment où Ballista et son *consilium* gravissaient les marches du premier grenier, deux légionnaires poussèrent de légers, mais parfaitement audibles hurlements de loups.

— Silence dans les rangs ! cria Acilius Glabrio. Centurion, donne une corvée à ces hommes !

---

[55] La plus petite unité militaire de l'armée romaine.

Le jeune patricien lança un regard étrange à Ballista, lequel le toisa en retour.

Pendant l'interminable visite des greniers obscurs à l'atmosphère fraîche et ventilée, Maximus se surprit à songer à la femme qui avait donné naissance à un singe. Elle occupait encore ses pensées lorsqu'ils eurent quitté les entrepôts de l'armée et furent arrivés au grand caravansérail, non loin de la porte de la Palmyrène, qui abritait les réserves municipales. Il était peu probable que cela fût un présage ou un avertissement des dieux, pensait-il. Elle avait ou bien regardé un singe, peut-être même l'image d'un singe, ou alors elle avait vraiment baisé un singe. L'idée qu'elle avait accouché d'un bébé particulièrement velu, évoquant un peu un singe, ne lui traversa pas l'esprit.

— Bon, dit Ballista. Voici ce que nous allons faire. Nous réquisitionnons ce caravansérail et tout ce qui s'y trouve. Nous plaçons des gardes ici et autour des greniers de l'armée. Nous promulguons un édit fixant le prix maximum des denrées alimentaires ; Demetrius, peux-tu te charger de dresser une liste de prix raisonnables en vigueur dans cette ville ? Tous ceux qui vendront plus cher recevront une amende et verront leurs marchandises confisquées. Nous annonçons que le *Dux* achètera les denrées dix pour cent plus cher que le prix autorisé. Nous continuons à acheter, avec des billets à ordre si nécessaire, jusqu'à ce que nous soyons en mesure de fournir pendant neuf mois une pleine ration à nos troupes et aux miliciens que nous aurons recrutés, et une demi-ration pour le reste des habitants.

Ballista était livide de colère, tellement furieux qu'il trouvait difficile de se concentrer. Ce petit salaud d'Acilius Glabrio n'avait pas perdu de temps pour raconter à qui voulait l'entendre que le *Dux* barbare avait un loup-garou pour père. Il avait saisi l'occasion de saper l'autorité de Ballista dans l'esprit des légionnaires.

Il se força à se focaliser sur le problème des ressources en eau. Presque tous les bâtiments dignes de ce nom dans la ville d'Arété possédaient une citerne où les eaux de pluie étaient soigneusement recueillies. Ces citernes constituaient, certes, une bonne réserve d'appoint, mais elles ne pourraient jamais

permettre de tenir plus que quelques semaines. Bâtie en hauteur sur un plateau, la ville était située bien trop loin au-dessus de la nappe phréatique pour que l'on pût y creuser des puits d'aucune sorte. Depuis toujours, l'approvisionnement en eau se faisait, et continuerait à se faire, à dos d'âne et d'homme, via l'escalier abrupt reliant les berges de l'Euphrate à la Porta Aquaria, ou par une série de passages et de tunnels tortueux creusés à même la roche. Tant que l'on tiendrait les murs est, ceux qui s'avançaient vers l'Euphrate depuis le pied de la falaise, cette voie d'approvisionnement ne pourrait être coupée. Ils étaient courts, environ cent pas chacun. Leurs approches au fond du ravin, étaient difficiles et laissaient l'assaillant à la merci de projectiles lancés depuis la muraille principale de la ville. L'accès à l'eau semblait donc être suffisamment sécurisé, mais un Ballista en colère entreprit d'inspecter tout cela en détail.

Ballista descendit l'escalier de la *Porta Aquaria*. Il parcourut du regard l'étroite plaine entre la falaise et le bord de l'eau et étudia l'entrée des tunnels : deux d'entre eux comportaient des portes et trois étaient fermés par des planches, car dangereux. Il observa les deux murs courts et fut rassuré de voir que chacun était dominé par une tour sur le mur d'enceinte. Finalement, il étudia les jetées et les bateaux qui y étaient amarrés. De retour en haut, légèrement essoufflé, il donna ses ordres.

Personne ne devait puiser de l'eau des citernes sans autorisation officielle. Toute l'eau utilisée devait provenir de l'Euphrate. Des gardes seraient placés autour de toutes les grandes citernes des bâtiments militaires ainsi que du caravansérail et des principaux temples. Une centurie de la Legio IIII serait basée à la *Porta Aquaria*. Entre autres instructions qui seraient données plus tard, ses hommes devaient contrôler l'acheminement de l'eau et la sécurité des tunnels. Ceux que l'on considérait dangereux devaient être ou bien réparés ou bien définitivement condamnés.

C'était justement aux tunnels que Ballista s'intéressait maintenant, non sans anxiété. On amena des lampes, des verrous furent tirés et la porte de l'un des tunnels, prétendument sûrs, s'ouvrit. Espérant que son extrême

réticence ne serait pas remarquée, Ballista s'avança dans le rectangle d'obscurité. Il s'arrêta un instant non loin du seuil, laissant ses yeux s'accoutumer à la pénombre. Une courte volée de marches lui faisait face, chacune creusée en son milieu à l'endroit où des générations de pieds l'avaient foulée. Après une douzaine de marches, le passage formait un coude vers la droite. Ballista se répéta les mots qui l'avaient tiré de tant de situations difficiles : « ne réfléchis pas, agis. »

Il descendit l'escalier avec précaution. Après avoir tourné au coin, il se retrouva en face d'une autre volée de marches suivie d'un autre coude vers la droite. Au-delà, les choses changèrent. Sous ses pieds, les marches laissaient place à une rampe glissante descendant abruptement. Tendant la main pour garder l'équilibre, Ballista toucha des murs rugueux et suintant d'humidité. La lumière derrière la porte ne pénétrait plus du tout. Il leva sa lampe, mais le tunnel semblait se prolonger à l'infini. Quelque chose couina dans le noir avant de s'éloigner dans un trottinement.

Ballista ne désirait qu'une chose : sortir de ce tunnel. Mais il savait que s'il faisait demi-tour, le soir même, tous les soldats sous son commandement sauraient que leur nouveau *Dux,* ce gros dur de Barbare, avait peur des espaces clos. Soudain, l'air autour de sa tête se remplit de formes noires virevoltantes. La colonie de chauve-souris s'évanouit aussi vite qu'elle était apparue. Ballista essuya ses mains moites sur sa tunique. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de cet horrible tunnel. Serrant les dents, il descendit dans l'obscurité froide et humide. C'était comme descendre dans l'Hadès.

Ballista était fatigué, éreinté. Il était assis sur les marches d'un temple au bout de la rue des Remparts, au sud-est de la ville. Il n'était plus accompagné que de Maximus et Demetrius, mais aucun ne parlait. La nuit allait tomber. La journée avait été longue.

« Toutes les journées ont été longues depuis que sommes arrivés », pensait Ballista. « Nous ne sommes ici que depuis huit jours, le travail a à peine commencé et je suis épuisé. Qu'est-ce que Bathshiba avait dit lorsqu'il avait posé ses yeux sur cette

ville pour la première fois ? “Cela en vaut-il la peine ?”, quelque chose comme ça. » En ce moment la réponse était non, mais, aussi loin qu’il s’en souvînt, il en avait toujours été ainsi. Cependant, il avait été envoyé par les empereurs et un « non » équivalait à la mort ou à la prison.

Sa femme lui manquait. Il se sentait seul. Les trois seules personnes qu’il pouvait considérer comme des amis dans cette ville étaient aussi sa propriété et cela créait une barrière. Il aimait beaucoup Demetrius ; des années de dangers et de plaisirs partagés l’avait rendu très proche de Maximus ; Calgacus le connaissait depuis qu’il était enfant. Pourtant, la contrainte de la servitude s’immisçait dans leurs rapports. Il ne pouvait pas leur parler comme il parlerait à Julia.

Son fils lui manquait. Il ressentait une peine irrésistible, presque insupportable lorsqu’il pensait à lui : ses boucles blondes, si inattendues compte tenu des cheveux noirs de sa mère, ses yeux bleu-vert, la courbe délicate de ses pommettes, le dessin si parfait de sa bouche.

« Père-de-Tout, j’aimerais tant rentrer chez moi ! » À peine eut-il formé le vœu qu’il le regretta. Comme la nuit succédant au jour, la pensée insidieuse se fraya un chemin dans son esprit : « Chez moi ? Mais où donc est-ce ? » En Sicile ? La villa de brique aux incrustations de marbre en haut de la colline de Tauromenium[56] ? Cette élégante maison de ville, aux balcons et jardins donnant sur la Baie de Naxos[57] et le sommet fumant du Mont-Etna, qu’ils avaient aménagée et habitée avec Julia pendant ces quatre dernières années ? Ou était-ce bien plus loin au nord ? La grande maison longue au toit de chaume, aux murs en clayonnage recouverts de plâtre peint. La maison de son père, bâtie sur une hauteur, juste derrière les dunes de sable et les marais du littoral où les pluviers gris barbotaient et les pies de mer poussaient leur clip-clip à travers les roseaux.

---

[56] Actuelle Taormina.

[57] Du nom de la ville antique de Naxos bâtie au pied de la colline sur laquelle Tauromenium fut plus tard établie.

Un homme d'âge mûr, vêtu d'une simple tunique et tenant une tablette à écrire, tourna au coin de la rue des Remparts. Lorsqu'il vit Ballista qui attendait, il se mit à courir.

— *Kyrios,* je suis navré d'être en retard.

Ballista époussetait ses vêtements.

— Tu n'es pas en retard. Nous étions en avance. Ne t'en fais pas.

— Merci *Kyrios,* vous êtes bien bon. Les conseillers m'ont dit que vous vouliez que l'on vous montre les propriétés de la rue des Remparts ?

Ballista acquiesça et l'esclave public désigna le temple sur les marches duquel il s'était assis.

— Voici le temple d'Aphlad, une divinité locale qui veille sur les caravanes de chameaux. L'intérieur en a récemment été repeint aux frais du noble Iarhai. *(L'homme remontait la rue à reculons.)* Le temple de Zeus, *Kyrios*. Nous devons sa nouvelle façade à la générosité du pieux Anamu. *(Ils atteignirent le pâté de maisons suivant sans que l'esclave eût jamais tourné le dos à Ballista.)* Des maisons privées, dont la belle demeure du conseiller Theodotus.

« Pauvre bougre », pensa Ballista. « Tu es l'esclave du conseil d'Arété. Tu appartiens à ces gens qui ne connaissent probablement même pas ton nom et pourtant, tu es fier d'eux, de leurs maisons, des temples sur lesquels ils étalent leur richesse. Et cette fierté est la seule chose qui te donne un tant soit peu d'amour-propre. » Il contempla tristement la rue des Remparts. « Et moi, je vais te priver de tout cela. Dans un ou deux mois, avant les calendes de février, j'aurai tout détruit. Tout sera sacrifié pour construire le grand talus qui étayera les défenses d'Arété. »

Un légionnaire déboula au coin de la rue et s'arrêta dans une glissade lorsqu'il vit Ballista. Il esquissa un salut et essaya de parler, mais il était hors d'haleine et les mots ne sortaient pas. Il prit une grande goulée d'air.

— Un incendie. Le magasin d'artillerie est en feu.

Il pointa le doigt derrière son épaule gauche. Le fort vent de nord-est poussait un rideau d'épaisse fumée noire au-dessus des nombreux toits d'Arété. Il se dirigeait droit sur Ballista.

IX

Ballista courait à toutes jambes dans les rues qui se remplissaient d'une foule excitée. Maximus et Demetrius le talonnaient, se frayant un chemin dans la cohue. Le légionnaire déjà à bout de souffle fut bientôt distancé.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le magasin d'artillerie, les poumons de Ballista étaient en feu, son bras gauche douloureux à force d'écarter de ses jambes le fourreau de sa longue *spatha* – et le bâtiment, la proie des flammes. Mamurra et Turpio étaient déjà sur place. Le fort vent de nord-est qui avait séché la terre gorgée d'eau attisait maintenant le brasier, le poussant implacablement en avant. Les flammes léchaient l'extérieur des fenêtres à barreaux et les auvents du toit. Des brandons montaient dans le ciel avant d'être emportés vers la ville, dangereusement proche. Turpio organisait une équipe afin de dégager un coupe-feu et d'asperger les maisons au sud-ouest. Mamurra avait constitué une chaîne pour sortir du matériel de l'entrepôt en flammes. Pour encourager les hommes, il se faisait un devoir de courir les mêmes risques qu'eux, entrant et sortant comme une flèche par la porte sud.

Ballista savait qu'il ne pouvait pas attendre de ses officiers qu'ils fissent ce qu'il refusait de faire. Il suivit Mamurra à l'intérieur du bâtiment. La chaleur était telle que le plâtre se décollait des murs tandis que sur les poutres, au-dessus de leurs têtes, la peinture bouillonnait, aspergeant les hommes de gouttelettes brûlantes. Il y avait peu de fumée dans la pièce, mais il ne fallait pas s'y fier. Le feu les encerclait subrepticement, courant sur le plafond, s'insinuant à leur insu dans les cavités des murs. Les poutres pouvaient céder d'un moment à l'autre et le toit s'écraser au sol, les emprisonnant, les étouffant, les brûlant vifs.

Ballista ordonna à tout le monde de sortir, criant pour se faire entendre par-dessus les terribles rugissements de

l'incendie. Mamurra et lui ne s'enfuirent que lorsque le dernier légionnaire eut atteint le seuil.

Dehors, tous s'employèrent à mettre à l'abri sous le vent le matériel sauvé des flammes. Puis, ils regardèrent l'incendie se déchaîner. Le bâtiment ne s'effondra pas tout de suite. Parfois, le feu semblait s'apaiser avant de reprendre de plus belle, en une furie toujours plus destructrice. Puis il y eut un étrange grondement, et le toit céda dans un épouvantable fracas.

Ballista s'éveilla par une belle matinée fraîche et lumineuse. Enveloppé dans une peau de mouton, il regardait le soleil se lever sur la Mésopotamie. Le vaste ciel prit une délicate teinte rose ; les quelques lambeaux de nuages se changèrent en une frange argentée. Pourchassé par Skoll le loup, comme il le serait jusqu'à la fin des temps, le soleil apparut à l'horizon. Les premiers rayons dorés éclaboussèrent la terrasse du palais du *Dux Ripæ* et les remparts d'Arété. Au pied de la falaise, les appontements et les lits de roseaux murmurants demeuraient dans l'ombre bleu foncé.

Il n'avait dormi que quelques heures, mais d'un sommeil profond et réparateur. Il se sentait étonnamment rafraîchi et revigoré. Mais comment ne pas l'être par une si belle matinée, même après le désastre de la veille ?

Derrière lui, sur la terrasse, Ballista entendait Calgacus s'approcher. Aux toussotements sonores et à la respiration sibilante s'étaient greffés des bougonnements clairement audibles. D'une loyauté indéfectible, le vieux Calédonien se montrait très peu disert sur son *dominus* en public, au point de ne s'exprimer que par monosyllabes. Pourtant, lorsqu'il se trouvait seul avec lui, il se sentait autorisé, le connaissant depuis toujours, à dire ce qu'il voulait, comme s'il pensait tout haut – en général une suite de critiques et de récriminations :

— Le voilà avec une peau de mouton sur le dos maintenant… à regarder le lever de soleil… Encore un peu et il va se mettre à réciter un foutu poème.

Puis, avec la même intensité sonore, mais sur un ton différent :

— Bonjour, *Dominus*. Je t'ai apporté ton épée.

— Merci. Qu'étais-tu en train de dire ?

— Ton épée.

— Non, avant cela.

— Rien.

— Quelle belle matinée ! Cela me rappelle les poèmes de Bagoas. Tiens, en voici un en latin.

Réveille-toi ! Car le Matin dans la jatte de la Nuit
À jeté la pierre qui fait fuir les étoiles :
Regarde ! Le Chasseur de l'Orient a pris
dans ses rets de lumière
La tourelle du grand Roi.

— Qu'en penses-tu ? demanda Ballista en souriant.

— Très joli.

Les lèvres de Calgacus se pincèrent encore plus, son expression plus acerbe que jamais.

— Donne-moi cette peau de mouton. Ils t'attendent à la porte.

Ses grommellements – « ni l'endroit, ni le moment… pas ton père qu'on aurait pris à déclamer de la poésie au lever du soleil comme une donzelle enamourée… » – diminuèrent d'intensité tandis qu'il rentrait à l'intérieur du palais.

Ballista, accompagné de Maximus et Demetrius, se rendit à pied devant la carcasse calcinée de l'entrepôt. Mamurra était déjà sur place. Peut-être était-il resté là toute la nuit.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Le *Prœfectus fabrum* le salua avec énergie. Son visage et ses avant-bras étaient noirs de suie.

— Comment vont les choses ?

— Pas bien, mais cela aurait pu être pire. Le bâtiment devra être démoli. Presque tous les traits d'artillerie ont brûlé. Toutes les pièces de rechange des balistes – les cliquets, les rondelles, ce genre de choses – sont enterrées là-dessous.

Il passa sa main sur son visage, le geste d'un homme fatigué.

— Par contre, tous les boulets de pierre pour les balistes étaient entreposés dehors, ils n'ont donc pas été endommagés.

Je vais faire accrocher des cordes pour essayer d'abattre quelques murs. On pourra peut-être sauver certaines pièces métalliques, les pointes de fer des traits d'artillerie – tout dépend de la chaleur dégagée par le feu.

Mamurra marqua une pause, but une longue gorgée d'eau et en renversa un peu sur son menton. La suie déteignit, laissant sur son visage d'étranges rayures noirâtres.

— Quoi qu'il en soit, cela n'a pas été le désastre total que quelqu'un escomptait.

— Tu es sûr que c'était un incendie volontaire ?

— Venez avec moi.

Mamurra les conduisit à l'extrémité nord-est du bâtiment.

— Ne vous approchez pas trop des murs, ils peuvent tomber à tout moment. Sentez cette odeur.

Ballista s'exécuta et eut un haut-le-cœur. Il revit dans son esprit le poteau tourner doucement, l'amphore qui commençait à se renverser, il se souvint des hurlements et d'une autre odeur – celle de la chair brûlée.

— Du naphte.

— Oui, une fois qu'on l'a senti, on n'oublie jamais. Encore moins si on a pu le voir en action.

Mamurra montra un petit orifice d'aération noirci en haut du mur.

— Ils ont dû le verser par là. Et ensuite, ils ont jeté une lampe.

Ballista regarda autour de lui, essayant d'imaginer la scène : dernière heure du jour, personne en vue. Un homme ou deux ? Et avait-il essayé de s'enfuir ou de se mêler à la foule ?

— Il y a des témoins. Deux.

Mamurra désigna deux hommes maussades assis par terre, gardés par deux légionnaires.

— Ils ont tous les deux vues un homme en train de s'enfuir dans la rue des fabricants de faucilles.

— Ils en ont donné un bon signalement ?

Mamurra rit.

— Ah ça, oui ! Deux excellents signalements même : l'un a vu un homme de petite taille aux cheveux noirs portant une cape

de bure, et l'autre, un homme grand, sans cape et chauve comme un œuf.

Les deux hommes semblaient apeurés et amers. L'un d'entre eux arborait un hématome à l'œil. Ballista était bien conscient de l'antipathie mutuelle entre soldats romains et civils, mais ne manqua pas d'être surpris par la stupidité des troupes. Ces deux hommes s'étaient présentés de leur plein gré pour fournir des informations. Sur la base du concept spécieux de culpabilité par association, ils avaient été intimidés, peut-être même frappés. Il n'y avait aucune chance qu'ils apportassent leur aide à l'avenir.

Après avoir demandé à Maximus d'aller lui chercher de l'eau fraîche, Ballista s'adressa aux civils avec bienveillance. Leurs témoignages concordaient avec ce qu'avait dit Mamurra. Il était bien possible qu'ils eussent vu deux hommes différents. Mais il était tout aussi probable qu'ils eussent des souvenirs différents de la même chose. Des incertitudes subsistaient quant à l'heure exacte des événements. Aucun d'eux n'avait reconnu l'homme.

L'interrogatoire ne menait nulle part. Ballista les remercia et demanda à Demetrius de leur donner deux ou trois *antoniniani* chacun.

Ballista retourna voir Mamurra.

— Bon, voilà ce qui va se passer. *(Il parlait vite, avec assurance.)* Mamurra, occupe-toi de démanteler ce bâtiment et d'en faire reconstruire un autre à peu près deux fois plus grand, avec un mur d'enceinte et beaucoup de gardes autour. Rien de tel que de refermer la porte de l'écurie après que le cheval s'est enfui ! Tu vas aussi créer et commander une unité indépendante de balistaires. Les vingt-quatre balistaires spécialisés de la Legio IIII seront transférés dans cette unité en même temps que quatre-vingt-seize légionnaires. Chaque balistaire devra former quatre légionnaires. Je veux que cette unité de cent vingt balistaires soit opérationnelle au printemps prochain.

Mamurra s'apprêtait à dire quelque chose mais Ballista le coupa.

— Je veux aussi qu'à cette date, tes hommes aient construit, testé et mis en place vingt-et-un autre scorpions – il y a la place pour deux scorpions sur chacune des tours, mais elles n'en ont qu'un seul actuellement. Tu peux réquisitionner tous les

travailleurs civils dont tu auras besoin, charpentiers, forgerons, etc. Choisis les légionnaires toi-même. Ne laisse pas Acilius Glabrio te refiler les pires.

Le visage de Mamurra se fendit d'un sourire.

Tandis que Ballista s'éloignait, Maximus lui dit en celte, à voix basse :

— Si ton jeune patricien ne te détestait pas encore, c'est maintenant chose faite.

Les *telones,* en les voyant descendre la rue principale, surent que l'heure n'était pas au divertissement. Pas non plus au laxisme, encore moins à l'extorsion. Le *boukolos* entreprit immédiatement de chasser une famille de nomades et leurs ânes qui bloquaient le passage, poussant brutalement hommes et bêtes, leur reprochant de traînasser et les maudissant grossièrement. Avertis par un gamin des rues qui leur servait de garçon de course, les dix légionnaires du *contubernium* mirent précipitamment fin à leur partie de dés et sortirent de la salle de garde en catastrophe. Rajustant leur équipement, ils se mirent au garde-à-vous.

Le *Dux Ripæ* tira doucement sur les rênes de son cheval. Il leva la main et sa suite de quatre hommes s'arrêta derrière lui.

Les douaniers observèrent le Barbare tandis qu'il regardait par-delà la porte de la Palmyrène. Dieu qu'il était énorme, énorme et féroce, comme tous ceux de sa race !

— Bonjour, *telones,* dit le Barbare avec affabilité.

Il répéta son aimable salut à l'attention des légionnaires, puis fit signe à ses hommes d'avancer avant de sortir de la ville.

— Une sinistre brute, pas vrai ?

Le *telones* hocha la tête.

— Vraiment patibulaire. Je me garderais bien de le contrarier. Un caractère de sauvage avec ça – comme tous ceux de sa race.

À environ un demi-mille des portes de la ville, à l'endroit où la nécropole finissait, Ballista arrêta Cheval Pâle. Il observait les tombes en forme de tours. Il devait y en avoir au moins cinq cents. Excepté à Palmyre, il n'avait jamais rien vu de pareil. Chacune reposait sur un socle comportant des marches, de la

taille d'un homme ou même plus grand. Ce socle était surmonté d'un premier étage, de deux ou trois fois sa hauteur, décoré de colonnes en relief. Deux, parfois trois autres étages ressemblant à des maisons à toits plats et dont les dimensions allaient s'amenuisant, surplombaient le tout.

Les morts étaient placés dans des niches ornant les murs intérieurs, avec tous les objets précieux qu'ils emporteraient dans l'autre monde. Les parents en deuil entraient par l'unique porte et gravissaient un escalier intérieur jusqu'au toit où ils partageaient un repas funéraire. Le scellement des niches et la garde des tombes incombaient aux pompes funèbres.

« Leur construction a dû prendre des générations », pensa Ballista, « et nous avons trois mois pour les abattre. » Laissées en l'état, elles protégeraient les assaillants des projectiles lancés depuis les remparts, serviraient de postes d'observation, seraient converties en tours d'artillerie ou détruites par les Perses afin de fournir des matériaux pour les travaux de siège. Les citoyens d'Arété n'aimeraient pas cela, mais le lieu de repos éternel de leurs ancêtres allait devoir être rasé.

— Demetrius !

Ballista s'aperçut que son secrétaire avait déjà son stylet en main.

— Nous allons avoir besoin de grues équipées de boulets de démolition. Et il nous faut penser au charriage : beaucoup de chars à bœufs pour les gros débris et des ânes pour les gravats. *(Il marqua une pause pour laisser le temps à son secrétaire de tout inscrire.)* Et beaucoup de main-d'œuvre. Le nombre d'esclaves en ville est évalué à dix mille. Nous réquisitionnerons tous les hommes valides – nous devrions en avoir deux mille cinq cents. Ensuite, nous enrôlerons les citoyens et emploierons les troupes – c'est un dur labeur, mais les soldats aiment démolir. Dans les zones où personne ne travaille, les balistaires pourront se servir des tombes comme cibles d'entraînement. *(Ballista perçut une certaine hésitation de la part de son secrétaire.)* Oh, et bien sûr, nous laisserons les familles retirer leurs chers disparus au préalable.

Ballista caressait les oreilles de Cheval Pâle.

— N'oublie pas d'inscrire une note sur la sécurité aux portes de la ville. Les poternes du sud et du nord doivent être fermées, à moins que je ne donne l'ordre de les ouvrir. La garde à la porte de la Palmyrène et à la *Porta Aquaria* doit être doublée. Chaque personne entrant ou sortant de la ville devra être fouillée ; il ne s'agit pas seulement de chercher des armes, mais des messages aussi. Je veux que les fouilles soient poussées : chaussures, coutures des tuniques et des capes, bandages, sellerie – on peut coudre un message dans une bride aussi facilement que dans la semelle d'une sandale. Fais savoir à Acilius Glabrio que je le tiens responsable de l'exécution de ces ordres.

Demetrius observa son *kyrios* à la dérobée. Il paraissait puiser de l'énergie dans l'action violente, le danger. Les deux épisodes récents – combattre les Borani dans la mer Égée et, la veille, se précipiter à l'intérieur de l'entrepôt en flammes – semblaient l'avoir revigoré, l'avoir rendu plus déterminé, plus fort. « Dieux, faites que les choses demeurent ainsi et étendez vos mains sur lui. »

Demetrius ne pouvait s'empêcher de penser à l'oniromancien. La rencontre l'avait troublé. Le vieil homme était-il un mystificateur ? Il aurait pu déduire logiquement qu'il était le secrétaire de Ballista. Demetrius lui avait, sans le vouloir, révélé qu'il recourait souvent aux oniromanciens lorsqu'il avait parlé des portes d'ivoire et de corne par lesquelles les dieux envoyaient les rêves illusoires ou véridiques. Comme Demetrius n'avait jamais consulté le vieil homme auparavant, on pouvait en déduire qu'il était en ville depuis peu – et qui, à part Ballista, venait d'arriver accompagné d'un jeune secrétaire Grec érudit ?

Le vieil homme avait prédit tumulte et confusion, traîtrises et complots, et un éventuel décès. Le rêve était-il d'inspiration divine ? Ou l'interprétation qu'en avait fait le vieillard avait-elle des visées plus prosaïques – un avertissement, destiné à perturber et à ébranler ? Cela avait-il un rapport quelconque avec le sabotage de l'entrepôt ? Devait-il en parler à Ballista ? Mais Demetrius se sentait obscurément coupable d'avoir consulté un oniromancien et, plus encore, il craignait les moqueries de Ballista.

Pourtant, à cet instant, Ballista songeait aussi à la traîtrise et essayait aussi de prédire l'avenir. S'il rejoignait les Perses et qu'on le nommait général, quel serait son plan d'attaque ?

Il dresserait son camp à peu près ici ; à cinq cents pas des murs, juste hors de portée de l'artillerie. Il se représenta les défenses telles qu'elles seraient en avril : les tombes dégagées des approches. Il lancerait un assaut tout de suite, sur la plaine, à découvert. À quatre cents pas, traits et pierres commenceraient à pleuvoir et ses hommes à mourir. À deux cents pas, flèches et frondes en tueraient encore beaucoup d'autres. Le sol serait jonché de pièges, des fosses et des pieux. Puis viendraient le fossé, d'autres pieux, d'autres pièges. Les hommes devraient monter sur le glacis abrupt, sous une pluie d'objets meurtriers lancés depuis les remparts, les écrasant, les aveuglant, les brûlant. Une fois que les échelles seraient appuyées contre les murs, les survivants commenceraient à les gravir, espérant contre toute vraisemblance qu'elles ne se briseraient pas, qu'elles ne seraient pas repoussées et qu'ils ne se rompraient pas les os en tombant. Puis les quelques hommes restants se battraient au corps à corps contre des assiégés désespérés. L'assaut pourrait réussir, mais il était plus probable qu'il échouât. Mais quelle qu'en fût l'issue, des milliers de guerriers parmi les assiégeants mourraient.

Une plaine couverte de morts et de mourants, un assaut repoussé – que ferait Shapur ? Ballista réfléchit à toutes les choses que Bagoas lui avait dites sur les Sassanides. Il était crucial de comprendre son ennemi, d'essayer de penser comme lui. Shapur ne serait pas découragé. Il était roi par la volonté de Mazda, il était de son devoir d'apporter les feux de *bahram* au monde entier pour qu'ils y fussent vénérés. Cette ville s'était déjà jouée de lui par le passé, les portes en avaient été ouvertes et sa garnison massacrée. Ce nouvel échec prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, la nature malfaisante de ses habitants. Il était Shapur, le Roi des Rois, non pas un seigneur de la guerre barbare venu du Nord, ne valant pas beaucoup plus que les combattants qu'il commandait, non pas un général romain terrifié à l'idée d'être désapprouvé par l'empereur. Les pertes importeraient peu : les hommes qui mourraient seraient

bénis, ils auraient gagné leur place au paradis. Shapur n'abdiquerait pas. Il n'aurait de cesse que tous les habitants d'Arété fussent morts ou enchaînés, que seules les bêtes sauvages en parcourussent les rues dévastées.

Le groupe se dirigea vers le bord du ravin sud. Là, ils mirent pied à terre et menèrent leurs chevaux au bas de la pente rocailleuse. Ballista en tête, ses bottes dérapant sur les pierres, glissant dans la boue. Au bas de cette pente, le chemin devenait moins raide et ils purent remonter à cheval et continuer à descendre. Lorsque les murs d'Arété se dressèrent tout près d'eux sur la gauche, ils virent à quel point le ravin était profond.

Un seul regard suffisait pour se rendre compte que personne ne serait assez fou pour tenter de prendre d'assaut la muraille sud de la ville. Il faudrait une éternité pour l'atteindre car elle était érigée au sommet d'une longue pente abrupte et lisse, mis à part quelques bosquets d'épineux.

L'assaillant serait totalement à la merci des projectiles lancés depuis les remparts et s'y ferait massacrer sans coup férir.

Non pas que ce versant du ravin ne pût être escaladé. Il y avait une poterne au sommet et il était traversé par de nombreux chemins ou sentiers de chèvres. Il faudrait y monter la garde. De nombreuses villes étaient tombées parce que les assaillants avaient escaladé des endroits difficilement accessibles que les assiégés avaient négligé de protéger. Cependant, seule la surprise ou la traîtrise pourrait permettre à l'ennemi de pénétrer dans la ville par cette voie.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le fond du ravin s'élargissait devant eux. À cette distance, des balistes ne pourraient rien contre les murs de la ville. Ballista remarqua la présence d'un grand nombre de grottes en haut de la pente, juste au-dessous de la muraille. Plusieurs sentiers escarpés y conduisaient.

— Ce sont des tombes, *Dominus*, dit l'un des cavaliers. Des catacombes chrétiennes. *(Il cracha par terre.)* Ils ne veulent pas être enterrés dans notre nécropole, et nous ne voulons pas de leurs morts non plus. *(Il cracha à nouveau.)* Si vous voulez savoir, ce sont eux la cause de tous nos problèmes. Les dieux ont veillé sur nous, étendu leurs mains sur l'*imperium* pendant des

siècles, et voilà que ces chrétiens arrivent. Ils nient l'existence des dieux, refusent de leur faire des sacrifices. Alors les dieux sont fâchés, ils cessent de nous protéger, et les problèmes surviennent. C'est logique.

Il mit son pouce entre son index et son majeur, pour éloigner le mauvais œil.

— Je ne sais pas grand-chose sur eux, dit Ballista.

— Plaise aux dieux que vous n'en sachiez pas plus, *Dominus,* répondit le soldat en enfourchant son cheval de bataille. Quant à leur : « Tu ne tueras point », quelle couillonnade ! J'aimerais bien savoir ce qu'ils en penseront, quand un grand escogriffe de Barbare leur enfoncera sa bite dans le cul, sauf votre respect, *Dominus*.

Ballista eut une petite mimique de dénégation comme pour dire : « Pensez-vous, je suis moi-même souvent d'humeur à sodomiser les membres d'une secte religieuse minoritaire. »

Le ravin rétrécissait un peu avant de s'élargir à nouveau devant la plaine inondable de l'Euphrate. Au loin, sur la droite, on voyait d'épais bosquets de tamarins ainsi que quelques peupliers et palmiers dattiers sauvages. Ils prirent à gauche et se retrouvèrent devant une porte enchâssée dans un mur de telle manière qu'il fallait la contourner par la gauche pour entrer, exposant ainsi le flanc droit, non protégé par le bouclier. La porte n'était pas des plus robustes et le mur, d'à peine une douzaine de pieds de haut, non plus. Mais Ballista ne se souciait pas de la faiblesse de ces défenses. Pour s'en approcher, les Perses devraient ou bien venir par le fleuve – ce qui était peu probable car les assiégés auraient réquisitionné ou détruit tous les bateaux sur le moyen-Euphrate – ou bien suivre le chemin qu'ils venaient d'emprunter – ce qui aurait été téméraire car il fallait progresser sur un terrain difficile pendant environ un demi-mille, constamment exposé aux projectiles lancés depuis les remparts.

— Demetrius, prends note : nous placerons de lourds rochers au bord du ravin sud afin de les pousser sur tous les Perses assez fous pour approcher par cette voie.

La porte s'ouvrit et un *contubernium* de légionnaires les salua. Ballista et ses hommes mirent pied à terre et discutèrent

avec eux. Dans le mur, au pied de la falaise, d'autres légionnaires dégageaient l'entrée d'un des tunnels bouchés par des planches. Ballista leva les yeux sur la paroi de la falaise. Elle était étroitement stratifiée, marquée de stries rapprochées comme les lignes sur un registre. Il réprima un frisson à la pensée de qui se trouvait derrière, le tunnel obscur et suintant qu'il avait emprunté, la peur au ventre, deux jours plus tôt.

Ils continuèrent vers le nord, le long de la berge. Il régnait partout une grande agitation. Des outres d'eau étaient hissées depuis la rivière au moyen de cordes coulissant sur des cadres de bois branlants et tirées par des ânes. D'autres ânes et des hommes les portaient ensuite en haut de l'escalier abrupt jusqu'à la *Porta Aquaria*. Des bateaux s'amarraient à la jetée, acheminant toutes sortes de victuailles provenant de la campagne fertile de l'autre côté du fleuve : des figues, des dattes, des poulets ficelés caquetant avec indignation. Des fermiers portant leurs produits ou poussant devant eux leurs baudets chargés s'ajoutaient à la bousculade sur les marches menant à la ville. Une odeur de poisson grillé provenant du marché tout proche flottait dans les airs.

Il était midi passé, bien après l'heure du déjeuner. Le groupe se fraya un chemin jusqu'à l'échoppe et l'un des soldats commanda leur repas.

On avait nourri et abreuvé les chevaux avant de les attacher à l'ombre, et les cinq cavaliers s'étaient assis, buvant du vin et mangeant des pistaches. Le soleil d'hiver était aussi chaud que par une journée de juin dans le pays natal de Ballista. Des hommes s'affairaient à préparer le repas. Les poissons vidés étaient grillés dans une cage de métal attachée à une branche d'arbre et suspendue au-dessus du feu. La graisse grésillait et la fumée montait en volutes.

Au pied des marches, une chèvre échappa à son propriétaire et de furieux éclats de voix retentirent. De l'araméen. Ballista n'y comprenait goutte. Il fut frappé par l'ironie qui voulait qu'il sût parler la langue des conquérants de ce peuple, les Romains, celle de ceux qui voulaient les remplacer, les Perses, mais non celle de ceux dont on lui avait confié la protection.

Le soleil se reflétait sur l'Euphrate tandis qu'ils reprenaient la route, ragaillardis. Ballista se demandait si le terrain était assez stable sur la plus proche des îles. Si les Perses ne se procuraient pas de bateaux, on pourrait s'y réfugier au cas où la ville tomberait. Un refuge éphémère, mais tout de même. Il était vital de se ménager une porte de sortie. Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour défendre cette ville, mais il ne tenait pas à ce qu'Arété fût la scène de sa dernière bataille.

Ils échangèrent quelques mots avec les gardes avant de sortir par la porte du nord, en tout point semblable à celle du sud. Les pentes du ravin nord aussi étaient abruptes, mais aucun sentier ne les traversait. Les silhouettes au loin et en haut des remparts surmontant la poterne étaient minuscules.

Les pluies avaient éboulé un morceau de la falaise sous les murs de la ville et un amas de terre et de rochers s'était formé dans le ravin, telle une rampe de siège mal construite. Il semblait instable, sa surface dangereuse. Certains assaillants pourraient y prendre pied, mais à la longue, il était probable qu'il cédât et vînt tapisser le fond du ravin. Le moral de Ballista était au beau fixe. S'il s'était trouvé au sommet, il aurait été très tenté de mettre Cheval Pâle à contribution, juste pour voir s'ils étaient capables d'arriver en bas en un seul morceau.

— Onagre, dit l'un des soldats à voix basse.

L'âne sauvage paissait dans le ravin, à environ cent pas. La tête baissée, il cherchait de son museau blanc des feuilles d'alhagi[58].

L'un des soldats passa sa lance à Ballista. Il n'avait jamais chassé l'onagre. La hampe en cornouiller de la lance lui parut lisse et solide au toucher. Il talonna doucement Cheval Pâle qui partit lentement au pas. L'onagre leva la tête. Du sabot de sa patte postérieure, il gratta l'une de ses longues oreilles. Il fixa des yeux le cavalier qui s'approchait, puis fit volte-face et, rassemblant sous lui son arrière-train, détala. Ballista poussa sa monture au petit galop. Même s'il était loin de galoper ventre à terre, l'onagre allait bon train, suprêmement confiant sur le lit

[58] Arbrisseau de la famille des légumineuses. La manne dont les Hébreux se sont nourris dans le désert proviendrait de cette plante.

accidenté du torrent à moitié à sec. Sa croupe marron-jaune aux caractéristiques rayures blanches ourlées de noir s'éloignait vite. Ballista poussa Cheval Pâle. Aussi sûr que fût son pied, il ne voulait pas le lancer à bride abattue sur un terrain aussi mauvais. Il avait le temps. La poursuite s'annonçait longue. Ils ne pouvaient aller nulle part ailleurs que devant eux.

Le ravin se resserrait. Ballista sentait que Maximus et les autres étaient distancés. L'onagre arriva à une fourche et sans hésiter, bondit vers la droite. Ballista ralentit l'allure de Cheval Pâle et regarda autour de lui. Les versants de la falaise étaient à pic à cet endroit. Il devait se trouver à peu près au niveau des défenses ouest, mais il n'apercevait ni les murs de la ville, ni la plaine. Un tournant du sentier le dissimulait à la vue des autres cavaliers. De son propre chef, Cheval Pâle suivit l'onagre sur le chemin de droite.

Au fond du ravin, les rochers semblaient avoir emmagasiné la chaleur de l'été pour la restituer à ce moment précis. Des nuées de moucherons apportés par les pluies piquaient le visage de Ballista, pénétraient dans ses yeux, dans sa bouche. Le sentier montait de plus en plus. Les sabots de l'onagre soulevaient des nuages de poussière tandis qu'il continuait inlassablement à courir. Cheval Pâle fatiguait et Ballista lui tint la bride un peu plus courte.

Soudain, il fit un brusque écart, s'arrêta net et bondit vers la gauche, ses sabots dérapant sur le sol. Pris de court, Ballista fut propulsé en avant ; il était sur le point de passer par-dessus l'épaule droite du hongre, mais l'arçon droit de sa selle s'enfonça dans son ventre et l'en empêcha. Le cheval, les yeux agrandis par la panique, tournait rapidement sur lui-même. Les rotations faisaient progressivement glisser Ballista vers le sol, menaçant de le désarçonner tout à fait. Il tenait toujours la lance dans sa main droite, sa pointe rebondissait sur les rochers en cliquetant. Serrant les cuisses de toutes ses forces, Ballista parvint à attraper le pommeau de la selle de sa main gauche. Avec l'énergie du désespoir, il commença à se redresser pour remonter en selle. Il sentit la selle glisser, la sangle se détacher.

Il n'y avait rien d'autre à faire : il jeta la lance, lâcha le pommeau et lança sa jambe par-dessus la selle pour en

descendre. Dans un bruit de torsion écœurant, sa botte gauche s'accrocha au pommeau et Ballista, presque à l'horizontale, se mit à tourner en même temps que le cheval, sa tête passant à quelques pouces des rochers acérés. Il tenta de dégager sa jambe, luttant contre la force centrifuge. Son pied finit par sortir de la botte et il s'écrasa lourdement à terre.

Son bras droit était éraflé, son épaule tuméfiée, mais il ne chercha pas à faire le compte de ses blessures. Il vit la lance et se traîna vers elle tant bien que mal. Tenant l'arme à deux mains, il s'accroupit et regarda autour de lui avec méfiance, cherchant ce qui avait pu effrayer son cheval.

Les grands yeux jaunes, à la fois impénétrables et rusés, le fixait à une vingtaine de pas. Un lion. Un mâle adulte qui devait bien mesurer huit pieds. Ballista l'entendait respirer, sentait l'odeur de sa fourrure, peut-être même son haleine fétide. Le lion remua la queue, montra ses dents. Il gronda : un long grognement sourd et terrifiant.

Ballista avait bien souvent vu des lions dans l'arène, à distance respectable. On en avait lâché un, à Arelate, le matin du jour où il avait vu combattre Maximus. « C'est maintenant que l'Hibernien devrait arriver et payer sa dette en me sauvant la vie », pensa Ballista.

Il les avait déjà vus tuer des criminels ainsi que quelques gladiateurs. Ils se servaient de leur impulsion pour renverser l'homme, le clouant au sol de leur poids et de leurs griffes écartées, aiguisées comme des rasoirs, puis plongeaient leurs longs crocs, presque délicatement, dans sa gorge.

Ballista savait qu'il n'aurait qu'une seule chance. Il s'accroupit de côté et agrippa fermement des deux mains la hampe de sa lance, en en coinçant l'extrémité sous son pied droit, encore botté.

Le lion avança plus vite que Ballista ne l'aurait cru possible. Une foulée, deux, puis trois et il se campa sur ses pattes avant, s'apprêtant à bondir. La tête en avant, il se jeta sur Ballista.

La lance heurta le lion au poitrail. Le choc l'arracha des mains de Ballista et fit sortir le bout de la hampe de sous son pied. Il se rejeta en arrière, un coup de patte lui laboura le bras et l'envoya bouler.

Le lion atterrit, les pattes jointes, son poitrail s'abaissa, enfonçant la lance plus profondément dans son corps. La hampe se brisa et le lion tomba à la renverse, les pattes écartées.

Il se remit sur ses pattes. Ballista se redressa et dégaina sa *spatha*. Le lion s'effondra.

Maximus et le soldat qui détestait les chrétiens apparurent dans un crépitement de sabots. « Un grand bonhomme ! » l'Hibernien rayonnait de joie. « C'est vraiment un grand bonhomme ! »

Un groupe d'une vingtaine de paysans, venus d'on ne savait où, s'était formé. Ils faisaient cercle autour du cadavre du lion en jacassant.

— Ils vont probablement se mettre à te vénérer, cria Maximus, le visage toujours radieux. Ton lion terrorisait leur village. *(Il leva son pouce par dessus son épaule.)* On est arrivé jusqu'aux villages des collines, au nord-ouest de la ville.

Maximus s'étant vu confier les tâches de faire écorcher le lion et d'en transporter la dépouille en ville, Ballista s'approcha de Demetrius qui se tenait debout à côté de Cheval Pâle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, dit-il en levant les yeux des sabots du hongre qu'il était en train d'inspecter.

— Il serait peut-être préférable de ne pas trop se vanter d'avoir tué le lion, dit le jeune homme, contrarié. Du temps de l'empereur Commode[59], un certain Julius Alexandre, appartenant à l'une des grandes familles d'Émèse, tua un lion au javelot pendant une chasse à cheval. L'empereur envoya ses *frumentarii* l'assassiner.

— Commode était fou. Ce n'est pas le cas de Valérien et Gallien.

Il serra l'épaule du jeune homme.

— Tu te fais trop de soucis. Tout ira bien. Et si j'essayais de ne rien en dire et que malgré tout la nouvelle s'ébruitait, cela paraîtrait suspect.

Ballista se retourna, puis s'arrêta.

— Qu'est-il arrivé à cet homme ?

— Il a dû fuir vers l'Euphrate, rejoindre l'ennemi.

---

[59] Il régna de 180 à 192.

Demetrius se garda d'ajouter que Julius Alexandre s'était enfui en compagnie d'un jeune favori. Le garçon ne pouvait pas suivre. L'homme avait mis pied à terre, lui avait tranché la gorge avant de s'ouvrir le ventre avec son épée.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait tué le lion, et chaque moment de veille pendant ces quatre jours lui semblait avoir été consacré à des réunions. Les participants changeaient – parfois un petit groupe, *sa familia ;* en d'autres occasions, un groupe plus important lorsqu'il convoquait son *consilium*. Il avait demandé une fois à ce que les trois protecteurs de caravanes, Iarhai, Anamu et Ogelos, y assistassent. La scène et ses accessoires étaient à chaque fois identiques : un grand plan d'Arété étalé sur la table de la salle à manger dans le palais du *Dux Ripæ ;* les registres généraux pour la période en cours de la Legio IIII et de la Cohors XX, désormais à jour, posés à proximité ; des tablettes à écrire, des stylets et des feuilles de papyrus traînant un peu partout. Les discussions et calculs interminables avaient permis à Ballista d'arrêter son plan de défense d'Arété. Il était maintenant temps d'en faire part à la *boulé*, aux conseillers de la ville – ou du moins de leur en dire tout ce qu'ils avaient besoin de savoir.

C'étaient les calendes de décembre. Ballista attendait au calme dans la cour du temple d'Artémis. Le siège du pouvoir à Arété ne manquait jamais de l'étonner. Dans les villes où la démocratie n'était pas un vain mot, le *bouléuterion* faisait face à l'agora, où le *démos*, le peuple, pouvait avoir l'œil sur les conseillers. Ici, le conseil siégeait derrière des portes closes, dans un bâtiment à l'écart, situé dans un coin d'un terrain entouré de murs. Une démocratie protégée de ses propres citoyens par des hommes en armes.

En regardant Anamu s'avancer dans le soleil, Ballista ressentit une étrange impression de déjà-vu. Tel un pécheur dans l'Hadès, il semblait condamné à répéter éternellement cette tâche peu enviable : il attendait dans la cour, était accueilli par Anamu et assénait aux conseillers des vérités dures à entendre, leur disant des choses qui les conduiraient à le haïr. C'était peut-être un châtiment mérité pour un homme qui avait

tué l'empereur auquel il avait juré fidélité, peut-être était-ce ainsi qu'il devait expier le meurtre de Maximin le Thrace.

— Bonjour, Marcus Clodius Ballista.

La bouche d'Anamu tournée vers le bas en une éternelle moue sembla bouger aux commissures, probablement sa manière de sourire.

Les choses étaient comme de coutume à l'intérieur du *bouléuterion* ; quelques quarante conseillers répartis sur des gradins en forme de U. Seuls Anamu, Iarhai et Ogelos, assis loin les uns des autres, occupaient le premier rang. Un silence profond, lourd d'expectative, régnait dans la petite pièce.

Ballista commença :

— Conseillers, si Arété doit survivre, des sacrifices doivent être faits. Les prêtres parmi vous pourront vous dire comment s'attirer la faveur des dieux.

Les prêtres, Ogelos en tête, hochèrent la tête en signe d'approbation. Le chrétien hirsute sourit jusqu'aux oreilles.

— Je suis ici pour vous dire comment, nous les hommes, pouvons mettre les chances de notre côté.

Ballista marqua une pause et consulta ses notes inscrites sur un morceau de papyrus. Il crut déceler de la déception, évoluant peut-être vers le mépris, sur le visage d'Anamu. Il n'en eut cure : il recherchait la clarté, non les effets rhétoriques.

— Vous savez tous que je stocke les vivres – les prix sont fixés, seuls les agents du *Dux Ripæ* peuvent acheter plus cher. Et vous n'ignorez pas non plus que l'approvisionnement en eau est désormais confié à l'armée : toute l'eau consommée doit provenir de l'Euphrate ; l'eau des citernes ne doit pas être prélevée.

Ballista les amadouait en leur disant des choses qu'ils savaient déjà, auxquelles ils n'avaient pas d'objections majeures.

— Diverses choses vont être réquisitionnées : tous les bateaux sur le fleuve, tous les stocks de bois de construction et une bonne partie du bois à brûler. De même que des grandes jarres en terre cuite et des chaudrons en métal, tout le cuir de vache et toute la paille qu'il y a en ville.

Ballista remarqua que quelques conseillers se regardaient avec un sourire de connivence. S'ils étaient encore en vie le moment venu, ils feraient en sorte que ces dernières réquisitions ne soient pas autre chose que les lubies d'un Barbare.

— Vous savez aussi que tout que ce qui entre ou sort de la ville est fouillé, les personnes y compris. *(Quelques murmures s'élevèrent des gradins du fond.)* Cela provoque du retard et des inconvénients. C'est une atteinte à la vie privée, mais c'est nécessaire. En fait, nous devons aller plus loin : à partir d'aujourd'hui, un couvre-feu est décrété de la tombée de la nuit à l'aube. Toute personne se trouvant dans les rues la nuit sera arrêtée et courra le risque d'être tuée. Toute réunion de plus de dix personnes devra être autorisée par le *Dux Ripæ*.

Les murmures se firent un peu plus sonores, mais, jusqu'à maintenant, les conseillers ne trouvaient pas grand-chose à redire : peu leur importait que quelques hommes du peuple fussent tués dans la rue, la nuit.

— Certains soldats sont cantonnés dans des demeures privées.

Les murmures cessèrent. Maintenant, il avait toute leur attention. Les soldats étant notoirement aptes à la destruction gratuite, au vol, à la violence et au viol, le cantonnement des troupes chez l'habitant était extrêmement impopulaire.

— Afin que les troupes puissent rejoindre leurs postes plus rapidement, le cantonnement devra être étendu. Les bâtiments du deuxième îlot à partir de la muraille ouest et ceux des premiers îlots à partir des autres murs pourront être affectés par cette mesure. Une compensation raisonnable sera payée aux propriétaires de ces bâtiments.

Le silence se fit. Les conseillers étaient de grands propriétaires, ils pourraient bien tirer profit de cette disposition ; l'important étant que les soldats ne logent pas dans leurs propres maisons.

— De plus, le caravansérail de la porte de la Palmyrène sera réquisitionné par l'armée. Une compensation sera payée à la ville.

Le soleil se déversait dans la pièce par une porte ouverte derrière Ballista. La poussière flottait dans la lumière dorée. Maximus et Romulus entrèrent et se tinrent debout derrière Ballista.

— Les neuf cents mercenaires des trois protecteurs de caravanes seront regroupés en trois *numeri,* trois unités irrégulières de l'armée romaine. Ils seront rejoints par le même nombre de citoyens conscrits. Ces troupes seront payées par le trésor militaire. Leurs commandants auront le rang et la solde d'un *præpositus*.

Iarhai sourit. Les deux autres s'efforçaient de donner l'impression d'agréer un noble sacrifice ; Ogelos y parvenait mieux qu'Anamu. C'était une aubaine : l'effectif de leurs armées privées doublerait et la solde des soldats serait payée par l'État.

— Nous avons terriblement besoin de main-d'œuvre. Tous les hommes valides parmi les esclaves de la ville – et nous estimons leur nombre à au moins deux mille cinq cents – seront réquisitionnés pour former des équipes de travailleurs. Environ cinq mille citoyens seront aussi enrôlés à cet effet. Certaines professions en seront exemptées, mais travailleront exclusivement pour l'armée : les forgerons, les charpentiers, les fléchiers et les arctiers. La *boulé* dressera les listes nécessaires.

Les trois protecteurs de caravanes demeuraient impassibles mais derrière eux, les autres conseillers ne parvenaient pas tout à fait à réprimer leur colère : ils allaient devoir contraindre un grand nombre de leurs citoyens au travail forcé.

— Ces équipes de travailleurs aideront les troupes à creuser un fossé devant la muraille ouest, celle qui donne sur le désert, et à construire un glacis, un talus incliné devant ce fossé.

« Nous y voilà », pensa Ballista en touchant inconsciemment la garde de sa *spatha*.

— Afin de faire de la place pour le contre-glacis, le talus à l'intérieur des murs, les équipes de travailleurs aideront à démolir tous les bâtiments des premiers îlots en partant de la muraille ouest.

Un silence stupéfait se fit, puis des cris de protestation s'élevèrent des derniers gradins. Ballista continua, sa voix couvrant le brouhaha qui grandissant.

— Les équipes de travailleurs aideront aussi les troupes à détruire toutes les tombes de la nécropole devant les murs. Les gravats serviront à construire le glacis.

Tollé général. Presque tous les conseillers se levèrent, s'écriant :

— Les dieux nous abandonnerons si nous abattons leurs temples… Vous voulez donc que nous réduisions notre peuple à l'esclavage, que nous détruisions nos propres maisons, que nous profanions les tombes de nos ancêtres ?

La pièce résonnait de clameurs, on criait au sacrilège. Il y avait cependant çà et là quelques îlots de calme. Iarhai était toujours assis, le visage impénétrable. Anamu et Ogelos s'étaient levés, mais après avoir étouffé quelques exclamations de colère, ils se réfugièrent dans un silence pensif. Le chrétien hirsute restait assis, souriant béatement. Mais tous les autres conseillers étaient debout et hurlaient. Certains conspuaient Ballista, agitant le poing furieusement.

Par dessus les clameurs, Ballista s'écria qu'à partir de maintenant, pour faciliter la communication, ses ordres seraient affichés à l'agora. Personne ne semblait l'écouter.

Il se retourna et, Maximus et Romulus couvrant ses arrières, sortit au soleil.

X

Ballista pensa qu'il valait mieux laisser les choses se décanter après sa réunion avec la *boulé*. Les Syriens étaient notoirement impulsifs et il n'y avait pas lieu de risquer un échange de paroles âpres et inconsidérées. Pendant les deux jours qui suivirent, il resta dans les quartiers militaires, planifiant la défense de la ville avec son état-major.

Acilius Glabrio était ulcéré d'avoir perdu cent vingt de ses meilleurs légionnaires au profit de la nouvelle unité d'artilleurs. Et bien qu'ils ne fussent pas présents, il était sans doute fort mécontent de savoir que Iarhai, Anamu et Ogelos, encore une bande de Barbares parvenus à ses yeux, avaient été bombardés à des postes de commandement dans l'armée romaine. Il se réfugia dans une attitude étudiée de nonchalance et d'indifférence patricienne. Cependant, les autres travaillaient dur. Turpio était désireux de donner satisfaction, Mamurra, réfléchi et pondéré comme à son habitude et Demetrius, en qualité *d'accensus,* semblait moins distrait. Peu à peu, de leurs délibérations, un plan commença à se former dans l'esprit de Ballista ; quelles portions de murailles seraient gardées et par quelles unités ? Où seraient-elles cantonnées ? Comment seraient-elles approvisionnées ? Où établirait-on le peu de troupes de réserve dont on disposait ?

D'autres affaires militaires de moindre importance requéraient aussi son attention. Une cour martiale était réunie pour juger l'auxiliaire de la Cohors XX, qui avait été accusé de viol sur la personne de la fille de son propriétaire. Ce qu'il avait à dire pour sa défense était sommaire : « Son père était à la maison, nous sommes sortis dehors. Elle disait encore oui au moment où elle était cul nu dans le foin. » Cependant, son centurion fournit d'excellentes références et, plus important, deux des *contubernales* du soldat jurèrent que la fille avait déjà eu des rapports consentis avec lui.

La cour était partagée. Acilius Glabrio, l'incarnation même de la vertu républicaine, était pour la peine de mort. Mamurra demanda à ce qu'on fît preuve de clémence. En fin de compte, la décision incombait à Ballista. Aux yeux de la loi, le soldat était coupable. Il était fort probable que ses *contubernales* eussent menti. Ballista prononça l'acquittement, non sans scrupules. Il ne pouvait se permettre de perdre ne serait-ce qu'un seul homme, et encore moins de s'aliéner ses compagnons d'armes.

Une autre affaire juridique l'occupait. Julius Antiochus, soldat du *vexillatio* de Legio IIII Scythica, de la centurie d'Alexandre, et Aurélia Amimma, fille d'Abouis, résidents d'Arété, divorçaient. Ils se détestaient cordialement et il y avait de l'argent en jeu. Les documents étaient ambigus, les témoins en total désaccord. Ballista se prononça en faveur du soldat. Il avait conscience que sa décision était plus politique que juste. L'*imperium* l'avait corrompu ; une fois de plus, la justice était bannie sur une île-prison.

Au matin du troisième jour après sa réunion avec la *boulé,* Ballista jugea qu'assez de temps s'était écoulé : les conseillers devraient s'être calmés. Versatiles comme l'étaient les Syriens, ils pourraient même s'être rangés à l'avis de Ballista. Oui, il détruisait leurs maisons, profanait leurs tombes et leurs temples, anéantissait leurs libertés, mais c'était au nom d'une liberté supérieure – la liberté supérieure d'être sujet de l'empereur romain plutôt que du roi perse. L'ironie fit sourire Ballista. Pline le Jeune avait mieux que tout autre exprimé le concept de *libertas : tu nous ordonnes d'être libres, alors nous le serons.*

Ballista envoya des messagers chez Iarhai, Ogelos et Anamu pour les convier à dîner avec lui et trois de ses officiers supérieurs le soir-même. Bathshiba était bien sûr invitée, elle aussi. Se souvenant de la superstition romaine qui voulait que les convives ne fussent pas en nombre pair, il manda aussi Callinicus, le sophiste. Il demanda à Calgacus de dire au cuisinier de préparer un dîner spécial, de préférence avec des anguilles fumées. Le vieil Hibernien eut l'air interloqué, comme si, de sa très longue vie, il n'avait entendu une requête aussi

outrancière ; cela déclencha un nouveau flot de bougonnements :

— Oh oui, bien sûr, quel grand Romain tu fais… Et puis quoi encore… Pourquoi pas des foutues cervelles de paons et des muscardins roulés dans du miel, tant que tu y es.

Après avoir enjoint Maximus et Demetrius de l'accompagner, il annonça qu'il se rendait à l'agora. Prétendument pour vérifier que les édits concernant le prix des vivres étaient respectés, mais en réalité, Ballista voulait juste sortir du palais, quitter la scène de ses douteuses décisions de justice. Les jugements qu'il avait prononcés le tourmentaient. Il admirait beaucoup de choses chez les Romains – leurs engins de siège, leurs fortifications, leur discipline et leur logistique, leurs hypocaustes[60] et leurs thermes, leurs chevaux de course et leurs femmes – mais il trouvait leur *libertas* illusoire. Il avait dû demander la permission impériale de vivre là où il habitait, d'épouser la femme qu'il avait choisie. En fait, depuis qu'il s'était rendu dans l'empire, toute sa vie lui semblait marquée par la soumission et les compromis sordides plutôt que caractérisée par la liberté.

Son humeur cynique et amère commença à se dissiper tandis qu'il pénétrait dans la partie nord-est de l'agora. Il avait toujours aimé les marchés : les bruits, les odeurs – l'avarice mal dissimulée. Une multitude d'hommes déambulaient. La moitié de l'humanité semblait être représentée. La plupart étaient vêtus à l'orientale, mais il y avait aussi des Indiens en turbans, des Scythes arborant leurs hauts bonnets pointus, des Arméniens coiffés de leurs toques, des Grecs en tuniques courtes, les long burnous des bédouins et, çà et là, une toge romaine ou les peaux et fourrures d'un membre d'une tribu du Caucase.

Il semblait y avoir une surabondance de produits de première nécessité – beaucoup de céréales, du blé principalement, et de l'orge ; beaucoup de vin et d'huile d'olive vendus en outres ou en amphores, et des olives noires et brillantes en quantité. En sa présence du moins, les édits de

[60] Système de chauffage par le sol.

Ballista sur les prix semblaient être respectés. Rien ne montrait que des vivres eussent été retirés du marché. Tandis que le *Dux* et ses deux compagnons avançaient vers la partie nord de l'agora, les auvents rayés devinrent plus vifs, plus chic, et les victuailles qu'ils protégeaient du soleil passèrent des produits de base méditerranéens aux petites douceurs de la vie – fruits et légumes, pignons de pin, sauce de poisson et, les plus prisées de tout, les épices : poivre et safran.

Avant qu'ils n'atteignissent les portiques de la partie ouest de l'agora, les luxes avaient cessé d'être comestibles. Il y avait là des étals odorants de bois de santal et de cèdre ; trop chers pour être utilisés comme bois de construction ou comme bois à brûler, ils échappaient à l'édit de Ballista sur la réquisition du bois. Ici, on vendait de l'ivoire, des singes, des perroquets. Tandis que Maximus s'arrêtait pour examiner quelque bel article de maroquinerie, Ballista eut l'impression que l'on cachait discrètement une peau de chameau dans le fond de la boutique. Il s'apprêtait à demander à Demetrius d'en prendre note, mais le jeune homme scrutait intensément l'autre bout de l'agora, distrait une fois de plus. La plupart des biens les plus convoités se trouvaient ici : des parfums, de l'or, de l'argent, des opales, des calcédoines et surtout la soie douce et lustrée des Sères[61] de l'autre bout du monde.

Le marché aux esclaves, que Ballista avait en horreur, se tenait sous les portiques du sud de l'agora. Toutes sortes d'« outils doués de paroles » y étaient exposés. Il y avait des esclaves pour cultiver vos terres, pour tenir vos comptes, pour coiffer les cheveux de votre femme, pour vous chanter des chansons, pour vous verser à boire et, accessoirement, pour vous la sucer. Ballista observait la marchandise avec attention ; il y avait un type d'esclave qu'il cherchait toujours à acquérir. Après avoir inspecté tout ce qui était en vente, il revint au milieu des enclos à esclaves et cria à la cantonade une question simple et brève dans sa langue natale :

— Y a-t-il des Angles parmi vous ?

---

[61] Nom que les Romains donnaient aux habitants du nord-ouest de la Chine.

Tous les visages se tournèrent vers ce gigantesque seigneur de la guerre barbare qui hurlait des paroles inintelligibles dans une langue étrange, mais au grand soulagement de Ballista, personne ne répondit.

Ils passèrent devant le marché aux bestiaux et se dirigèrent vers le portique est, où était rassemblé le bas de gamme de l'agora. Là, les chiffonniers, les petits usuriers, les magiciens, les faiseurs de miracles et tous ceux qui vivaient sur le dos de la misère et de la faiblesse humaines racolaient le client. Les deux compagnons de Ballista lançaient des regards appuyés par-dessus leur épaule en direction de la ruelle aux prostituées. Pour Maximus, c'était à prévoir, mais Ballista ne s'attendait pas à cela de la part de Demetrius – il lui avait toujours semblé que le jeune Grec avait d'autres centres d'intérêt.

Mais Père-de-Tout savait combien lui-même avait besoin d'une femme. En un sens, cela serait si salutaire, si facile ! Mais d'un autre côté, cela ne serait rien de tout cela. Il y avait Julia, les promesses qu'il lui avait faites, son éducation.

Ballista pensa avec amertume à la façon dont certains Romains, comme Tacite dans son traité *La Germanie,* élevaient en exemple la fidélité conjugale des Germains pour condamner l'amoralité des Romains contemporains. Il n'y avait rien à redire à cette fidélité traditionnelle agreste lorsque l'on habitait un village, mais elle n'était pas adaptée à ceux qui se trouvaient à des centaines de milles, à des semaines de route de leur femme. Pourtant, Ballista savait que son aversion pour l'infidélité ne provenait pas seulement de son attachement à Julia ou de la manière dont il avait été élevé. De la même façon que certains soldats emportaient une amulette porte-bonheur au combat, il portait en lui sa fidélité envers Julia. Il semblait avoir développé une crainte superstitieuse voulant que, s'il allait avec une autre femme, sa chance le déserterait et que le prochain coup d'épée, la prochaine flèche ne le blesserait pas mais le tuerait, n'éraflerait pas ses côtes mais les traverserait avant de lui transpercer le cœur.

Pensant à ses compagnons, Ballista leur dit :

— Afin d'être sûrs d'y avoir vu tout ce qu'il a à voir, peut-être devrions nous vérifier ce qui est en vente dans cette ruelle ? Cela vous dirait ?

Demetrius refusa tout de suite. Il semblait indigné, mais aussi un peu fuyant. Pourquoi se comportait-il de manière aussi étrange ?

— Il me semble que j'ai l'âge d'aller voir par moi-même, dit Maximus.

— Cela va de soi ! Mais n'oublie pas : il s'agit de jeter un coup d'œil sur la marchandise et non d'y goûter. *(Ballista sourit.)* Nous serons là-bas, au milieu de l'agora ; tous ces bons citoyens d'Arété dont on a érigé la statue ont certainement quelque vertu à nous inculquer.

La première statue qu'ils rencontrèrent se dressait sur un haut piédestal.

— « Agegos, fils d'Anamu, le fils d'Agegos », lut Ballista. Cela doit être le père de notre Anamu. Il est un peu plus agréable à voir.

Le personnage sculpté était vêtu à l'orientale et, comme Anamu, était doté d'une abondante chevelure. Elle se dressait en boucles serrées tout autour de sa tête. Il arborait une courte barbe comme son fils, mais aussi une opulente moustache en croc. Le visage était rond, légèrement joufflu.

— Oui, plus gracieux que son fils, mais il n'a pas de mal à l'être. « Pour sa piété et son attachement à la ville, pour sa vertu sans faille et son courage, lui qui toujours dispensa sa protection aux marchands et aux caravanes, dépensant sans compter ses propres deniers à cette noble fin. Parce qu'il sauva des nomades et des grands dangers qui la menaçaient une caravane nouvellement arrivée, cette caravane lui érigea trois statues : l'une sur l'agora d'Arété, où il est *strategos,* la deuxième dans la ville de Spasinou Charax et la troisième sur l'île de Thilouana, où il est satrape. » Ta géographie est meilleure que la mienne, dit Ballista à son *accensus*. Où se trouve Spasinou Charax ?

— À l'entrée du golfe Persique, répondit Demetrius.

— Et l'île de Thilouana ?

— Dans le golfe Persique, au large des côtes de l'Arabie. En grec, nous la nommons Tylos[62].

— Et qui les gouverne ?

— Shapur. Le père d'Anamu a gouverné une partie de l'Empire perse. Il était à la fois un général ici, à Arété, et un satrape des Sassanides.

Ballista regardait Demetrius.

— Donc, dans quel camp sont les protecteurs de caravanes ?

Dans l'après-midi, à peu près à l'heure du *meridiatio,* de la sieste, il se mit à pleuvoir. L'homme regardait la pluie tomber depuis sa fenêtre du premier étage en attendant que l'encre sèche. Bien qu'elle ne fût pas torrentielle comme les premières pluies de l'année, elle était assez forte. La rue était déserte. L'eau ruisselait le long de la muraille de la ville. Les marches menant à la tour la plus proche étaient couvertes d'eau, dangereuses. Une corneille solitaire vola de gauche à droite.

Jugeant que l'encre était sèche, l'homme alluma une lampe au brasero, puis se pencha à la fenêtre pour tirer les volets, les attacha et alluma une autre lampe. Bien qu'il eût verrouillé la porte après être entré dans la chambre, il regarda autour de lui pour vérifier qu'il était bien seul. Rassuré, il sortit la vessie de porc gonflée de l'endroit où il l'avait cachée et commença à lire.

Le magasin d'artillerie a brûlé. Tous les traits pour les scorpions sont détruits. Le Barbare du nord fait des réserves de vivres en vue du siège. Lorsqu'il en aura rassemblé assez, on y mettra le feu. Il reste assez de naphte pour une autre attaque qui marquera les esprits. Il a annoncé que la nécropole serait rasée, de nombreux temples et maisons détruits et que ses troupes seraient cantonnées dans ceux qui restent. Il libère les esclaves et réduit en esclavage les hommes libres. Ses hommes dénudent et violent les femmes à volonté. Les habitants de la ville grondent contre lui. Il les a enrôlés dans des unités de l'armée placées sous le commandement des protecteurs de

[62] Actuelle Bahreïn.

caravanes. L'idiot s'est maintenant fait aveugle. Il se livrera pieds et poings liés au Roi des Rois.

Il cessa de suivre les lignes de son doigt et de former les mots avec ses lèvres. Cela irait. La rhétorique était peut être un peu poussée, mais décourager les Perses ne faisait pas partie de son plan.

Il ramassa deux flacons d'huile, l'un plein, l'autre vide, et les posa sur la table. Il dénoua le bout de la vessie de porc et la dégonfla ; ce qu'il y avait écrit était maintenant illisible. Après avoir retiré le bouchon du flacon vide, il y introduisit la vessie en laissant le bout dépasser. Puis, il le porta à ses lèvres et, louant le ciel de n'être pas juif, regonfla la vessie de porc avant d'en replier le bout autour du col du flacon et de le maintenir en place avec de la ficelle. Une fois qu'il eut coupé ce qui dépassait à l'aide d'un couteau tranchant, la vessie était entièrement dissimulée à l'intérieur du flacon, un récipient caché dans un autre récipient. Avec précaution, il y versa l'huile du flacon plein. Tandis qu'il rebouchait les deux flacons, il parcourut à nouveau la pièce du regard pour vérifier qu'il était toujours seul.

Il regardait le flacon dans sa main. Ils avaient intensifié les fouilles aux portes de la ville. Il leur arrivait de découdre les tuniques des hommes ou les semelles de leurs sandales ; ils arrachaient parfois les voiles de respectables femmes grecques. L'espace d'un instant, il se sentit étourdi, grisé par les risques qu'il prenait. Puis il se ressaisit. Il acceptait le fait que sa mission pourrait bien lui coûter la vie. Cela n'avait pas d'importance. Son peuple en récolterait les fruits. Sa récompense l'attendrait dans l'autre monde.

Dans la file d'attente aux portes, le messager ne saurait rien. Le flacon n'éveillerait pas les soupçons.

L'homme prit son stylet et commença à écrire la plus innocente des lettres.

Mon cher frère, les pluies sont revenues…

Depuis les colonnades devant sa demeure, Anamu considérait la pluie avec désapprobation. Il y avait de la boue à hauteur de cheville dans les rues. Les pluies l'avaient contraint à

engager des dépenses : il lui avait fallu louer une litière et les services de quatre porteurs afin de se rendre au dîner que le *Dux* donnait en son palais. Anamu ne goûtait guère les dépenses inutiles et, pour ne rien arranger, les porteurs étaient en retard. Il tenta de refouler son irritation en se remémorant un fragment de l'un des vieux maîtres stoïques. « Ces quatre murs ne forment pas une prison. » Anamu n'était pas sûr de s'en souvenir mot pour mot. « Ces murs de pierre ne font pas une prison. » Qui en était l'auteur ? Musonius Rufus, le Socrate romain ? Non, plutôt l'esclave affranchi Épictète. Mais peut-être n'était-ce pas un stoïque après tout – peut-être était-ce lui qui l'avait écrit ?

Ragaillardi par son fantasme secret d'être cité par des hommes totalement inconnus de lui qui, dans l'adversité, puiseraient réconfort et force dans ses morceaux de sagesse, Anamu contemplait le spectacle de la pluie. Les murs de pierre de la ville étaient assombris par l'eau qui y ruisselait. Les remparts étaient vides ; les gardes avaient dû s'abriter dans l'une des tours. Le moment idéal pour une attaque surprise, sauf que les pluies devaient avoir transformé en bourbier le terrain devant la muraille.

Les porteurs de litière étant finalement arrivés, Anamu s'y installa et ils se mirent en route. Il connaissait l'identité des autres convives. Peu de choses se passaient dans la ville d'Arété dont Anamu n'eût pas vent rapidement. Il payait bien – du bon argent – pour s'assurer qu'il en fût ainsi. Cela promettait d'être une soirée intéressante. Le *Dux* avait invité les trois protecteurs de caravanes qui avaient tous à se plaindre des traitements que le Barbare infligeait à la ville. La fille de Iarhai serait là, elle aussi.

Si une créature au monde avait des braises sur son autel, c'était bien elle. Plusieurs des informateurs à sa solde lui avaient rapporté que le *Dux* barbare et ce jeune prétentieux d'Acilius Glabrio semblaient tous deux s'en être entichés. Et le sophiste Callinicus de Petra avait été invité. Il était en passe de se faire un nom – il ajouterait la culture au mélange de tension et de sexe.

En songeant à cette dernière composante, Anamu sortit de sa poche un morceau de papyrus sur lequel il avait écrit plus tôt, en privé, un petit aide-mémoire sur les *Deipnosophistes, Le Banquet des Sophistes*, d'Athénée. Anamu était notoirement connu pour aimer les champignons et il était très probable que le *Dux* eût ordonné à son cuisinier de les inclure au menu en son honneur. Dans cette éventualité, Anamu avait prélevé dans les classiques quelques citations, adéquatement ésotériques, qui y avaient trait.

— Ah, vous voilà, dit Ballista. Comme le veut le dicton : « Sept font un dîner, neuf font une échauffourée. »

Depuis son assez impressionnante démonstration rhétorique aux portes de la ville, Ballista n'avait cessé de baisser dans l'estime d'Anamu. Sa saillie de bienvenue n'avait en rien arrangé les choses.

— Passons à table.

La salle à manger était classiquement agencée : trois tricliniums, de trois personnes chacun, disposés en U autour des tables. Ils s'en approchèrent et il devint clair que le *Dux* avait eu le bon sens de renoncer au plan de table traditionnel. Le Barbare du Nord s'octroya le *summus in summo,* la place la plus haute, à l'extrême gauche. Il plaça Bathshiba à sa droite, puis son père. Le sophiste Callinacus, Anamu et Acilius Glabrio prirent place sur le deuxième triclinium et sur le troisième s'étendirent Ogelos, Mamurra puis, à la place la plus basse, *imus in imo,* Turpio. Normalement, Ballista aurait dû s'étendre à la place qu'occupait maintenant Ogelos. Le problème qui se serait alors posé aurait été choisir qui se serait installé à sa gauche, *imus in medio,* à la place traditionnellement réservée à l'invité d'honneur. Le plan de table choisi permettait aux trois protecteurs de caravanes d'occuper chacun un triclinium différent et de ne se trouver ni à la place d'honneur, ni à côté de leur hôte. Anamu dut admettre à contrecœur que le *Dux* avait procédé habilement.

On apporta les premiers plats : deux plats chauds – œufs durs et anguille fumée dans une sauce à la résine de pin et poireaux en sauce blanche – et deux plats froids – olives noires et betterave en tranches. Le tout accompagné d'un vin tyrien

léger qu'on mélangeait à raison de deux parts pour trois parts d'eau.

— Des anguilles. Les Anciens ont beaucoup à dire sur les anguilles.

La voix d'un sophiste était entraînée à tonner dans les théâtres, les assemblées publiques et parmi la foule des festivals, aussi Callinicus n'eut aucun mal à appeler l'attention des personnes présentes.

— Dans son poème, Archestrate[63] de Gela nous dit que les anguilles de Rhegium[64] en Italie sont excellentes, de même que celles du lac Copais de Béotie, en Grèce, et celles du fleuve Strymon en Macédoine.

Anamu éprouvait beaucoup de plaisir à prendre part à une aussi docte soirée. Un cadre tout à fait approprié pour une personne telle que lui, comptant parmi les *pepaideumenoi,* les érudits. Cependant, il ressentait en même temps une pointe d'envie car il n'avait pas pu intervenir : on n'avait pas encore servi de champignons.

— Et pour ce qui est du fleuve Strymon, Aristote le rejoint. C'est lorsque les Pléiades apparaissent dans le ciel que commence la meilleure saison pour les pêcher, lorsque l'eau est agitée et boueuse.

« Père-de-Tout, quelle terrible erreur d'avoir invité ce bâtard sentencieux », pensa Ballista. « Il doit pouvoir continuer comme ça pendant des heures. »

— Les poireaux sont bons.

La voix d'un protecteur de caravane n'était peut-être pas aussi mélodieuse que celle d'un sophiste, mais elle avait l'habitude de se faire entendre. Elle coupa court au flot d'anecdotes littéraires de Callinicus. Indiquant de la tête les légumes verts, Iarhai demanda à Ballista quelle équipe d'auriges il soutenait au cirque.

— Les blancs.

— Par les dieux, vous devez être un optimiste.

Le visage cabossé d'Iarhai se fendit d'un sourire.

---

63 IVe siècle av. J. -C. Auteur du premier livre de cuisine grecque.

64 L'actuelle Reggio de Calabre.

— Pas vraiment. Je trouve que les déconvenues continuelles sur le champ de courses sont philosophiquement bénéfiques à mon âme – cela l'endurcit et m'habitue aux déceptions de la vie.

Tandis qu'il entamait une conversation sur les chevaux de course avec Iarhai, Ballista remarqua que Bathshiba souriait avec espièglerie. Père-de-Tout, qu'elle était jolie ! Elle était vêtue avec plus de réserve que lors du dîner chez son père, mais sa tenue ne parvenait pas tout à fait à dissimuler ses formes généreuses. Ballista se doutait que les courses n'étaient pas un sujet susceptible de l'intéresser. Il aurait voulu la faire rire, l'impressionner, mais il savait que l'échange de menus propos n'était pas son fort. Il la désirait et cela n'arrangeait rien ; il lui était encore plus difficile de trouver des choses frivoles et spirituelles à lui dire. Il enviait ce petit bâtard prétentieux d'Acilius Glabrio qui, de l'autre côté des tables, parvenait même à flirter silencieusement.

Les plats principaux arrivèrent : un cochon de Troie, farci à la saucisse, *botulus,* et au boudin ; deux brochets dont la chair avait été hachée et assaisonnée avant d'être remise dans la peau ; deux simples poulets rôtis. On apporta aussi des légumes : feuilles de betteraves cuites sauce moutarde, salade de laitue, de menthe et de roquette, un condiment de basilic à l'huile et du *garum,* de la sauce de poisson.

Le cuisinier brandit son couteau aiguisé de façon théâtrale, s'approcha du cochon de Troie et en fendit le ventre. Personne ne fut surpris lorsque les entrailles en sortirent.

— Comme c'est original, dit Acilius Glabrio. Et quel joli *porcus,* tout à fait le genre d*e porcus* que j'affectionne.

Son œil égrillard lorsqu'il répéta le mot ne laissait guère de doute sur le sens qu'il lui prêtait : une façon de dire « vulve » en argot. Se tournant vers Bathshiba, il ajouta :

— Et il y a du *botulus* en quantité pour les personnes qui aiment ça.

Iarhai fit mine de se lever pour intervenir. Ballista s'empressa de lui couper la parole.

— Tribun, surveille ton langage. Il y a une dame parmi nous.

— Oh, je suis désolé, navré, profondément affligé.

Son attitude démentait ses paroles.

— Loin de moi l'idée de provoquer l'embarras ou de vous offenser. *(Il indiqua le porcus du doigt.)* C'est ce plat qui m'a égaré. Il ne manque jamais d'évoquer en moi le festin de Trimalchio dans le *Satyricon* – vous savez, ces terribles plaisanteries obscènes. *(Puis, montrant le brochet)* Tout comme le *porcus* me fait divaguer, ce plat me rend nostalgique. *(Il désigna les trois tricliniums de ses mains étendues)* N'avons-nous pas tous la nostalgie de ces brochets qu'on pêche à Rome, « entre les deux ponts » comme l'on dit, en amont de l'île du Tibre et en aval des effluents du *cloaca maxima,* l'égout principal ? *(Il regarda les convives.)* Oh, voilà que je me suis à nouveau montré indélicat – être Romain peut vouloir dire tant de choses différentes de nos jours !

Ignorant ce dernier commentaire, Ogelos se hâta d'intervenir.

— On serait bien en mal aujourd'hui de pêcher un brochet ou quoi que soit d'autre ici, dans l'Euphrate.

Il s'adressa à Ballista, parlant vite, d'un ton grave.

— Mes hommes me disent que les bateaux de pêche m'appartenant ont tous été pris par l'armée. Les soldats appellent ça « réquisitionner », pour moi, c'est du vol.

Sa barbe soigneusement divisée en deux pointes frémit de vertueuse indignation.

Avant que Ballista pût répondre, Anamu prit la parole.

— Et que dire de ces fouilles ridicules aux portes de la ville ? On fait attendre mes messagers pendant des heures, mes effets sont éventrés, détruits, mes documents privés exposés à la vue de tous. Les citoyens romains sont victimes des pires outrages… Par respect pour votre rang, nous nous sommes tus lors de la réunion du conseil, mais aujourd'hui, en privé, nous parlerons – à moins que ce droit-là aussi nous soit dénié ?

Ogelos prit le relais.

— Et quelle sorte de liberté défendons-nous si dix personnes, dix *citoyens*, ne peuvent pas se réunir ? Nous est-il donc interdit de célébrer les rites en l'honneur de nos dieux ?

Anamu l'interrompit.

— Rien n'est plus sacré que la propriété privée. Comment ose-t-on prendre nos esclaves ? Pourquoi pas nos femmes, nos enfants ?

Les doléances continuèrent, les deux protecteurs de caravanes élevant la voix, se coupant la parole, chacun arrivant à la même conclusion : comment les choses pourraient-elles être pires avec les Sassanides ? Qu'est-ce que Shapur pourrait nous infliger de plus ?

Puis, les deux hommes se turent en même temps, comme s'ils s'étaient concertés. Ils se tournèrent tous deux vers Iarhai.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? Tu es aussi affecté que nous. Notre peuple s'en remet à toi aussi. Comment peux-tu rester silencieux ?

Iarhai haussa les épaules.

— Il en sera comme Dieu le voudra.

Il n'ajouta rien de plus.

Iarhai avait donné une étrange intonation à *theos*, le mot grec pour dire dieu. Ballista fut tout aussi surpris que les deux autres protecteurs de caravanes par son fatalisme paisible. Il remarqua que Bathshiba regardait son père avec insistance.

— Messieurs, j'entends vos griefs et je les comprends. *(Ballista les regarda dans les yeux tour à tour.)* Il m'en coûte de faire ce qui doit être fait, mais il n'y a pas d'autre moyen. Vous vous souvenez tous de ce qu'il est advenu de la garnison perse dans ces murs, des femmes et des enfants des soldats. *(Il marqua une pause.)* Si les Perses ouvrent une brèche dans les murs d'Arété, toute cette horreur paraîtra bien pâle en comparaison de ce qui arrivera. Que personne ne s'y trompe : si les Perses prennent cette ville, il ne restera plus personne pour payer les rançons des captifs, plus personne pour pleurer les morts. Si Shapur prend la ville, elle retournera au désert. Les ânes sauvages paîtront dans votre agora et les loups hurleront dans vos temples.

Tout le monde dans la pièce fixait Ballista en silence. Il essaya de sourire.

— Allons, essayons de penser à autre chose. Un *comoedus,* un acteur, attend dehors. Faisons-le entrer pour qu'il nous donne une lecture.

Le *comoedus* lisait bien, sa voix juste et claire. C'était un beau passage d'Hérodote, un récit d'antan, de l'époque de la liberté grecque, bien avant les Romains. Une histoire de courage ultime, celle de la nuit précédant les Thermopyles, lorsqu'un espion perse incrédule avait rapporté à Xerxès, le Roi des Rois, ce qu'il avait vu dans le campement des Grecs. Les trois cents Spartiates étaient nus pour l'exercice ; ils s'étaient peignés les uns les autres, ne prêtant pas la moindre attention à l'espion. Un beau passage, mais peut-être pas le plus heureux des choix compte tenu des circonstances : les Spartiates se préparaient à mourir.

Étendant le bras pour se saisir d'une des carcasses de poulet, Turpio prit la parole pour la première fois de la soirée.

— Les Grecs ne nomment-ils pas cet oiseau « l'éveilleur des Perses » ? demanda-t-il à la cantonade. Alors nous ferons aux Sassanides ce que je fais à cet oiseau.

Et il brisa la carcasse en morceaux.

Il y eut quelques applaudissements diffus et des murmures d'approbation.

Incapable de supporter qu'un autre que lui, encore moins un ex-centurion mal dégauchi, reçût même le plus silencieux des éloges, Callinicus se racla la gorge :

— Je ne suis pas, bien sûr, un expert en littérature latine, minauda-t-il, mais certains de vos auteurs de traités sur l'agriculture ne désignent-ils pas une espèce de vaillant coq de combat par le mot de « médique », c'est-à-dire l'oiseau des Mèdes, qui sont les Perses comme chacun le sait ? Il faut espérer que nous n'aurons pas affaire à ce genre d'oiseau-là.

Cette inopportune démonstration d'érudition fut accueillie par un silence de plomb et le sophiste sembla ravaler son ricanement suffisant.

Le dessert qu'on apporta était composé des mets habituels – pommes et poires fraîches, dattes et figues sèches, fromages fumés et miel, noix et amandes. Seul le *placenta*[65] au centre était inhabituel. Tout le monde fut d'accord pour dire qu'il n'avait jamais vu un aussi gros gâteau au fromage. On changea

[65] Gâteau ou galette, en latin.

la boisson pour un capiteux vin de Chalybie[66] connu pour avoir la faveur des rois de Perse.

Un éclair de malveillance brilla dans les yeux d'Acilius Glabrio tandis qu'il regardait Bagoas oindre Mamurra de baume et de cannelle et le coiffer d'une couronne de fleurs. Le jeune patricien se tourna vers Ballista, un petit sourire aux lèvres.

— Vous devez être félicité, *Dux Ripæ,* de suivre si fidèlement l'exemple du grand Scipion l'Africain.

— J'ignorais que je m'inspirais directement d'un quelconque aspect de l'illustre conduite du grand conquérant d'Hannibal.

Ballista parlait d'un ton enjoué, juste tempéré par un soupçon de réserve.

— Malheureusement, le dieu Neptune ne m'honore pas de ses visites nocturnes, mais au moins n'ai-je pas été poursuivi pour corruption.

Des rires polis saluèrent cet étalage d'érudition historique. Il était parfois aisé d'oublier que ce Barbare avait été éduqué à la cour impériale.

— Non, je parlais de votre garçon perse, ici.

Sans le regarder, Acilius le montra de la main. Il y eut un silence. Même le sophiste Callinicus ne trouvait rien à dire. Au bout d'un moment, Ballista demanda au patricien de les éclairer.

— Eh bien… votre garçon perse… *(Le jeune noble prenait son temps, semblant se délecter.)* Nul doute que des esprits graveleux fourniraient une explication révoltante à sa présence au sein de votre *familia,* mais je n'en fais pas partie. Je la mets simplement au compte d'une suprême confiance. Scipion, avant la bataille de Zama qui vit l'écrasement de Carthage, captura l'un des espions d'Hannibal qui rôdait dans le camp romain. Plutôt que de le tuer, comme c'est l'usage normalement, il ordonna qu'on lui montrât le camp, qu'on lui fît voir l'exercice des soldats, les engins de guerre, les magasins de l'armée. *(Acilius Glabrio laissa ses paroles faire leur chemin.)* Puis, il le libéra, l'envoyant faire son rapport à Hannibal, peut-être même lui donna-t-il un cheval afin qu'il arrivât plus vite.

---

[66] Pays des Chalybes, au sud de la mer Noire.

— Appien ! *(Callinicus ne se contenait plus.)* Dans la version de cette anecdote contée par l'historien Appien, il y a trois espions.

Tout le monde ignora l'intervention du sophiste.

— Personne ne devrait prendre une telle confiance pour de la présomption, encore moins pour de l'arrogance ou de la stupidité.

Acilius Glabrio se rallongea en souriant.

— Je n'ai aucune raison de me défier d'un membre de ma *familia*. *(L'orage couvait dans les yeux de Ballista.)* Je n'ai aucune raison de me défier de Bagoas.

— Oh, je suis certain que vous avez raison.

Le jeune officier, le visage plus doucereux que jamais, reporta son attention sur l'assiette devant lui et y préleva délicatement une noix.

Le lendemain matin du malheureux dîner donné par le *Dux Ripæ,* le jeune Perse arpentait les remparts d'Arété. Il assouvissait en esprit sa soif de sanglante vengeance. Il ne se préoccupait pas du tout de la manière dont il recouvrerait la liberté ou retrouverait les bédouins qui avaient fait de lui un esclave, et encore moins de la façon dont il les réduirait en son pouvoir. Ils se tenaient déjà devant lui, désarmés – ou plutôt, ils se traînaient à genoux un par un, levant les mains dans l'attitude de la supplication. Ils déchiraient leurs vêtements, se versaient de la terre sur la tête, ils pleuraient, imploraient sa pitié. En vain. Le couteau en main, l'épée reposant encore sur sa hanche, il s'avançait. Ils lui offraient leurs femmes, leurs enfants, le suppliaient d'en faire des esclaves. Mais il se montrait implacable. Encore et encore, sa main gauche se saisissait de leurs barbes rêches et il tirait vers lui leurs visages terrifiés, leur expliquant ce qu'il allait faire et pourquoi. Il ignorait leurs sanglots, leurs ultimes suppliques. Le plus souvent, il tirait la barbe vers le haut pour exposer la gorge. Le couteau étincelait et le sang jaillissait, teignant d'un rouge ardent la poussière du désert. Mais pour ces trois-là, non. Pour les trois qui lui avaient fait subir ces choses, cela ne suffisait pas, c'était bien loin de suffire. La main soulevait la longue robe,

saisissait les parties génitales ; le couteau étincelait et le sang jaillissait, teignant d'un rouge ardent la poussière du désert.

Il avait atteint la tour à l'angle nord-ouest des murs. Il avait parcouru les remparts depuis les environs du temple d'Azzanathcona, désormais le quartier général de la Cohors XX Palmyrenorum, unité mixte d'infanterie et de cavalerie, effectif actuel cent quatre-vingts cavaliers, six cent quarante fantassins. La répétition aidait à mémoriser les détails. C'était une portion de remparts d'environ trois cents pas, sans aucune tour. Silencieusement, il se répéta : « Environ trois cents pas et pas de tour. » Il descendit l'escalier du chemin de ronde avant que la sentinelle eût le temps de le héler ou de le questionner.

Le dîner de la veille au soir avait été dangereux. Cet odieux tribun Acilius Glabrio avait eu raison. Oui, il était espion. Oui, il s'emploierait à leur faire le plus de mal possible. Il apprendrait tout au sein de *la. familia* du *Dux Ripæ*, percerait leurs secrets, découvrirait leurs faiblesses. Puis, il s'échapperait pour rejoindre la conquérante armée sassanide qui avançait. Shapur, le Roi des Rois, le roi des Aryens et des non-Aryens, le bien-aimé de Mazda, l'extrairait de la poussière, embrasserait ses yeux, lui souhaiterait la bienvenue. Le passé serait effacé. Il serait libre de recommencer sa vie d'homme.

Non pas qu'il eût été en aucune manière maltraité par Ballista ou un membre de sa *familia*. À l'exception du jeune Grec, Demetrius, ils l'avaient accueilli à bras ouverts, pour ainsi dire. Mais ils étaient l'ennemi. Ici, à Arété, le *Dux Ripæ* était le chef des impies. Les impies niaient l'existence de Mazda, s'opposaient aux feux de *bahram*. Ils infligeaient le mal aux vertueux, ils célébraient les démons, les invoquaient par leurs noms. Mensongers dans leurs paroles, impies dans leurs actions, ils étaient justement *margazan,* maudits.

Il approchait maintenant des greniers militaires. Tous les huit étaient identiques. Les aires de chargement à un bout, les portes à l'autre, toutes sous bonne garde. Ils comportaient des lucarnes d'aération sur les côtés, mais elles étaient placées haut sous l'auvent du toit, trop haut pour que l'on puisse y accéder. Il y avait cependant des panneaux de ventilation à environ deux pieds du sol – un homme de petite stature pourrait s'y glisser ;

tout homme pourrait y verser un liquide inflammable. Les greniers étaient en brique, leurs toits en pierre mais les planchers, les parois et les poutres à l'intérieur seraient en bois, et les vivres, particulièrement l'huile et le grain, brûlaient bien. Un engin incendiaire ne pourrait que brûler deux greniers dans le meilleur des cas, et seulement si le vent soufflait dans la bonne direction ou si le feu était assez nourri pour franchir l'étroit passage entre la cible et le grenier voisin. Mais des attaques simultanées causeraient plus de confusion et de dégâts.

Bagoas n'avait pu découvrir quelle quantité de vivres était entreposée dans les greniers. Il espérait pouvoir s'en faire une idée maintenant en regardant par les portes.

En s'avançant entre les deux premières paires de greniers, il vit que toutes les portes à sa gauche étaient fermées, mais que les deux premières à sa droite étaient ouvertes. Il essaya de regarder à l'intérieur en passant. Deux légionnaires montaient la garde à la porte, quatre autres, de repos, étaient assis en bas des marches. Ils le dévisageaient. Il détourna les yeux à la hâte.

— Hé ! La petite tapette ! Viens par ici. On a deux ou trois choses à te montrer.

Le jeune Perse s'efforçait de marcher normalement, comme si de rien n'était. Les commentaires cessèrent. Du coin de l'œil, il vit l'un des légionnaires parler aux autres à voix basse. Il pointait son doigt vers lui. Tous le fixaient des yeux maintenant, et ils lui emboîtèrent le pas.

Il ne voulait pas courir, mais ne tenait pas non plus à flâner. Il se surprit à presser le pas. Il sentait qu'ils en faisaient autant derrière lui.

Peut-être allaient-ils dans la même direction ; peut-être ne le suivaient-ils pas après tout. S'il tournait dans l'une des allées séparant les paires de greniers, ils passeraient leur chemin. Il emprunta l'allée de gauche. Un moment après, ils firent de même. Il se mit à courir.

Ses sandales dérapant dans la poussière, heurtant des déchets qui traînaient par terre, Bagoas prit les jambes à son cou. Derrière lui, il entendait un bruit de course. S'il prenait à droite au bout de l'allée, devant les aires de chargements, il ne

lui resterait plus qu'un dernier coin à tourner avant d'être en vue de la porte nord du palais du *Dux Ripæ*.

Il déboula au bout de l'allée, tourna à droite en dérapant et faillit rentrer dans une charrette. La contournant, il baissa la tête et se remit à courir à toutes jambes. Derrière lui, il entendit un choc, des cris et des jurons. Il se détachait ; plus que quelques pas, un dernier effort.

Au moment où il contournait le grenier, il sut qu'il n'y avait pas d'issue. Deux légionnaires se précipitaient vers lui. L'allée était étroite, pas plus de dix pas de large. Il ne pourrait jamais se faufiler et leur échapper. Il s'arrêta et regarda autour de lui. La porte nord du palais n'était plus qu'à une quarantaine de pas, mais elle était derrière les légionnaires. À sa gauche, le mur aveugle du palais, à sa droite, le côté d'un grenier, impossible à escalader. Malgré son avance, malgré la charrette, les deux autres l'auraient rattrapé dans un instant.

Quelque chose le heurta violemment dans le dos, l'envoyant rouler dans la poussière. On lui saisit les jambes. On le tira en arrière sur le ventre ; il s'écorchait les bras sur le sol de l'allée.

De sa jambe droite, il décocha un coup de pied. Il y eut un grognement de douleur. Il se remit debout à moitié, appelant à l'aide. Les deux *equites singulares* de garde à la porte du palais lui lancèrent un regard indifférent. Avant qu'il pût crier à nouveau, on le frappa durement sur l'oreille droite. Sa vue se troubla et il retomba par terre, le visage dans la poussière.

— Traître ! Sale petit traître !

On le traîna dans l'étroite allée entre les deux greniers les plus proches, avant de le remettre sur ses pieds et de le pousser entre les étais dépassant des deux entrepôts. Il alla s'écraser contre le mur.

— Alors comme ça, tu crois que tu peux te promener à ta guise, passer juste devant nous et nous espionner ?

L'un des légionnaires l'agrippa par le cou, approchant son visage à quelques pouces du sien.

— Notre *dominus* nous a dit ce que tu étais – un putain d'espion, une putain de tapette. Et ton Barbare n'est pas là pour te venir en aide, maintenant.

Il lui donna un grand coup de poing dans le ventre. Deux légionnaires le redressèrent, le tenant par les bras tandis que les deux autres le frappaient encore et encore au ventre et au visage.

— On va s'amuser un peu avec toi, mon gars. Et ensuite, on va mettre fin à tes petits jeux pour toujours.

Il y eut une autre volée de coups et il s'affala sur le sol. Maintenant, ils le frappaient tour à tour à coups de pied.

Il se roula en boule. Les coups de pieds continuaient à pleuvoir. Il sentait l'odeur de cuir de leurs bottes militaires et dans sa bouche, le goût acidulé et métallique de son propre sang. « Non, Mazda, non… Ne laisse pas se reproduire ce qui s'est passé avec les nomades. » Sans qu'il sût pourquoi, un fragment de poésie lui revint en mémoire.

Je pense parfois que la rose jamais n'est aussi rouge
Qu'à l'endroit où quelque César enterré a saigné.

Les coups de pied cessèrent.

— Qu'est-ce que tu regardes, salopard ?

À travers ses paupières tuméfiées, mi-closes, Bagoas voyait la silhouette de Calgacus à l'autre bout de l'allée.

— Mais vous êtes de gros durs, dites-moi. Quatre beaux gaillards comme vous contre un seul petit minot. Vous croyez que vous arriverez à vous en prendre à un vieux, pour changer ?

Aux yeux du jeune Perse, Calgacus semblait plus jeune et plus grand que jamais. Mais cela ne pouvait que mal se terminer. Il aurait voulu crier au vieux Calédonien de s'en aller au plus vite, lui dire qu'il ne servait à rien d'être battu comme plâtre, peut-être même tué, mais les mots ne parvenaient pas à sortir.

— On t'aura prévenu, vieil abruti.

Les légionnaires s'étaient tous tournés vers Calgacus.

Il y eut un cri de surprise et de douleur. L'un des légionnaires fut propulsé en avant, butant contre les jambes du jeune Perse avant de s'étaler de tout son long. Les trois autres le regardaient, stupéfaits. Au moment où ils se retournaient, Bagoas vit le poing de Maximus s'écraser sur le visage du

légionnaire de gauche. Une expression d'ébahissement presque comique se peignit sur le visage de l'homme tandis qu'il s'écroulait contre le mur ; son nez, d'où sortait d'abondants flots de sang, semblait complètement aplati.

Le légionnaire que Maximus avait envoyé bouler, était maintenant à quatre pattes, tentant de reprendre ses esprits. Calgacus s'avança et lui décocha un coup de pied à la face. Sa tête fut violemment rejetée en arrière et il s'effondra, immobile, geignant doucement.

Les deux légionnaires, encore debout, se regardèrent, indécis.

— Ramassez-moi ces deux étrons et foutez le camp, dit Maximus.

Les soldats hésitèrent puis firent ce qu'on leur disait. Soutenant leurs *contubernales*, ils remontèrent l'allée. Arrivés au bout, celui dont le nez était cassé cria que ce n'était pas fini, qu'ils se retrouveraient et qu'il leur en chaufferait à tous les trois.

— Mais oui, c'est ça, grommela Maximus tandis qu'il se penchait au-dessus de Bagoas. Donne-moi un coup de main Calgacus, ramenons ce pauvre petit bâtard à la maison.

Je pense parfois que la rose jamais n'est aussi rouge
Qu'à l'endroit où quelque César enterré a saigné.

Le fragment de poésie revint à l'esprit du jeune Perse juste avant qu'il ne perde conscience.

Au signal de Ballista, le soldat frappa de nouveau à la porte. Ce début de journée avait été fort éprouvant. Ballista était sorti à la deuxième heure du jour, accompagné de Demetrius, deux scribes, trois messagers, de Romulus, qui n'avait pas à porter le lourd étendard, et de deux *equites singulares*. Tandis que les dix hommes se dirigeaient à pied vers l'extrémité sud de la rue des Remparts, des légionnaires au loin, trop loin pour être reconnus, avaient hurlé à la manière de loups.

Ballista et son groupe inspectaient toutes les propriétés attenantes aux murs ouest, en face du désert, qui allaient

bientôt devoir être détruites, qui ne seraient bientôt plus qu'un amas de gravats et de boue. Les plaintes émises lors du dîner de la veille par les protecteurs de caravanes étaient sur les lèvres de tous les résidents. Ce matin-là, elles semblaient avoir plus de poids. Elles émanaient de prêtres dont les temples seraient démantelés, dont les dieux seraient chassés, d'hommes dont les maisons seraient rasées et leurs familles jetées à la rue. Certains étaient révoltés ; d'autres ravalaient leurs larmes, leurs épouses et enfants observant la scène en cachette depuis les portes entrouvertes des appartements des femmes. Qu'ils le considérassent comme un favori impérial irresponsable, un officier assoiffé de pouvoir ou un Barbare stupide typique, les décisions de Ballista n'étaient pas autre chose pour eux qu'une lubie insensée et cruelle.

Un peu irrité, Ballista fit à nouveau signe au soldat de frapper à la porte. Ils n'avaient pas toute la journée devant eux et ils n'en étaient qu'au troisième îlot sur les huit concernés. Cette fois-ci, la porte s'ouvrit aussitôt après que le soldat y eut tambouriné.

Dans la pénombre du vestibule se tenait un homme de petite taille, vêtu à la manière des philosophes : capes de bure et tuniques, pieds nus, longs cheveux et barbes ébouriffés. Il tenait un bâton dans une main et tripotait de l'autre une pochette qui pendait à sa ceinture.

— Je suis Marcus Clodius Ballista, *Dux*…

— Je sais, l'interrompit l'homme impoliment.

Ballista, depuis la rue baignée de soleil, avait peine à distinguer l'intérieur relativement obscur de la maison, pourtant l'homme lui paraissait très agité. Sa main gauche lâcha sa pochette et commença à jouer nerveusement avec sa boucle de ceinture en forme de poisson.

« Père-de-Tout, nous y voilà encore une fois. Essayons de l'amadouer avant qu'il ne se mette à pester. »

— À quelle école de philosophie appartiens-tu ?

— Quoi ?

L'homme lui lança un regard atone, comme si ces mots ne signifiaient rien pour lui.

— Tu es vêtu à la manière d'un cynique ou peut-être d'un stoïque radical. Bien que ta tenue soit, bien sûr, appropriée à toutes les écoles ou presque.

— Non… non, je ne suis pas philosophe… certainement pas, en aucune manière.

Il semblait à la fois offensé et apeuré.

— Tu es le propriétaire de cette maison ?

— Non.

— Peux-tu aller le chercher ?

— Je ne sais pas… Il est occupé.

L'homme regardait Ballista et les soldats d'un air affolé.

— Je vais le chercher. Suivez-moi.

Il se retourna brusquement et les mena à travers le vestibule jusqu'à un petit atrium pavé.

— Vous pouvez inspecter les lieux comme bon vous semble, dit-il avant de disparaître sans prévenir en haut de l'escalier menant au premier étage.

Ballista et Demetrius se regardèrent.

— Eh bien, on ne peut pas peut dire que la philosophie lui a apporté la paix intérieure, dit le Grec.

— Seul l'homme sage est heureux, dit Ballista, qui aurait été bien en peine de se souvenir de l'auteur de la citation. Jetons un coup d'œil.

Il y avait un portique ouvert sur leur gauche. Droit devant eux, ils entrèrent dans une longue pièce qui s'étendait sur presque toute la longueur de la maison. Elle était peinte en blanc et ne comportait que des bancs en guise de meubles ; on aurait dit une salle de classe. Il y régnait une puissante odeur d'encens qui en rendait l'atmosphère presque irrespirable. Ils revinrent dans l'atrium et inspectèrent une autre pièce, en face du portique. Vide, à part quelques jarres dans un coin. Elle aussi était peinte en blanc, et là aussi l'étouffante odeur d'encens masquait toutes les autres.

Il restait une pièce au rez-de-chaussée, séparée du vestibule par l'escalier que l'homme avait emprunté. Ballista s'arrêta sur le seuil, surpris. Bien qu'elle ne comportât presque aucun meuble comme le reste de la maison, c'était une explosion de couleurs. Il y avait à un bout une voûte à colonnade, peinte de

façon à imiter le marbre. Le plafond était bleu ciel, constellé d'étoiles argentées. Sous la voûte, une baignoire d'une personne, et derrière, l'image d'un homme portant un mouton.

Ballista parcourait la pièce des yeux. Où que son regard se posât, il rencontrait une image. Il se perdit dans la contemplation d'une peinture rudimentaire représentant trois hommes. L'homme de gauche portait un lit vers celui de droite, lui-même allongé sur un autre lit. Au-dessus d'eux se tenait un troisième homme étendant sa main au-dessus du personnage couché.

— Foutrement bizarre, dit l'un des soldats.

Juste à droite de cette peinture, un homme vêtu comme un paysan flottait au-dessus de la mer. Des marins le regardaient, médusés, depuis le pont d'un navire bien gréé.

— Bonjour, Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius, Dux Ripæ*.

Il était entré derrière eux sans qu'ils s'en aperçoivent. Se retournant, Ballista vit un homme de haute taille, vêtu d'une tunique bleu uni, d'un pantalon blanc et chaussé de simples sandales. Il était dégarni, les cheveux coupés court sur les côtés. Il arborait une barbe et un grand sourire. Son visage lui semblait familier.

— Je suis Theodotus, fils de Theodotus, conseiller de la ville d'Arété, et prêtre de la communauté chrétienne de la ville.

Il souriait affablement. S'en voulant de ne pas avoir reconnu le prêtre chrétien, Ballista eut un sourire gêné et lui tendit la main.

— J'espère que vous pardonnerez le mauvais accueil qu'a pu vous faire mon frère Josephus. Vous comprendrez que, depuis les persécutions lancées par l'empereur Dèce il y a quelques années, nous autres, chrétiens, sommes anxieux lorsque des soldats romains frappent à nos portes. *(Il serra la main de Ballista et rit de bon cœur)* Bien sûr, les choses se sont grandement améliorées maintenant, sous le règne éclairé de Valérien et Gallien, et nous prions pour que Dieu leur prête longue vie. Mais les mauvaises habitudes ont la vie dure. Nous trouvons préférable de rester discrets.

— Non, en fait c'est moi qui me suis montré impoli, même si ce n'était pas mon intention. J'ai pris votre frère pour un philosophe païen.

Bien que Theodotus semblât dispos à son égard, Ballista préférait anticiper les problèmes autant que possible.

— Je suis désolé, vraiment navré qu'il faille détruire votre lieu de culte. Je vous assure qu'il n'en aurait jamais été ainsi si cela n'avait pas été absolument nécessaire. Je ferai tout mon possible pour qu'une compensation vous soit payée – si la ville ne tombe pas, bien entendu.

Au lieu du torrent de protestations et de plaintes auquel Ballista s'attendait, Theodotus écarta les mains et sourit béatement.

— Tout sera fait selon la volonté de Dieu, dit le prêtre. Ses voies sont mystérieuses.

Ballista était sur le point de dire quelque chose, mais des effluves d'encens restèrent coincés au fond de sa gorge et déclenchèrent une quinte de toux.

— Nous brûlons beaucoup d'encens pour rendre gloire au Seigneur, dit Theodotus en lui tapant dans le dos. Lorsque je suis entré, je vous ai vu regarder les peintures. Voulez-vous que je vous explique ce qu'elles représentent ?

Toujours incapable de parler, Ballista fit signe que oui. Par bonheur, il n'était pas accompagné du soldat qui détestait les chrétiens.

Theodotus venait à peine de commencer lorsqu'un soldat fit irruption dans la pièce.

— *Dominus*.

Après un salut rapidement esquissé, le légionnaire débita la formule militaire consacrée et en vint aux faits :

— *Dominus*, nous avons retrouvé Gaius Scribonius Mucianus.

XI

Gaius Scribonius Mucianus était mort.

En temps de paix, les morts violentes attiraient toujours les foules. Un attroupement dense de soldats et de civils, jeunes et vieux, s'était amassé sous le mur est, à côté de l'un des tunnels désaffectés servant à l'acheminement de l'eau.

Romulus cria quelque chose en latin, en grec puis en araméen et la foule, traînant les pieds, s'écarta avec réticence, libérant un étroit couloir pour permettre à Ballista et sa suite de passer. Mamurra, Acilius Glabrio et un centurion de la légion IIII Scythica se tenaient debout autour du corps. Ils se retournèrent et saluèrent.

Ballista jeta un regard inquisiteur à Demetrius qui se pencha et lui murmura à l'oreille « Lucius Fabius ».

— Lucius Fabius, peux-tu faire reculer la foule d'au moins trente pas ?

Le centurion aboya des ordres et ses légionnaires se servirent de leurs lourds javelots, tels des bergers maniant leurs crosses, pour repousser les badauds.

Scribonius Mucianus était étendu sur le dos, jambes et bras écartés, la tête de côté, formant un angle anormal. Ses vêtements étaient tachés de sang séché et de moisissures vertes. Son visage aux marbrures jaune-vert tirait sur le noir.

Ballista avait vu plus de cadavres qu'il ne l'aurait souhaité. Cinq ans auparavant, le siège de Novae lui avait donné l'occasion non désirée d'observer les morts se décomposer. Devant les murs qu'il défendait avec son général Gallus, des milliers de cadavres de Goths étaient restés étendus sous le soleil d'été pendant près de deux mois. Ballista jugea que le tribun était mort depuis au moins deux mois. À voix basse, il demanda à Demetrius de faire venir un médecin et un fossoyeur afin d'obtenir une estimation indépendante.

— Comment savez-vous que c'est lui ? dit Ballista s'adressant aux trois hommes encore autour du corps.

— Bien sûr que c'est lui, répondit Acilius Glabrio. Il n'a pas embelli, c'est sûr, mais c'est bien lui.

Ballista resta silencieux.

— L'un des soldats a reconnu sa chevalière, dit Mamurra.

Il réfléchit un moment et ajouta :

— Et il porte la bague en or d'un membre de l'ordre équestre, le baudrier est ouvragé, les vêtements coûteux… Il y avait trente pièces d'argent à côté du corps.

— À côté du corps ?

— Oui, sa bourse a été coupée de sa ceinture et les pièces jetées par terre.

Mamurra lui tendit la bourse.

— Ce n'est pas un vol donc.

— Non, à moins qu'ils n'aient été dérangés. On l'a fouillé. Les coutures de sa tunique et ses sandales ont été fendues. Fouillé, mais pas volé.

On entendit des voix tonner, des jurons militaires proférés à tue-tête. Une nouvelle fois, la foule, qui semblait grossir à vue d'œil, s'écarta avec réticence, juste assez pour laisser passer Maximus et Turpio.

— Bon, en tout cas ce n'est pas lui qui a incendié notre magasin d'artillerie, dit tout de suite Maximus.

Tout le monde, à l'exception de Ballista et Turpio, se tourna vers l'Hibernien.

— Allons, cela a bien dû vous traverser l'esprit. Maintenant, nous savons que ce n'était pas lui. Il est mort depuis trop longtemps. À le voir, il était mort avant même que nous n'arrivions à Séleucie.

Pendant que son garde du corps parlait, Ballista n'avait cessé d'observer Turpio. Son visage habituellement enjoué et mobile semblait figé. Il ne levait pas les yeux du cadavre de Scribonius Mucianus. Il finit par dire dans un souffle :

— Pauvre bougre, pauvre imbécile.

Ballista posa un genou à terre et examina le corps avec attention, de la tête aux pieds, son nez à quelques pouces des chairs en décomposition. Demetrius, entre deux haut-le-cœur,

se demanda comment son *kyrios* pouvait faire une chose pareille.

— On lui a volé quelque chose, même si ce n'est pas de l'argent, dit Ballista en montrant le baudrier ouvragé. Voyez – ici et ici, deux paires de cordons ont été coupées. Ceux-là étaient attachés à sa bourse.

Les extrémités coupées qu'il tenait coïncidaient avec celle de la bourse. Il ramassa les autres cordons.

— Et à ceux-ci pendait…

— Une tablette à écrire, dit Turpio. Il avait toujours une tablette à écrire sur lui, accrochée à sa ceinture. Il était toujours en train de jouer avec. *(Un sourire sarcastique se dessina sur son visage.)* Il l'ouvrait sans arrêt pour y faire des additions, inscrire des chiffres.

— L'a-t-on retrouvée ? demanda Ballista.

Le centurion Lucius Fabius secoua la tête.

— Qu'on aille me chercher de l'eau et une serviette.

Ballista ne se retourna pas, mais entendit quelqu'un s'en aller. « Père-de-Tout, le pouvoir me corrompt », pensa-t-il. « Je donne des ordres et j'attends qu'ils soient exécutés. Je ne sais même *qui* les exécute et je ne m'en soucie guère. La corruption par le pouvoir est aussi patente que la corruption de ce cadavre. »

S'armant de courage et luttant contre sa répulsion, Ballista agrippa à deux mains le corps en décomposition et le retourna face contre terre. Il résista à l'envie de s'essuyer les mains. La vie dans l'*impérium* lui avait appris à ne pas montrer ses faiblesses.

— Bon, au moins, on peut facilement imaginer la manière dont il a été tué.

Ballista montra une blessure béante sur le côté de la face postérieure de la cuisse gauche de Murcianus.

— Voilà ce qui l'a fait tomber. Il tournait le dos à son tueur ; peut-être s'enfuyait-il. Un coup d'épée asséné par un droitier et, à en juger par la taille de la blessure, probablement une épée militaire, une *spatha*.

On posa par terre un broc d'eau et une serviette. Ballista se déplaça pour observer l'arrière de la tête de Mucianus, ou plutôt

ce qu'il en restait. La bouillie gélifiée de chairs et de cervelle était entièrement noire. Du liquide suintait. Les blessures ressemblaient à du goudron et en possédaient les reflets iridescents. Ballista en avait la nausée. Il se força à verser de l'eau sur les blessures et à les laver de ses mains nues.

— Cinq, six, sept… au moins sept coups d'épée portés à l'arrière de la tête. Très probablement la même épée. C'est ce que tous les maîtres d'armes voudraient nous voir faire – amener l'adversaire au sol en le blessant à la jambe, et pendant qu'il est à quatre pattes, l'achever en le frappant à la tête autant de fois que c'est nécessaire, en lui assénant le plus de coups possible dans le temps dont on dispose.

Ballista sut gré à son scribe, celui à l'accent punique, de lui verser de l'eau sur les mains. Il le remercia et prit la serviette.

— Qui l'a trouvé ?

Le centurion fit signe à un légionnaire de s'avancer.

— Gaius Aurelius Castricius, soldat du *vexillatio* de Legio IIII Scythica, centurie de Lucius Fabius, *Dominus*. Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts, *Dominus*.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Dans l'un des boyaux de ce tunnel désaffecté, *Dominus*. En bas, par là.

Il montra des marches descendant vers un trou noir.

— Que faisais-tu là dedans ?

— Reçu l'ordre de fouiller tous les boyaux et galeries, *Dominus*.

Le légionnaire semblait vaguement embarrassé.

— Castricius avait les compétences pour effectuer ce travail, intervint son centurion. Parce qu'il avait eu une expérience conséquente des souterrains avant de prêter le *sacramentum,* le serment militaire.

Le légionnaire était maintenant dans ses petits souliers. Personne ne descendait dans les mines de son plein gré. Lorsqu'il était civil, Castricius avait dû se rendre coupable d'un grave délit pour y avoir été contraint.

— Bon, eh bien ! Montre-moi où tu l'as trouvé, Castricius.

Ballista demanda à Maximus de l'accompagner et à tous les autres de l'attendre en surface, puis suivit le légionnaire. Ils s'arrêtèrent devant l'entrée du tunnel pour allumer des lampes et s'accoutumer à la pénombre. Le soldat parlait de la pluie et du beau temps. Ballista ne l'écoutait pas : il priait.

Ce souterrain était pire, bien pire, que l'autre. Le sol y était plus inégal et glissant. On comprenait pourquoi il avait été condamné : ils durent monter à plusieurs reprises sur des tas de pierres tombées du plafond ou des murs. Et il leur fallut une fois se faufiler dans un boyau à peine plus large que les épaules de Ballista. Cela avait dû être vraiment pénible d'amener le corps à l'air libre. Ils descendaient encore et encore. Il faisait très sombre, très humide. Ils marchaient dans l'eau et l'eau ruisselait sur les parois.

C'était comme descendre de son vivant dans le Niflheim, l'enfer brumeux, le domaine glacial de l'hiver sans fin, le royaume des morts, là où le dragon Nidhogg ronge les racines d'Yggdrasill, l'Arbre du Monde, jusqu'à la fin des temps.

— Là, c'est là que je l'ai trouvé.

Ils se trouvaient dans une galerie abandonnée, en cul-de-sac, trop basse pour que l'on pût s'y tenir debout.

— Où était-il exactement ? demanda Ballista.

— Juste ici.

— Dans quelle position était-il ?

— Sur le dos, les bras étendus appuyés contre les murs, les pieds joints.

— Maximus, cela te dérangerait de t'allonger dans la position du mort ?

Bien que les trois hommes se trouvassent déjà dans un déplorable état de saleté, Maximus lança un regard noir à Ballista, suggérant ainsi qu'en effet cela le dérangeait beaucoup. Cependant, il s'allongea par terre et laissa Castricius le placer dans la position précise où il avait trouvé le mort.

— Scribonius Mucianus n'a certainement pas été tué ici. Maximus, peux-tu te mettre à quatre pattes ?

Le garde du corps sembla sur le point de lancer une boutade, mais se ravisa. Ballista dégaina sa *spatha*. Il tenta de mimer un coup à la tête de Maximus, mais le plafond était bien trop bas.

— Cela a dû être infernal de descendre le corps jusqu'ici, dit Ballista. Ils ont dû s'y mettre à plusieurs.

— Il y a de fortes chances, oui. Mais peut-être qu'un homme particulièrement fort a pu y arriver tout seul, répondit Castricius.

Lorsqu'ils émergèrent à la lumière du soleil, on faisait cercle devant d'eux. Au premier rang, les officiers de l'armée Mamurra, Acilius Glabrio et Turpio avaient été rejoints par les trois protecteurs de caravanes qui, en tant que commandants d'unités de *numeri,* faisaient aussi partie du corps des officiers. Derrière eux, toujours tenue à distance par les légionnaires, la foule avait grossi. Il y avait là les autres conseillers, dont Theodotus le chrétien hirsute, puis venaient les gens ordinaires, le *démos*, et encore un peu plus loin derrière, les esclaves. Lors de tout rassemblement, les sujets de l'*imperium* avaient tendance à se placer selon leur statut, comme s'ils étaient au théâtre ou au spectacle.

— Le pauvre imbécile, le pauvre fichu crétin, dit Turpio. Dès qu'il a su qu'il devait vous rencontrer, il a commencé à se comporter de plus en plus bizarrement. Juste avant qu'il ne disparaisse, deux jours avant que je parte vous rejoindre sur la côte, il s'était mis à parler tout seul. Plusieurs fois, je l'ai entendu dire que tout irait bien maintenant, qu'il avait découvert quelque chose qui arrangerait tout.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ? demanda Ballista.

— Je n'en ai aucune idée.

Ballista luttait contre une furieuse envie de se lever de son bureau. Il ressentait une sorte de malaise, une impatience fébrile. Plusieurs fois au cours de la dernière heure, il avait cédé, mais faire les cent pas n'arrangeait rien. Pourtant, cela aurait pu être pire : ce n'était pas comme s'il avait reçu la visite nocturne du colosse. Et en effet, feu l'empereur Maximin le Thrace n'était pas réapparu, heureusement, depuis cette nuit-là sur le *Concordia,* au large des côtes syriennes. Cela infirmait-il le rationalisme épicurien de Julia, selon lequel les démons n'étaient rien d'autre que de mauvais rêves provoqués par la fatigue et l'anxiété ? Depuis son arrivée à Arété, Ballista n'avait

cessé d'être épuisé et personne ne pouvait nier qu'il avait été soumis à une grande tension nerveuse – l'un de ses principaux officiers avait disparu, on l'avait retrouvé mort assassiné ; l'autre, non content d'être insubordonné, se montrait insupportable ; la loyauté des potentats locaux était sujette à caution ; le magasin d'artillerie avait été incendié. Et au moins un traître et assassin se promenait en ville, libre comme l'air.

Les dispositions qu'il avait prises pour la défense de la ville lui donnaient maintenant bien du souci. Comme se devait de le faire tout général romain, il avait convoqué son *consilium*, écouté les opinions, pris conseil. Mais au bout du compte, les décisions n'appartenaient qu'à lui et à lui seul. Il avait arrêté ses plans – utilisant au mieux les pitoyables ressources en hommes dont il disposait – et il pouvait maintenant les dévoiler à ses hommes et les mettre à exécution. Pourtant, le sentiment d'être passé à côté d'une évidence, d'une terrible lacune logique, le taraudait. C'était ridicule, mais la perspective que cette omission causât la prise de la ville, menât à la ruine et à la destruction le tourmentait moins que celle de la voir découverte immédiatement par un de ses officiers, celle d'être exposé aux moqueries d'Acilius Glabrio. Il était resté ce jeune Barbare de seize printemps catapulté dans l'*imperium* des Romains. Le ridicule lui faisait toujours plus peur que tout.

Ballista finit par se lever de son bureau et sortit sur la terrasse du palais. Le ciel était d'un bleu parfait, le bleu de la Mésopotamie. C'était l'hiver, le 6 décembre, dix jours avant les ides du mois. Le soleil avait dissipé les brumes matinales, le temps était celui d'une radieuse journée de printemps dans son pays du Nord. Il s'adossa au mur de la terrasse. Du fleuve, loin en contrebas, lui parvenaient les bruits des porteurs d'eau et du marché aux poissons, désormais sous contrôle militaire. Plus près de lui, à sa gauche, de l'autre côté du mur transversal séparant la terrasse des remparts, il entendait des enfants jouer. Se retournant pour regarder, il vit quatre petits gamins qui se lançaient une balle. L'un d'entre eux escalada le mur et se tint en équilibre sur un créneau. Inconsciemment, Ballista se précipita vers lui. Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'une

femme vêtue de la djellaba des bédouins attrapa l'enfant et le fit descendre. L'air vif résonna de ses réprimandes.

Ballista pensait à son fils. Il l'avait nommé Marcus Clodius Isangrim. Personne ne pouvait trouver à redire aux deux premiers noms : rien de plus naturel qu'un premier-né prît les *praenomen* et *nomen* bien romains de son père. Julia, cependant, s'était opposée bec et ongles, comme seule une femme italienne savait le faire, à ce que son fils portât un *cognomen* barbare.

Ballista savait que seules leurs exquises bonnes manières, le produit de générations de haute naissance sénatoriale, avaient empêché la famille de Julia de ricaner lors de la cérémonie de nomination. Mais Ballista y tenait. Il avait beau craindre le ridicule, il lui importait que son fils grandît en ayant conscience de ses racines nordiques. Comme il avait tenté de l'expliquer à Julia, ce choix n'était pas purement sentimental. L'*imperium* utilisait les otages diplomatiques comme outils de politique extérieure. Les empereurs pouvaient à tout moment, s'ils devenaient mécontents du père de Ballista, le renvoyer lui, sans aucune hésitation, avec armes et bagages, dans le Nord et l'introniser nouveau *Dux* des Angles, avec l'appui des forces et des finances romaines. Si Ballista venait à mourir, ils enverraient son fils. Une stratégie qui ne produisait que rarement les effets souhaités, mais ni Ballista ni son fils n'auraient leur mot à dire. Le garçon fut donc nommé Isangrim, du nom de son grand-père, et apprenait la langue natale de son père.

Et eux-mêmes l'appelaient Isangrim. Il était très beau, ses cheveux, une masse de boucles blondes, ses yeux, le bleu-vert de la mer. Il avait trois ans, et il jouait à des centaines de milles, à des semaines de route.

Et qu'en était-il de sa *familia* ici ? Bagoas s'était fait salement rossé et resterait alité pendant quelque temps encore. Calgacus avait eu raison de dire qu'il fallait suivre le garçon. Il semblait bien que, à sa manière puérile, il eût joué à l'espion. Une chance que Maximus se trouvât là. Calgacus était certes coriace mais il était peu probable que le vieux Calédonien eût eu raison de quatre légionnaires à lui tout seul.

Deux aspects de l'incident lui semblaient particulièrement préoccupants. D'abord, les légionnaires avaient été encouragés par Acilius Glabrio, du moins indirectement. Ensuite, les deux *equites singulares* avaient regardé sans intervenir lorsque le garçon avait été traîné dans un coin sombre. Et que devrait faire Ballista de Bagoas lorsqu'il aurait récupéré ? Une autre raison encore de se faire du souci.

Les toussotements, sifflements et bougonnements habituels annoncèrent l'arrivée de Calgacus.

— La petite Syrienne gironde dont tu t'es entichée est là. Je lui ai dit que tu étais occupé, mais elle m'a répondu qu'elle avait *vraiment* besoin de te voir.

L'accent sur le « vraiment » s'accompagna d'un énorme sourire goguenard et égrillard à la fois.

— J'espère que tu pourras lui donner ce dont elle a *vraiment* besoin.

— Je te remercie de ta sollicitude. Je ferai mon possible. Peux-tu la faire entrer ?

— Habillée en garçon qu'elle est, en pantalon et tout. *(Calgacus ne semblait pas faire mine de partir.)* Si tu la retournes, tu auras le meilleur des deux mondes.

— Merci du conseil. Maintenant, si tu la faisais entrer, tu pourrais retourner aux occupations coupables, quelles qu'elles soient, auxquelles tu te livres dans tes quartiers.

Le Calédonien s'en alla sans grande hâte, marmonnant à voix haute comme à son habitude :

— Mes occupations… m'occuper de toi matin, midi et soir, c'est ça, mes foutues occupations.

Ballista se dressa de toute sa hauteur, leva le menton, bomba le torse dans l'espoir de paraître attirant.

Bathshiba s'avança dans le soleil avec Calgacus et l'un des mercenaires de son père.

— Le *Dux Ripæ* va vous recevoir maintenant, dit le Calédonien avec une certaine solennité avant de s'en aller.

Bathshiba s'approcha de Ballista. Le mercenaire resta à sa place.

— Ave, Marcus Clodius Ballista, *Vir Egregius, Dux Ripæ,* dit-elle d'un ton officiel.

— Ave, Bathshiba, fille d'Iarhai, répondit Ballista.

— Mon père souhaite vous présenter ses condoléances pour la mort de votre officier Scribonius Murcianus et vous offrir toute l'aide en son pouvoir pour la capture du meurtrier.

— Remerciez votre père pour moi. Vous a-t-il envoyé me faire part de ce message ?

— Non, c'est Haddudad qu'il a envoyé. J'ai dit à Haddudad que je l'accompagnerai. *(Elle rit, ses dents très blanches contrastant avec ses pétillants yeux noirs.)* Les gens deviennent nerveux lorsqu'ils doivent affronter un Barbare dans son antre. Qui sait ce qui peut arriver ?

Ballista s'efforça de trouver quelque chose de léger et spirituel à dire, mais rien ne lui vint à l'esprit. Seulement le tumulte du désir. Comme dans un rêve éveillé, il se vit la prendre par le bras, la mener au palais, dans sa chambre, vers son lit, la jeter dessus, lui ôter sa ceinture, arracher sa…

Elle se balançait d'un pied sur l'autre et le ramena à la réalité.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, je ne peux par rester longtemps. Même avec Haddudad ici, cela ne serait pas bon pour ma réputation.

Il y avait de la sensualité dans son sourire, un soupçon de polissonnerie qui troubla Ballista encore plus.

— Avant que vous ne partiez… j'ai quelque chose à vous demander. J'ai vu une statue l'autre jour, sur l'agora.

— Il y en a beaucoup à cet endroit. La plupart sont érigées par les habitants reconnaissants pour célébrer les vertus des protecteurs de caravanes, tels que mon père.

— Celle-là représentait le père d'Anamu. Il s'appelait Agegos.

La jeune femme ne bronchait pas.

— L'inscription disait qu'il était le satrape de Thilouana. L'île de Thilouana est dans le golfe Persique. Elle fait partie de l'Empire perse. Elle est gouvernée par Shapur.

L'espace d'un instant, Bathshiba sembla perplexe, puis elle partit d'un rire franc et enjoué.

— Oh, je vois où vous voulez en venir. Vous vous demandez jusqu'à quel point on peut se fier à la loyauté d'un homme dont le père était satrape des Perses. *(Elle rit à nouveau.)* Mon père

sera furieux que j'aie raté l'occasion de noircir la réputation d'un de ses rivaux auprès du nouveau *Dux Ripæ*… bien qu'il se montre étrangement pacifique ces derniers temps, même à leur égard.

Elle réfléchit un instant avant de continuer.

— Rien de plus normal pour un protecteur de caravanes. La richesse des autres hommes fortunés de l'*imperium* dépend en fin de compte de la terre. Les protecteurs de caravanes possèdent des terres autour des villages du nord-ouest et de l'autre côté du fleuve. Ils perçoivent les loyers de leurs métayers et des propriétés qu'ils possèdent en ville. Bien qu'on en parle rarement, ils prêtent aussi de l'argent à intérêt. Mais c'est l'escorte des caravanes entre la Perse et Rome qui leur procure leur vraie richesse. Pour protéger les caravanes lorsqu'elles franchissent les frontières, ils ont besoin de contacts. Ils entretiennent beaucoup de relations, y compris avec les nomades du désert profond qui ne reconnaissent ni la Perse, ni Rome.

— Merci, dit Ballista. Mais une chose m'intrigue. Comment cette protection peut-elle générer leur richesse ? L'inscription indiquait que le père d'Anamu protégeait les caravanes de ses propres deniers.

— Vous avez beaucoup à apprendre.

Elle lui lança un regard bien différent des autres fois, où se lisait peut-être une affection sans fard.

— Il pourrait bien y avoir du vrai dans cette image du Barbare naïf venu du Nord. Mon père et ses semblables agissent par pure grandeur d'âme. Il ne viendrait à l'idée d'aucun marchand de proposer un *paiement* et un protecteur de caravanes serait offensé si on lui en offrait un. Mais un *cadeau* approprié, une *contribution* entièrement volontaire, est une toute autre chose. Les marchands sont *reconnaissants* de la protection qu'on leur fournit.

Ils se tenaient tout près l'un de l'autre. Elle levait les yeux vers lui. Il fit mine de se pencher vers elle. Elle s'écarta, un éclair de malice dans les yeux.

— N'oubliez pas que vous avez une épouse – et que Haddudad est une fine lame !

L'hiver approchait de la ville d'Arété.

Rien de semblable aux hivers rigoureux sur la terre des Angles. Là-bas, la neige pouvait tapisser les champs, les huttes des paysans et les hauts manoirs des guerriers pendant des mois. Au-delà des palanques, le brouillard glacial enveloppait les imprudents et les imprévoyants. Hommes et bêtes mouraient de froid.

L'hiver à Arété était une autre créature, plus douce, mais capricieuse. De décembre à janvier, il gelait presque toutes les nuits. Les jours où il pleuvait, nombreux à la fin de l'année, plus rares après le solstice, il pleuvait fort. Le sol se transformait en une mer de boue. L'air restait glacial. Puis, les forts vents de nord-est chassaient les nuages, le soleil se levait radieux, chaud comme lors d'une journée de printemps au bord de la mer du Nord, et la terre séchait – avant qu'il ne se remît à pleuvoir.

Par certains aspects, la vie à Arété continuait comme à l'habitude. Les prêtres et les dévots célébraient les fêtes en l'honneur de leurs dieux – Sol Invictus, Jupiter, et Janus, Aphlad, Atargis et Azzanathcona. Les crieurs publics précédaient les processions dans les rues, avertissant les hommes de peu de foi, les mécréants ou les impies qu'il leur fallait poser leurs outils afin que les prêtres et leurs dieux ne s'offusquassent point du sinistre augure que constituaient des hommes travaillant par un jour sacré. Ballista avait cédé à la pression populaire et abrogé son édit interdisant les réunions de plus de dix personnes. Il espérait que cette concession rendrait plus acceptable la rigueur des autres mesures qu'il avait prises. Et elle fut certainement bien accueillie lors des deux grands festivals d'hiver ; les saturnales, tout d'abord, ces sept jours de la fin décembre au cours desquels on s'offrait des cadeaux, on jouait de l'argent et l'on buvait, et où les maîtres dînaient avec leurs esclaves ; puis lors de la *Compitalia,* trois jours du début janvier pendant lesquels les esclaves se voyaient octroyer des rations supplémentaires, y compris de vin.

Comme toujours, les calendes de janvier virent la garnison, ainsi que les provinciaux désireux d'impressionner favorablement les autorités, renouveler leur serment de fidélité

aux empereurs et leurs familles. Le même jour, de nouveaux magistrats prenaient leurs fonctions, Ogelos remplaçant Anamu comme archonte d'Arété. Comme toujours, les soldats attendaient avec impatience le 7 janvier : le jour de paye qui s'accompagnait d'un repas de viande grillée faisant suite aux sacrifices – un bœuf en l'honneur de Jupiter Optimus Maximus, une vache pour Junon, Minerve et Salus, un taureau pour Mars le Père. Comme toujours, les loyers devaient être payés le 1er janvier ; les débiteurs se tourmentaient à l'approche des calendes, nones et ides, lorsque les intérêts de leurs dettes seraient dus ; et les superstitieux craignaient les « jours noirs » qui suivaient.

Pourtant, cet hiver à Arété était anormal à bien des égards. De jour, la ville ressemblait plus à un camp retranché. Sous l'œil vigilant de Mamurra, les défenses commençaient à prendre forme. Des équipes de terrassiers enrôlés de force abattaient les majestueuses sépultures de la nécropole et des attelages de bœufs et d'ânes en transportaient les débris en ville. D'autres terrassiers entassaient les gravats contre l'intérieur et l'extérieur de la muraille ouest, façonnant lentement deux énormes talus – le glacis et le contre-glacis. Une fois tapissés de roseaux et recouverts de brique, on espérait que ces talus pourraient protéger les murs de tout ce que les Sassanides pourraient lancer contre eux. Au fur et à mesure que l'on rasait la nécropole, d'autres équipes de travailleurs commençaient à creuser le large fossé qui devait gêner les approches de la muraille.

Intra-muros, la ville bruissait aussi d'une activité fébrile. Les forgerons fondaient les socs de charrue pour en faire des épées, des pointes de flèches ou de javelots. Les charpentiers assemblaient l'osier et le bois pour fabriquer des boucliers. Les fléchiers travaillaient sans relâche pour produire les innombrables flèches et traits d'artillerie exigés par l'armée.

Dans chaque foyer, taverne ou bordel – du moins lorsqu'aucun soldat romain n'était à portée d'oreilles – on discutait de cet hiver inhabituel. D'un côté, on condamnait sans appel ce grand bâtard de Barbare : maisons détruites, tombes et temples profanés, esclaves libérés, hommes libres réduits en

esclavage, libertés individuelles abolies, pudeur des épouses et des filles compromise. De l'autre, on s'accordait à dire que tous les espoirs reposaient sur le *Dux :* tous ces sacrifices serviraient peut-être à quelque chose, après tout. Partout, les discussions allaient bon train, depuis les ruelles et les allées boueuses menant au petit sanctuaire de la Tyché d'Arété derrière la porte de la Palmyrène, jusqu'aux échoppes puantes au bord du fleuve. Les citoyens d'Arété étaient à la fois indignés et effrayés. Ils étaient aussi fatigués. Le *Dux* leur menait la vie dure.

Les soldats non plus n'étaient pas épargnés. Le jour du nouvel an, Ballista avait dévoilé ses dispositions pour la défense de la ville. Personne, pas même Acilius Glabrio, n'avait ri. Il avait concentré ses ressources en hommes sur la muraille ouest, face au désert. Là, les remparts seraient défendus par pas moins de huit centuries sur les douze que comptait la Legio IIII Scythica et par la totalité des six centuries de la Cohors XX Palmyrenorum. Chaque section de remparts entre deux tours serait couverte par une centurie de légionnaires et une autre d'auxiliaires. Une centurie supplémentaire de la Legio IIII Scythica serait basée à la porte principale. À l'extrême nord de la muraille, une seule centurie de la Cohors XX serait disponible pour garder les quatre dernières tours, mais à cet endroit, le ravin nord s'arrondissait, constituant une défense additionnelle et les tours étaient plus rapprochées.

Les autres murs étaient loin d'être aussi bien défendus. Le mur nord en face du ravin n'était tenu que par une centurie de la Legio IIII Scythica et deux turmes de cavaliers à pied de la Cohors XX. Le mur est, en face du fleuve, serait gardé par le *numerus* de troupes irrégulières d'Anamu, avec une centurie de la Legio IIII Scythica veillant sur la Porta Aquaria, les tunnels et les deux portes au bord du fleuve. Enfin, la garnison du mur sud, au-dessus du ravin, serait constituée par les *numeri* de Iarhai et Ogelos, avec une unique turme de cavaliers à pied de la Cohors XX gardant la porte à poterne.

La vraie faiblesse du plan résidait dans la rareté des troupes de réserves – seulement deux centuries de la Legio IIII Scythica, l'une basée autour du *campus martius,* l'autre dans le grand caravansérail, et deux turmes de la Cohors XX, l'une gardant les

greniers et l'autre le nouveau magasin d'artillerie. Compte tenu du niveau des effectifs, cela équivalait à tout juste cent quarante légionnaires et soixante-douze auxiliaires.

Pourtant, le plan fut approuvé après mûre réflexion. On s'accorda à dire que le principal danger viendrait bien du mur ouest. Il serait protégé par pas moins de cinq cent soixante hommes de la Legio IIII Scythica et six cent quarante-deux de la Cohors XX. Les auxiliaires étaient des archers et les légionnaires des spécialistes du corps à corps. Ils seraient épaulés par vingt-cinq pièces d'artillerie, neuf balistes et seize scorpions.

Ballista acheva de rassurer les officiers supérieurs en leur décrivant les mesures additionnelles de défense qui seraient mises en œuvre une fois construits le glacis et contre-glacis et creusé le fossé. Les deux cent cinquante derniers pas avant le mur ouest seraient parsemés de pièges. Il y aurait des milliers de chausse-trapes, des boules de métal hérissées de quatre pointes. Quelle que fût la manière dont elle retombait, la chausse-trape présentait toujours une de ses pointes meurtrières en l'air. Il y aurait des fosses ; certaines dissimuleraient des pieux, d'autres les énormes jarres qu'on avait réquisitionnées, remplies du peu de naphte dont on disposait. Les rochers devant être jetés sur l'ennemi seraient amassés sur les murs. Il y aurait des grues équipées de chaînes, à la fois pour lâcher les plus gros rochers et pour agripper les béliers sassanides qui réussiraient à s'approcher de la muraille. On chaufferait de grandes cuvettes de métal remplies de sable. Lors du siège de Novae, le sable chauffé à blanc s'était montré presque aussi efficace que le naphte à Aquilée.

Le 6 janvier, Ballista, dont la stratégie était désormais bien arrêtée, décida qu'il avait besoin d'aller boire un coup. Foin des symposiums grecs ou romains décadents, il lui fallait s'humecter le gosier proprement. Il demanda à Maximus s'il pouvait trouver une taverne correcte – une question totalement superflue – et de dire à Mamurra de se joindre à eux si le cœur lui en disait. C'était le lendemain des nones de janvier, un des

« jours noirs », mais Ballista n'avait que faire des superstitions romaines.

— Cela n'a pas l'air mal.

Ballista parcourait la taverne des yeux. La pièce et les filles semblaient propres. Sur le mur en face de lui, une peinture représentait un couple faisant l'amour en équilibre sur deux cordes raides. La femme était à quatre pattes et l'homme la prenait par derrière tout en buvant une coupe de vin. Il regardait le spectateur d'un air satisfait.

— J'ai choisi cet endroit parce qu'Acilius Glabrio a interdit à ses légionnaires de s'y rendre, dit Maximus.

— Pourquoi ? demanda Mamurra.

— Oh ! Parce que lorsqu'il vient ici, il aime bien avoir un peu d'intimité lorsqu'il se fait défoncer le cul par les taverniers, répondit Maximus.

Mamurra le regarda avec des yeux ronds avant d'éclater de rire, suivi en cela par Ballista.

Une jolie blonde court-vêtue, à forte poitrine et au sourire figé, s'approcha avec leur vin et de la nourriture. Maximus lui demanda son nom. Alors qu'elle se penchait, l'Hibernien glissa sa main dans sa tunique et lui caressa le sein. Il en pinça le mamelon jusqu'à ce qu'il durcisse et se dresse.

— À tout à l'heure, peut-être, lui dit-il tandis qu'elle partait.

— Pauvre fille ! Pour elle, travailler ici, c'est comme se balader avec la tunique relevée pour être pelotée sans arrêt par des salauds dans ton genre, dit Ballista.

— Tout ça parce que tu ne la mets pas au chaud, même pas avec Bathshiba, rétorqua Maximus.

— Tu tiens à ce que l'on parle de Massilia ?

Les paroles de Ballista mirent fin à la discussion et les trois hommes burent en silence pendant un moment.

— Bon, il y deux choses dont nous avons besoin de parler. Une fois que cela sera fait, on pourra se détendre.

Ballista se tut. Ses deux compagnons le regardaient, impatients d'en savoir plus.

— D'après vous, qui a tué Scribonius Mucianus ?

— Turpio, répondit Maximus sans hésitation.

Ballista fixa Mamurra des yeux, lequel s'empressa de jurer qu'il ne soufflerait mot de cette conversation à personne.

— Il avait le mobile, reprit Maximus, car Scribonius le faisait chanter ; il avait l'occasion : c'était le bras droit de Scribonius. De plus, la chronologie des événements va dans ce sens : selon ses propres dires, Murcianus a *disparu* deux jours avant que Turpio ne vienne nous rejoindre. Et sans Murcianus pour le contredire, Turpio s'en est plutôt bien sorti. Au lieu d'être puni, il a été promu au poste de Scribonius. Nous ne savons pas où est passé l'argent que Scribonius a détourné. Il est probablement en possession de Turpio. Cinq contre un que c'est lui.

— Si c'est lui, il avait un complice, dit Mamurra. Il a bien fallu deux hommes pour descendre le corps dans ce souterrain.

Devant le regard étonné de Ballista, Mamurra se hâta d'ajouter :

— Après votre départ, j'ai demandé à Castricius de m'y emmener.

— Mais dans les jours qui ont précédé son meurtre, Scribonius disait qu'il avait découvert quelque chose qui arrangerait tout, dit Ballista. Peut-être un moyen de détourner mon attention de ses malversations et du fait qu'il ait laissé son unité partir à vau-l'eau. Cela devait être quelque chose de si important qu'on n'a pas hésité à le tuer pour que cela ne s'ébruite pas. Ils l'ont tué et ont fouillé le corps pour s'assurer qu'il n'avait rien sur lui qui pourrait les incriminer. Ils ont pris la tablette à écrire. La preuve y était inscrite.

— Oui mais, ces dernières paroles de Scribonius, seul Turpio nous les a rapportées, dit Maximus.

Ballista en convint et lui demanda de vérifier, discrètement, très discrètement, si quelqu'un de la Cohors XX pouvait confirmer les dires de Turpio.

— Bon, venons-en au deuxième problème. Qui a incendié notre magasin d'artillerie ?

— Bagoas, répondit Maximus sans plus d'hésitation qu'auparavant. Tous les légionnaires et d'autres aussi disent que c'était Bagoas.

— Et tu penses qu'il l'a fait ?

— Non. Il se trouvait avec Calgacus quand c'est arrivé. Bien sûr, il déteste Rome – pas autant que les bédouins, mais tout de même. Toujours est-il qu'il ne se voit pas comme un saboteur sournois, il se considère plutôt comme un éclaireur – un homme courageux s'aventurant seul dans le camp des ennemis, collectant les informations, perçant leurs secrets les mieux gardés pour retourner tout auréolé de gloire au sein de son peuple et montrer où placer les béliers, où creuser les galeries de mine, où prendre les murs d'assaut.

— Il va très bientôt se remettre de son tabassage. Qu'allez-vous faire de lui lorsqu'il sera sur pied ? demanda Mamurra.

— Ou bien m'assurer qu'il ne s'échappe pas, ou bien au contraire l'aider à s'enfuir en faisant en sorte qu'il révèle aux Perses les *renseignements* que nous voulons qu'ils aient.

Ballista but une longue gorgée avant de continuer.

— Bien, si Bagoas n'a pas mis le feu au magasin, qui donc l'a fait ?

Cette fois-ci, Maximus n'intervint pas. Son regard vif se posait tour à tour sur ses deux compagnons. Mamurra ne décrochait pas un mot, sa grosse tête presque cubique légèrement penchée vers la droite tandis qu'il se perdait dans la contemplation du plafond. Personne ne parla pendant un long moment. Ballista finit par tenter de répondre à sa propre question.

— Qui que ce soit, il voulait que notre défense échoue, que les Perses prennent la ville. Alors, qui à Arété, militaire ou civil, aurait intérêt à cela ?

— Turpio, dit Maximus à nouveau.

Devant les visages sceptiques de deux autres, il se hâta de continuer :

— Quelque part, il existe des preuves qu'il a tué Scribonius, il ne peut pas les faire disparaître. Il sait qu'elles seront découvertes un jour ou l'autre. Alors il préféré la perspective d'une nouvelle vie sous les Sassanides que la certitude de tomber en disgrâce et d'être exécuté sous l'Empire romain.

— Oui… c'est possible, dit Ballista, mais rien ne vient à l'appui cette hypothèse.

Mamurra acquiesça.

— Eh bien, si Turpio ne vous inspire pas, je propose Acilius Glabrio, patricien et traître.

Cette fois-ci, Ballista comme Mamurra étaient tout sourire.

— C'est parce que tu ne l'aimes pas, dit Ballista.

— Non… non, je ne l'aime pas – je ne peux pas le sentir, ce petit enculé – mais là n'est pas la question. Non, non, écoutez *(il se tourna vers Ballista),* ce qui se passe, c'est que lui ne t'aime pas. Notre petit aristocrate susceptible ne supporte pas d'avoir à obéir à un Barbare prétentieux et obtus, à un ours mal léché comme toi. Les Sassanides le caressent dans le sens du poil, lui offrent de devenir satrape de Babylone, de Mésopotamie ou de n'importe où, et en échange, il nous vend tous. Après tout, une bande d'horribles Barbares et de simples soldats ne pèsent pas lourd comparés à la dignité d'un citoyen de haute naissance comme Acilius Glabrio.

— Non, tu te trompes.

Mamurra semblait avoir renoncé à sa circonspection habituelle. Il tourna sa grosse figure carrée vers Ballista.

— Ce n'est pas qu'Acilius Glabrio ne vous aime pas, il vous hait. Chaque ordre que vous lui donnez est une blessure pour lui. Il veut vous voir mort. Mais il veut d'abord que vous soyez humilié. Je suis d'accord avec Maximus : il pourrait avoir organisé l'incendie ; mais pas aller trouver les Perses. À quoi servirait d'être un Acilius Glabrio hors de Rome ? Il pourrait vouloir paralyser les défenses de la ville que vous avez mises en place. Puis, une fois qu'il serait clair pour tout le monde que vous n'êtes qu'un Barbare stupide et maladroit – sauf votre respect, *Dominus* – il n'aurait plus qu'à intervenir pour sauver la mise.

— C'est possible, dit Ballista. Mais il doit bien y avoir quarante mille autres traîtres potentiels – toute la population de cette ville. Inutile de nous voiler la face, ils n'ont guère de raisons de nous porter dans leur cœur.

— Si le traître est un habitant de la ville, il nous faut chercher parmi les riches, dit Mamurra. On a mis le feu avec du naphte. Cela coûte cher. Seuls les riches habitants d'Arété pourraient se permettre de s'en procurer. Ce qui veut dire que le traître siège à la *boulé,* au conseil.

Ballista hocha doucement la tête. Il n'avait pas pensé à cela, mais c'était vrai.

— Et qui, parmi les conseillers, a plus de poids que les protecteurs de caravanes ? interrompit Maximus. Tous les trois sont liés aux Sassanides. Et tous les trois sont chargés de défendre les murs. Nous sommes tous foutus, complètement foutus !

La blonde s'approcha, apportant de nouvelles coupes de vin. Son sourire se figea encore plus lorsque Maximus la fit s'asseoir sur ses genoux.

— Donc, dit Ballista en s'adressant à Mamurra, un officier véreux ou un conseiller à la solde de l'ennemi – nous n'en savons pas plus.

— Mais nous savons que cela vient à peine de commencer, ajouta Mamurra.

— Et à la place du traître, que ferais-tu maintenant ?

La question de Ballista resta en suspens pendant que Mamurra réfléchissait. La fille eut un petit rire. Avec facilité, le résultat d'une longue pratique, elle écarta les cuisses pour laisser passer la main de Maximus.

— J'empoisonnerais les citernes, finit par répondre Mamurra.

Il y eut un long silence. La fille ricana à nouveau.

— J'empoisonnerais les vivres… Je saboterais l'artillerie. Je trouverais le moyen de communiquer avec les Sassanides puis, par une nuit sans lune, j'ouvrirais une porte ou jetterais une corde par-dessus une portion de muraille non gardée.

La fille poussa un soupir de contentement.

— Oh ! et il y a une chose que je ferais aussi.

— Quoi donc ? dit Ballista.

— Je vous tuerais.

OBSESSIO

(Printemps-automne 256)

XII

— Méfie-toi des ides de mars.

Le *telones* secoua la tête tristement tandis qu'il regardait passer les cavaliers.

— « Calpurnia[67] se retourna dans son sommeil et murmura… méfie-toi des ides de mars ».

Après que le dernier cavalier fut passé sous la grande arche de la porte de l'ouest, dans un cliquetis de sabots et de harnais, il y eut un silence insolite.

— Qu'est-ce que tu racontes encore ?

Le *boukolos* avait souvent l'air contrarié lorsqu'il était confronté à des choses qui dépassaient son entendement limité.

— C'est de la poésie, voilà ce que c'est. Le vieux centurion, celui qui était toujours soûl, il avait toujours ça à la bouche… Tu vois qui je veux dire ? Les Sassanides l'ont attrapé quelque part en aval du fleuve, lui ont coupé les couilles et la bite et lui ont enfoncé le tout dans la gorge. *(Le* telones *secoua la tête à nouveau.)* Pauvre bougre. Quoi qu'il en soit, les ides de mars tombent aujourd'hui. C'est le jour où Jules César a été assassiné par quelques-uns de ses amis. Ce n'est pas le bon jour pour entreprendre quelque chose, pas ce qu'on peut appeler un jour de bon augure.

Non loin de la porte de la Palmyrène, Ballista avait arrêté sa troupe de cavaliers pour l'organiser en vue du périple. Deux *equites singulares* furent envoyés en pointe, deux autres sur les ailes et un à l'arrière-garde. Ballista ne tenait pas à être pris par surprise. Il mènerait la marche avec Maximus, Romulus et Demetrius. Les deux scribes et les deux messagers suivraient, puis les cinq serviteurs et les cinq chevaux de bât. Les cinq autres *equites singulares* fermeraient la marche. Progressant en

[67] La dernière épouse de César. Elle vit en rêve la scène du meurtre de son mari.

formation telle une armée miniature, éclaireurs devant et train d'équipage au milieu, la troupe était prête à toute éventualité – non pas que l'on s'attendît à une quelconque anicroche.

Il s'agissait d'une simple tournée d'inspection. Le petit fort de Castellum Arabum, où étaient cantonnés vingt *dromedarii* de la Cohors XX, était situé au sud-est, à une trentaine de milles à vol d'oiseau et à quelque quarante-cinq par la route. Castellum Arabum était l'avant-poste romain le plus au sud sur l'Euphrate. Le fil-piège qui une fois déclenché avertirait de la venue des Sassanides. Aucun ennemi n'avait été aperçu jusqu'à maintenant. Les experts locaux avaient assuré Ballista qu'il faudrait du temps aux Perses pour rassembler leurs forces au printemps : ils ne viendraient pas avant avril, lorsqu'il y aurait de l'herbe en abondance pour leurs chevaux et plus de risque que la pluie vînt pourrir la corde de leurs arcs. Aucune rencontre hostile n'était donc à prévoir pendant ce voyage : deux jours à l'aller, une journée pour inspecter les défenses et exhorter les *dromedarii*, et deux jours pour le retour.

Tandis que les deux *equites singulares* allaient prendre position en pointe, Ballista se retourna pour regarder Aréte. Les terrassiers étaient toujours à la tâche, recouvrant méthodiquement de terre, gravats et couches de roseaux la surface du grand glacis qui, pour l'essentiel, était déjà fini. Les cinq cents pas qui l'en séparaient se réduisaient maintenant à un terrain vague. Les petits tas de briques et de rochers cassés, éparpillés ça et là étaient tout ce qui restait des tombes monumentales de la nécropole.

Observant le terrain vague qu'il avait créé, Ballista se demandait ce qu'il devait en penser. Un bon Romain méditerait probablement sur une question comme l'immutabilité du destin. À sa surprise, le sentiment qui dominait chez lui, plutôt que la pitié ou la culpabilité, était la fierté : « Moi, Ballista, fils d'Isangrim, j'ai fait cela – contemplez mon œuvre et tremblez ! » Il sourit : tout le monde savait que les Barbares aimaient détruire pour le plaisir de détruire. Et peut-être n'étaient-ils pas les seuls. Un fragment de *La vie d'Agricola,* de Tacite, lui revint en mémoire : « Rome crée un désert et le nomme la paix. » Tacite avait placé ces mots dans la bouche

d'un chef calédonien nommé Calgacus. Le sens de l'humour n'avait pas déserté Isangrim, lorsque toutes ces années auparavant, il avait donné ce nom à l'esclave calédonien qui veillerait sur son fils.

Les hommes de pointe avaient pris position. Ballista donna le signal d'avancer. La petite colonne se mit en route au pas vers le sud. La fraîcheur de la nuit s'effaçait devant le soleil du matin. La brume ne s'accrochait plus qu'au fond des ravins et à la surface du fleuve. Bientôt, il ferait chaud, du moins pour quelqu'un du Nord.

La route n'était pas pavée mais, créée par des milliers de caravanes, plutôt large et facile à suivre. La plupart du temps, elle restait sur le plateau, loin du fleuve. Parfois, elle s'en écartait beaucoup pour contourner les ravins qui jalonnaient son cours ; en d'autres endroits, elle descendait dans ces oueds encaissés pour remonter le versant opposé ou suivait la plaine inondable jusqu'à ce que la pente lui permît de remonter sur le plateau.

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner au bord du fleuve, à l'ombre d'un bosquet de palmiers dattiers sauvages. On y était au calme, sous les frondaisons tamisant la lumière du soleil, bercé par le murmure du fleuve. Ballista avait ordonné aux éclaireurs de monter la garde au-dessus d'eux sur le plateau. Après avoir mangé le déjeuner que Calgacus lui avait préparé – du faisan froid, du pain et du fromage – il s'allongea sur le dos et ferma les yeux.

Il faisait bon être à la campagne, un peu courbaturé et fatigué après une matinée passée en selle, loin de l'énervement constant et de l'effervescence présidant à l'organisation des défenses d'Aréte. Le soleil filtré par les palmes dessinait sous ses paupières des motifs chatoyants. Le vent du sud se levait, il l'entendait bruire dans les tamarins. Pourtant, même dans ce cadre idyllique, son esprit ne le laissait pas en paix. La garnison de Castellum Arabum s'élevait à vingt hommes. Pas assez pour organiser une défense et plus qu'il n'en fallait pour un avant-poste de surveillance. Il avait hérité de cet arrangement du précédent *Dux Ripæ*. Il n'avait pas trouvé le temps d'inspecter

Castellum Arabum et il était peut-être trop tard maintenant pour commencer à changer les choses.

Ballista s'assit et regarda ses hommes autour de lui. Ils devraient se mettre en route. Il fut une nouvelle fois frappé par la facilité avec laquelle on se mettait à adopter les manières de faire des autres. Vingt-trois hommes et vingt-huit chevaux, juste pour l'amener inspecter un petit fort situé à moins de cinquante milles. Comme la garnison de Castellum Arabum, la colonne n'avait pas la bonne taille. Trop petite pour combattre une troupe de Sassanides déterminés et trop grande pour se déplacer rapidement. L'effectif de sa suite avait grossi pour s'adapter aux critères romains. Un *Dux* en déplacement avait besoin de scribes, de messagers, de gardes. Une chance qu'on ne lui eût pas imposé la présence d'un masseur, d'un pâtissier et d'un philosophe grec chevelu par-dessus le marché. Ballista pensait qu'il aurait dû se rendre à Castellum Arabum accompagné uniquement de Maximus et Demetrius. Leur vitesse de déplacement leur aurait évité tout ennui. Seul un bédouin insensé se risquerait à dévaliser Maximus.

Les chevaux à l'attache avait mangé leur foin et dormaient ou bien cherchaient sans grande conviction quelque chose à brouter. Le soleil était brûlant, mais à l'ombre, il faisait encore frais. Les hommes sommeillaient ou parlaient à voix basse ; ils avaient tout le temps du monde. Ballista se rallongea sur le dos et ferma les yeux. Un caprice enfantin le prit soudain : pourquoi ne pas seller Cheval Pâle, s'esquiver et partir vers l'ouest tout seul en laissant derrière lui pour toujours l'agitation grouillante d'Aréte ? Mais il sut tout de suite que c'était impossible. Qu'adviendrait-il de Maximus, Demetrius et Calgacus ? Et puis la grande question : où irait-il ? Se prélasser dans ses jardins inondés de soleil sur la colline de Tauromenium ou boire au coin du feu dans le manoir aux hauts murs de son père ?

Finalement, ce fut Romulus qui les tira de leur torpeur, soulignant sur un ton de reproche qu'il était désormais trop tard pour atteindre avant la nuit le caravansérail en ruine, situé à mi-chemin. Ballista dit que cela n'avait pas d'importance. Maximus répétait à qui voulait l'entendre qu'à une chose, malheur était

bon : l'endroit regorgeait probablement de serpents et il serait plus sûr, bien plus sûr de dormir à la belle étoile.

L'après-midi était en tout point semblable à la matinée : le fleuve sur la gauche, la vaste étendue déserte de terre et de ciel, la large route le long du plateau se déroulant toujours vers le sud. Comme au matin, ils la suivaient parfois au bas des ravins, les sabots des chevaux faisant rouler devant eux des pluies de pierres ; elle remontait parfois tout de suite ou cheminait paresseusement au bord du fleuve, le long de la plaine inondable, à travers les tamarins et les palmiers dattiers avant de pouvoir regagner le plateau.

Le soleil d'hiver était bas, projetant sur leur gauche des ombres étirées qui transformaient chevaux et cavaliers en étranges créatures distendues, lorsque quelque chose vint troubler la monotonie du voyage. Maximus se pencha, toucha le genou de Ballista et indiqua de la tête la direction d'où ils étaient venus. Ballista tourna bride et arrêta sa monture sur le côté. Le cavalier de l'arrière-garde était en vue. Il était encore à bonne distance, mais se rapprochait d'eux rapidement. Il ne galopait pas ventre à terre, mais maintenait un rythme soutenu. Le vent du sud emportait derrière lui la poussière soulevée par son cheval. La colonne s'immobilisa. Se rendant compte qu'on l'observait, le cavalier prit dans sa main droite le bas de sa cape et l'agita en l'air, le signal convenu pour avertir que l'ennemi était en vue.

Il était encore assez loin. Ils attendirent, les yeux fixés non sur le cavalier, mais au-delà, guettant ce qui pourrait apparaître derrière lui. Les cinq equites *singularum* qui fermaient la marche se déployèrent pour former une ligne. Derrière eux, les serviteurs attendaient calmement à côté des bêtes de somme. Scribes et messagers conféraient entre eux, parlant vite. Ils semblaient tous effrayés, à part le scribe à l'accent espagnol qui attendait aussi impassiblement que les soldats.

Rien n'était apparu à l'horizon lorsque le cavalier arrêta son cheval devant Ballista.

— *Dominus*, cavalerie légère sassanide, des archers – cinquante ou soixante – à environ trois milles.

— Dans quelle direction vont-ils ?

— Ils venaient de l'ouest, du haut des collines vers le fleuve.

— Est-ce qu'ils t'ont vu ?

— Oui.

— T'ont-ils poursuivi ?

— Pas immédiatement. Ils ont attendu que leur groupe de tête atteigne le fleuve, puis ont commencé à me suivre, mais au pas.

— Leur groupe de tête ?

— Oui, *Dominus*. Ils étaient divisés en cinq groupes déployés sur une distance de trois ou quatre milles entre les collines et le fleuve.

— Avaient-ils vu le reste de notre colonne ?

— Je ne le pense pas, *Dominus*.

« Père-de-Tout, cela n'augure rien de bon », pensa Ballista. Tout le monde le regardait et attendait. Il essaya d'en faire abstraction et de réfléchir calmement. Il observa les alentours : toujours rien.

L'homme en pointe sur la gauche, à l'est, n'était qu'à deux ou trois cents pas ; devant lui, les rochers escarpés bordant le fleuve. À l'ouest, le second homme de pointe se trouvait à environ quatre cents pas. Droit devant au sud, aucun des éclaireurs n'était en vue, mais, à quelque milles de distance, le vent qui avait fraîchi poussait vers eux une large colonne de poussière.

— Romulus, où sommes-nous exactement ?

— À un peu moins de vingt milles d'Arété, *Dominus,* et à un peu plus de vingt-cinq de Castellum Arabum. Le caravansérail désaffecté se trouve à environ trois milles devant nous.

— Y a-t-il un refuge dans les collines à l'ouest – un fort ou un hameau, habité ou non ?

— Seulement le village de Merrha, au nord-ouest. Il est habité et fortifié, mais les Sassanides sont sur notre chemin.

Le visage de Romulus s'éclaira.

— Mais nous pouvons aller au caravansérail désaffecté. Ses murs tiennent encore et nous y serons bien avant que les Perses nous rattrapent.

— Oui, c'est tentant. Mais je pense que c'est probablement la dernière chose à faire.

Ballista fit signe aux hommes à sa droite et à sa gauche d'approcher.

— Romulus, lequel des *equites singulares* possède la meilleure monture ?

Avant que le porte-étendard pût répondre, l'un des hommes intervint.

— Aucun doute là-dessus, c'est moi, *Dominus*.

Il souriait. Demetrius murmura à l'oreille de Ballista :

— Antigonus.

— Bon, Antigonus, je veux que tu ramènes les deux éclaireurs de devant. Retrouvez-nous à la dernière palmeraie que nous avons passée, au bord du fleuve. Nous vous y attendrons. Si nous n'y sommes pas, vous devrez tous les trois rejoindre Arété ou Castellum Arabum. Faites au mieux pour y parvenir. Il n'y a pas un moment à perdre. Je t'expliquerai tout à ton retour. Fais attention à toi.

Tandis qu'Antigonus partait vers le sud au galop, la colonne rebroussa chemin vers le nord, au galop elle aussi. Une fois qu'ils eurent atteint le couvert des arbres, Ballista donna ses ordres, sa voix guère plus haute qu'un murmure rauque, afin qu'ils adoptassent une autre formation. Ils devaient former un triangle. Ballista en serait la pointe, Maximus se tiendrait tout près à sa droite et, à une demi-longueur derrière lui, trois *equites singulares* se déploieraient. Romulus et les quatre autres *equites singulares* composeraient l'aile gauche de la formation. Demetrius et le scribe espagnol devraient chevaucher juste derrière Ballista, suivis par le reste de la suite et par les serviteurs menant les chevaux de somme.

Ballista expliqua à voix basse et calmement, du moins l'espérait-il, ce qu'il avait en tête. Rien de plus simple : ils devaient se frayer un chemin au travers du groupe de Sassanides le plus proche du fleuve. Avec un peu de chance, les Perses seraient pris par surprise lorsqu'ils chargeraient depuis le couvert des palmiers dattiers. Et si la chance leur souriait encore, ce groupe de Perses près du fleuve ne serait pas visible des autres troupes en haut sur le plateau, cela leur permettrait de prendre un peu d'avance. De toute manière, une fois enfoncé le premier groupe, ils devraient galoper ventre à terre jusqu'à

Arété. Avec encore un peu de chance, la nuit les dissimulerait aux yeux de leurs poursuivants.

La nuit, justement, tombait sur la palmeraie. L'ombre des rochers escarpés s'étirait sur l'Euphrate. La température chutait rapidement. Le vent agitait les tamarins et les frondaisons des palmiers. L'eau battait contre les berges avec un bruit de succion. Il était difficile d'entendre clairement et de distinguer quelque chose dans la pénombre qui s'épaississait. Quelque part sur l'autre rive, un chacal glapit.

— Comment sais-tu qu'on nous a tendu un piège ? murmura Maximus à l'oreille de Ballista.

Il prit son temps pour répondre, se demandant comment exprimer ses soupçons.

— Les Sassanides entre Arété et nous ne se comportent pas comme le ferait une troupe envoyée en reconnaissance. Si c'était le cas, ils auraient poursuivi notre cavalier de l'arrière, l'aurait pourchassé à bride abattue – une fois capturé, ils auraient pu rentrer, se mettre hors de danger. Au lieu de cela, ils se déplacent vers le sud, au pas, déployés sur la plaine entre le fleuve et les collines. Ils ne sont que le flanc gauche du gros de la troupe et sont chargés de capturer tous ceux d'entre nous qui réchapperaient de l'embuscade principale. Cette colonne de poussière dans le ciel au sud – ce n'est peut-être que le vent, mais pour moi cela ressemble beaucoup trop à une importante troupe de cavaliers se déplaçant à bonne allure.

On entendit des pierres rouler et le premier des cavaliers perses apparut. Ils sortaient de l'oued et s'avançaient sur la plaine inondable, dans l'obscurité grandissante. Comme leur éclaireur l'avait dit, c'étaient des cavaliers légers, des archers montés. Sans armure, vêtus de tuniques et de pantalons. Un ou deux d'entre eux portaient un casque en métal, mais la majorité allait tête nue ou n'était coiffée que d'un bonnet ou d'un foulard. Tous avaient sur la hanche gauche un long sabre de cavalerie et certains portaient au bras gauche un petit bouclier rond. Ils devaient être une bonne quinzaine. S'ils avaient adopté une formation particulière, la descente dans le ravin l'avait maintenant rompue. Ils se déplaçaient en groupe épars, trois

cavaliers de front et quatre ou cinq derrière. Ils avançaient au pas, leurs chevaux enjambant délicatement les pierres.

Les Sassanides se rapprochaient. Même dans la pénombre, Ballista distinguait leurs cheveux longs, les reflets de leurs yeux noirs. Ils étaient maintenant bien trop près. D'un moment à l'autre, l'un d'entre eux apercevrait les formes immobiles au fond de la palmeraie. Ballista prit une grande respiration, son cœur battait la chamade.

— Maintenant ! Chargez ! Chargez ! cria-t-il en talonnant Cheval Pâle.

Un instant s'écoula tandis que le hongre poussait sur ses pattes de derrière, puis ils déboulèrent de derrière la frange de roseaux bordant la palmeraie et se ruèrent sur les Perses. Des exclamations de surprise et des cris d'avertissement retentirent. Les ennemis sortaient les sabres des fourreaux. Leurs chevaux étaient arrêtés, certains tournaient sur eux-mêmes inutilement. Ballista visa un point entre les deux Sassanides de tête. Tandis qu'il passait entre eux à toute vitesse, il porta un violent coup d'épée à la tête du Perse de droite. L'homme para le coup et le choc ébranla le bras de Ballista.

Il n'y avait presque pas d'espace entre les deux autres Sassanides devant Ballista. Il enfonça ses talons dans les flancs de Cheval Pâle et le lança contre eux. L'épaule gauche du hongre percuta le garrot du cheval perse de gauche qui recula en chancelant. Un espace s'était créé, mais l'impact avait brisé l'élan de Cheval Pâle. Ballista le talonna furieusement et il réagit en bondissant en avant. À sa droite, il vit la lame de Maximus s'abattre sur un Perse puis un autre et les désarçonner tous deux.

Ils étaient presque passés ; une seule ligne de Perses leur barrait la route. Maximus ne se trouvait plus à ses côtés. Ballista leva sa *spatha* par-dessus son épaule gauche et l'abattit violemment sur le Sassanide de droite. L'homme réussit à parer avec son bouclier. Ballista arracha sa lame du bois fendu et asséna au Perse de gauche un coup de taille horizontal au-dessus des oreilles de Cheval Pâle. Cette fois-ci, il sentit qu'il avait fait mouche. Il n'y avait plus d'ennemi devant lui.

La force de l'impact propulsa la tête de Ballista vers l'avant. Son nez s'écrasa sur le cou de Cheval Pâle et du sang en jaillit ; il était cassé. Il sentait aussi du sang ruisseler sur sa nuque. Il se tourna instinctivement vers la droite, la *spatha* levée pour parer le prochain coup, le coup qui devait l'achever.

Le Sassanide était là, sabre levé. Le salaud souriait – puis il baissa les yeux, se tenant le flanc, regardant, incrédule, la blessure que lui avait infligée le coup d'épée.

Ballista remercia l'Espagnol d'un signe de la main et talonna à nouveau sa monture. L'Espagnol lui sourit en retour et brandit son épée pour le coup de grâce, puis la surprise se peignit sur son visage tandis que son cheval se dérobait sous lui. Il resta comme suspendu, l'espace d'un instant, avant de tomber sur la masse gesticulante de son propre cheval et d'être piétiné par les montures des Romains et des Sassanides qui galopaient derrière lui.

Il y aurait le temps plus tard de s'apitoyer ou de culpabiliser. Ballista n'aurait pas pu arrêter Cheval Pâle de toute façon. Ils se ruèrent à l'assaut du versant escarpé de l'oued. Lorsqu'ils émergèrent sur le plateau, il faisait beaucoup plus clair. Là-haut, le soleil n'avait pas tout à fait disparu. Sans regarder derrière lui pour voir qui l'accompagnait encore, Ballista poussa son cheval à un galop d'enfer. Il s'écarta de la route et se dirigea vers le nord-ouest. Il fallait absolument qu'ils contournent le prochain ravin.

Ballista regarda par-dessus son épaule gauche et aperçut l'autre groupe de Perses, une vingtaine de cavaliers. Ils avaient dévié de leur chemin et allaient bon train pour couper la route de Ballista et de ses hommes. Leurs ombres étirées tremblotaient sur la plaine. Les autres groupes de Perses avaient aussi infléchi leur route, mais ne pourraient pas atteindre le ravin à temps ; inutile de s'en soucier pour le moment.

Ballista entendit Maximus crier quelque chose. Il l'ignora ; il avait besoin de réfléchir. Malgré la douleur lancinante à sa tête, il avait l'esprit clair. Il calculait les distances et les angles. Il se figurait tout, comme s'il contemplait la scène de très haut : le point fixe représentant le haut du ravin, les deux troupes de

cavaliers qui convergeaient vers lui. Il se pencha en avant, exhortant Cheval Pâle à fournir ce petit effort supplémentaire, à accélérer encore l'allure.

Ballista et ses hommes arrivèrent avec juste un peu d'avance. Lorsqu'ils contournèrent l'entrée du ravin, les Perses étaient encore à cinquante pas derrière eux. Ils poussèrent leurs montures un peu plus, mais les poursuivants semblaient avoir relâché leurs efforts. Leur avance s'accrut pour atteindre rapidement deux cents pas. Ballista ralentit l'allure. C'était le crépuscule. Il lui restait quelque chose à faire, il ne le voulait pas, mais il le fallait. Il se retourna pour voir qui manquait à l'appel.

Maximus était là, Demetrius aussi, puis Romulus, quatre *equites singulares*, un scribe, deux messagers et trois serviteurs méritants, menant toujours leurs chevaux de somme. L'addition aurait pu être plus lourde – trois soldats, le scribe espagnol et deux serviteurs – mais elle pouvait s'alourdir encore beaucoup plus.

La lune était haute mais le fort vent du sud la voilait de nuages effrangés.

— Ça va ? Tu m'as l'air en piteux état, lui cria Maximus.

— Je ne me suis jamais senti mieux, répondit Ballista d'un ton acide. Comme un esclave à une saturnale.

— Vous pensez qu'ils vont abandonner ? demanda Demetrius tout en essayant, sans y parvenir, de ne pas laisser transparaître son angoisse.

— Non.

La réponse sans appel de Maximus fusa et anéantit ses illusions.

— Ils veulent nous avoir à l'endurance et nous rattraper pendant la nuit.

Tandis que l'Hibernien parlait, une série de lumières clignotantes éparpillées entre le fleuve et les collines apparut.

— Avons-nous toujours une lanterne ?

S'étant entendu répondre par l'un des serviteurs qu'ils en avaient encore deux, Ballista ordonna que l'on en allume une. On s'exécuta dans un silence angoissé. Une lumière dorée se répandit autour d'eux.

— Je ne voudrais pas sembler idiot, mais ta lampe ne va-t-elle pas aider les Perses à nous suivre ? demanda Maximus.

— Oh si ! Et c'est justement ce que je veux.

Ballista demanda à un serviteur d'attacher solidement la lanterne à l'un des chevaux de somme. Ils chevauchèrent en silence pendant un moment, au petit galop. Les nuages se faisaient plus nombreux et la lune moins visible. Il faisait maintenant nuit noire en dehors de cercle du lumière projeté par la lanterne.

— Romulus, tu sais où se trouve le village de Merrha ?

— Oui, *Dominus*. Dans les collines au nord-ouest, plus très loin maintenant, à quatre milles peut-être.

— Je veux que tu mènes le cheval de somme avec la lanterne dans cette direction. Lorsque tu penseras être assez loin ou que les Sassanides te sembleront trop proches, relâche le cheval dans les collines et rejoins Arété.

Le porte-étendard eut un sourire énigmatique.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Il semblait attristé. Il se saisit des rênes du cheval de somme et se mit en route, suivant une ligne oblique à travers la sombre plaine.

— Et maintenant, au triple galop.

Le petit groupe chevauchait à toute allure, personne ne soufflait mot. À leur gauche, la lumière de la lanterne de Romulus tressautait, avançant vers la masse sombre des collines qu'on distinguait à peine. Les lumières éparpillées des Sassanides brillaient telles des perles de verre sur la large plaine. Bientôt, elles dévièrent de leur chemin et se dirigèrent vers la lanterne solitaire. Ballista et les douze hommes restants chevauchaient vers le nord dans l'obscurité, vers la sécurité.

Personne ne se retourna lorsque les lumières des Sassanides convergèrent vers la lanterne isolée qui cherchait en vain à gagner les collines.

La patrouille les trouva juste après l'aube. Turpio dirigeait la Cohors XX d'une main de fer ces derniers temps : les premières patrouilles partaient très tôt, toujours avant le lever du soleil.

Lorsque Ballista et son groupe furent retrouvés, ils étaient encore à deux ou trois milles de la ville, et dans un triste état. Hommes et montures étaient épuisés. Les flancs des chevaux étaient recouverts d'une écume de sueur blanche, leurs naseaux dilatés, leurs mâchoires pendantes. Les hommes, perclus de fatigue, avaient le teint gris. À part un serviteur plus mort que vif couché en travers d'un cheval de somme, ils étaient à pied, trébuchant à côté de leurs montures. Le *Dux Ripæ* faisait peine à voir, le visage couvert de sang séché, titubant, se tenant au pommeau de la selle de son cheval pour ne pas tomber.

Avant qu'ils n'atteignissent Arété, le *Dux* fit signe au groupe de s'arrêter. Il lava le sang de son visage du mieux qu'il pût et enfila une cape à capuche empruntée à l'un des soldats. Il remonta en selle et mit la capuche sur sa tête pour cacher ses blessures. Il entra dans la ville le dos bien droit et le torse bombé.

Après que la troupe de cavaliers en piteux état eut passé la porte de la Palmyrène, le *telones* regarda le *boukolos* d'un air suffisant.

— « Calpurnia murmure… » Il y a du vrai dans la poésie, mon gars – on dirait que le vieux centurion avait raison : les ides de mars n'ont pas réussi à notre *Dux*.

— Oui, eh bien, connaître la poésie ne lui a pas servi à grand-chose, à ton foutu centurion ; on lui a quand même coupé les couilles, répliqua le *boukolos*. En tout cas, c'est ce que *moi* j'appelle un mauvais présage : la première fois que notre commandant rencontre des Perses, ils manquent de lui faire la peau. Un foutu mauvais présage, si tu veux mon avis.

Après cette première conversation, la ville d'Arété fit des gorges chaudes des événements de Castellum Arabum.

Environ une heure après leur retour, Ballista, Maximus et Demetrius étaient allongés dans le tepidarium des thermes privés attenant au palais du *Dux Ripæ*. Le docteur était venu et reparti. Il avait posé un ou deux points de suture sur la cuisse de Maximus et cinq ou six derrière la tête de Ballista. Demetrius s'en était tiré sans une égratignure.

Ils restaient allongés en silence, fourbus et endoloris. La tête de Ballista le lançait.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même… à ta putain de faute, grommela Calgacus en apportant de la nourriture et des boissons.

Ballista remarqua que le vieux Calédonien, contrairement à son habitude, ne se privait pas d'exprimer ses opinions devant Maximus et Demetrius.

— Ces écriteaux que tu fais afficher à l'agora : « Le *Dux Ripæ* va se rendre à cheval, pratiquement seul, dans un trou à rat infesté de mouches au beau milieu de nulle part ; faites-le savoir aux Sassanides, ils pourront lui tendre une embuscade. » Tu n'écoutes jamais… comme ton père.

— Tu as raison, dit Ballista avec lassitude. Il n'y aura plus d'écriteaux, on n'avertira plus personne de ce que nous allons faire.

— Mais cela pourrait être un hasard, un coup de malchance. Leur patrouille s'est juste trouvée là et on l'a rencontrée. Ce n'est pas forcément à cause d'un traître.

Demetrius voulait à tous crins que quelqu'un lui donne raison ; cela ne risquait pas d'arriver.

— Si, j'ai bien peur que si, dit Ballista. Ils savaient que nous venions. Ce nuage de poussière au sud était soulevé par le gros de leur troupe. Ils devaient nous attaquer au caravansérail désaffecté, lorsque nous y aurions campé pour la nuit. Nous étions en retard. Nous n'étions pas censés voir ceux que nous avons rencontrés ; ceux-là avaient pour mission de rattraper ceux d'entre nous qui auraient réchappé au massacre.

— Donc, dit Maximus, tu comprends maintenant les vertus de la paresse – une bonne sieste bien longue nous a sauvé la vie.

Quatre heures après le retour du *Dux Ripæ,* les *frumentarii* étaient assis dans leur taverne favorite au sud-est de la ville.

— L'ont laiché crevé comme un chien.

L'émotion n'était pas feinte ; le Nord-Africain bouillait de colère.

— Oui, dit son compère de Subura.

Sa voix était neutre. Il était désolé pour l'Espagnol, Sertorius comme il l'avait surnommé, mais qu'aurait pu faire le *Dux Ripæ* ? S'arrêter et se faire tuer avec toute la troupe ?

— Comme un chien… J'espère que le pauvre bougre était déjà mort quand ils l'ont trouvé.

— Oui, répéta celui de Subura.

L'accent punique du Nord-Africain se faisait plus prononcé, sa voix plus forte et bien que la taverne fût presque vide, le Romain ne tenait pas à attirer l'attention.

— Je vais m'occuper de che bâtard de Barbare… m'en vais lui coller un rapport, je te dis que cha. Je voudrais juste être là lorsque le *princeps peregrinorum*[68] le donnera aux empereurs, voir la tête de Valérien lorsqu'il apprendra comment son Barbare a merdé, le chalaud.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

— Bien chûr… cha lui réglera son compte, à ce bâtard.

Quelqu'un écarta le tapis persan qui séparait l'arrière-salle du reste de la taverne. Mamurra entra et vint à la table des *frumentarii*. Il se pencha, approchant son gros visage carré tout près d'eux.

— Toute mes condoléances pour la perte de votre *collègue*.

Il avait parlé à voix basse et était sorti sans attendre de réponse. Les deux *frumentarii* se regardèrent, l'air consterné. Depuis combien de temps le *prœfectus fabrum* s'était-il trouvé là ? Qu'avait-il entendu ? Et n'y avait-il pas quelque chose dans la manière dont il avait prononcé le mot « collègue » qui suggérait que l'Espagnol eût pu être plus qu'un autre membre de la suite du *Dux Ripæ ?*

Sept jours après les événements de Castellum Arabum, Antigonus entra dans la ville, juché sur un âne mené par un paysan. Il dit au *telones* et au *boukolos* d'aller se faire foutre, déclina son identité au centurion de Legio IIII en charge de la porte de la Palmyrène et, dans la demi-heure qui suivit, se retrouva au palais. Assis dans les appartements privés du *Dux*

---

[68] Chef des frumentarii qui étaient cantonnés à Rome dans les *castra peregrina* du Mont Cælius.

Ripæ, nourriture et boisson à portée de main, il raconta son histoire.

Oui, Antigonus avait bien trouvé les deux soldats partis en pointe. Les Sassanides étaient en train de les *interroger,* les pauvres bougres, lorsqu'il était passé. Étrangement, personne ne l'avait poursuivi. Mais une colonne de cavaliers perses arrivait du sud, ils étaient très nombreux. Antigonus avait relâché son cheval – une excellente monture, soit dit en passant, caché le gros de son équipement dans un ravin et nagé jusqu'à une île au milieu de l'Euphrate. C'était un Batave du Rhin, leur dit-il fièrement. Et tout le monde savait que les Bataves étaient de grands nageurs. Comme tous les cavaliers de la troupe du *Dux,* il avait sur lui les trois rations réglementaires. Il était resté sur son île pendant deux jours. Après le premier jour, il n'avait plus vu de Perses et, le lendemain, il regagnait la rive à la nage, récupérait son équipement ou, du moins, tout ce qu'il pouvait porter, et marchait vers le sud jusqu'à Castellum Arabum. Cela n'avait pas été joli. Dix-huit têtes étaient fixées en haut de la porte et des murs. Les deux *dromedarii* restants s'étaient peut-être enfuis, mais il était plus probable qu'on les eût capturés et emmenés pour être interrogés.

— Bref, continua Antigonus, j'ai trouvé un paysan qui, par pure générosité, m'a offert de monter sur son âne et de me ramener à Arété.

Devant le regard appuyé que lui lançait Ballista, il se hâta d'ajouter :

— Non, non, il va bien. En fait, il attend dans la première cour de recevoir la récompense princière qui, comme je le lui ai dit, lui sera remise par le *Dux Ripæ*.

Ballista fit un signe de tête à Demetrius qui acquiesça en retour pour dire qu'il s'en occuperait.

— Il y a plus, malheureusement. Sur le chemin du retour, j'ai vu Romulus, ou ce qu'il en restait. Pas beau à voir – il avait été mutilé ; espérons que ça ait été après sa mort.

Les récits, fluctuant sans cesse, se propagèrent bien au-delà de la ville d'Arété. Dix jours après le déroulement des faits dans l'obscurité et la peur au bord de l'Euphrate, un messager se prosternait dans la grandiose salle du trône de la capitale perse

de Ctesiphon[69] et contait une version de l'histoire à Shapur, le Roi des Rois sassanide. Vingt-six jours après cela, un messager se prosternait dans le palais au sommet du mont Palatin et racontait la première des versions de l'histoire qu'entendrait l'empereur Valérien. Trois autres jours s'écoulèrent avant qu'un messager retrouvât Gallien, le fils de Valérien avec qui il partageait le pouvoir, sur les froides rives du Danube. À ce moment-là, la ville d'Arété avait déjà connu bien d'autres péripéties et les événements de Castellum Arabum n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

Pendant longtemps, le seul signe de l'arrivée de la horde sassanide depuis les murs d'Arété fut l'épais nuage noir se profilant au sud. Le matin du 14 avril, le lendemain des ides du mois – toujours un jour néfaste –, Ballista, accompagné de ses officiers supérieurs, de sa suite et de sa *familia,* se posta sur les remparts au-dessus de la porte de la Palmyrène. Le nuage flottait en aval du fleuve, émergeant du domaine de Shapur. Sombre et épais, il était encore assez loin, au moins aussi loin que le caravansérail désaffecté et peut-être même que Castellum Arabum. Personne n'eut besoin de demander quelle en était la cause. Impossible de ne pas imaginer les dizaines de milliers d'hommes, chevaux et autres bêtes terrifiantes soulevant la poussière dans leur implacable marche, de ne pas voir en esprit la fumée grasse s'élevant des feux innombrables qui consumaient tout sur le passage de la horde venue de l'est.

Au crépuscule, une ligne de feux de camp était visible à tout juste deux ou trois milles de la ville. Les éclaireurs sassanides s'apprêtaient à passer la nuit. Un peu plus tard, dans les ténèbres, d'autres feux se mirent à scintiller, décrivant un arc le long des collines à l'ouest. Après minuit, une formidable lueur orange illumina le ciel au nord-ouest : l'avant-garde perse avait atteint les villages. Au chant du coq, des brasiers et des volutes de fumée mouchetaient la rive opposée du fleuve, vers l'est. Tous les habitants d'Arété savaient désormais qu'ils étaient

[69] Sur la ville gauche du Tigre, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Bagdad.

encerclés, coupés du monde, que personne ne pourrait leur porter secours et que toute fuite était impossible. Pourtant, ils n'avaient pas encore vu un seul des guerriers de Shapur.

À l'aube, le *Dux Ripæ* et ses hommes étaient toujours à leur poste. La plupart s'étaient absentés pour essayer de se reposer une heure ou deux, mais impossible pour Ballista de fermer l'œil en cette nuit si cruciale. Enveloppé d'une peau de mouton, il était appuyé contre l'une des deux pièces d'artillerie au sommet de la tour surmontant la porte de la Palmyrène, une énorme baliste tirant des boulets de vingt livres. La fatigue lui brûlait les yeux tandis qu'il observait la plaine à l'ouest. Il lui sembla apercevoir un mouvement, mais ne sachant pas si ses yeux lui jouaient des tours dans la lumière grise, il attendit jusqu'à ce qu'un de ses hommes crie et montre du doigt.

Ils étaient là. À peu près à l'endroit où la nécropole finissait autrefois, des formes sombres se déplaçaient rapidement dans la brume matinale. Les petits groupes épars d'éclaireurs à cheval, se divisant, se rassemblant, se coupant la route, évoquèrent dans l'esprit de Ballista des animaux fuyant devant un feu de forêt, mais il prit vite conscience de l'impropriété de cette image : ces animaux-là ne fuyaient pas, ils chassaient, ils cherchaient un moyen de l'attaquer, lui, et toutes les personnes qu'il avait le devoir de protéger. C'étaient des loups cherchant à entrer dans la bergerie.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, la troisième heure du jour s'était écoulée lorsque l'avant-garde de l'armée sassanide fit son apparition. Ballista distinguait deux longues colonnes sombres qui, tels d'énormes serpents, rampaient vers lui avec une lenteur infinie. Chacune était surmontée d'un nuage isolé de poussière dense. La base d'un troisième nuage n'était pas encore apparue. Il pouvait voir que la colonne la plus proche était composée de cavaliers, la plus lointaine, de fantassins. Repensant à la formation qu'il avait reçue en matière de techniques de campagne, il évalua la distance qui les séparait des murs à mille trois cents pas au maximum. Comme il ne pouvait pas encore distinguer les individus, elles devaient se trouver à plus de mille pas. S'il n'avait pas su qu'elles avançaient vers lui, les rayons du soleil renvoyés perpendiculairement par

les pointes des lances et les armures polies le lui auraient appris.

Le temps s'écoulait lentement tandis que les deux colonnes continuaient leur progression vers la ville. Lorsqu'elles furent à environ sept cents pas (la distance à laquelle on peut distinguer les contours d'une tête d'homme), elles infléchirent leur route vers le nord. Ballista s'approcha du parapet et appela Bagoas. Lorsque les colonnes atteignirent l'extrémité du terrain vague où les plus lointaines des tombes monumentales s'étaient autrefois dressées, elles se déplacèrent parallèlement à la muraille ouest. La troisième colonne apparut et s'avéra être le train d'équipage et de siège. La colonne la moins éloignée, la cavalerie, s'était approchée suffisamment pour que Ballista discernât les taches plus claires des visages des hommes, leurs vêtements et leurs armes, l'harnachement bigarré de leurs chevaux, les bannières flottant au-dessus de leurs têtes : soit environ cinq cents pas, juste hors de portée de l'artillerie.

S'adressant à Bagoas en grec, Ballista lui demanda s'il pouvait identifier les unités des troupes sassanides et leurs commandants.

— Excellent ! Voilà bien un siège pour des gens de culture. Nous pouvons commencer par notre propre interprétation du *Point de vue du Mur*.

Bien qu'Acilius Glabrio les eût interrompus en latin, il avait utilisé le mot grec de *teichoscopie*. Chez toutes les personnes cultivées de *l'imperium*, ce mot évoquait instantanément la célèbre scène de l'Iliade d'Homère où Hélène, regardant par-dessus les murs de Troie, identifiait chacun des Achéens en armure de bronze venus l'arracher des bras de Pâris, son amant, pour la ramener aux côtés de son légitime époux, Ménélas aux larges épaules.

— Et qui d'autre que ce délicieux garçon perse pouvait mieux incarner la *Reine* de Sparte ?

Acilius Glabrio sourit à Ballista.

— J'espère simplement que notre Hélène n'éprouvera pas le besoin de critiquer la virilité de *son* Pâris.

Bagoas ne possédait peut-être que des rudiments de latin, et Ballista ignorait si le garçon connaissait quelque chose à l'Iliade,

mais il était évident qu'il s'était rendu compte que l'on se moquait de lui, que l'on mettait en doute sa masculinité. Il roulait des yeux furibonds mais avant qu'il pût intervenir, Mamurra s'adressa à Acilius Glabrio.

— Cela suffit, tribun. L'heure n'est pas à la dissension. Nous savons tous ce qui s'est passé à Troie. Puisse les dieux faire que ces paroles de mauvais augure ne nuisent qu'à l'homme qui les a prononcées.

Le jeune noble fit volte-face, irradiant la méchanceté. Il approcha son visage soigné à quelques pouces de celui du *prœfectus fabrum,* puis se ravisa. À l'évidence, les Acilii Glabriones de ce monde ne s'abaissaient pas à se chicaner avec des plébéiens sordides tels que Mamurra.

— Les hommes de ma famille ont toujours eu les épaules larges.

Avec un dédain tout patricien, il épousseta d'une chiquenaude le grain de poussière imaginaire sur sa manche immaculée.

Ballista désigna l'ennemi et fit signe à Bagoas de commencer à parler.

— En tête viennent les non-Aryens, sujets de mon seigneur Shapur. Voyez les capes de fourrure et les longues manches évasées des Géorgiens, les Arabes à moitié nus, les Indiens coiffés de turbans et les Saka[70], ces farouches nomades. Des quatre coins du monde, lorsque le Roi des Rois appelle, ils obéissent.

Le jeune Perse était rose de fierté.

— Et là… là ce sont les nobles guerriers Aryens, les guerriers de Mazda, les chevaliers en armure, les *clibanarii*.

Tous les hommes sur la tour se turent tandis qu'ils contemplaient les rangs serrés de la cavalerie lourde des Sassanides, les troupes d'élite de Shapur. En colonnes par cinq, les cavaliers formaient une ligne interminable, semblant s'étendre sur des milles à travers la plaine. À perte de vue, ce

[70] Peuple indo-européen qui vivait dans une vaste région couvrant l'Asie Centrale et une partie de l'Europe de l'est et de la Sibérie ; on le considère comme une branche des Scythes.

n'étaient que des hommes en armures montés sur des chevaux caparaçonnés. Certains ressemblaient à des statues animées, hommes et chevaux couverts de plaques de fer, masques de fer dissimulant toute humanité. Les montures étaient parfois caparaçonnées de cuir rouge ou de corne bleu-vert. Beaucoup portaient des surcots bariolés et avaient équipé leurs chevaux semblablement – vert, jaune, écarlate et bleu. Souvent, hommes et bêtes arboraient des symboles héraldiques abstraits – croissants, cercles, barres – proclamant leur appartenance à un clan. Au-dessus de leurs têtes, leurs bannières ondulaient et claquaient dans le vent – loups, serpents, bêtes féroces ou motifs abstraits célébrant Mazda.

— Peux-tu dire qui dirige chaque troupe en regardant les bannières ?

C'était précisément ce que Ballista avait eu en tête lorsqu'il avait acheté le jeune Perse.

— Bien sûr, répondit Bagoas. À l'avant-garde des *clibanarii* se tiennent les seigneurs des illustres maisons des Suren et des Karen.

— Je pensais que les Suren et les Karen étaient de grandes familles nobles sous le régime précédent et qu'elles avaient disparu avec la chute de la dynastie parthe.

— Ils sont acquis à la sainteté de Mazda. Shapur, le Roi des Rois, dans son infinie bonté, leur a restitué leurs terres et leurs titres. Le chemin de la vertu est ouvert à tous.

— Et les cavaliers derrière eux ?

— Ils sont bénis entre tous. Ce sont les enfants de la maison de Sasan – le prince Valash, la joie de Shapur, le prince Sasan le chasseur, Dinak reine de Mésène, Ardashir roi d'Adiabène. Et regardez… là, derrière eux, les gardes. D'abord les Immortels avec à leur tête Peroz au long sabre. Puis, les Jan-avasper, ceux qui se sacrifient. Et regardez… Regardez qui les emmène – Mariadès en personne, l'empereur légitime de Rome.

Bagoas rit, indifférent aux conséquences de ses paroles, aux punitions qu'elles pourraient entraîner.

— Le chemin de la vertu est ouvert à tous, même aux Romains !

D'énormes masses grises émergèrent des tourbillons de poussière soulevés par des milliers de chevaux. Un, deux, trois… Ballista en compta dix. Bagoas sauta de joie en battant des mains.

— Les éléphants de Shapur, les bêtes qui font trembler la terre ! Qui voudrait se mesurer à pareilles créatures ?

Ballista avait déjà vu des éléphants combattre dans l'arène, mais ne les avait jamais affrontés dans une bataille. Ils étaient vraiment terrifiants, semblaient ne pas être de ce monde. Ils devaient mesurer dix pieds de haut à l'épaule et les tourelles sur leurs dos augmentaient encore leur taille ; chacune était remplie d'hommes en armes. Obéissant aux commandes d'un Indien juché à califourchon derrière leurs oreilles, les éléphants bougeaient latéralement leurs grandes têtes. Leurs immenses défenses gainées de métal balayaient l'air devant eux.

— Effrayant mais inefficace.

L'expérience dans la voix de Turpio était rassurante.

— Coupez-leur le jarret ou affolez-les sous une pluie de projectiles. Tuez leur guide, leur mahout et ils deviendront comme fous. Ils peuvent tout aussi bien piétiner ceux de leur propre camp.

L'armée sassanide s'était arrêtée et tournée vers la ville. Un buccin retentit, haut et fort, à travers la plaine.

De la gauche, un petit groupe de cinq cavaliers désarmés se déplaçant au petit trot apparut. Ils soutenaient une énorme bannière rectangulaire, suspendue à une haute barre transversale, en broderie jaune, rouge et violette, incrustée de gemmes qui scintillaient au soleil. Elle était surmontée d'une boule d'or et frangée de bandes de tissu de couleurs vives.

— Le Drafsh-i-Kavyan, la bannière de combat royale de la maison de Sasan.

La voix de Bagoas se réduisait à un murmure.

— Elle date de l'aube des temps. Elle est portée par cinq des *mobads,* des prêtres, les plus saints, et précède le Roi des Rois dans la bataille.

Un cavalier solitaire venu de la gauche apparut, monté sur un magnifique cheval blanc. Il portait des vêtements violets et était coiffé d'une couronne d'or fermée en forme de dôme. Des

banderoles blanches et violettes flottaient dans le vent derrière lui.

— Shapur, le divin adorateur de Mazda, Roi des Rois des Aryens et non-Aryens, de la race des dieux.

Bagoas se prosterna sur les remparts.

Lorsque Shapur eut rejoint le Drafsh-i-Kavyan, l'étendard sacré, devant le centre de son armée, il arrêta son cheval et en descendit, se servant apparemment d'un homme agenouillé en guise d'escabeau pour mettre pied à terre. On apporta un trône d'or et il s'y assit. Un grand nombre d'hommes s'affairaient autour de lui.

— Effectif ennemi ?

Ballista lança la question à la cantonade, s'adressant à son *consilium* réunis sur le toit de la tour de la Palmyrène.

— J'estime à environ vingt mille le nombre de fantassins, répondit Acilius Glabrio promptement. Puis environ dix mille cavaliers lourds, dont huit mille *clibanarii* sassanides et deux mille Georgiens et Sakas répartis à parts égales. Il doit y avoir à peu près six mille cavaliers légers barbares en tête de colonne, peut-être deux mille de chaque pour les Arabes et les Indiens et mille de chaque pour les Georgiens et les Sakas.

Quoi qu'on pensât du jeune patricien, on ne pouvait nier que c'était un officier extrêmement compétent. Ses estimations recoupaient presque exactement celles de Ballista.

— Qu'en est-il de la cavalerie légère sassanide ?

— Impossible à dire, répondit Mamurra. Ils sont éparpillés dans la campagne qu'ils mettent à feu et à sang. Pas moyen d'estimer leur effectif. Quel que soit leur nombre, la plupart se trouvent de ce côté-ci du fleuve. Il devrait n'y en avoir que quelques-uns sur la rive opposée – le gué le plus proche est à environ cent milles en aval et nous avons réquisitionné tous les bateaux à des milles à la ronde.

— Le *prœfectus fabrum* a raison, dit Turpio. Nous ne pouvons pas évaluer leur cavalerie légère. À Barbalissos, il devait y avoir entre cinq et dix cavaliers légers pour chaque *clibanarius*, mais à d'autres moments, leur effectif était équivalent à celui de la cavalerie lourde.

— Merci, dit Ballista. Il semblerait donc que l'effectif ennemi se situe entre quarante mille et cent trente mille hommes. Si nous le comparons à nos quatre mille hommes, cela veut dire que, dans le meilleur des cas, nous combattrons à un contre dix.

Son visage se fendit d'un large sourire.

— Une chance que nous ayons affaire à une bande d'Orientaux efféminés que même un dîner un peu animé effaroucherait, sans parler d'une bataille. Vu notre infériorité numérique, il ne ferait pas bon combattre de vrais hommes avec des couilles au cul.

Tous les officiers partirent d'un grand rire ; Demetrius tenta vainement de se joindre à eux.

Ballista remarqua que le train d'équipage avait rattrapé les autres colonnes et que sa première tâche consistait à ériger une grande tente violette au cœur de l'armée. La tente, qui ne pouvait être que celle de Shapur, se dressait au bord de la route de l'ouest, juste en face de la porte de la Palmyrène, à environ six cents pas.

Des hommes continuaient à s'affairer autour de Shapur.

— Que se passe-t-il ? demanda Ballista à Bagoas, toujours prosterné.

— Le Roi des Rois va sacrifier un chevreau pour s'assurer le soutien de Mazda, pour que cette ville d'incroyants tombe aux mains de l'armée des vertueux.

— Arrête de te rouler par terre et fais attention à ce que tu dis. Ne t'avise pas de pousser notre patience à bout, répliqua Ballista d'une voix sans appel.

Contrairement à ce que laissait penser le ton sec qu'il avait adopté, Ballista était en fait satisfait de son esclave perse. Comme il l'avait espéré, il apprenait beaucoup sur ses ennemis grâce au jeune homme. Il y avait cette ferveur religieuse grandiloquente liée à la vénération du roi et le fait que Bagoas n'eût même pas trouvé bon de mentionner l'infanterie sassanide. Cela laissait une armée de fanatiques dont seule la cavalerie était apte à combattre. Ballista n'avait plus qu'à espérer que le jeune Perse fut représentatif de ses compatriotes.

Tandis que le jeune homme se levait, il mit brièvement ses bras derrière le dos, comme s'il était attaché. Ballista savait que

c'était là le geste de supplication des Perses – le garçon implorait peut-être Shapur de ne pas le réprouver d'être l'esclave de ses ennemis.

Le sacrifice ayant été fait, on vit Shapur donner des ordres au noble qu'on appelait le Suren. Lorsqu'on le lui demanda, Bagoas expliqua que le Roi des Rois allait maintenant envoyer le Suren auprès de Ballista. Si lui et ses hommes se soumettaient et consentaient à suivre la vertueuse voie de Mazda, ils auraient la vie sauve.

Tandis qu'il regardait le Suren juché sur son cheval se diriger vers lui au pas, les pensées de Ballista s'emballèrent. Lorsque le cavalier ne fut plus qu'à deux cents pas, Ballista se hâta de transmettre ses ordres à deux de ses messagers. Toutes les balistes sur la muraille ouest devaient être parées à tirer sur l'armée ennemie. Elles devaient opter pour la trajectoire la plus élevée, comme pour atteindre leur portée maximale, mais les balistaires devaient desserrer les ressorts de torsion de deux tours afin que les projectiles retombassent bien avant. Avec un peu de chance, cela tromperait l'ennemi quant à la portée réelle des balistes. Les messagers coururent sur les chemins de ronde, l'un vers le sud, l'autre, celui qui parlait avec un accent de Subura prononcé, vers le nord. Le Suren n'était plus qu'à une centaine de pas lorsque Ballista demanda à Mamurra de descendre au premier étage de la tour et de braquer l'un des scorpions sur le messager qui s'approchait. Sur l'ordre de Ballista, un trait devait être tiré juste au-dessus de la tête du Suren.

Il montait un superbe étalon niséen[71], d'un noir de jais, au puissant poitrail, ne mesurant pas moins de cinq pieds et demi au garrot. « Une chance que nous ayons eu maille à partir avec la cavalerie légère », pensa Ballista. Cheval Pâle n'aurait jamais pu repousser pareille bête sur ses jarrets.

Le Suren tira sur la bride. Il s'était arrêté à environ trente pas de la porte. Ballista était soulagé. Le noble devait avoir

[71] Race de cheval désormais éteinte, très prisée dans l'Antiquité, à laquelle aurait notamment appartenu Bucéphale, le cheval d'Alexandre le Grand.

découvert deux des pièges que Ballista avait tendus. Il avait évité deux fosses sur la route, l'une à cent pas, l'autre à cinquante. Elles étaient dissimulées à la vue, bouchées par des planches et recouvertes d'une épaisse couche de sable, mais le bruit des sabots de son étalon devait l'avoir mis en garde. Pourtant, il ne savait encore rien de la dernière fosse, la plus importante, située à vingt pas de la porte.

Le Suren retira lentement son haut casque en forme de rapace, peut-être un aigle. Les traits de son visage, une fois découverts, n'en différaient pas énormément. Avec l'assurance d'un homme ayant hérité de générations d'ancêtres d'innombrables terres, il leva les yeux vers les hommes postés sur les remparts.

— Qui commande ici ?

Le Suren parlait le grec presque sans accent. Sa voix portait loin.

— Je suis Marcus Clodius Ballista, fils d'Isangrim, *Dux Ripæ*. C'est moi qui commande ici.

Le Suren pencha légèrement la tête de côté, comme pour mieux étudier ce Barbare blond au nom et au titre romain.

— Shapur, le Roi des Rois m'envoie te dire de faire chauffer l'eau et de lui préparer son repas. Il prendra son bain et dînera dans sa ville d'Arété ce soir.

Ballista rit à gorge déployée.

— Je suis sûr que la petite putain qui te sert de *kyrios* adorerait prendre un bain et offrir son cul au tout-venant, mais je crains que l'eau soit trop chaude et mes soldats trop rudes pour sa délicate constitution.

Apparemment indifférent à ces obscénités, le Suren entreprit méthodiquement d'ouvrir le carquois qui pendait près de sa cuisse droite.

— Qu'est-ce qu'il fiche ? demanda Ballista à Bagoas dans un murmure.

— Il se prépare à nous déclarer officiellement la guerre. Il va tirer la tige de roseau qui symbolise la guerre.

— C'est ce qu'on va voir. Fais savoir discrètement à Mamurra qu'il peut tirer.

L'ordre fut transmis de bouche à oreille depuis le toit de la tour jusqu'au bas de l'escalier.

Ayant extrait ce qui était sans doute la flèche symbolique appropriée, le Suren retira son arc de son étui. Il était en train d'y fixer la flèche lorsque retentit la terrifiante série de sons – vibration, glissement, choc sourd – ponctuant le tir d'un scorpion. Le Suren eut au moins le mérite de rester de marbre lorsque le trait passa quelques pieds au-dessus de sa tête. Faisant bonne contenance, il banda son arc et décocha la flèche qui s'envola très haut par-dessus les murs de la ville. Puis, il tourna bride. La robe luisante de l'étalon étincelait tandis qu'il faisait demi-tour. Le Suren cria par-dessus son épaule.

— Ne mange pas toutes les anguilles fumées, Barbare du Nord. Mon *kyrios* adore les anguilles fumées.

Ballista donna l'ordre de tirer au reste de l'artillerie. Les projectiles passèrent au-dessus de la tête de Suren qui rebroussait chemin sur sa superbe monture, mais retombèrent à quelque distance devant l'armée sassanide observant la scène.

— Malin, dit Acilius Glabrio, très malin d'agrémenter leur déclaration de guerre barbare d'une version impromptue de notre propre cérémonie romaine consistant à envoyer une lance en territoire ennemi.

La raillerie coutumière du tribun disparut lorsqu'il ajouta :

— Mais si vous avez réussi à leur faire croire que la portée de notre artillerie n'est que de trois cents pas, vous vous serez montré bien plus malin encore.

Ballista acquiesça, mais son esprit était ailleurs ; il pensait à Odin, le Père-de-Tout, projetant sa lance dans les rangs des Vanes lors de la toute première guerre. Et il n'y avait qu'un pas entre cette toute première guerre et Ragnarok, la guerre de la fin des temps, qui verrait tomber Asgard et mourir les hommes comme les dieux.

Ballista se penchait au muret de la terrasse du palais. Il regardait en contrebas la rive opposée du fleuve. Ce qu'il y voyait était horrible.

D'où venait cette femme ? Il avait pourtant ordonné à sa cavalerie d'inspecter méthodiquement les berges de l'autre côté

du fleuve et d'évacuer par bateau toute personne qu'ils y trouveraient. Avec une certaine irritation, il pensa que cela n'avait pas été une mince affaire que de transporter plusieurs fois deux turmes de cavalerie d'un côté à l'autre de l'Euphrate. Bien sûr, il y aurait toujours des fous pour rester dans leurs maisons et penser qu'ils y seraient en sécurité même si vous leur juriez vos grands dieux que les pires atrocités allaient s'abattre sur eux. Peut-être était-elle venue avec les Sassanides.

De temps à autre, les archers à cheval faisaient semblant de la laisser s'enfuir. Elle courait alors vers le fleuve. Avant qu'elle n'y parvînt, les cavaliers la rattrapaient. Ils la jetaient au sol et deux ou trois d'entre eux la violaient. Ils étaient une vingtaine.

Sans s'annoncer par ses toussotements habituels, Calgacus se pencha au muret à côté de Ballista.

— Ils sont tous à l'intérieur. Pour une fois, Acilius Glabrio était à l'heure, tout comme Turpio, Antigonus et les quatre centurions que tu as fait venir. C'était Mamurra qui était en retard.

Les deux hommes observaient l'autre rive du fleuve.

— Les salauds, dit Ballista.

— Ne songe même pas à essayer de la sauver, dit Calgacus. Ils n'attendent que cela. Elle sera déjà morte lorsque tes soldats accosteront sur l'autre rive et eux mourront dans l'embuscade qu'on leur aura tendue.

— Les salauds, dit Ballista.

Ils continuaient tous deux à regarder la rive opposée.

— Ce n'est pas ta faute, dit Calgacus.

— Quoi donc ?

L'arrivée silencieuse du Calédonien aurait dû avertir Ballista qu'il mijotait quelque chose.

— Ce qu'ils font subir à cette pauvre fille là-bas… Le fait que cette ville soit assiégée et que, quoi qu'il arrive, un grand nombre de ses habitants va souffrir et mourir… Ce qui est arrivé à Romulus et à ces éclaireurs… rien de tout cela n'est ta faute.

Une expression d'incrédulité se peignit brièvement sur le visage de Ballista, mais ses yeux restaient fixés sur la berge opposée du fleuve.

— Tu as toujours trop pensé. Depuis que tu es enfant. Je ne dis pas que ce n'est pas bien en soi, mais cela n'aide en rien un homme dans ta position.

Ballista ne répondit pas.

— Tout ce que je dis, c'est que si tu laisses tes émotions prendre le dessus, tu n'auras pas l'esprit clair et alors les choses deviendront foutrement pires.

Ballista hocha la tête et se redressa. En ôtant ses mains du muret, il s'aperçut que ses paumes étaient incrustées de débris de brique. Il les frotta l'une contre l'autre.

De l'autre côté du fleuve, les Perses avaient encerclé la femme. L'un d'entre eux était sur elle. Ballista détourna le regard.

— Tu dois avoir raison.

Il regarda le ciel.

— Plus qu'un peu plus d'une heure avant la tombée de la nuit. Rentrons et parlons aux autres. Nous avons beaucoup de choses à organiser en vue de la mauvaise surprise qui attend le Roi des Rois cette nuit.

XIII

Il faisait sombre sous la haute arche de la porte de la Palmyrène. Le portail extérieur était encore fermé et, bien que la porte intérieure fût ouverte, très peu de lumière y pénétrait. La représentation plus grande que nature de la *Tyché* d'Aréte peinte sur le mur nord n'était qu'une forme floue pour Turpio et il ne distinguait aucun des graffitis inscrits dessous la remerciant d'avoir permis des voyages sans encombre.

Turpio avait toujours eu un sens de l'odorat particulièrement développé. L'odeur dominante était celle de la poussière froide, peut-être humide, qui s'était déposée à l'ombre de la porte et que le soleil n'atteignait jamais. Il percevait aussi l'odeur de bois du grand portail devant lui et, totalement déplacée à cet endroit, celle forte et capiteuse du parfum : de l'huile de myrrhe. On en enduisait les gonds du portail pour éviter qu'il ne grinçât.

Turpio était tendu mais content d'être là, à attendre dans le noir : il devait diriger le raid. Il avait dû plaider sa cause longtemps devant le *consilium*. Acilius Glabrio avait fait remarquer que deux centuries de ses légionnaires représentaient cent quarante hommes tandis que deux turmes des auxiliaires de Turpio n'en comptaient que soixante-douze et qu'il serait donc juste qu'Acilius Glabrio lui-même prît le commandement. Turpio avait dû en appeler à Ballista et arguer que le *Dux* ne pouvait risquer de perdre le commandant patricien des légionnaires de sa garnison tandis qu'un ex-centurion dirigeant des auxiliaires était infiniment plus « sacrifiable ». Le *Dux Ripæ* avait fini par donner son accord.

Turpio était conscient que tous les membres du *consilium* savaient bien pourquoi il tenait tant à diriger le raid : il lui fallait montrer sa valeur et laver son honneur entaché par Scribonius Mucianus. Pendant tout l'hiver, il avait soumis la Cohors XX à un solide entraînement. La corruption y avait été totalement éradiquée, c'était une unité efficace dont on pouvait

s'enorgueillir. Mais si Turpio devait réussir ici à Arété, gagner la confiance de Ballista et faire son chemin, il lui fallait en faire plus. Il avait besoin qu'on lui donne la chance de faire ses preuves au combat. Et quoi de mieux qu'une simple et périlleuse incursion nocturne au cœur du camp ennemi ? Bien sûr, les risques étaient énormes mais la gloire qu'il pouvait en retirer aussi. « Coupe la tête du serpent perse. Vise la grande tente violette au centre du camp sassanide. Surprends le Roi des Rois dans son sommeil ou avec son pantalon bouffant sur les chevilles. Apporte-moi sa tête. Ton nom ne sera jamais oublié. » Il n'avait pas été le seul à être stimulé par les paroles de Ballista.

Turpio perçut une autre odeur – de clou de girofle ou peut-être d'œillet ; une odeur fraîche et agréable. Cela ne pouvait être qu'Acilius Glabrio. Le jeune patricien s'avançait lentement, précautionneusement, dans le passage. Turpio l'appela à voix basse et lui tendit la main. Acilius Glabrio la serra, lui donna un morceau de liège brûlé, lui souhaita bonne chance et s'en alla. Tandis que Turpio noircissait son visage et ses avant-bras, il se demandait s'il n'avait pas mal jugé le jeune noble.

Il sourit dans l'obscurité. Non, il ne s'était pas trompé sur son compte. Le patricien était bien un petit merdeux. Il sentait l'hilarité le gagner en pensant à la réunion du *consilium*. Lorsque Ballista était entré, Acilius Glabrio l'avait abordé, tout bouffi de morgue patricienne. « J'ai un mot à vous dire, *Dux Ripæ*. » Ballista avait lentement posé sur lui ses yeux bleus perçants de Barbare, comme s'il le voyait pour la première fois, et sur un ton empreint d'une civilité des plus glaciales avait répondu : « Avec plaisir, *Tribunus Laticlavus,* dans un petit moment. » Il avait fait signe à Antigonus, son nouveau porte-étendard, de s'approcher et s'était entretenu avec lui dans le coin le plus éloigné de la pièce, à voix basse mais énergique. Antigonus l'avait alors salué avant de s'en aller. Revenant au centre de la pièce, Ballista arborait un visage franc et ouvert. « De quoi vouliez-vous me parler, *Tribunius Laticlavius ?* » Désarçonné et furieux, le jeune patricien avait murmuré que cela pouvait attendre.

Des bruits étouffés dans le passage derrière Turpio annoncèrent l'arrivée du *Dux Ripæ*. Dans la pénombre, la haute

et forte stature du Barbare du Nord, l'étrange crête en forme d'oiseau sur son casque se distinguaient à peine. Il semblait n'avoir aucune odeur. Turpio, les sens exacerbés par l'imminence de la bataille, se demanda l'espace d'un instant, si cela équivalait à ne pas avoir d'ombre.

— Tout est prêt. Il est temps d'y aller.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Ils se serrèrent la main. Ballista, qui s'était à moitié retourné, éleva légèrement la voix.

— Tâche de ne pas envoyer trop de gars au massacre.

Les soldats les plus proches gloussèrent. Revenant vers Turpio, Ballista lui dit à voix basse :

— Souviens-toi, Turpio, aussitôt entrés, aussitôt sortis. Si vous parvenez à atteindre la tente de Shapur, très bien, sinon, tant pis. Évite le combat à tout prix. Tu n'as que deux petites centaines d'hommes. Ils en ont cinquante mille. Si vous le pouvez, profitez de l'effet de surprise, tuez-en quelques-uns, brûlez quelques tentes, secouez-les. Mais ensuite, repartez très vite. Ne vous laissez pas encercler. Au premier signe de résistance organisée, rebroussez chemin.

Ils se serrèrent à nouveau la main. Ballista s'écarta du passage, se tenant juste au-dessous de la pâle silhouette de la *Tyché*. À voix basse, il exhorta les soldats qui attendaient.

— Il est temps, les gars. C'est l'heure de commencer les *venationes*, les chasses aux fauves.

Malgré l'huile de myrrhe, les deux battants grincèrent de façon alarmante tandis qu'ils s'ouvraient pesamment.

Par chance, c'était la veille de la nouvelle lune. Pourtant, même à la lueur des étoiles, la plaine semblait lumineuse après la pénombre de la porte. La route traçait une éclatante ligne blanche devant eux. Les lumières tremblotantes des feux de camp des Perses paraissaient être à une distance infinie.

Pendant un moment, Turpio s'efforça simplement de marcher vite. Sa respiration retrouva bientôt un rythme plus lent. Sous ses pieds, la route lui semblait lisse, mais d'une dureté anormale. Derrière lui, les cent quarante légionnaires de Legio IIII marchaient aussi silencieusement que des soldats

romains pouvaient le faire. Ils ne parlaient pas et faisaient attention à ce que leurs armes et leurs armures ne s'entrechoquassent pas. Certains avaient même noué des chiffons autour de leurs bottes militaires pour amortir le bruit de leurs semelles cloutées. Pourtant, un cliquetis continuel se faisait entendre : rien ne pouvait convaincre un soldat romain de la nécessité de retirer les amulettes qui pendaient à sa ceinture.

Turpio compta deux cents pas et s'écarta sur le côté pour faire le point. En rang par dix et en colonne par quatorze, la colonne de légionnaires paraissait minuscule dans l'immensité de la plaine. Il se retourna vers la ville. Fidèle à sa parole, Ballista avait réussi à convaincre les prêtres d'organiser une cérémonie religieuse au temple de Bel. Destinée à attirer le regard et l'oreille de tout Sassanide encore éveillé, une grande procession s'acheminait lentement vers l'extrémité nord de la muraille de la ville, avec force lumières vives et chants sonores. Pour aider la troupe à s'orienter, une torche solitaire brûlait au-dessus de la porte de la Palmyrène et une autre sur la dernière tour au sud. Le reste de la muraille était plongé dans l'obscurité.

Turpio dut courir pour regagner sa position en tête de la colonne. Comme lui, les légionnaires portaient des vêtements sombres et avaient noirci leur équipement, leur visage et leurs bras. Aux yeux de Turpio, ils semblaient pourtant terriblement exposés sur la route blanche et luisante.

Devant eux, des feux largement écartés marquaient la ligne de sentinelles avancées des Sassanides. Derrière, une lueur diffuse baignait le camp qui s'étendait à perte de vue. Les lignes de sentinelles semblèrent soudain beaucoup plus proches. Les gardes perses pouvaient-ils manquer de les voir ? La propre respiration de Turpio lui semblait assez bruyante pour se faire entendre à travers la plaine et réveiller les morts.

Ils s'approchaient encore et encore de la ligne de sentinelles en travers de la route. Turpio voyait maintenant distinctement la corde attachant le cheval le plus proche, chaque flamme du feu et les formes sombres enroulées dans des couvertures par terre. Sans un mot, il se mit à courir, de plus en plus vite, et

dégaina son épée. Il entendait juste derrière lui des pas pesants et des respirations haletantes.

Turpio sauta par-dessus la première sentinelle endormie et contourna le feu pour traverser la ligne des gardes. La sentinelle la plus proche du camp sassanide se redressa, sa bouche formant un « O » pour crier. Turpio abattit sa *spatha* sur sa tête de toutes ses forces. Il lui fallut pousser l'épaule de l'homme de sa botte pour retirer la lame. Derrière, une brève succession de grognements et de cris étouffés et une série de sons qui ne manquaient jamais d'évoquer dans l'esprit de Turpio une lame de couteau s'enfonçant dans un chou. Puis, un silence presque total. Juste cent quarante hommes haletant.

Turpio analysait la situation. Pas de cris ni de sonnerie de buccin, pas de silhouettes fuyant à travers la plaine sombre pour donner l'alarme. Les feux de camp les plus proches étaient à au moins cent pas et il n'y avait aucun mouvement autour d'eux. Tout était calme. Ballista avait eu raison ; ce grand bâtard de Barbare avait eu raison. Les Sassanides manquaient de discipline, cette bonne vieille *disciplina* romaine. Fatigués après leur marche, faisant fi du petit nombre de soldats qui leur étaient opposés, ils s'étaient couchés. En cette première nuit de siège, aucun noble Sassanide ne s'était encore mis en tête d'imposer une routine.

Turpio maîtrisa sa respiration et ordonna à voix basse :

— Première centurie, en formation de tortue.

Il attendit que cessent les piétinements et que se forme la cuirasse de boucliers imbriqués.

— Deuxième centurie, à moi.

De nouveaux piétinements, puis le silence.

— Antoninus Prior, envoie le signal au *Dux*.

Le centurion se contenta de grogner et trois légionnaires se détachèrent de la tortue. Les hommes s'affairèrent et alignèrent trois lanternes aux verres bleutés qui envoyèrent leur message lumineux à travers la plaine.

Turpio se tourna vers la colonne de la deuxième centurie rassemblée tout près de lui.

— Épée et torche en main, les gars.

Il observa le camp sassanide et l'énorme tente royale qui se dressait en son milieu. Il s'adressa au centurion à côté de lui.

— Sommes-nous prêts, Antoninus Posterior ? Alors, allons décapiter le serpent !

Ballista avait attendu le signal. Il l'avait tant attendu. Lorsque les deux centuries s'étaient mises en marche, elles lui avaient semblé terriblement exposées, visibles à des milles. Mais elles s'étaient vite fondues en une masse mouvante et indistincte avant de disparaître dans l'obscurité. Le temps s'était arrêté. Ballista priait les dieux qu'il ne les eût pas tous envoyés à la mort. Les bruits des deux turmes de cavalerie qui attendaient dehors flottaient jusqu'à lui, en haut de la tour de la porte de la Palmyrène ; le cliquetis d'une bride, le piétinement d'un sabot, le soufflement brusque et sonore d'un cheval.

Les trois lumières bleues apparurent et le cœur de Ballista bondit dans sa poitrine. Jusqu'à maintenant, tout allait bien. Demetrius lui souffla à l'oreille le nom du décurion en chef. Ballista se pencha aux remparts.

— Paulinus, il est temps. Bonne chance.

Soixante-douze cavaliers formant deux colonnes, les turmes de Paulinus et Appollonius, se mirent en route, prirent rapidement de la vitesse dans un crépitement de sabots avant de disparaître, eux aussi, dans la nuit sans lune.

Le temps s'égrenait lentement.

« Père-de-Tout, Grand Capuchon, Pillard, Planteur de lance, Aveugleur de mort, fais que je ne les aie pas tous envoyés à leur mort. Ne les laisse pas se faire tuer là-bas, dans les ténèbres, comme Romulus. » Pourtant, le plan se déroulait sans accrocs pour le moment. Pour éloigner le mauvais œil, Ballista commença à serrer son poing, le pouce entre l'index et le majeur. Si cela continuait, il allait bientôt devenir aussi superstitieux que Demetrius. Il termina pourtant son geste.

Le plan était simple. Après avoir neutralisé la ligne de sentinelles avancées, une centurie de légionnaires devait rester sur place afin de couvrir la retraite tandis que l'autre viserait la jugulaire, se ruerait dans le camp ennemi et se frayerait un passage à coups d'épée jusqu'à la tente du Roi des Rois. Afin de faire diversion en semant la confusion, les deux turmes de

cavalerie devaient se déployer à gauche et à droite entre les lignes de sentinelles et le camp sassanide proprement dit et tirer des flèches enflammées un peu partout. La turme se dirigeant vers le sud, celle de Paulinus, prendrait la fuite en descendant dans le ravin sud et en le remontant jusqu'à la porte enchâssée dans le mur au bord de l'Euphrate. Si des Perses étaient assez fous pour les poursuivre dans le fond du ravin, il leur en cuirait. Quelques centaines de pas en terrain difficile, exposés aux projectiles lancés depuis la muraille d'Arété auraient raison d'eux. Pour l'autre turme, celle d'Apollonius, la tâche était plus risquée. Elle devait chevaucher vers le nord sur une petite distance avant de tourner et de se mettre en formation sur la route menant à la ville afin d'épauler la centurie chargée de couvrir la retraite.

Tout avait semblé si simple lors de la réunion du *consilium*. Ballista espérait de tout cœur que lorsqu'ils seraient confrontés à la terrifiante réalité, les choses n'allaient pas devenir terriblement confuses et le plan tomber à l'eau.

Le temps semblait s'être suspendu. Juste au moment où Ballista désespérait de jamais voir cesser cet exaspérant hiatus, quelqu'un cria inutilement : « Là-bas ! Là-bas ! » avant qu'on le fît promptement taire. Des lumières bougeaient au cœur du camp sassanide. Les premières alertes entrecoupées flottèrent jusqu'à la ville d'Arété. Turpio et ses légionnaires s'attelaient à la vraie tâche de la nuit ; soixante-dix hommes affrontant la bête dans sa tanière.

Les choses s'accéléraient. La flèche du temps avait repris son vol. Les événements se succédaient. Ballista apercevaient des flammes jaunes danser juste en face de lui : les cavaliers des deux turmes allumaient leurs torches aux feux de camp. Puis, deux lignes de torches s'éloignèrent rapidement du centre du camp perse, l'une vers le nord, l'autre vers le sud. Les premières flèches enflammées déchirèrent le ciel. Un terrible grondement s'élevait du camp sassanide, tel celui d'une bête furieuse dérangée dans son sommeil. Le tumulte traversait la plaine et parvenait aux oreilles des hommes postés sur les hauts murs et les tours d'Arété.

Des lumières de plus en plus nombreuses – rouges, jaunes, blanches – s'allumaient un peu partout tandis que les flèches enflammées, les torches jetées et les lanternes renversées à coups de pied incendiaient les tentes, les lits, le fourrage et les vivres entreposés, les jarres d'huile. Des silhouettes indistinctes passaient devant les feux, disparaissant trop vite pour que l'on pût les identifier. Le bruit, semblable à celui d'un grand feu de forêt, se répercutait à travers la plaine, ponctué de cris aigus, d'hommes ou de bêtes, et de stridentes sonneries de buccin tentant de restaurer l'ordre parmi la horde perse.

Sous les yeux de Ballista, les lumières de la chaîne s'étirant vers le sud s'éteignirent une à une. Cela devait être bon signe – les cavaliers de Paulinus se débarrassant de leurs torches et galopant ventre à terre dans l'obscurité pour se mettre en sûreté. Cela pouvait aussi ne rien augurer de bon – les Sassanides surgissant devant eux et les taillant en pièces. Mais même dans le meilleur des cas, la turme était encore loin d'être à l'abri. Lancés à un train d'enfer par une nuit sans lune, trouveraient-ils l'entrée du ravin ? La descente avait été assez aisée pour Ballista et quatre autres cavaliers, en plein jour et à une allure confortable ; pourtant, même dans ces conditions, ils avaient mis pied à terre. Il en irait peut-être bien différemment pour des hommes inquiets, sur des chevaux haletants et peinant dans la nuit noire.

Lorsque Ballista tourna son regard vers le nord, la chaîne de lumières qui signalait la turme d'Apollonius avait aussi disparu. Jetés bas par des lames et des mains ou chevauchant sans encombre vers leur point de ralliement, nul ne pouvait le dire.

« Père-de-Tout, l'Éveillé, le Vagabond, le Héraut des Dieux, que se passe-t-il ? Qu'advient-il de Turpio ? »

Il rugissait. La tête rejetée en arrière, hurlant et riant. Turpio s'était rarement senti si heureux. Ce n'était pas les tueries, même s'il n'y voyait aucune objection, mais l'absolue facilité de la tâche qui le faisait jubiler. En s'avançant dans le camp, ils avaient tout d'abord vu les chevaux à l'attache d'une unité. Cela avait été l'affaire de quelques instants de les détacher, de les frapper sur la croupe du plat de leurs épées et de les chasser

dans une folle débandade vers le milieu du camp. La désolation se propagea rapidement tandis que les animaux affolés traversaient les tentes bondées, renversaient les marmites, piétinaient les tentes les plus petites. Une tête perse émergea de l'une d'elles ; l'épée de Turpio s'abattit et elle retomba ensanglantée.

Criant à ses hommes de rester en formation, Turpio se rua dans le campement des Sassanides. Une corde de tente le fit trébucher et il s'étala de tout son long. La semelle cloutée de l'un de ses hommes le piétina avant que des bras puissants ne le remissent sur ses pieds, et ils repartirent à l'assaut, parcourant le camp à grandes enjambées, gardant toujours en point de mire la tente royale. Des Perses isolés ou en petits groupes apparaissaient de temps à autre. Ils prenaient la fuite ou tombaient sur place sous les coups d'épées. Il n'y avait aucune défense organisée.

En un clin d'œil, ils furent devant leur objectif. Plusieurs grands étendards pendaient au sommet de hauts mâts. Une demi-douzaine de gardes, leurs cuirasses dorées scintillant dans la lumière des brasiers, avaient pris position devant l'énorme tente violette. Laissant quelques légionnaires s'en occuper, Turpio contourna l'entrée et fendit de sa lame le côté de la tente. Il émergea dans ce qui semblait être un couloir ; plutôt que de le suivre, il coupa la paroi de toile. Il se retrouva alors dans une salle à manger vide. Les reliefs du repas du soir jonchaient encore les tables. Turpio ramassa un pichet et le glissa sous sa ceinture.

— Pas le temps de piller ! hurla-t-il avant de brandir sa *spatha* et de déchirer la paroi suivante.

Cette fois-ci, il déboucha en plein pandémonium – une avalanche de cris stridents, des voix de femmes. Il se mit en garde, les genoux pliés, cherchant d'où viendrait la menace dans la pièce parfumée et faiblement éclairée.

— Foutre ! C'est le harem du roi ! dit un légionnaire.

Des femmes et des filles où que le regard se posât. Des douzaines de jolies filles. Brunes, blondes, vêtues de soie, les yeux fardés de khôl, tremblant dans les coins, blotties derrière

les divans, elles piaillaient en perse. Turpio ne savait si elles appelaient à l'aide ou imploraient la pitié.

— Je dois être mort et aux Champs Élysées, dit le légionnaire.

Regardant autour de lui, Turpio aperçut un chambranle décoré devant lequel se tenait un gros eunuque hésitant. Il le chassa d'un coup de pied et, criant aux légionnaires de le suivre, s'engouffra dans l'ouverture.

Il faisait très sombre dans la pièce vide. Une odeur de baume et de sexe y flottait. Turpio s'approcha du large lit défait et posa la main sur les draps. Ils étaient encore chauds. « Jupiter Optimus Maximus, il s'en est vraiment fallu de peu. »

Du coin de l'œil, il vit quelque chose bouger. Il se retourna en un éclair, brandissant son épée. La fille était dans un coin de la chambre, les yeux agrandis d'épouvante, essayant de cacher sa nudité derrière un drap. Turpio sourit avant de se rendre compte que cela n'allait probablement pas la rassurer.

« Tyché » ! S'il était arrivé quelques instants avant, tout aurait été différent. Il vit un bracelet d'or sur le lit. Il le ramassa machinalement et le passa à son poignet. « Tyché ».

Ses réflexions furent brusquement interrompues par l'irruption d'un légionnaire dans la pièce.

— Les bâtards sont à nos trousses, Dominus.

Au dehors, des *clibanarii* sassanides à pied s'étaient regroupés. Ils avançaient par la droite. Un noble de haute taille les haranguait.

— Fermez les rangs.

Dès qu'il sentit les légionnaires autour de lui, Turpio inspira profondément et commença à les exhorter.

— Êtes-vous prêts à combattre ?

— Prêts !

— Êtes-vous prêts à combattre ?

À la troisième réponse, les légionnaires se lancèrent à l'assaut sans hésitation. Turpio perçut comme un frémissement dans les rangs ennemis. Certains *clibanarii* faisaient un pas de côté pour se rapprocher de la protection offerte par le bouclier de leur voisin de droite, d'autres reculaient.

« Excellent », pensa Turpio. « L'impulsion contre la cohésion, la vieille équation de la bataille. Nous avons l'impulsion et ils viennent de renoncer à leur cohésion. Que les dieux en soient remerciés. »

Abaissant son épaule derrière son bouclier, Turpio se jeta contre l'un des adversaires. Le Sassanide vacilla et recula, déséquilibrant l'homme qui était derrière lui. Turpio abattit sa spatha sur le casque du premier soldat. Il ne se brisa pas, mais se creusa sous l'impact et l'homme s'écroula. Le deuxième céda du terrain. Turpio se jeta en avant et il recula encore.

— Maintenez la position. Reformez la ligne. Faites face et reculez. Pas à pas. Pas de précipitation, pas de panique.

Les Sassanides ne bougeaient pas. L'écart entre les combattants augmentait. Bientôt, les légionnaires se retrouvèrent devant l'endroit où ils étaient entrés dans la tente du roi. Turpio donna l'ordre au buccinateur de sonner la retraite.

— Bon, les gars, à mon ordre, on fait demi-tour et on sort d'ici à toute vitesse.

Sortir du camp sassanide s'avéra plus difficile que d'y entrer. Il n'y avait pas de poursuivants organisés, pas de résistance systématique, le camp était sens dessus dessous mais, cette fois, les Perses étaient réveillés. Par trois fois, de petits groupes de guerriers sassanides, vingt ou trente hommes, leur barrèrent la route et les affrontèrent. À chaque fois, les Romains durent s'arrêter, se remettre en formation, charger et combattre durement pendant un moment avant de pouvoir reprendre la fuite. Turpio dut une fois donner l'ordre de faire halte car il craignait qu'ils ne se fussent perdus. Il demanda qu'on le hissât sur un bouclier. Lorsqu'il put voir dans quelle direction se trouvaient les murs d'Arété, ils reprirent leur fuite effrénée. Sans relâche, ils arpentaient les allées formées par des milliers de tentes très rapprochées. Parfois, ils tournaient à droite ou à gauche ; la plupart du temps, ils fonçaient droit devant eux. Les projectiles lancés par les soldats et leurs poursuivants sifflaient dans les ténèbres. De temps à autre, un homme tombait. Turpio faisait mine d'ignorer la spatha romaine lorsqu'elle s'abattait sur ceux qui étaient trop grièvement blessés pour continuer. La

Legio IIII Scythica ne laissait pas les siens être torturés par l'ennemi.

Bientôt, il n'y eut plus de tente devant eux. La route d'Arété s'étirait sur la gauche, et là, à une centaine de pas, brillait le feu de camp derrière lequel leurs compagnons d'armes attendaient, la centurie d'Antoninus Prior épaulée par la turme d'Apollonius. Turpio et ses hommes parcoururent la distance en un éclair.

La voix rauque d'avoir tant crié, Turpio aboya ses ordres. Les membres du commando, la centurie d'Antoninus Posterior, devaient continuer sans attendre, rester ensemble, mais regagner à toute vitesse la porte de la Palmyrène. Ils en avaient assez fait pour cette nuit. Turpio se joignit à l'autre centurie. En un instant, il transmit ses ordres à Antoninus Prior et les légionnaires rompirent la formation en tortue pour se redéployer en rang par dix et en colonne par sept. Puis, ils coururent se mettre en sûreté, les cavaliers de la turme d'Apollonius trottant à une cinquantaine de pas devant eux, prêts à tirer par-dessus leurs têtes sur les poursuivants éventuels.

Quatre cents pas. Plus que quatre cents pas avant de trouver refuge. Turpio commença à compter, perdit le fil, recommença, abandonna. Il avait pris place au dernier rang, qui deviendrait le premier lorsque l'ennemi les rattraperait. Par-dessus son épaule, il aperçut les premières silhouettes de cavaliers quittant le camp et se lançant à leurs trousses. Ils n'avaient aucune chance d'atteindre la porte sans encombre. Devant lui, à quelque distance encore, il distinguait, au bord de la route, se détachant dans l'obscurité, la portion de mur que Ballista avait laissée debout et fait peindre en blanc. Elle marquait la limite des deux cents pas, au-delà de laquelle les tirs d'artillerie depuis les murs étaient moins précis. Et, plus important encore pour Turpio, chaque côté de la route le long de ces deux cents derniers pas était semé d'embûches et de pièges. S'ils parvenaient à atteindre ce mur blanc, ils seraient un peu plus en sécurité. Là où ils se trouvaient, il n'y avait que quelques fosses et chausse-trapes. Là où ils se trouvaient, l'ennemi pouvait les contourner et les prendre à revers.

Turpio se retourna et vit que les cavaliers perses s'étaient divisés en deux groupes. Le premier restait sur la route tandis que le second décrivait une longue courbe vers le nord qui l'amènerait devant les Romains en fuite. Il semblait y avoir deux ou trois cents cavaliers dans chaque groupe, et d'autres encore sortaient du camp à chaque instant.

Turpio donna l'ordre de faire halte. Les cavaliers sur la route se dirigeaient droit sur eux. Ils allaient charger sans attendre que l'autre groupe eût terminé sa manœuvre d'encerclement. Les légionnaires se retournèrent pour faire face à leurs poursuivants. Une stridente sonnerie de buccin retentit et les Perses éperonnèrent leurs chevaux. C'était des *clibanarii*, la cavalerie lourde d'élite des Sassanides. Éclairés par les feux du camp perse derrière eux, ils avaient belle allure. Pour la plupart, les hommes avaient eu le temps de mettre leurs armures – elles rutilaient et étincelaient – mais pas celles de leurs chevaux. Ils s'avancèrent, passant du petit trop à un galop délié. Turpio sentait le sol trembler sous les sabots de leurs immenses destriers niséens. Les légionnaires autour de lui semblaient hésiter. Dieu des enfers, qu'il était dur d'affronter une charge de cavalerie ! D'un instant à l'autre, certains des soldats allaient reculer, ouvrir des brèches dans la ligne et tout serait fini. Les *clibanarii* s'y engouffreraient, leurs chevaux renversant les hommes, les longs sabres de cavalerie les fauchant.

— Maintenez la position. Resserrez les rangs.

Turpio n'était pas sûr que cela servît à grand-chose. Les énormes chevaux niséens s'avançaient, devenant à chaque instant plus gros encore.

Les flèches des cavaliers d'Apollonius sifflèrent au-dessus de leurs têtes. « Au moins, ils ne nous ont pas abandonnés », pensa Turpio. « Nous ne mourrons pas seuls. »

Un tir chanceux dut atteindre un cheval sassanide à un endroit vital. Il tomba, glissant sur le flanc vers l'avant. Le cavalier fut propulsé par-dessus sa tête et sembla rester en l'air pendant un temps infini avant de s'écraser au sol, son armure disloquée tintinnabulant autour de lui. Le cheval blessé faucha les pattes de son voisin qui chuta lui aussi. Un autre fit un écart pour les éviter et percuta le cheval d'à côté qui perdit l'équilibre.

Le deuxième rang de cavaliers ne put s'arrêter à temps. Ils n'avaient d'autre choix que de venir s'encastrer dans les bêtes qui étaient tombées. En quelques instants, la charge magnifique s'était transformée en chaos, hommes et bêtes se tordant de douleur.

— Demi-tour et en vitesse, éloignons-nous d'eux le plus possible.

Ils allaient devoir s'extraire de cette mêlée confuse. Turpio et ses hommes avaient gagné un peu de temps, quelques pas de plus vers la sécurité.

Courant sur la route, Turpio regarda anxieusement vers la gauche pour voir où se trouvait l'autre groupe de cavaliers sassanides arrivant par le nord pour les encercler. Il n'en voyait pas trace. La peur montait en lui. « Par le cul poilu d'Hercule, comment ont-ils pu nous barrer la route aussi vite ? » Puis, il reprit courage. Ils ne s'étaient pas interposés entre la porte de la ville et eux. Ils revenaient vers le camp. Un groupe d'hommes munis de torches qui regardaient vers le bas lui indiqua pourquoi. Un cheval était tombé dans l'une des rares fosses creusées dans la bande de terrain entre deux cents et quatre cents pas des murs. Un unique cheval était tombé et ils avaient abandonné la poursuite.

Un seul danger les menaçait désormais. Mais ils ne seraient probablement pas de taille à l'affronter. Turpio sentait qu'à la prochaine charge des *clibanarii,* les légionnaires rompraient les rangs. La nuit avait été longue et terrifiante. Les hommes étaient sur les nerfs et c'était plus qu'ils n'en pouvaient supporter.

— Halte ! Demi-tour, préparez-vous à recevoir la cavalerie.

Cette fois-ci, les *clibanarii* prenaient leur temps. Ils s'étaient alignés en rang par sept. Turpio ne parvenait pas à voir de combien de rangées de cavaliers la colonne était composée. Ils avançaient genou contre genou, des hommes de grande taille montés sur de grands chevaux, et formaient un mur compact de fer, de cuir et de corne. La terrible pointe d'acier de leurs lances luisait à la lumière des étoiles.

Turpio sentit un frisson parcourir les légionnaires. Il les entendait piétiner nerveusement, leurs semelles cloutées

grattant la surface de la route. L'homme à sa droite regardait par-dessus son épaule, contemplant la ville toute proche. Il sentit l'âcre odeur de la peur. La leur ou la sienne, il ne le savait pas.

— Serrez les rangs. Ne bougez pas. Redressez-vous. Un cheval ne peut pas enfoncer une ligne de fantassins en formation.

Turpio avait tant crié que sa voix était éraillée. Il ne pourrait plus parler demain. La funeste implication de cette pensée le fit sourire. Il se tourna vers les légionnaires derrière lui.

— Si nous ne bougeons pas, ils ne peuvent pas nous toucher. Serrez les rangs et tout se passera bien.

« Par les couilles de Jupiter, la porte semble fermée… » N'importe qui aurait l'idée de faire demi-tour et de courir s'y réfugier. Il n'y avait que cent cinquante pas à parcourir. Elle était si proche que l'on pensait que cela serait l'affaire d'un instant.

— Ne pensez même pas à courir. Personne ne peut distancer un cheval lancé au galop. Courez et vous êtes morts. Maintenez la formation et nous vivrons tous.

Les hommes évitaient son regard ; cela n'allait pas marcher.

Une stridente sonnerie de buccin retentit, couvrant la rumeur diffuse de cette nuit agitée. Les *clibanarii* abaissèrent leurs horribles lances et avancèrent au pas. On entendait le cliquetis des armures, le martèlement des sabots sur la route mais aucun bruit humain. Ils s'approchaient tel un long et implacable serpent aux écailles de fer.

Vibration – glissement – choc sourd. Un tir de baliste. Vibration – glissement – choc sourd. Un autre. Puis un autre encore. Étouffant tous les autres bruits, l'artillerie déployée sur la muraille ouest de la ville d'Arété s'était mise à tirer, à tirer à l'aveuglette dans la nuit noire.

Un silence de mort plana après la première volée. Les *clibanarii* s'arrêtèrent, les légionnaires se figèrent. Tous savaient que l'on rechargeait les balistes ; les treuils graissés tournaient, les cliquets se bloquaient, les ressorts de tension se tendaient. Tous savaient que les tirs reprendraient dans un instant, que les projectiles lancés avec une force et à une vitesse

prodigieuses pleuvraient sur la plaine, atteignant indistinctement alliés et ennemis.

Vibration – glissement – choc sourd. Le premier tir de la deuxième salve retentit.

— Redressez-vous, redressez-vous. Tenez bon !

Les hommes de Turpio se recroquevillaient, élevant pathétiquement leurs boucliers au-dessus de leurs têtes dans l'improbable espoir de se protéger contre les traits ou les pierres qui s'abattraient bientôt sur eux.

Turpio se tourna vers les Sassanides, et se mit à rire.

— Bon, les gars, maintenant relevez-vous et COUREZ !

L'ordre fut accueilli par un silence stupéfait avant que tous se rendissent compte que les *clibanarii* s'éloignaient au trot dans la nuit, hors de portée de l'artillerie sur les murs d'Arété, vers leur camp. Les légionnaires se retournèrent et coururent.

Turpio vit que Ballista attendait sous le porche. À la lumière de la torche, les longs cheveux du Barbare avaient des reflets dorés. Il souriait. Tandis qu'il courait vers lui, Turpio se mit à rire à nouveau. Ils se serrèrent la main et s'embrassèrent. Turpio donnait de grandes tapes dans le dos de son *Dux*.

— Formidable ! Absolument formidable, haleta Turpio.

Ballista éclata de rire.

— Merci. J'ai bien aimé, moi aussi. Alors, pas si stupide que ça ce Barbare du Nord, n'est-ce pas ?

— Magistral… Notez que je me suis tout de suite rendu compte que les balistes n'étaient pas chargées et que le bruit suffirait à faire fuir ces reptiles.

Le jeune *optio*[72] tenait à se rendre utile. L'affaire était tout à l'honneur de la Legio IIII Scythica et tout à l'honneur du jeune *optio*. Ce dernier point avait son importance pour un officier subalterne en début de carrière.

— Gaius Licinius Prosper, de la *vexillatio* de Legio IIII Scythica, *optio* de la centurie de Marinus Posterior. Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Il le salua impeccablement.

---

[72] Adjoint d'un centurion.

— Dis-moi exactement ce qui s'est passé, dit Ballista en retournant le salut.

Il ne faisait guère de doute que le « exactement » était de trop. Prosper tenait son moment de gloire et n'entendait pas le laisser passer. Il allait prendre son temps pour tout raconter avant de les mener jusqu'au cadavre. Ballista renifla. Il pouvait sentir le mort ou du moins ce qui l'avait tué de l'endroit où il se trouvait.

— La nuit dernière, comme la turme d'Apollonius était dispensée de monter la garde devant les greniers de l'armée afin qu'elle puisse prendre part au raid dans le camp sassanide – toutes mes félicitations pour le succès de l'expédition, *Dominus* ; c'était d'une audace digne de Jules César lui-même, ou de…

— Merci.

Ballista l'interrompit avant qu'il ne se perde dans de longues comparaisons avec les audacieux généraux romains dont il avait souvenir.

— Merci beaucoup. Continue, s'il te plaît.

— Bien sûr, *Dominus*. Comme je le disais… La turme d'Apollonius ne gardant pas les greniers, vous aviez donné l'ordre à Acilius Glabrio de choisir trente-deux légionnaires parmi les centuries de Naso, de Marinus Prior, de Marinus Posterior et de Pudens pour qu'ils y montent la garde.

Ballista réprima un bâillement. C'était la troisième heure du jour. Il n'avait pas dormi la nuit dernière et, maintenant que l'excitation du raid était retombée, il se sentait très fatigué.

— Vous m'avez fait l'honneur de me désigner *optio,* responsable de la corvée de garde.

Ballista se garda de sourire. Il avait simplement dit à Acilius Glabrio d'assigner la garde des greniers à un petit groupe d'hommes. Quelques instants auparavant, il ne connaissait même pas l'existence du jeune *optio*. Il était aisé de donner à tous ses supérieurs un grade unique et indistinct, de supposer qu'ils se connaissaient tous entre eux et que votre commandant en chef vous connaissait vous-même.

— Tu t'es montré digne de cet honneur par ta diligence, répondit-il. Maintenant, dis-moi, s'il te plaît, ce qui s'est passé.

Le jeune homme sourit jusqu'aux oreilles.

— Eh bien, j'ai jugé qu'il valait mieux poster deux légionnaires à la porte aux deux bouts des greniers. J'ai pensé que s'il y avait deux légionnaires ensemble, à tout moment, il y aurait moins de risques qu'on ait raison d'eux ou qu'ils s'endorment.

Il sembla embarrassé tout à coup.

— Non pas que les légionnaires de la quatrième légion se soient jamais endormis lorsqu'ils étaient de garde.

« Non, mais c'est moi qui vais m'endormir si tu ne dépêches pas un peu. »

Ballista sourit.

— Bonne initiative, dit-il pour l'encourager.

— Bien sûr, cela ne laissait plus que moi pour effectuer des patrouilles.

Ballista songea que le jeune *optio* – Prosper, il n'oublierait pas son nom – se souvenait certes de beaucoup de choses inutiles, mais que c'était infiniment préférable à ces témoins frappés de mutisme qu'il fallait toujours encourager et aiguillonner, particulièrement dans l'état de fatigue où il se trouvait.

— Je l'ai aperçu pendant le quatrième quart, à la fin de la dixième heure de la nuit, juste avant que vous ne fassiez donner l'artillerie, alors que je me dirigeais vers le palais du *Dux Ripæ,* euh… je veux dire, vers votre palais.

Ballista hocha la tête d'un air sérieux, comme s'il prenait conscience qu'il était le *Dux Ripæ* et que le palais était le sien. Au moins, ils progressaient un peu.

— Il marchait vers le nord, entre la muraille et les quatre greniers de l'est. Bien sûr, avec le couvre-feu, il n'aurait jamais dû se trouver là. Mais il y a toujours des soldats ou leurs esclaves qui traînent la nuit. Il était vêtu comme un soldat – tunique, pantalon, bottes, baudrier – mais il m'intriguait. Pourquoi un soldat aurait-il été de repos cette nuit-là entre toutes ? Et puis, quelque chose dans son allure n'allait pas. Maintenant, je me rends compte que c'était sa barbe et ses cheveux. Ils étaient bien trop longs. Aucun centurion n'aurait laissé passer cela, même pas dans une unité auxiliaire.

Impossible de se faire une idée maintenant, pas dans l'état où il est.

Le jeune homme frissonna.

— Et puis, il se comportait de manière étrange. Il avait une grosse jarre à la main, il la tenait loin du corps, comme si elle contenait quelque chose de précieux et qu'il avait peur d'en renverser une goutte. Dans l'autre main, il tenait une lanterne opaque, encore une fois anormalement loin du corps.

— Excellent sens de l'observation, *optio*.

— Merci, *Dominus*.

Le jeune homme était lancé désormais.

— Lorsque je me suis approché de lui, il a tourné entre les premier et deuxième greniers. Je lui ai dit de s'arrêter mais il m'a ignoré. J'ai donné l'alerte. Je me suis lancé à sa poursuite et j'ai crié aux légionnaires de garde à l'autre bout qu'un ennemi était dans l'allée et qu'ils lui coupent la route.

Le jeune *optio* s'interrompit, comme s'il attendait des questions. Ballista ne lui en posa pas. Il continua.

— Lorsque j'ai tourné dans l'allée, je ne l'ai pas vu. Piso et Fonteius bloquaient l'autre bout, mais il n'était nulle part en vue. Je savais qu'il devait se cacher dans l'un des renfoncements formés par les gros étais des greniers.

« C'est dans un de ces recoins que Bagoas a été tabassé », pensa Ballista.

— Comme il était acculé, j'ai pensé qu'il pourrait se montrer dangereux. J'ai donc appelé Scaurus qui se trouvait de mon côté. Nous avons dégainé nos épées et commencé à remonter l'allée prudemment.

Ballista hocha la tête pour indiquer que c'était là une initiative à la fois sage et courageuse.

— Il faisait très sombre et nous marchions lentement, en nous gardant à droite et à gauche de peur d'être attaqués. Tout à coup, on a entendu un bruit de bois brisé et j'ai été aveuglé par une violente lumière, deux renfoncements plus bas. Il y a eu comme un grand souffle et on a senti une odeur horrible. On s'est précipités. Piso et Fonteius couraient vers nous, à l'autre bout. On est tous arrivés en même temps. Je ne l'oublierai jamais. Jamais.

Il s'arrêta de parler.

— *Optio ?*

— Pardon, *Dominus*. C'était affreux. J'espère que je ne reverrai jamais une chose pareille.

— Continue, s'il te plaît.

— Ce salaud était en train de se faufiler par la bouche de ventilation au pied du mur. Je ne sais pas s'il est resté coincé ou si c'est la douleur qui l'a arrêté, mais il se tortillait dans tous les sens quand on est arrivés. Il se tordait et il hurlait. Il avait dû casser les lattes de bois avec son épée, s'asperger du naphte dans la jarre et, avec la lanterne, se mettre le feu. Ensuite, il a essayé de passer par l'ouverture. Une torche humaine. Ça sentait… Ça sentait le cochon grillé.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Il y avait des flammes partout. Le naphte avait mis le feu à ce qui restait de la bouche de ventilation, les flammes léchaient le mur de brique. Même la terre autour de lui brûlait. Dieu des Enfers ! Il faisait une chaleur ! Le feu allait se propager, passer par l'ouverture et sous le plancher. Tout le grenier allait s'embraser. C'est Scaurus qui a su quoi faire. Il a pris sa pelle militaire, l'a plantée dans la cuisse du pauvre bougre et l'a tiré au milieu de l'allée où on l'a laissé. On a jeté de la terre sur les flammes jusqu'à ce que tout soit éteint.

Le jeune *optio* mena Ballista dans l'allée et lui présenta les légionnaires Scaurus, Piso et Fonteius. Le *Dux* les félicita tous, particulièrement Scaurus, lequel avait passablement roussi, et leur promit une récompense. Il demanda à Demetrius d'en prendre note. Le jeune Grec était tout pâle.

Comme Ballista s'y attendait, le cadavre était tordu, ratatiné, sans plus de cheveux ni de vêtements ; les traits de son visage avaient fondu. Il était totalement méconnaissable ; la seule chose que l'on pouvait dire était que cela avait été un homme de petite taille. L'*optio* avait raison : il en émanait une écœurante odeur de porc grillé. Comme à Aquilée. Une pelle militaire au manche brûlé sortait de sa jambe.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant sur le corps ?

— Rien, *Dominus*.

Ballista s'accroupit près du cadavre, réprimant des haut-le-cœur. L'épée de l'homme était une *spatha* militaire réglementaire. Cela ne voulait pas dire grand-chose. On en trouvait beaucoup sur le marché. Les semelles de ses bottes n'étaient pas cloutées, mais c'était le cas de celles de nombre de soldats.

— Tu avais raison. Ce n'était pas un soldat.

Ballista sourit.

— Rien ne peut persuader un soldat de retirer de son ceinturon ses décorations et ses amulettes. Et, à part la boucle, il ne reste rien de son ceinturon.

Il montra une boucle ordinaire en forme de poisson.

— Ce n'était pas un soldat, c'est sûr !

On entendit des raclements de gorge. Un peu plus loin, Demetrius vomissait tripes et boyaux.

— Qu'est-ce qui a pu pousser un homme à faire une chose pareille ? demanda le jeune *optio*.

Ballista secoua la tête.

— Je n'arrive même pas à l'imaginer.

Tout le monde attendait le lever du soleil. Déjà, le ciel à l'est prenait une teinte mordorée. Il soufflait une brise du sud, fraîche et régulière. Des canards survolaient l'Euphrate. L'odeur du pain qui cuisait embaumait la ville.

Si l'on ne regardait pas trop loin ou si l'on gardait les yeux fixés sur les cieux, on pouvait imaginer que la paix régnait sur Arété.

Un seul regard par-dessus les remparts suffisait à dissiper toute illusion pacifique. Bien sûr, au fur et à mesure que le jour se levait, le désert à l'ouest se parait de vert. Des herbes folles et des fleurs sauvages émergeaient de chaque petit creux. Les oiseaux chantaient. Mais au-delà, la jolie scène printanière était comme barrée par une ligne sombre s'étendant sur un bon millier de pas. Les assiégeants sassanides se tenaient épaule contre épaule. Trente ou quarante rangées, c'était impossible à dire. Au-dessus de leurs têtes, le vent du sud faisait claquer leurs bannières : des serpents, des loups, des ours, des flammes stylisées, des symboles abstraits de vertu, de Mazda.

Derrière les hommes se dressaient les instruments guerriers. Des mantelets de siège, de hauts boucliers montés sur roues étaient déployés sur presque toute la longueur de la ligne de soldats. On distinguait ça et là les cadres de bois des balistes ; un œil perçant en comptait une bonne vingtaine. Et puis, largement espacée derrière les lignes ennemies, la silhouette caractéristique des trois « Conquérantes des villes », les hautes, si hautes tours de siège.

Ballista ne pouvait s'empêcher d'être impressionné. Cela faisait tout juste sept jours que les troupes perses étaient arrivées devant les murs d'Aréte. Elles n'avaient rien trouvé d'utilisable : pas de bois de construction à des milles à la ronde, les hommes de Ballista y avaient veillé. Et pourtant, cela n'avait servi à rien. Les Sassanides avaient emporté avec eux tout ce dont ils avaient besoin. Ils avaient réussi à transporter en amont du fleuve tous les éléments préfabriqués de leurs engins de siège. Pendant six jours, ils avaient travaillé. Et aujourd'hui, au septième jour, ils étaient prêts. Il ne l'aurait reconnu devant personne et ne le concédait que malgré lui, mais Ballista était inquiet. Ces Sassanides ne ressemblaient pas aux Barbares qu'il avait combattus jusqu'à alors. Goths, Sarmates, Hiberniens ou Maures, aucun n'aurait pu accomplir cela et assiéger une ville avec tant de détermination.

Ballista et les assiégés n'étaient pas restés inactifs pendant les sept jours qui suivirent le raid. Si l'incursion de Turpio ne s'était pas soldée par la mort de Shapur, elle pouvait cependant être considérée comme un succès. Les Romains n'avaient essuyé que des pertes légères. Cinq soldats manquaient à l'appel dans la turme de Paulinus, aucun dans celle d'Apollonius. Parmi les légionnaires, il y avait vingt places vides dans la centurie qui avait pénétré dans le camp perse, celle d'Antoninus Posterior, et un dans celle d'Antoninus Prior – ce qui était étrange puisqu'elle n'avait pas pris part au combat. Bien qu'on ne le reconnût pas ouvertement, on s'accordait à penser que l'homme avait déserté. Dans l'ensemble, le raid avait remonté le moral des troupes romaines et il n'y avait guère de doute qu'il eût entamé celui des Perses. Cependant, ce genre de raid à grande échelle n'avait pas été réitéré. Ballista savait que les Sassanides

seraient sur leur garde. Il attendait la prochaine phase du siège, le prochain tour de danse. Il attendait l'assaut en masse des Perses.

Même si les Romains n'avaient pas mené d'autres incursions dans leur camp, il était peu probable que les Sassanides dormissent tranquilles dans leurs tente. La nuit même du raid, Antigonus était revenu au petit matin de la berge opposée du fleuve. Il avait trouvé la fille qui s'était fait violer. Morte, et mutilée. Antigonus la laissa sur place, mais revint avec la tête d'un Perse. Deux nuits après, il s'en allait vers le sud en bateau et rentrait avec une autre tête, enveloppée dans une cape perse. Le lendemain, à la nuit tombée, il était sorti subrepticement par la porte nord enchâssée dans le mur au bord du fleuve et s'en était retourné avec deux têtes, cette fois-ci. Finalement, la nuit dernière, il avait à nouveau traversé le fleuve pour rapporter un autre paquet macabre. Dans un sens, cinq morts ne pesaient pas bien lourd pour une armée qui comptait probablement cinquante mille hommes. Pourtant, jour après jour, la nouvelle de la découverte d'un nouveau cadavre inexplicablement décapité, à un endroit toujours différent, ne pouvait que susciter les pires craintes au sein de l'armée perse : un traître se retournant contre ses amis ou pire, bien pire encore, un démon capable de frapper à volonté partout dans le camp endormi.

Ballista était content de son nouveau porte-étendard. Il ne goûtait guère les trophées sanglants qu'il lui rapportait, mais se faisait un devoir de les déballer et de le remercier. Chacun d'eux vengeait à la fois Romulus et la jeune fille inconnue. Antigonus était doué pour ce genre de choses et Ballista se réjouissait qu'ils fussent tous deux dans le même camp.

Mis à part les incursions nocturnes d'Antigonus et les activités habituelles des assiégés, la principale tâche accomplie au cours de ces sept jours avait été la construction de trois énormes grues mobiles. Chaque charpentier de la ville y avait été affecté ; et on avait chargé tous les forgerons de fabriquer les chaînes géantes et les instruments qu'elles déploieraient. Ballista disposait maintenant des derniers engins nécessaires pour soutenir l'assaut des Sassanides. Il contemplait la muraille d'un bout à l'autre, voyait le voile de chaleur s'élever des grands

chaudrons métalliques qu'on avait déjà mis à chauffer, et avait le sentiment d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir. Il était loin d'être sûr que cela allait suffire, mais il avait fait de son mieux.

Le soleil se levait sur la Mésopotamie. Ses rayons dorés éclaboussaient les bannières colorées des Sassanides, faisaient scintiller leurs magnifiques vêtements, les joyaux sur leurs couvre-chefs. Dans un grand mouvement d'ensemble, chaque homme de l'immense armée se mit à genoux avant de se prosterner dans la poussière du désert. Les buccins retentirent, les tambours tonnèrent et la plaine se mit à résonner des incantations de « Maz-da, Maz-da », tandis que tous saluaient le levant.

Le soleil s'était élevé au-dessus de l'horizon. Les incantations avaient cessé et l'armée perse s'était relevée. Les soldats attendaient en silence.

En haut des remparts de la porte de la Palmyrène, Ballista attendait aussi et observait. Le 21 avril, dix jours avant les calendes de mai : c'était les palilies[73], l'anniversaire de la Rome éternelle. Venant de la droite de l'armée sassanide, précédé par le Drafsh-i-Kavyan, le grand étendard de bataille de la maison des Sasan, la silhouette violette, désormais familière, apparut sur son cheval blanc.

— *Shah-an-shah*[74]*, Shah-an-shah !*

Une nouvelle mélopée retentit dans la plaine. Shapur s'arrêta devant le centre des lignes. La grande bannière incrustée de pierres précieuses flottait au-dessus de sa tête, attirant le soleil, renvoyant des reflets jaunes, violets rouges. Son cheval martela le sol de son sabot, leva la tête et poussa un hennissement qui résonna haut et clair à travers la plaine.

Sur les remparts, Bagoas soupira d'aise.

— C'est un signe. Lorsque le destrier du roi des rois se comporte ainsi devant les murs d'une ville, celle-ci tombera à coup sûr.

---

[73] 2. Fêtes en l'honneur de Palès, la déesse des bergers, qui coïncidait avec le jour anniversaire de la fondation de Rome par Romulus.

[74] 3. *Shãhanshãh* (roi des rois en persan), raccourci en shah, schah ou chah.

— Tais-toi donc. Ce genre de présage est facile à provoquer.

Ballista refusait que son esclave répandît le découragement dans les rangs.

— Qu'est-ce qu'ils font maintenant ? demanda Maximus.

Sept hommes ligotés étaient poussés vers les prêtres, les *magi,* réunis autour du *Drafsh-i-Kavyan.*

— Tout ça ne me dit rien qui vaille.

Bagoas ne dit rien. Il baissa les yeux. Pour une fois, il avait l'air plutôt penaud.

Les hommes portaient l'uniforme romain. Ils se débattaient, mais on les frappait pour les faire avancer. L'un d'entre eux tomba. On le fit se relever à grands coups de pied. On les mena vers un petit foyer. Un chaudron reposait sur un trépied au-dessus du feu. On les fit s'agenouiller de force, on les maintint fermement et on renversa leur tête en arrière. L'un des *magi* se saisit du chaudron et le souleva du feu.

— Dieu des enfers ! Salauds de Barbares !

Maximus détourna les yeux.

Le prêtre s'avança vers le premier prisonnier. Deux *magi* lui tenaient la tête. Le prêtre renversa le chaudron. L'homme hurla.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ballista s'efforçait de contrôler sa voix.

— Qu'est-ce qu'ils lui font ?

— De l'huile d'olive, répondit Bagoas dans un filet de voix. Ils l'aveuglent avec de l'huile bouillante.

Une sonnerie de buccin retentit aussitôt, suivie de centaines d'autres. L'immense armée sassanide s'ébranla et se mit en formation avant de commencer sa lente avancée.

Des escouades de soldats poussaient les balistes et les scorpions, montés sur de petits chariots ou reposant sur des cylindres de bois, vers la limite de leur portée efficace, soit environ deux cents pas des murs. De là, les balistes pourraient détruire l'artillerie des assiégés et abattre les remparts tandis que les scorpions balaieraient les soldats romains des chemins de ronde.

Les mantelets furent poussés en avant des troupes. Ils devaient s'approcher à portée de flèche, à environ cinquante pas

des murs, pour former une ligne continue de boucliers derrière laquelle s'abriteraient les archers perses et les troupes d'assaut.

Plus lentement encore que les autres engins, les trois « Conquérantes des villes », tirées chacune par des centaines d'hommes, avançaient pouce par pouce. Ces formidables tours de siège montées sur roues étaient en bois, mais on les avait entièrement recouvertes de plaques de métal et de cuir humidifié. Régulièrement, on les arrosait depuis leur sommet pour empêcher que l'ennemi n'y mît le feu. Il y avait des balistes sur leurs niveaux supérieurs, mais là n'était pas leur principale destination. Les « Conquérantes des villes » étaient avant tout conçues pour s'approcher au plus près des murs qu'elles dépassaient en hauteur, avant d'y abaisser une passerelle pour permettre à une masse de guerriers hurlants de prendre pied sur les remparts. Tandis qu'on abaissait les passerelles, une multitude d'escouades portant des échelles sortaient de derrière les mantelets et se lançaient, elles aussi, à l'assaut des murs.

Ballista les observait. Elles constituaient la clef de voûte de l'assaut. Tout reposait sur ces trois immenses tours. Elles étaient assez largement espacées. L'une se trouvait sur la route, se dirigeant droit sur la porte au-dessus de laquelle se tenait Ballista. Les deux autres avançaient vers les portions de muraille situées de part et d'autre, trois tours plus loin au nord et au sud. Elles se déplaçaient à environ un mille à l'heure et, théoriquement, elles seraient au pied des murs dans à peu près une demi-heure. Mais Ballista savait qu'il n'en serait pas ainsi. Il leur faudrait s'arrêter de nombreuses fois, pour remplacer les hommes qui les tiraient, pour aplanir et renforcer le sol devant elles et pour reboucher les fosses de Ballista – si l'on venait à les découvrir, bien sûr.

Ballista jugea que l'assaut n'interviendrait probablement pas avant midi. Malheureusement, c'était une heure qui convenait aux assiégeants à plus d'un titre : ils n'auraient plus le soleil dans les yeux comme c'était le cas maintenant, ils auraient largement le temps de tirer les immenses tours de siège jusqu'aux murs et d'organiser des attaques secondaires sur les autres portions de muraille.

La veille, des nuées de cavaliers avaient été repérées de l'autre côté des ravins nord et sud. Ballista avait changé l'emplacement de ses troupes, ordonnant que trois cents hommes, cent mercenaires de chacune des *numeri* des protecteurs de caravanes, se joignissent à la défense du mur nord, en dangereux sous-effectif. Il était étrange que cette faiblesse eût été remarquée par son *accensus,* le jeune Demetrius, qui n'avait absolument rien d'un militaire, plutôt que par Ballista lui-même ou l'un de ses officiers. Il arrivait parfois que l'on se trouve trop près des choses pour les évaluer correctement. Comme on le disait chez les Angles, « l'arbre cache la forêt ».

Midi. Ballista méditait sur le déroulement des événements à venir. Midi. L'heure à laquelle les Romains prenaient leur premier vrai repas de la journée. Bagoas lui avait dit que les Perses mangeaient plus tard, vers la fin de l'après-midi. À midi, ils n'auraient pas faim, mais cela ne serait pas le cas des Romains. Ballista était sur le point de donner l'ordre d'avancer l'heure du déjeuner des soldats lorsqu'il vit quelque chose qui pouvait avoir une importance déterminante.

La caractéristique silhouette violette montée sur un cheval blanc se déplaçait. Bien qu'elle fût désormais accompagnée par une suite rutilante de nobles et de souverains de royaumes-satellites, on ne pouvait manquer de reconnaître le haut casque d'or en dôme ni les longues banderoles violettes et blanches qui signalaient le roi des rois.

Ballista avait attendu ce moment, avait prié pour que l'occasion se présentât. Dans l'armée romaine, au commencement d'un siège, il était d'usage que le général s'approchât à portée de l'artillerie des assiégés. Cette tradition avait deux buts. À un niveau purement pragmatique, elle lui donnait une belle occasion d'observer l'état des défenses. À un niveau plus subjectif, mais peut-être beaucoup plus important, elle lui permettait de remonter le moral de ses troupes en affichant un mépris étudié des armes de l'ennemi. Une belle tradition, qui faisait certes d'une pierre deux coups, mais causait parfois la mort du général des assiégeants.

Jusqu'alors, Ballista n'avait pas réussi à savoir si cette coutume avait cours chez les Sassanides. Bagoas ne lui avait été d'aucune aide : « Bien sûr, Shapur, le bien-aimé de Mazda, ne craint pas les armes de ses ennemis. » Ballista en venait de plus en plus souvent à se demander si le jeune Perse entendait quelque chose à la guerre. Il était clair qu'il appartenait à l'élite perse, mais n'était-il pas de plus en plus évident qu'il était issu d'une famille de scribes ou de prêtres plutôt que de guerriers ?

Shapur et sa suite arrêtèrent leurs chevaux alors qu'ils se trouvaient tout juste hors de portée de l'artillerie. Une conversation animée avait lieu. Shapur était celui qui parlait le plus. Il semblait indiquer aux hommes de haut rang qui l'accompagnaient la direction que devrait prendre l'assaut, à grand renfort de gestes circulaires. Les banderoles voletaient derrière lui.

Le regard de Ballista était fixé non sur Shapur, mais sur deux amas de pierres peintes en blanc de chaque côté de la route. Ils indiquaient la limite des quatre cents pas, la portée maximale de son artillerie. « Allez, espèce de trouillard d'Oriental. Vas-y, montre que tu as les couilles de venir à portée ! »

Se forçant à ne plus y penser, Ballista ordonna que les hommes déjeunassent pas moins de deux heures avant l'heure habituelle. Tandis que les messagers s'éloignaient, il se rendit compte, avec un petit pincement au cœur, qu'il n'avait pas donné l'ordre, beaucoup plus urgent, que toutes les pièces d'artillerie fussent braquées sur le roi perse, mais qu'elles attendissent son signal avant de tirer. Tandis que le second groupe de messagers repartaient, il se rasséréna à l'idée que le message qu'ils emportaient était probablement superflu : « Quel balistaire serait assez incompétent pour ne pas avoir déjà braqué son engin sur l'homme au cheval blanc ? »

L'astuce consistant à tourner les rondelles pour détendre les ressorts de torsion et diminuer la portée apparente des balistes et des scorpions était quelque peu éculée. Avait-elle fonctionné ? Et si c'était le cas, le traître dans leurs murs avait-il vendu la mèche ? Le Sassanide n'était-il pas en train de se moquer de lui ?

Shapur talonna son cheval blanc et avança vers la porte de la Palmyrène. Il dépassa les tas de pierres blanchies à la chaux, les banderoles symbolisant son pouvoir flottant derrière lui. « Père de Tout, Le Fourbe, Semeur de mort, livre-moi cet homme ! »

Ballista ressentait presque douloureusement l'expectative dans laquelle tout le monde autour de lui était plongé. Un profond silence planait sur les remparts, parfois rompu par des cliquetis de machineries bien huilées, subtilement ajustées tandis que l'on braquait les balistes sur leur cible. – Attendez qu'il s'arrête ! Pas de précipitation ! Attendez le bon moment !

Shapur s'approchait encore et encore ; de plus en plus près du bout de mur peint en blanc marquant la limite des deux cents pas.

Il s'arrêta. Ballista parla. Antigonus leva le drapeau rouge que tous attendaient.

Vibration – glissement – choc sourd : la baliste à côté de Ballista projeta le boulet de vingt livres, soigneusement arrondi, suivi de près par sa jumelle sur le toit de la tour. Puis, vibration – glissement – choc sourd, la série de bruits caractéristiques se répéta encore et encore tandis que toutes les pièces d'artillerie sur les remparts ouest tiraient. Ballista resta un instant en admiration devant la figure géométrique ainsi décrite – la ligne droite de la muraille, le triangle mouvant de projectiles convergeant tous vers le point fixe représenté par l'homme juché sur le cheval blanc.

Le cavalier vêtu de fourrures à côté de Shapur fut brusquement jeté bas. Les bras écartés, les larges manches évasées de son manteau battant l'air, l'homme ressemblait à un gros insecte à six pattes lorsque que le trait d'artillerie l'arracha de sa selle. Vers l'arrière de la suite de Shapur, une pierre s'abattit sur deux, peut-être trois cavaliers et leurs montures, les transformant en amas sanguinolent.

Après la salve, un silence stupéfait se fit. On n'entendait que des bruits étouffés : les cliquets se bloquant, le grincement du bois, la tension croissante des tendons, le halètement des hommes actionnant frénétiquement les treuils. Une clameur outragée s'éleva des troupes sassanides frappées d'horreur et mit fin au calme relatif.

Shapur surprit les deux camps. Éperonnant sa monture, il galopa droit devant lui vers la porte de la Palmyrène. Il sortit son arc de son étui et une flèche de son carquois. Il encocha la flèche. Arrivé à cent cinquante pas de la porte, il arrêta brusquement sa monture, banda son arc et tira.

Ballista regarda s'envoler la flèche. Une crainte superstitieuse lui donna l'impression qu'elle se dirigeait droit sur lui. Comme toujours, elle sembla accélérer au fur et à mesure qu'elle approchait. Elle retomba trop court et à sa droite, rebondissant contre la muraille de pierre dans un tintement de ferraille.

La bouche de Shapur bougeait. Il hurlait son indignation et sa colère, mais on n'entendait pas ses paroles depuis les remparts. Deux cavaliers l'encadrèrent. Ils criaient eux aussi. L'un deux alla jusqu'à se saisir des rênes du cheval du roi. Shapur se servit de son arc comme d'un fouet pour le repousser. Le cheval blanc finit par faire volte-face et le roi des rois, agitant le poing, galopa vers la sécurité du camp.

Vibration – glissement – choc sourd : les pièces d'artillerie tiraient la seconde salve. À cette distance, face à une cible mouvante, Ballista savait qu'il y avait bien peu de chances qu'un projectile fît mouche.

Désormais hors de danger, Shapur parcourait l'avant de ses lignes, haranguant ses hommes. Ils se mirent à scander « Sha-pur ! Sha-pur ! ». Le long des remparts d'Arété, un autre chant guerrier s'éleva : « Bal-lis-ta, Bal-lis-ta ! »

Le *Dux Ripæ* retira son casque. Le vent du sud soulevait ses longs cheveux blonds. Il adressa un signe de la main à ses hommes. « Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta ! »

— Donc, qui venons-nous juste de tuer ? demanda-t-il sur le ton de la conversation.

— Le prince Hamazasp, fils d'Hamazasp le roi de Géorgie. *(De vives émotions, difficilement déchiffrables, parcouraient le visage de Bagoas.)* S'il n'est pas vengé, cela entachera à jamais l'honneur du Roi des Rois. À partir de maintenant, il n'y aura pas de quartier.

Avec la spontanéité d'un enfant, Ballista jeta son casque en l'air et le rattrapa. « Voilà qui devrait aider les gars à se concentrer ! »

Il se tourna en riant vers les soldats sur la tour.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je ne tiens pas à tomber entre les pattes de ces *magi*.

Les hommes rirent à leur tour. Avant la nuit, l'échange, maintes fois brodé et enjolivé, aurait fait le tour de la ville.

— Dans combien de temps leurs lignes auront-elles atteint la portée maximale de notre artillerie ?

— Au moins un quart d'heure, peut-être plus.

Comme de juste, Mamurra, le *prœfectus fabrum,* l'ingénieur de siège, répondit à son *Dux*.

— Bon alors, Calgacus, peux-tu nous trouver quelque chose à manger ? Essayer de tuer le despote régnant sur la moitié du monde connu m'a donné grand-faim.

Demetrius regardait son *kyrios* manger du pain et du faisan froid, discuter et plaisanter avec ses compagnons d'armes : Mamurra, Turpio, Maximus, Antigonus et les artilleurs. Ils se passaient de main en main une cruche de vin. Le jeune Grec n'avait jamais autant admiré Ballista. Le *kyrios* obéissait-il à un plan précis lorsqu'il faisait toutes ces choses ou était-ce le résultat d'une inspiration divine ? Était-il toujours pleinement conscient de ses actes ? Quelle que fût la réponse, elle ne changeait rien : c'était bien le génie en lui qui se manifestait. Les atroces agissements des *magi,* la mort du prince géorgien, les mots qu'il avait échangés avec Bagoas, tout concourrait à créer une histoire que chacun pouvait comprendre. Avant la nuit, chaque soldat d'Arété saurait ce qui l'attendait s'il tombait aux mains des Perses et sa détermination s'en trouverait renforcée : la capitulation équivalait à la torture et à la mort ; mieux valait mourir debout, l'arme à la main.

Bientôt, les Perses s'approchèrent des repères marquant la distance de quatre cents pas des murs, la portée maximale de l'artillerie. Le *Dux Ripæ* avait maintes fois souligné que ces repères, ainsi que ceux signalant la limite des deux cents pas, devaient passer inaperçus. Les artilleurs devaient être capables de les voir, mais il ne fallait pas qu'ils attirassent l'attention des

assiégeants. Les artilleurs avaient opté pour de petits tas de pierres couleur sable soigneusement empilées, à l'aspect naturel, du moins l'espéraient-ils. Mais aucun d'eux n'avait pu s'empêcher de rire, en cachette – jamais en présence du Barbare ou de son garde du corps qui n'avait pas du tout l'air commode – en pensant aux bornes situées devant la porte de la Palmyrène que le *Dux* lui-même avait choisies. « Voilà ce qu'un Barbare du Nord appelle discret, mon frère : deux vaches de piles de pierres puis un grand mur, le tout peint en blanc. »

Les Perses avançaient en bon ordre. Le gros des troupes progressait à la vitesse à laquelle on pouvait déplacer les balistes. Les mantelets, qui pouvaient bouger beaucoup plus vite, restaient avec l'artillerie afin de la protéger. Les trois énormes tours de siège se trouvaient assez loin derrière.

Ballista gardait les yeux fixés sur les deux bornes blanches à quatre cents pas de distance. Il tenait un bout de pain et du fromage dans une main et une cruche dans l'autre, mais semblait ne pas y prêter la moindre attention. Lorsque les Perses dépasseraient les pierres blanches, ils devraient parcourir deux cents pas sous les tirs de ses pièces d'artillerie. Tirant ou poussant devant eux leurs propres engins, ils seraient incapables de riposter. Il avait donné l'ordre à ses artilleurs de se concentrer exclusivement sur les balistes ennemies et les hommes qui les déplaçaient. On ne pouvait espérer de résultats probants au début, la distance était trop grande, mais les choses s'amélioreraient au fur et à mesure que les cibles, se déplaçant lentement, s'approcheraient. « Renversez-en le plus possible avant qu'ils ne puissent riposter. »

Avec de la chance, les balistes pourraient endommager les engins ennemis. Les scorpions en seraient incapables, mais pourraient tuer les hommes qui les manœuvraient ou semer la panique parmi eux et cela les ralentirait, les empêcherait de riposter pendant quelque temps encore, les exposerait un peu plus longtemps aux boulets de pierre propulsés depuis les remparts.

Ballista adressa un signe de tête à Antigonus qui leva le drapeau rouge. Vibration – glissement – choc sourd : sur toute la longueur des remparts, l'artillerie se déchaînait.

La première salve n'eut aucun effet. Quelques instants plus tard, on ne s'efforça plus de tirer par volées. Les balistaires ne travaillaient pas à la même vitesse. Ballista était loin d'être persuadé que les plus rapides fussent les meilleurs – mieux valait prendre un peu plus de temps et viser juste. Il dut prendre sur lui pour ne pas diriger les manœuvres de la grosse baliste à côté de lui. Il fit mine de se gratter le nez et se rendit compte qu'il tenait une cruche dans une main et de la nourriture de l'autre. Il but et mangea.

Des cris de joie retentirent à sa droite. Ballista leva les yeux, juste à temps pour voir une roue tournant dans les airs comme une pièce qu'on aurait jetée. Un nuage de poussière s'éleva dans la plaine. De petites silhouettes vivement colorées sortirent en chancelant. L'une des engins à l'extrémité nord de la muraille avait fait mouche. Une baliste sassanide de moins, il n'en restait plus que dix-neuf.

De nouveaux cris de joie, à sa gauche cette fois. Ballista n'en voyait pas la cause. Maximus pointa du doigt.

— Là-bas, là-bas ! Dieu des Enfers ! Elle a son compte !

Loin, très loin de la muraille, loin derrière le gros des troupes perses, la tour de siège située le plus au sud penchait dangereusement, ses roues avant profondément enfoncées dans le sol.

— *Tyché* ! dit Mamurra. Je ne pense pas que l'on ait creusé des fosses aussi loin. Son poids a dû la faire basculer dans l'une des vieilles tombes souterraines qu'il y a là-bas. En tout cas, ils n'auront pas assez de la journée pour relever ce monstre.

Les batailles, imitant en cela la nature, procédaient par phases. L'avantage allait maintenant aux assiégés et les bonnes nouvelles affluaient. Tandis que Ballista finissait de manger son pain et son fromage, deux messagers, l'un sur les talons de l'autre, montèrent en courant l'escalier menant au sommet de la tour.

Pendant que l'un d'eux parlait, Ballista tendit la cruche à l'autre.

L'assaut du mur nord par les Sassanides s'était soldé par un échec. Un grand nombre de soldats – on avait estimé qu'il y en avait environ cinq mille – s'était avancé sur le plateau au nord

du ravin. Ils se trouvaient encore très loin, à l'extrême limite de la portée de l'artillerie, lorsque le centurion Pudens donna l'ordre au scorpion sur la tour surmontant la poterne de tenter un tir. L'artilleur, plus par acquit de conscience que par autre chose, visa le cavalier de tête, un homme richement vêtu, monté sur un cheval au magnifique caparaçon. Le trait avait emporté l'homme avec une facilité inespérée, le tuant sur le coup. Leur chef mort, les reptiles s'étaient enfuis.

Ballista remercia le messager et lui donna quelques pièces. Son collègue lui tendit la cruche et fit part de ses nouvelles.

Les Perses avaient réussi à trouver cinq bateaux quelque part et y avaient entassé deux cents hommes. Ils avaient bêtement descendu le fleuve jusqu'à Aréte. Dès que les bateaux se trouvèrent à portée des scorpions sur les deux tours du nord-est, les bateliers, des hommes du coin enrôlés de force pour l'occasion, se jetèrent à l'eau et nagèrent jusqu'à la rive. Dès lors, une extrême confusion régna parmi les Perses, leurs bateaux ne faisant guère mieux que dériver tandis que, du haut de la muraille, scorpions et archers leur tiraient dessus. Lorsqu'ils tentèrent d'accoster près du marché aux poissons, ils étaient devenus des cibles faciles pour au moins dix pièces d'artillerie et pas moins de cinq cents archers du *numerus* d'Anamu. Trois des bateaux chavirèrent ; l'un s'échoua juste devant l'île de l'Euphrate, la plus proche ; le dernier partit à la dérive. La plupart des soldats qui avaient réchappé aux tirs se noyèrent. Seuls une vingtaine d'entre eux parvint à s'échapper en aval du fleuve et à peu près vingt autres restaient bloqués sur l'île.

Tandis que le rapport se concluait par la nouvelle des Sassanides sur l'île, Antigonus lança un regard interrogateur à Ballista qui dit « oui » énigmatiquement, ajoutant « si nous sommes encore là ce soir ». Le *Dux* remercia le messager et se sépara à nouveau de quelques pièces.

Mais au flux succède le reflux. Bien trop vite, et au prix d'une seule de ses balistes, l'artillerie sassanide s'était rapprochée et avait atteint la position de tir voulue, à portée efficace. Des nuées de Perses s'affairaient, retirant les cylindres de bois sur lesquels roulaient leurs engins, disposant les mantelets,

apportant les munitions, actionnant les treuils des coulisses, plaçant les projectiles, visant et tirant.

Ballista sentit un léger tremblement parcourir la tour tandis qu'une pierre s'abattit sur la muraille. Le temps de l'observation insouciante était passé. L'air regorgeait désormais de menaces. De toutes parts, le sifflement et l'impact des projectiles retentissaient. À droite, un homme hurla lorsqu'un trait d'artillerie le balaya du chemin de ronde. À gauche, une portion de remparts vola en éclats sous l'impact d'un boulet. Un homme gémissait au milieu des gravats, un autre ne bougeait plus. En passant ses consignes aux charpentiers de fabriquer un rempart de fortune, Ballista pensait qu'en tout état de cause, les assiégés devraient avoir le dessus dans l'échange de tirs d'artillerie : ils disposaient de vingt-cinq balistes contre dix-huit et avaient l'avantage de la hauteur ainsi que des murs de pierre et non de bois pour les protéger.

Pourtant, les événements semblaient vouloir jouer en faveur des assiégeants : les deux immenses tours de siège encore mobiles s'étaient rapprochées ; elles étaient tout juste à portée de l'artillerie sur les remparts. Juste au moment où l'ennemi ripostait, Ballista allait devoir ordonner à ses artilleurs de changer de cible. Maintenant qu'elles étaient à portée, les tours de siège devraient être les seules cibles. Et les assiégés devraient à leur tour essuyer des tirs sans pouvoir se défendre, la pire des choses pour des soldats. Il était sur le point de renvoyer les messagers pour qu'ils transmissent ses ordres lorsqu'il ajouta que tout balistaire visant autre chose que les tours de siège serait fouetté à mort. « Père-de-Tout, l'exercice du pouvoir a corrompu mon âme. »

Laissant leurs engins de jet à deux cents pas des murs, le gros des troupes perses se regroupa aussi près que possible des mantelets. Leurs hommes chutaient dans les fosses sous leurs pieds, tombaient sous les flèches tirées du haut des murs. Pourtant, il sembla aux assiégés que la ligne de mantelets s'était établie en un rien de temps à cinquante pas des murs. Les archers perses bandaient maintenant leurs arcs. Dix, vingt, trente mille flèches peut-être déchirèrent l'air. Comme une

ombre passant à la surface du soleil, elles assombrissaient le ciel.

Sur toute la longueur de la muraille et derrière elle, les flèches s'abattaient comme la grêle au plus fort de l'hiver. Sur les murs et au-delà, dans les rues et les allées, les hommes tombaient. Les archers postés sur les remparts ripostaient. Ils avaient l'avantage de la hauteur et étaient bien protégés par les créneaux et les épais boucliers des légionnaires ; presque toutes leurs flèches faisaient mouche : les Sassanides étaient si nombreux qu'ils formaient une cible dense ; de plus, ils ne pouvaient pas tous s'abriter derrière les mantelets. Pourtant, la lutte était inégale : à peine six cent cinquante archers contre des milliers et des milliers.

Les flèches sassanides faisaient mouche, elles aussi. Les assiégés étaient nombreux à être touchés, beaucoup trop nombreux. Ballista se demandait si son plan de défense soigneusement élaboré n'allait pas s'avérer vain. La simple supériorité numérique ne finirait-elle pas par prévaloir ? Les assiégés ne succomberaient-ils pas à l'épaisse pluie de projectiles, laissant la muraille ouverte aux attaques ?

L'endurance. Il leur fallait endurer. Ballista savait que seule la discipline, la bonne vieille *disciplina* romaine, pouvait leur permettre de s'en tirer. Pendant neuf nuits et neuf jours, le Père-de-Tout était resté accroché à l'Arbre de vie, le flanc percé par une lance. Il avait enduré les pires souffrances sur l'Arbre pour apprendre les secrets des morts. Ballista sourit. La *romanitas* du *Dux Ripæ* en prenait un coup.

Toute la férocité des Sassanides se concentrait sur le *draco* blanc claquant dans la brise. Au-dessus de la porte de la Palmyrène, l'air était saturé de projectiles. Ballista se recroquevillait derrière le parapet, protégé par un mur improvisé de boucliers. Il lui était difficile de voir ou d'entendre quelque chose. C'est alors que, couvrant l'horrible fracas de l'orage d'acier et de pierres, des acclamations s'élevèrent. Ténu, à moitié étouffé par le tumulte de la bataille, mais triomphant, un chant retentit : « *Ro-ma ! Ro-ma !* »

Ballista approcha la tête du côté du créneau pour regarder. Il la rejeta bien vite en arrière lorsqu'une flèche rebondit contre la

muraille. Il regarda encore. Un grand nuage de poussière en forme de champignon enveloppait la moitié nord de la plaine. Ne voulant pas tenter le sort, il se remit à l'abri, derrière le parapet, et attendit quelques instants. Lorsqu'il se risqua à regarder à nouveau, la poussière s'était légèrement dissipée. Il put voir pourquoi ses hommes exultaient. La grande tour de siège au nord était sur le point de s'écrouler. Il n'en restait plus qu'une armature tordue de poutres et de poutrelles. Un homme se jeta dans le vide du haut du dernier étage avec, bizarrement, l'élégance d'un danseur de pantomime. Deux ou trois autres l'imitèrent, se précipitant vers une mort certaine. Puis, lentement et inéluctablement, les restes de la tour s'affaissèrent.

Un silence étrange planait sur le champ de bataille. Le combat perdit de son intensité tandis que les hommes des deux camps prenaient conscience de l'énormité de ce qui s'était passé. La tour de siège s'était dirigée droit sur une tour abritant l'une des plus grosses pièces d'artillerie. Les impacts répétés des boulets de vingt livres, mus par une force prodigieuse, devaient l'avoir littéralement démantelée sur place.

Demetrius regardait autour de lui. La plate-forme de combat de la tour de la Palmyrène était jonchée, presque tapissée, de flèches. La bataille s'apaisait peu à peu et les soldats s'affalaient contre les murs ou contre les deux énormes balistes. Bien qu'il s'efforçât de n'en rien faire, le jeune Grec ne pouvait s'empêcher de lancer des regards furtifs vers les deux cadavres qui gisaient dans un coin. Une épaisse mare de leur sang mêlé se formait sous eux. Demetrius aurait voulu tout à la fois connaître leur identité et n'en rien savoir.

Les combats étaient-ils terminés ? « Zeus, Apollon, Athéna et Artémis, faites qu'ils le soient, au moins pour aujourd'hui ! »

Des esclaves portant des paquets et des cruches émergeaient de la trappe. Ils se déplaçaient courbés en deux car quelques flèches continuaient à siffler autour d'eux. L'espace d'un instant, Demetrius se demanda ce qu'ils faisaient là. Puis, il se rendit compte en regardant le ciel que la quatrième heure du jour s'était écoulée ; c'était l'heure à laquelle le *kyrios* avait ordonné que fût servi le repas des troupes. Il lui semblait tantôt que le temps avait passé vite, tantôt que la terreur et les hurlements

avaient duré des jours entiers. Il pensa à la manière dont Zeus, dans l'immortelle poésie d'Homère, avait suspendu le temps pour permettre à Ulysse et Pénélope de s'aimer et de dormir. Il n'en allait pas ainsi aujourd'hui. Arété n'avait rien à voir avec Ithaque.

Plus tôt, lorsque Ballista avait demandé à ce qu'on apportât un en-cas, Demetrius s'était montré incapable de manger : il n'avait plus une goutte de salive dans la bouche. Maintenant, alors que les combats semblaient s'apaiser, il était affamé. Il prit du pain, du fromage et un oignon et se mit à les dévorer à belles dents.

Le *kyrios* mâchait machinalement, assis par terre, adossé au mur sud, encadré par Maximus et Antigonus. Ils avaient engagé une conversation technique intermittente sur les limites de dépression des pièces d'artillerie. Demetrius les contemplait avec étonnement. Comment la répétition pouvait-elle à ce point émousser les sens d'un homme et faire que cette matinée d'horreur, cette confrontation avec la mort parût aussi triviale que le moissonnage d'un champ de maïs ? Il fut pris de fou rire. Cela devait être parce qu'ils étaient des Barbares ; un Angle, un Hibernien et un Batave. Il mordit dans son oignon pour s'arrêter de rire.

Arété était dans l'œil du cyclone. Cette ville isolée, jusqu'alors insignifiante, avait été choisie par les dieux pour devenir le dernier foyer de la guerre éternelle entre l'Est et l'Ouest. Le conflit durait depuis toujours, les plus anciennes chroniques en témoignaient. D'abord, les Phéniciens avaient enlevé Io, et les Grecs, en retour, avaient ravi l'Europe puis Médée. Après l'enlèvement d'Hélène par les Troyens, on était passé du rapt de filles à l'affrontement armé. Les Achéens incendièrent Troie, les Perses incendièrent Athènes et Alexandre incendia Persépolis. À Carrhes[75], le sable du désert devint rouge, du sang des légions de Crassus. Les cadavres abandonnés de Romains jalonnèrent la retraite de Médie de Marc Antoine. Jules César mourut à la veille d'une nouvelle guerre de représailles. À maintes reprises, sous les règnes de

[75] 4. Actuelle Harran, en Turquie.

Trajan, de Lucius Verus et de Septime Sévère, on mena des guerres de représailles. Puis, vinrent les Sassanides et l'Orient riposta. Des milliers de Romains trouvèrent la mort à Misikhè et à Barbalissos. Antioche, la métropole syrienne, et tant d'autres villes brûlèrent, en cette époque troublée. Orient contre Occident, un conflit qui ne cesserait jamais.

Aréte était l'épicentre d'une guerre aux proportions cosmiques, d'un affrontement sans fin des civilisations, d'une lutte éternelle entre les dieux. Toute la puissance de l'Orient se lançait à l'assaut d'un bastion de l'Occident et là, la Rome éternelle – l'*humanitas,* comme diraient certains, parée de tous ses arts et de sa philosophie – était défendue par trois Barbares mangeant du pain et du fromage. L'arrivée soudaine d'un soldat mit fin aux réflexions de Demetrius.

Le messager interrompit aussi les délicieuses rêveries de Maximus, lequel s'était désintéressé depuis quelque temps déjà des subtiles considérations balistiques. Son esprit était tout entier tourné vers cette nouvelle fille de la taverne Le Cratère : des mamelons semblables aux pouces d'un cordonnier aveugle, un joli petit delta effilé, pas farouche pour un sou. Les filles étaient drôles parfois : quelle que soit la forme de leurs mamelons, elles voulaient toujours qu'ils fussent différents. La fille du Cratère, avec ses aréoles brunes, grosses comme des assiettes à soupe, disait qu'elle aurait préféré en avoir de petits. Celle de la taverne au nord de la ville, qui les avait petits, roses et délicats, aurait voulu en avoir de plus gros. Maximus n'était pas regardant ; elles étaient toutes deux des blondes bien bâties et pleines d'entrain. Il ferait bon les voir ensemble.

Le messager s'efforçait de saluer, tout en restant plié en deux. Ballista et Antigonus, sans se lever, le saluèrent en retour. En sa qualité d'esclave plutôt que de soldat, Maximus se réjouit de ne pas avoir à en faire autant.

— Bonne nouvelle, *Dominus*.

Répondant à l'invite de Ballista, le soldat s'assit avec soulagement.

— L'attaque de la muraille sud par les Barbares a été repoussée. Il y avait environ cinq mille de ces reptiles. Ils se sont regroupés sur le plateau, hors de portée. Lorsqu'ils ont

commencé à descendre dans le ravin, nous avions déjà braqué sur eux dix balistes. Ils étaient déjà bien secoués quand ils se sont mis à escalader notre versant. Et lorsque les archers de Iarhai et d'Ogelos ont commencé à tirer et que nous leur avons fait tomber dessus ces putains de gros rochers que vous nous aviez fait mettre sur les remparts, ça a été la débandade : ils se sont débinés comme les vrais Orientaux qu'ils sont – pas de cran, pas de couilles.

La menace devant la muraille sud était en fait complètement sortie de la tête de Maximus qui, tel un enfant, ne se souciait que du moment présent. Mais c'était une bonne nouvelle : les choses allaient bien assez mal comme ça, de ce côté-ci.

Ballista remercia le messager et le renvoya avec l'ordre à Iarhai de faire venir trois cents de ses archers sur le mur ouest, en face du désert.

Les sonneries de buccin et les battements de tambour retentirent à travers la plaine. Les chefs sassanides hurlaient comme des damnés pour exhorter leurs hommes à accélérer le tempo de l'attaque. Le flot de projectiles grossit. Demetrius se blottit dans un coin. Avec lassitude, Ballista, Maximus et Antigonus se levèrent et allèrent s'accroupir derrière les parapets, regardant par-dessus de temps à autre.

Un terrible fracas retentit, venant de la tour au nord de la porte. Une nouvelle fois, un inquiétant nuage de poussière couleur sable s'éleva dans les airs, ponctué par des hurlements de douleur répétés, semblables à des mugissements. Un engin sassanide avait fait mouche, écrasant l'une des deux balistes sur la tour. Les débris de bois acérés avaient réduit la plate-forme à l'état de charnier.

Avant que Ballista pût donner ses ordres, Mamurra était apparu sur la tour. Le *prœfectus fabrum* formait une escouade pour déblayer la tour et faire monter du magasin une pièce d'artillerie de rechange. Les cadavres rejoignirent les restes de l'engin détruit dans un coin de la plate-forme, tandis que l'on exhortait les vivants à actionner la baliste restante.

Pour l'heure, le principal danger guettant les assiégés était la dernière des tours de siège. Elle avait continué à progresser péniblement vers la porte de la Palmyrène. Tant qu'elle serait

debout et capable d'avancer, les assiégés n'avaient pas d'autre choix que d'y concentrer toute leur puissance de feu. Seules les tours à l'extrémité nord de la muraille pouvaient riposter à l'artillerie sassanide.

La dernière des « Conquérantes des villes » essuyait salve après salve de boulets de pierre de six et vingt livres qui la heurtaient de plein fouet. Les traits de scorpions et les flèches des archers semaient la panique parmi les myriades d'hommes qui tiraient le monstre. La tour tremblait, semblait vaciller mais, tandis que d'autres hommes tiraient sur les cordes, elle se remettait en marche dans de terribles grincements de joints de bois malmenés.

Par deux fois, les équipages la manœuvrant durent se précipiter au-devant d'elle pour s'occuper des pièges de Ballista. Les deux fosses soigneusement dissimulées à cent et cinquante pas de la porte furent rebouchées, mais au prix de lourdes pertes. Les équipages se heurtaient à un barrage de projectiles et elles furent, en partie, comblées par leurs cadavres.

Cependant, la tour de siège avançait inexorablement. Si elle atteignait la porte, si sa passerelle s'abattait sur le toit de la tour surmontant la porte, le siège serait terminé, la ville tomberait. Ballista savait qu'il n'y avait désormais plus qu'une chance de l'arrêter. Les Perses connaissaient-ils l'existence de la dernière fosse cachée à vingt pas des murs ? Le Suren ne s'était pas approché aussi près ? Mais le traître les avait-il avertis ?

La tour recouverte de cuir s'approchait de plus en plus, précédée par l'odeur des peaux non tannées, du bois et de la sueur des hommes qui la tiraient. Trente pas, vingt-cinq : aucun homme ne se précipitait devant elle. Vingt pas. Rien. S'était-il trompé dans ses mesures ? Les planches qui recouvraient la fosse étaient-elles trop solides ? La tour passerait-elle dessus sans encombre ?

Un grincement sourd retentit. La surface de la route bougea. Les planches recouvertes de terre bouchant la fosse ployèrent sous le poids de la tour. Une odeur caractéristique flottait. Une à une, les planches cédèrent. La tour pencha dangereusement vers l'avant. Des hommes hurlèrent.

Ballista se saisit d'un arc et d'une flèche. L'odeur de la résine lui piquait les narines. Il posa la pointe de la flèche sur un brasero et elle s'enflamma. Il respira profondément et se posta à découvert entre deux créneaux. Il tressaillit lorsqu'une flèche perse frôla son visage. Il souffla, se força à se pencher en avant, à ignorer le danger, à faire ce qui devait être fait. À peine conscient des projectiles éraflant la pierre autour de lui, il visa l'ouverture sombre de la fosse, inspira profondément, banda son arc et relâcha la corde. La flèche empanachée de fumée s'envola, semblant accélérer vers sa cible.

D'autres flèches enflammées trouvèrent l'ouverture de la fosse et celle de la grande jarre de terre cuite qu'on avait cachée au fond. Dans un ronflement, le naphte s'enflamma. Les flammes jaillirent, léchant la tour de siège, montant le long des escaliers et des échelles à l'intérieur. Des hommes hurlèrent. Ballista sentit une odeur de cochon grillé.

— Bal-lis-ta, Bal-lis-ta ! scandait-on depuis les murs. Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta !

Mais d'autres épreuves attendaient la ville d'Arété ce jour-là. La vue de leur tour et de leurs hommes en feu semblait avoir aiguillonné les Sassanides. Les buccins sonnèrent, les tambours tonnèrent. Des nobles hurlaient leurs ordres.

— Pe-roz ! Pe-roz ! Vic-toire ! Vic-toire !

Un chant guerrier s'éleva du désert.

— Pe-roz ! Pe-roz !

Telle une énorme vague roulant vers le rivage, les Perses sortirent de derrière la ligne de mantelets et se ruèrent vers la muraille. Les troupes d'assaut étaient fortes de plusieurs milliers d'hommes, tous revêtus d'une armure. Les chevaliers sassanides, les *clibanarii*, avaient mis pied à terre. Ces guerriers nobles portaient eux-mêmes leurs échelles.

La vague humaine n'avait que cinquante pas à franchir, cinquante très longs pas. Dès le premier, des hommes tombèrent, heurtés de plein fouet par le trait d'un scorpion, atteints par une flèche qui les pliait en deux, se tenant un pied lacéré par une chausse-trape, hurlant lamentablement, tandis que le pieux dissimulé dans une fosse s'enfonçait dans leurs chairs et raclait leurs os. Ils tombaient par centaines en

parcourant à découvert ces quelques pas qui les séparaient des murs, en descendant dans le fossé, et en remontant. Les Sassanides laissèrent derrière eux un sillage de morts et de mourants, mais atteignirent le talus au pied de la muraille, y appuyèrent leurs échelles et commencèrent à grimper.

Dès lors, tous les instruments, simples mais vicieux, perfectionnés par la cruauté et la méchanceté humaine au cours des générations se déchaînèrent contre eux. Tandis que les échelles s'abattaient contre les murs, des assiégés surgissaient, fourche en main. Ils coinçaient les montants de l'échelle entre les dents de leurs fourches et les poussaient sur le côté. Malgré les flèches sifflant à leurs oreilles, d'autres soldats se joignaient à eux, poussant, poussant toujours plus fort. Lorsqu'un d'eux tombait, il était immédiatement remplacé. Les échelles dont la base n'était pas stable glissaient sur le côté, libérant leurs grappes d'assaillants dont certains percutaient parfois les échelles voisines. Les guerriers sassanides chutaient cul par-dessus tête et s'écrasaient lourdement par terre.

De gros rochers, que trois ou quatre hommes suffisaient à peine à porter, furent soulevés sur le bord du parapet. Ils y restaient en équilibre, l'espace d'un instant, avant de basculer, balayant les guerriers sur les échelles, brisant les barreaux, séparant les montants.

Les flèches des trois nouvelles grues géantes de Ballista s'élevaient au-dessus des remparts. Des leviers furent tirés et les boulets de démolition commencèrent leur ronde infernale. Lorsqu'ils frappaient, les échelles se transformaient en petit bois et les hommes en bouillie sanglante en un clin d'œil.

Tout le long de la muraille, on s'activait fiévreusement. Des équipes de quatre légionnaires passaient de longues barres de métal soigneusement enveloppées dans les anses des gros chaudrons au-dessus des feux. Promptement, mais précautionneusement, ils soulevaient les récipients presque incandescents, crépitants et grésillants et les posaient délicatement sur le bord. Grognant sous l'effort, ils hissaient les barres sur leurs épaules, puis, tâche ô combien dangereuse ! ils renversaient avec soin le contenu des chaudrons par-dessus le parapet.

Les hommes hurlaient. Le sable chauffé à blanc coulait le long de la muraille jusqu'au talus. Il enflammait cheveux et vêtements. Les grains minuscules pénétraient dans les armures, dans les ouvertures des casques, brûlaient et aveuglaient. Les hommes couraient en hurlant, arrachant leurs armures qui, tout à coup, les trahissaient en retenant contre leur peau le sable atrocement brûlant. Ils se roulaient par terre, oubliant les flèches des assiégés qui continuaient à pleuvoir sur eux.

Le carnage au pied des murs était monstrueux, pourtant toutes les échelles des Sassanides n'étaient pas tombées ou n'avaient pas été brisées. Des guerriers gaiement vêtus, surcot de soie et banderoles flottant autour de leurs armures d'acier, continuaient à y monter. Ils ne chantaient plus maintenant, gardant leur souffle pour grimper, pour affronter ce qui les attendait au sommet.

Il est difficile de monter à une échelle et de combattre en même temps. Tout ce qui attendait la plupart des Sassanides qui parvenaient au sommet était une avalanche de coups de *spatha* romaine qui les envoyaient s'écraser par terre. Mais en quelques endroits, des guerriers parvenaient à franchir le parapet et à prendre pied sur les remparts. Ces têtes de pont étaient presque immédiatement submergées par les assiégés qui, pour une fois, bénéficiaient de la supériorité numérique.

— *Kyrios,* regardez, là-bas !

Demetrius montrait le chemin de ronde à gauche de la porte. Un groupe de quatre *clibanarii* était parvenu à franchir les créneaux. Ils se tenaient épaule contre épaule, le dos à l'échelle. Cinq ou six corps, perses et romains, gisaient à leurs pieds. Les assiégés qui faisaient cercle devant eux avaient dû céder un peu de terrain. Sous les yeux du jeune Grec, un autre guerrier perse se hissa par-dessus le parapet, puis un autre encore.

— Maximus, Antigonus, avec moi ! *Equites singulares,* avec moi !

Sans attendre de voir si son ordre était exécuté, Ballista dégaina sa *spatha,* descendit par la trappe et dévala l'escalier.

Sur le toit de la tour, les soldats s'étaient faits plus rares et Demetrius hésitait. Il dégaina son épée. Devait-il suivre son *kyrios* ? Il se sentait stupide avec le *gladius* que lui avait donné

Maximus à la main. S'il descendait, il ne réussirait qu'à se faire tuer, à gêner les autres et à les faire tuer, eux aussi.

Il vit son *kyrios* sortir de la tour et courir sur le chemin de ronde en contrebas. De sa main gauche, il détacha sa cape et la jeta sur le côté. Elle voleta au vent avant de rouler au bas du talus intérieur. Maximus et Antigonus étaient avec lui, six *equites singulares* sur leurs talons. Le *Dux Ripæ* poussa un cri de guerre dans sa langue natale.

Le petit groupe s'était renforcé et comptait déjà huit Sassanides lorsque Ballista se dressa devant eux. Le plus proche abattit son arme de haut en bas, visant sa tête. Ballista leva son épée à l'horizontale, para le coup et, tournant son poignet, écarta la lame de son adversaire avant de lui asséner, apparemment dans le même mouvement, un coup de taille du revers en pleine face. Tandis que le premier Sassanide tombait, il porta une série de coups violents à son voisin qui se recroquevilla derrière son bouclier.

Demetrius contemplait la scène et son cœur battait la chamade. Tant de choses se passaient à la fois ! Maximus tua un Perse, Antigonus un autre. L'un des *equites singulares* fut touché. Les Sassanides étaient plus nombreux à tomber que les Romains et bien peu d'entre eux parvenaient à se hisser sur les remparts. Un groupe de mercenaires de Iarhai passait à l'attaque de l'autre côté. Un assaillant s'agenouillait tandis que Ballista le pilonnait de son épée ; son bouclier s'écarta sous la violence des coups et le *Dux* l'estoqua avec force, la pointe de son épée s'enfonçant dans son visage avec un bruit écœurant. Il faillit glisser tandis qu'il poussait de son pied le torse de l'homme pour retirer sa *spatha* : le chemin de ronde était recouvert de sang. Un Sassanide profita de l'occasion pour se ruer en avant, portant un coup oblique au casque de Ballista. Il le retira de sa main gauche, para le coup suivant avant qu'un mercenaire d'Iarhai plongeât son épée dans le dos du Perse.

C'en était fini. Les trois Sassanides encore debout firent volte-face et se précipitèrent vers l'échelle. Trop tard. Ils tombèrent sous les coups qu'on leur assénait par derrière.

Ballista essuya la sueur de ses yeux et parcourut la muraille du regard. Il n'y avait plus de Perses sur le chemin de ronde.

Toujours sur ses gardes, il alla s'accroupir derrière les créneaux et regarda par-dessus le mur. C'était la débandade, la panique se répandait dans les rangs des Sassanides. Alors qu'auparavant, les blessés, réels ou imaginaires, regagnaient leur camp un par un, de petits groupes s'enfuyaient maintenant. Sous les yeux de Ballista, des escouades entières de guerriers se retournaient et décampaient. Un flot continu de soldats prenait la fuite. L'assaut de Shapur avait échoué.

— Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta !

Les chants résonnaient dans la plaine, narguant les Sassanides en fuite. Certains légionnaires hurlaient à la manière de loups ; l'histoire d'Isangrim, le père du *Dux,* n'était plus sujet de raillerie, mais source d'un étrange orgueil.

Ballista salua ses hommes de la main, serra la main de ceux qui l'entouraient ou les embrassa. Tandis qu'il se dégageait de l'étreinte amicale de Maximus, il reconnut le chef du groupe de mercenaires d'Iarhai.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? demanda-t-il sèchement.

Il se faisait du souci pour elle et cela le mettait en colère.

— Mon père était… indisposé. C'est donc moi qui suis venue avec les hommes que vous demandiez.

Bathshiba soutint son regard. L'une de ses manches était déchirée et l'on entrevoyait une traînée de sang.

— Père-de-Tout, une jeune fille n'a rien à faire ici !

— Vous sembliez pourtant bien content que l'on vous aide, à l'instant.

Elle le toisait avec défi.

— C'était vous ?

— Oui, c'était moi.

Ballista ravala sa colère.

— Alors, je dois vous remercier.

XIV

La plaine devant la muraille ouest d'Arété semblait avoir été le théâtre d'une catastrophe naturelle.

Du toit de la tour surmontant la porte, on jouissait d'une vue panoramique sur l'horreur. Comme des débris rejetés sur le rivage après la tempête, les cadavres des Sassanides, regroupés en vagues distinctes, jonchaient la plaine. La plus lointaine se trouvait entre quatre cents et deux cents pas des murs. Là, les morts gisaient isolés ; écrasés par un boulet de pierre, embrochés par un trait de scorpion, émergeant grotesquement de la fosse qui les avait tués. La vague suivante se déroulait presque jusqu'à la muraille. Là au moins, les morts avaient de la compagnie, une nombreuse compagnie. Ils gisaient en lignes, en groupes et même en petits monticules. On avait trouvé là une autre manière de passer de vie à trépas. Les plumes, souvent de couleurs vives, des empennes des flèches flottaient doucement dans la jolie brise du sud. Bigarrées, gaies comme des guirlandes de fête, elles ajoutaient une touche incongrue, un soupçon d'humour macabre à la scène de désolation. Enfin, la dernière vague échouait au pied de la muraille. Les morts en piles de trois, quatre ou cinq, recouvraient entièrement le sol. Écrasés, tordus, brisés, ils avaient presque tous brûlé.

Pendant dix-huit ans, plus de la moitié de sa vie, Ballista avait toujours ressenti une épouvante particulière à l'idée d'être brûlé vif. Depuis le siège d'Aquilée, il avait vu des hommes mourir dans les flammes partout où il avait servi. Les hautes montagnes de l'Atlas, les vertes prairies d'Hibernia, les plaines de Novae au bord du Danube, toutes avaient apporté leur moisson de brûlés ; et il y en avait maintenant une autre, abondante, au pied des murs d'Arété. Des centaines, peut-être des milliers de Sassanides brûlés par le naphte et le sable chauffé à blanc, leurs épais cheveux noirs et leurs barbes crépues transformées en misérables toupets calcinés, leur peau,

orange, pelant comme un papyrus roussi, dévoilant les chairs d'un rose obscène.

En dépit du bourdonnement continuel d'innombrables mouches, les corps semblaient étrangement échapper à la décomposition. Treize jours s'étaient écoulés depuis l'assaut. À l'ouest, sur de semblables champs de bataille transformés en charnier, Ballista savait qu'après quatre jours, les cadavres commençaient à pourrir, à se désagréger et devenaient méconnaissables. Ici, ils semblaient sécher comme des troncs d'arbres morts, sans se putréfier. Turpio, se vantant de sa connaissance de l'Orient, mettait cela au compte du régime alimentaire et du climat. Les Perses mangeaient plus frugalement et la chaleur sèche régnant dans leur pays provoquait la dessiccation des cadavres.

Les Sassanides n'avaient pas ramassé leurs morts. Ils pensaient probablement que demander une trêve pour le faire serait interprété comme un signe de faiblesse. Mais cela leur importait peut-être peu, puisqu'ils les auraient exposés aux charognards de toute façon. Ballista remarqua cependant que les scrupules d'ordre religieux ne les avaient pas empêchés de détrousser les morts.

Personne ne pouvait sortir de la ville d'Arété ; la population locale était soit réfugiée à l'intérieur des murs, soit terrée quelque part, soit – que les dieux aient pitié d'elle ! – prisonnière des Perses. Pourtant, chaque matin, d'autres corps étaient dénudés ; leurs armures, leurs vêtements, leurs bottes avaient disparu. Les détrousseurs de cadavres ne pouvaient venir que du camp sassanide.

Des milliers et des milliers de Perses morts ; leur nombre était impossible à estimer. Demetrius raconta comment le roi perse calculait les pertes humaines. Selon Hérodote, au début de la campagne, dix mille hommes se rassemblaient, serrés les uns contre les autres. On traçait alors une ligne autour d'eux avant de les congédier. Une clôture haute d'environ quatre pieds était ensuite érigée sur la ligne. Puis, par groupes de dix mille, les soldats se rassemblaient dans l'enclos jusqu'à ce que toute l'armée eût été comptée. À la fin de la campagne, on répétait la

procédure et le roi des rois pouvait savoir combien d'hommes il avait perdus.

Bagoas partit d'un rire amer. Il ne connaissait pas Hérodote, mais cet homme ne pouvait être qu'un menteur ou un fou. À quoi servirait d'estimer les pertes humaines à dix mille hommes près ? En réalité, avant que Shapur, le bien-aimé de Mazda, entreprît d'aller châtier les incroyants, il faisait défiler devant lui chaque guerrier ; tous devaient jeter une flèche à ses pieds. Lorsque le Roi des Rois, adorateur de Mazda, revenait auréolé de gloire et chargé des richesses pillées sur les terres des non-Aryens, il ordonnait à chaque guerrier de ramasser une flèche. Les flèches restantes indiquaient le nombre de bénis de Mazda ayant rejoint le paradis.

Demetrius lança à Bagoas un regard noir.

Ballista ne chercha pas à en savoir plus. Il savait que le décompte des morts perses n'avait guère d'importance. Une centaine, un millier de morts de plus, ne changeaient rien. Étant donné leur écrasante supériorité numérique, ce n'étaient pas les pertes humaines des Sassanides qui importaient, mais leur volonté de combattre et la volonté de Shapur de les pousser à combattre. Ballista savait que pour sauver la ville d'Arété, il lui faudrait briser l'une ou l'autre. Il soupçonnait que les Perses craqueraient avant leur roi des rois.

Par comparaison, les pertes romaines étaient négligeables. Pourtant, elles étaient plus élevées que Ballista ne l'avait escompté, trop élevées pour qu'il en essuyât de semblables à nouveau. L'orage de flèches sassanides était quelque chose qu'il n'avait jamais connu auparavant. Il avait craint un moment qu'il balayât ses soldats des remparts à lui seul. Si les Perses parvenaient à répéter cela trois ou quatre jours de suite, il ne resterait plus d'hommes pour défendre les murs. Mais Ballista savait qu'aucune armée au monde ne pouvait faire front, jour après jour, devant les murs d'Arété et essuyer des pertes aussi lourdes.

Dans le camp romain, les archers avaient le plus souffert. Les six centuries de la Cohors XX Palmyrenorum avaient perdu plus de la moitié de leurs effectifs. Chaque centurie comptait maintenant seulement cinquante soldats. Les légionnaires de

Legio IIII Scythica s'en étaient mieux tirés. En moyenne, chacune des huit centuries défendant la muraille ouest avait perdu dix hommes, ce qui ramenait leurs effectifs à une soixantaine. Dix des artilleurs de Mamurra manquaient à l'appel. Chose extraordinaire puisqu'ils s'étaient trouvés à tout moment au cœur de la tempête, seuls deux des gardes du corps de Ballista, ses *equites singulares*, étaient tombés.

Sur un total des pertes romaines dépassant largement quatre cents hommes, environ la moitié étaient morts. On les avait enterrés dans le terrain à l'est du magasin d'artillerie, désormais destiné à être un cimetière d'urgence. Ballista n'ignorait rien des dangers de la peste et de ceux de la désaffection des troupes si les corps des assiégés n'étaient pas traités avec tout le respect qu'on leur devait. Les problèmes de santé publique et de sensibilité religieuse faisaient plus que justifier les efforts supplémentaires accomplis pour enterrer les morts. Le reste des pertes était constitué par des blessés qui l'étaient trop grièvement pour combattre. La majorité d'entre eux finiraient par mourir ; la plupart d'empoisonnement du sang et dans d'atroces souffrances. Avant cela, les équipes médicales militaires allaient être très occupées. On avait grand besoin de tous les soldats de métier pouvant rejoindre les rangs.

Lorsque l'assaut des Sassanides avait échoué, ces derniers avaient complètement abandonné le champ de bataille, tirant leurs mantelets et leurs balistes hors de portée, ainsi que les plus chanceux de leurs blessés. Le lendemain, ils étaient restés dans leur camp pour faire le deuil de leurs morts à grand renfort de musique débridée et de lamentations aiguës qui écorchaient les oreilles occidentales. Puis, leur peine apaisée, ils s'étaient à nouveau consacrés au siège.

L'unique tour de siège restante, celle qui était passée à travers le toit d'une tombe souterraine, fut tirée dans le camp sassanide où l'on s'empressa de la démanteler entièrement. La majeure partie du bois fut réutilisée pour construire un très grand abri roulant, que les légionnaires appelaient « tortue ». Bagoas fut heureux d'apprendre à qui voulait l'entendre ce que la tortue abriterait – rien de moins que le fameux Khosro-Shapur, la célèbre gloire de Shapur, le puissant bélier qui avait

défoncé la double muraille de la ville d'Hatra. Pendant quinze ans après ce jour glorieux, le Khosro-Shapur avait reposé sous l'œil bienveillant du dieu. Aujourd'hui, Mazda avait soufflé au roi des rois de mettre à nouveau le grand bélier à contribution et de donner une nouvelle preuve des prouesses qu'il pouvait accomplir. Il devait avoir été transporté en pièces détachées et on le rassemblait maintenant afin de le suspendre à d'énormes chaînes sous la tortue. Bagoas n'en démordait pas : rien, absolument rien : ni porte ni muraille ne pouvait y résister.

Treize jours s'étaient écoulés depuis l'assaut et tout allait recommencer. Ballista contemplait la silhouette ramassée de la tortue abritant le Khosro-Shapur, se demandant s'il en avait fait assez pour l'empêcher d'approcher et de nuire. Il avait certes fait ce qu'il avait pu pour remplacer les morts et les blessés. Deux soldats de la turme de Cohors XX commandée par Antiochus sur le mur nord avaient été transférés parmi les *equites singulares*. Dix légionnaires de Legio IIII de la centurie de Lucius Fabius basée à la *Porta Aquaria* sur le mur est avaient rejoint les artilleurs de Mamurra. Ballista remarqua que l'un des remplaçants sur les remparts de la porte de la Palmyrène n'était autre que Castricius, le légionnaire qui avait découvert le corps de Scribonius Mucianus. Quatre cents hommes du *numerus* d'Iarhai avaient été postés sur le mur ouest, en face du désert. Ballista avait apporté quelques précisions : trois cents d'entre eux devaient être des mercenaires et seulement cent des conscrits nouvellement incorporés ; le synodiarque devait commander ses hommes en personne ; Bathshiba ne devait pas se montrer sur les remparts. (Ballista se promit de réfléchir plus tard, lorsqu'il en aurait le temps, à cette étrange et nouvelle réticence à combattre de la part d'Iarhai). Grâce à ces nouvelles dispositions, la muraille ouest serait presque aussi bien défendue qu'avant l'assaut. Cependant, elles impliquaient que les autres murs ne fussent plus gardés que par deux cents mercenaires chacun, épaulés par un petit nombre de soldats romains réguliers et, dans le cas des murailles est et sud, par une foule de conscrits. Ballista savait que, au fur et à mesure que le siège durerait et que les pertes

augmenteraient, il devrait s'en remettre de plus en plus aux conscrits locaux ; ce n'était pas une pensée apte à le rassurer.

Dans la plaine, sous le levant, le *Drafsh-i-Kavyan,* l'étendard de bataille de la maison des Sasan, brillait de mille feux – rouges, jaunes, violets – tandis qu'il s'approchait du grand bélier, suivi par la silhouette désormais si familière de Shapur montant son cheval blanc. À son arrivée, les *magi* commencèrent le sacrifice. Ballista fut soulagé de voir que, malgré leur goût notoire pour la nécromancie, aucun homme ne tenait le rôle central. Il n'y avait aucun prisonnier romain en vue.

Deux des balistes des assiégés avaient été endommagées pendant l'assaut. On en avait réparé une et remplacé l'autre par un engin de rechange pris dans l'arsenal. Trois des pièces d'artillerie ennemies avaient été touchées ; deux à l'approche des murs, une pendant la retraite. On voyait qu'elles avaient été remplacées. Cependant, aucune autre n'avait été construite. La rigoureuse politique de la terre brûlée de Ballista semblait porter ses fruits. Il n'y avait plus de bois de construction à des milles à la ronde. S'ils voulaient construire d'autres engins de siège, les Sassanides devraient aller très loin pour se procurer les matériaux. Ballista se sentait raisonnablement confiant pour ce qui était de l'artillerie ; il avait toujours vingt-cinq pièces en batterie sur la muraille ouest, contre un total de vingt pour les Perses.

Précédé par le *Drafsh-i-Kavyan* claquant dans le vent, Shapur se dirigea vers une tribune sur laquelle on avait placé un trône aux scintillantes incrustations de métaux précieux et de gemmes. Il s'y assit. Derrière le trône, se dressait la masse terrifiante et ridée de ses dix éléphants. Devant se tenaient les « Immortels », commandés par Peroz au long sabre et les *Jan-avasper,* (ceux qui se sacrifient), menés par Mariadès.

Ballista ne trouvait pas étonnant que Shapur n'eût pas jusqu'à alors tenté d'utiliser son docile prétendant au trône romain pour saper la loyauté des assiégés. Qui se rallierait à un ex-conseiller devenu brigand puis traître comme Mariadès ? C'était aussi improbable que d'essayer d'élever à la pourpre impériale un guerrier barbare tel que Ballista lui-même.

On faisait place nette pour le grand bélier ; les suivants du roi, les prêtres et tout leur attirail furent emmenés plus loin. Les soldats scandaient : « *Khos-ro-Sha-pur ! Khos-ro-Sha-pur !* »

Là résidait le fond du problème – le bélier, la gloire de Shapur, et la tortue qui le protégeait. À en juger par l'endroit où on l'avait assemblé, il allait probablement emprunter la route et se diriger droit sur la porte de la Palmyrène. Ballista avait pris ses dispositions en conséquence et espérait que cette hypothèse s'avérerait exacte. Tout ce dont il disposait pour tenir le bélier en échec se trouvait à la porte. Le cuir de vache et la paille qu'il avait réquisitionnés étaient empilés non loin. Les conseillers se souviendraient-ils qu'ils avaient ricané lorsqu'il avait annoncé cette réquisition ? Ses trois grues mobiles étaient stationnées derrière la porte. Elles étaient équipées de grappins de fer et une confortable réserve d'énormes rochers était entreposée à portée. Et puis il y avait son nouveau mur, derrière le grand portail extérieur. Pendant quatre jours, les légionnaires s'étaient employés à sa construction. Dommage qu'il eût masqué la peinture de la *Tyché* d'Arété. Les superstitieux y verraient sans doute un présage – mais Ballista n'était pas superstitieux.

Le *Khosro-Shapur* emprunterait-il la route pour se diriger droit sur ces défenses soigneusement préparées ? Ou bien Shapur avait-il été averti par le traître ? Depuis l'attentat raté contre les greniers, il y avait un traître de moins dans la ville d'Arété. Mais Ballista était sûr qu'il en restait au moins un autre. Il avait fallu deux hommes au moins pour incendier le magasin d'artillerie, au moins deux hommes pour assassiner Scribonius Murcianus et se débarrasser du corps. Certes, les Sassanides n'avaient pas été avertis de la présence, juste devant la porte, de la jarre pleine de naphte qui avait eu raison de leur tour de siège. Pour Ballista, cela dénotait un problème de communication, mais ne voulait pas dire qu'il n'y eût plus de traître.

Shapur agita les bras, faisant voleter au vent ses banderoles violettes et blanches. Des sonneries de buccin et des roulements de tambour retentirent. La grande tortue abritant le *Khosro-Shapur* s'ébranla, accompagnée des mantelets, des balistes et de nuées d'archers.

— Tu crois qu'il s'entraîne à faire cela ? demanda Maximus.

— À faire quoi ? répondit Ballista.

— À agiter ces banderoles dans tous les sens. Il doit vraiment avoir l'air d'un abruti lorsqu'il s'exerce tout seul à faire ce genre de simagrées. Ce n'est pas comme si cela servait à quelque chose.

— Et toi, pourquoi passes-tu ton temps libre, lorsque tu n'es pas en train de courir la gueuse, à faire ces passes d'armes extravagantes avec ton *gladius ?*

Maximus rit.

— Mais parce que cela intimide l'adversaire. J'ai déjà vu des hommes adultes en pleurer de terreur.

Ballista regardait son garde du corps sans rien dire.

— Oui, bon, je vois ce que tu veux dire, mais cela n'a vraiment rien à voir, se rengorgea Maximus.

— On ne peut pas s'empêcher de penser que, dans l'ensemble, c'est plutôt une bonne chose que cela soit moi qui te possède plutôt que l'inverse.

Le bélier s'avançait sur la route, flanqué des mantelets protégeant les balistes et les archers.

« Père-de-Tout, nous y voilà à nouveau ! » Machinalement, Ballista accomplit le rituel qui précédait chacune de ses batailles : tirer légèrement sa dague de sa gaine, la remettre en place ; tirer son sabre de son fourreau, le remettre en place ; effleurer l'amulette de pierre sur le fourreau.

Tandis que les Sassanides dépassaient les tas de pierres blanches et arrivaient à portée, Ballista adressa un signe de tête à Antigonus qui donna le signal. L'artillerie commença à tirer. Cette fois-ci, il avait ordonné aux balistaires de viser exclusivement les engins ennemis. Les Perses poussant le grand bélier s'émerveilleraient de la chance qu'ils avaient. Une chance inespérée dont Ballista pensait qu'elle donnerait à réfléchir à Shapur et son entourage.

La pratique aidant, les artilleurs d'Arété avaient gagné en précision. Lorsque les lignes perses atteignirent la portion de mur peinte en blanc, trois de leurs balistes avaient déjà été écrasées par des projectiles propulsés à grande vitesse. Tandis que le bélier, les mantelets et les archers continuaient à avancer

vers les murs de la ville, l'artillerie sassanide se mit en batterie et commença à tirer. Égalité parfaite : deux engins chez les assiégés et deux chez les assaillants furent mis hors d'usage. C'était bien là le seul domaine où Ballista pouvait espérer gagner une bataille d'usure. Il eut aussitôt honte de cette pensée : les hommes mouraient, les siens comme ceux de l'ennemi, et il calculait le nombre d'engins détruits et endommagés et estimait les effets que cela aurait sur la fréquence de tir. C'était ignoble. Dieu merci, la guerre ne pouvait jamais se réduire à un simple affrontement impersonnel de machines. Si elle le pouvait, elle n'en serait que plus inhumaine encore.

Les officiers sassanides contrôlaient admirablement leurs troupes. Les archers ne tirèrent pas avant que l'on eût mis les mantelets en position à tout juste cinquante pas des murs. Pas une flèche ne fut lâchée avant le signal. Lorsqu'il fut donné, le ciel s'assombrit à nouveau. Tandis que l'orage de flèches s'abattait dans un sifflement terrifiant, Ballista fut une nouvelle fois stupéfié par sa formidable intensité. Les assiégés se blottissaient derrière les remparts et sous leurs boucliers. Des cris et des plaintes s'élevaient, montrant que tous n'avaient pas réussi à se mettre à l'abri. Pendant la pause qui précéda la prochaine salve, les archers d'Arété se levèrent à la hâte pour riposter.

Accroupi derrière le parapet, des boucliers disposés tout autour de lui, Ballista savait qu'il devait ignorer la pluie de flèches. Elle n'était qu'accessoire. Les philosophes stoïques affirmaient que tout ce qui ne sert pas le dessein moral de l'homme était accessoire. Selon eux, la mort était accessoire : « Les vieux fous ! » L'unique dessein de Ballista était de détruire le grand bélier, le Khosro-Shapur.

À en juger par la taille de la tortue, le bélier mesurait environ soixante pieds de long. L'extrémité qui en émergeait était recouverte d'une gaine de métal figurant, comme de juste, une tête de bélier. Elle était fixée à la poutre par des bandes de métal clouées. La poutre elle-même devait faire deux pieds de diamètre. Comme la tortue, elle était recouverte de peaux humidifiées.

S'armant d'un courage suicidaire, des Perses se ruèrent devant le bélier pour démanteler les restes de la tour calcinée et en jeter les débris dans la fosse où elle s'était enfoncée. Ils n'étaient qu'à une vingtaine de pas des murs et offraient une cible facile aux archers romains. Le fanatisme qui poussait les Sassanides à se précipiter vers une mort certaine pour remplacer les hommes qui étaient tombés avait quelque chose de profondément troublant. Étaient-ils ivres ou sous l'emprise d'une drogue ?

La tortue avançait petit à petit. Les débris dans la fosse bougeaient, mais supportaient son poids. Elle s'approchait de la porte.

— Paré tout le monde ? Les voilà. Maintenant !

Au signal de Ballista, des légionnaires se levèrent et firent face à l'orage de flèches. Près de lui, deux d'entre eux tombèrent à la renverse. Nullement démontés, les survivants, grognant sous l'effort, hissèrent sur les remparts les énormes sacs trempés faits de peaux cousues ensemble et remplis de paille. Ils basculèrent comme de gros matelas gorgés d'eau. Les cordes fixées au parapet se tendirent et les sacs vinrent battre contre la porte. Regardant par-dessus les remparts, Ballista vit qu'il avait bien calculé la longueur des cordes. La porte de la Palmyrène était maintenant comme capitonnée et pouvait absorber les coups de bélier. Les sacs trempés ne brûleraient pas. Ballista avait gagné un peu de temps. Au-dessus de la tête des assiégés, les flèches des trois grues se déplaçaient vers l'extérieur.

Après une pause très brève, l'arrière de la tortue déversa une foule de guerriers sassanides. Ils portaient des faux à long manche. Ballista était à la fois déçu et rempli, malgré lui, d'admiration pour Shapur et ses hommes. Ils s'étaient attendus à semblable stratagème. Rien d'étonnant à ce qu'ils eussent conquis Antioche, Séleucie et tant d'autres villes, il y a quelques années. Jamais les Barbares que Ballista avait affrontés dans le passé ne s'étaient montrés aussi experts dans l'art d'assiéger les villes.

À découvert, au pied de la porte, les Perses tombaient comme des mouches. Pourtant, chaque mort était aussitôt remplacé par un guerrier bondissant qui se saisissait de sa faux.

« Foutus fanatiques ! », pensa Ballista. Une à une, les cordes furent coupées et les sacs trempés tombèrent lourdement à terre. Il se maudit de n'avoir pas pensé à utiliser des chaînes, mais il était trop tard maintenant pour s'en soucier.

Le portail extérieur de la porte d'Arété était désormais vulnérable. Le grand bélier avança, ses cornes se rapprochaient dangereusement.

Ballista se leva et fut accueilli par une grêle de projectiles. De son bras droit levé au-dessus de sa tête, il commença à guider vers sa cible le grappin d'une des grues : « Un peu à droite, un peu plus, arrêtez, reculez un peu, baissez, baissez. » Les projectiles sifflaient à ses oreilles. Une flèche se ficha dans son bouclier, le faisant chanceler. Une autre rebondit contre le parapet et passa tout près de son visage.

Le grappin accrocha le bélier, juste derrière sa tête de métal. Ballista fit signe à la grue de lever. Les chaînes se tendirent, la flèche grinça ; le grappin glissa un peu avant de s'accrocher solidement. La tête du bélier commença à s'élever lentement, à se dresser inutilement vers le ciel.

L'espace d'un instant, on crut que la manœuvre allait réussir. Puis soudain, les crochets dérapèrent et le grappin se détacha. La tête du bélier retomba, pointant de nouveau vers la porte et la tortue s'avança encore jusqu'à la toucher. Il n'y avait désormais plus la place de descendre un grappin entre les deux : l'occasion était passée, la manœuvre avait échoué. Ballista s'accroupit derrière les remparts.

Sous la tortue, la tête du bélier recula, puis fut propulsée en avant. Toute la tour trembla. Le choc se répercutait dans les murs, mais la porte tenait. Le bélier recula, puis frappa à nouveau. Un autre choc assourdissant en résulta, suivi de vibrations qui ébranlèrent la tour. La porte tenait encore, mais un grincement étrange et sinistre indiquait que cela n'allait pas durer.

Le dos au parapet, Ballista regardait Antigonus et un autre soldat guider les deux autres grues. Les énormes rochers se balançant au bout de leurs chaînes furent amenés au-dessus de la tortue. Après s'être consultés du regard, les deux hommes donnèrent le signal. Les grappins relâchèrent leur charge en

même temps. Un battement de cils plus tard, un terrible fracas retentissait.

Ballista se pencha à découvert ; un seul coup d'œil lui suffit pour voir que le toit de la tortue avait tenu. Les rochers avaient rebondi. Les flèches des deux grues revenaient déjà de l'autre côté du mur pour qu'on y accrochât d'autres rochers. Un boulet propulsé par une baliste sassanide emporta la tête d'Antigonus. Un autre soldat se leva et prit immédiatement sa place.

Le grand bélier frappa à nouveau. Ballista sentit les vibrations à travers ses bottes. Il y eut un terrible craquement de bois brisé. Le *Khosro-Shapur* triomphait une nouvelle fois. Le portail extérieur de la porte de la Palmyrène n'était maintenant plus qu'un amas de petit bois. Les Sassanides à l'intérieur de la tortue poussèrent des cris de joie, puis se turent. Il s'étaient attendus à voir, comme on le leur avait dit, un couloir terminé par une porte en bois moins épaisse. Ce n'était pas le cas. Ils regardaient un mur de pierres étroitement jointes.

Les flèches des trois grues, leurs rochers se balançant au bout de leurs chaînes, décrivirent un arc et repassèrent par-dessus les remparts. Une nouvelle fois, Ballista se leva, affrontant la grêle de projectiles, pour guider l'une d'entre elles – à droite, à droite, un peu plus loin – tandis que Maximus et deux des *equites singulares* s'efforçaient de le protéger de leurs boucliers. Une flèche s'enfonça dans la gorge d'un des gardes. Il tomba à la renverse et son sang éclaboussa le groupe, piquant les yeux de Ballista. Les trois grappins relâchèrent leur charge. On entendit le bois éclater tandis que deux des rochers traversaient le toit de la tortue, exposant les hommes à l'intérieur. Ballista se remit à couvert : il était inutile de jouer les héros. Maximus et le garde restant se couchèrent à moitié sur lui.

Il n'eut pas besoin de donner des ordres : il pouvait sentir la résine et le goudron. Tous les matériaux inflammables pouvant être tirés ou jetés depuis les remparts s'engouffrèrent dans le trou béant sur le toit de la tortue. Ballista, souhaitant qu'il leur restât du naphte pour parachever le travail, s'efforçait de contrôler sa respiration et le tremblement de ses mains.

— Oui, oui, oui !

Ouvrant les yeux, il vit Maximus penché à un créneau en train de regarder en contrebas. L'Hibernien levait le poing.

— Ça brûle ! Ça brûle comme un chrétien dans le jardin de Néron !

Ballista leva les yeux vers le *draco* flottant au dessus de la tour. Le vent du sud s'engouffrait dans ses mâchoires de métal et son corps blanc se gonflait, ondulant et claquant comme un serpent. La pluie de projectiles s'était faite moins forte. Maximus avait été rejoint par Mamurra et tous deux regardaient par-dessus les remparts. Demetrius et Bagoas étaient blottis par terre. Le jeune Grec semblait très pâle. Ballista lui donna quelques tapes dans le dos, comme s'il flattait un chien.

— Ils ont leur compte. Ils se carapatent.

Maximus et Mamurra se levèrent. Ballista resta à sa place.

Sans raison apparente, un groupe de filles apparut sur le toit de la tour, très court-vêtues et parées d'un grand nombre de bijoux bon marché. Les flèches avaient cessé de s'abattre et Ballista regarda les filles marcher jusqu'aux remparts. Elles se tenaient en ligne et ricanaient. Dans un beau mouvement d'ensemble, elles remontèrent leurs tuniques autour de leur taille. Interloqué, Ballista se surprit à contempler une rangée de quinze derrières dénudés.

— Foutre ! Qu'est-ce qui se passe ?

Le visage en parpaing de Mamurra se fendit d'un large sourire.

— C'est le 3 mai.

Devant l'incompréhension totale de Ballista, le *prœfectus fabrum* continua.

— Le dernier jour des *Ludi Florales* (les floralies), il est d'usage ce jour-là que les prostituées de la ville s'exposent en public.

Il indiqua du pouce la direction vers laquelle les filles s'étaient tournées.

— Elles honorent les dieux et en même temps, elles montrent aux Sassanides ce qu'ils n'auront pas le loisir d'apprécier.

Tous les hommes sur la tour riaient aux éclats. Seul Bagoas ne s'était pas joint à eux.

— Allez, lui dit Maximus, sois pas bégueule ! Même un Perse comme toi doit avoir envie d'une fille de temps en temps, ne serait-ce que lorsqu'il n'a plus de garçon sous la main.

Bagoas l'ignora et se tourna vers Ballista.

— Montrer ainsi les parties qu'il est indécent de regarder est un présage. N'importe quel *mobad*[76] vous le dira. Cela annonce la chute de cette ville d'incroyants. De la même manière que ces femmes dévoilent aux Sassanides leurs endroits secrets et cachés, la ville d'Arété leur dévoilera les siens.

Pendant un jour et une nuit, une colonne de fumée noire et grasse se déploya vers le nord tandis que le *Khosro-Shapur,* la gloire de Shapur, brûlait. Les flammes alimentées par le grand bélier et sa tortue illuminaient les alentours.

Pendant sept jours, les Sassanides donnèrent libre cours à leur affliction. Jour et nuit, les hommes festoyaient et buvaient, entonnaient des chants funèbres et dansaient leurs tristes rondes en cercle, se tenant par les épaules et tournant lentement. Les femmes se lamentaient, déchiraient leurs vêtements, se frappaient la poitrine. Les sons portaient loin à travers la plaine.

Puis, pendant deux mois, les Perses ne firent rien – du moins ne se consacrèrent-ils pas activement au siège. Ils creusèrent cependant un fossé et élevèrent un petit talus autour de leur camp, en l'absence de bois pour construire une palissade. Des groupes de sentinelles montées furent cantonnés au-delà des ravins nord et sud ainsi que sur la berge opposée du fleuve. Des groupes de cavaliers effectuaient des sorties, vraisemblablement pour reconnaître le terrain ou se procurer de la nourriture. De temps à autre, par une nuit sans lune, de petites escouades s'approchaient à pied des murs de la ville et décochaient une soudaine volée de flèches dans l'espoir de surprendre un ou deux gardes sur les remparts ou des piétons au-delà, dans les rues. Cependant, pendant deux mois, les Sassanides ne se risquèrent plus à attaquer et n'entreprirent pas non plus de travaux de siège. Pendant le reste du mois de mai, tout le mois

[76] 5. Prêtre sassanide.

de juin et une partie du mois de juillet, les Perses semblèrent attendre quelque chose.

« Mais qu'est-ce que je fiche ici ? » Les pensées du légionnaire Castricius ne prenaient pas un tour léger. « C'est le 24 mai, l'anniversaire du prince impérial Germanicus, mort depuis longtemps – en mémoire de ce bon Germanicus, une petite prière. C'est mon anniversaire et je suis là, au beau milieu de la nuit, terré dans des buissons humides. »

Un petit vent frais du nord-est traversait l'Euphrate, faisant bruire les roseaux. On n'entendait guère que le flot impétueux du grand fleuve, les gargouillements et bruits de succion de l'eau battant contre la berge. Une forte odeur de terre humide et de végétation pourrissante flottait. Dans le ciel, des lambeaux de nuages ne parvenaient pas à couvrir la lune, telle une mauvaise cape sur le corps d'un mendiant. Devant les yeux de Castricius, une toile d'araignée s'irisait sous le clair de lune.

« C'est mon anniversaire, j'ai froid, je suis fatigué et j'ai peur. Et tout est de ma faute. » Castricus se déplaça légèrement, éloignant du sol une fesse mouillée, et fut immédiatement rappelé à l'ordre par le « chut ! » de l'homme qui se tenait derrière lui. « Va chier, mon frère », pensa-t-il en reprenant sa position. « Pourquoi ? Pourquoi suis-je toujours aussi bête ? Un petit *optio* zélé comme Prosper demande des volontaires – cela pourrait être un peu dangereux, les gars – et mon bras se lève comme la tunique d'une putain. Pourquoi est-ce que je n'apprends jamais ? Pourquoi est-ce que je me sens obligé de prouver que je suis un dur, prêt à tout, qui n'a peur de rien ? » Castricius franchit en esprit les années et les milles qui le séparaient désormais de son enfance à Nemausus[77] et pensa à son professeur à l'école. « Tu finiras sur la croix », lui disait souvent le *pœdagogus*. Mais Castricius avait été envoyé à la mine. Il frissonna en y repensant. « Si je peux survivre aux mines, alors je peux survivre à tout. Clair de lune ou pas, cette nuit sera une promenade dans un *paradis* perse comparée aux mines. »

[77] 6. Nîmes.

Le soldat de l'avant se retourna et indiqua d'un geste qu'il était temps d'y aller. Castricius se leva sur ses jambes raides. Courbés en deux, ils avançaient vers le sud à travers les roseaux. Ils essayaient de se déplacer sans bruit, mais ils étaient trente : sous leurs pas, la boue produisait un crissement mouillé, les accessoires de métal cliquetaient à leur ceinture, un canard s'envola brusquement dans un battement d'ailes sonore. « Et comme nous avons le vent dans le dos, le bruit que nous faisons parviendra jusqu'aux Perses », pensa Castricius. Le clair de lune, le bruit, et un officier inexpérimenté – tous les ingrédients d'un désastre, en somme.

Ils finirent par atteindre la paroi rocheuse. Le jeune *optio,* Gaius Licinius Prosper, leur fit signe de commencer à grimper. « Si je meurs pour satisfaire tes ambitions, je reviendrai te hanter », pensa Crasticius, tandis qu'il plaçait sur son dos son bouclier porté en bandoulière et commençait l'ascension. Depuis que le jeune *optio* avait déjoué l'attentat contre les greniers, il ne cachait pas son ambition. Au bord du fleuve, le versant opposé du ravin sud était assez escarpé et c'était ce qui avait attiré l'attention de Prosper : « Les Sassanides ne s'attendront jamais à un raid venant de cet endroit. » « Eh bien, on va bientôt savoir si tu avais raison, jeune homme. »

Castricius arriva au sommet parmi les premiers. Il n'avait pas le vertige et était bon grimpeur. Il regarda par-dessus le bord du ravin. Le premier des feux de camp perses se trouvait à environ cinquante pas. Il aperçut tout autour les silhouettes des hommes endormis enveloppés dans leurs couvertures. Aucune sentinelle n'était en vue. On entendait au loin, par bribes, des hommes parler, rire et chanter. À proximité, personne ne semblait éveillé.

Lorsque la plupart des hommes l'eurent rattrapé, Prosper dit seulement « Maintenant ». Il y eut un moment de flottement tandis que tout le monde se hissait par-dessus le bord du ravin, se levait, détachait son bouclier et dégainait son épée. Comme par miracle, les Sassanides continuèrent à dormir.

Sans qu'il fût besoin de leur en donner l'ordre, les volontaires, éclairés par la lune, en ordre dispersé, entreprirent de franchir les cinquante pas qui les séparaient du feu de camp.

« Avec de la chance, beaucoup de chance, ça devrait marcher », pensa Castricius. Il allongea le pas et se mit à courir avec les autres. Il choisit son homme : enveloppé d'une cape rouge, le bonnet baissé sur le visage, toujours inerte. Il brandit sa *spatha*.

Au moment où son épée toucha la forme immobile, il sut que les choses allaient terriblement mal se passer : ils étaient tombés dans un piège et il allait probablement y laisser la peau. La lame s'enfonça dans le mannequin de paille. Aussitôt, Castricius s'accroupit, le bouclier levé – juste à temps. La première volée de flèches s'abattit sur les Romains. Leurs pointes percutaient les boucliers, rebondissaient contre les cottes de maille et les casques en métal, s'enfonçaient dans les chairs. Des hommes hurlèrent.

Un choc à la tempe gauche projeta Castricius à terre. Il mit un moment à se rendre compte, tandis qu'il ramassait son épée, que c'était une flèche, qu'ils étaient pris entre deux feux.

— Tortue, en formation de tortue ! cria Prosper.

Plié en deux, Castricius se traîna jusqu'à l'*optio*. Une flèche frôla son nez. Près de lui, un homme sanglotait, appelant sa mère en latin.

Une sonnerie de buccin, haute, claire et victorieuse retentit dans la confusion de la nuit. Les flèches cessèrent de pleuvoir. Les Romains regardèrent autour d'eux ; ils n'étaient plus qu'une vingtaine, en groupe épars plutôt qu'en formation rapprochée de tortue.

Le buccin sonna à nouveau et fut suivi par un chant qui allait s'amplifiant : « Pe-roz ! Pe-roz ! Victoire ! Victoire ! » Une vague de guerriers sassanides sortit de l'ombre. La lueur du feu se reflétait sur leurs armures, sur la longue, longue lame de leurs sabres, dans leurs regards meurtriers.

— Putain, il y en a des centaines ! fit une voix.

Comme une vague déferlant sur le rivage, les Perses furent sur eux. Castricius para le premier coup avec son bouclier puis, paume vers le haut, frappa de droite à gauche, très bas. La *spatha* passa sous la garde de son adversaire, lui entamant la cheville. L'impact ébranla le bras de Castricius. Le Sassanide tomba, aussitôt remplacé par un autre.

Le nouvel adversaire leva son épée au-dessus de sa tête et l'abattit sur le bouclier de Castricius qui le sentit et l'entendit se fendre sous la violence du coup. À sa gauche, un Romain se fendit pour toucher le Perse à l'aisselle. Des étincelles jaillirent et la pointe de la *spatha* dérapa sur la cotte de maille. Avant que Prosper pût reculer, un autre sabre sassanide étincela et lui trancha la main droite. Castricius regarda, horrifié, le jeune *optio* chanceler, puis s'agenouiller, sa main gauche tenant le moignon de son bras droit, sa bouche ouverte en un cri silencieux. Il y avait du sang partout. Les deux Sassanides s'avancèrent pour achever l'officier. Castricus se retourna et courut.

Ses bottes martelant le sol, il revint à toute vitesse vers le ravin. Il jeta son bouclier, lâcha son épée et se jeta par terre de biais. Sa glissade l'amena jusqu'au bord ; en se tordant, il amena ses jambes au-dessus du vide, ses doigts cherchant désespérément une prise. L'espace d'un instant, il crut avoir mal évalué sa vitesse, pensa qu'il allait glisser sans pouvoir s'arrêter et tomber jambes en avant. À cet endroit, il y avait un à-pic de cent pieds. S'il tombait, il était mort. Il sentit ses ongles s'arracher et eut horriblement mal, mais il avait une prise. Il descendit la paroi rocheuse en tâtonnant ; souvent, ses pieds dérapaient et il restait accroché par les mains, les jambes pendant dans le vide.

Du haut de la tour sud-ouest, bien qu'il fût à au moins quatre cents pas, Ballista vit le piège se refermer bien avant ceux qui allaient y être pris ; il entendit la vibration de la corde des arcs, les cris des soldats, les deux sonneries de buccin.

— Merde, dit-il succinctement.

— Nous devons les aider, bredouilla Demetrius.

Ballista ne répondit pas.

— Nous devons faire quelque chose, reprit le jeune Grec.

— Si seulement nous le pouvions, dit Maximus. Mais il n'y a rien à faire. Le temps de rassembler des troupes et de les amener là-bas, tout sera déjà fini. De toute façon, on ne peut pas se permettre de perdre d'autres hommes.

Ballista observa quelques instants la scène en silence, puis déclara qu'ils devraient se rendre à la porte du petit mur sud, au bord du fleuve, au cas où il y aurait des survivants. Tandis qu'il descendait les marches de la *Porta Aquaria*, il tournait et retournait les choses dans son esprit.

Les préceptes inculqués par ses mentors en matière de défense des places fortes l'avaient poussé à agir : une défense passive est une absence de défense. Non seulement elle laisse l'initiative, la dynamique, à l'assaillant, mais elle sape la discipline des assiégés, leur volonté même de résister. Et donc, depuis que le grand bélier avait brûlé, Ballista avait souvent constitué des escouades pour des raids nocturnes. Mais le cœur n'y était pas.

La mort d'Antigonus avait changé les choses. Il avait perdu un maître des opérations clandestines. Il lui manquait terriblement. Ballista pensa à la manière magistrale dont il avait éliminé les Sassanides bloqués sur l'île de l'Euphrate après l'échec du premier assaut sur la ville : vingt Perses morts et aucune perte du côté des Romains. Cette nuit-là, la mort avait surgi de la haute frange de roseaux et frappé les Sassanides terrifiés avec une célérité et une efficacité stupéfiantes. Depuis lors, les incursions nocturnes n'avaient eu que des résultats mitigés, en dépit des efforts de ceux qui y prenaient part. Parfois, ils étaient repérés et devaient abandonner la mission. Souvent, le raid se soldait par des pertes équivalentes dans les deux camps. Et cette nuit, le fiasco avait été complet. Quelles qu'eussent été les prescriptions des traités de stratégie et celles de ses mentors, Ballista n'organiserait plus de raids.

Debout, à côté de la porte enchâssée dans le mur, il pensait à Antigonus. Étrange comment en si peu de temps, il s'était attaché à lui. C'était bien là l'une des singularités de la guerre : elle tissait très vite des liens solides entre des hommes que tout séparait, et la mort les rompait plus rapidement encore. Il se souvint du boulet emportant la tête d'Antigonus, de son corps décapité qui, pendant quelques instants, était resté debout, du flot de sang.

Les poumons en feu, les membres douloureux, la sueur lui coulant dans les yeux, Castricius se rua dans le lit de roseaux. Il

avait jeté son casque, arraché sa cotte de maille lorsqu'il était parvenu au pied de la falaise. Son seul espoir résidait dans la fuite. Il courut et courut encore, les palmes des dattiers bruissant au-dessus de sa tête ; il trébuchait lorsque des racines s'enroulaient autour de ses jambes et s'étala même de tout son long dans la boue, le souffle coupé. Luttant contre l'épuisement et le désespoir qui le poussaient à rester là, il se leva à grand-peine et continua à courir.

Soudain, sans que rien ne l'en eût averti, Castricius émergea du lit de roseaux. Devant lui, sous le clair de lune, la roche nue du fond du ravin et, plus loin, un groupe de torches le long du petit mur et autour de la porte. Il n'entendait pas de poursuivants, mais se remit à courir : il eût été dommage d'être arrivé jusque-là seulement pour se faire tuer, si près du but.

Ils l'entendirent avant de le voir ; la respiration haletante, les pieds qui traînaient. Un homme désarmé, couvert de boue, les mains en sang, apparut dans le cercle de lumière.

— Tiens donc, je ne rêve pas, c'est bien notre Castricius, le rat des tunnels, dit Maximus.

L'été succédait au printemps et les déserteurs des deux camps se glissaient dans les ravins ou traversaient furtivement la plaine. C'était là une caractéristique de la guerre de siège qui ne manquait jamais d'étonner Ballista. Un siège avait beau être voué à l'échec, il y aurait toujours des assiégés pour rejoindre les assaillants. De la même manière, une forteresse pouvait bien être condamnée, sans l'ombre d'une chance de tenir, cela n'empêchait nullement certains assiégeants de tout risquer pour rejoindre les hommes encerclés. Demetrius dit qu'il se souvenait avoir lu dans *La Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe[78] que des déserteurs de l'armée romaine avaient pénétré dans Jérusalem quelques jours seulement avant que la ville ne fût prise et incendiée. Il y avait bien sûr une explication à cela. Les armées étaient composées d'un très grand nombre d'hommes très violents et il y en avait toujours parmi eux pour commettre des crimes punis de la peine capitale. Pour se soustraire à une

[78] 7. Historien juif de langue grecque, 37-100 de notre ère.

condamnation à mort ou pour en reculer un peu l'échéance, ils étaient capables des actes les plus étranges. Pourtant, Ballista ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi ces hommes, particulièrement parmi les assiégeants, ne tentaient pas plutôt de s'enfuir et de se cacher, de trouver un endroit lointain où ils pourraient se réinventer.

Un filet de déserteurs sassanides se déversait ainsi dans Arété, jamais plus d'une vingtaine, bien que l'on soupçonnât que d'autres eussent été liquidés par les premiers gardes qu'ils avaient rencontrés. Ils étaient source de nombreux problèmes. Ballista et Maximus consacraient beaucoup de temps à les interroger. Bagoas avait l'interdiction formelle de leur parler. Il s'avérait impossible de distinguer les authentiques demandeurs d'asile des espions et des saboteurs. Finalement, après en avoir fait défiler quelques-uns le long des remparts pour semer le trouble dans l'esprit de l'assiégeant, Ballista ordonna qu'ils fussent enfermés dans un baraquement à côté du *campus martius*. Un problème supplémentaire dont on se serait bien passé. Dix légionnaires de la centurie de réserve cantonnée là, celle d'Antoninus Posterior, durent être affectés à leur surveillance. Il fallait aussi leur donner à manger et à boire.

Au début, un grand nombre d'hommes s'enfuyaient d'Arété. Mais cette tendance ne perdura pas longtemps. Les Sassanides avaient une façon sommaire de s'en occuper. Ils érigeaient une ligne de pieux effilés dans la plaine : les déserteurs y étaient empalés, la pointe du pieu dans l'anus. L'intention était d'offrir à la vue des assiégés un spectacle horrible et les Sassanides y parvenaient. Certaines des victimes survivaient pendant des heures. Les pieux avaient été plantés juste à portée de l'artillerie, pour narguer les Romains et les pousser à abréger les souffrances de leurs anciens compagnons. Ballista donna l'ordre de ne pas gâcher les munitions. Quelques jours plus tard, les Sassanides descendaient les cadavres et les décapitaient. L'artillerie propulsait alors les têtes par-dessus les murs de la ville. Les corps étaient jetés aux chiens.

Si tant est que les Perses eussent un autre mobile que la simple délectation à infliger les pires souffrances, Ballista présumait qu'ils souhaitaient décourager toute personne de

quitter Arété afin que les réserves de nourriture fussent mises à contribution le plus possible. S'ils pensaient provoquer ainsi une pénurie, ils allaient être déçus. La politique de stockage de nourriture mise en place par Ballista, dans les mois qui précédèrent le siège, avait bien fonctionné. La bonne gestion des réserves permettrait à Arété de tenir au moins jusqu'à l'automne.

Cette relative abondance de nourriture fut encore renforcée par l'arrivée d'un bateau chargé de grain. Il venait de Circesium, la plus proche des villes tenues par les Romains en amont. La descente du fleuve sur une cinquantaine de milles n'avait pas été une promenade de santé. Les cavaliers sassanides étaient présents en nombre sur les deux berges. Heureusement pour l'équipage, l'Euphrate, bien que sinueux, était assez large pour que le bateau se tînt hors de portée de flèches pendant la majeure partie du voyage. Il amarra en face de la *Porta Aquaria* le 9 juin. L'ironie voulût que le jour des *Vestalia* fût une fête pendant laquelle les boulangers étaient en congé.

L'équipage semblait quelque peu désappointé. Ayant couru des risques considérables, il s'était attendu à un accueil plus triomphal. Pourtant, à bien des égards, l'arrivée du bateau fut vécue comme une sorte déception par la garnison assiégée d'Arété. Sa cargaison de grain était bienvenue, mais pas essentielle. Lorsqu'on avait vu le bateau s'approcher, tout le monde avait espéré qu'il amènerait des renforts. L'équipage de dix légionnaires transférés de la Legio IIII était bien loin de répondre aux attentes.

Ballista, qui n'avait jamais vraiment cru à l'arrivée de renforts, avait cependant espéré que le bateau acheminerait des lettres. Il y en avait une. Elle émanait du gouverneur de Cœlésyrie, son supérieur tout symbolique. Elle était datée de près d'un mois auparavant et avait été écrite sur la route d'Antioche. « Aucun risque de rencontrer de vilains Perses là-bas », comme l'avait dit Demetrius d'un ton acerbe.

La lettre se voulait porteuse de merveilleuses nouvelles. L'empereur Gallien, ayant écrasé les Barbares sur le Danube, avait élevé son fils aîné, Publius Cornélius Licinius Valerianus, à la dignité d'empereur. Le nouveau César resterait sur les bords

du Danube pendant que le très vénérable Augustus Gallienus parcourrait la région du Rhin. En Asie Mineure, les dieux avaient manifesté leur amour pour l'empire, un amour engendré par la piété des empereurs, en provoquant la crue du fleuve Rhyndacos[79] et en sauvant par-là même la ville de Cyzique d'une attaque des pirates goths.

La lettre du gouverneur ne contenait rien d'autre, à part des conseils et encouragements éculés : « Restez sur vos gardes, continuez à œuvrer pour l'empire, rien ne vaut la *disciplina*. » Ballista avait espéré un message des empereurs, quelque chose à l'encre pourpre orné du sceau impérial qu'il pourrait montrer pour remonter le moral des troupes, quelque chose qui annoncerait le déploiement certain d'une armée de campagne impériale, l'arrivée imminente de renforts, peut-être même la date prévue de la levée du siège. Être informé que la bonne vieille *virtus* romaine prévaudrait toujours n'était pas d'une grande utilité.

Une conversation privée autour de quelques coupes de vin avec les légionnaires du bateau mit les « merveilleuses nouvelles » en contexte et peignit un tableau beaucoup plus sombre de la situation générale. Loin d'avoir écrasé les Barbares sur le Danube, Gallien avait dû acheter la paix aux Carpes, la tribu qu'il combattait, afin de se rendre dans la région du Rhin où Francs et Alamans provoquaient des ravages. Le nouveau César n'était qu'un enfant, un symbole laissé au bord du Danube où le vrai pouvoir était aux mains du général Ingenuus. La crue du Rhyndacus avait peut-être sauvé Cyzique, mais rien n'avait empêché les Goths de mettre à sac les villes de Chalcédoine, Nicomédie, Nicée, Pruse et Apamée. Toute l'Asie Mineure était menacée. Le général Félix accompagné par le grand ingénieur de siège Celsus, avaient été envoyés pour protéger Byzance. Valérien, lui-même, à la tête de la principale armée de campagne était entré en Cappadoce pour tenter de bouter les Goths hors de l'Asie Mineure.

Aussi déplorables que fussent les nouvelles des affaires publiques, Ballista était plus déçu encore qu'il n'y eût pas de

[79] L'actuel fleuve Nilüfer, en Turquie.

lettre de Julia. Sa femme lui manquait beaucoup. Qu'une lettre d'elle écrite à Rome ou en Sicile fût parvenue jusqu'aux confins orientaux de l'*imperium,* à Circesium puis sur le bateau, relevait du domaine du possible. Julia y aurait joint comme toujours un dessin de leur fils, un gribouillage d'une telle abstraction que seul le garçonnet aurait pu dire ce qu'il représentait. Cela faisait dix mois que Ballista n'avait pas vu son fils. Il devait avoir beaucoup grandi et changé, mais peut-être pas au point de ne pouvoir le reconnaître.

Ravalant sa déception, Ballista se consacra à la répartition des maigres ressources dont il disposait pour défendre la ville. Les dix nouveaux légionnaires rejoignirent la centurie de Lucius Fabius à la *Porta Aquaria,* au motif que leur expérience de bateliers pourrait y être plus utile qu'ailleurs. Les pertes avaient été étonnamment légères le jour où le grand bélier avait brûlé et, depuis lors, seuls quelques hommes étaient tombés sous les volées de flèches sporadiques des Perses ou lors d'incursions malheureuses, jusqu'au désastre au cours duquel le jeune *optio* Prosper avait perdu la vie. Les centuries de la Legio IIII postées sur la muraille ouest, devant le désert, comptaient toujours presque cinquante hommes chacune et les turmes de la Cohors XX, une quarantaine. Ballista en avait renforcé les effectifs par une centaine d'archers conscrits du *numerus* de Iarhai. Il espérait que servir aux côtés de l'armée régulière instillerait chez les conscrits un surcroît de détermination et de compétence. Mais il avait bien conscience qu'il pourrait en être autrement, que le relâchement de la discipline chez les conscrits pouvait se propager aux soldats réguliers. Jusqu'à maintenant, les choses prenaient la tournure souhaitée, mais il aurait aimé qu'Iarhai apparût plus souvent sur les remparts. Le synodiarque grisonnant semblait se désintéresser de plus en plus des affaires du siège.

Le plein été approchait et la température ne cessait de grimper. Depuis les murs d'Arété, on voyait souvent se former des mirages vibrant dans la chaleur du désert, rendant les distances difficiles à évaluer, masquant les mouvements des Perses. Pour un homme du Nord, la chaleur était presque intolérable. Dès que l'on enfilait ses vêtements, ils devenaient

aussitôt trempés de sueur ; les baudriers et les bretelles des armures frottaient, mettant la peau à vif. Mais ce n'était pas le pire. La poussière s'insinuait partout, dans les yeux, les oreilles, la bouche, dans les pores de la peau, on la respirait : tous ceux qui n'étaient pas originaires de la ville étaient affligés d'une toux sèche et persistante. Et puis il y avait les mouches et les moucherons bourdonnant sans cesse, piquant, recouvrant chaque morceau de nourriture, s'agglutinant sur le bord de chaque coupe.

Il n'y avait guère que deux moments dans la journée où la chaleur au dehors se faisait moins infernale : le soir, la température baissait tandis qu'une brise plus fraîche soufflait sur l'Euphrate et que le ciel prenait brièvement une teinte de lapis-lazuli ; juste avant l'aube, lorsque le ciel traversé par les faisans et les perdrix prenait cette délicate teinte rose avant que le soleil s'élevât au-dessus de l'horizon et commençât à châtier les hommes.

À midi, le 6 juillet, premier jour de la fête des *Ludi Apollinares,* Ballista était étendu dans le *frigidarium* pour échapper à l'implacable chaleur. Les thermes étant ceux, privés, attenant au palais du *Dux Ripæ,* il se trouvait seul. Castricius, son nouveau porte-étendard, entra et lui adressa un salut impeccable.

— Un grand nuage de poussière a été aperçu au sud, de notre côté du fleuve ; il se dirige vers nous.

Lorsque Ballista eut pris son poste habituel au-dessus de la porte de la Palmyrène, la haute et dense colonne de poussière isolée avait déjà pris une dimension qui ne laissait guère de doute sur ce qui pouvait en être la cause : un immense cortège d'hommes et d'animaux remontant le fleuve. Vraisemblablement, son avant-garde atteindrait le camp sassanide le lendemain en début d'après-midi.

La colonne perse ne perdit pas de temps : dès midi, sa tête approchait du camp. La ligne ininterrompue de chameaux s'étendait à perte de vue. Ils avançaient d'un pas chaloupé, tous lourdement chargés ; certains tiraient des fardeaux sur le sol. Ballista vit que presque aucune troupe ne les accompagnait. Les Sassanides étaient suprêmement confiants.

— Qu'est-ce que c'est ? Il semble n'y avoir que très peu d'hommes armés. C'est sûrement bon signe.

Plusieurs soldats sourirent en entendant Demetrius.

— Malheureusement non, dit Ballista. Ils disposent déjà de tous les guerriers dont ils pourraient avoir besoin.

— Ils doivent même en avoir plus qu'ils ne le voudraient, dit Mamurra. Leur supériorité numérique est telle qu'ils se passeraient volontiers de quelques bouches à nourrir. Et le risque de peste est toujours plus important avec une armée très nombreuse.

— Alors ces chameaux apportent de la nourriture ? demanda Demetrius.

— Je ne pense pas que nous ayons cette chance, dit Ballista en essuyant la sueur de ses yeux. J'ai bien peur qu'ils n'amènent du bois.

Les soldats qui se trouvaient non loin approuvèrent gravement de la tête mais, voyant que le jeune Grec ne semblait pas plus avancé, Ballista reprit :

— L'une des raisons pour laquelle nous avons joui d'une relative tranquillité, la chose qui a empêché les Perses de ne rien entreprendre contre nous, ces deux derniers mois, est le manque de bois dans les environs. Nous avons brûlé le peu qu'il y avait avant qu'ils n'arrivent. Or presque tous les travaux de siège requièrent du bois : il en faut pour construire des engins, des tours, des béliers, des échelles, des mantelets, des tortues et toutes sortes d'écrans. Et il en faut aussi pour étayer les galeries de sape. Prendre une ville exige de disposer de beaucoup de bois – à moins, bien sûr, d'offrir des sacs d'or aux assiégés en échange de leur départ.

— Si seulement, *Dominus*, si seulement, dit Castricius.

— Oui, en effet, *Draconarius*. Dommage que ces bâtards de Sassanides soient si assoiffés de sang qu'ils préféreraient nous empaler plutôt que nous soudoyer.

La dernière des caravanes mit deux jours pleins avant d'arriver à destination. Le camp perse s'étendait maintenant sur toute la plaine jusqu'aux collines. Les chameaux blatéraient, les hommes criaient, les buccins sonnaient. Bien que tout semblât chaotique, une certaine organisation devait présider à toute

cette agitation car, en l'espace d'une journée, les charpentiers étaient au travail, les feux des forges de campagne mobiles étaient allumés et une suite de chameaux déchargés se dirigeait vers le nord-ouest.

Les chameaux revinrent le lendemain. On voyait des équipes d'hommes décharger des briques. Cette fois-ci, ce fut au tour de Mamurra, le *prœfectus fabrum,* d'expliquer à Demetrius les subtilités de la poliorcétique.

— Ils vont construire une rampe de siège pour essayer de passer par-dessus la muraille. Généralement, une rampe, un *agger,* se construit avec de la terre et des gravats. Mais le sol, par ici, est constitué de sable et ils s'y enfonceraient comme Maximus dans une de ses putains ; il faut donc des murs de soutènement, c'est pourquoi ils ont besoin de briques. Ces bâtards ne sont pas restés là à rien faire comme nous le croyions. Ils ont fabriqué des briques de terre séchée quelque part, probablement dans l'un des villages des collines au nord-ouest. Avec tout ce bois, ils fabriquent des *vinæ,* des abris mobiles pour les pauvres bougres qui vont devoir construire la rampe, et des engins de jet pour essayer de détruire nos balistes et d'empêcher que nous les tuions tous.

— Thucydide raconte qu'il a fallu soixante-dix jours aux Spartiates pour construire leur rampe de siège à Platées, dit Demetrius, la voix pleine d'espoir.

— Si nous parvenons à les retarder autant, nous pourrons nous estimer heureux, répondit Mamurra.

— N'y a-t-il rien que nous puissions faire pour les arrêter ?

Ballista écrasa une mouche sur son bras.

— Il ne faut pas désespérer.

Il examina l'insecte écrasé avant de lui donner une pichenette.

— J'ai pensé à quelque chose qui pourrait marcher.

Pendant la nuit du 20 juillet, les Sassanides avancèrent leur artillerie, trente balistes, à portée de l'extrémité sud de la muraille du désert. Au lever du soleil, ils les avaient mises en batterie derrière d'épais écrans à quelque deux cents pas des murs. Le duel d'artillerie recommença. Dès midi, de longues lignes de *vinæ* étaient en place ; dessous, on creusait trois longs

tunnels devant lesquels le début de la rampe commençait à apparaître. La longue période d'inactivité était terminée. Le siège d'Aréte entrait dans une phase nouvelle et capitale.

— Tu ressembles à un homme offrant un petit pain à un éléphant. Approche donc et donne-la-moi.

Bien que Ballista eût le sourire aux lèvres, le médecin semblait terrifié. C'était un civil. Sa mauvaise tunique suggérait qu'il n'était pas au sommet de sa profession. Il tenait la flèche à deux mains ou plutôt il tendait les deux bras, paumes en l'air, la flèche reposant dessus. Toute son attitude semblait dire : « Je n'ai rien à voir là-dedans. »

Voyant que le médecin n'allait pas s'approcher, Ballista s'avança lentement. Sans faire de mouvement brusque, comme s'il avait affaire à un cheval rétif, il se saisit de la flèche et se mit à l'examiner attentivement. Au premier abord, elle semblait tout à fait ordinaire : environ deux pieds et demi de long, avec une pointe barbelée à trois lames d'environ deux pouces. Sur cette dernière, on voyait encore du sang et des restes de chair. Comme toutes les flèches orientales, le fût était composé de deux parties ; la première, au bout de laquelle se trouvait l'empennage, était en bois et allait en s'amincissant. Elle était fixée à une tige de roseau plus longue. La jonction était renforcée par un lien de tendon animal. Le fût était décoré de trois anneaux peints, un noir et deux rouges. Ce qu'il restait des trois plumes formant l'empennage n'était pas coloré, mais d'un blanc naturel. « Probablement des plumes d'oie », pensa Ballista.

Le fût de la flèche comportait diverses coupures et entailles, sans doute les traces laissées par les instruments crochus et hideux, quels qu'ils fussent, dont le médecin s'était servi pour l'extraire. Mais ce qui la rendait si particulière et potentiellement si intéressante, c'était la bande de papyrus qui s'en détachait. Elle avait été enroulée tout au bout de la flèche, les plumes de l'empennage collées dessus. Elle mesurait environ trois pouces de long sur un demi de large. L'envers était couvert de caractères grecs, l'écriture petite et nette. Il n'y avait pas de ponctuation, mais rien de plus normal. Ballista essaya de la lire

sans parvenir à isoler un mot. Ce n'était qu'une suite apparemment aléatoire de lettres grecques. Il détacha le message codé et le tendit à Demetrius.

— De qui as-tu extrait cette flèche ?

Le médecin avala sa salive avec effort.

— Un soldat du *numerus* d'Ogelos, *Kyrios,* un des conscrits.

L'homme se tut. Il était en sueur.

— Pourquoi est-il venu te voir ? Deux de ses collègues soldats l'ont amené, *Kyrios*. Ils l'avaient d'abord emmené voir le médecin du *numerus,* mais il était ivre.

L'homme se redressa.

— Je ne me soûle jamais, *Kyrios*.

L'homme rayonnait, mais il suait toujours.

— Et sais-tu où il se trouvait lorsqu'il a reçu la flèche ?

— Oh oui ! Ses amis me l'ont dit. Ils disaient qu'il avait toujours été malchanceux. Il n'était pas sur la muraille, même pas de garde. Ils avaient bu au Cratère pendant toute la soirée. Ils retournaient dans leurs quartiers, dans la tour à l'est de la poterne. Ils traversaient l'esplanade quand, vlan, une flèche tirée par-dessus le mur sud lui est arrivée dessus, dans le noir, et lui a transpercé l'épaule.

— Il a survécu ?

— Oh oui ! Je suis un très bon médecin.

Son ton semblait néanmoins suggérer que l'issue heureuse de l'incident l'avait surpris.

— Je vois ça.

Ballista s'approcha. Cette fois-ci, il se tenait tout près de lui, cherchant à l'intimider par sa taille.

— Tu ne parleras de ça à personne, tu m'entends ? Si j'apprends que tu en as parlé…

Il laissa la menace en suspens.

— Non, à personne, *Kyrios*. Je ne dirai rien.

— Bien. Donne le nom du soldat et celui de ses amis à mon secrétaire, et tu es libre de partir. Tu t'es comporté comme un bon citoyen, c'est très bien.

— Merci, *Kyrios,* merci beaucoup.

Il se hâta de rejoindre Demetrius qui avait déjà son stylet en main.

On entendit le souffle d'un gros projectile déchirant l'air, ponctué par un énorme choc. Le médecin sursauta. Un filet de poussière de plâtre se détacha du plafond. Le duel d'artillerie durait maintenant depuis six jours. Il était clair que le médecin ne tenait absolument pas à se trouver si près des lignes, dans cette maison réquisitionnée derrière la muraille ouest. Dès qu'il eut balbutié les noms des soldats, il s'enfuit précipitamment.

Demetrius replia sa tablette à écrire et l'accrocha à sa ceinture. Il ramassa le papyrus et se remit à l'étudier. Ballista traversa la pièce et servit à boire. Il donna une coupe à Mamurra, Castricius et Maximus, en posa une près de Demetrius et, s'asseyant à table, commença à boire la sienne à petites gorgées.

Un autre boulet d'artillerie siffla dans les airs. Le choc ébranla la pièce à nouveau et de la poussière de plâtre tomba du plafond en un mince filet. Mamurra remarqua que l'une des balistes perses tirait trop long. Ballista hocha la tête.

Enfin, Demetrius leva les yeux. Il eut un petit sourire d'excuse.

— Je suis désolé, *Kyrios*. Je ne parviens pas à décoder le message. Du moins, pas tout de suite. La plupart des codes sont vraiment très simples – on remplace la lettre par la suivante dans l'alphabet ou, plus élémentaire encore, on fait une petite marque à côté des lettres devant être lues ou on les écrit à un niveau légèrement différent. Mais j'ai bien peur que celui-ci ne soit pas aussi aisé à percer. Si vous le permettez, je vais le garder pour l'étudier pendant mon temps libre. Je finirai bien par le déchiffrer.

— Merci, dit Ballista.

Il restait assis à boire, perdu dans ses réflexions. Tout le monde gardait le silence. À intervalles réguliers, un nouveau choc ébranlait la maison et une pluie de plâtre venait s'ajouter à la fine couche de poussière recouvrant toutes les surfaces.

Une fois de plus, l'absence d'Antigonus se faisait cruellement sentir : il aurait été idéal pour ce que Ballista avait en tête. Mamurra avait déjà bien trop à faire ; quant à Maximus, il le voulait à ses côtés.

— Castricius, je veux que tu parles aux trois soldats. Tâche de découvrir quand et où l'homme a été touché. Fais-leur jurer le silence. Menace-les un peu pour être sûr qu'ils ne diront rien. Dépêche-toi de parler au blessé avant qu'il ne meure d'une infection.

— *Dominus.*

— Puis choisis trois des *equites singulares* pour qu'ils surveillent discrètement l'endroit où l'incident a eu lieu. Je doute fort que l'un d'entre eux soit touché par une flèche avec un message codé, mais je veux savoir qui fréquente les parages.

Une nouvelle fois, le porte-étendard se contenta d'acquiescer : « *Dominus.* »

— Toute personne rôdant dans le coin peut être notre homme cherchant le message qu'il attendait, mais n'a jamais reçu. Au moins, nous pouvons maintenant être sûrs qu'il y a toujours un traître parmi nous.

Un croissant de lune scintillait bas sur l'horizon. Au-dessus, les constellations apparaissaient lentement – Orion, la Grande Ourse, les Pléiades. C'était le 15 août, les ides du mois. Ballista savait que s'ils vivaient assez longtemps pour voir le coucher des Pléiades en novembre, ils seraient hors de danger.

Un calme profond régnait sur la tour sud-ouest d'Arété, endommagée par les engins ennemis. Tout le monde écoutait. D'habitude, tout semblait anormalement silencieux le soir, lorsque le duel d'artillerie cessait, mais maintenant, alors que l'on tendait l'oreille pour entendre un son particulier, une multitude de bruits déchiraient la nuit au dehors. Quelque part en ville, un chien aboya ; plus près d'eux, un enfant pleurait. Des bruits étouffés provenant du camp sassanide parvenaient à leurs oreilles : le hennissement d'un cheval, des éclats de voix, des bribes d'une mélodie plaintive jouée sur un instrument à cordes.

— Là, vous entendez ? chuchota Haddudad instamment.

Ballista n'entendait rien. Il consulta du regard Maximus et Demetrius qui semblaient indécis dans la pénombre. Ils continuèrent tous à tendre l'oreille. Les bruits nocturnes se faisaient plus rares.

— Tenez, on l'entend encore.

La voix du mercenaire d'Iarhai se réduisait à un murmure.

Cette fois-ci, Ballista pensait bien avoir entendu quelque chose. Il retint sa respiration. Oui, il l'entendait maintenant ; une sorte de grattement, le raclement sourd qu'Haddudad avait décrit. Mais il s'interrompit aussitôt. Ballista se pencha au parapet et mit sa main en cornet autour de son oreille droite. Le bruit avait cessé. S'il avait jamais existé, il était maintenant couvert par celui d'une patrouille perse avançant le long du ravin sud. De la pénombre s'élevait le bruit des pierres délogées, des objets de métal s'entrechoquant, le craquement du cuir. La patrouille devait avoir rencontré des sentinelles en faction. Sur la tour, on entendit chuchoter la formule convenue « Peroz-Shapur » et le mot de passe « Mazda ».

Ballista et les autres changèrent de position et respirèrent profondément, attendant que la patrouille s'éloignât vers la plaine.

Le calme relatif de la nuit s'installa à nouveau. Une chouette hulula, une autre lui répondit. Puis, dans le silence qui suivit, on l'entendit à nouveau : le tintement d'une pioche sur la pierre.

— Tu as raison, Haddudad, ils sont bien entrain de creuser un tunnel.

Ballista écouta à nouveau jusqu'au moment où, derrière lui, quelque part en ville, une porte s'ouvrit et un éclat de rire ponctué de voix fortes retentit, couvrant tous les autres sons.

— Il nous faut envoyer un groupe en reconnaissance pour découvrir où le tunnel commence exactement ; on pourra alors estimer le chemin qu'il va prendre.

— Je suis prêt à y aller. Je peux choisir les hommes demain matin et partir au soir, répondit Haddudad qui chuchotait toujours.

— Merci, mais non.

Ballista était sur le point de faire venir Antigonus puis, il se souvint. Il réfléchit quelques instants.

— Nous ne pouvons pas attendre demain soir. Si nous organisions une escouade de reconnaissance, le traître pourrait en être informé et prévenir l'ennemi ; nos hommes tomberaient

alors dans un piège. Non, il faut que cela soit ce soir, maintenant. J'irai avec Maximus.

Il y eut un silence stupéfait, puis plusieurs voix s'élevèrent en même temps. Calmement mais avec détermination, Demetrius, Haddudad et ses deux sentinelles expliquèrent chacun à leur manière que c'était de la folie. Maximus ne disait rien.

— J'ai pris ma décision. Que personne ne parle de tout cela. Haddudad, tu resteras ici avec tes hommes. Demetrius, va me chercher des cendres ou du liège brûlé et retrouve-nous à la poterne.

Haddudad et ses hommes le saluèrent. Demetrius hésita un instant avant de descendre les marches.

Lorsque Demetrius arriva à la poterne avec le camouflage qu'il était allé chercher dans la maison réquisitionnée servant de quartier général, Ballista avait déjà informé de son plan Coeccius, le décurion, commandant la turme de Cohors XX qui était basée là. Ballista et Maximus allaient sortir par cette porte. Il faudrait la laisser ouverte jusqu'à l'aube, puis la refermer. On ne devait pas la rouvrir, à moins que le *Dux Ripæ* et son garde du corps s'y présentassent de jour et que la sentinelle fût sûre qu'ils étaient seuls. Dans l'éventualité où ils ne reviendraient pas, Acilius Glabrio devait prendre le commandement des défenses d'Arété. Ballista avait laissé de brèves instructions écrites à cet effet.

— C'est un peu comme demander au loup de garder la bergerie, puisque tu penses qu'Acilius pourrait bien être le traître, lui avait dit Maximus en celte.

— Si nous ne revenons pas, cela sera le cadet de nos soucis, avait répondu Ballista dans la même langue.

Ballista se prépara. Il retira son casque, sa cotte de maille et les deux décorations sur son baudrier – la couronne murale et l'oiseau d'or que sa mère lui avait donnés en cadeau d'adieu. Il couvrit ses longs cheveux blonds avec un foulard sombre. Comme il portait toujours des vêtements noirs, il n'eut qu'à noircir son visage et ses avant-bras avec du liège brûlé. Maximus mit un peu plus longtemps. Il tendit à Demetrius les nombreux ornements qui pendaient à sa ceinture, lui adressant un geste de menace indiquant ce qu'il lui ferait s'il venait à les

perdre. Sa tunique étant blanche, il la retira et se fit aider pour noircir son torse musculeux et couvert de cicatrices. Sans plus attendre, ils sortirent par la porte.

Les deux hommes se tinrent un instant immobiles au-dehors, laissant leurs yeux s'accoutumer à la faible lumière des étoiles et du croissant de lune. Ballista donna une bourrade amicale à Maximus qui la lui rendit, ses dents blanches luisant dans la pénombre. Un sentier, plus clair que les rochers tout autour, serpentait au fond du ravin.

Sans un mot, ils se mirent en route ; Ballista en tête, Maximus sur ses talons. Ils se connaissaient depuis longtemps et n'avaient pas besoin de parler. Maximus savait que Ballista, comme c'était la coutume dans les tribus germaniques, avait été envoyé au début de son adolescence chez son oncle maternel pour y apprendre à combattre. Son oncle avait été un chef de guerre réputé de la tribu des Harii. Depuis que Tacite avait écrit son traité *La Germanie,* la réputation de combattants nocturnes des Harii s'était propagée bien au-delà des forêts du Nord. Ils aimaient à combattre par une nuit noire. Avec leurs boucliers noircis, leurs corps peints, leur aspect fantomatique et redoutable, ils instillaient la terreur dans le cœur de leurs ennemis. Tacite allait même jusqu'à affirmer qu'« aucun ennemi ne pouvait supporter vision si étrange et infernale ». Maximus savait que peu d'hommes étaient aussi dangereux dans l'obscurité de la nuit que son *dominus* et ami.

Après un moment, le sentier tournait à droite en direction de la plaine et, continuant à descendre, traversait le flanc du ravin. Ballista et Maximus se trouvaient maintenant parmi les tombes de la nécropole chrétienne. Au-dessus et en-dessous du sentier, ils voyaient les entrées noires des grottes, naturelles ou creusées par la main de l'homme, où les adorateurs du dieu crucifié enterraient leurs morts. Ballista s'arrêta et fit un signe de la main. Ils grimpèrent sur le versant du ravin jusqu'à l'entrée de la grotte la plus proche. À environ trois pieds à l'intérieur, un mur de brique de terre crue scellait la tombe. Toujours en silence, les deux hommes s'accroupirent, le dos au mur, écoutant et observant. Les feux des sentinelles scintillaient en haut du versant opposé du ravin. Des sons presque inaudibles

leur parvenaient de temps à autre. Au fond du ravin, on ne voyait ni n'entendait rien. Aucun bruit de creusement, en tout cas.

Après ce qui sembla être un très long moment à Maximus, Ballista se leva. Maximus fit de même. Ballista se tourna contre le mur, se dégrafa à tâtons et urina.

— Tu ne penses pas que cela pourrait porter malheur de pisser sur leurs tombes ?

L'Hibernien parlait tout doucement.

Ballista, s'efforçant d'éviter ses bottes, mit longtemps à répondre.

— Si je croyais en leur dieu, peut-être. Mais je préfère pisser ici dans le noir que là-bas, à découvert.

— Moi, si j'avais peur, je ne serais pas là, dit Maximus. J'irais labourer la terre ou vendre du fromage.

— Qui ne connaît pas la peur ne connaît pas le courage, répondit Ballista. Le courage c'est avoir peur et faire ce qu'on a faire malgré tout – on pourrait appeler ça « la grâce du mâle sous la contrainte ».

— Foutaises ! dit Maximus.

Ils se remirent en marche sur le sentier.

Tout juste visibles dans la pénombre, d'étroits chemins croisaient le leur des deux côtés. Ballista ignora les deux premiers descendant vers la gauche et s'arrêta au troisième. Après avoir regardé tout autour de lui pour évaluer la distance qu'ils avaient parcourue, il prit à gauche. Ils descendaient toujours, mais revenaient maintenant vers le fleuve. Au fur et à mesure qu'ils approchaient du fond du ravin, Ballista s'arrêtait plus souvent. Il finit par donner le signal de quitter le sentier et de descendre directement le versant du ravin.

La botte de Maximus dérapa, déclenchant une petite avalanche de pierres. Les deux hommes se figèrent. Aucune alerte ne retentit. Au loin, un chacal jappa. D'autres lui répondirent. Ballista avait estimé que, même s'ils faisaient du bruit, ils courraient moins de risques en descendant collés à paroi, l'épée sur le dos, qu'en empruntant l'un des sentiers. S'il avait commandé les gardes sassanides, il aurait placé des

sentinelles en faction à l'endroit où les sentiers débouchaient sur le fond du ravin.

Ils parvinrent en bas sans plus d'incident. Sans s'arrêter, Ballista se dirigea vers le versant sud du ravin. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ils savaient déjà que des Perses patrouillaient dans le noir à cet endroit. Tenant leurs épées loin du corps, ils coururent à petites foulées.

Dès qu'ils atteignirent l'autre versant, ils se mirent à grimper. La paroi était plus raide. Ils l'escaladaient lentement, cherchant leurs prises. Elle devint vite moins escarpée et Ballista fit signe de s'arrêter. Ils reposaient sur le dos, scrutant la pénombre tout autour d'eux, tendant l'oreille. C'est alors qui l'entendirent à nouveau, venant de leur gauche, plus haut, vers la plaine : le martèlement de pioches sur la pierre.

Ils avançaient en crabe le long du versant, prenant garde aux endroits où ils plaçaient leurs mains et leurs pieds. Maximus appréciait la présence d'esprit de Ballista. L'entrée de la mine devait se trouver sur la face nord du ravin, le tunnel progressant vers les murs de la ville. L'attention des sentinelles se porterait donc dans cette direction. En traversant le ravin, Ballista les avait, en fait, amenés derrière les lignes ennemies. Avec de la chance, personne ne les remarquerait s'approcher de ce côté.

Maximus s'efforçait tellement de ne pas faire de bruit qu'il ne vit pas le signal de Ballista et le bouscula. Ce dernier grogna lorsqu'une botte le toucha au mollet. Maximus retint sa respiration. Ils attendirent sans faire plus de bruit.

Avec infiniment de précaution, Ballista se retourna et indiqua d'un geste le versant opposé du ravin. Tout aussi prudemment, Maximus se retourna à son tour. L'entrée de la mine perse se trouvait à mi-hauteur sur la face nord du ravin. Elle était éclairée de l'intérieur par des torches ou des lanternes à la lueur desquelles les silhouettes noires des sapeurs semblaient danser, projetant des ombres démesurément allongées. Le bruit des pioches était clairement perceptible. Devant, on distinguait des hommes actionnant des poulies et des treuils pour retirer les déblais. Ballista se surprit à penser aux légendes du lointain nord, à ces nains ourdissant on ne sait quelle méchanceté au fond de leurs galeries creusées dans la

roche. Il se demanda quelles pensées occupaient l'esprit de Maximus. Probablement celles de toujours : les femmes et la boisson. Les hommes travaillant aux poulies cessèrent leur dur labeur et aussitôt, une sorte de paravent fut tiré, occultant l'entrée du souterrain.

Ballista tourna son regard vers l'obscurité du fleuve jusqu'à ce que sa vision nocturne revînt. Puis, se repérant grâce aux lueurs qui filtraient à travers le paravent et aux contours sombres des remparts de la ville, seulement éclairés par quelques torches, il tenta d'évaluer la position exacte de la mine. Il étudiait attentivement la configuration du terrain, les distances étant infiniment plus difficiles à estimer de nuit. Il sentait Maximus s'impatienter à ses côtés, mais il prit son temps. Il n'y aurait pas de seconde chance. Enfin, il donna une petite tape sur le bras de l'Hibernien et donna le signal du retour.

Avançant en crabe comme précédemment, ils revinrent lentement sur leurs pas. Ballista se montrait extrêmement prudent. Il craignait que le soulagement qu'il éprouvait à l'idée d'être sur le chemin du retour le conduirait à faire un faux pas. Quand il estima qu'ils se trouvaient à peu près à l'endroit où ils étaient montés, il fit signe à Maximus et ils commencèrent leur descente. Cette fois-ci, lorsqu'ils prirent pied au fond du ravin, ils attendirent, sondant l'obscurité. En face d'eux, la silhouette noire de la grande muraille sud d'Arété se découpait dans le ciel, éclairée çà et là par une torche. Sa solidité massive et rassurante semblait une invite silencieuse à regagner la chaleur, la lumière et la sécurité, et Ballista ressentit à nouveau un petit pincement au cœur. Il se ressaisit aussitôt. Après tout, la guerre qu'il menait à l'intérieur des murs n'était qu'une interminable suite de tâches administratives, liste après liste de ressources en hommes et en matériel. C'était ici, dans l'obscurité, que résidait la vraie voie du guerrier. Ici, tous ses sens étaient en éveil.

Aucune menace ne se profilait dans le fond du ravin. Ils n'entendaient rien venir, ne sentaient rien. Ballista donna le signal et ils se mirent en marche à grands pas.

Les deux hommes étaient à mi-chemin lorsqu'ils entendirent la patrouille sassanide s'approcher. Ils se figèrent.

Le versant du ravin était encore trop éloigné pour qu'ils y courussent se réfugier. Ils n'avaient nulle part où se cacher. Les bruits s'amplifiaient : le crissement de nombreuses bottes sur les cailloux, le tintements des armes contre les boucliers et les armures.

Ballista murmura à l'oreille de son garde du corps :

— Ils sont trop nombreux, nous ne pouvons pas les combattre. Il va falloir les embobiner. Tu as intérêt à te souvenir de ton persan.

L'Hibernien ne répondit pas, mais Ballista eut l'impression qu'il souriait. La patrouille perse émergeait de l'obscurité de la berge du fleuve, une forme floue, plus sombre que ce qui l'entourait.

Sans prévenir, Maximus s'avança. D'une voix basse mais qui portait loin, il héla la patrouille : « *Peroz-Shapur !* ». Un silence surpris succéda aux bruits de pas. Les Sassanides devaient s'être arrêtés. Ils ne s'attendaient pas à être contrôlés à cet endroit. Après quelques instants, une voix assez mal assurée répondit : « *Mazda* ». Sans hésitation, Maximus ordonna en persan :

— Approchez et identifiez-vous.

Le bruit des hommes en armes, se déplaçant, reprit.

De la forme sombre aux contours mal définis se détachèrent peu à peu des silhouettes de guerriers. Ballista remarqua que quatre d'entre eux se déployaient de chaque côté de la colonne. Il admirait l'aplomb de Maximus, mais il ne tenait pas à s'en remettre seulement aux belles paroles de l'Hibernien. Lorsque la patrouille ne fut plus qu'à une quinzaine de pas, il s'avança à son tour :

— Halte là ! Identifiez-vous.

Les Sassanides s'arrêtèrent. Les quatre guerriers flanquant la colonne avaient déjà encoché leurs flèches sur leurs arcs à moitié bandés. Le reste de la troupe devait compter une dizaine d'hommes.

— Vardan, fils de Nashbad, commandant une patrouille de guerriers du Suren.

La voix était pleine d'autorité, habituée à commander.

— Et vous qui êtes-vous ? Vous avez un drôle d'accent.

— Titus Petronius Arbiter et Tiberius Claudius Nero.

Lorsque résonnèrent les noms romains, les sabres dégainés des Sassanides luisirent à la lueur des étoiles. Venant des ailes de la colonne, le craquement des arcs qu'on bandait se fit entendre.

— Mariadès, l'empereur légitime de Rome, est notre maître. Shapur, le Roi des Rois lui-même a ordonné que son serviteur Mariadès envoie des hommes en reconnaissance à la faveur de la nuit autour de la poterne de la ville des incroyants.

Il y eut un long silence. Le cœur de Ballista battait la chamade et il avait les mains moites. Enfin, Vardan répondit.

— Et qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas des déserteurs du grand empereur Mariadès ?

Il prononça les mots de « grand empereur » avec force mépris.

— De la pourriture romaine courant rejoindre les ordures de son espèce ?

— Si nous étions assez fous pour vouloir rallier une ville condamnée, nous mériterions de mourir.

— Le monde regorge de fous et beaucoup sont des Romains. Je devrais peut-être vous ramener au camp pour vérifier que tu dis vrai.

— Fais cela, et je viendrai te voir sur le pal demain matin. Je doute que Shapur l'adorateur de Mazda, le roi des rois des Aryens et non-Aryens, apprécie qu'un officier du Suren mette ses ordres en doute.

Vardan s'avança. Ses hommes semblèrent pris au dépourvu. Ils se précipitèrent à la suite de leur chef. Vardan appuya son long sabre sous la gorge de Ballista. Les autres firent cercle autour d'eux. Le commandant écarta son sabre et scruta le visage de Ballista qui ne cillait pas.

— Découvrez la lanterne, je veux voir le visage de celui-là.

Derrière Vardan, un Perse s'affairait.

— Non. Ne faites pas cela !

Ballista concentra dans sa voix toute son expérience du commandement.

— La mission qui nous a été confiée par le grand roi échouera si vous donnez de la lumière. Les Romains sur les

remparts ne manqueront pas de nous voir. Shapur n'obtiendra pas les renseignements et nous mourrons au pied de la muraille.

Il y eut un terrible moment de flottement avant que Vardan fît signe au porteur de lanterne de rester à sa place.

Vardan approcha son visage si près que Ballista sentait son haleine : des effluves d'épices exotiques.

— Même dans le noir, avec ton visage noirci comme un esclave en fuite, je te vois assez bien pour te reconnaître, le moment venu.

Il ponctua ses paroles d'un hochement de tête. Ballista ne bougea pas.

— Si tu me joues un tour, si tu te trouves dans la ville lorsqu'elle sera prise, je te chercherai et nous réglerons nos comptes. C'est moi qui te regarderai te tordre sur le pal.

— Par la volonté de Mazda, cela n'arrivera pas.

Ballista recula d'un pas, gardant ses mains loin du corps.

— La nuit est déjà fort avancée. Si nous devons être de retour à l'aube, il nous faut partir.

Ballista se tourna vers Maximus, indiqua la muraille d'un signe de tête et avança vers le cercle de guerriers sassanides. Les deux guerriers qui lui bloquaient le passage ne bougèrent pas d'un pouce. Ballista se retourna vers Vardan.

— Si nous ne revenons pas, dis à notre maître Mariadès que nous avons fait notre devoir. Souviens-toi de nos noms : Petronius et Nero.

Vardan ne répondit pas, mais à son signal, les deux soldats qui leur barraient la route s'écartèrent. Ballista se mit en marche.

Il est malaisé de marcher normalement quand on se sait observé, plus encore quand on pense que quelqu'un cherche à vous tuer. Ballista se força à ne pas courir. Maximus, que le Père-de-Tout le bénisse, avait emboîté le pas à son *dominus*. L'Hibernien recevrait la première flèche, mais Ballista se sentait malgré tout terriblement exposé.

La portée efficace d'un arc était d'environ cinquante pas, moins dans la pénombre. Quelle distance avaient-ils parcourue ? Ballista commença à compter ses pas, trébucha et s'efforça à nouveau de marcher normalement. Il lui sembla

qu'ils marchaient depuis des heures. Il sentait des contractures dans les muscles de ses cuisses.

Enfin, la paroi du ravin émergea soudain de l'ombre et se dressa devant eux. Les deux hommes se retournèrent et s'accroupirent, cherchant à offrir la plus petite cible possible. Ballista était essoufflé, sa tunique trempée de sueur.

— *Petronius* et *Nero* ? En voilà une putain d'idée ! chuchota Maximus.

— C'est de ta faute. Si tu lisais autre chose que le *Satyricon,* j'aurais peut-être pu penser à d'autres noms. Maintenant, tirons-nous en vitesse. On n'est pas encore à l'abri. Ces bâtards pourraient bien changer d'idée et se lancer à notre poursuite.

Demetrius se tenait debout dehors, juste derrière la poterne. Il s'étonnait de se trouver là. Même si Coeccius, le décurion, et deux de ses soldats se tenaient non loin, son courage ne manquait pas de le surprendre. Une partie de lui-même ne cessait de lui souffler qu'il verrait et entendrait aussi bien, peut-être mieux, sur la tour. Mais il chassa ces pensées. Il ressentait une étrange excitation à se trouver hors les murs, après de si longs mois de confinement.

En compagnie des trois soldats, il observait et écoutait. L'obscurité bruissait de mille friselis ; la fuite furtive d'animaux nocturnes, le soudain battement d'ailes d'un rapace. La brise avait tourné au sud, amenant vers eux des bribes de conversation, des rires, la toux d'un cheval en provenance de la ligne de sentinelles perses de l'autre côté du ravin. Un chacal jappa, aussitôt imité par des congénères. Le tintement des pioches sur la pierre se faisait entendre par intermittence, mais rien n'annonçait l'arrivée de Ballista et Maximus.

Les pensées du jeune Grec le transportaient très loin, vers la morne plaine s'étendant devant les murs de Troie, vers Dolon le Troyen passant son arc en bandoulière sur son épaule, se couvrant d'une peau de loup gris et partant furtivement espionner le camp grec. Les choses s'étaient mal passées pour Dolon. Là-bas, dans la plaine sombre, il avait été pourchassé comme un lièvre par le rusé Ulysse et par Diomède au grand cri de guerre. En larmes, implorant la pitié, Dolon avait révélé

l'emplacement des troupes troyennes. En vain, d'un coup de sabre, Diomède lui avait tranché les tendons du cou. Sa tête avait roulé dans la poussière et son corps fut dépouillé de son arc et de sa peau de loup gris.

Demetrius priait les dieux avec ferveur pour que Ballista et Maximus ne connussent pas le sort de Dolon. Si le jeune Grec avait eu à portée de main les poésies d'Homère, il s'en serait servi pour chercher à connaître la tournure que prendraient les événements. C'était une méthode de divination bien connue que de choisir au hasard un vers de l'Iliade et de voir comment le divin Homère éclairait l'avenir.

Demetrius fut brusquement ramené à la réalité par le bruit d'une patrouille perse avançant au fond du ravin depuis le fleuve. Il entendit la formule convenue « Peroz-Shapur » et le mot de passe donné en réponse « Mazda », puis un échange de paroles en persan. Demetrius, comme ses trois compagnons, se retrouvèrent au bord du ravin, penchés en avant, tendant l'oreille pour entendre ce qui se disait en contrebas. C'était inutile. Il ne connaissait pas un mot de persan.

Demetrius sursauta lorsqu'un faisceau de lumière les éclaira depuis la poterne. Il se retourna. La silhouette d'Acilius Glabrio se dressait devant la porte. La lumière de la torche se reflétait sur la cuirasse dorée du patricien, moulée pour ressembler au torse d'un athlète ou d'un héros. Il était tête nue. Les boucles de sa coiffure élaborée brillaient. Son visage était dans l'ombre.

— Dieu des Enfers ! que se passe-t-il ici ?

Acilius Glabrio semblait en colère.

— Décurion, pourquoi cette porte est-elle ouverte ?

— Ce sont les ordres, *Dominus*. Les ordres du *Dux*.

— Balivernes ! Il a ordonné que cette porte reste toujours fermée.

— Non, *Dominus*. Il m'a dit de la laisser ouverte jusqu'à l'aube.

Le décurion semblait intimidé par la fureur de son supérieur.

— Et pour quelle raison aurait-il fait cela ? Pour permettre aux Perses d'entrer plus facilement ?

— Non… non, *Dominus*. Il est sorti avec son garde du corps.

— Es-tu devenu fou ? Ou as-tu bu pendant le service ? Si c'est le cas, je te ferai exécuter à l'ancienne. Tu sais ce que cela implique.

Demetrius ne savait pas ce que cela impliquait, mais Coeccius, lui, semblait le savoir. Il tressaillit légèrement. Demetrius se demandait si la colère d'Acilius Glabrio n'était pas simulée.

— Même notre bien-aimé *Dux* n'est pas barbare à ce point pour abandonner son poste et se balader hors les murs au milieu de la nuit.

Acilius Glabrio tourna la tête et indiqua la porte.

— Vous avez un instant pour rentrer et reprendre vos postes avant que je referme cette porte.

Discuter les ordres d'un supérieur n'était pas chose facile pour Coeccius.

— *Dominus,* le *Dux* est toujours là-bas. Si vous refermez la porte, il sera pris au piège.

— Un mot de plus et je considérerai cela comme de la mutinerie. Maintenant, à l'intérieur, tout de suite.

Les deux soldats rentrèrent docilement. Coeccius s'apprêtait à les suivre.

— Non !

Demetrius criait presque.

— Le *Dux* a entendu creuser. Il est sorti pour tâcher de voir où se trouvait la mine des Perses.

Acilius Glabrio se tourna vers lui, l'écrasant de son mépris.

— Tiens donc, mais c'est la petite putain du Barbare.

Il s'approcha tout près de Demetrius. Il sentait l'œillet. La lumière de la torche éclairait son collier de barbe soigneusement frisé.

— Qu'est-ce tu fais ici ? Tu vends ton cul au décurion et à quelques-uns de ses hommes pour qu'ils ouvrent la porte et te laisse déserter, c'est ça ?

— Le garçon dit la vérité, *Dominus*, déclara Coeccius.

Son intervention mobilisa toute l'attention d'Acilius Glabrio. Sa colère ne semblait plus du tout feinte, tandis qu'il s'approchait du décurion.

— Ne t'ai-je pas prévenu ? Rentre immédiatement.

Coeccius se risqua à une ultime tentative.

— Mais *Dominus,* le *Dux*… On ne peut pas l'abandonner dehors.

Oubliant qu'il portait une épée, Demetrius se baissa et ramassa une pierre.

— Es-tu en train de désobéir aux ordres, décurion ?

Demetrius sentait les arêtes de la pierre dans sa main.

Les boucles au-dessus de la nuque du patricien brillaient à la lueur de la torche.

— *Ave, Tribunius Laticlavius,* dit une voix dans l'obscurité.

Acilius Glabrio fit volte-face. Son épée racla son fourreau, tandis qu'il la dégainait. Il s'accroupit, tous les muscles contractés.

Deux silhouettes fantomatiques, noircies et couvertes de poussière, apparurent dans le cercle de lumière. La plus grande ôta le foulard qui lui couvrait la tête et de longs cheveux blonds tombèrent en cascade sur ses épaules.

— Je dois vous féliciter pour votre diligence, *Tribunus*. Patrouiller ainsi au cœur de la nuit, voilà qui est admirable, dit Ballista. Mais je pense que nous devrions tous rentrer, maintenant. Il nous faut nous concerter. Un nouveau danger nous menace.

XV

Ballista alla jeter un dernier coup d'œil à la rampe de siège perse. Il regardait par-dessus le parapet de fortune. Presque chaque jour, l'artillerie sassanide le faisait voler en éclats et, la nuit venue, les assiégés le reconstruisaient.

Malgré l'épais nuage de poussière, il était clair que la construction de la rampe avançait. Les Perses l'avaient commencée treize jours avant les calendes d'août. Il n'y avait plus aujourd'hui que neuf jours avant les calendes de septembre. Cela faisait donc trente-six jours de travail au cours desquels la rampe avait progressé d'une quarantaine de pas, s'élevant au niveau du parapet de la muraille de la ville. Le fossé devant les murs, qui avait coûté tant d'efforts aux assiégés, était désormais comblé par des gravats. Une sorte de gorge séparait encore la rampe des remparts, mais elle ne mesurait plus qu'une vingtaine de pas de large et était en partie remplie par le glacis des assiégés contre la muraille. Lorsque cette gorge serait comblée, les troupes d'assaut sassanides disposeraient d'un pont de terre de quelque vingt-cinq pas de large sur lequel elles pourraient s'approcher des remparts et y prendre pied.

Le labeur harassant de milliers de terrassiers avait permis la progression de la rampe de siège. Chaque matin, dans la lumière grise précédant l'aube, on avançait les *vinæ,* les abris mobiles, et on les mettait bout à bout pour former trois longues allées couvertes. Dessous, des chaînes d'hommes rassemblaient la terre, les gravats et le bois que ceux de l'avant, protégés par d'épais écrans, allaient ensuite mettre devant la rampe. Sur les côtés, d'autres travailleurs, protégés eux aussi par des écrans, posaient les briques de terre crue et les assemblaient au mortier pour monter les murs de soutènement.

La rampe avait coûté la vie de très nombreux hommes dans les rangs des Sassanides. Peu de temps avant le début des travaux, Ballista avait fait reculer derrière les remparts, dans

l'axe de la rampe, les quatre balistes tirant des boulets de vingt livres. Plusieurs maisons avaient été détruites pour leur faire de la place. Les propriétaires qu'on avait pu trouver avaient reçu la promesse d'une compensation – au cas, bien sûr, où la ville ne serait pas prise. Chaque matin, les *vinæ* devaient avancer sur la même ligne et rester en place toute la journée. Chaque matin, les balistaires opérant les quatre gros engins, après avoir effectué leurs réglages et adopté une trajectoire haute, tiraient à l'aveuglette par-dessus les murs de la ville, confiants qu'ils feraient mouche tôt ou tard, avec l'aide des guetteurs postés sur les remparts, qu'un de leur boulet de pierre percuterait l'une des *vinæ* à grande vitesse, traverserait le bois et le cuir, et réduirait en bouillie les hommes travaillant dessous dans une sécurité toute illusoire.

Dès que les guetteurs sur les murs criaient « touché, touché », les archers des assiégés émergeaient des abris qu'ils avaient creusés à la base du glacis intérieur, couraient sur les remparts et déversaient une pluie dévastatrice de flèches à pointes de fer ou de bronze sur les Sassanides à découvert qui s'employaient fiévreusement à réparer ou à repositionner les *vinæ*.

Ballista avait ordonné que les deux balistes tirant des boulets de six livres, placées sur les tours de la portion de mur menacée, se concentrassent sur les maçons construisant les murs de soutènement de la rampe. Les balistaires qui les opéraient voyaient clairement leurs cibles. Les écrans et mantelets ne pouvaient résister à des impacts répétés, lesquels se soldaient, là aussi, par un immense carnage.

Les engins sassanides avaient fait leur possible pour détruire leurs homologues, mais n'avaient pas réussi jusqu'à maintenant à mettre un terme aux dégâts causés par les assiégés. Ballista avait dû remplacer par deux fois les deux balistes des tours ainsi que les hommes qui les manœuvraient, et une de celles tirant des boulets de vingt livres avait été mise hors d'usage. Il n'y avait plus d'engins de réserve. Cependant, la fréquence des tirs n'avait guère diminué.

Sous les yeux de Ballista, un boulet de six livres, propulsé à une vitesse qui le rendait presque invisible, s'écrasa contre l'un

des écrans protégeant les maçons. Des éclats de bois volèrent, un nuage de poussière s'éleva, l'écran sembla se déformer, mais resta en place. Encore un ou deux autres impacts, et il serait détruit : d'autres reptiles morts et un nouveau contretemps pour les assiégeants.

Ballista se remit à couvert derrière le parapet. Il s'y adossa et s'assit, plongé dans ses réflexions. Chaque nuit, les Sassanides se retiraient pour revenir le lendemain matin. Pourquoi ? Pourquoi ne travaillaient-ils pas pendant la nuit ? Ils disposaient pourtant de la main-d'œuvre nécessaire. Si Ballista les avait commandés, ils auraient travaillé de nuit. Il avait lu quelque part que sous le précédent Empire oriental, celui des Parthes, on semblait répugner à combattre la nuit. Peut-être en allait-il de même pour leurs successeurs perses. Pourtant, ils creusaient de nuit leur galerie de sape sur le flanc du ravin. Quelque chose de particulier devait les pousser à le faire. C'était un mystère – mais la guerre n'était-elle pas une suite d'événements inexplicables ?

— J'en ai vu assez pour le moment. Descendons.

Courbé en deux, Ballista se dirigea vers l'escalier de la tour et descendit les marches. Il marcha vers la plus au nord de ses deux mines, située à quelques pas. Castricius attendait à l'entrée. Ballista invita sa suite à y entrer en premier : Maximus, Demetrius, le scribe nord-africain, deux messagers et deux *equites singulares*.

— Nous pouvons parler ici.

Ballista s'assit. Castricius s'accroupit à côté de lui, Demetrius un peu plus loin. Il remarqua le linteau massif et les épais étais de mine. Il ne se sentait pas trop mal, ici ; il ne ressentait pas l'angoisse d'être enfermé lorsque trois ou quatre pas seulement le séparaient de l'air libre.

En face d'eux, une chaîne d'hommes sortait du tunnel, des seaux remplis de déblais.

Castricius produisit plusieurs bouts de papyrus, tous couverts de ses griffonnages. Il exposa clairement et brièvement le chemin emprunté par son tunnel. Il passait sous la muraille, sous le glacis extérieur et serpentait vers la rampe de siège perse. Consultant ses notes, il fit part de ses besoins en

matériel : des étais de mines et des lattes pour soutenir les côtés et le toit du tunnel, des lanternes et des torches pour l'éclairage et les divers produits inflammables et leurs récipients qui constituaient la finalité de la mine. Ballista approuvait les quantités requises et Demetrius en prenait note.

Castricius s'en alla vérifier l'état d'avancement des travaux. Ballista resta assis à sa place en silence. Un projectile sassanide s'écrasa avec fracas contre la muraille au-dessus. Une fine poussière tomba du plafond. Après s'être demandé si l'étai de mine en face de lui n'était pas légèrement décentré, Ballista se mit à penser à Castricius et aux caprices du sort. Il devait avoir commis un crime terrible pour être envoyé dans les mines. Il avait survécu à cet enfer, ce qui montrait une capacité de résistance peu commune ; il s'était engagé dans l'armée (n'y avait-il pas une clause dans le règlement qui aurait dû l'en empêcher ?). La découverte du corps de Scribonius Mucianus avait porté à l'attention de son *Dux* sa connaissance des mines ; il avait été l'un des trois survivants de la désastreuse expédition commandée par Prosper, le jeune *optio,* ce qui lui avait valu le poste de porte-étendard de Ballista. Et aujourd'hui, son expérience des souterrains jouait une nouvelle fois en sa faveur, puisqu'il avait été promu centurion en charge de l'excavation de cette mine.

Un autre boulet de pierre percuta la muraille et un autre filet de poussière tomba du plafond. Après avoir médité sur la mine et les revirements de fortune, Ballista en vint, par des chemins détournés, à la question de la trahison. Demetrius n'avait pas réussi à déchiffrer le message codé, mais son existence même montrait qu'il y avait encore au moins un traître dans les murs, ou du moins que les Perses pensaient qu'il y en avait un. Ballista était sûr qu'ils avaient raison.

Que savait-il du traître ? Il avait certainement assassiné Scribonius Mucianus. Il avait mis le feu au magasin d'artillerie et avait tenté d'organiser l'incendie des greniers. Il était en communication avec les Sassanides, même si elle était parfois interrompue. Il était clair qu'il voulait que la ville fût prise. Mais qui voudrait une chose pareille, une chose si monstrueuse ? Un des habitants, parmi ceux qui avaient dû renoncer à leur

maison, aux tombes de leurs ancêtres, à leurs temples, à leurs esclaves et à toutes leurs libertés à cause des mesures défensives que Ballista avait instaurées ? Et n'avait-il pas lui-même justifié la trahison en détruisant tout ce qu'il était censé protéger ?

S'il s'agissait d'un habitant, il devait être riche. Le naphte coûtait très cher ; il dégageait une forte odeur : seuls les riches pouvaient s'en procurer et disposer de l'espace suffisant pour l'entreposer et dissimuler son odeur nauséabonde. Il devait appartenir à l'élite ; un des synodiarques – Anamu, Ogelos ou même Iarhai – ou l'un des autres conseillers, comme le chrétien Théodotus et son éternel sourire.

Mais était-ce bien l'un des habitants ? Pourquoi pas un militaire ? Ballista était bien conscient que Maximus n'avait toujours pas confiance en Turpio. Non sans raison. La duplicité passée du jovial Turpio était prouvée. Il avait su tirer profit de la mort de son commandant, Scribonius Mucianus. En dépit des exhortations de Maximus, Ballista n'avait pas cherché à savoir pour quelles raisons Scribonius faisait chanter Turpio. Peut-être le dirait-il un jour, mais Ballista doutait fortement que l'on pût l'y contraindre. À sa décharge, Turpio s'était bien comporté pendant le siège. Son incursion au cœur du camp perse avait demandé un courage exceptionnel : on pouvait dire qu'il avait conquis de haute lutte la confiance qu'on lui témoignait désormais. D'un autre côté, comme le lui avait rappelé Maximus, le courage est utile à un traître, tout comme la confiance qu'on peut lui porter.

Et puis, il y avait Acilius Glabrio. Ballista savait bien qu'il nourrissait des préjugés à son encontre, des préjugés très négatifs contre le *tribunius laticlavius*. Ses cheveux et sa barbe soigneusement frisés, ses manières hautaines : tout ou presque lui déplaisait chez lui. Il savait combien le jeune patricien détestait servir sous les ordres d'un Barbare. Si Turpio était le traître, la raison en était l'argent, à moins qu'il ne voulût éviter d'être démasqué comme le meurtrier de Scribonius, mais on en revenait encore une fois à l'argent. Mais si Acilius Glabrio s'avérait être le traître, cela serait à cause de la *dignitas,* cette qualité intraduisible qui donnait au patricien Romain une raison de croire en sa supériorité, une raison de vivre. Ballista se

demandait si devenir le sujet d'un monarque oriental ménagerait plus la *dignitas* d'un patricien romain que de s'abaisser à obéir aux ordres d'un Barbare du Nord. Par certains côtés, l'Oriental pouvait être moins perçu comme un Barbare qu'un sauvage des forêts du Nord tel que Ballista.

Bien que Castricius fût désormais responsable de la mine, la surveillance de la zone où la flèche au message codé avait touché le malheureux soldat (lequel avait bien sûr succombé quelques jours après son extraction) était maintenue. Quatre *equites singulares*, dont Ballista pouvait difficilement se passer, observaient les alentours plus ou moins discrètement. Jusqu'à maintenant, cela n'avait rien donné. Comme c'était à prévoir, Acilius Glabrio, tout comme Turpio y avaient été aperçus faisant leurs rondes. Les trois protecteurs de caravanes possédaient des propriétés non loin et l'église chrétienne de Théodotus y avait été déplacée.

Castricius revint à l'entrée de la mine. Il s'accroupit à nouveau et ils parlèrent encore, de bois de construction, d'huile d'olive et de graisse de porc, de distances, de densité et d'inertie.

— Merci, centurion, merci beaucoup.

Castricius se rengorgea. Il se redressa rapidement mais, en vieux routier des mines qu'il était, ne se cogna pas la tête au plafond. Il salua impeccablement.

Sortir dehors était comme entrer dans un four. La chaleur semblait aspirer l'air dans la poitrine de Ballista. Des nuages de poussière flottaient un peu partout. Il la sentait crisser sous ses dents, s'infiltrer dans ses poumons. Comme tout le monde, il était affligé d'une toux persistante.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la mine du côté sud, on cria depuis les remparts : « Attention, bébé en chemin ! » La plupart des membres du groupe se jetèrent au sol ; Ballista et Maximus restèrent debout. Certains interpréteraient cela comme de l'indifférence face au danger, mais les deux hommes savaient qu'il n'en était rien. Ils regardaient tous deux en l'air, espérant que si le boulet se dirigeait sur eux, ils pourraient peut-être l'apercevoir et s'en s'écarter au dernier moment.

Dans un sifflement terrible, le rocher déchira l'air au-dessus de leurs têtes et vint percuter dans un grand fracas une maison déjà à moitié détruite. Un autre nuage de poussière s'éleva.

Mamurra attendait à l'entrée de l'autre mine, située tout contre la tour sud de la muraille faisant face au désert.

— *Dominus*.

Son visage se fendit d'un grand sourire.

— *Prœfectus*.

Ballista sourit en retour. Ils se serrèrent la main, puis s'embrassèrent sur la joue en se donnant des tapes dans le dos. Les deux hommes avaient appris à s'apprécier. En ce qui concernait le *Dux Ripæ*, Mamurra avait la conscience tranquille : rien de ce qu'il avait jamais dit ou écrit sur lui n'était injuste ou malveillant. Le grand Barbare était un homme bon. On pouvait compter sur lui pour faire ce qu'il fallait.

Ballista contemplait avec une certaine répugnance l'entrée du tunnel – les grosses poutres mal dégauchies, le sol inégal, les parois de pierre irrégulières, la courbure du plafond. Il entra à l'intérieur. L'obscurité s'étendait devant lui, percée çà et là par une lampe à huile placée dans une niche. Il y régnait un calme étrange après les bruits de l'autre mine.

— Comment ça se passe ?

— Bien, jusqu'à maintenant. *(Mamurra s'adossa à une poutre.)* Comme je l'avais dit, nous avons creusé profond ; sous la muraille, le glacis extérieur et le fossé. Nous avons prolongé le tunnel jusqu'à environ cinq pas au-delà du fossé et là, nous avons creusé une petite galerie transversale pour écouter. J'ai trouvé de vieux boucliers ronds en bronze dans l'un des temples, je les ai fait aligner contre le mur et j'ai demandé à des hommes d'y coller l'oreille et d'écouter.

— Les prêtres ont bien voulu que tu les prennes ?

— Ils n'étaient pas très enthousiastes, mais nous sommes en guerre.

Bien qu'un esclave ne dût jamais engager une conversation avec des hommes libres, Demetrius n'y tenait plus.

— Vous voulez dire que ça marche ? J'ai toujours pensé que c'était une invention des Anciens.

Le sourire de Mamurra se fit plus large.

— Oui, c'est une vieille astuce, mais cela fonctionne. Ils amplifient bien les sons.

— Et, a-t-on entendu quelque chose ? demanda Ballista.

— Étrangement, non ; rien du tout. Je suis à peu près sûr que s'ils creusaient un tunnel non loin, on aurait entendu leurs pioches.

— C'est une bonne nouvelle, dit Demetrius. Cela veut dire que leur mine s'est effondrée et qu'ils l'ont abandonnée, ou bien qu'ils ont dévié de la trajectoire et qu'ils sont bien trop loin de nos murs.

— Oui, ce sont deux possibilités. *(Mamurra avait l'air sceptique.)* Malheureusement, il y en a une troisième. *(Il se tourna vers Ballista.)* Lorsque Maximus et vous m'avez indiqué où commençait leur tunnel, là-bas dans le ravin, j'ai cru – et je pense que tout le monde l'a cru – que leur but était de saper les fondations de notre tour au sud, de l'effondrer afin que les engins que nous y avons placés ne puissent plus gêner la construction de leur rampe. Maintenant, je n'en suis plus aussi sûr. Cela pourrait être plus dangereux encore. Ils veulent peut-être passer sous nos défenses et envoyer leurs troupes directement derrière nos murs. Si c'est le cas, ils attendent que leur rampe soit presque terminée avant de creuser la dernière portion de tunnel pour pouvoir nous attaquer en deux endroits à la fois.

Tout le monde se tut, imaginant un flot intarissable de guerriers sassanides empruntant la rampe de siège pour se déverser dans la ville, tandis qu'un autre émergeait du sol, et l'impossibilité qu'il y avait à les arrêter tous les deux.

Ballista donna une petite tape sur le bras de Mamurra.

— Tu les entendras venir. Tu les auras.

— Et que se passera-t-il alors ?

L'espoir rendait Demetrius volubile.

— Vous les enfumerez ? Vous jetterez des abeilles ou des scorpions dans leur tunnel ? Vous y relâcherez un ours affolé ?

Mamurra rit.

— Probablement pas. Non, cela sera comme d'habitude – du sale boulot, dans le noir, avec un petit glaive.

La flèche se dirigeait droit sur son visage. Dans un mouvement convulsif, Ballista se rejeta en arrière, à couvert. Le côté de son casque heurta le créneau, le protège-joue raclant la pierre rugueuse. Il sentit un muscle se froisser dans son dos. Il ignorait où la flèche était allée se perdre, mais elle était passée bien trop près. Soufflant bruyamment, il s'efforçait de respirer normalement. Un gémissement se faisait entendre derrière lui.

Il se traîna à quatre pattes vers l'homme qui avait été touché. C'était l'un de ses messagers, le natif de Subura. La flèche s'était enfoncée sous la clavicule. Seul l'empennage dépassait. L'homme avait les mains crispées tout autour, le regard incrédule.

— Ça va aller, lui dit Ballista.

Il ordonna à deux de ses *equites singulares* de le porter à l'infirmerie. Les gardes semblaient douter que cela servît à grand-chose, mais obéirent.

Ballista revint derrière le parapet et tenta de se ressaisir. Il compta jusqu'à vingt, puis regarda de nouveau par-dessus les remparts. Il voyait la rampe perse, le trou qui la séparait de la muraille. Mais désormais, l'espace n'était plus que de cinq pieds. Devant, presque à portée de main des assiégés, de la terre et des gravats, un tronc d'arbre de temps à autre, étaient jetés sous l'écran et venaient combler le trou.

C'était pour aujourd'hui. Même s'il n'avait pas vu les troupes sassanides se regrouper au bout de l'allée couverte formée par les *vinæ*, il savait que l'assaut aurait lieu aujourd'hui. Les Perses semblaient bien avoir décidé de ne pas attendre que la rampe touchât la muraille et de se servir d'une sorte de passerelle. La course était lancée. Quelle qu'en fût l'issue, elle se déciderait aujourd'hui.

Ballista regarda autour de lui. Le sang du messager était déjà absorbé par les briques, une fine couche de poussière atténuait le rouge vif de la flaque. Il fit signe à ses hommes et rampa à moitié jusqu'à la trappe. Maximus, Demetrius et les trois *equites singulares* restants dévalèrent les marches de pierre à sa suite.

Castricius attendait à l'entrée de sa mine. Sans plus de formalités, il leur dit de se préparer.

Ballista avait redouté ce moment, pourtant il devait arriver, c'était inévitable. Il devait entrer dans le tunnel mais il ne le voulait pas. « Ne pense pas, agis ! Allons-y. »

Tandis qu'ils s'enfonçaient dans la mine nord, la lumière du soleil à l'entrée disparut bien vite. Ils se déplaçaient rapidement, seuls dans l'obscurité. Aucune des lampes à huile dans les niches n'était allumée. Avant qu'ils n'entrassent, Castricius avait vérifié qu'aucun d'entre eux n'avait de semelles cloutées. Ils avaient laissé en surface leurs baudriers, leurs armures, leurs casques – tout ce qui était métallique. La moindre étincelle pourrait donner corps à leur plus grande crainte : un feu prématuré.

Ils avançaient en file indienne dans l'obscurité totale. Castricius menait la marche, sa main droite tâtonnant le long du mur. Ballista le suivait, agrippant dans son poing la tunique de Castricius, puis venaient Maximus et Demetrius.

Le sol était inégal. La botte de Ballista dérapa sur une pierre. Il imagina qu'il se tordait la cheville ou se cassait la jambe et se retrouvait pris au piège dans le tunnel. Il réprima une bouffée de panique. « Avance. Ne pense pas, agis ! »

La marche défiait le temps et la logique. Il lui semblait qu'ils marchaient depuis des heures, qu'ils avaient traversé toute la plaine jusqu'au camp perse.

Quelque chose changea. Ballista sentit l'espace s'ouvrir tout autour de lui. C'était peut-être dû à la nature des sons. L'écho de leurs pas leur revenait plus lentement. Une étrange odeur flottait, évoquant différentes choses : une étable, l'échoppe d'un boucher, un navire de guerre. En tout cas, l'air était moins confiné qu'avant.

Castricius s'arrêta ; derrière lui les autres firent de même. Avec infiniment de précautions, Castricius ouvrit très légèrement sa lanterne couverte. L'étroit faisceau de lumière parvenait tout juste à éclairer le fond de la caverne. Il leva la lanterne. Le plafond se perdait dans l'ombre. L'abaissant à nouveau, il dirigea le faisceau vers les traverses soutenant le plafond. Aux yeux de Ballista, elles semblaient bien trop rares et bien trop fragiles.

— Il y en a juste assez pour soutenir le plafond, dit Castricius comme s'il avait lu les pensées de son commandant. C'est du bon bois, bien sec, qui brûlera bien. J'ai enduit tous les étais et les traverses de résine.

— Bien, fit Ballista qui se sentait obligé de dire quelque chose.

Castricius dirigea la lumière vers le bas. Le sol était presque entièrement recouvert d'une épaisse couche de paille. Des outres remplies de graisse de porc étaient appuyées contre les étais.

— Certains cuisiniers pourraient bien rencontrer un problème, mais elles brûleront bien.

— Bien, dit Ballista d'une voix qui lui parut tendue.

— Et voici le cœur du dispositif.

Castricius orienta sa lanterne derrière eux. À gauche de l'ouverture du tunnel, à l'endroit où ils étaient entrés, trois grands chaudrons de bronze, entourés de paille empilée, étaient posés sur des blocs de bois. Une ligne de paille en partait, disparaissant dans les profondeurs du tunnel.

— J'ai trouvé du bitume pour le premier chaudron ; les autres contiennent de l'huile.

— Je vois, dit Ballista.

— C'est bien ?

— Très bien.

— La mèche traverse les deux tiers du tunnel. Lorsque vous serez sorti, appelez-moi et, avec votre permission, je l'allumerai.

— Tu as ma permission.

— Alors, allons-y.

En surface, la lumière du soleil était aveuglante. Leurs yeux étaient remplis de larmes. Ayant repris son souffle, Ballista appela Castricius pour qu'il allume la mèche. Ils s'écartèrent de l'entrée du tunnel.

Pendant quelques instants, rien ne se passa. Puis ils entendirent le bruit des bottes de Castricius sur les cailloux. Il s'élança hors du tunnel, plié en deux, mais courant à toutes jambes, et s'arrêta dans une glissade. Il regarda autour de lui, plissant les yeux, puis s'approcha d'eux.

— C'est fait. Maintenant, tout est entre les mains des dieux.

Ils remirent leurs armures et leurs baudriers à la hâte et coururent jusqu'à la tour. Montant les marches deux à deux, Ballista fit irruption sur les remparts. Il se jeta derrière le parapet et regarda au dehors.

Rien ne semblait avoir changé. Pourtant, Ballista sentait que quelque chose n'allait pas. Il voyait le fossé entre la muraille et la rampe perse barrée d'une rangée d'écrans à son extrémité ; plus loin, au niveau de la base de la rampe, la ligne de mantelets et plus loin encore, les emplacements de l'artillerie perse. Ballista observait attentivement, mais ne voyait pas de filet de fumée s'échapper de la rampe. Aucun signe de ce qui aurait dû se passer. Aucun signe de l'incendie qui aurait dû faire rage dans la caverne creusée par ses hommes, qui devait détruire les étais et les traverses et effondrer le plafond puis la rampe au-dessus. Absolument rien ne bougeait en surface.

C'était ça : tout était bien trop calme. Pas de projectiles, pas de flèches, pas de gravats jetés dans le fossé. Cela serait maintenant : l'assaut aurait lieu d'un instant à l'autre.

— Haddudad, fais monter les hommes sur les remparts. Les reptiles arrivent.

Au moment même où il donnait ses ordres au capitaine des mercenaires, Ballista vit l'écran devant la rampe perse se soulever. « Père-de-Tout, nous allons perdre cette course. De justesse, il nous aurait juste fallu quelques instants de plus. »

On tira l'écran à l'horizontale. Ballista se baissa au moment où une volée de flèches vrombissantes s'abattait sur les remparts, ricochant sur la pierre. Une sentinelle hurla. La flèche fichée dans son épaule, il tourna sur lui-même, perdit l'équilibre, tomba sur le talus intérieur et dévala la pente, heurtant les légionnaires qui sortaient de leurs abris et commençaient à grimper.

La pluie de flèches cessa. Ballista se risqua à regarder par-dessus les remparts. On poussait la passerelle au-dessus du fossé. Une vilaine pointe était fixée à son extrémité. Il se retourna vers la ville. Les assiégés escaladaient à grand-peine le glacis intérieur, soldats romains réguliers, mercenaires et conscrits : ils n'arriveraient pas à temps.

La passerelle s'abattit, sa pointe dépassant largement le parapet. Sans réfléchir, Ballista y prit appui ; le bois sous sa main droite lui parut tiède et lisse. Il sauta sur la passerelle, ses bottes produisant un son creux tandis qu'il y prenait pied. De côté, le bouclier élevé devant lui, il dégaina son épée. Il entendit le bruit des bottes de Maximus sur sa gauche et de celles d'un autre défenseur derrière l'Hibernien. La passerelle n'était pas large ; si personne ne tombait, trois hommes pourraient en défendre l'accès – du moins pendant un petit moment.

Devant lui, un alignement de visages féroces, sombres et barbus hurlaient leur haine à pleins poumons. Les couleurs vives des surcots des Sassanides et leurs armures scintillantes apparaissaient sous une couche de poussière. Leurs bottes martelaient la passerelle.

Dans un hurlement, le Perse se rua sur Ballista ; sans même essayer de se servir du long sabre dans sa main, il projeta son bouclier avec force contre celui du *Dux* pour le faire reculer et le jeter au bas de la passerelle.

Ballista se laissa repousser, amortissant le choc, posa le pied arrière vers la droite – la passerelle ne comportait pas de garde-corps et son pied était dangereusement près du bord – puis ramena son pied gauche derrière le droit. Emporté par son élan, le Perse le dépassa. Complétant sa demi-volte, Ballista, paume tournée vers le bas, planta son épée dans la clavicule du Perse. La cotte de maille résista un court instant, puis la pointe de l'épée s'enfonça dans les chairs, raclant l'os.

Tandis que le premier Sassanide tombait derrière lui, un autre s'avança. Ballista mit un genou à terre et projeta son épée dans un grand arc de cercle vers les chevilles du Perse qui baissa son bouclier à la hâte pour parer le coup. Penché en avant, en perte d'équilibre, le guerrier était vulnérable.

Ballista se redressa et se rua sur lui, le heurtant à la poitrine de son bouclier et le repoussant sur le côté. Une expression d'horreur se peignit sur son visage lorsqu'il se rendit compte qu'il était tout au bord de la passerelle et qu'il n'y avait plus rien sous ses pieds. Puis, il bascula en arrière, ses bras battant l'air.

Ballista vacilla un instant au bord avant de reprendre son équilibre. Il regarda à sa gauche. Deux Perses gisaient autour de

Maximus. Derrière, un des *equites singulares* était tombé, mais un autre avait pris sa place. Ballista cria aux deux défenseurs de rester avec lui, puis enjamba avec précaution le corps du premier Sassanide qu'il avait tué.

Devant eux, la haine qui tordait le visage des assaillants semblait s'être transformée en indécision : pour combattre les défenseurs, ils devraient maintenant risquer de trébucher sur les corps de quatre hommes morts ou mourants. Les Sassanides n'étaient pas des lâches, mais seul un fou se mettrait dans une telle situation d'infériorité.

Ballista se sentit soudain confiant : il pouvait réussir, il combattait bien dans ces conditions. Une feinte thessalienne et l'adversaire se retrouvait au bord du vide. Son ardeur fut brusquement tempérée par une très vive douleur à la cuisse droite. Une fine ligne blanche s'y dessina, se changeant soudain en une entaille rouge. Il bougea sa jambe sur laquelle le sang ruisselait. Cela faisait mal, très mal, mais elle pouvait supporter son poids. La flèche n'avait fait qu'entailler superficiellement les chairs.

Accroupi derrière son bouclier, les flèches sifflant dans les deux sens, Ballista regarda par-dessus, vers la rampe. Il crut voir un filet de fumée s'élever du mur de brique de terre crue sur le côté, puis plus rien. La sueur ruisselait dans son dos. Une mouche exaspérante s'obstinait encore et encore à se poser sur ses yeux. Sa jambe l'élançait, elle se raidirait bientôt.

Un noble sassanide exhortait les troupes d'assaut au combat. D'un instant à l'autre, elles se ressaisiraient. Ballista regarda une nouvelle fois par-dessus son bouclier.

Là ! Il y avait bien un filet de fumée, cette fois, il en était sûr. Puis un autre et un autre encore.

Les Sassanides sur la passerelle sentaient que quelque chose n'allait pas. Ils cessèrent de crier, de hurler des insultes à l'adresse des défenseurs. Ils se regardaient perplexes. C'était le bruit, sourd, profond, couvrant les clameurs du combat, évoquant le déchaînement imminent de forces naturelles.

Ballista voyait de la fumée s'échapper tout le long de la rampe. Le bruit se changea en un grondement de tremblement de terre. La rampe commençait à osciller et la passerelle

ballottait. La terreur se peignait sur le visage des Sassanides. Lentement, le milieu de la rampe s'affaissa avant de disparaître soudainement. Les trois murs de soutènement restèrent debout, encore un peu. La passerelle oscillait au-dessus du vide.

— Sautez !

Tandis qu'il criait, Ballista se retourna et commença à courir. Les planches de bois sous ses pieds se soulevèrent. Il grimpait à quatre pattes, son épée se balançant dangereusement au bout de la dragonne. Derrière lui, la passerelle s'effondra. Devant, la grosse pointe resta accrochée au parapet.

Avec l'énergie du désespoir, Ballista sauta, comme un saumon remontant le courant, et réussit à attraper du bout des doigts de sa main droite l'extrémité de la passerelle. Un fracas assourdissant retentit. Un nuage étouffant de poussière et de fumée l'aveuglait. Le parapet céda et la passerelle glissa dans le vide.

Une main saisit son poignet, relâcha sa prise, puis tint bon. Une autre main, puis une autre encore l'agrippèrent. Enfin, Haddudad et Maximus le hissèrent sur les remparts.

Il resta un long moment couché sur le dos dans la poussière, tenant des deux mains sa cuisse blessée. À travers l'épais voile de débris en suspension et de fumée, il entendait le grondement de milliers de tonnes de terre, de bois et de rochers qui s'affaissaient ainsi que les hurlements de centaines, peut-être de milliers d'hommes.

D'épaisses volutes de fumée parfumées, destinée à éloigner les insectes, s'élevaient des cassolettes. Malgré les nuées de moucherons, le soir restait l'unique moment de la journée où Ballista goûtait à Arété. Les tirs d'artillerie cessaient, une brise rafraîchissante parcourait l'Euphrate et il n'y avait pas meilleur endroit pour l'apprécier que la terrasse du palais du *Dux Ripes*. Là, la porte gardée par les *equites singulares* et le caustique Calgacus, Ballista pouvait se ressourcer dans la solitude.

Il ramassa sa coupe et alla s'asseoir sur le muret, une jambe pendant au-dessus du vide. Dans la pénombre, les pipistrelles voletaient le long de la paroi rocheuse. En contrebas, le grand fleuve coulait, toujours changeant et toujours pareil à lui-même.

Le vert des tamarins apaisait les yeux. Sur la berge opposée, un renard glapit.

Ballista posa sa coupe sur le muret et observa à nouveau l'amulette que les deux gardes lui avaient apportée. Le messager natif de Subura était mort, bien entendu. Ils avaient trouvé l'amulette sur lui. De son vivant, il la portait sous ses vêtements, autour de son cou. Le cordon de cuir auquel elle était accrochée était raide de sang séché. C'était un disque d'environ deux pouces de diamètre ; une plaque d'identité gravée de deux mots sur un seul côté : MILES ARCANUS. Ballista la retournait dans ses mains.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de Calgacus.

— La petite greluche syrienne plutôt gironde est là avec son pauvre père. Il dit qu'il veut te parler ; il veut probablement savoir pourquoi tu ne l'as pas encore baisée.

— Voilà qui ferait un beau sujet de conversation.

— Quoi ?

— Ça ne fait rien. Fais les entrer, veux-tu ?

Calgacus s'éloigna.

— Ton père l'aurait déjà couchée sur le dos, les genoux derrière les oreilles, comme n'importe quel homme sensé.

Ballista remit l'amulette dans la bourse pendant à sa ceinture et descendit du muret. Il épousseta sa tunique. Il n'avait pas encore eu le temps de se laver ou de manger.

— *Dominus*, le synodiarque Iarhai et sa fille Bathshiba.

Calgacus n'aurait pu se montrer plus courtois.

Ballista n'avait qu'entraperçu Iarhai ces derniers temps.

Depuis deux mois, le protecteur de caravanes ne faisait que de rares apparitions sur les remparts. Il confiait de plus en plus le commandement de ses troupes au capitaine mercenaire Haddudad. Un bon officier, certes, mais les absences répétées de Iarhai ne manquaient pas de l'inquiéter.

Lorsque Iarhai s'avança, émergeant de la pénombre, Ballista fut frappé de voir combien il avait changé. Il semblait amaigri, presque décharné. Son nez et sa pommette cassés se remarquaient encore plus. Les rides sur son front et autour de sa bouche s'étaient creusées.

— *Ave*, Iarhai, synodiarque et *Praepositus*.

Ballista le salua dans les règles, énonçant ses deux titres de protecteur de caravanes et d'officier romain.

— *Ave,* Ballista, *Dux Ripæ*.

Ils se serrèrent la main.

La gorge un peu serrée, Ballista se tourna vers la jeune femme.

— *Ave,* Bathshiba, fille d'Iarhai.

Ses yeux étaient noirs, très noirs. Ils pétillèrent lorsqu'elle le salua en retour.

— Calgacus, apporte-nous du vin et quelque chose à manger, des olives et des noix, peut-être.

— *Dominus*.

Le vieux Calédonien se retira sans bruit.

— Asseyons-nous sur le muret, nous pourrons profiter de la fraîcheur de la brise.

Ballista admirait la souplesse des mouvements de Bathshiba, tandis qu'elle s'asseyait, repliant ses jambes sous elle. Elle était vêtue à la manière des mercenaires de son père. Elle retira son bonnet et ses cheveux longs et noirs tombèrent en cascade sur ses épaules. « Père-de-Tout, son corps est fait pour être pressé contre celui d'un homme. »

Ballista connaissait suffisamment les Orientaux pour s'abstenir d'adresser la parole à la jeune femme en premier. Il les connaissait suffisamment pour ne pas demander de but en blanc à son père la raison de sa visite.

— Vos hommes ont fait du bon travail, Iarhai, du très bon travail.

— Merci. C'est en partie pour cela que je voulais vous parler.

Ballista acquiesça de la tête et le synodiarque continua.

— Ils ont subi de lourdes pertes. Il ne reste que cent cinquante des trois cents mercenaires et cent hommes parmi les conscrits sont morts. J'aimerais votre autorisation pour recruter cent autres civils. Ils pourraient être postés sur la muraille sud, qui est en général plus calme, le temps de recevoir leur entraînement.

— Oui, j'ai pensé que quelque chose de similaire allait bientôt s'avérer nécessaire. Je pense que vous devriez en recruter plus, disons deux cents. Si les hommes libres se font

trop rares, nous pourrions offrir leur liberté à des esclaves en état de combattre.

— Les autres protecteurs de caravanes, Anamu et Ogelos, n'aimeront pas cela.

— Certes, mais comme leurs troupes ne défendaient pas la muraille ouest, elles n'ont pas subi de pertes comparables.

— Je leur soumettrai cette idée ; je n'ai aucun désir de les offusquer.

Calgacus apporta la nourriture et le vin. Ballista but une gorgée de sa coupe, pensant aux dernières paroles d'Iarhai. Ce n'était pas seulement son apparence qui avait changé.

Iarhai, toujours debout, leva sa coupe dans sa direction.

— Mes félicitations pour la destruction de la rampe de siège perse. C'était un coup de maître.

Ballista hocha la tête en remerciement et Iarhai continua.

— Les défenses tiennent. L'écroulement de la rampe a été un tournant. Désormais, le danger est moindre.

Ballista soupira intérieurement. Iarhai, pas plus que lui-même, ne pouvait croire que le danger était passé. Le synodiarque était tout à fait conscient de l'existence de la mine perse sur le flanc du ravin, de la possibilité d'un autre assaut général, de la menace toujours présente d'une trahison.

— Je pense que la route est encore longue avant que nous soyons en sécurité.

Ballista sourit, tentant d'atténuer ce qu'il pouvait y avoir de blessant pour son hôte à être contredit.

Il y eut courte pause tandis que tous buvaient.

— Les choses se passent bien à l'est. Vous avez pris de bonnes dispositions en ce qui concerne la pêche.

Comme les Perses ne s'étaient plus risqués à attaquer par le fleuve depuis leur échec cinglant, Ballista avait autorisé quelques bateaux de pêche à sortir, sous strict contrôle militaire. Au moins un légionnaire basé à la *Porta Aquaria* les accompagnait. Les dix légionnaires qui avaient convoyé le grain depuis Circesium s'étaient avérés utiles, après tout.

— Oui, le mulet et l'anguille changent de l'ordinaire, dit Ballista.

Il se demandait où tout cela menait. Iarhai avait montré sa loyauté en parlant de ses soldats, puis il avait prétendu que le danger était passé et maintenant il parlait du fleuve. Ballista but une autre gorgée. Lorsqu'il avait connu Iarhai, il l'avait trouvé étonnamment direct pour un Oriental. Bien des choses avaient changé depuis.

Un muscle se contracta sous la pommette cassée d'Iarhai.

— Je possède quelques-uns des bateaux.

Son regard s'attarda de l'autre côté du fleuve, vers la nuit qui tombait sur la Mésopotamie.

— L'un deux s'appelle l'*Isis*.

Il prononça le nom de la déesse avec une certaine répugnance.

— Il est assez gros pour un bateau de pêche, avec des bancs de nage pour dix rameurs. Avant les événements, je m'en servais pour des promenades d'agrément en amont du fleuve : pêche, chasse ; nous poussions parfois jusqu'à Circesium.

— Tout le monde à l'ouest pense qu'il est impossible de remonter l'Euphrate en bateau à cause de la force du courant, dit Ballista.

Il regarda Bathshiba. Elle se tenait immobile, son visage ne trahissait rien.

— Le courant est fort, c'est vrai. En général, on rame sur de courtes distances, puis on accoste. Remonter la mère de toutes les rivières est difficile, mais faisable. Cela ne serait pas dans l'intérêt du commerce caravanier ; que Rome sache que c'est possible.

Iarhai sourit. L'espace d'un instant, il ressembla à ce qu'il avait été.

— Eh bien, je ne dirai rien, à moins que cela soit strictement nécessaire.

Ballista sourit aussi, mais toute chaleur semblait avoir disparu du visage de Iarhai.

— J'ai une faveur à vous demander.

Il s'interrompit et n'en dit pas plus.

— Je vous l'accorderai si je peux, dit Ballista.

— Je voudrais que vous me rendiez *l'Isis*. Je voudrais que vous autorisiez dix de mes hommes à rallier Circesium à son bord. Je veux qu'ils y amènent ma fille.

Ballista prit garde à ne pas regarder Bathshiba. Il sentait qu'elle était comme figée.

— Je crains de ne pouvoir vous accorder cette faveur. Cela ne pourrait pas se faire en secret. Une fois que l'on saurait que vous avez évacué votre famille, tout le monde penserait que la ville est sur le point de tomber. Cela sèmerait la panique. Si je vous autorise à le faire, comment pourrais-je le refuser aux autres ? Anamu, Ogelos, les conseillers – tous voudront un bateau pour mettre leurs êtres chers, ou eux-mêmes, en sécurité.

Conscient qu'il parlait trop, Ballista se tut.

— Je comprends.

Les lèvres serrées d'Iarhai formaient une ligne fine, comme la bouche d'un poisson.

— Je ne vous dérangerai pas plus longtemps. Je dois inspecter mes hommes. Viens, ma fille.

Bathshiba descendit du muret. Ils se saluèrent conformément au protocole. Ballista ne lisait rien sur son visage.

Calgacus apparut et les raccompagna.

Appuyé au muret, Ballista contemplait la nuit. Une chouette, les ailes déployées et immobiles, chassait au-dessus de la grande île. Un nouveau glapissement de renard retentit plus près. Il entendit un léger bruit de pas derrière lui et se retourna très vite, la main sur le pommeau de son épée. Bathshiba se tenait devant lui, à distance respectable.

— Ce n'était pas mon idée, dit-elle.

— Je n'en doute pas.

Ils se regardèrent sous la pâle lueur de la lune.

— Je me fais du souci pour mon père. Il n'est plus lui-même. Il n'a plus aucune envie de lutter. Il ne se rend presque plus sur les remparts et laisse Haddudad s'occuper de tout ce qui a trait aux troupes. Il reste enfermé dans ses appartements. Lorsqu'on lui demande son opinion sur quelque chose, il se contente de dire que tout sera fait selon la volonté de dieu. Vous avez dû

remarquer. Il semble même bien disposé à l'égard d'Anamu et d'Ogelos.

Ballista fit un pas vers elle.

— Non. Mon père m'attend à la porte. J'ai oublié quelque chose.

Elle contourna Ballista et ramassa son bonnet sur le muret. Elle rassembla ses longs cheveux noirs et l'enfonça sur sa tête.

— Je dois y aller.

Elle sourit et partit.

Assis sur le muret, Ballista sortit l'amulette de sa bourse, la retournant entre ses doigts. *MILES ARCANUS* – littéralement « soldat secret » ou « soldat silencieux ». C'était la marque d'un *frumentarius*.

Ballista suait comme un chrétien dans l'arène. L'air confiné et nauséabond était irrespirable en-dessous. Sur un geste de Mamurra, il se déplaça accroupi vers la droite de la galerie. La sueur ruisselait sur ses flancs. S'agenouillant, il colla l'oreille au premier des boucliers ronds alignés contre le mur. Le bronze était froid. Il écouta. Il aurait aimé pouvoir fermer les yeux pour se concentrer, mais il avait peur de ce qui arriverait lorsqu'il les rouvrirait. Cela lui était déjà arrivé par le passé, et il ne voulait plus jamais revivre cette sensation de panique qui s'était emparée de lui lorsqu'il avait rouvert les yeux et avait pris conscience qu'il se trouvait toujours au fond du souterrain.

Après quelques instants, il se tourna vers Mamurra et secoua la tête. Il n'entendait rien. Mamurra indiqua le bouclier suivant. Traînant les pieds, la peur rendant ses gestes maladroits, Ballista y colla son oreille, couvrant l'autre de sa main. Il s'efforçait de se calmer, de filtrer le martèlement de son cœur, les petits grattements du bouclier qui bougeait imperceptiblement contre le mur. Oui, maintenant il pensait bien avoir entendu quelque chose. Il écouta encore. Il n'en était pas sûr. Il eut une mimique d'incertitude, tournant ses paumes vers le haut. Mamurra indiqua du doigt le dernier bouclier. Là, il n'y avait plus aucun doute, il entendait clairement les coups répétés d'une pioche entamant la roche.

Ballista hocha la tête. Mamurra décrivit un arc de cercle avec sa main, d'environ quarante-cinq degrés vers la gauche en partant du bouclier. Puis, toujours sans dire un mot, il écarta les doigts de sa main droite par trois fois. La mine ennemie approchait de la gauche et se trouvait à une quinzaine de pas. Ballista acquiesça et indiqua la sortie d'un mouvement de tête. Mamurra acquiesça en retour. Toujours accroupi, Ballista commença à remonter, espérant que son soulagement pitoyable ne serait pas trop visible.

De retour en surface, ayant enfin quitté le domaine des morts, Ballista respira à pleins poumons. L'air chaud, saturé de poussière en suspension qui flottait au-dessus de la ville d'Arété, lui parut plus froid, plus pur encore que celui du bord de la mer du Nord dans son enfance. Il s'en repaissait, essuyant avec son foulard la sueur et la saleté qui lui piquaient les yeux. Maximus lui passa une outre d'eau. Il mit sa main en coupe, y versa l'eau et s'en baigna le visage. Au-dessus de lui, la manche à vent surmontant l'entrée de la mine pendait mollement. L'un des ingénieurs de Mamurra renversa dessus un seau d'eau afin qu'elle tirât mieux.

— Maintenant, je peux vous la montrer d'en haut, dit Mamurra.

La vue depuis les remparts de la tour sud-ouest était épique. À droite, les restes de la rampe de siège perse gisant affaissée en son milieu, telle une baleine échouée, et au-delà, la grande plaine s'étendant jusqu'au camp perse, jonchée de boulets brisés, de lambeaux de vêtements et d'ossements blanchis qui en rompait l'uniformité fauve.

Ils restaient accroupis derrière le parapet, maintes fois réparé. Depuis l'écroulement de la rampe, les tirs n'étaient plus que sporadiques, mais un homme à découvert pouvait s'exposer à un barrage de projectiles. Mamurra emprunta son arc à une sentinelle. Il choisit une flèche à l'empennage de couleur vive, regarda par-dessus les remparts pour repérer sa cible et se remit à couvert. Il respira profondément avant de se lever et de décocher la flèche. Ballista remarqua qu'il tirait sur la corde de l'arc non pas avec deux doigts, mais avec son pouce, comme les nomades des steppes.

— Hmm…

Mamurra grogna tandis que la flèche se ficha dans le sol, ses plumes rouge vif oscillant dans la brise. Il observa la plaine pendant un instant.

— Vous voyez la flèche ? Maintenant comptez cinq pas vers la droite, puis environ dix pas plus loin, devant le bout de tissu jaune. Vous voyez cette sorte de grosse taupinière, là-bas ?

Ballista la voyait.

— Maintenant, regardez plus loin, à vingt ou trente pas. Vous voyez la suivante ? Et à environ la même distance, celle qui se trouve au-delà ?

— Je les vois, oui.

Ce n'était pas un tir tellement précis.

— J'ai déjà fait mieux. *(Mamurra sourit.)* Mais il a atteint son but.

— Vous avez pu voir les puits de ventilation que les reptiles ont creusé depuis leur mine. Elle est considérablement plus longue que la nôtre et ces puits sont nécessaires. Notre mine est longue d'une quarantaine de pas. Plus longue, l'air deviendrait malsain au fond. La manche à vent aide un peu. Si nous avions eu le temps, j'aurais fait creuser un autre tunnel à côté de notre mine : lorsqu'on allume un feu à l'entrée d'un tunnel parallèle, cela aspire le mauvais air.

« Père-de-Tout, voilà un bon ingénieur de siège, un bon *prœfectus fabrum*. J'ai de la chance de l'avoir avec moi. »

— Je pense que leur tunnel passera juste à gauche de notre galerie transversale. Il nous faudra creuser un peu plus pour les avoir.

Mamurra continua, répondant à la question silencieuse de Ballista.

— Il y a un risque qu'ils nous entendent creuser, qu'ils nous attendent. Mais on creusera et on écoutera à tour de rôle. De toute façon, on ne peut rien y faire.

Les deux hommes se turent. Ballista se demandait si Mamurra pensait comme lui que le traître avait pu avertir les Sassanides de l'existence de la contre-mine romaine.

— Lorsque tu les auras interceptés, que feras-tu ?

Comme à son habitude, Mamurra réfléchit longuement avant de répondre.

— Nous pourrions essayer de pénétrer dans leur tunnel par en-dessous, allumer un feu et les enfumer. Ou alors par au-dessus, les bombarder de projectiles, peut-être verser de l'eau bouillante, essayer de rendre leur mine inutilisable. Mais je pense que rien de tout cela n'est la solution. Comme je le disais au jeune Grec lorsqu'il me parlait d'ours, d'abeilles et de scorpions, il faudra faire le sale du boulot au glaive, dans le noir.

— Et ensuite ?

— Effondrer leur mine. De préférence lorsque nous en serons sortis.

— De combien d'hommes auras-tu besoin ?

— Pas beaucoup. Sous terre, un grand nombre d'hommes peut être une gêne plus qu'autre chose. Lorsque je le demanderai, faites venir la centurie de réserve cantonnée sur le *campus martius*. Je prendrai vingt légionnaires avec moi dans le tunnel ; ils s'ajouteront à mes mineurs. Gardez Castricius avec vous au cas où les choses tourneraient mal.

Mamurra fit la moue.

— Je vais demander au centurion Antoninus Posterior de dire à ses hommes de se tenir prêts.

Deux jours s'écoulèrent avant qu'un messager au visage congestionné vînt trouver le *Dux Ripæ*. Ballista passa prendre Antoninus Posterior et ses hommes. Lorsqu'ils arrivèrent à la mine, Mamurra les attendait. Le temps manquait et des adieux prolongés n'étaient pas de mise. Ballista serra la main de son *prœfectus fabrum,* lequel mena vingt des légionnaires dans le souterrain.

Confronté à une inactivité forcée, Ballista fit ce que font tous les soldats dans ce cas : il s'assit. Il n'y avait pas d'endroit ombragé d'où il pût voir l'entrée de la mine, et il prit donc place au soleil, contemplant l'horrible trou noir. C'était le 29 septembre, trois jours avant les calendes d'octobre, l'automne donc. Dans le Nord, il ferait frais, mais ici, la chaleur était toujours étouffante. Il se drapa de sa cape pour que le soleil ne rendît pas sa cotte de maille brûlante.

Calgacus vint les trouver, accompagné de quelques esclaves du palais. Ils distribuèrent des outres rondes remplies d'eau. Ballista retira son casque et son foulard, se rinça la bouche avec un peu d'eau qu'il recracha avant de boire longuement à la régalade.

Tandis qu'il passait l'outre à Maximus, son regard se posa sur son dernier porte-étendard, un Macédonien un peu indolent répondant au nom de Pudens.

— *Draconius*, apporte mon étendard à la porte de la Palmyrène, que les Perses le voient flotter là-bas comme d'habitude.

Ballista se tourna vers un de ses *equites singulares,* un Gaulois aux cheveux blonds.

— Vindex, prends ma cape. Enfile-la et montre-toi près de l'étendard. Joue à être le *Dux Ripæ* pendant un moment, pour que les Perses pensent qu'aujourd'hui est un jour comme les autres.

Mamurra retira son oreille du bouclier de bronze. Le moment était arrivé. Il s'en saisit de manière à ce qu'il ne heurtât rien, passa entre les deux mineurs, puis entre les deux archers. Posant le bouclier à l'écart contre la paroi, il s'accroupit. Dans la lumière vacillante des lampes à huiles, tout le monde l'observait. À voix basse, Mamurra dit « maintenant ».

Les deux mineurs élevèrent leurs pioches, se regardèrent, puis les abattirent. Le bruit était assourdissant dans l'espace confiné où l'on s'était habitué au plus grand silence. Crac, crac ! Des échardes volèrent. Les deux archers se protégèrent les yeux. Crac, crac, les mineurs travaillaient en équipe, concentrant leurs coups de pioches au même endroit. Ils étaient nus jusqu'à la taille et leurs torses luisaient de sueur.

Mamurra dégaina ses armes, une épée courte à l'ancienne mode, un *gladius,* dans la main droite, une dague, un *pugio,* dans la gauche. Beaucoup dépendait de la vitesse à laquelle les deux mineurs allaient pouvoir pratiquer un trou dans la fine paroi du souterrain. Mamurra espérait de tout cœur ne pas s'être trompé. Tous ses calculs, tout son instinct lui disaient que la galerie de sape perse avait avancé au-delà de sa contre-mine.

L'ouverture devrait permettre aux Romains d'émerger à quelque distance du bout de la mine perse.

Crac crac. « Allez, allez ! » Quelle épaisseur avait donc ce mur ? Mamurra était sûr qu'il céderait d'un moment à l'autre. Il se surprit à fredonner une vieille chanson de marche de la légion, qui devait remonter à Jules César :

Nous ramenons chez lui notre putassier chauve,
Romains, enfermez vos femmes !
Tous les sacs d'or que vous lui avez envoyés
C'est en putains gauloises qu'il les a dépensés.

L'une des pioches s'enfonça dans le mur jusqu'au manche. Les mineurs redoublèrent d'effort pour élargir le trou. Crac crac.

— Ça suffit ! cria Mamurra.

Les mineurs se reculèrent, laissant la place aux archers. Ils bandèrent leurs arcs et tirèrent directement dans le trou. On entendit les flèches ricocher sur le mur opposé. Ils tirèrent encore, cette fois-ci vers la droite pour l'un, vers la gauche pour l'autre. Leurs flèches éraflèrent les parois. Les archers s'écartèrent.

Mamurra et l'homme qui était à côté de lui s'engouffrèrent dans la brèche, puis dans la mine perse. Heurtant le mur opposé, Mamurra prit à droite. Le soldat partit vers la gauche. Mamurra fit quelques pas, puis attendit qu'un autre soldat le rejoignît.

Ils avancèrent ensemble, Mamurra courbé en deux. Sans casque ni armure, il se sentait terriblement vulnérable. Au loin, un faisceau de lumière se déversait par le puits de ventilation. Au-delà, Mamurra distinguait les silhouettes indistinctes des Sassanides. Il aperçut un arc recourbé et résista à l'envie de se plaquer contre le mur – les flèches pouvaient suivre les murs. Il s'accroupit, s'efforçant d'offrir la plus petite cible possible. Il entendit le sifflement de la flèche, sentit l'air qu'elle déplaçait.

Se redressant un peu – il ne voulait pas se cogner la tête contre le plafond inégal du tunnel – Mamurra courut vers les Perses. Les deux Sassanides devant lui dégainèrent leurs sabres, firent face un instant, puis se retournèrent et s'enfuirent en

courant. L'un deux trébucha. Le légionnaire aux côtés de Mamurra fut sur lui tout de suite. Un pied appuyé sur le bas de son dos, il lui enfonça son glaive à plusieurs reprises dans les épaules, la nuque, la tête.

— Attendez, cria Mamurra. Apportez les boucliers.

Des boucliers d'osiers passèrent de main en main. Quatre légionnaires improvisèrent une barrière.

— Où sont les sapeurs ? Bien, abattez ces étais et effondrez la mine de ces reptiles.

Tandis que les hommes se mettaient au travail, levant leurs pioches, Mamurra se retourna pour voir ce qui se passait de l'autre côté, à l'avant de la mine. Il ne vit pas ce qui le frappa, mais en sentit juste le terrible impact sourd. Il resta debout, étourdi, un instant, ne ressentant qu'une vague surprise. Puis il fut pris d'une violente nausée, tandis que la douleur le submergeait. Il vit le sol rugueux du souterrain en tombant. Son visage s'écrasa sur la roche. Il resta conscient juste assez longtemps pour entendre les Perses contre-attaquer, pour sentir un homme lui marcher sur la cheville.

Ballista sut qu'un désastre se produisait sous terre lorsqu'un légionnaire émergea en courant de l'entrée de la mine, les mains vides. Il s'arrêta, regardant autour de lui, l'air hébété. Un autre légionnaire le suivait et faillit lui rentrer dedans.

— Merde, dit Maximus doucement.

Ils se levèrent tous. Les soldats autour de l'entrée levèrent leurs armes. Antoninus commença à les mettre en formation de combat. Un flot d'hommes sortait maintenant de la mine. Tout le monde savait désormais ce qui s'était passé. Les Perses avaient gagné la bataille souterraine. D'un moment à l'autre, les guerriers sassanides se rueraient hors de la mine à la poursuite des Romains en fuite. Castricius attendait à côté de Ballista.

— Effondre le puits de mine.

Castricius se retourna et donna une série d'ordres. Un groupe d'hommes tenant des pioches et des pieds-de-biche se fraya un passage dans le tunnel à contre-courant des légionnaires paniqués. D'autres se saisirent des cordes déjà attachées aux étais de mine.

— Non !

Maximus attrapa l'épaule de Ballista. Il serrait fort.

— Non, tu ne peux pas faire ça. Nos gars sont toujours en-dessous.

Ballista l'ignora.

— Aussi vite que tu peux, Castricius.

— Salaud ! Tu ne peux pas faire ça. Bordel, Mamurra est toujours en bas !

Ballista se tourna vers son garde du corps, le toisant méchamment.

— Tu veux donc qu'on meure tous ?

Le bruit des hommes s'activant fiévreusement s'élevait de la bouche noire du tunnel.

— Espèce de salaud, c'est ton ami !

« Oui, oui, c'est vrai mais, Père-de-Tout, il le faut. *Ne pense pas, agis.* Le temps des récriminations, de la culpabilité, viendra plus tard. *Ne pense pas, agis.* »

Les terrassiers tenant leurs pieds-de-biche et leurs pioches sortirent en courant de la mine. Quelques légionnaires en émergèrent aussi. Castricius hurla d'autres ordres. Les hommes s'arc-boutèrent sur les cordes et – un, deux, trois – commencèrent à tirer.

Ballista regardait. Maximus s'était retourné.

Une première équipe puis une seconde furent projetées en arrière tandis que la tension dans les cordes se relâchait brusquement ; certains hommes trébuchaient, d'autres tombaient à la renverse. Un à un, les étais de mines furent arrachés. Un grondement sourd retentit, suivi par un étrange fracas. Un épais nuage de poussière enveloppa l'entrée du souterrain.

Il y avait juste assez de lumière pour distinguer l'intérieur du tunnel perse. Bien qu'il eût les yeux fermés, Mamurra savait qu'il y avait assez de lumière. Il était étendu sur le dos. Un grand poids l'écrasait, une forte odeur de cuir lui entrait dans les narines. Il entendait des voix perses. L'une d'elle semblait crier des ordres. Étrangement, sa cheville le faisait plus souffrir que sa tête. Il sentait dans sa bouche le goût âpre et métallique du sang.

Il entrouvrit prudemment les yeux. Une botte reposait sur son visage. Elle ne bougeait pas ; il était clair que son propriétaire était mort. Il entendit un grondement sourd au loin, se transformant en une sorte de rugissement puis, des cris et des hommes qui couraient. Le tunnel se remplit alors de poussière.

Mamurra ferma les yeux, s'efforçant de respirer doucement par le nez. Il n'osait pas tousser. Après quelques instants, le calme s'installa et il rouvrit les yeux. Il essaya de bouger, mais seul son bras droit répondait et il s'érafla le coude contre la paroi. Il déplaça la botte du mort pour pouvoir mieux respirer.

Il se trouvait sous un tas de cadavres, ce qui, en même temps que le grondement qu'il avait entendu et la poussière, lui disait tout. Les Perses avaient eu le dessus et l'avait repoussé sur le côté, avec les morts, pour dégager le passage. Ils avaient poursuivi les Romains en déroute et Ballista avait effondré la mine. Salaud. Le foutu salaud.

Il n'y avait rien d'autre que le *Dux* pût faire, mais c'était quand même un foutu salaud.

Un grand calme régnait. Se mordant la lèvre pour ne pas crier de douleur, Mamurra bougea son bras droit. Il n'avait plus son glaive ni sa dague. Il se reposa un instant. Il n'y avait toujours aucun bruit. Lentement, étouffant un gémissement, il leva le bras et passa sa main dans l'encolure de sa cotte de maille, puis sous sa tunique. Grognant sous l'effort malgré lui, il en retira la dague qu'il cachait là. Il laissa son bras retomber, posa la dague contre sa hanche droite, puis ferma les yeux.

Il ne craignait pas la mort. Si les philosophes épicuriens avaient raison, tout retournerait au néant du sommeil et du repos. S'ils avaient tort, il n'était pas bien sûr de ce qui arriverait. Bien sûr, il y avait les îles des Bienheureux et les Champs Élysées. Mais il n'avait jamais réussi à savoir s'il s'agissait de deux endroits ou bien d'un seul et encore moins à découvrir comment l'on y accédait. Il avait toujours été doué pour pénétrer dans des lieux où il n'était pas censé se trouver – mais il se doutait que ce talent ne suffirait pas, cette fois. Pour lui, cela serait l'Hadès. Une éternité dans le noir et le froid, à

voleter et à couiner comme une chauve-souris privée de sensations.

Les choses devaient être plus faciles pour les Sassanides. « Mourez au combat ! Rejoignez le troupeau des bénis, et hop ! Directement au paradis. » Mamurra n'avait jamais cherché à savoir ce que leur paradis oriental était censé receler – probablement des tonnelles ombragées, du vin frais et d'inépuisables réserves de vierges aux gros culs.

Pour ce bâtard de Ballista aussi, les choses devaient être plus faciles – bien sûr, il n'avait pas eu le choix, mais c'était un bâtard quand même. Bref, le bâtard lui en avait parlé. Combattez et mourez en héros et le dieu suprême du Barbare du Nord, au nom étrange, pourrait – mais rien n'était moins sûr – vous envoyer ses vierges aux boucliers qui vous emporteraient alors dans un manoir sacré de seigneur de la guerre nordique où, conformément aux usages nordiques, vous passeriez l'éternité à combattre, vos blessures se refermant miraculeusement chaque jour, et à boire le soir venu. Non, pas l'éternité ; Mamurra se souvenait à moitié que, dans le monde de Ballista, même les dieux mouraient un jour.

Non, ce n'était pas la mort que Mamurra craignait, c'était de ne plus être vivant. Cela lui semblait une blague monstrueuse, obscène, que le monde pût continuer sans qu'il n'en sût rien. « Ne pas savoir ». Lui qui avait découvert tant de choses qu'il n'était pas censé connaître !

Il savait ce qu'être vivant voulait dire. Marcher dans un champ de blé, passer sa main sur les épis ondulant sous le vent ; descendre dans la vallée sur un bon cheval, à travers le petit bois, jusqu'au ruisseau à l'eau limpide, puis remonter à travers d'autres arbres sur l'autre versant – foin de tout cela ; pour lui, ce n'était pas vraiment être vivant. Non, être vivant, c'était attendre dans une allée sombre qu'un serviteur soudoyé vous ouvrît la porte de derrière, c'était se glisser à l'intérieur pour percer les inavouables secrets des puissants, des salauds qui se croyaient supérieurs aux gens de votre espèce. C'était être allongé dans le noir, recroquevillé sous un faux plafond, tendant l'oreille pour entendre des sénateurs ivres passer de la nostalgie

à la pure trahison. C'était cela, être vivant, plus vivant qu'à n'importe quel autre moment.

La chanson de marche lui revint en tête :

Nous ramenons chez lui notre putassier chauve,
Romains, enfermez vos femmes !

Mamurra entendit les Perses revenir. Il remit sa main droite dans sa tunique. Son poing se referma sur le disque de métal. Il passa ses doigts sur l'inscription qui y était gravée. *MILES ARCANA*. Dans pas longtemps, il serait un soldat très silencieux, on ne peut plus silencieux. S'il n'avait pas eu aussi mal, il aurait peut-être ri. Les bruits se rapprochaient. Il déplaça sa main vers la dague contre sa hanche. Il ne s'était pas encore décidé : essayer d'amener un de ces bâtards avec lui pour le grand voyage ou en finir rapidement ? D'une manière ou d'une autre, le quatrième *frumentarius*, celui que les autres n'avaient pu identifier, était prêt à mourir. Le pommeau de sa dague était lisse dans sa main.

Les petits pois secs bougeaient sur la peau du tambourin. Pas beaucoup, mais leurs mouvements étaient perceptibles.

Maximus n'aimait pas cela. C'était comme si ceux qui étaient restés en dessous essayaient d'attirer l'attention. Comme si ce grand bâtard à la tête carrée de Mamurra essayait de creuser jusqu'à la surface. Le pauvre bougre.

Castricius ramassa le tambourin et le déplaça du mur ouest de la tour pour le poser sur le mur nord. Ils attendirent que les pois s'arrêtent. Ils restèrent un instant immobiles, puis se remirent à bouger.

Ils sortirent de la tour et regardèrent dans les trois chaudrons alignés le long du mur faisant face à la ville. La surface de l'eau y était immobile.

Castricius les mena vers le nord. Là, alignés à intervalles d'environ cinq pas le long du mur de la ville, se trouvaient trois autres chaudrons. Dans les deux chaudrons les plus proches de la tour, l'eau était agitée de vaguelettes. Elle ne bougeait pas dans le troisième.

— On voit bien ce qu'ils sont en train de faire, dit Castricius. Si leur plan, à l'origine, était de creuser directement sous les murs pour amener ensuite leur troupes dans la ville, comme le pensait ce pauvre Mamurra, il semble maintenant qu'ils aient changé d'idée. Ils savent que nous nous y attendons alors ils ont décidé de saper les fondations de la tour sud-est et d'une portion de mur d'environ dix pas au nord.

« Il est compétent », pensa Ballista. « Ce n'est pas Mamurra – que la terre repose légèrement sur sa tête – mais il est compétent. » Il se rendit soudain compte de l'incongruité de la formule convenue.

— Peut-on les arrêter ?

— Non, répondit Castricius immédiatement. Nous n'avons plus le temps. Ils peuvent effondrer leur galerie de sape d'un instant à l'autre. Lorsque les pois et l'eau auront cessé de bouger, le moment sera venu. Je vous ferai prévenir.

Ballista et sa suite n'avait pas encore atteint la porte de la Palmyrène que, justement, on le prévenait. Ils revinrent sur leurs pas.

L'eau était étale, les pois ne bougeaient plus. Les Perses avaient cessé de creuser. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre. On avait évacué la tour et la portion de mur adjacente. Deux volontaires étaient restés sur les remparts de la tour. Les conditions étaient les même que pour un assaut : s'ils survivaient, une grosse somme leur serait versée ; dans le cas contraire, leur héritier recevrait l'argent. Ballista avait fait appeler les deux centuries de légionnaires de réserve, celle d'Antoninus Prior basée au caravansérail et celle d'Antoninus Posterior sur le *campus martius*. Les hommes furent conduits sur l'esplanade derrière la tour. Ils étaient armés et disposaient aussi d'outils de terrassement. Des piles de bois de construction et de briques de terre crue étaient à portée de main. C'était tout ce que l'on pouvait faire.

Turpio, désormais *prœfectus fabrum* suppléant, en plus de commander la Cohors XX, se tenait à gauche de Ballista. Castricius, maintenant adjoint du nouveau *prœfectus fabrum,* était à côté de Turpio. Maximus et Demetrius, comme de

coutume, se tenaient à droite de Ballista. Le *draco* blanc pendait derrière eux dans l'absence de brise. Ils attendaient.

Après une heure, l'infatigable Calgacus apparut, suivi par une file d'esclaves apportant du vin et de l'eau. Le *Dux Ripæ* et ses compagnons se désaltérèrent en silence. Personne ne parlait. Même Maximus n'avait rien à dire, mais il n'avait plus été lui-même pendant les deux jours qui avaient suivi le désastre de la contre-mine.

Il n'y eut aucun signe annonciateur. On entendit un craquement sonore, la muraille près de la tour bougea. Elle semblait onduler. Maintenue en place par les deux grands talus, incapable de tomber à l'extérieur vers la plaine, ou à l'intérieur vers la ville, elle s'enfonça verticalement d'environ deux pas dans le sol. Elle trembla, se lézarda, mais resta debout. Le silence se fit, puis un autre craquement retentit. La tour sud-est tangua, tel un ivrogne titubant, puis pencha vers l'avant, arrêtée dans sa chute par le glacis extérieur. Elle trembla, une partie de son parapet de fortune se détacha dans une pluie de briques. Mais elle tenait bon.

Ballista pensa que les deux volontaires sur la tour criaient. Que nenni ! Agrippant les restes des remparts, ils hurlaient comme des loups à la lune. Les hurlements se répercutèrent tout le long de la muraille tandis que chaque soldat hurlait à gorge déployée. Puis, ils se mirent à scander : « Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta ! »

Le grand Barbare éclata de rire. On lui tapait dans le dos. Les défenses d'Arété tenaient toujours.

XVI

Ballista était allongé dans le *frigidarium*. L'eau fraîche sentait l'œillet ou le clou de girofle. Il était seul. Maximus et Demetrius avaient demandé congé pour la soirée. Pour qui les connaissait, ce n'était pas une surprise après une telle journée. Ils chercheraient chacun à leur manière à se détendre. Pour Maximus, cela serait dans les bras d'une femme ; Demetrius, quant à lui, opterait pour le réconfort moins physique, moins tangible dispensé par un oniromancien, un astrologue ou quelque autre charlatan. Ballista s'était empressé d'accéder à leur requête : la solitude était une denrée rare pour quelqu'un dans sa position.

Enfonçant les pouces dans ses oreilles et bouchant ses narines avec ses index, il s'immergea complètement. Immobile, les yeux fermés, il écoutait les battements de son cœur et l'eau qui gouttait. La journée avait été bonne. La tour et la muraille avaient tenu. Mais chaque danger surmonté apportait son lot de nouvelles épreuves.

Ballista fit surface, secouant l'eau de ses cheveux, l'essuyant de ses yeux. Elle avait aussi un goût d'œillet ou de clou de girofle. Il se demanda où Calgacus avait obtenu ce nouveau parfum insolite. Il resta allongé sans bouger. L'eau du bassin devint étale. Il regarda son corps, ses avant-bras brunis par le soleil, la pâleur du reste, les deux longues cicatrices sur ses côtes, à gauche, plus blanches encore. Il fléchit sa cheville, en sentit l'os frotter et claquer. Il bâilla et le côté droit de sa mâchoire craqua à l'endroit où elle avait été cassée. Il avait trente-quatre ans, mais se sentait parfois beaucoup plus vieux. Son corps avait reçu bien des coups pendant les trente-quatre hivers où il avait parcouru la terre du milieu, entre les dieux d'en haut et ceux de l'enfer.

Il commença à méditer sur les problèmes du siège, puis chassa vite ces pensées de son esprit, cherchant à prolonger

l'apaisement momentané que lui avait procuré le bain. Il pensa à son fils. Cela faisait plus d'un an – treize mois – qu'il avait laissé Isangrim à Rome. Le garçon avait eu quatre ans en mars. Il devait grandir vite, changer vite. « Père-de-Tout, faites qu'il ne m'oublie pas. Encapuchonné, Exauceur de vœux, laisse-moi le revoir. » Ballista se sentit submergé par la nostalgie et la tristesse ; ne voulant pas se laisser aller à pleurer, il se plongea à nouveau sous l'eau.

Il se leva d'un seul coup, l'eau ruisselant de son corps musclé couvert de vieilles plaies et bosses, sortit du bassin et essora ses longs cheveux blonds. Calgacus apparut soudain et lui tendit une serviette. Il commença à se sécher. Il n'avait jamais vraiment pu s'habituer à l'habitude romaine de se faire essuyer par quelqu'un.

— Tu as aimé le *parfum* ? demanda Calgacus.

La façon dont il prononça le mot montrait bien ce qu'il pensait des soins du corps.

— C'est agréable.

— C'était un cadeau. De la part de ton mignon petit *tribunus laticlavius*. Comme je sais que vous vous appréciez beaucoup, Acilius Glabrio et toi, je l'ai fait essayer par un des esclaves de la maison. Il n'en est pas mort, alors tu ne risques rien.

Les deux hommes sourirent.

— Et voici la robe que tu as demandée, tissée dans le plus fin coton de l'Inde – petite fleur délicate, va, le persifla Calgacus.

— Oui, je suis connu pour ma délicatesse.

— Comment ?

— Rien.

Bien que le volume de sa voix restât identique, Calgacus, lorsqu'il se trouvait seul avec Ballista, affectait toujours de croire que le simple changement de ton de ses apartés les rendait inaudibles.

— J'ai mis à boire et à manger pour toi sur la terrasse, à l'ombre du portique. Il y a un couvercle dessus, contre les mouches.

— Merci.

— Tu auras encore besoin de moi ce soir ?

— Non. Tu peux vaquer à tes occupations d'ivrogne lubrique et satisfaire tes vices inavouables.

Sans le remercier, Calgacus lui tourna le dos et s'en alla. Son crâne oblong s'éloigna en même temps que ses récriminations. « Occupations… vices… Je t'en ficherai moi… Je m'échine au travail à toute heure du jour et de la nuit pour toi, comment est-ce que je trouverais le temps de faire autre chose ? »

Ballista enfila la longue robe soyeuse et sortit sur la terrasse. Dans la pénombre qui s'épaississait autour du portique, il trouva son repas posé contre le mur du fond. Il souleva l'épais couvercle en argent, se servit à boire et ramassa une poignée d'amandes. Après avoir reposé le couvercle, il alla s'asseoir à sa place habituelle sur le muret de la terrasse.

C'était le meilleur moment de la journée. À l'ouest, le bocage mésopotamien se teintait de violet au fur et à mesure que la nuit tombait. Une brise rafraîchissante soufflait sur l'Euphrate. Les premières étoiles apparaissaient. Les pipistrelles chassaient les insectes le long de la paroi rocheuse. Mais rien de tout cela ne ramenait la paix fugace qu'il avait éprouvée dans les thermes.

Les choses s'étaient bien passées aujourd'hui. Mais la chance y était pour beaucoup. Ballista avait fait construire les deux talus pour protéger la muraille et les tours contre l'artillerie et les béliers ; qu'ils les eussent aussi préservé de la sape n'était qu'un coup de chance. Pourtant, Ballista en eut un petit sourire, si l'on mettait cela au compte de sa prévoyance, le moral des troupes ne pourrait que s'en trouver renforcé. Il avait donné des ordres afin de tirer parti de ce succès inespéré. Toute la nuit, des hommes travailleraient à consolider la base de la tour penchée. Au matin, les parapets de la tour et de la muraille auraient été remplacés ou étayés.

Les Perses avaient déployé contre la ville d'Arété tout l'arsenal de la guerre de siège : tours, rampe, le grand bélier – la gloire de Shapur –, les mines. En vain. Les défenses avaient tenu. C'était maintenant le 1er octobre. Les pluies commenceraient à la mi-novembre. Ils n'avaient plus le temps désormais de rassembler les matériaux pour entreprendre de nouveaux travaux de siège. Cependant, seuls des défenseurs naïfs pouvaient croire que le danger était passé. Le roi des rois

ne s'avouerait pas vaincu. Les frustrations, les pertes, sa gloire entachée – tout concourrait à l'affermir dans sa résolution. Shapur n'aurait nulle intention de lever le siège. Si ses ingénieurs ne parvenaient pas à lui livrer la ville, il les punirait – probablement férocement – et en reviendrait à une stratégie plus simple en ordonnant à ses troupes de prendre la ville d'assaut.

Les défenseurs avaient payé un lourd tribut au cours de ces cinq mois et demi de siège. Les pertes s'étaient accrues. Ballista se demandait s'il en resterait assez pour repousser les Sassanides lorsqu'ils se lanceraient une nouvelle fois à l'assaut de la ville. L'attaque n'aurait pas lieu demain ; Shapur et ses nobles n'auraient pas eu le temps de galvaniser leurs troupes. Elle aurait lieu le surlendemain. Ballista avait un jour devant lui. Demain, il enverrait des renforts sur la muraille ouest et irait rejoindre ses hommes. Il leur parlerait, essaierait de leur instiller le courage nécessaire.

Et demain soir, il offrirait un dernier dîner pour ses officiers et les notables de la ville, afin de leur donner du cœur à l'ouvrage. Il ne put s'empêcher de penser, même s'il y avait là un funeste présage, au dernier dîner d'Antoine et Cléopâtre à Alexandrie. Comment en avait-on nommé les convives ? « Les inséparables dans la mort », quelque chose de ce genre.

Il avait fini son vin et il lui prit l'envie de jeter la grosse coupe en terre au loin, au-dessus du marché aux poissons en contrebas, jusque dans les eaux noires de l'Euphrate. Mais il n'en fit rien. Il se dirigea vers le portique. Il faisait très sombre derrière les colonnes et il ne trouva la nourriture que parce qu'il savait qu'elle était là.

Il y eut comme un grattement contre un mur de brique et il se figea. Il entendit le bruit à nouveau, au sud de la terrasse. Il s'accroupit. Une forme apparut au-dessus du mur sud. Il faisait assez clair sur la terrasse, comparé à l'obscurité dans laquelle Ballista était plongé sous le portique. Il distingua une silhouette vêtue de noir sautant du mur sud, le mur qui donnait sur la ville. De nouveaux grattements se firent entendre et deux autres silhouettes tout de noir vêtues rejoignirent la première. Dans un

raclement sourd, toutes trois dégainèrent leurs armes. La lumière des étoiles se reflétait sur les glaives.

Ballista fit mine de se saisir de son épée. Elle n'était pas sur sa hanche. « Imbécile, espèce d'imbécile. » Il l'avait laissée aux thermes. Tout allait donc finir comme ça : trahi par sa propre stupidité. Il avait baissé sa garde et allait être puni. « Foutu crétin. » Ce pauvre bougre de Mamurra t'avait pourtant prévenu.

Les trois assassins vêtus de noir s'avancèrent lentement. Ballista couvrit son visage et ses longs cheveux blonds avec le bas de sa robe. S'il s'en tirait, il lui faudrait remercier Calgacus de lui avoir trouvé cette robe en coton indien presque transparent et de la couleur noire qu'affectionnait son *dominus*. Les silhouettes sombres traversaient la terrasse. Tout doucement, les doigts de la main gauche de Ballista se refermèrent sur la poignée du gros couvercle d'argent. Sa main droite trouva la lourde coupe en terre dans laquelle il avait bu. C'était tout ce qu'il avait en guise d'arme ; pas grand-chose, mais peut-être mieux que rien. Il s'efforça de contrôler sa respiration et attendit.

Un renard glapit de l'autre côté du fleuve. Les trois assassins s'arrêtèrent. Ils n'étaient qu'à quelques pas de lui. L'un d'entre eux fit un signe de la main, indiquant à celui qui se trouvait le plus près de Ballista d'aller sous le portique. Ballista se redressa, prêt à bondir.

La porte de la terrasse s'ouvrit. Un rectangle de lumière jaune éclaira le mur, plongeant tout ce qui se trouvait en dehors dans une obscurité plus profonde encore. Les assassins se figèrent.

— *Kyrios, Kyrios* ? Êtes-vous là ?

C'était la voix de Demetrius. Après un instant, n'entendant pas de réponse, le jeune Grec revint à l'intérieur du palais. Son ombre disparut du rectangle de lumière.

L'un des assassins chuchota quelque chose en araméen. Tous trois s'approchèrent furtivement de la porte. Celui qui se trouvait juste à la limite du portique, sa vision nocturne affectée parce qu'il avait regardé en pleine lumière, passa à moins de quatre pas de Ballista. Les trois hommes s'arrêtèrent au bord de

la tache jaune et se regroupèrent ; une nouvelle fois, l'un d'entre eux parla en araméen, si doucement que Ballista n'aurait pu le comprendre même s'il avait parlé la langue.

Le premier assassin entra.

« Sauvé », pensa Ballista. « Les laisser entrer, puis traverser la terrasse, escalader le mur nord, sauter dans l'allée, quelques pas jusqu'aux gardes à la porte nord ; les prévenir, courir jusqu'à la cour principale, passer prendre les cinq *equites singulares* dans la salle de garde, ramasser une épée, puis revenir par la porte principale jusqu'aux appartements. Et puis capturer un des salauds pour découvrir qui les avait envoyés. »

Le second assassin se glissa à l'intérieur.

« Mais – Demetrius. Le jeune Grec serait tué, et Calgacus aussi, peut-être. »

Ballista s'avança. Au moment où le troisième assassin passait le seuil de la porte, il s'approcha de lui par derrière et fracassa la lourde coupe de terre sur sa tête. Il y eut un choc sourd et un bruit de vaisselle cassée. L'homme poussa un cri de douleur et se retourna. Ballista le frappa alors à la face avec la coupe cassée, et en enfonça les bords dans les chairs. L'homme tomba à la renverse, le visage tailladé et en sang.

Juste derrière le seuil, Ballista s'accroupit en position de combat, de profil, tenant le couvercle d'argent devant lui en guise de bouclier, prêt à frapper de l'autre main avec le tesson.

L'un des assassins tira l'homme blessé à l'intérieur pour dégager le passage. Le troisième s'élança, assénant un coup d'estoc par en-dessous qui heurta de plein fouet le bouclier d'argent dans la main de Ballista. Il sentit le métal malléable se déformer. L'impact dans son bras se répercuta jusqu'à son épaule. Il projeta devant lui sa main tenant la coupe cassée, mais l'homme en noir recula hors de portée, avant de se fendre à nouveau. Ballista para le coup avec son bouclier improvisé. Une nouvelle fois, sa contre-attaque ne rencontra que le vide.

L'autre assassin se tenait juste derrière l'assaillant de Ballista, sautant de droite et de gauche, tentant désespérément de se mettre en position de le frapper. Ballista savait que tant qu'il resterait devant le seuil, ils ne pourraient pas l'attaquer ensemble. Un autre coup d'épée trancha un morceau de son

mauvais bouclier. Ballista se rendit compte qu'il criait, un rugissement de rage inarticulé. Encore et encore, l'épée de son adversaire entamait le couvercle, le réduisant en lambeaux. Il n'offrait plus qu'une piètre protection et chaque coup semblait l'alourdir et le rendait plus difficile à tenir.

L'homme qui se tenait derrière son adversaire et tentait vainement de s'approcher de Ballista cessa tout à coup de sauter d'un pied sur l'autre. Il regarda, incrédule, les trois pouces d'acier qui dépassaient de son estomac. Il ouvrit la bouche et un flot de sang en sortit. On le tira sur le côté. Se rendant compte que quelque chose se passait dans son dos, l'assassin qui combattait Ballista fit volte-face en se baissant et porta un coup de taille à la tête de Maximus. L'Hibernien para, tourna son poignet pour écarter la lame et s'avança, enfonçant son arme dans la gorge de l'assassin.

— Ne tue pas le dernier. Je le veux vivant ! cria Ballista.

L'homme blessé avait rampé au fond de la pièce. Une traînée de sang s'étalait sur le carrelage à damiers. Avant que Ballista ou Maximus pussent réagir, le dernier des assassins se mit à genoux, appuya la pointe de son glaive contre son estomac et le pommeau contre le carrelage et se laisser tomber dessus. La lame déchira ses entrailles dans un bruit horrible. Il s'effondra sur le côté, plié en deux, agonisant dans des soubresauts.

Le dîner de Ballista s'annonçait mal.

Ce n'était pas le cadre : la grande salle à manger du palais était magnifiquement arrangée. Les fenêtres donnant sur la terrasse étaient ouvertes pour que l'on pût profiter de la brise du soir. Des tentures légères y avaient été accrochées afin qu'on ne fût pas importuné par les insectes. Les tables en cèdre poli étaient disposées en U. La convention selon laquelle le nombre de convives ne devait pas dépasser celui des Muses, soit neuf, avait été ignorée et treize personnes prenaient part au dîner qui tenait autant du conseil de guerre que de la réunion amicale. Il n'y avait que des hommes. Ballista dînait en compagnie des commandants en chef de ses troupes, Acilius Glabrio et Turpio, et des trois protecteurs de caravanes promus officiers romains, Iarhai, Anamu et Ogelos. Des officiers de rang inférieur étaient

présents : les deux centurions des deux cohortes de Legio IIII, Antoninus Prior et Seleucus, celui de la Cohors XX, Félix, et Castricius, le *prœfectus fabrum* suppléant. Trois des conseillers les plus influents complétaient le groupe : Theodotus, le chrétien barbu, un petit homme assez quelconque nommé Alexandre et, chose des plus inhabituelles, un eunuque répondant au nom d'Otes. Comme le disait souvent le pauvre Mamurra, « les choses étaient bien différentes en Orient ».

Ce n'était pas la nourriture, la boisson ou le service. Malgré les mois de siège, il y avait de la viande, du poisson et du pain en quantité suffisante. Certes, il n'y avait pas abondance de fruits – juste quelques pommes et des pruneaux – et les légumes s'étaient faits rares, « Je donnerai ma chemise pour un foutu chou ! » comme se plaisait à s'exclamer Calgacus, mais il n'y avait aucun danger que le vin vînt à manquer et que les convives en fussent réduits à boire de l'eau. Les serviteurs allaient et venaient diligemment.

Pourtant, pendant tout le repas, depuis les œufs durs jusqu'aux pommes, un spectre planait. Les trois cadavres nus cloués sur des croix dans l'agora et la trahison qu'ils incarnaient, bien que jamais mentionnés, étaient dans tous les esprits. À l'aube, Ballista avait fait déshabiller les corps des trois assassins pour les exposer publiquement. Sous leurs pieds, en bas de chaque croix, on avait fixé une pancarte : une grosse récompense serait offerte à celui qui pourrait les identifier. Le visage de l'un était mutilé, mais les deux autres n'avaient que des blessures au corps. Ils auraient dû être aisément reconnaissables. Jusqu'à présent personne ne s'était présenté, à part un fou et deux plaisantins. Les soldats avaient puni leur témérité par une volée de coups.

Vers la fin du repas, tandis que Ballista rompait un autre pain non levé et en passait la moitié à Turpio, il eut le sentiment qu'il n'était pas seul à penser que le traître se trouvait dans la pièce. L'homme qui avait organisé l'attentat contre lui, la veille au soir, celui qui livrerait la ville à l'ennemi s'il le pouvait, devait être parmi eux, buvant à leur santé, trempant son pain dans les bols collectifs.

Ballista observait les convives. À sa droite, Acilius Glabrio, qui buvait à grosses lampées le vin de son hôte, donnait l'impression qu'il aurait préféré être en tout autre compagnie. À sa gauche, Turpio semblait s'amuser de la folie des hommes en général et des autres convives en particulier. Les trois protecteurs de caravanes, élevés à la dure école de leur exécration mutuelle, ne laissaient rien entrevoir de leurs sentiments. Quant à l'attitude des conseillers de la ville, elle ne lui apprenait pas grand-chose : Theodotus le chrétien semblait béat, l'eunuque Otes était gras et celui que l'on appelait Alexandre, quasiment inexistant. Les quatre centurions affichaient une expression respectueuse de bon aloi. Ensemble, tous ces hommes ne ressemblaient en rien aux « inséparables dans la mort » – un groupe d'hommes disparates que la *Tyché* avait rassemblés, avec un traître parmi eux.

Comme l'on pouvait s'y attendre, la soirée avait semblé interminable et la conversation languissante. Il ne revenait pas aux membres les moins éminents du groupe, les centurions et les conseillers, de l'initier. Les autres, pour éviter d'aborder le sujet des crucifixions et de tout ce qu'elles impliquaient, s'étaient longuement étendus sur le cours probable des événements du lendemain.

Personne ne se doutait que les Perses lanceraient un nouvel assaut sur la ville le lendemain matin. Toute la journée, on avait vu les nobles sassanides parcourir le camp à cheval pour haranguer leurs troupes. La distribution des échelles de siège ainsi que la réparation hâtive des mantelets s'étaient déroulées sous les yeux des assiégés. On s'accordait à dire, avec plus ou moins de conviction, qu'après les terribles pertes qu'ils avaient subies, les Perses manifesteraient moins d'ardeur au combat : si l'on tenait bon pendant encore une journée, la ville d'Arété et tous les habitants qui avaient survécu seraient enfin sauvés.

Les dernières dispositions concernant la répartition des maigres ressources en hommes fit aussi l'objet d'un consensus. Sur la muraille ouest, les neuf centuries de Legio IIII ne comptaient plus que trente-cinq hommes chacune et les six de Cohors XX, plus que trente. Ballista avait donc donné l'ordre que tous les mercenaires survivants des trois protecteurs de

caravanes y fussent cantonnés. Ils devaient être rejoints par quelques archers conscrits, sous le commandement symbolique de Iarhai ; étant donné le manque d'implication, désormais coutumier, de ce dernier, c'était en fait Haddudad qui les commandait. En outre, Ballista avait porté le nombre d'engins d'artillerie déployés sur la muraille ouest à vingt-cinq, comme auparavant ; pour ce faire, il avait dû en prendre à d'autres endroits et les y déplacer. Avec toutes ces mesures, la défense de la muraille du désert reposait sur des bases solides. Quelques mille trois cents hommes, composés de cinq cents soldats réguliers romains, cinq cents mercenaires et trois cents conscrits, appuyés par l'artillerie, affronteraient l'attaque des Perses. Bien sûr, tout cela avait un prix. Les autres murs n'étaient désormais tenus que par des citoyens conscrits, de rares soldats réguliers et un nombre insuffisant de pièces d'artillerie.

On apporta le fromage et le silence fut rompu lorsque Otes, le conseiller eunuque, peut-être surpris par sa propre témérité, s'adressa directement à Ballista.

— Donc, vous dites que si nous tenons juste un jour de plus, nous sommes sauvés ?

Quelques-uns des officiers ne parvinrent pas à réprimer un sourire en entendant le pluriel de majesté : ils ne l'avaient jamais aperçu sur les remparts. Ballista ignora leur air goguenard et tenta de faire taire ses préjugés contre les eunuques que son enfance dans le Nord comme son éducation romaine lui avaient instillés. Ce n'était pas chose facile : Otes était gras comme un porc et suait abondamment. Sa couardise s'entendait dans sa voix haut perchée.

— Globalement, oui.

Ballista savait qu'il lui aurait fallu avoir une vision des choses des plus partielles pour croire en ses propres paroles, mais il avait organisé ce dîner pour inspirer du courage aux personnages influents d'Arété.

— À moins, bien sûr, que notre mystérieux traître s'y mette – notre propre Éphialtès montrant à Xerxès le sentier sur la crête de la montagne pour qu'il contourne les positions des Grecs aux Thermopyles. Auquel cas, nous combattrons tous

courageusement jusqu'à la mort comme les trois cents Spartiates opposés aux innombrables Perses.

La référence d'Acilius Glabrio au plus infâme traître de l'histoire grecque (dont la notoriété devait beaucoup à Hérodote) fut accueillie par un silence glacé que le jeune patricien feignit d'ignorer l'espace d'un instant. Il but une gorgée de vin, puis regarda l'assistance d'un air innocent.

— Oh ! Mais excusez-moi. C'est un peu comme si je vous avais dit qu'Hannibal était à nos portes et qu'il y avait un éléphant dans le coin de la pièce, comme si j'avais vendu la mèche en somme.

Ballista s'aperçut que, en dépit de ses cheveux et de sa barbe comme toujours impeccables, Acilius Glabrio avait de vilaines poches sous les yeux et que sa mise laissait quelque peu à désirer. Il était peut-être ivre. Mais avant qu'il pût intervenir, le patricien continua.

— S'il est dit que nous partagerons demain le sort des Spartiates, peut-être devrions-nous passer notre dernière nuit comme ils ont passé la leur : à nous peigner et à oindre mutuellement nos corps, pour trouver là quelque réconfort.

Acilius Glabrio regardait fixement Demetrius tandis qu'il parlait. Le jeune Grec, debout derrière le triclinium de son *kyrios,* baissait les yeux modestement.

— Je m'attendais plutôt, *Tribunius Laticlavius*, à ce qu'un des Acilii Glabriones, une famille qui, si je comprends bien, prétend remonter à la fondation de la République, prenne exemple sur des modèles d'antique vertu romaine tels que Horatius, Cincinnatus ou Scipion l'Africain et passe la nuit à inspecter les hommes et à vérifier la garde ; et j'aurais aussi pensé qu'il resterait sobre.

Ballista ignorait si les héros romains qu'il avait cités avaient la réputation de sacrifier le sommeil au devoir ou s'ils coupaient leur vin avec beaucoup d'eau. Mais cela lui était égal. Il sentait la colère monter en lui.

— *Prétend* remonter à la fondation de la République. *Prétend* ! Comment osez-vous ! Espèce de…

Acilius Glabrio était tout rouge et parlait fort.

— *Dominus !*

Le *primus pilus* Antoninus Prior avait l'habitude de se faire entendre d'un bout à l'autre du *campus martius*. Il arrêta net le commandant de son unité.

— *Dominus,* il se fait tard. Nous devrions écouter la suggestion du *Dux Ripæ*. Il est temps d'aller inspecter les postes de sentinelles.

Antoninus continua, sans laisser le temps à son supérieur de prendre la parole.

— *Dux Ripæ*, les officiers de Legio IIII Scytica vous remercient de votre hospitalité. Nous devons y aller.

Le primipile s'était levé pour se placer à gauche d'Acilius Glabrio. L'autre centurion apparut à sa droite. Ensemble, Antoninus et Seleucus mirent doucement, mais fermement leur jeune commandant sur ses pieds et l'escortèrent jusqu'à la porte.

Acilius Glabrio s'arrêta soudain. Il se retourna et agita le doigt en direction de Ballista. Le jeune noble tremblait, son teint était devenu livide. Il semblait trop furieux pour parler. Les deux centurions le prirent sous le coude et le firent sortir sans qu'aucune parole ne fut échangée.

L'épisode marqua la fin de la soirée. Turpio, accompagné de Félix et Castricius, les deux centurions sous son commandement, partirent peu après et furent rapidement suivis par les protecteurs de caravanes et les conseillers.

Dès qu'il eut salué le dernier des invités, l'eunuque Otes – « Un merveilleux moment, *Kyrios,* un grand succès. » – Ballista, suivi de près par Demetrius, se retira dans ses appartements. Maximus et Calgacus l'y attendaient.

— Vous avez trouvé ce que je vous avais demandé ?

— Oui, *Dominus,* répondit Maximus.

— Et ça nous a coûté un bon petit paquet, ajouta Calgacus.

Sur le lit, deux tenues étaient étalées. Des tuniques criardes, rouge, bleu, jaune et violet ; des pantalons et des toques, rayés, ourlés et brodés de couleurs différentes dans le style local.

— Allons-y.

Ballista et Maximus se déshabillèrent et enfilèrent les habits orientaux.

— *Kyrios,* c'est de la folie ! dit Demetrius. À quoi bon ?

Ballista, ayant retiré les deux ornements de sa ceinture, la couronne murale et le l'oiseau de proie doré, avait les yeux baissés, s'efforçant d'attacher une nouvelle décoration où le mot *felix,* « bonne chance », était inscrit.

— Il y a toujours le danger que les officiers subalternes disent à leurs supérieurs ce qu'ils veulent bien entendre : « Les hommes ont le moral et brûlent de combattre ». Imagine ce que l'on dit au roi des rois. Je ne suis pas Shapur, mais il est toujours plus agréable d'être porteur de bonnes nouvelles que de mauvaises.

Ballista rassembla ses longs cheveux et les glissa sous sa toque syrienne.

— S'il vous plaît, *Kyrios*, pensez au danger que vous courez. Si vous ne le faites pas pour vous, alors faites-le pour ceux qui restent. Qu'adviendra-t-il de nous s'il vous arrivait quelque chose ?

Ballista se demandait s'il devait retirer l'amulette d'ambre du fourreau de son épée. Il décida de n'en rien faire.

— Arrête de te faire du souci, mon gars. Il n'y a pas meilleur moyen de tester le moral des troupes. À leurs postes, sans officiers dans les parages, ils parlent librement de leurs espoirs et de leurs craintes.

Il donna une petite tape sur l'épaule de Demetrius.

— Tout ira bien. J'ai déjà fait ce genre de choses.

— Personne ne se soucie de ce qui pourrait m'arriver à moi, dit Maximus.

— Toi, tu es sacrifiable, dit Calgacus.

Ballista passa en bandoulière un de ces carquois faisant office d'étui à arc, se drapa d'une peau de loup et se contempla dans le miroir que tenait Calgacus. Puis il regarda son garde du corps.

— Maximus, passe-toi un peu de suie sur le nez. Si on ne voit pas ce trou du cul de chat qu'il y a au bout, aucune chance que l'on nous reconnaisse. On ressemble à deux des plus affreux mercenaires à la solde des protecteurs de caravanes.

Après avoir échangé quelques mots à voix basse avec les gardes, les deux hommes sortirent furtivement par la porte nord du palais. Ils prirent à gauche et traversèrent les quartiers

militaires, se dirigeant vers la muraille du désert. Au *campus martius*, un groupe de légionnaires en faction de la centurie d'Antoninus Posterior cantonnée là, les arrêta : *Libertas*. Ils donnèrent le mot de passe – « principatus » – et poursuivirent leur chemin.

Ils montèrent sur les remparts à l'angle nord-ouest de la muraille, à côté du temple de Bel. On les arrêta une nouvelle fois – « Libertas ; principatus ». Ils restèrent un moment devant le parapet, à contempler le ravin au nord et la grande plaine à l'ouest. Au loin, la myriade de feux du camp sassanide projetait une lueur vermeille dans le ciel. Une rumeur diffuse se propageait à travers le désert. Un cheval perse hennit et, plus près, un de ses congénères romains lui répondit.

Le long de la muraille, les torches répandaient une lumière indécise. Quelque part en ville, des coups de marteau retentirent ; un forgeron devait travailler tard, rivetant une épée ou resserrant les anneaux d'une cotte de maille. Au-dessus d'eux sur la tour, un garde prolixe nommé Antiochus ressassait son récent divorce : sa femme avait toujours été une mégère, mauvaise langue avec ça, et dieu des Enfers ! qu'est-ce qu'elle parlait ! C'était pire que d'être marié avec sa belle-mère.

Ballista se pencha vers son garde du corps.

— Je crois que tu en as fait assez hier soir pour payer ta dette et reprendre ta liberté.

— Non. Il faut que cela soit la même chose. Hier soir, ces trois types t'auraient peut-être bien tué, mais je ne peux pas en être sûr. Lorsque tu m'as sauvé, il n'y avait aucun doute : j'étais sur le dos et j'avais lâché mon arme ; une seconde de plus, et j'étais mort. Non, les choses doivent correspondre.

— Certaines religions considèrent l'excès d'orgueil comme un terrible péché.

— Tant pis pour elles.

Ballista et Maximus se dirigèrent vers le sud par le chemin de ronde. Çà et là, tandis qu'ils passaient dans la lumière des torches, des sentinelles aux joues hâves, aux tuniques usées et salies par les combats, les arrêtaient : « Libertas – Principatus – Libertas – Principatus. »

Lorsqu'ils arrivèrent à la quatrième tour, les sentinelles étaient en train de jouer aux dés. C'étaient des légionnaires de Legio Scythica. Leurs boucliers ovales rouges, ornés de victoires bleues et d'un lion d'or, étaient empilés dans un coin. Ballista et Maximus restèrent dans l'ombre, regardant la lumière des torches jouer sur les visages des hommes, écoutant ce qu'ils disaient.

— *Canis,* dit un joueur dans un grognement de dépit, tandis que ses quatre dés s'arrêtaient sur le « chien », le pire lancer possible.

— Tu as toujours été malchanceux.

— Dis pas de conneries. Je garde toute ma chance pour demain et on en aura foutrement besoin.

— C'est toi qui dis des conneries. Demain ne sera qu'une promenade dans un *paradis*. On leur a déjà mis leur raclée et on va leur en mettre une autre.

— C'est ce que tu dis. On n'est plus tellement nombreux. La plupart des hommes sur ces remparts ne sont que des putains de civils qui jouent aux petits soldats. Moi, je dis que si les reptiles se lancent à l'assaut demain, on va tous l'avoir dans le cul.

— Foutaise. Ce grand bâtard de Barbare nous a toujours sortis du pétrin jusqu'à maintenant et cela sera la même chose demain. S'il dit que nous pouvons tenir la muraille, tu vas aller le contredire ?

Ballista sourit à Maximus dans l'ombre.

— Oui, ben je préférerais avoir affaire à lui plutôt qu'à son putain de garde du corps hibernien.

Les dents de Maximus luirent dans le noir.

— Là, tu n'as pas tort. Pas le genre de type qu'on aimerait rencontrer au coin d'un bois. Il a vraiment une sale gueule, pas vrai ?

Ballista prit Maximus par le bras et ils descendirent l'escalier.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la Palmyrène, ils en avaient assez entendu. Les soldats réguliers leur semblaient assez résolus, même s'ils râlaient comme des veaux. Leur mépris était à la fois dirigé contre l'ennemi et contre les

conscrits de leur propre camp. Lesquels conscrits, maintes fois raillés, particulièrement ceux qui allaient défendre la muraille ouest pour la première fois, se montraient ou bien taciturnes ou bien tonitruants dans leur vantardise – ce qui était conforme à ce que l'on pouvait attendre d'hommes qui n'avaient pas encore vu la guerre en face.

Ballista décida de rentrer au palais. Ils avaient besoin de sommeil. Demain était un autre jour.

Demetrius finit de s'habiller. Avec un soin maniaque, il noua à nouveau sa tablette à écrire et son stylet à sa ceinture. Il se regarda dans le miroir. Malgré la distorsion du métal poli, il voyait bien qu'il avait une mine affreuse. Il avait les yeux cernés d'un lacis de veinules bleues. Et il se sentait terriblement mal. Il était resté habillé de pied en cap pendant la première moitié de la nuit, à faire les cent pas, incapable de dormir avant que Ballista et Maximus rentrassent de leur folle et théâtrale expédition nocturne. Lorsque, quelque temps après minuit, ils étaient rentrés, pleins d'entrain, riant et se taquinant, Demetrius s'était mis au lit, sans pour autant pouvoir trouver le sommeil. Désormais soulagé de ses soucis pour les autres, il se tourmentait pour lui-même.

Rien ne pouvait détourner ses pensées de l'attaque imminente des Perses. Le comportement de Ballista lors du dîner ne l'avait en rien rassuré. Il connaissait bien son *kyrios* : le grand Barbare audacieux ne savait pas mentir. Ses affirmations selon lesquelles l'ardeur des Perses se serait assagie sonnaient creux. Qu'avait-il répondu lorsque le gros eunuque lui avait demandé s'il était vrai qu'il leur suffirait de tenir un jour de plus pour être sauvés ? Que c'était *globalement* vrai, ou quelque chose de ce genre. Le *kyrios* n'était pas doué pour les faux-semblants. Mais il était vrai qu'au fond, c'était un anxieux. Et cela contribuait à en faire un si bon soldat ; de la même manière, l'attention maniaque qu'il portait au moindre détail en faisait un ingénieur de siège hors pair. Pourtant, cette fois-ci, ses craintes étaient justifiées. Les Perses jouaient leur dernière carte. Shapur et ses nobles auraient galvanisé leurs

guerriers, exacerbé leur fanatisme et leur haine. Ils n'auraient de cesse d'arracher le cœur des défenseurs.

Malgré lui, Demetrius se repassait maintes fois en esprit le premier assaut des Perses. Ces nuées d'hommes barbus, basanés et féroces montant aux échelles, leurs longs sabres à la main, leur envie de meurtre dans leurs yeux. Et demain, ils reviendraient : des milliers et des milliers de Perses enragés, enjambant les parapets, brandissant leurs terribles sabres, taillant en pièces tous ceux qui se dresseraient sur leur chemin : une orgie de sang, un déchaînement de souffrances.

Inutile de dire qu'au chant du coq, au *gallinicium,* l'heure à laquelle les hommes en temps de paix dorment du sommeil du juste, cette heure, bien avant l'aube, à laquelle la suite du *Dux Ripæ* avait reçu l'ordre de se rassembler, Calgacus dut tirer Demetrius d'un sommeil troublé. Il rêvait qu'il poursuivait sans relâche un vieil oniromancien à travers les ruelles étroites et sales de la ville. L'homme restait toujours hors de portée et il entendait derrière lui la horde de Sassanides lancés à sa poursuite, les hurlements d'hommes et de femmes, le grésillement des bâtiments en flammes.

— Il n'y a pas de temps à perdre, lui avait dit le vieux Calédonien en le secouant non sans gentillesse.

— Ils prennent tous leur petit-déjeuner dans la grande salle à manger. Tout ira bien. Ils ont l'air en pleine forme.

Calgacus n'avait pas tort. Lorsque Demetrius entra dans la salle à manger, où les lampes brûlaient encore à cette heure matinale, il fut accueilli par des éclats de rire. Ballista, Maximus, le centurion Castricius, le porte-étendard Pudens, les deux messagers et le scribe restant, et dix des *equites singulares* étaient attablés, serrés les uns contre les autres, et mangeaient des œufs au bacon. Ballista appela Demetrius, lui serra la main et demanda à Maximus de lui faire une place. Ballista et Maximus semblaient de meilleure humeur encore qu'à leur retour la nuit dernière. Ils riaient et plaisantaient avec les autres. Pourtant, Demetrius, son assiette de nourriture qu'il n'avait pas à cœur de manger devant lui, serré entre les deux hommes du Nord, sentit une tension sous-jacente, une certaine fragilité derrière cette façade de jovialité. Maximus se moquait

du *Dux,* car il ne buvait que de l'eau. Ballista répondit qu'il voulait garder l'esprit clair – un état, assura-t-il à tout le monde, que son garde du corps n'avait jamais connu ; et ce soir, il boirait au point de chanter des chansons à l'eau de rose, d'appeler tout le monde son frère et de s'écrouler ivre mort. Une fois qu'ils eurent terminé leur petit-déjeuner, ils se rendirent tous dans la cour principale pour s'armer. Ils étaient plus calmes, désormais ; on n'entendait plus que quelques conversations à voix basse et de brefs rires. L'un après l'autre, les hommes s'éclipsaient aux latrines. Calgacus et Bagoas sortirent des appartements portant l'armure d'apparat du *Dux Ripæ,* qu'il n'avait encore jamais portée.

— Si tu dois vaincre le roi des rois sassanide, il faut que tu aies l'air d'un vrai général romain, lui dit Calgacus.

Ballista aurait préféré sa vieille cotte de mailles qui avait vu tant de combats, mais il se laissa faire. Calgacus voulait toujours qu'il eût une mise impeccable et c'était là une attente que Ballista frustrait bien trop souvent. Il se tint debout, les bras étendus, pendant que Calgacus et Maximus attachaient le plastron et la dossière de la cuirasse musclée, fixaient les épaulières ouvragées et les épaisses sangles de cuir, conçues pour protéger les parties viriles et les cuisses. Ballista enfila son baudrier et laissa Calgacus recouvrir ses épaules d'une cape noire neuve. Pour le protéger du froid du petit matin, son vieux serviteur le drapa de la peau de loup qu'il avait portée la veille, puis il lui tendit son casque. Ballista remarqua que la peau de loup avait été nettoyée et le casque astiqué.

— Si tu ne vaincs pas Shapur, au moins tu seras bien habillé pour entrer au Walhalla, dit Maximus dans la langue natale de Ballista.

— J'espère que ce n'est pas la fin de la longue route pour nous, mon frère, répondit Ballista dans la même langue.

À la porte principale du palais, ils se mirent en marche, en silence désormais. Dans l'obscurité, leurs torches flambant dans la froide brise du sud, ils traversèrent les quartiers militaires puis le *campus martius* jusqu'à l'extrémité nord de la muraille du désert. Tandis qu'ils montaient l'escalier menant à la tour nord-ouest, à côté du temple de Bel, une sentinelle les arrêta :

« Isangrim » – le nom étrange fut correctement prononcé – et Ballista donna le mot de passe : « Patria ».

Ballista salua les hommes présents sur les remparts, un mélange de soldats de la Cohors XX et de conscrits locaux, leur serrant la main à tous. Puis il monta sur une pièce d'artillerie. Il retira son casque et ses cheveux volèrent dans le vent. Le cuir de sa cuirasse moulée luisait dans la lumière des torches. Il s'adressa à ses hommes.

— *Commilitiones*, compagnons d'armes, le moment est venu. L'heure de l'ultime bataille a sonné.

Il marqua une pause. Il avait toute leur attention.

— Les Perses sont nombreux. Nous ne sommes que quelques-uns. Mais leur nombre ne fera que les encombrer et nous aurons toute la place qu'il faut pour manier nos épées.

De petits sourires se dessinèrent dans la lueur des torches.

— Leur nombre ne veut rien dire. Ce sont les esclaves efféminés d'un despote oriental. Nous sommes des soldats. Nous sommes des hommes libres. Ils combattent pour leur maître. Nous combattons pour notre liberté. Nous les avons déjà corrigés et nous les corrigerons à nouveau.

Quelques-uns des soldats dégainèrent leurs épées et en donnèrent de petits coups sur leurs boucliers.

— Si nous vainquons aujourd'hui, les nobles empereurs Valérien et Gallien déclareront ce jour un jour de grâce, un jour sacré qui sera fêté aussi longtemps que la Rome éternelle éclairera le monde. Les nobles empereurs ouvriront pour nous le trésor impérial sacré. Ils nous couvriront d'or !

Les soldats rirent en cœur avec Ballista. Valérien n'avait pas la réputation d'être prodigue. Le *Dux* attendit un instant avant de reprendre d'une voix qui avait gagné en intensité ce qu'elle avait perdu en volume.

— Aujourd'hui, nos souffrances prennent fin. Si nous vainquons aujourd'hui, nous aurons conquis notre sécurité à la pointe de nos épées. Si nous vainquons aujourd'hui, nous nous serons couverts de gloire, une gloire qui sera célébrée pendant des siècles. On honorera notre mémoire comme on honore celles des hommes qui ont défait Hannibal à Zama, les hommes qui ont vaincu les hordes barbares des Cimbres et des Teutons

sur les plaines d'Italie du Nord, les hommes qui ont battu les innumérables nuées d'Asie Mineure conduites par Mithridate, qui lui ont fait ravaler son orgueil oriental, qui l'ont contraint à l'exil et à un suicide sordide. Si nous gagnons aujourd'hui, on se souviendra de nous jusqu'à la fin des temps !

Tous les hommes l'acclamèrent. Le bruit des épées battant contre les boucliers était assourdissant. Le chant scandé retentit : « Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta ! » On le reprit en cœur et, telle une grande vague, il déferla sur les chemins de ronde et les tours de la ville assiégée.

Ils descendirent de la tour à l'heure où la lumière des torches devient jaune pâle avant d'être éclipsée par celle du levant. Ils marchèrent vers le sud le long de la muraille. À chaque tour, Ballista donnait une version de son discours et à chaque fois, les hommes l'acclamaient. Ils scandaient parfois « Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta ! » ou renversaient la tête en arrière et hurlaient à la manière des loups. Lorsqu'ils furent revenus vers le nord et eurent pris leur place habituelle en haut de la tour surmontant la porte de la Palmyrène, le soleil leur chauffait déjà les épaules.

— *Dominus*.

Deux soldats de la Cohors XX étaient au garde à vous. Ils encadraient un homme vêtu à la manière perse.

— Marcus Antoninus Danymus et Marcus Antoninus Themarsas de la turme de Antiochus, *Dominus*. Ce type est un déserteur. Il est arrivé par la muraille nord la nuit dernière. Dit qu'il s'appelle Khur et qu'il peut vous dire tout ce que vous voulez savoir sur le plan d'attaque des Perses.

En entendant son nom, le Perse montra les dents comme un chien qui s'attend à être battu. Ses vêtements bigarrés étaient couverts de poussière. Il ne portait pas de ceinture sur sa tunique ample à longues manches ; on avait dû la lui enlever lorsqu'il avait été fouillé et désarmé. Sous la crasse, son visage était pâle.

Ballista lui fit signe d'approcher. Il s'avança, puis se prosterna, touchant le sol de son front avant de s'agenouiller et de tendre les bras dans un geste de supplication.

Demetrius regardait l'homme avec dégoût tandis que Ballista lui parlait en perse. Avant de répondre, le Sassanide se

prosterna à nouveau, rentrant les mains dans ses longues manches. Vraiment répugnant, la façon dont ces Orientaux s'abaissaient.

L'homme se remit à genoux et se jeta sur Ballista. Le couteau luisait dans sa main lorsqu'il tendit brusquement le bras pour frapper sous la cuirasse du *Dux*. En un éclair, Ballista s'était avancé et avait contourné le coup. Se saisissant du bras du Perse à deux mains, il leva son genou. Il y eut un craquement sinistre lorsque l'os se brisa. L'homme hurla. Le soldat nommé Danymus s'élança et lui enfonça son épée entre les omoplates. Le Perse tomba en avant. Un instant plus tard, il avait rendu l'âme.

— Ce n'était pas nécessaire, soldat, dit Ballista.

— Désolé, *Dominus*. J'ai pensé…

Danymus ne finit pas sa phrase.

— Je présume qu'il avait été fouillé ?

— Oui, *Dominus*.

— Par qui ?

— Je l'ignore, *Dominus*.

— Tu ne l'as donc pas fouillé ?

— Non, *Dominus*.

Danymus baissa les yeux vers la lame de son sabre où le sang dégoulinait par terre. Il suait abondamment. Sa mine contrite contrastait avec les jolis ornements qui pendaient à sa ceinture militaire : un soleil, une fleur, un poisson, un homme portant un agneau et une svastika. Demetrius fut frappé de voir que le tueur du Perse était le seul à avoir sorti son épée.

— Très bien. Emmenez le corps.

Danymus rengaina son arme et les deux soldats, se saisissant chacun d'une jambe, tirèrent le cadavre vers les escaliers. Le visage du mort frottait contre le sol. Il laissa derrière lui une grande traînée de sang.

— Portez ce fichu cadavre. Quelqu'un pourrait se blesser en glissant dans tout ce sang, rugit Castricius.

Ballista et Maximus se regardaient d'un air perplexe. S'il avait été désarmé lorsqu'il avait déserté, quelqu'un devait lui avoir donné le couteau perse. Ils n'avaient pas le temps de tirer cela au clair. Ils pourraient toujours chercher le coupable

demain, s'ils étaient encore en vie. Ballista haussa les épaules presque imperceptiblement et se remit à étudier la muraille.

Incapable d'assimiler cette brusque éruption de violence et ce retour à la normalité tout aussi soudain, Demetrius regardait son *kyrios* retirer son casque. Lorsqu'il le lui tendit, il s'aperçut que ses propres mains tremblaient. Ballista sourit, les lèvres pincées, et déclara qu'il lui fallait montrer aux gars qu'il était toujours vivant. Demetrius prit conscience du silence oppressant qui régnait sur les remparts. Il regarda Ballista monter sur le cadre de la pièce d'artillerie la plus proche et lever les bras au-dessus de sa tête. Se tournant lentement pour que tous pussent le voir, il agita les mains. Le vent du sud soulevait sa chevelure mouillée de sueur. Sa cuirasse cirée brillait au soleil. Une voix s'écria non loin : « *Flavius ! Flavius* ! » Tout le long du chemin de ronde, les soldats rirent et reprirent en cœur : *« Flavius, Flavius ! »,* « Le blondin, le blondin ! »

— C'est donc ainsi qu'ils m'appellent, dit Ballista en descendant.

— Entre autres choses, dit Maximus.

Lorsque Demetrius lui tendit le casque, Ballista lui demanda de le poser avec le reste de son équipement jusqu'à ce qu'il en eût besoin. Le jeune Grec plaça le casque sur la peau de loup soigneusement pliée à côté du bouclier de son *kyrios,* qu'il avait décidé plus tôt de mettre à l'abri dans un coin de la tour.

Depuis le parapet en face du désert, Ballista inspectait les défenses. Les hommes attendaient dans le calme. Au-dessus de leurs têtes, les étendards claquaient dans le vent. Deux tours plus loin au sud, à l'endroit où Turpio était posté, le *vexillum* vert de Cohors XX flottait ; le nom de l'unité y était inscrit en lettres d'or et l'effigie de sa divinité protectrice, un fier dieu guerrier palmyréen, bougeait dans le vent. La tour la plus au sud était surmontée de l'étendard de bataille de Iarhai, le scorpion rouge sur fond blanc. Haddudad devait être dessous. Ballista se demandait si Iarhai lui-même était présent. Le *vexillum* rouge du détachement de Legio IIII se dressait deux tours plus loin au nord, arborant en bleu les personnifications de la victoire et en doré, l'aigle, le lion et le nom de l'unité. Le jeune patricien Acilius Glabrio devait avoir pris place dessous.

Puis venaient la fleur jaune à quatre pétales sur fond bleu d'Anamu et, près du coin nord-ouest des défenses, la bannière d'Ogelos, l'effigie dorée de la déesse Artémis sur fond violet. Et au centre, au-dessus de la porte principale, le *draco* blanc du *Dux Ripæ* qui sifflait et claquait. Çà et là, le long de la muraille, l'air semblait vibrer au-dessus des chaudrons où le sable était chauffé à blanc.

La ville d'Arété était fin prête à affronter l'épreuve ultime. Sa muraille ouest était devenue la dernière frontière de l'*imperium,* le point de rencontre entre l'Occident et l'Orient, l'ultime rempart de la romanité, et même de l'humanité, contre la barbarie. L'ironie qui voulait que quatre des six étendards flottant au-dessus de la ville n'eussent rien de romain, n'échappait pas à Ballista.

Il contemplait la horde sassanide à l'autre bout de la plaine dévastée. C'était la quatrième heure du jour. Les Perses avaient mis longtemps à se déployer. Était-ce de la réticence à combattre ? Shapur et les souverains et nobles de ses royaumes-satellites avaient-ils eu du mal à mettre une nouvelle fois leurs hommes en ordre de bataille ? Ou s'agissait-il de mettre la dernière main à leur plan, de s'assurer que tout avait été pris en compte ? Peut-être attendaient-ils simplement que le soleil se détachât de l'horizon, qu'ils ne l'eussent plus dans les yeux tandis qu'ils contemplaient la muraille nue et solitaire d'Arété.

Les Sassanides étaient prêts maintenant, une ligne sombre s'étendant d'un bout à l'autre de la plaine. On n'entendait ni buccin, ni trompette. Des milliers et des milliers de guerriers attendaient en silence. Le vent soulevait des tourbillons de poussière dans le désert. Puis, les roulements de tambours et les sonneries de buccins retentirent. Les rayons du soleil se réfléchirent sur la sphère d'or surmontant le grand étendard de bataille de la maison des Sasan tandis qu'on l'amenait devant les lignes. *Drafsh-i-Kavyan* lançait ses reflets jaunes, rouges et violets. Un chant guerrier allant s'amplifiant se fit entendre à l'autre bout de la plaine : « Maz-da ! Maz-da ! » Puis les soldats se turent avant de scander à nouveau, plus fort cette fois : « Sha-pur ! Sha-pur ! » Son cheval blanc soulevant la poussière, les banderoles violettes et blanches voletant derrière lui, le roi

des rois apparut devant son armée. Il mit pied à terre, s'assit sur son trône sur la grande estrade et indiqua d'un geste que la bataille pouvait commencer.

Les buccins émirent une autre note et les tambours se mirent à battre à un rythme différent. Après une légère hésitation, l'armée sassanide avança. Les écrans furent écartés et les dix engins perses restants commencèrent à tirer. Ballista fit un signe de tête à Pudens, qui leva le drapeau rouge. Les vingt-cinq balistes des défenseurs ripostèrent. Cette phase de la bataille n'inquiétait guère Ballista. Il y avait de fortes chances qu'un duel d'artillerie tournât en sa faveur.

Tandis que la ligne sassanide commençait sa longue approche, Ballista demanda son casque et son bouclier. Les doigts maladroits de Demetrius attachèrent à grand-peine la mentonnière. Ballista se pencha vers lui, l'embrassa sur la joue et le tint dans ses bras un instant avant de lui murmurer à l'oreille :

— Nous avons tous peur.

Armé et flanqué de Maximus et Castricius, Ballista fit venir le jeune Perse, Bagoas, afin qu'il l'aidât à identifier l'ennemi.

Lorsque les Sassanides furent à portée maximale de l'artillerie des défenseurs, Ballista fit un nouveau signe de tête à Pudens qui leva et abaissa par deux fois le drapeau rouge. Les balistes et scorpions d'Arété changèrent de cible, se braquant non plus sur l'artillerie des Perses, mais sur son infanterie qui avançait d'un pas lourd. Les traits à pointe de fer et les boulets de pierre s'envolèrent pour transpercer ou détruire les mantelets perses, pour tuer ou estropier les hommes qui se cachaient derrière. Lorsque les premiers projectiles s'abattirent, la ligne sassanide sembla onduler comme un champ de blé agité par le vent.

Quand les Perses dépassèrent la portion de mur peint en blanc marquant la limite des deux cents pas et furent à portée efficace de l'artillerie des défenseurs, leur ligne avait déjà commencé à se fragmenter. Des brèches s'étaient formées entre les unités. Les bannières bariolées sous lesquelles marchaient les Sakas, les Indiens et les Arabes, les hommes du roi Hamazasp de Géorgie et les guerriers du seigneur Karen, étaient

distancées. Elles avançaient toujours, mais plus lentement que les hommes sous les étendards des descendants de Shapur : Prince Sasan, le chasseur ; Prince Valash, la joie de Shapur ; Dinak, reine de Mésène ; Ardashir, roi d'Adiabène. La bannière du seigneur Suren se trouvait toujours loin devant. À l'avant-garde, sur la route menant à la porte de la Palmyrène, se tenaient les Immortels conduits par Peroz au Long Sabre, et les Jan-avasper du déserteur romain Mariadès.

— Honte, honte aux traînards, marmonna Bagoas. Ils sont *margazan*. Ils connaîtront les pires tourments aux enfers pour l'éternité.

— Tais-toi donc, mon gars, siffla Maximus.

Ballista était perdu dans ses pensées. La simple présence des deux unités de gardes d'élite dans la première vague de l'attaque constituait une arme à double tranchant. Elle montrait à quel point Shapur était résolu à ce que l'assaut fût décisif, mais elle voulait dire aussi qu'il n'y avait plus de troupes de réserve. Si la première vague échouait, il n'y en aurait pas d'autre.

— Les dés sont jetés, murmura Ballista.

Lorsque les unités perses de l'avant furent à cent cinquante pas des murs, le drapeau rouge fut élevé et abaissé par trois fois et les archers parmi les défenseurs entrèrent en action. Cette fois, les Sassanides ne firent pas l'effort d'attendre d'être à cinquante pas des murs pour tirer. Dès que les flèches romaines s'abattirent, ils ripostèrent. Leurs flèches assombrirent le ciel, mais Ballista remarqua avec satisfaction que les Perses semblaient tirer quand l'envie leur en prenaient : il n'y avait pas de salve organisée et la plupart des tirs étaient très imprécis.

La ligne perse était de plus en plus fragmentée, les écarts entre les unités se creusaient. Désormais, les hommes du seigneur Suren et ceux de la reine Dinak paraissaient traîner les pieds – tout comme ceux de Mariadès.

« Ceux qui se sacrifient » faisaient mentir leur nom. Plus loin dans la plaine, les soldats distancés semblaient s'être arrêtés. Ballista regarda un cavalier à la tenue chamarrée presser et harceler les Géorgiens. Bagoas confirma qu'il s'agissait de Hamazasp, leur roi. Il avait perdu son fils au début du siège et avait plus de raisons que d'autres de vouloir se venger.

Ballista vit alors quelque chose qu'il n'avait jamais vu sur un champ de bataille. Une ligne d'hommes se déploya derrière les Géorgiens. Ils brandissaient des fouets. Un guerrier fit mine de s'enfuir et on le flagella jusqu'à ce qu'il revînt dans le rang. Ballista regarda les autres groupes de soldats. Derrière chacun d'entre eux, même ceux de l'avant, et même derrière les Immortels, se tenait une rangée d'hommes maniant le fouet. Ballista se sentit pousser des ailes. Il sourit.

Subitement, les guerriers d'Ardashir, roi d'Adiabène, jetèrent leurs mantelets sur le côté et se ruèrent à l'assaut des murs. Ballista en rit de joie. Ce n'était pas une charge inspirée par le courage ou même la bravade, mais par la peur. Harcelés, aiguillonnés au-delà du supportable, les guerriers d'Ardashir voulaient juste en finir d'une manière ou d'une autre. Abandonnant tout semblant d'ordre, renonçant même à leur propre protection, ils se précipitaient vers la muraille dans une fuite en avant effrénée.

Aussitôt, les projectiles des défenseurs convergèrent sur eux. Courbés en avant, trébuchant sous le poids des échelles de sièges, les Sassanides couraient sous une pluie de fer et de bronze. Les hommes tombaient ; on lâchait les échelles ; d'autres hommes tombaient sous les flèches.

Les trois premières échelles atteignirent la muraille. Elles rebondirent contre le parapet. Une simple fourche de paysan en poussa une sur le côté. Elle tomba, des hommes sautèrent à terre. Un chaudron de bronze apparut au-dessus de la deuxième échelle et le sable chauffé à blanc fut déversé sur les soldats qui ne s'étaient pas écartés assez vite. Les guerriers au pied de la troisième échelle s'entre-regardèrent avant de se retourner et de s'enfuir à toutes jambes.

La panique se propagea comme un feu dans le maquis méditerranéen en plein été. Là où il y avait eu une armée, des unités distinctes de guerriers, il n'y avait plus désormais qu'une masse d'hommes en pleine débandade, courant en tous sens, chacun cherchant à sauver sa peau, à s'éloigner au plus vite de la pluie de projectiles qui s'abattait sur lui. Les défenseurs ne les épargnèrent pas. Sans qu'il fût besoin de leur en donner l'ordre, ils tiraient encore et encore dans le dos de l'ennemi en fuite.

Le long des remparts, les hommes riaient et criaient victoire. On scandait « Bal-lis-ta ! Bal-lis-ta ! », « Ro-ma ! Ro-ma ! », « Ni-ké ! Ni-ké ! ». On hurlait à la manière de loups. Et la tuerie continuait.

Ballista regarda à l'autre bout de la plaine. En haut de la haute estrade, assis sur son trône d'or, Shapur restait impassible. Derrière le roi des rois, les silhouettes grises et massives de ses éléphants se tenaient immobiles.

Lorsque les Sassanides rescapés furent hors de portée, toute discipline s'évanouit d'un seul coup sur les remparts, comme lorsqu'un navire s'échoue. Des outres et des cruchons d'alcool apparurent comme par magie. Les hommes renversaient la tête en arrière et buvaient du vin ou de la bière locale à long traits.

Maximus passa à Ballista une cruche de bière. Le *Dux* avait la bouche pleine de poussière. Il la rinça avec de la bière aqueuse et amère qu'il recracha par-dessus le parapet. Le liquide tomba sur le cadavre d'un Perse. Il se sentit dégoûté. Il but un peu de bière.

— Je me demande bien combien on en a tué de ces bâtards – des milliers, des dizaines de milliers depuis qu'ils sont arrivés.

Castricius avait en main sa propre cruche. Un filet de vin coulait sur son menton.

Ballista ignorait le nombre d'ennemis tués et cela lui était égal. Il se sentait las.

— Castricius, je veux que la garde soit doublée ce soir.

Le centurion parut surpris, mais se ressaisit vite.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Il salua et, tenant toujours sa cruche de vin, s'en fut donner les ordres nécessaires.

Ballista avançait lentement le long de la muraille. Chaque homme voulait lui serrer la main, lui taper dans le dos, le féliciter. Il se dirigea d'abord vers le sud et la bannière verte de Cohors XX, sur la troisième tour à partir de la porte. Il remercia et félicita Turpio dont le visage reflétait un plaisir sans mélange. L'ex-centurion retira son casque ; il avait les cheveux trempés de sueur. Ils s'embrassèrent, les joues râpeuses de Turpio contre celles de Ballista. Sur la tour de l'extrémité sud de la muraille,

Haddudad était debout sous le scorpion rouge d'Iarhai. Le capitaine mercenaire lui expliqua que le *strategos* était indisposé. Ballista lui répondit que cela importait peu, puisque le noble Iarhai pouvait compter sur un capitaine tel que lui. Le *Dux* regarda autour de lui. Il ne voyait pas trace de Bathshiba. Chose étonnante, elle semblait s'être pliée aux ordres de Ballista de ne pas se montrer sur la muraille aux côtés des défenseurs. Dans un coin de la tour, des mercenaires s'étaient regroupés et il se demanda, un bref instant, s'ils ne la cachaient pas, puis chassa cette pensée de son esprit.

Le retour vers le nord de la ville fut encore plus lent. Les copieuses quantités d'alcool consommées avaient fait des défenses de la ville le théâtre du genre de bacchanale débridée se jouant d'ordinaire en secret et dans l'obscurité complice de la nuit. Des soldats ivres s'agrippaient au parapet pour ne pas tomber. D'autres s'étaient regroupés sur le talus intérieur. Les outres et les cruchons de vin et de bière passaient de main en main, tandis qu'ils se racontaient des blagues obscènes d'une voix tonitruante. Les prostituées étaient arrivées en force. Sans aucune honte, l'une d'elles s'était mise à quatre pattes et, sa courte tunique relevée, accueillait un légionnaire en elle par derrière, tandis qu'elle prodiguait à un autre force caresses buccales. Une fille était couchée sur le dos, nue. Le soldat qui s'activait énergiquement entre ses jambes s'était dressé sur ses bras tendus pour laisser deux de ses collègues agenouillés accéder à son visage. Tournant la tête d'un côté puis de l'autre, elle les prenait à tour de rôle dans sa bouche. Trois ou quatre soldats se tenaient debout non loin et buvaient en attendant leur tour. Ballista remarqua qu'elle était blonde et que les mamelons d'un brun sombre de sa forte poitrine étaient très gros. L'aiguillon du désir le traversa. Père-de-Tout, il aurait bien eu besoin d'une femme.

Le *vexillum* rouge du détachement de Legio IIII flottait au-dessus de la deuxième tour au nord de la porte de la Palmyrène. Lorsque Ballista monta sur la plate-forme de combat, il y trouva Acilius Glabrio assis sur un tabouret, buvant du vin. Un jeune esclave bien fait tenait une ombrelle au-dessus de sa tête, tandis qu'un autre l'éventait. Il était entouré d'une cour de soldats

auxquels il prodiguait ses félicitations à la manière d'un patricien : avec affabilité, mais en maintenant toujours une certaine distance. Le jeune noble ne montra aucun empressement à se lever pour accueillir son supérieur.

— *Dux Ripæ,* je dois vous féliciter de votre victoire, dit-il lorsqu'il se fut finalement mis debout. Un résultat merveilleux, compte tenu de tout ce qui joue en votre défaveur.

— Merci, *Tribunius Laticlavius*.

Ballista ignora les implications ambiguës de la dernière remarque.

— Mais le mérite de cette victoire revient en grande partie à vous-même et aux légionnaires de Legio IIII Scythica.

Ses paroles déclenchèrent les acclamations des soldats présents. Acilius Glabrio semblait mécontent. Il but une autre lampée de vin.

— Un idiot de messager est venu ici. L'imbécile prétendait qu'il venait de votre part. Il disait que vous aviez ordonné que la garde soit doublée ce soir. Je ne me suis pas privé de lui dire que jamais le *Dux* n'aurait donné un ordre aussi ridicule et je l'ai renvoyé.

Acilius but une nouvelle fois à longs traits. Son visage était congestionné.

— J'ai peur qu'il y ait eu un malentendu.

Ballista s'efforçait de conserver une voix neutre.

— C'est moi qui ai envoyé le messager. J'ai bien donné l'ordre de doubler la garde ce soir.

— Mais pourquoi ?

Acilius Glabrio partit d'un grand rire.

— La bataille est finie et bien finie. Nous avons gagné, ils ont perdu. C'est terminé.

Il regarda autour de lui, recherchant le soutien de ses légionnaires. Certains acquiescèrent, la plupart évitaient son regard, gardant les yeux baissés, refusant de prendre part au conflit qui couvait entre les deux officiers supérieurs.

— Oui, nous avons gagné aujourd'hui. Mais il y a toujours une multitude de guerriers sassanides à nos portes. Shapur n'a désormais plus rien à perdre. Il sait que nous allons fêter notre victoire. C'est pour lui le moment idéal de frapper à nouveau,

pendant que notre vigilance se relâche et que nous croyons être sortis d'affaire.

Ballista sentait la colère monter en lui et empreindre sa voix. En son for intérieur, il pensait : « Tu es peut-être un bon officier, mais ne me pousse pas à bout, espèce de petit connard parfumé et pomponné. »

— Pfft…

Acilius Glabrio accueillit les paroles du *Dux* par une interjection dédaigneuse. Il fit un geste avec sa coupe. Du vin déborda.

— Il n'y absolument rien à craindre. Shapur ne pourra jamais forcer ses soldats à attaquer ce soir.

Il vacillait légèrement sur ses jambes.

— Je ne vois pas pourquoi j'empêcherais mes gars de s'amuser un peu.

Il adressa un sourire à la ronde. Quelques-uns de ses hommes lui sourirent en retour. Remarquant qu'il ne recevait pas leur soutien unanime, le jeune noble se renfrogna.

— *Tribunus Laticlavius,* vous allez ordonner à vos hommes de doubler la garde ce soir.

Personne ne pouvait plus manquer d'entendre la colère dans la voix de Ballista.

— Je n'en ferai rien.

Acilius Glabrio le toisait avec défi.

— Vous désobéissez aux ordres directs d'un supérieur.

— Non.

Acilius Glabrio crachait son mépris.

— J'ignore les lubies absurdes d'un Barbare hirsute et présomptueux qui aurait mieux fait de rester dans sa cabane sordide quelque-part au fond des bois.

Un silence pesant s'abattit sur la tour. On entendait au loin le vacarme des soldats en liesse.

— Acilius Glabrio, vous êtes mis à pied. Vous allez vous désarmer et vous rendre chez vous où vous êtes désormais assigné à résidence. Vous vous présenterez demain à la quatrième heure du jour au palais du *Dux Ripæ* pour passer en cour martiale.

Ballista fit venir un centurion.

— Seleucus, vous informerez le centurion primipile Antoninus Prior qu'il doit prendre le commandement du détachement de Legio IIII à Arété. Il devra s'assurer que suffisamment d'hommes restent sobres afin que la garde soit doublée ce soir. Et dites-lui que je veux qu'une lanterne bleue soit apportée sur chaque tour. Elle devra être allumée au moindre signe d'activité ennemie.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

La voix du centurion ne trahissait aucune émotion.

Acilius Glabrio regarda autour de lui. Tout le monde évitait son regard. Se rendant compte du caractère irrévocable de tout ce qui avait été dit, il releva la tête dans une attitude de noblesse outragée, posa sa coupe, défit son baudrier, le passa au-dessus de sa tête et le laissa tomber par terre. Sans un regard pour l'assistance, il descendit l'escalier de la tour. Après un moment d'hésitation, ses deux esclaves se précipitèrent à sa suite.

XVII

— Personne ne sait ce que la fin de soirée nous réserve, dit Bathshiba.

Elle riait. Ses yeux étaient d'un noir de jais.

« Comment diable es-tu entrée ? », pensait Ballista. À l'évidence, Demetrius n'était pas dans les parages. Le jeune Grec n'aimait pas Bathshiba. Il aurait tout fait pour l'éloigner de son *kyrios*. Mais Maximus et Calgacus se trouvaient bien dans le palais, eux. Et Bathshiba n'aurait pas pu accéder à la terrasse sans qu'ils s'en aperçoivent. Ballista se doutait fort bien de ce qu'ils avaient en tête lorsqu'ils l'avaient laissée entrer.

Elle traversa la terrasse et s'approcha de lui. Elle était vêtue à la manière des mercenaires de son père, mais ni la tunique et le pantalon, ni les bottes, ni l'épée qui battait sur sa hanche ne parvenaient à dissimuler que c'était une femme. Ballista se surprit à lorgner sur ses seins et ses reins cambrés. Elle s'arrêta devant lui, juste hors de portée. Il sentit comme un vide dans sa poitrine.

— Votre père sait-il que vous êtes ici ?

Au moment où il les prononçait, ses paroles parurent ridicules à Ballista.

Bathshiba rit.

— C'est en partie à cause de lui que je suis là, mais non, il ne le sait pas.

— Vous n'avez pas traversé la ville toute seule ?

Ballista pensa à tout ce qu'il avait vu lorsqu'il était rentré au Palais. À l'heure qu'il était, toute la ville serait la scène d'une orgie dionysiaque effrénée. Les soldats en fête n'auraient pas plus de mal que Ballista à percer le déguisement de Bathshiba. Beaucoup d'entre eux auraient moins de scrupules que lui à le lui arracher. Ballista ne doutait pas qu'elle sût se servir de l'épée sur sa hanche, mais contre un groupe, elle ne lui serait pas

d'une grande utilité. Sa résistance, le danger ne feraient qu'accroître le plaisir qu'ils auraient à la posséder.

— Non. Je ne suis pas folle. Deux hommes en armes attendent dans la cour principale. Ils sont probablement en train de boire dans la salle de garde maintenant.

— Et est-ce que l'un d'entre eux est Haddudad, le fidèle capitaine de votre père, la fine lame ?

Elle sourit.

— Non, j'ai pensé qu'il valait mieux me faire accompagner par d'autres, cette fois. Des hommes à la discrétion desquels je pense pouvoir me fier.

Ballista la regardait fixement. Il ne trouvait rien à dire.

Bathshiba retira son bonnet. Tandis qu'elle secouait sa longue chevelure brune, ses seins lourds et rebondis s'agitèrent en une invite muette à la caresse.

— Allez-vous daigner offrir ne serait-ce qu'à boire à une fille qui risque sa réputation ?

— Je suis désolé. Bien sûr. Je vais faire venir Calgacus pour qu'il apporte du vin.

— Est-ce bien nécessaire ?

Elle contourna Ballista, toujours hors de sa portée, et ramassa sa coupe sur le muret.

— Je peux ?

Elle porta la coupe à ses lèvres et but.

— Pourquoi êtes-vous venue ?

Il savait que son attitude trahissait son trouble et qu'il était loin de se montrer cordial. Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait, de ce qu'il ferait.

— En partie à cause de mon père, comme je vous l'ai dit. Il ne s'est pas rendu sur la muraille aujourd'hui. Il est resté chez lui, enfermé dans ses appartements. Je pense qu'il priait. Il n'est plus le même depuis quelque temps et je suis venue m'en excuser.

Elle but une autre gorgée de vin.

— C'est inutile. Un homme de plus n'aurait rien changé. Et puis il a confié le commandement de ses troupes à Haddudad, qui est très capable.

Elle versa dans la coupe le reste de la cruche et la tendit à Ballista. Il la prit et but. Elle s'était approchée de lui. Il sentait son parfum, sa peau, ses longs cheveux enroulés autour de la colonne olivâtre de son cou et retombant sur sa tunique et le renflement de ses seins.

— Vos soldats savent comment fêter une victoire. Et vous ?

Elle leva vers lui ses yeux très noirs, plein de promesses et eut un petit sourire entendu. Il ne dit rien, ne bougea pas.

— Dites-moi, pensez vous que Shapur et ses nobles auraient fait preuve de retenue s'ils avaient pris la ville ?

— J'en doute, répondit-il d'une voix un peu rauque.

— Et le sauveur d'une ville ne devrait-il pas jouir des mêmes prérogatives que son conquérant ?

« Père-de-Tout », pensa Ballista, « si une femme s'est jamais offerte à moi, c'est bien elle. » Il respirait fort. Son odeur emplissait ses narines. Une érection le tiraillait. Il la désirait. Il aurait voulu arracher sa tunique, découvrir ses seins, puis descendre ce pantalon, l'asseoir sur le muret, écarter ses jambes et s'enfoncer en elle. Il aurait voulu la prendre là, tout de suite, debout devant elle, assise sur le muret, la pénétrer violemment.

Il ne fit pas un geste. Quelque chose l'en empêchait. Le carcan de moralité de son éducation nordique, la pensée de sa femme, la crainte superstitieuse de mêler l'infidélité et la bataille qui avait grandi en lui – il ne savait au juste, mais quelque chose l'en empêchait. Il ne bougeait pas.

Bathshiba s'écarta de lui, offensée. Son regard était dur, plein de colère.

— Idiot. Vous savez peut-être comment défendre une ville, mais je doute que vous sachiez comment en prendre une.

Elle ramassa son bonnet, fit volte-face et retraversa la terrasse d'un pas furieux.

Pendant quelque temps, après que Bathshiba fut partie, Ballista resta debout près du mur. Son désir s'évanouit, laissant place à de la frustration et à un étrange pressentiment. Il tenait toujours la coupe dans sa main. Il but le reste de vin.

Il se décida à rentrer au palais. Il appela Maximus, lequel dévala l'escalier menant au toit plat.

— Qu'est-ce que tu fichais là-haut ?

— Je n'en sais trop rien. En tout cas, je n'étais pas en train de t'espionner. De toute façon, il n'y aurait pas eu grand-chose à voir, comme d'habitude. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, mais il y a quelque chose qui cloche.

— Pour une fois, je vois ce tu veux dire. Va me chercher une cape. Dis à Calgacus que nous sortons. Nous allons inspecter les défenses.

On avait obéi à la lettre aux ordres du *Dux Ripæ*. Tout le long des chemins de ronde et sur chaque tour, il y avait deux fois plus de sentinelles qu'à l'habitude. Les lanternes bleues destinées à donner l'alerte étaient accrochées dans chacune des tours. Des gardes à la mine butée arpentaient lentement la muraille ou se penchaient au parapet, mécontents qu'on leur impose la sobriété et envieux des célébrations de leurs collègues. Le bruit de réjouissances débridées leur parvenaient aux oreilles depuis l'intérieur de la ville : éclats de rire, cris confus, gloussements de filles, courses effrénées, coupes qu'on fracassait par terre – la cacophonie caractéristique des soldats romains réclamant à cor et à cri de l'alcool et des femmes.

Les sentinelles saluèrent Ballista et Maximus, tandis qu'ils marchaient vers le sud, le long de la muraille du désert.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Leurs voix étaient empreintes de résignation et de dépit, parfois même d'insubordination. Ballista leur serrait la main, louant leur *disciplina*, leur promettant trois jours de permission et une prime dont il évitait soigneusement de donner le montant. Mais rien n'y faisait : les soldats manquaient singulièrement d'enthousiasme.

Au-delà de la grande plaine sombre s'étendant vers l'ouest, on apercevait les feux du camp perse. Des hommes étaient éveillés, là-bas. Les lumières clignotaient tandis qu'ils passaient devant les torches ou les feux. Pourtant, un calme étrange régnait. Un silence dérangeant s'était substitué aux habituelles lamentations funèbres, aux mélopées plaintives et aux gémissements aigus auxquels Ballista s'attendait. Cela ne faisait qu'ajouter à son mauvais pressentiment.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque Ballista et Maximus rentrèrent au palais. Ils prirent une coupe de vin chaud et Ballista se retira dans ses appartements. Il se dévêtit et s'allongea sur le grand lit vide. Il se laissa aller à quelques regrets et finit par s'endormir.

Ce fut bien après minuit, peut-être vers la fin du troisième quart, qu'il entendit le bruit. Instinctivement, sa main se referma sur le pommeau de son épée, mais il savait que c'était inutile : il était sûr de ce qu'il verrait. Il se força à regarder. Le colosse se tenait sur le seuil de la porte, son large visage était livide sous la grande capuche de son *caracallus* rouge foncé miteux. Il s'avança et resta debout au pied du lit. L'épais torque d'or et l'aigle gravé sur la gemme enchâssée dans sa grosse chevalière scintillaient à la lumière de la lampe à huile.

— Parle, dit Ballista.

— Je te reverrai à Aquilée.

Les grands yeux gris malfaisants luisaient de mépris.

— Alors, à bientôt.

L'homme partit d'un grand rire, un horrible grincement, puis il se retourna et sortit.

L'odeur de la cire qui enduisait sa cape à capuche flottait dans la pièce. Ballista était en sueur. Il rabattit la couverture, se leva et ouvrit la fenêtre pour laisser entrer l'air frais de la nuit. Il resta debout, nu, à la fenêtre attendant que la sueur séchât sur sa peau. Au-dehors, les Pléiades étaient bas sur l'horizon.

« Il en sera comme Père-de-Tout voudra. »

Ballista se dirigea vers la cuvette, s'aspergea le visage d'eau fraîche, se sécha et se remit au lit. Après ce qui lui sembla être une éternité, il s'endormit profondément.

— Réveille-toi, réveille-toi !

Ballista avait du mal à émerger.

— Allez, debout, sale flemmard !

Il ouvrit les yeux. Calgacus était à son chevet et secouait son épaule.

— Quoi ?

Ballista se sentait comme drogué, hébété de sommeil. Les fines lèvres de Calgacus semblaient plus pincées encore que d'habitude.

— Les Sassanides sont dans la ville.

Ballista sauta du lit. Calgacus lui tendit ses vêtements et le mit au courant pendant qu'il s'habillait.

— J'ai relevé Maximus sur le toit. J'ai aperçu la lanterne bleue sur l'une des tours de la muraille sud. Elle est restée allumée un instant, puis s'est éteinte. Pudens donne l'alerte, Castricius réveille la garde. Maximus selle les chevaux. Demetrius et Bagoas sont en train de descendre ton armure aux écuries.

— Quelle tour ?

— La plus proche de la muraille du désert.

Une fois habillé, Ballista ramassa son baudrier.

— Alors, allons-y.

Une agitation fiévreuse régnait dans les écuries lorsqu'ils y arrivèrent. Les palefreniers couraient en tous sens, portant selles et harnais. Les chevaux secouaient la tête, martelaient le sol de leurs sabots et hennissaient leur indignation ou leur excitation d'être réveillés à une heure aussi inhabituelle. Dans l'une des stalles du fond, un cheval rebelle ruait et tirait sur sa bride. Calgacus partit voir ce qu'il advenait de Demetrius et Bagoas.

Ballista se tenait immobile ; un îlot de calme dans l'œil du cyclone. Il respirait l'odeur familière et réconfortante des écuries, ce mélange caractéristique de sueur équine, de cuir, de savon de sellerie, de liniment et de foin. Il fut frappé par le caractère intemporel de la scène. Les écuries ne changeraient jamais beaucoup ; les besoins des chevaux restaient les mêmes. À part quelques mangeoires en marbre ou de belles boiseries ici ou là, les écuries de *l'imperium* étaient identiques à celles des autres contrées. Elles étaient les mêmes dans son pays natal que dans la Perse sassanide. Les chevaux n'étaient guère affectés par la culture des hommes qui les montaient.

Dans la lumière dorée des lampes, Ballista vit Maximus passer devant les chevaux alignés et se diriger vers lui. L'air

était saturé de poussière de paille, soulevée par les bottes des hommes et les sabots des chevaux.

— Je t'ai sellé Cheval Pâle.

— Merci.

Ballista réfléchit un instant.

— Merci, mais laisse-le dans sa stalle – sellé. Je monterai le grand hongre bai.

Maximus ne discuta pas l'ordre, mais s'en fut l'exécuter.

Calgacus apparut, poussant devant lui Demetrius et Bagoas qui portaient l'équipement de bataille de Ballista. Il fut satisfait de voir qu'ils n'avaient pas apporté l'armure d'apparat qu'il avait portée la veille, mais sa vieille cotte de maille, usée par les combats.

Il demanda à ce que seul Calgacus s'occupât de lui et entra dans une stalle vide. Tandis que le vieux Calédonien l'aidait à mettre son armure, il lui parla à voix très basse pour que personne d'autre ne l'entendît.

— Calgacus, mon vieil ami, j'ai un très mauvais pressentiment. Lorsque nous serons partis, je veux que tu rassembles notre équipement indispensable, que tu selles tous les chevaux restants et que tu charges trois d'entre eux de provisions : outres d'eau, biscuits de l'armée, viande séchée. Attends ici, épée en main, avec Demetrius et le jeune Perse. Ne laisse personne s'approcher des chevaux. Je vais laisser cinq des *equites singulares* au palais. Je les placerai sous ton commandement. Il faudra en poster un à chacune des trois portes, un sur la terrasse et un sur le toit.

Dehors, dans l'étroite allée entre le palais et les greniers, Ballista donnait ses ordres. Il organisa sa petite colonne montée et dit à sa suite, aux esclaves et aux cinq gardes qui restaient sur place, d'obéir aux instructions de Calgacus. Ces derniers accueillirent l'ordre avec un manque d'enthousiasme évident.

Ballista talonna le grand hongre bai et se mit en marche, contournant le petit temple de Jupiter Dolichenus pour emprunter la large route menant au *campus martius*. La courte colonne avançait au petit trot, en file indienne, les cavaliers très proches les uns des autres. Après Ballista venaient Maximus, Castricius, Pudens et les cinq *equites singulares*.

Des sonneries de buccin retentissaient dans la ville. On entendait des hommes crier, des heurts, un fracas indéterminé. Pourtant, les quartiers militaires semblaient étrangement désertés. Quelques légionnaires couraient, titubant parfois, mais le nombre de soldats rejoignant leurs postes était bien inférieur à ce qu'il aurait dû être. Certains étaient allongés ivres morts à l'entrée des bâtiments. En passant devant les thermes militaires, Ballista en aperçut un gisant inconscient sur les marches, une fille à moitié nue à ses côtés, une jambe blanche reposant sur la sienne. Une grosse jarre de vin était posée non loin.

En arrivant sur le *campus martius*, Ballista vit Antoninus Posterior debout au centre du grand terrain dégagé. Le centurion était tête nue, le casque à la main. Il criait après ses hommes. Il n'y en avait guère que dix, et deux ou trois d'entre eux vacillaient sur leurs jambes. Ballista s'approcha.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

L'ironie qu'il y avait à prononcer la formule rituelle au nom d'une troupe aussi réduite et mal en point semblait échapper au centurion.

— C'est tout, Antoninus ?

— J'en ai bien peur, *Dominus*. J'en ai envoyé cinq autres pour rameuter plus de gars.

— Il en sera comme les dieux voudront. Dès que tu en auras plus, je veux que tu les mènes sur la muraille sud, jusqu'à la tour la plus proche du mur du désert.

— Nous ferons ce qui nous est ordonné et nous nous tenons prêts.

Ballista s'apprêtait à tourner bride.

— *Dux*, attendez.

De la direction du nord, émergeant de l'obscurité, Acilius Glabrio s'approchait, monté sur un beau cheval et portant une armure dorée. Une épée battait sur sa hanche. Ballista sentit la fureur l'envahir, mais avant qu'il pût parler, exiger de savoir en quel honneur ce jeune bâtard se permettait d'ignorer son assignation à résidence et de s'armer par-dessus le marché, Acilius Glabrio se laissa glisser au bas de sa monture. Le cheval

était bien dressé et ne bougea pas d'un pouce. Acilius Glabrio s'avança vers Ballista puis s'agenouilla dans la poussière, les bras levés dans un geste de supplication.

— *Dux Ripæ,* j'ai désobéi à vos ordres. Mais je ne veux pas que vous pensiez que je suis un lâche. Si les Sassanides sont dans nos murs, vous aurez besoin de tous les hommes. Je demande la permission de vous accompagner en temps que simple soldat.

Ballista n'aimait pas et n'avait pas confiance dans l'aristocrate parfumé à ses pieds, mais il n'avait jamais douté que le détestable jeune homme fût un bon soldat.

— Remontez en selle et venez avec nous.

Ballista fit faire demi-tour à son cheval et se dirigea vers le sud. Il n'y avait pas de porte dans le mur séparant le *campus martius* de la ville et ils devaient donc rebrousser chemin. Après trois îlots, ils rejoignirent la rue principale qui traversait la ville depuis la porte de la Palmyrène jusqu'à la *Porta Aquaria*. Il y avait beaucoup de monde dans la rue, des soldats et des civils, mais pas assez des uns et beaucoup trop des autres. Ballista prit à droite et arrêta sa monture devant le grand caravansérail. Il passa sa jambe par-dessus l'encolure de son cheval et sauta à terre. La scène qui se jouait à la lumière des torches était en tout point semblable à celle du *campus martius*. Au milieu de la cour, tête nue, exaspéré, se tenait Antoninus Prior. Le centurion, qui depuis la disgrâce d'Acilius Glabrio commandait tous les légionnaires d'Arété, s'époumonait devant ses hommes. Encore une fois, ils n'étaient guère qu'une dizaine et plusieurs d'entre eux avaient l'air mal en point. Ballista donna les mêmes ordres que précédemment et revint en courant vers sa monture.

Il n'y avait encore aucun bruit de combat. Mais tout cela prenait beaucoup de temps.

Ils parcoururent un îlot en direction de la porte de la Palmyrène, puis tournèrent à gauche dans la rue qui devait les amener non loin de la tour où Calgacus avait aperçu la lumière bleue de la lanterne. Un grand bruit régnait, mais rien encore qui n'évoquât immanquablement le tumulte des combats. Cela pouvait être une fausse alerte. Mais Calgacus n'avait pas pour

habitude de s'imaginer des choses. Il le connaissait depuis tant d'années et jamais Calgacus ne s'était laissé aller à la panique. Quelqu'un aurait pu allumer la lanterne par erreur. « Père-de-Tout, faites que cela soit le cas. » Mais s'il en était ainsi, pourquoi n'avait-on pas envoyé un messager pour expliquer la fausse manœuvre et transmettre de plates excuses ? Ballista talonna son cheval qui partit au petit galop.

À l'exception d'un soldat ivre qui leur coupa la route avant de reculer en titubant, ils atteignirent le bout de la rue sans encombre. Ballista leva la main droite et arrêta son cheval. La tour se dressait à une soixantaine de pas sur leur droite, par-delà une étendue de terrain découvert.

Elle était plongée dans l'obscurité, mais Ballista crut voir des hommes sur la plate-forme de combat. Il réfléchit, caressant machinalement les oreilles de son cheval. La courbure du mur l'empêchait de voir la tour suivante sur la gauche, mais à droite, sur la tour la plus au sud de la muraille du désert, tout semblait normal. Elle était éclairée par des torches, à la différence de celle qui était en face de lui.

Il fit signe d'avancer. Au pas, ils se déployèrent en ligne sur l'esplanade. Maximus chevauchait à droite de Ballista, Pudens à gauche. Tout semblait très calme ; des bruits de fond leur parvenaient de très loin. Ballista n'entendait que les sabots de leurs chevaux sur le sol de terre tassée, la brise qui s'engouffrait dans les mâchoires du *draco* au-dessus de sa tête et sa propre respiration rauque.

Lorsqu'ils furent au milieu de l'esplanade, Ballista donna l'ordre de s'arrêter. Les chevaux alignés piétinaient sur place. Un grand calme régnait. Le mur de la tour n'était plus qu'à une vingtaine de pas. La porte était fermée. Ballista inspira, s'apprêtant à héler les soldats dans la tour.

Il entendit la vibration des cordes des arcs, le chuintement des empennages dans les airs et aperçut la flèche du coin de l'œil. Il eut juste le temps de s'écarter vers la gauche. Un grand choc l'ébranla lorsqu'elle rebondit contre son épaule droite protégée par la cotte de maille. Le hongre bai recula et Ballista, déjà en perte d'équilibre, fut jeté bas. Il roula sur lui-même pour éviter les sabots de sa monture martelant le sol. Le cheval d'à

côté s'était cabré et les sabots de ses antérieurs reprirent contact avec le sol à quelques pouces de sa tête. Ballista se roula en boule, couvrant sa tête de ses bras.

On le prit fermement sous l'aisselle avant de le hisser sur ses pieds.

— Cours ! dit Maximus.

Ballista s'exécuta.

Ils coururent vers la muraille du désert, les flèches ricochant sur le sol autour d'eux. Ils obliquèrent vers la droite pour mettre un cheval qui était tombé, ses pattes s'agitant en l'air, entre eux et les archers sur la tour. La tête rentrée dans les épaules, Ballista courut.

Ils atteignirent le talus devant la muraille du désert et grimpèrent dessus à quatre pattes. Le dos au mur, Ballista s'accroupit à l'angle des murailles sud et ouest. Maximus les protégeait tous deux derrière son bouclier, mais personne ne semblait plus leur tirer dessus. Ballista jeta un coup d'œil autour de lui. Seuls Acilius Glabrio et deux des *equites singulares* étaient encore avec eux. Aucun signe de Castricius, Pudens ou des autres gardes. Il regarda dans la direction d'où ils venaient. Une colonne de guerriers sassanides se déversait sur l'esplanade. Ils semblaient émerger du sol au pied de la tour.

— Foutre ! Il y avait une autre mine, dit Maximus.

Ballista se releva et regarda par-dessus le mur. Dehors, à la lumière des étoiles, une longue colonne de guerriers perses serpentait sur le flanc du ravin sud. Des lumières s'allumèrent sur la tour prise par les Sassanides. On agita des torches en une suite de signaux. Dans la lumière brusquement répandue, Ballista aperçut une silhouette familière au sommet de la tour.

— Non, ils arrivent par les catacombes creusées dans le versant du ravin.

Sa tête chauve reflétant la lumière des torches, sa barbe broussailleuse se profilant dans la pénombre, Theodotus, conseiller d'Arété et prêtre chrétien, se tenait immobile sur la tour, au milieu du tumulte.

— Je n'ai jamais eu confiance en ces salopards, dit l'un des gardes.

La colonne perse se dirigeait vers le nord de la ville, empruntant la rue que Ballista et son groupe venaient juste de descendre.

On entendit une rumeur confuse sur le chemin de ronde au nord. Ballista dégaina son épée et avec les autres se tourna vers la gauche pour affronter la nouvelle menace. *« Roma, Roma »* : on criait le mot de passe de la nuit. Turpio et une demi-douzaine de soldats de Cohors XX apparurent. « *Salus, Salus* » crièrent Ballista et son groupe en retour.

— Encore des mauvaises nouvelles, j'en ai peur, dit Turpio. Un autre groupe de chrétiens a attaqué les sentinelles au-dessus de la porte de la Palmyrène. Ils jettent des cordes par-dessus le mur pour permettre aux Sassanides de grimper. Il n'y a pas assez d'hommes sobres sur la muraille pour les déloger.

Turpio sourit.

— Qui aurait pu croire cela d'eux ?

Sa désinvolture suggérait qu'il émettait un simple commentaire sur les idiosyncrasies d'un groupe ; qui aurait pu croire que ces gens-là appréciaient tant les thermes ou le cirque ? Rien dans son attitude ne trahissait le fait qu'il venait juste d'annoncer la condamnation à mort des habitants d'Arété et presque certainement de tous ceux qui l'écoutaient.

Tout le monde observait Ballista. Il les ignora, se renfermant sur lui-même. Il regardait, sans le voir, le ravin obscur. Ils étaient coincés au sud-ouest de la ville. Calgacus et les chevaux attendaient au palais, au nord-est. Le chemin le plus direct, les rues en contrebas, se remplissait de guerriers sassanides. S'ils se dirigeaient vers le nord le long de la muraille du désert, ils rencontreraient très vite les Perses venant de la porte de la Palmyrène. Le chemin de ronde longeant la muraille sud était contrôlé par l'ennemi sur la tour où se tenait Theodotus. Quel que fût l'itinéraire qu'ils choisiraient, il leur faudrait se frayer un chemin à la pointe de l'épée. Il pensa à Bathshiba. Elle devait être chez son père. La demeure de Iarhai se trouvait non loin de la *Porta Aquaria,* à l'extrémité sud-est de la ville. Ballista prit sa décision.

— Là.

Ballista indiqua le crâne luisant de Theodotus sur la tour à l'est.

— Voilà notre traître. Nous allons pouvoir nous venger.

Dans la pénombre, les hommes émirent un grognement sourd d'approbation.

— Regroupez-vous en silence, les gars.

Le chemin de ronde était assez large pour que quatre hommes pussent y marcher de front. Ballista se plaça à droite, près du parapet, puis venaient Maximus, Acilius Glabrio et Turpio. Ballista ordonna à ce dernier de se mettre à l'arrière. Il aurait été absurde que tous les officiers supérieurs fussent au premier rang. Un soldat de la Cohors XX, inconnu de lui, prit la place de Turpio. Ballista se retourna et regarda le petit groupe. Il n'y avait là que douze combattants en tout et pour tout : trois rangées de quatre hommes. Maximus demanda à l'un des soldats de l'arrière de donner son bouclier au *Dux*. L'homme s'exécuta avec réticence.

— Tout le monde est prêt ? demanda Ballista. Alors, allons-y, dans le calme : nous les prendrons peut-être par surprise.

Ils coururent à petites foulés sur le chemin de ronde. La tour n'était qu'à une cinquantaine de pas. Il y avait un groupe d'environ une douzaine d'hommes devant la porte. Ils regardaient la ville en contrebas, pointant du doigt et riant. La petite phalange romaine était déjà presque sur eux lorsqu'ils tournèrent la tête. Les Perses ne s'attendaient peut-être pas à une contre-attaque, mais ils firent front.

Ballista parcourut à toutes jambes les derniers pas. Le Sassanide qui était devant lui brandit son sabre pour l'abattre sur sa tête. Ballista se baissa et le heurta de plein fouet avec son bouclier. Le Sassanide fut propulsé en arrière, bousculant le guerrier derrière lui. Ils tombèrent tous deux sur le chemin de ronde. Le premier tenta de se relever, mais sa jambe gauche n'était plus protégée par son bouclier. Ballista abattit son épée, entaillant profondément son genou. Le Sassanide hurla de douleur ; ne cherchant plus à se défendre, il tenait à deux mains sa rotule fracassée. Ballista enfonça la pointe de son épée dans l'aine de l'homme, le mettant définitivement hors de combat.

Le deuxième Sassanide s'était relevé. Ballista se jeta sur lui, sautant par-dessus l'homme qui gémissait à ses pieds. Le Perse abattit sauvagement son sabre ; Ballista para le coup de son bouclier. Des échardes volèrent. À sa gauche, rapide comme l'éclair, la pointe du *gladius* de Maximus s'enfonça dans l'aisselle du Perse qui s'écroula contre le parapet.

Leur nombre réduit de moitié environ, les Sassanides firent volte-face et s'enfuirent.

— Poursuivez-les ! cria Ballista. Ne les laissez pas refermer la porte.

Les soldats romains s'engouffrèrent dans la tour sur les talons des Perses en fuite qui dévalèrent l'escalier pour se réfugier parmi le flot de guerriers se déversant dans la ville depuis la nécropole chrétienne. Ballista gravit deux à deux les marches menant sur le toit de la tour.

Lorsqu'il fit irruption sur la plate-forme de combat, il vit deux Perses de dos, tenant des torches. Ils envoyaient des signaux aux guerriers qui escaladaient le flanc du ravin sud. Du revers, il porta un coup de taille à la tête du premier. Tandis que le second se retournait, il balança son épée de droite à gauche et le frappa au coude. L'air hébété, il contempla le sang qui jaillissait de son moignon avant que Ballista enfonçât la pointe de sa lame dans sa bouche. L'espace d'un instant, l'épée sembla coincée, puis Ballista la tira et la lame se dégagea, faisant voler des fragments de dents et jaillir un flot de sang.

Une voix de tonnerre retentit.

— Viens ! Et voici qu'apparut à mes yeux un cheval livide ; celui qui le montait, on le nomme : la Mort ; et l'Hadès le suivait.

Theodotus montrait Ballista du doigt. Entre les deux hommes, des guerriers alignés combattaient. Ballista voyait clairement la haute silhouette du prêtre chrétien se dresser au-dessus des combattants ramassés sur eux-mêmes. Son visage rayonnait. Il criait, sa voix couvrant le fracas des armes.

— Le sixième ange versa sa coupe sur le grand fleuve Euphrate et ses eaux furent asséchées pour ouvrir la voie aux rois venus d'Orient.

Ses paroles n'avaient aucun sens pour Ballista.

— Pourquoi, Theodotus ? Pourquoi trahir vos concitoyens ?

Theodotus partit d'un grand rire qui secoua sa grande et épaisse barbe.

— Leur armée comptait deux fois dix mille fois dix mille cavaliers ; on m'en donna le nombre… Ils portaient des armures couleur de feu, de saphir et de soufre.

— Espèce de fou, lui cria Ballista. Ils nous tueront tous. Ils n'épargneront pas les chrétiens. Ils n'épargneront personne.

— Je vis surgir une bête – Theodotus continuait à déclamer – à dix cornes et sept têtes avec dix diadèmes sur ses cornes et sur ses têtes un nom impie… que celui qui est doué d'esprit calcule le nombre de la bête, car c'est un nombre humain, son nombre est six cent soixante-six.

— Pourquoi ? hurla Ballista. Pourquoi laisser les Sassanides massacrer les habitants de cette ville ? Par pitié, pourquoi ?

Theodotus cessa de psalmodier. Il fixa Ballista d'un œil perçant.

— Ces Sassanides ne sont que des reptiles. Je ne le fais pas pour eux. Ils ne valent pas mieux que toi. Ce ne sont que l'instrument de Dieu. Je le fais par pitié – par pitié pour les pécheurs. Les Sassanides sont le châtiment que Dieu, dans son infinie miséricorde, a ordonné pour les péchés des habitants d'Arété. Chrétiens ou païens, nous sommes tous des pécheurs.

Submergés, les Perses sur la plate-forme de combat tombaient sous les coups des Romains. Un soldat traversa leur ligne et se dirigea vers Theodotus.

— Quiconque adore la bête… Il subira le supplice du feu et du soufre, en présence des saints anges et de l'agneau.

Le soldat abattit son épée, frappant Theodotus à la jambe. Le chrétien chancela.

— Bénis soient les morts qui meurent dans le Seigneur.

Le soldat frappa à nouveau. Theodotus tomba à quatre pattes.

— Le salut…

Le soldat l'envoya *ad patres* de la manière préconisée par les instructeurs militaires : un, deux, trois grands coups de taille derrière la tête.

Sur la plate-forme, toute résistance avait été vaincue. Ballista compta les hommes restants : Maximus, Turpio, Acilius Glabrio, deux *equites singulares,* trois légionnaires de la Cohors XX. Neuf hommes en tout avec lui.

— Y a-t-il des blessés qui ne peuvent pas courir ?

Un silence se fit, puis Turpio s'avança.

— Je les ai… Je m'en suis occupé.

Ballista acquiesça.

— Voici ce que nous allons faire. Les Perses passent sous le mur et vont directement dans la ville. Il n'y a pas de Perses sur les remparts.

Ballista n'était pas du tout sûr que cela fût vrai. Il s'aperçut qu'il trépignait, qu'il débordait d'énergie.

— Nous allons nous diriger vers l'est, vers le fleuve, en suivant la muraille. Lorsque la voie sera libre, nous descendrons des remparts et nous rejoindrons la demeure d'Iarhai. Une fois là-bas, nous récupérerons… Nous devrions pouvoir rameuter plus d'hommes. Ensuite, nous traverserons l'est de la ville jusqu'au palais.

Ballista vit la perplexité se peindre sur les visages.

— Des chevaux nous attendent au palais.

Les hommes hochèrent la tête. Ballista savait qu'ils n'avaient aucune idée de ce qu'il attendait d'eux une fois montés, si d'aventure ils parvenaient à rejoindre le palais. Mais un plan, quel qu'il fût, leur donnait un objectif, une lueur d'espoir.

Ballista en tête une nouvelle fois, ils dévalèrent l'escalier de la tour et sortirent sur le chemin de ronde par la porte est. Au moment où ils y prenaient pied, un cri retentit, ponctué par une volée de flèches. Juste derrière Ballista, des hommes hurlèrent. Il baissa la tête, son casque touchant son bouclier, et se mit à courir. Une flèche malheureuse dans la jambe et c'en était fini.

Bientôt, les tirs cessèrent et les cris des Sassanides derrière eux perdirent de leur intensité. La tour suivante sur le chemin de ronde était encore assez loin. Ballista avait les poumons en feu. Il entendait autour de lui la respiration haletante de ses compagnons.

La porte de la tour était ouverte. Ballista s'engouffra à l'intérieur, paré à combattre, mais il n'y avait personne. Il s'élança et ressortit de l'autre côté.

La tour suivante était assez proche. Comme la précédente, les défenseurs l'avaient abandonnée. Cette fois, Ballista mena ses hommes en bas de l'escalier, jusqu'à la porte s'ouvrant sur la ville. Il s'arrêta sur le seuil pour les laisser reprendre leur souffle. Seuls deux hommes manquaient.

Ballista jeta un coup d'œil au-dehors. L'allée longeant la muraille était déserte. Il sortit, suivi par ses compagnons. Ils prirent à droite et se remirent à courir vers le fleuve.

Lorsqu'ils traversèrent l'esplanade où le soldat avait été touché par la flèche destinée au traître – « Theodotus, espèce de salaud ! » – il y avait du monde autour d'eux, des soldats et des civils se dirigeant dans la même direction qu'eux, vers la *Porta Aquaria* et le fleuve.

Quelques instants plus tard, Ballista bifurquait vers le nord, dans la rue qui l'amènerait devant la demeure d'Iarhai.

Le portail de la maison était ouvert. Six mercenaires étaient postés à l'entour, l'arme à la main. Ils semblaient inquiets. Ballista s'approcha d'eux. Plié en deux, les mains sur les genoux, il s'efforçait de reprendre son souffle. Il mit un moment à pouvoir parler.

— Iarhai… Où est-il ?

Un mercenaire indiqua la maison de la tête.

— À l'intérieur.

Il cracha par terre.

— En train de prier.

À peine Ballista eut-il passé le seuil que Bathshiba se jetait dans ses bras. Il la serra. Il sentait ses seins se presser contre lui. « Nous allons tous mourir », pensa-t-il, « et je ne pense encore qu'à la baiser. Un homme reste un homme. »

— Où est votre père ?

Elle le prit par la main et le mena aux appartements privés du synodiarque.

Dans une pièce sobrement meublée, aux murs blancs, Iarhai, agenouillé sur un tapis, était en train de prier.

— Espèce de salaud. Vous saviez, n'est-ce pas ? s'écria Ballista d'une voix féroce.

Iarhai le regardait.

— Répondez-moi !

— Non.

Un muscle palpita sous la pommette cassée d'Iarhai.

— Oui, je suis devenu chrétien. Je suis dégoûté de la vie, dégoûté par les tueries. Theodotus m'a offert la rédemption. Mais non, j'étais loin de me douter qu'il allait faire ça.

Ballista tenta de réprimer sa colère. Il croyait ce que lui disait Iarhai.

— Je vais vous donner une chance de vous racheter, dans cette vie plutôt que dans l'autre monde. Je n'ai pas l'intention de me laisser tuer dans ce trou infesté de mouches sans rien faire. Des chevaux attendent, sellés, au palais. Si j'y parviens, j'ai un plan qui pourrait marcher. J'emmènerai votre fille avec moi. Mais nous n'atteindrons jamais le palais à moins que quelqu'un retienne les Sassanides.

— Il en sera fait selon la volonté de Dieu, dit Iarhai d'une voix monocorde.

— Levez-vous et armez-vous, espèce de dégonflé ! cria Ballista.

— Tu ne tueras point, psalmodia Iarhai. Jamais plus je ne prendrai la vie d'un autre homme.

— S'il y a une chose qui vous rattache à ce monde, c'est bien votre fille. Allez-vous vraiment rester sans rien faire et ne rien tenter pour la sauver ?

— Il en sera fait selon la volonté de Dieu.

Furieux, Ballista parcourait la pièce du regard. Bathshiba se tenait à ses côtés. Brusquement, il l'attrapa par les cheveux et l'attira vers lui. Elle cria de surprise et de douleur. Ballista la tenait devant lui, entourant sa gorge d'une main ferme.

Iarhai fit mine de se lever. Sa main se posa machinalement sur sa hanche droite, cherchant l'épée qui ne s'y trouvait pas.

— Allez-vous la laisser aux mains des Sassanides ? dit doucement Ballista. Vous savez ce qu'ils lui feront.

Iarhai ne disait rien.

— Ils la violeront. L'un après l'autre, ils la violeront. Dix, vingt, trente, cent hommes. Ils la mutileront. Elle les suppliera de la tuer bien avant qu'ils ne se décident à le faire.

Une terrible indécision se lisait sur le visage d'Iarhai.

— C'est donc ça que vous voulez ?

De sa main droite Ballista agrippa l'encolure de la tunique de Bathshiba, tira violemment et la déchira, dénudant sa poitrine. Elle hurla, tentant de couvrir ses mamelons brun sombre de la paume de ses mains.

— Espèce de salaud !

Iarhai s'était levé, le visage tordu par une détresse indescriptible.

— Armez-vous ! Vous nous accompagnez.

Ballista laissa Bathshiba partir. Elle quitta la pièce en courant. Iarhai se dirigea vers un coffre dans un coin et en sortit son baudrier qu'il enfila. Ballista se retourna et s'en alla.

Devant le portail, il n'y avait plus que les six hommes qui étaient arrivés avec lui.

— Les mercenaires se sont enfuis, dit Maximus.

Quelques instants plus tard, Iarhai apparut en compagnie de Bathshiba qui portait une nouvelle tunique. Elle n'eut pas un regard pour Ballista.

— Allons-y.

Ils partirent au pas de course en direction du nord, vers le palais. Leur trajet tenait du cauchemar. On entendait des hurlements tout proches et une odeur de brûlé flottait déjà dans l'air. À chaque intersection, ils devaient se frayer un chemin à travers le flot de gens paniqués courant vers l'est pour rejoindre la *Porta Aquaria* et le fleuve. Ballista se doutait bien que sur les berges du fleuve et les embarcadères, se joueraient des scènes d'une horreur inimaginable lorsque des milliers de personnes terrifiées se battraient pour prendre place à bord des rares bateaux. Des enfants séparés de leurs mères, piétinés par la foule ; il n'osait y penser. Il baissa la tête et courut vers le nord.

Ils venaient juste de dépasser le temple de Zeus Theos et n'étaient plus qu'à un îlot de l'esplanade au-delà de laquelle se trouvait le palais, lorsqu'ils entendirent leurs poursuivants.

— Le voilà ! Dix livres d'or à celui qui ramènera au roi des rois la tête du grand Barbare.

L'espace d'un instant, Ballista crut reconnaître la voix de l'officier perse qu'il avait berné cette nuit-là dans le ravin, mais se rendit compte bien vite que son esprit fatigué lui jouait des tours.

Les Sassanides étaient encore à une centaine de pas, mais ils étaient nombreux et couraient vite. Ballista et ceux qui l'accompagnaient étaient épuisés.

— Allez-y, dit Iarhai, la rue est étroite, je peux les retarder.

Ballista regardait Bathshiba. Il s'était attendu à ce qu'elle hurlât, qu'elle s'accrochât à son père pour le convaincre de s'enfuir avec eux. Elle n'en fit rien. Elle le regarda un instant, puis se retourna et courut.

— Tout seul, vous n'y parviendrez pas. Je reste avec vous.

Acilius Glabrio se tourna vers Ballista.

— Vous n'aimez pas les patriciens, mais je vais vous montrer comment meurent les Acilii Glabriones. Comme Horatius Coclès sur le pont Sublicius, je les empêcherai de passer.

Ballista acquiesça et, en compagnie de Maximus, courut rejoindre les autres.

Peu après, il entendit le bruit des combats. Une fois qu'il eut dépassé le magasin d'artillerie, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Le palais n'était plus qu'à une soixantaine de pas. Il se retourna. Une foule de Perses s'amassaient au bout de la rue. Il ne voyait pas Iarhai. Le protecteur de caravanes n'avait pas eu le temps de revêtir son armure et ne devait pas avoir survécu bien longtemps. Mais Acilius Glabrio, une petite silhouette au loin encerclée par l'ennemi, se battait toujours. Ballista se remit à courir.

— Tu en as mis du temps.

Calgacus rayonnait.

Ballista eut un petit sourire. Il était trop fatigué pour répondre. Il s'appuya contre le mur des écuries, désormais désertes, puis demanda au garde où étaient passés les autres *equites singulares*. L'homme semblait embarrassé.

— Ben… Ils… Euh, ils ont pensé que vous ne reviendriez pas. Il ne reste plus que Titus qui est dehors, et moi.

— Il s'en est fallu de peu qu'ils aient eu raison.

Ballista passa la main sur son visage.

— Quel est ton nom ?

— Félix, *Dominus*.

— Alors espérons qu'il s'agisse là d'un présage.

Ballista demanda à Calgacus ce qu'il était advenu des esclaves du palais et s'entendit répondre qu'ils avaient tous disparu. Il ferma les yeux et respira l'odeur réconfortante des écuries. Sa poitrine le faisait souffrir ; tous les muscles de ses jambes étaient contractés par la fatigue. Son épaule droite était à vif à l'endroit où son baudrier frottait contre la cotte de maille. Il fut tenté de s'allonger dans la paille ; il y serait sûrement en sécurité, entouré par ces odeurs rassurantes, et puis les Sassanides ne le trouveraient certainement pas. Il avait juste besoin de dormir.

Le rêve éveillé du *Dux* fut brusquement interrompu par l'arrivée de Maximus.

— Nous sommes prêts à partir. Tout le monde est à cheval dehors ; il n'y a plus que nous.

L'Hibernien lança une outre d'eau à Ballista. Il tenta en vain de la rattraper d'une main et dut jongler avec avant de s'en saisir des deux mains. Il la déboucha, versa un peu d'eau dans sa paume et se la passa sur le visage et sur ses yeux fatigués. Il but.

— Alors, allons-y.

Dehors, la lune était presque pleine et éclairait l'allée étroite entre le palais et les greniers. Ballista tenta de se souvenir s'il s'agissait de la lune des moissons ou bien de la lune du chasseur, chez lui dans le Nord. Mais il était trop fatigué pour cela. Il était accompagné de quatorze cavaliers : Maximus, Calgacus, Demetrius, Bagoas, Turpio, les deux membres survivants de sa suite officielle – un scribe et un messager –, Titus et Félix, et les quatre soldats qui avaient traversé la ville avec lui – trois légionnaires de Cohors XX et un garde. Et puis Bathshiba, bien sûr. Il y avait trois chevaux chargés de provisions.

— Qu'allons-nous faire des six chevaux sellés qui restent dans l'écurie ? demanda Calgacus.

Ballista savait qu'il devrait ordonner qu'on les tue ou qu'on leur coupe les jarrets au cas où leurs poursuivants s'en serviraient.

— Coupe les brides et les sangles.

Calgacus sauta bas de son cheval et disparut à l'intérieur des écuries. Il ressortit quelques instants après. Lorsque le Calédonien fut remonté en selle, Ballista donna le signal du départ.

Pour la deuxième fois ce soir-là, Ballista contournait le temple de Jupiter Dolichenus à la tête d'une colonne de cavaliers. Ils émergèrent sur la large route menant au *campus martius* et Ballista poussa Cheval Pâle au galop. Au cas où il tomberait, il avait informé à la hâte Maximus, Calgacus et Turpio de son plan, si l'on pouvait parler de plan. Ses compagnons n'avaient pas semblé enthousiasmés. Il n'avait rien dit aux autres : il était inutile de les effrayer encore plus.

Les quartiers militaires qu'ils traversèrent au galopétaient déserts. Les Romains avaient fui et les Perses n'étaient pas encore là. Un filet de fumée venant du sud traversait la route. Tandis qu'il passait à toute allure devant les thermes militaires, Ballista vit que le soldat ivre mort n'était plus sur les marches. La fille non plus. « Bonne chance à toi et à ta compagne, mon frère », pensa-t-il.

Les cavaliers dévalaient la rue, le martellement des sabots de leurs chevaux se répercutant contre la muraille dans un bruit de tonnerre.

Dans une rue sur la gauche, un fracas d'armes retentit. Ballista aperçut l'un des mercenaires, acculé contre le mur de l'amphithéâtre, son épée luisant à la lumière des torches, tentant de contenir une meute hurlante de guerriers sassanides. Puis il dépassa la rue et ne vit ni n'entendit plus rien.

— Haddudad ! s'écria Bathshiba.

Elle tira violemment sur sa bride et arrêta son cheval. Ceux qui la suivaient durent faire un écart ou s'arrêter brusquement pour l'éviter.

— Laissez-le, cria Ballista, nous n'avons pas le temps.

— Non. Nous devons le sauver.

Bathshiba fit demi-tour et, talonnant son cheval, revint vers le coin de la rue.

— Et merde ! marmonna Ballista.

Tandis qu'il rebroussait chemin, il donna l'ordre à Turpio de continuer avec les autres et à Maximus de l'accompagner, puis se lança à la poursuite de Bathshiba. Qu'est-ce qui lui prenait ? Elle avait laissé son père aller vers une mort certaine, ne le gratifiant que d'un regard, mais elle risquait maintenant sa vie pour porter secours à un de ses mercenaires. Se sentait-elle coupable d'avoir abandonné son père ? Ou bien cela avait-il quelque chose à voir avec Haddudad ? Ballista éprouva un tiraillement de jalousie.

Cheval Pâle tourna le coin de la rue en dérapant, devançant la monture de Maximus d'une encolure. Haddudad était encore debout. Deux ou trois Perses gisaient à ses pieds. L'arrivée de Bathshiba desserra l'étau autour du mercenaire. Sous les yeux de Ballista, elle abattit son épée sur un Sassanide, mais la meute l'encercla bientôt. Deux hommes se saisirent de ses rênes, un troisième attrapa sa botte droite et la désarçonna. Des cris de joie retentirent.

Toute l'attention des Perses était monopolisée par la jeune femme et le mercenaire. Aucun ne prenait garde aux deux cavaliers qui s'approchaient. Ballista, penché en avant, le bras tendu, abaissa son épée à la manière d'une lance à côté de l'encolure de son cheval. Le Perse tourna la tête juste avant l'impact, mais il était bien trop tard. L'épée transperça sa cotte de maille, puis son dos entre les omoplates. Le choc repoussa Ballista sur sa selle. Il laissa son bras remonter derrière lui jusqu'à ce que le poids de l'homme dégageât la lame.

Ballista avait dépassé le groupe de Sassanides, Maximus était à ses côtés. Ils firent demi-tour et chargèrent à nouveau dans l'autre sens. Du coin de l'œil, il vit Haddudad se ruer sauvagement sur les deux Perses qui lui faisaient encore face.

Un Sassanide brandit son sabre, tentant d'en asséner un coup sur la tête de Cheval Pâle. Ballista para avec son bouclier, puis abattit violemment son épée sur le casque de fer en forme

de dôme de l'homme ; des étincelles jaillirent et, dans un craquement sinistre, la lame mordit dans son crâne.

Une nouvelle fois, Ballista et Maximus dépassèrent le groupe, mais lorsqu'ils firent volte-face, les Perses s'enfuyaient ; plusieurs d'entre eux gisaient sur le sol, entourant Bathshiba inanimée.

Haddudad se précipita vers elle et lui tint la tête.

— Ça va. Elle reprend conscience.

Il l'aida à se mettre debout. Elle vacillait un peu sur ses jambes. Maximus s'avança au trot, tirant le cheval de Bathshiba par la bride. Elle se mit en selle avec l'aide de Haddudad, lequel sauta en croupe en souplesse.

— Il faut y aller dit Ballista, réprimant un mouvement d'humeur.

Les chevaux rebroussèrent chemin dans un crépitement de sabots.

Ballista et Cheval Pâle s'engouffrèrent dans l'ombre épaisse entre le *principia* et les baraquements pour émerger sur le *campus martius* désert baigné par le clair de lune. Aucune chance cette fois-ci de voir Acilius Glabrio apparaître. Ballista dirigea Cheval Pâle vers le temple de Bel et la muraille nord.

Il tira sur sa bride en arrivant à la poterne nord. Elle était ouverte. Turpio et l'un des gardes remontaient en selle. Ils avaient dû mettre pied à terre pour l'ouvrir. Vraisemblablement, les sentinelles qui la gardaient l'avaient refermée en partant. Ballista se demanda quel chemin elles avaient pris. Elles devaient s'être enfuies à pied vers l'est en longeant la muraille sur le rebord du ravin. Elles essaieraient d'en descendre près du fleuve, dans l'espoir de trouver un bateau, mais peut-être avaient-elles eu la même idée que lui. Pourtant, sans chevaux, cela ne pouvait pas marcher. Sans chevaux, elles n'avaient aucune chance.

Ballista ordonna sèchement de décharger l'un des chevaux de bât. Haddudad sauta bas du cheval de Bathshiba et enfourcha la nouvelle monture. Ballista se saisit d'un des sacs de provisions et demanda à Bathshiba si elle se sentait bien. Elle répondit simplement oui.

— Alors, allons-y.

Au pas, Ballista passa la porte et tourna à droite. Le reste de la troupe le suivait. Le rebord était assez large pour permettre à deux chevaux d'y avancer de front, mais avec la menace de l'à-pic sur leur gauche, ils progressaient en file indienne. Il arriva devant le grand glissement de terrain qu'il avait remarqué bien des mois auparavant, lorsqu'il avait tué le lion. Il fit signe de s'arrêter et se retourna vers ses compagnons. Il pointa le doigt vers le bas.

Il s'était à moitié attendu à des murmures de désapprobation, à des rafales de protestations, mais les autres restèrent cois. Il regarda le grand talus formé par le glissement de terrain. Il commençait à environ trois pieds sous le rebord du ravin, puis descendait en pente affreusement raide, d'au moins quarante-cinq degrés. Au clair de lune, le sol semblait meuble et traître. Çà et là, des rochers acérés pointaient. L'escarpement paraissait se prolonger sur une distance infiniment grande.

Ballista se retourna vers les autres. Personne ne bronchait ni ne bougeait. Sous l'ombre des casques, les yeux des soldats luisaient. Il comprenait fort bien leur hésitation. Un cavalier s'avança. C'était Bathshiba. Son cheval s'arrêta au bord. Sans un mot, elle le talonna et il bondit en avant. Ballista le regarda reprendre pied en contrebas et lutter pour garder l'équilibre. Son arrière-train replié reposant presque à plat sur le sol, il commença à glisser tant bien que mal au bas du talus.

Ballista se força à ne pas regarder. Il approcha Cheval Pâle de la monture de Demetrius, prit les rênes des mains du garçon et mena son cheval au bord. Il entoura les rênes autour du pommeau de la selle de Demetrius, se pencha vers lui et lui dit doucement de ne pas se soucier des rênes, de se tenir très en arrière sur sa selle et de serrer fort les cuisses. Le garçon était tête nue et semblait terrifié. « Tiens bon. » Ballista dégaina son épée. Demetrius tressaillit. La lame scintilla alors qu'elle décrivait un arc de cercle dans l'air. Ballista abattit le plat de l'épée sur la croupe du cheval qui sauta dans le vide.

— Si une femme et un secrétaire grec l'ont fait, vous aussi vous le pouvez.

Ballista demanda à ce qu'on lui donnât la longe d'un des chevaux de bât. Il le mena au bord de l'escarpement. Il

contempla un instant le vertigineux dénivelé. « Père-de-Tout, et dire que cet après-midi-là, je pensais faire ça, juste pour le plaisir. » Il talonna sa monture.

Quand Cheval Pâle sauta, Ballista décolla de sa selle, restant comme suspendu dans les airs. Lorsque les sabots du hongre touchèrent le talus, il retomba lourdement, l'impact irradiant dans son dos. La longe se tendit, tirant son bras vers l'arrière, lui déboîtant presque l'épaule. Le cuir glissait entre ses doigts et le brûlait. Le cheval de bât suivit et la longe se détendit.

Ballista se pencha aussi loin en arrière qu'il le pût, appuyant son dos contre le troussequin et calant ses cuisses contre les arçons de sa selle. Devant lui, le talus, jalonné de rochers pointus, descendait presque à pic. Le fond du ravin lui semblait infiniment loin. Il fut tenté de fermer les yeux, mais se souvint de l'angoisse qu'il avait ressentie lorsqu'il les avait rouverts ce jour-là, dans le tunnel. Il fixa la crinière de Cheval Pâle.

Ils se précipitaient dans le gouffre. Toujours plus bas, dans une descente effrénée. Puis les appuis des pattes de Cheval Pâle sur le sol se firent plus fermes, plus lents et il galopa sur le plat dans le lit du ravin.

Ballista, menant toujours le cheval de bât, vint se placer à côté de Demetrius et Bathshiba qui attendaient. Maximus déboula à toute allure, hurlant comme un dément. L'un après l'autre, Calgacus, Bagoas, le messager et le scribe arrivèrent au fond du ravin. Puis ce fut le désastre.

Au milieu du talus, la monture d'un des soldats – impossible de dire lequel de l'endroit où il se trouvait – perdit l'équilibre et tomba en avant. Son cavalier fut à moitié désarçonné et le cheval se coucha sur lui. Ensemble, dans une avalanche de pierres et de terre, ils roulèrent sur la pente raide. Le cavalier suivant était presque sur eux, lorsqu'au dernier moment, le sanglant enchevêtrement de cheval et d'homme bascula dans le vide au bord du talus. La voie était libre.

Le reste du groupe parvint au bas du ravin. Turpio en dernier, tirant un cheval de bât. « Un homme courageux », pensa Ballista. Les descentes successives des chevaux avaient rendu le talus plus accidenté et plus instable encore.

Ballista inspecta sa petite troupe. Félix manquait à l'appel. Son nom ne lui avait pas porté chance. La monture d'un des soldats boitait. Ballista mit pied à terre pour regarder sa patte. C'était l'antérieur droit. Le cheval était bien trop mal en point pour galoper. Ballista débarrassa l'un des deux derniers chevaux de bât de ses provisions et dit au soldat de le monter. Il chassa ensuite le cheval boiteux. Il resta tout près d'eux, les contemplant d'un air mélancolique.

Faisant signe aux autres de le suivre, Ballista avançait au petit trot au fond du ravin, dans la direction opposée au fleuve.

Ils n'avaient parcouru qu'une petite distance lorsqu'ils entendirent les cris. Loin au-dessus d'eux, sur la gauche, des torches brillaient. Une sonnerie de buccin retentit. Des guerriers sassanides avançaient sur le rebord du ravin, empruntant le chemin qu'ils avaient pris. Ballista se sentit absurdement déprimé. Il avait espéré contre toute attente qu'ils auraient pu s'échapper à l'insu de tous comme des voleurs dans la nuit. Il se mit à prier : « Père de Tout, l'Encapuchonné, le Très-Haut, l'Exauceur de vœux, faites que leurs chevaux refusent de descendre sur le talus, que le courage de leurs cavaliers leur fassent défaut. » Il savait sa prière vaine. Il se mit à espérer que leurs propres chevaux auraient tellement creusé la surface du talus qu'il céderait et que les Perses partageraient le sort sanglant de Félix.

Tandis que les cris de leurs poursuivants s'amplifiaient, Ballista résistait au désir de pousser son cheval au galop. Il sentait que les autres l'exhortaient silencieusement à accélérer l'allure, mais il n'en fit rien. La poursuite de l'onagre lui avait appris combien le terrain était accidenté. Il se força à adopter une allure régulière, laissant Cheval Pâle choisir son chemin.

Bientôt, le tournant de l'oued aride les dissimula à la vue de leurs poursuivants. La chaleur de la journée semblait s'être accumulée dans les profondeurs du ravin. Ballista traversait des nuées de moucherons qui s'insinuaient dans ses yeux et sa bouche.

Il approchait de l'endroit où le chemin bifurquait. Avant de diriger Cheval Pâle vers l'étroit sentier de droite, il regarda derrière lui. Bathshiba et Calgacus étaient tout prêts. Il ne

voyait pas Maximus. Il n'avait pas entendu de chevaux tomber, ni aucune agitation. Il était surpris, mais pas vraiment inquiet. Il s'engagea sur le sentier qui montait de plus en plus.

Maximus avait aimé dévaler l'escarpement. Il s'enorgueillissait d'avoir tout de suite su ce que Ballista avait l'intention de faire. Dès qu'ils avaient vu le glissement de terrain, le jour où Ballista avait tué le lion, il avait su qu'ils tenteraient un jour de le descendre à cheval. Bien sûr, il n'avait pas pensé que cela serait de nuit, alors qu'ils fuyaient la ville mise à sac, mais cela ne faisait que pimenter l'aventure.

Lorsqu'il entendit leurs poursuivants, Maximus se retourna sur sa selle et regarda la colonne formée par ses compagnons. Tout semblait bien se passer, mais il remarqua que Bagoas s'était déplacé sur le côté pour laisser les autres le dépasser. Maximus en fit autant et, graduellement, se retrouva en queue de colonne. Lorsqu'ils s'engagèrent sur l'étroit sentier de droite, il n'y avait plus que trois cavaliers derrière Maximus. Une fois que le chemin se fut élargi, il arrêta son cheval contre la paroi rocheuse et fit signe au garde Titus et à Turpio de le dépasser.

Maximus attendit, immobile, sur sa selle. Aucun signe du jeune Perse. Il fit demi-tour et, dégainant son épée, rebroussa chemin. « C'est donc ça, sale petit faux-jeton : tu attends à la fourche et tu leur indiques le chemin que nous avons pris. Sauf que tu auras rejoint l'Hadès bien avant que cela n'arrive, petit salaud. » Il talonna son cheval dont les sabots délogèrent des gerbes de cailloux.

Comme il s'en doutait, Bagoas, immobile, attendait à la fourche. Maximus poussa sa monture. Le jeune Perse le vit arriver, brandissant son épée. Il leva les deux mains, paumes vers l'avant.

— Non, s'il vous plaît, ne me tuez pas.

Sans un mot, Maximus s'approchait.

— Non, s'il vous plaît, vous ne comprenez pas. Je ne vais pas vous trahir. Je veux vous sauver. Je leur indiquerai la mauvaise direction.

Maximus tira férocement sur la bride, cabrant presque son cheval. Il se pencha sur le côté et saisit la longue chevelure de Bagoas, le soulevant à moitié de sa selle. L'épée de l'Hibernien

brilla, tandis qu'elle s'appuyait contre la gorge du jeune Perse. La pointe entama la peau et un filet de sang, très noir sous le clair de lune, coula sur l'acier luisant.

— Et pourquoi devrais-je te croire ?

Bagoas regardait les yeux bleu pâle, sans expression, de Maximus. Il ne pouvait pas parler. Le tumulte de la poursuite se répercutait dans le ravin. Avec l'écho, il était impossible de savoir à quelle distance se trouvaient les poursuivants.

— Alors ? On n'a pas toute la nuit.

Bagoas avala sa salive avec effort.

— Ballista et vous n'êtes pas les seuls à avoir de l'honneur. Vous m'avez sauvé la vie lorsque les légionnaires m'ont attaqué. Maintenant, je vais payer ma dette.

Il y eut un long, très long silence. L'épée restait contre la gorge de Bagoas. Le regard bleu et pénétrant ne trahissait rien. Les bruits de poursuite s'amplifiaient.

Puis l'épée disparut. Maximus l'essuyait soigneusement avec un chiffon accroché à sa ceinture. Il la rengaina et sourit.

— À la prochaine, mon gars.

Maximus fit faire demi-tour à son cheval, le talonna et s'engagea dans le sentier de droite pour rattraper les autres.

En haut des collines, assis sur Cheval Pâle, Ballista contemplait la ville en feu. Le vent du sud forcissait soulevant de grandes banderoles de flammes qui sillonnaient le ciel nocturne. De temps à autre, d'épais nuages d'étincelles s'élevaient comme autant d'éruptions volcaniques lorsqu'un bâtiment s'effondrait. La ville à l'agonie était au moins à un mille et demi. À la grande satisfaction de Ballista, aucun bruit de poursuite ne parvenait à ses oreilles.

« Tous ces efforts pour en arriver là », pensa-t-il. « Est-ce ma faute ? Me suis-je focalisé sur les travaux de siège des Sassanides au point d'oublier la possibilité d'une trahison ? Si j'avais prêté plus d'attention aux chrétiens, y aurait-il eu des signes annonciateurs ? Les aurais-je vus ? »

Un autre édifice s'effondra dans un tourbillon d'étincelles. Le dessous des nuages qui filaient dans le ciel se teignait de rose. Telle la gueule aux dents acérées d'un brochet, une affreuse

pensée fit surface dans l'esprit de Ballista : tout était prévu. « Voilà pourquoi on m'a envoyé moi, plutôt que Bonitus ou Celsus. Voilà pourquoi on ne m'a pas alloué d'autres troupes. Voilà pourquoi les rois d'Émèse et de Palmyre ont pu refuser d'accéder à mes demandes et de lever des troupes. L'arrivée de renforts n'a jamais été dans les cartes. Les empereurs savaient depuis le début que les deux armées de campagne seraient occupées ailleurs ; que l'une, dirigée par Gallien, marcherait vers le Danube pour combattre les Carpes tandis que l'autre, avec Valérien à sa tête, devrait chasser les Goths d'Asie mineure. Arété devait tomber, c'était écrit. La ville, sa garnison et son commandant avaient toujours été considérés comme une quantité négligeable. Nous devions être sacrifiés afin de gagner du temps. »

Ballista s'aperçut qu'il riait. Dans un sens, il avait réussi. La ville était tombée, mais il avait permis à l'*imperium* de gagner du temps. Au prix de terribles souffrances et de milliers de vies humaines, il avait permis à l'Empire romain de différer ses échecs. Les empereurs devraient l'accueillir en héros, mais il savait qu'il n'en serait pas ainsi. Ils avaient voulu un héros mort, et non le témoin vivant de leur lâche abandon de la ville d'Arété. Ils avaient voulu que leur cher *Dux Ripæ* barbare mourût l'arme à la main dans une ville réduite en cendres, et non qu'il revînt chancelant à la cour impériale, empestant l'échec et la traîtrise. Il ne serait qu'une cause d'embarras. On le blâmerait, on en ferait un bouc émissaire, sa réputation serait ternie.

« Un jour », en fit-il le vœu, « cet *imperium* regrettera tous ses méfaits. »

La ville brûlait encore. Ballista avait vu tout ce qu'il y avait à voir.

Se retournant sur sa selle, il contempla la petite troupe derrière lui. Tous ceux qu'il aimait étaient là : Calgacus, Maximus, Demetrius. Et Bathshiba. D'autres pensées lui vinrent à l'esprit – la silhouette encapuchonnée du colosse, Mamurra enseveli sous la muraille. Il les chassa. Il regarda par-delà le petit groupe : aucun signe de poursuite. Il donna le signal du départ.

En queue de colonne, le dernier des *frumentarii* contemplait la ville d'Aréte en feu. Il se demanda quel genre de rapport il allait bien pouvoir écrire aux empereurs.

Après un dernier regard vers l'Orient embrasé, il talonna son cheval pour rejoindre les autres. Il éternua. Et il s'interrogea sur l'issue de ce nouveau voyage.

FIN

ANNEXES

POSTFACE HISTORIQUE

L'Orient à feu et à sang est un roman, mais j'ai attaché grand soin à l'arrière-plan historique. Les notes suivantes visent à la fois à montrer où l'Histoire a été romancée pour coller à la fiction et à fournir de plus amples informations à ceux qui voudraient interpréter par eux-mêmes la réalité historique.

Lorsque j'ai dit à mon collègue Bert Smith, Professeur Lincoln d'archéologie et de lettres classiques à l'université d'Oxford, que j'écrivais une série de romans sur la Rome de la seconde moitié du troisième siècle, il me félicita d'avoir choisi une période si méconnue : ainsi, personne n'oserait me contredire.

235 à 284 : l'anarchie militaire

On a coutume de nommer « anarchie militaire » la période comprise entre 235 (le meurtre de Sévère Alexandre) et 284 (l'accession de Dioclétien) ; l'empire romain traverse là une grande crise de son histoire ; malheureusement, les sources littéraires en attestant sont rares. Ce fut incontestablement une période de relative instabilité politique (elle vit se succéder trois bonnes douzaines d'empereurs) et militaire (multiplication des guerres civiles et des défaites militaires : pour la première fois, des empereurs romains étaient tués ou faits prisonniers lors de batailles gagnées par les Barbares). Pourtant, les études universitaires divergent quant à l'importance de cette crise. G. Alföldy, *The Crisis of the Third Century as Seen by Contemporaries* (Greek, Roman and Byzantine Studies 15,1974,89-111), en affirmant que l'empire a souffert d'« une crise totale » à tous les niveaux : social, économique, idéologique aussi bien que politique et militaire, s'oppose à H. Sidebottom, *Herodian's Historical Methods and Understanding of History (Aufstieg und niedergang des*

Römischen Welt II. 34.4 (1998), 2775-2836), qui argue que, en dehors des sphères politique et militaire, la « crise » est une illusion issue de divers préjugés modernes, d'autant plus tenaces que les sources anciennes sont rares.

L'ouvrage moderne de référence sur l'histoire des années 235-84 est *The Cambridge Ancient History* (Ed. P. Garnsey and A. Cameron, vol. XII, 2e ed, Cambridge, 2005, 28-66) de J. Drinkwater. Plus accessible, car disponible en édition de poche : D. S. Potter, *The Roman Empire at Bay 180-395* (Londres et New York, 2004, 167-72 ; 217-80).

M. H. Doedgeon, et N. C. Lieu, dans *The Roman Eastern Frontier and the Persians Wars AD 226-363 : A documentary History* (London, 1991) ont collationné et traduit en anglais de précieuses sources qui éclaireront utilement l'arrière-plan historique du roman.

Enfin, l'outil incontournable lors de toute recherche portant sur l'Antiquité gréco-latine : *The Oxford Classical Dictionary* (3rd ed, Oxford, 1996, eds. S. Hornblower and A. Spawworth).

Personnages

Ballista

Un officier romain du nom de Ballista (ou Callistus) s'est illustré en Orient durant cette période. Ironie du sort, sa très brève biographie n'est retracée que dans un ouvrage ancien, lui-même plus une œuvre de fiction qu'un modèle de précision historique : *L'Histoire Auguste,* un recueil de biographies d'empereurs romains composé en latin à la fin du quatrième siècle (*Scriptories Historiae Augustae)* [communément référencée comme *Historia Augusta* ou *Histoire Augustienne*], Tyranni Triginta 18). Le peu que nous pensons connaître de lui sera dévoilé dans *Lion du Soleil*, le troisième volet de cette trilogie. Pour des raisons qui seront révélées plus tard, je lui ai donné le *praenomen* et le *nomen* de Marcus Clodius. Il est extrêmement peu probable cependant que le Ballista historique ait été un noble anglo-saxon. Mais à partir du quatrième siècle,

nombre de guerriers germains s'élevaient aux plus hauts postes de la hiérarchie militaire romaine. Le Ballista de cette trilogie doit être considéré comme un précurseur de ce phénomène historique.

Lieux

Délos

P. J. Hadjidakis, *Delos* (Athens, 2003), nous permet grâce à son ouvrage magnifiquement illustré (mais hélas très difficile à trouver) de parcourir agréablement l'île de Délos et d'en apprendre toujours un peu plus sur les mondes grec et romain. J. Davidson, dans *One Mykonos* (London, 1999) nous propose une courte mais ébouriffante introduction à l'île. Dans ce roman, j'ai fait prospérer l'île de Délos longtemps après son sac en 69 av. J. -C. alors que les fouilles archéologiques semblent indiquer un long déclin.

Paphos

Paphos : History and Archaeology (F. G. Maier et V. Karageorghis, Nicosia, 1984), avec sa richesse d'images, de plans et de textes accessibles, constitue un ouvrage de référence.

W. A. Daszewski et D. Michaelides nous gratifient d'une présentation richement illustrée et commentée de la « Maison de Thésée » sur le site de Nea Paphos à Chypre dans leur ouvrage *Guide to the Paphos Mosaics* (Nicosie, 1988, 52-63).

Antioche

Des informations vous seront données sur cette ville dans le deuxième volet de la trilogie : *Le Roi des Rois*.

Émèse

La ville moderne de Homs a virtuellement effacé toute trace archéologique de l'antique Émèse. Le monument funéraire du premier siècle de notre ère représentant Caius Julius Sampsigeramus, fort probablement un membre de la dynastie régnante, fut abattu pour laisser place à une gare. Les certitudes que l'on nourrissait sur l'emplacement exact du grand temple semblent s'avérer infondées.

Princeton Encyclopedia of Classical Sites (eds. R. Stillwell et al., Princeton, 1976, entrée Homs/Émèse), demeure, même si d'aucuns le considéreront quelque peu daté, la meilleure façon d'aborder l'archéologie et ses ouvrages savants.

La description du temple d'Élagabal s'inspire de la numismatique antique. Certaines pièces de monnaie sont joliment reproduites dans l'ouvrage de R. Turcan *Héliogabale et le sacre du soleil* (Paris, 1985), bien que mes interprétations diffèrent légèrement.

Pour les rituels, je m'inspire, à quelques modifications près, d'une traduction en anglais par C. R. Whittaker du livre cinq de *l'Histoire des empereurs romains de Hérodien* (deux volumes, série Loeb, Harvard, 1969/1970).

Fergus Millar, auteur de *The Roman Near East 31 BC-AD 337* (Cambridge, Mass. and London, 1993,302-4), met en doute le fait que la grande famille d'Émèse qui, au troisième siècle, a produit les empereurs Caracalla, Geta, Élagabal et Sévère Alexandre, descende de la maison royale d'Émèse du premier siècle. Pourtant, il est intéressant de noter que certains des premiers portent des noms proches des derniers (Sohaemias/Sohaemus, Alexianos/Alexio) ; mais surtout que les deux familles partageaient le même *nomen* Iulius. Si la famille du troisième siècle ne descend pas de la vieille famille royale du premier siècle, tout indique qu'il lui plaisait qu'on le crût. De la même façon, le prétendant Uranius Antoninus portait le nom Iulius et, comme Élagabal, était prêtre du Dieu d'Émèse. Il est une nouvelle fois vraisemblable, n'en déplaise à l'honorable Fergus Millar, ou bien qu'il appartenait à cette même famille, ou qu'il souhaitait être considéré comme tel. Le roi-prêtre Sampsigeramus de ce roman est un membre fictif de cette famille.

Palmyre

Le roman de R. Stoneman, *Palmyra and its Empire : Zenobia's Revolt against Rome* (Ann Arbor, 1994) constitue une introduction appréciée (mais pas toujours exacte) à cette grande ville caravanière. La meilleure façon de pénétrer l'univers très particulier des synodiarques palmyréens est de parcourir l'ouvrage de J. F. Matthews, *The tax law of Palmyra : Evidence for Economie History in a city of the Roman East* (Journal of Roman Studies 74 (1984), 157-80). D'autres références bibliographiques seront données dans le troisième volet de la trilogie : *Lion du Soleil*.

Arété (Dura-Europos)

La ville fictive d'Arété est bien sûr calquée sur la ville de Doura-Europos au sud-est de la Syrie, sur le moyen Euphrate, qui fut assiégée par les Perses sassanides vers 256 (Dura est en fait l'un des anciens noms de la ville utilisé par les habitants de la région, Europos, un autre, plus ancien encore ; l'association des deux noms est moderne). Pour les besoins de l'intrigue, j'ai simplifié la topographie de Doura et des travaux de siège et ai transposé à Arété l'organisation politique et sociale qui prévalait dans la ville voisine de Palmyre. Le rapport de fouilles de C. Hopkins, l'un des directeurs du site archéologique, dans *The discovery of Dura-Europos* (New Haven and London, 1979) constitue une bonne introduction à la cité antique. On doit à S. James l'ouvrage de référence essentiel concernant tous les aspects militaires de la ville et faisant désormais autorité : *Excavations at Dura-Europos 1929-1937. Final report VII : The arms and armour and other equipment* (London, 2004) qui est à la fois plus général et plus intéressant que ne le suggère son titre. Pour l'atmosphère du lieu, les images publiées par F. Cumont dans *Fouilles de Doura-Europos* (1922-1923), Atlas (Paris, 1926) valent toujours le coup d'œil. L'introduction la plus accessible à Dura-Europos durant sa période romaine est

l'ouvrage de N. Pollard Soldiers, *Cities and Civilians in Roman Syria* (Ann Arbor 2000), actuellement disponible en anglais.

Les discours de Callinicus et Ballista à l'arrivée du nouveau *Dux* à Arété sont tirés du traité de rhétorique attribué à Ménandre de Laodicée, particulièrement la section sur le discours d'arrivée (traduction de D. A. Russel et N. G. Willson, Oxford, 1981, 95-115).

Guerre

Navale

Ancient Warfare, a very short introduction (Oxford, 2004, 95-9 ; 147) de H. Sidebottom, donne un aperçu des batailles navales en Méditerranée pendant l'Antiquité. L'ouvrage de R. Gardiner et J. Morrison, *The Age of the Galley : Mediterranean Oared Vessels since Pre-Classical Times* (London, 1995) est un superbe guide illustré. Pour se figurer pleinement ce que représentait la navigation sur une trirème, on ne peut que se référer aux essais en mer de la trirème reconstituée *Olympias* dans l'ouvrage de J. S. Morrison, J. E. Coates et N. B. *Rankov : The Athenian Trireme : The History and Reconstruction of an Ancient Greek Warship* (Cambridge, 2000, esp. 231-75). Pourtant, et c'est bien compréhensible, l'Olympias n'est jamais sortie par mer agitée (le projet n'avait pas pour but de voir à quelle vitesse un équipage de près de deux cents personnes peut se noyer !). Enfin, il y a la reconstitution bien moins scientifique d'une galère prise dans un coup de vent par Tim Severin, dans *The Jason Voyage : The Quest for the Golden Fleece* (London, 1985, 175-82).

De siège

L'ouvrage de H. Sidebottom *Ancient Warfare, a very short introduction* (Oxford, 2004, 95-9 ; 147) donne un bon aperçu de poliorcétique antique. Parmi les autres ouvrages universitaires survolant la question, on compte *Ancient Siege Warfare* par

P. B. Kern (Bloomington, Indiana and London, 1999), dont l'étude s'arrête en l'an 70 de notre ère ; *The Roman Art of War* (Stroud, 1999, 63-88 ; 127-60) qui porte sur les sièges de guerre romains jusqu'au quatrième siècle ; *The Late Roman Army* (London, 1996, 127-67) de P. Southern et K. R. Dixon qui s'intéresse à l'empire romain tardif jusqu'au sixième siècle. D. B. Campbell, dans son livre accessible et joliment illustré *Besieged : Siege warfare in the Ancient World* (Oxford, 2006) donnera au lecteur l'envie d'en savoir plus.

Les Perses sassanides

Des introductions à l'histoire de la dynastie sassanide peuvent être consultées dans les ouvrages de E. Yarshater (ed.) *The Cambridge History of Iran, volume 3 (1) : The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods* (Cambridge, 1983, 116-177), de R. N. Frye et son *History of Ancient Iran* (Munchen, 1984, 287-339), et de P. Garnsey et A. Cameron (eds.), notamment *The Cambridge Ancient History, vol. XII* (2nd ed 2005, 461-80, par R. N. Frye).

Pour un aperçu des pratiques militaires des Sassanides, voir *The Persian King at War* de Michael Whitby, et *The Roman and Byzantine Army in the East* (Cracow, 1994), 227-63 de E. Dabrowa (ed.). *Sassanian Armies : The Iranian Empire : Early 3rd to Mid-7th Centuries AD* (Stockport, 1996) de D. Nicolle est un guide superbement illustré s'adressant au lecteur non spécialiste. Quelques attributions d'images de Nicolle sont corrigées par St. J. Simpson dans une critique parue dans Antiquity 71 (1997, 242-5).

Religions

Le paganisme classique

Voici deux ouvrages plaisants et bien écrits ayant trait au paganisme romain : *Paganism in the Roman Empire* (New

Haven and London, 1981) de R. MacMullen et *Pagans and Christians* (Harmondsworth, 1986, 7-261) de R. Lane Fox.

Nordiques

Aucune source littéraire n'atteste des croyances religieuses d'un noble anglo-saxon au milieu du troisième siècle. Je me suis donc inspiré d'époques à la fois plus anciennes – le traité *La Germanie* de Tacite écrit en 98 – et plus tardives – tant *Beowulf* écrit entre 680 et 800 que les sagas nordiques plus tardives encore pour lesquels les merveilleux livres de Kevin Crossley-Holland, *The Anglo-Saxon World* (Woodbridge, 1982) et *The Penguin Guide of Norse Myths : Gods of the Vikings* (London, 1993) m'ont été d'une aide précieuse. Le provocant *Ancient Germanie Warriors : Warrior's styles from Trajan Column to Icelandic Sagas* (London and New York, 2004) de M. P. Speidel suggère qu'un tel éventail de sources chronologiquement disparates n'est pas dénué de crédibilité scientifique.

Chrétienté

Comme pour le paganisme, nous devons à Ramsay MacMullen (*Christianizing the Roman Empire* (AD 100-400), New Haven, 1984) et Robin Lane Fox *(Pagans and Christians* (Harmondsworth, 1986, 7-231 ; 263-681) les deux livres les plus agréables à lire que je connaisse pour commencer une étude des débuts de la Chrétienté.

Zoroastrisme

Une très brève introduction au Zoroastrisme sous les Sassanides est donnée par N. Frye dans *The Cambridge Ancient History* (ed. P. Garnsey et A. Cameron, vol. XII 2nd ed, Cambridge, 2005, 474-9). Une introduction plus détaillée est donnée dans *La religion zoroastrienne* de J. Duchesne-Guillemin in E. Yarshater (éd.), *The Cambridge History of Iran : volume 3 : The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods* (Cambridge, 1983, 866-908).

Alors que le Zoroastrisme semble avoir été plus tolérant sous Shapur 1er qu'il n'est suggéré ici, le lecteur averti aura noté que l'impression que se forgent les principaux personnages du roman sur cette religion est fondée sur ce qu'en dit un seul Perse, Bagoas, que Ballista suspecte d'ailleurs d'être un fanatique.

Une journée Romaine

Basé sur une connaissance profonde des sources classiques, *Life and Leisure in Ancient Rome* (London, 1969, 17-81) de J. P. V. D. Balsdon, est un superbe guide pour qui veut connaître le quotidien des Romains. Il n'existe pas de meilleure introduction à la vie sociale romaine en général.

Précédents romans historiques

Tout auteur de romans historiques qui affirme n'utiliser que des sources contemporaines et des études universitaires, ment. Tous les auteurs de romans historiques lisent d'autres auteurs de romans historiques. Dans chacun des romans de cette trilogie, c'est une joie d'inclure des hommages à quelques-uns de ces romanciers dont le travail m'a grandement influencé et m'a procuré beaucoup de plaisir.

Nul besoin de présenter le dernier ouvrage de Mary Renault. Bagoas emprunte son nom au héros de son roman *The Persian Boy* (London, 1972).

Il est déconcertant de constater que Cecelia Holland semble être peu lue de ce côté-ci de l'Atlantique. Le nom original de Maximus, Muirtagh de la Longue Route, est une combinaison de deux de ses héros, Muirtagh de *The Kings in Winter* (London, 1967) et Laeghaire de la Longue Route de *The Firedrake* (London, 1965).

GLOSSAIRE

Les définitions des mots donnés ici s'appliquent au contexte du *Guerrier de Rome*. Si un mot a plusieurs sens, seuls celui ou ceux qu'on leur prête dans ce roman seront traités dans ce glossaire.

accensus : le secrétaire particulier d'un gouverneur ou officiel romain.

adventus : l'arrivée ; la cérémonie officielle d'accueil d'un empereur romain ou d'un dignitaire de haut rang.

agger : une rampe de siège en latin.

agora : mot grec, grande place du marché et centre civique.

agrimensores : arpenteurs romains.

Ahriman : dans le zoroastrisme, le Mauvais, un démon, le mensonge, le diable.

Alamans : une confédération de tribus germaniques.

Angles : tribu germanique du nord, ayant vécu dans la région du Danemark.

antoninianus, pluriel *antoniniani* : pièce d'argent romaine.

apodyterium : vestiaire des thermes romains.

archonte : magistrat d'une cité grecque ; dans la ville fictive d'Arété, il est nommé chaque année pour la gouverner.

auxiliaire : soldat régulier romain servant dans une unité autre qu'une légion.

baliste : catapulte propulsant des boulets de pierre grâce à un système de ressorts à torsion. Voir aussi l'entrée « scorpion ».

balistaire : artilleur romain.

Barbalissos : ville sur l'Euphrate, théâtre de la défaite de l'armée romaine de Syrie contre Shapur I^{er}, vers 252.

barritus : cri de guerre des Germains, adopté par l'armée romaine.

Borani : l'une des tribus germaniques composant la confédération des Goths, connue pour ses actes de piraterie en mer Égée.

boukolos : officiel grec d'une ville, chargé de contrôler l'entrée et la sortie des troupeaux.

boulé : conseil d'une cité grecque, composé de notables pendant la période romaine.

bouleutérion : bâtiment où se réunissait le conseil d'une cité grecque.

buccinateur : sonneur de buccin dans l'armée romaine.

caldarium : pièce où se trouvaient les bains chauds dans les thermes romains.

Calédonie, Calédonien, calédonien : actuelle Écosse ; Écossais ; écossais.

calendes : premier jour du mois.

campus martius : Champ de Mars, terrain d'exercice de l'armée romaine.

caracallus : cape celtique à capuche.

Carpes : tribu barbare de la région du Danube.

centuriation : système romain de délimitation géométrique des terres agricoles en carrés ou rectangles.

cercle cantabrique : manœuvre de la cavalerie romaine.

ceste (latin *cætus*) : gant de pugilat romain, parfois hérissé de pointes de métal.

cingulum : baudrier des militaires romains ; l'un des symboles du soldat.

clibanarius, pluriel *clibanarii* : cavalier en armure au cheval caparaçonné ; pourrait dériver du mot latin voulant dire « four ».

Cœlé Syrie : littéralement, Syrie creuse. Province romaine.

cohorte, *cohors :* unité militaire romaine, forte de 500 hommes en général.

Cohors XX Palmyrenorum Milliaria Equitata : unité auxiliaire romaine mixte, d'infanterie et de cavalerie, aux effectifs doublés, forte d'environ un millier d'hommes ;

historiquement, elle faisait partie de la garnison de Doura-Europos ; dans *Le Guerrier de Rome,* elle est cantonnée à Arété.

commilitiones : terme latin pour « compagnons d'arme » ou « frères d'arme » ; souvent employé par les officiers supérieurs pour souligner le lien qui les unit aux hommes de troupe.

conditum : vin aux épices, parfois servi tiède avant le dîner.

consilium : conseil, groupe de conseillers d'un empereur ou officiel romain ou d'une personnalité de haut rang.

conticinium : le petit jour, lorsque les coqs ont cessé de chanter et que les hommes dorment encore généralement.

Contubernium : groupe de dix soldats partageant une tente ; par extension « camaraderie ».

curule : chaise ornée d'ivoire, le « trône » qui symbolisait le pouvoir et les hautes fonctions dans la Rome antique.

cursus publicus : service de poste impérial romain. Les détenteurs de *diplomata,* de sauf-conduits, pouvaient y obtenir des chevaux de rechange.

dignitas : important concept romain allant bien au-delà de notre idée de dignité. Jules César était connu pour dire que sa *dignitas* lui importait plus que sa vie.

diploma, pluriel *diplomata* : sauf-conduit permettant à son détenteur d'accéder aux relais de poste du *cursus publicus*.

disciplina : discipline ; les Romains considéraient qu'ils possédaient cette qualité à la différence des autres peuples.

Dominus : Seigneur, Maître, Monsieur ; terme de respect en latin.

draco : littéralement « serpent » ou « dragon » ; c'est le nom donné à un type d'étendard militaire en forme de manche à air et figurant un dragon.

draconarius : porte-étendard romain chargé du *draco* de l'unité.

Drafsh-i-Kavyan : l'étendard de bataille de la maison royale des Sassanides.

dromedarii : soldats romains montés sur des chameaux.

Dux Ripæ : commandeur ou duc des rives ; officier militaire romain dirigeant les défenses sur le cours de l'Euphrate au troisième siècle ; historiquement basé à Doura-Europos et, dans le roman, à Arété.

Élagabal : dieu protecteur de la ville syrienne d'Émèse, une divinité solaire et le surnom de l'un de ses prêtres devenu l'empereur Marcus Aurelius Antoninus (218-222).

epotides : mot grec pluriel ; « oreillettes de proue », pièces de bois faisant saillie de chaque côté de la proue du vaisseau, juste derrière le rostre.

équestre (ordre) : deuxième rang le plus élevé dans la pyramide sociale romaine, après l'ordre sénatorial de l'élite financière et aristocratique.

***equites singulares* :** gardes du corps montés ; à Rome, l'une des unités permanentes protégeant les empereurs ; dans les provinces, unité formée ad hoc par le commandement militaire.

eupatride : mot grec signifiant « bien né », appliqué aux aristocrates.

exactor : comptable d'une unité militaire romaine.

familia : mot latin signifiant « famille » et par extension l'intégralité d'un foyer, esclaves compris.

feux de Bahram : les feux sacrés de la religion zoroastrienne.

Francs : une confédération de tribus germaniques.

frigidarium : pièce où se trouvaient les bains froids dans les thermes romains.

frumentarii, singulier *frumentarius* : unité militaire basée sur le Mont Cælius à Rome ; c'est la police secrète de l'empereur, composée de messagers, d'espions et d'assassins.

Germanie : terres où vivaient les tribus germaniques.

gladius : épée militaire romaine courte ; remplacée par la *spatha* au milieu du troisième siècle ; aussi mot d'argot latin pour dire « pénis ».

Goths : une confédération de tribus germaniques.

Harii : tribu germanique ; les Harii étaient réputés pour leur faculté à combattre de nuit.

haruspice ou aruspice : devin chargé d'interpréter la volonté des dieux ; tout gouverneur romain en avait un dans sa suite officielle.

Hibernia, Hibernien, hibernien : actuelle Irlande ; Irlandais ; irlandais.

Hyperboréens : peuple légendaire des confins septentrionaux du monde habité.

hypozomata : cordes, généralement au nombre de deux, dont on entourait les flancs d'un navire pour les renforcer.

Ides : treizième jour des mois courts ; quinzième jour des mois longs.

Immortels : garde sassanide forte d'environ un millier d'hommes.

Jan-avasper : ceux qui se sacrifient ; unité de gardes sassanides.

Kyrios : seigneur, Maître, Monsieur ; terme de respect en grec.

laniste : entraîneur de gladiateurs.

Legio IIII Scythica : légion romaine créée dans la première moitié du premier siècle et basée à Zeugma, en Syrie ; dans *Le Guerrier de Rome,* un détachement, *vexillatio,* de cette légion est cantonné à Arété avec le reste de la garnison romaine.

légion : unité d'infanterie lourde, forte de 5 000 hommes en général ; depuis les temps mythiques, c'est l'épine dorsale de l'armée romaine. Cependant, ses effectifs et sa prédominance dans l'armée ont décliné au cours du troisième siècle lorsque des détachements *(vexillationes)* de plus en plus nombreux ont servi loin de leur unité mère pour devenir des unités plus ou moins indépendantes.

librarius : aide-comptable ou scribe d'une unité militaire romaine.

liburne : petit navire de guerre d'une cinquantaine de rameurs répartis sur deux niveaux.

limes imperii : les limites de l'empire, en latin ; les frontières de l'empire romain.

magi : nom donné par les Grecs et les Romains aux prêtres perses, souvent considérés comme des sorciers.

mandata : instructions délivrées par les empereurs à leurs gouverneurs ou officiels.

margazan : terme persan pour désigner quelqu'un qui commet un péché – la lâcheté au combat en est un – et mérite la mort.

Mazda : (aussi Ahura Mazda) « Le Seigneur sage », la divinité suprême du zoroastrisme.

meridatio : heure de la sieste.

Misikhè : ville qui, entre le 13 janvier et le 14 mars 244, fut le théâtre d'une bataille dans laquelle Shapur Ier aurait vaincu l'empereur Gordien III. Les sources grecques et romaines ne mentionnent pas cette bataille. Rebaptisée Peroz-Shapur, la Victoire de Shapur, par le roi sassanide, elle devint connue sous le nom de Pirisabora par les Romains.

miles, pluriel *milites* : soldat.

mobads : terme persan désignant une catégorie de prêtres.

mirmillon : gladiateur armé d'un bouclier, d'une épée et d'un casque dont la crête figurait un poisson.

nones : le neuvième jour du mois avant les ides, c'est-à-dire le cinquième jour d'un mois court ou le septième jour d'un mois long.

numerus, pluriel *numeri* : nom latin donné à certaines unités de l'armée romaine, particulièrement celles n'appartenant pas à sa structure régulière et souvent formées de soldats non-romanisés ou semi-romanisés conservant leurs techniques indigènes de combats ; dans *Le Guerrier de Rome,* il en va ainsi des unités de mercenaires et de recrues locales commandées par les protecteurs de caravanes (les synodiarques).

oniromancie : divination par les rêves.

oniromancien : devin qui pratique l'oniromancie.

optio : officier subalterne de l'armée romaine, d'un rang inférieur à celui de centurion ; sorte d'adjudant. Dans la marine, c'est le second d'un navire.

parexeiresia : structure rajoutée à la trirème et faisant saillie de part et d'autre du pont afin de permettre aux rameurs du niveau supérieur de ramer avec des avirons d'une longueur à peu près identique à ceux des niveaux inférieurs.

Parthes : dirigeants de l'empire oriental centré sur le territoire actuel de l'Iran et de l'Irak, renversés par les Perses sassanides dans les années 220.

pædagogus : maître d'école.

pepaideumenos, pluriel *pepaideumenoi* : terme grec désignant une personne instruite ou à la grande culture.

Peroz : victoire en persan.

Pilus Prior : le centurion de grade le plus élevé dans une unité militaire romaine.

poliorcétique : la technique du siège ; l'art d'assiéger ou de défendre une ville.

Porta Aquaria : la porte de l'eau ; dans ce roman, la porte est, de la ville d'Arété.

prœfectus : « préfet », titre latin polyvalent s'appliquant à de nombreux officiels et officiers, le plus souvent au commandant d'une unité auxiliaire.

prœfectus fabrum : officier de l'armée romaine, le chef des ingénieurs d'un général.

præpositus : terme latin pour désigner un commandant ; dans ce roman, c'est le titre donné aux protecteurs de caravanes qui commandent des *numeri*.

Princeps peregrinorum : le commandant des *frumentarii,* un centurion de haut grade.

principatus : (principat, en français). La dignité d'empereur, le règne d'un empereur.

principia : le bâtiment abritant le quartier général d'un camp militaire romain.

pugio : poignard militaire romain, l'un des signes distinctifs du soldat.

rétiaire : gladiateur armé d'un trident et d'un filet.

Sassanides : la dynastie perse qui a renversé les Parthes dans les années 220 ; le grand rival oriental de Rome jusqu'au septième siècle.

scorpion : catapulte à flèche.

sénat : le conseil de Rome composé, sous le règne des empereurs, d'environ 600 hommes, pour la plupart d'ex-magistrats, avec quelques favoris impériaux. L'ordre sénatorial était le plus riche et le plus prestigieux de l'empire, cependant, des empereurs soupçonneux commencèrent à exclure les sénateurs des postes de commandement militaire au milieu du troisième siècle.

spatha : longue épée militaire romaine portée par tous les soldats dès le milieu du troisième siècle.

speculator : *éc*laireur dans l'armée romaine.

strategos : général en grec.

strigile : racloir que les Romains utilisaient après le bain pour nettoyer la peau après s'être oints d'huile et de cendres.

Subura : quartier de Rome notoirement mal famé, entre l'Esquilin et le Viminal, deux des sept monts de la ville.

synodiarque : terme grec désignant un protecteur de caravanes ; les synodiarques forment un groupe d'hommes riches et puissants à Palmyre et dans la ville fictive d'Arété.

Tadmor : nom donné par la population locale à la ville de Palmyre.

telones : douanier, en grec.

tepidarium : pièce où se trouvaient les bains tièdes dans les thermes romains.

testudo : littéralement tortue, en latin et, par analogie, à la fois une formation de l'infanterie romaine où les soldats faisaient se chevaucher leurs boucliers (similaire au « shieldburg » nordique) et un abri mobile destiné à protéger un engin de siège.

touloutegon : manœuvre de la cavalerie romaine.

tribunus laticlavius : jeune Romain issu d'une famille sénatoriale et effectuant son service militaire en tant qu'officier d'une légion ; chaque légion en comptait un.

triérarque : le commandant d'une trirème ; son grade était équivalent à celui de centurion.

turme : petite sous-unité de cavalerie romaine, forte d'une trentaine d'hommes en général.

venationes : chasse aux fauves dans l'arène romaine.

vexillatio : détachement d'une légion romaine.

vinæ : littéralement « tonnelle de vigne » ; nom donné aux baraques de siège roulantes à cause de leur forme.

Vir egregius : chevalier de Rome, homme de l'ordre équestre.

xynema : manœuvre de la cavalerie romaine.

LISTE DES EMPEREURS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU TROISIÈME SIÈCLE

193-211 : Septime Sévère
198-217 : Caracalla
210-211 : Geta
217-218 : Macrin
218-222 : Élagabal
222-235 : Sévère Alexandre
235-238 : Maximin le Thrace
238 : Gordien I^{er}
238 : Gordien II
238 : Maxime Pupien
238 : Balbin
238-244 : Gordien III
244-249 : Philippe l'Arabe
249-251 : Dèce
251-253 : Trébonien Galle
253 : Émilien
253 : Valérien
253 : Gallien

LISTE DES PERSONNAGES

Acilius Glabrio : Marcus Acilius Glabrio, t*ribunius laticlavius* de Legio IV, commandant le détachement d'Arété ; un jeune patricien.

Alexandre : conseiller d'Arété assez quelconque.

Anamu : synodiarque (protecteur de caravanes) et conseiller d'Arété.

Antigonus : soldat de la Cohors XX choisi pour servir parmi les *equites singulares* de Ballista.

Antoninus Prior : *pilus prior,* premier centurion, de la première cohorte de Legio IV.

Antoninus Posterior : centurion de la deuxième cohorte de Legio IV.

Ardashir : roi d'Adiabène, fils et vassal de Shapur.

Bagoas : « le jeune Perse », esclave acheté par Ballista sur l'île de Délos ; il prétend s'être appelé Hormizd avant d'être réduit en esclavage.

Ballista : Marcus Clodius Ballista, originellement nommé Dernhelm, fils d'Isangrin le *Dux* – chef de guerre – des Angles ; otage diplomatique de l'empire, on lui a accordé la citoyenneté romaine et le statut de chevalier de l'ordre équestre après des états de service remarqués dans l'armée, en Afrique, à l'extrême ouest de l'Europe et sur le Danube. Au commencement du roman, il vient d'être nommé *Dux Ripæ*.

Bathshiba : fille de Iarhai.

Bonitus : célèbre ingénieur de siège romain.

Calgacus : esclave calédonien d'Isangrim, par lui envoyé pour servir de valet à son fils Ballista dans l'empire romain.

Callinicus de Pétra : sophiste grec.

Castricius : légionnaire de Legio IIII.

Cocceius : Titus Cocceius Malchiana, décurion commandant la première turme de cavalerie de Cohors XX.

Demetrius : « le jeune Grec », un esclave acheté par Julia pour servir comme secrétaire particulier auprès de son mari Ballista.

Dinak : reine de Mésène, une fille de Shapur.

Félix (1) : un centurion de Cohors XX.

Félix (2) : soldat malchanceux membre des *equites singulares* de Ballista.

Gallien : Publius Licinius Egnatius Gallienus, élevé à la dignité de co-empereur par son père, l'empereur Valérien, en 253.

Haduddad : un capitaine des mercenaires de Iarhai.

Hamazasp : roi de Géorgie, vassal de Shapur.

Hannibal : surnom donné à un *frumentarius* originaire d'Afrique du Nord, travaillant comme scribe dans la suite de Ballista.

Iarhai : synodiarque (protecteur de caravanes) et conseiller d'Arété.

Ingenuus : général romain combattant sur le Danube.

Iotapianus : prétendant au trône romain en 248-249, originaire d'Émèse.

Isangrim : *Dux,* chef de guerre, des Angles, père de Dernhelm/Ballista.

Josephus : chrétien qu'on a pris pour un philosophe.

Julia : épouse de Ballista.

Karen : noble parthe, le chef de la maison des Karen, un vassal de Shapur.

Lucius Fabius : centurion de la première cohorte de Legio IIII, basée à la *Porta Aquaria*.

Mamurra : *prœfectus fabrum* (chef des ingénieurs) de Ballista.

Mariadès : membre de la haute société d'Antioche, devenu bandit avant de rallier les Sassanides.

Maximin le Thrace : Gaius Iulius Verus Maximinus Thrax, empereur romain ayant régné de 235 à 238, surnommé le Thrace à cause de ses origines modestes.

Maximus : garde du corps de Ballista ; à l'origine, un guerrier hibernien connu sous le nom de Muirtagh de la Longue Route, vendu à des marchands d'esclaves, entraîné par des lanistes successifs comme pugiliste puis gladiateur, avant d'être acheté par Ballista.

Odénath : Septimius Odenaethus, Seigneur de Palmyre/Tadmor, souverain d'un royaume satellite de l'empire romain.

Ogelos : synodiarque (protecteur de caravanes) et conseiller d'Arété.

Otes : un conseiller d'Arété ; un eunuque.

Priscus : *optio,* second de la trirème *Concordia.*

Prosper : Gaius Licinius Prosper, jeune *optio* servant dans la Legio IIII.

Pudens (1) : centurion de la deuxième cohorte de Legio IIII.

Pudens (2) : soldat macédonien plutôt indolent qui finira par devenir le porte-étendard de Ballista.

Romulus : soldat de la Cohors XX nommé porte-étendard de Ballista.

Sampsigeramus : souverain régnant sur le royaume satellite d'Émèse et grand prêtre d'Élagabal.

Sasan : prince, fils de Shapur ; « le chasseur ».

Scribonius Mucianus : Gaius Scribonius Mucianus, tribun commandant de Cohors XX.

Seleucus : *pilus prior,* premier centurion de la deuxième cohorte de Legio IV.

Sertorius : surnom donné à un *frumentarius* originaire de la péninsule ibérique, un scribe de la suite de Ballista.

Shapur I : (ou Shapour) deuxième Rois des Rois sassanides, fils de Ardashir I.

Suren : noble parthe, le chef de la maison des Suren, un vassal de Shapur.

Theodotus : conseiller d'Arété, prêtre chrétien.

Turpio : Titus Flavius Turpio, premier centurion de Cohors XX.

Uranius Antoninus : Lucius Iulius Aurelius Uranius Antoninus d'Émèse, prétendant au trône romain 253-254.

Valash : prince, fils de Shapur ; « la joie de Shapur ».

Valérien (1) : Publius Licinius Valerianus, sénateur d'un âge avancé, élevé à la dignité d'empereur en 253.

Valerien (2) : Publius Cornélius Licinius Valerianus, fils aîné de Gallien, petit-fils de Valérien, fait César en 256.

Vardan : un capitaine des troupes du seigneur Suren.

Verodes : ministre en chef d'Odénath, roi de Palmyre.

Vindex : soldat, membre des *equites singulares* de Ballista, gaulois d'origine.

Zénobie : épouse d'Odénath de Palmyre.

REMERCIEMENTS

Comme c'est le cas de tout premier roman, la liste des personnes à remercier est longue. Tout d'abord, ma famille. Merci à mon épouse, Lisa, de s'être occupée de nos fils Tom et Jack et d'avoir su insuffler dans nos vies quotidiennes un peu de normalité et de contemporanéité lorsque je m'immergeais dans mon interprétation de la Rome du troisième siècle. Merci à ma mère, Frances, et ma tante, Terry, d'avoir eu une foi totale en cette idée et d'avoir bénévolement et infatigablement assumé le rôle de commerciaux de choc. À mes collègues et amis Maria Stamatopoulou, du Lincoln College d'Oxford, et John Eidinow de Greyfriars Hall et St Benets Hall à Oxford, merci de m'avoir aidé à réduire mes heures d'enseignement afin de me consacrer à l'écriture du roman. À tous mes étudiants – avec une pensée particulière pour Vicky Buckley, Ed Maclennan et Mohan Rao qui ont décroché leur diplôme haut la main bien que leurs travaux dirigés aient souvent donné lieu à de longues digressions sur la fiction historique. À Simon Twain, de l'Université de Warwick, pour avoir vérifié la fiabilité des indications historiques de cet appendice. À Anne Marie Drummond, directrice d'études au Lincoln College d'Oxford, et Michael Farley de Woodstock Marketing pour avoir mis à ma disposition deux parfaits refuges dans lesquels me retirer afin d'écrire le roman. À tous mes amis de Woodstock pour leurs encouragements, tout particulièrement Jeremy Tinton. Enfin et surtout, merci à Jim Gill, mon agent à United Agents, et à Alex Clarke, mon éditeur chez Penguin – je n'aurais pu rêver meilleure équipe.

Harry Sidebottom Woodstock